V. E. SCHWAB

LA VIE INVISIBLE D'ADDIE LARUE

LUMEN

L’autrice

V. E. Schwab est l’autrice prodige de plus d’une quinzaine d’ouvrages traduits dans près de vingt langues. Unanimement saluée par la critique, elle prend d’assaut à chaque nouvelle création les listes de best-sellers du *New York Times* et on ne compte plus les projets d’adaptation de ses œuvres à l’écran. Elle portait depuis dix ans en elle son grand œuvre, *La Vie invisible d’Addie Larue*, l’histoire d’une jeune fille qui a signé sans le vouloir un terrible pacte avec le diable… Née en 1987, l’autrice se passionne pour les contes et légendes, le folklore et les récits qui vous font douter de la réalité du monde. Fille d’une mère britannique et d’un père californien, elle a grandi dans le sud des États-Unis, mais habite désormais à Édimbourg en Écosse, où on peut en général la trouver attablée dans un café, occupée à imaginer des histoires de monstres.

V. E. Schwab

LA VIE INVISIBLE D'ADDIE LARUE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
Sarah Dali

LUMEN

Titre original : *The Invisble Life of Addie LaRue*

Publié en accord avec l’auteur, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, U.S.A.
Illustrations intérieures : Jennifer Hanover

Pour Patricia

Pour n'avoir jamais oublié – pas une seule fois

Les anciens dieux sont puissants, mais ils ne sont ni bienveillants ni indulgents. Ils sont capricieux, aussi instables que le reflet de la lune à la surface de l'eau ou les ombres au sol par temps d'orage. Si tu persistes à vouloir les invoquer, sois prudente : prends garde à ce que tu leur demandes et sois prête à en payer le prix. Et, surtout, même si la situation est dramatique ou désespérée, ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée.

Estelle Magritte
1642– 1719

SOMMAIRE

L'autrice

Titre

Copyright

Dédicace

Villon-sur-Sarthe

Première partie - Les dieux qui répondent à la nuit tombée

- I - New York
- II - New York
- III - Villon-sur-Sarthe
- IV - Villon-sur-Sarthe
- V - Villon-sur-Sarthe
- VI - New York
- VII - New York
- VIII - Villon-sur-Sarthe
- IX - Villon-sur-Sarthe
- X - Villon-sur-Sarthe
- XI - New York

XII - New York

XIII - Villon-sur-Sarthe

XIV - Villon-sur-Sarthe

XV - New York

XVI - Le Mans

XVII - New York

Deuxième partie - Au plus sombre de la nuit

I - New York

II - New York

III - Paris

IV - Paris

V - New York

VI - New York

VII - Paris

VIII - New York

IX - New York

X - Paris

XI - New York

XII - New York

XIII - Paris

XIV - New York

Troisième partie - Trois cents ans… Et trois petits mots

I - Paris

II - New York

III - New York

IV - Paris

V - New York

VI - Paris

VII - New York

VIII - New York

IX - Paris

X - New York

XI - New York

XII - Villon-sur-Sarthe

XIII - New York

Quatrième partie - L'homme qui restait sec sous la pluie

I - New York

II - New York

III - New York

IV - New York

V - New York

VI - New York

VII - New York

VIII - New York

IX - New York

X - New York

XI - New York

XII - New York

XIII - New York

XIV - New York

XV - New York

XVI - New York

XVII - New York

XVIII - New York

XIX - New York

Cinquième partie - L'ombre qui souriait et la jeune fille qui lui rendait son sourire

I - Villon-sur-Sarthe

II - New York

III - Fécamp

IV - New York

V - Paris

VI - New York

VII - Venise

VIII - New York

IX - Londres

X - New York

XI - Villon-sur-Sarthe

XII - New York

XIII - En route vers Berlin

XIV - New York

XV - Les Cotswolds, Angleterre

Sixième partie - Ne fais pas comme si c'était de l'amour

I - Villon-sur-Sarthe

II - New York

III - Chicago, Illinois

IV - New York

V - New York

VI - New York

VII - Zone occupée

VIII - New York

IX - Los Angeles, Californie

X - Partout, Nulle part

XI - New York

XII - La Nouvelle-Orléans, Louisiane

XIII - New York

XIV - La Nouvelle-Orléans, Louisiane

XV - New York

XVI - New York

XVII - New York

XVIII - New York

XIX - New York

XX - New York

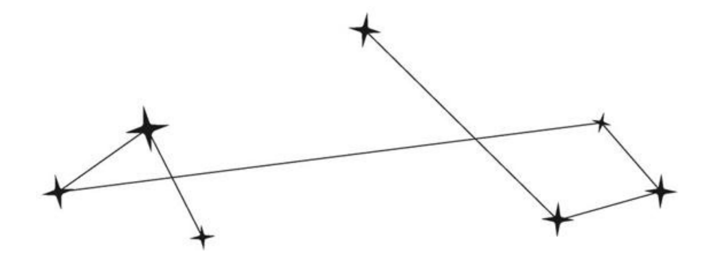
Septième partie - Je me souviens de toi

I - New York

II - Brooklyn, New York

III - Londres

Remerciements



Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1714

Une jeune fille court pour échapper à la mort.

Elle sent la chaleur de l'été lui cuire le dos à travers ses vêtements, mais il n'y a ni torches ni foule en colère, seulement les lanternes du mariage qui brillent au loin et la lueur rougeâtre du soleil couchant qui s'évanouit à l'horizon pour se répandre sur les collines. La jeune fille court et ses jupons se prennent dans les herbes tandis qu'elle se précipite vers les bois pour tenter de battre à son propre jeu la lumière déclinante.

Portées par le vent, des voix crient son nom :

« Adeline ? Adeline ? Adeline ! »

Son ombre s'étire devant elle, trop longue – les contours en sont déjà flous. De petites fleurs blanches tombées de ses cheveux parsèment le sol comme une myriade d'étoiles. Une constellation laissée dans son sillage, à l'image de celle qui orne ses joues.

Sept taches de rousseur. Une pour chaque histoire d'amour qu'elle vivra, voilà ce que lui avait dit Estelle quand elle était encore petite. Une pour chaque vie qu'elle mènera. Une pour chaque dieu qui veillera sur elle.

Aujourd'hui, ces sept taches se moquent d'elle. Promesses. Mensonges. Elle n'a jamais connu l'amour, n'a mené aucune sorte de vie, n'a été entendue par aucun dieu et, maintenant, les sables du temps lui coulent entre les doigts.

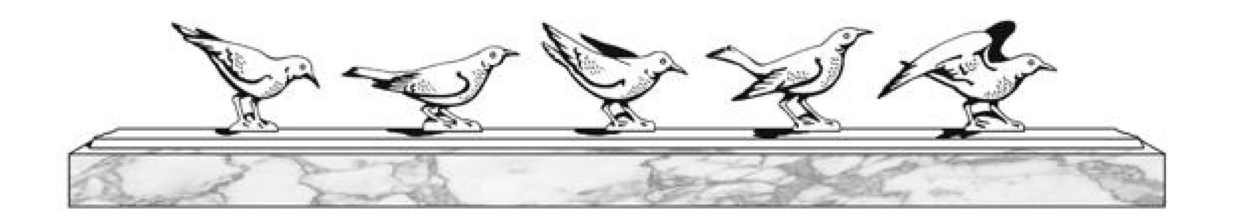
Mais la jeune fille ne ralentit pas et ne se retourne pas non plus : elle n'a aucune envie de voir la vie qui l'attend. Figée comme une nature morte,

immuable comme la tombe.

Non, elle court à perdre haleine.

PREMIÈRE PARTIE

LES DIEUX QUI RÉPONDENT À LA NUIT TOMBÉE



Titre de l'œuvre : *Revenir* *[1]

Artiste(s) : Arlo Miret

Date : 1721-1722

Matière : Bois de frêne, marbre

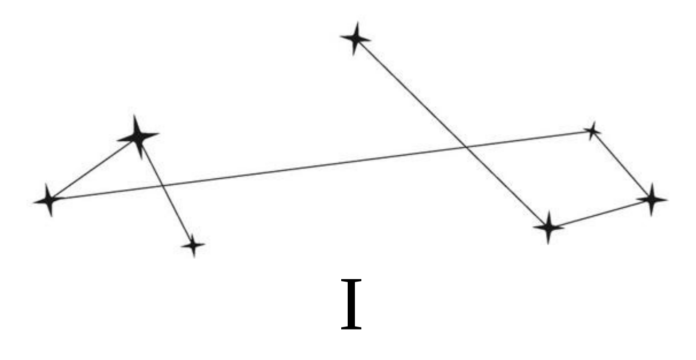
Provenance : Prêt du musée d'Orsay

Description : Série sculpturale de cinq oiseaux de bois dans diverses postures et phases avant le décollage, fixée sur un étroit socle de marbre.

Contexte : Autobiographe assidu, Miret a conservé des journaux intimes qui nous éclairent sur son état d'esprit et son processus artistique. En ce qui concerne la source d'inspiration de cette œuvre, Miret attribue l'idée à une figurine découverte dans les rues de Paris durant l'hiver 1715. On raconte que l'oiseau de bois, trouvé avec une aile cassée, est reproduit (intact) dans le cinquième élément de la série, prêt à s'envoler.

Valeur estimée : 175 000 $

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)



I

New York
10 mars 2014

La jeune fille se réveille dans le lit de quelqu'un d'autre.

Parfaitement immobile, elle essaie de retenir le temps comme on retient sa respiration. Comme si elle pouvait, par la seule force de sa volonté, empêcher les aiguilles de l'horloge de tourner, empêcher le garçon à ses côtés de se réveiller, empêcher le souvenir de cette nuit passée ensemble de s'estomper.

Elle sait, bien sûr, que c'est impossible. Qu'il oubliera. Ils oublient toujours. Ce n'est pas sa faute – ce n'est jamais leur faute.

Il dort encore. Elle regarde ses épaules se soulever et s'abaisser, les boucles noires sur sa nuque, la cicatrice sur ses côtes. Des détails qu'elle a mémorisés depuis longtemps déjà. Il s'appelle Toby.

Hier soir, elle a prétendu être Jess. Elle a menti pour la seule raison qu'elle ne peut pas prononcer son vrai nom – détail cruel dissimulé comme une ortie dans l'herbe. Un piquant bien caché, destiné à blesser. Est-on autre chose que les traces qu'on laisse derrière soi ? La jeune fille a appris à se frayer un chemin à travers les ronces, mais certaines coupures sont inévitables : un souvenir, une photographie, un nom.

Le mois dernier, elle a été Claire, Zoe et Michelle. Mais l'avant-veille, quand elle était Ellie et qu'ils faisaient la fermeture d'un café après son concert,

Toby lui a confié avoir craqué pour une certaine Jess… qu’il lui restait à rencontrer. Alors, maintenant, elle est Jess.

Toby commence à bouger. Comme d’habitude, elle ressent un petit pincement au cœur en le voyant s’étirer avant de rouler vers elle. Mais il tarde à se réveiller. Le visage du dormeur n’est plus qu’à quelques centimètres du sien. Elle le détaille : ses lèvres sont entrouvertes, ses yeux couverts par des boucles noires et ses cils bruns contrastent avec ses joues blanches comme neige.

Un jour qu’ils se promenaient le long de la Seine, le ténébreux avait taquiné la jeune fille sur ses goûts bien arrêtés. Il insinuait que la plupart des hommes qu’elle choisissait – et aussi certaines femmes – lui ressemblaient en tout point : les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux perçants, les mêmes traits burinés que lui.

Mais ce n’était pas juste. Après tout, si le ténébreux avait pris ces traits, c’était grâce à elle. C’est elle qui lui avait donné cette apparence, qui avait choisi quoi en faire, ce qu’elle avait envie de voir.

— *Est-ce que tu te rappelles le temps où tu n’étais qu’ombre et fumée ?* lui avait-elle un jour demandé.

— *J’étais la nuit en personne, très chère*, avait-il répondu d’une voix douce et profonde.

Nous voici dans une autre ville, un autre siècle. C’est le matin. La lumière éclatante du soleil filtre à travers les rideaux et Toby bouge à nouveau. Il émerge du sommeil. La jeune fille qui est – qui était – Jess retient une nouvelle fois son souffle. Elle essaie d’imaginer une autre version de cette journée, une version où, dès son réveil, en posant les yeux sur elle, il se souviendrait d’elle. Où il lui dirait bonjour, tout sourire, en lui caressant la joue.

Mais il n’en sera pas ainsi et elle redoute de croiser son regard inexpressif. Elle n’a pas envie de le voir fouiller en vain dans sa mémoire avant de reprendre l’air nonchalant qu’il maîtrise si bien. Ce n’est pas la première fois qu’elle assiste à sa métamorphose : elle en connaît par cœur chacune des étapes. Elle se glisse donc hors du lit pour se diriger à pas feutrés vers le salon.

Lorsqu’elle aperçoit son reflet dans le miroir du couloir, elle remarque comme tout le monde les sept petites taches de rousseur qui dessinent une voie

lactée sur ses joues et son nez. Sa petite constellation personnelle, ainsi qu'elle l'appelle.

Elle souffle pour embuer la vitre, où elle tente d'écrire son prénom. D'abord un « A », puis un « d »…

Elle n'a pas le temps de continuer : les lettres ont déjà disparu. Ce n'est pas une question de méthode – peu importe la façon dont elle s'y prend. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé avec un crayon, de l'encre, de la peinture, du sang.

Adeline.

Addie.

Larue.

À quoi bon s'acharner ? Les lettres s'estompent ou s'effacent. Les sons restent bloqués dans sa gorge. Elle éloigne ses doigts de la glace et se tourne vers le salon, qu'elle balaie du regard.

Toby est musicien, comme en témoigne la pièce entière. Des instruments posés contre les murs. Éparpillés sur les tables, des séries de notes et des mots griffonnés sur des feuilles blanches – quelques mesures à moitié oubliées mélangées à des listes de courses et aux corvées de la semaine. Mais, çà et là, une autre touche : les fleurs qu'il a commencé à collectionner sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Depuis quand ? Aucune idée. Le livre sur Rilke qu'il ne se rappelle pas avoir acheté. Des choses qui survivent à la mémoire.

Comme le propriétaire des lieux est long à se réveiller, Addie se prépare un thé. Lui n'en boit pas, mais il garde dans son placard une boîte de thé de Ceylan et des sachets en soie, vestiges d'une virée à l'épicerie en plein milieu de la nuit – une fille et un garçon qui errent dans les rayons, main dans la main, parce qu'ils n'arrivent pas à dormir. Parce qu'elle refuse de mettre un terme à la soirée. Parce qu'elle n'est pas prête à abandonner.

Elle soulève la tasse pour inhaler le parfum qui s'en dégage. Les souvenirs remontent à la surface : un parc à Londres, un patio à Prague, un salon de thé à Édimbourg. Le passé comme un drap de soie étendu sur le présent.

Il fait froid à New York ce matin-là et les vitres sont couvertes de givre. Addie attrape un plaid sur le dossier du canapé pour s'y emmitoufler. Un étui de

guitare occupe un accoudoir, le chat de Toby l'autre. Elle va donc se percher sur le banc du piano.

Le félin, qui s'appelle Toby, lui aussi – *« Comme ça, je peux me parler à moi-même sans éveiller la curiosité…* », lui a expliqué le propriétaire du félidé –, la regarde souffler sur son thé.

Addie se demande si le chat se souvient.

Une fois ses mains réchauffées, elle pose la tasse sur le piano. Puis elle soulève le clapet, s'étire les doigts et commence à jouer le plus doucement possible. Dans la chambre, elle entend Toby l'homme bouger et chaque centimètre de sa peau à elle, des orteils jusqu'à la racine de ses cheveux, tremble d'appréhension.

C'est le moment le plus difficile. Addie aurait pu partir – c'est ce qu'elle aurait dû faire –, s'éclipser pendant qu'il dormait, quand le matin était encore un prolongement de leur nuit, un instant figé dans l'ambre. Il est trop tard, maintenant. Alors elle ferme les yeux et continue de jouer. Elle a beau entendre les pas du jeune homme se mêler à la mélodie, elle garde la tête baissée et les doigts en mouvement, même lorsqu'elle sent sa présence sur le seuil du salon. Planté là, il contemple la scène en s'efforçant sûrement de recoller les morceaux : le déroulement de la soirée, le moment où il a rencontré cette fille qu'il a ramenée chez lui, le nombre de verres qu'il a bus – un de trop, sans doute, puisqu'il ne se souvient de rien.

Elle sait qu'il ne l'interrompra pas tant qu'elle joue. Elle savoure donc la musique quelques secondes encore avant de s'arrêter. Les yeux levés vers lui, elle feint de ne pas remarquer sa perplexité.

— Bonjour ! lance-t-elle d'une voix joyeuse.

Son accent issu de la campagne française est devenu si léger qu'elle a du mal à le discerner.

— Euh… bonjour… répond-il en passant une main dans ses cheveux bouclés.

Toby, c'est tout à son honneur, arbore le même air que d'habitude : un peu hébété, surpris de découvrir une jolie fille assise dans son salon, un plaid sur les

épaules, vêtue en tout et pour tout d'un caleçon et du T-shirt de son groupe préféré.

— Jess, précise-t-elle pour lui sauver la mise. Ce n'est pas grave si tu as oublié.

Toby l'homme rougit et pousse Toby le chat pour s'affaler sur les coussins du canapé.

— Je suis désolé… Ça ne me ressemble pas. Ce n'est vraiment pas mon genre.

— Et ce n'est pas non plus le mien, réplique-t-elle, le coin des lèvres étiré.

Quand il sourit à son tour, un trait de lumière chasse l'ombre sur son visage. Il désigne le piano d'un signe de la tête et elle aimerait l'entendre dire : « Je ne savais pas que tu en jouais », mais il la complimente comme s'il ne l'avait jamais entendue avant ce matin :

— Tu es vraiment douée.

Et c'est vrai. Incroyable, tout ce qu'on apprend quand on a le temps.

— Merci… répond-elle en effleurant les touches du bout des doigts.

Toby ne tient plus en place. Il s'esquive dans la cuisine et fouille dans les placards.

— Café ? demande-t-il.

— J'ai pris du thé.

Elle entame un nouveau morceau. Rien de très compliqué, juste une suite d'accords. Les prémices. La mélodie lui revient : ses doigts se mettent à en interpréter quelques mesures avant de s'immobiliser. Toby réapparaît, une tasse fumante à la main.

— C'était quoi, ce que tu viens de jouer ?

Ses yeux se sont illuminés à la manière des artistes – écrivains, peintres, musiciens, tous ceux que l'inspiration taquine.

— Ça me dit quelque chose… ajoute-t-il.

— C'est toi qui me l'as joué hier soir, répond-elle avec nonchalance.

Ce n'est pas vraiment un mensonge. Il a bel et bien interprété au piano ce morceau… qu'elle lui a d'abord elle-même appris.

— Ah bon ? s'étonne-t-il, les sourcils froncés. Je devais être encore plus bourré que je ne le pensais !

Toby a déjà posé sa tasse de café pour se saisir d'un crayon et d'un bloc-notes sur la table à côté. Il est un peu déconcerté. Il n'est pas du genre à se soûler avant de composer.

— Tu te souviens de la suite ? demande-t-il en feuilletant le calepin.

Elle se remet à jouer du piano et le guide au fil des notes. Il ne le sait pas, mais il travaille sur ce morceau depuis plusieurs semaines. Enfin, ils travaillent dessus tous les deux. Ensemble.

Un léger sourire aux lèvres, elle continue d'enchaîner les accords. Au milieu des orties, elle a trouvé un coin d'herbe où poser le pied sans se piquer. À défaut de laisser sa propre empreinte sur le monde, il lui suffit de planter une idée dans l'esprit d'un autre – même si ce n'est pas sans effort – pour la voir commencer à germer et se propager. Rien de concret, bien sûr, mais ce n'est jamais vraiment le cas quand on parle d'inspiration…

Toby a posé sa guitare en équilibre sur un de ses genoux. Il l'accompagne en fredonnant tout bas. C'est pas mal – différent, original. Tout à coup, Addie s'arrête de jouer avant de se lever et de déclarer :

— Il faut que j'y aille.

Toby la dévisage. Il laisse mourir la mélodie sous ses doigts.

— Quoi ? Mais je ne te connais même pas.

— Justement, réplique-t-elle en se dirigeant vers la chambre pour y récupérer ses vêtements.

— Mais j'ai envie de te connaître !

Il pose sa guitare et la suit dans l'appartement. Le moment est arrivé où tout semble injuste à Addie, où elle sent une vague de frustration menacer de la submerger. Elle a passé des semaines entières à apprendre à le connaître et lui, quelques heures à l'oublier.

— Attends ! s'écrie-t-il encore.

Elle déteste cet instant. Elle n'aurait pas dû s'attarder. Elle aurait dû disparaître de sa vue comme de son esprit, mais elle garde toujours l'espoir que la fois d'après sera différente, que la fois d'après ils se souviendront.

« Moi, je me souviens », murmure le ténébreux.

Elle secoue la tête pour en chasser cette voix.

— Tu es vraiment pressée ? demande Toby. Laisse-moi au moins te préparer un petit-déjeuner.

Mais elle est trop fatiguée pour déjà recommencer, alors elle ment – elle s'invente une obligation. Elle ne s'autorise pas à ralentir le rythme parce que sinon, elle n'aura pas la force de reprendre et le cycle se répétera. Leur histoire débutera le matin, cette fois. Mais, en fin de compte, ce ne sera pas plus facile et, si elle doit repartir de zéro, elle préfère être une jolie rencontre dans un bar plutôt que la preuve vivante d'une aventure d'un soir que la mémoire a effacée.

De toute façon, tout ça n'aura plus aucun sens dans un instant…

— Jess, attends ! insiste Toby en lui attrapant la main.

Il cherche en vain les bons mots avant de finir par dire :

— J'ai un concert ce soir, à l'*Alloway*. Tu devrais venir. C'est sur…

Elle connaît l'adresse, évidemment. C'est là qu'ils se sont rencontrés la première fois – mais aussi la cinquième et la neuvième… Elle lui répond qu'elle viendra et il sourit de toutes ses dents. Comme d'habitude.

— Promis ? demande-t-il.

— Promis.

— Alors à ce soir.

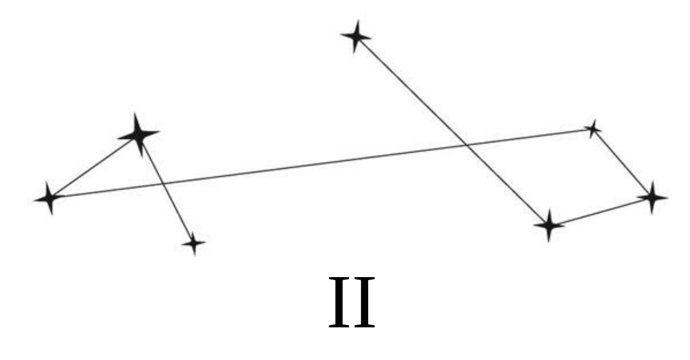
Ses paroles sont pleines d'espoir. Elle franchit la porte avant de se retourner pour lancer :

— Ne m'oublie pas, d'ici là.

Une ritournelle. Une superstition. Une prière.

— J'aurais du mal ! s'exclame Toby.

Elle sourit comme à une plaisanterie. Mais Addie sait, tandis qu'elle descend l'escalier à contrecœur, que la malédiction est déjà à l'œuvre : elle aura disparu de sa mémoire avant même qu'il ne ferme la porte.



II

New York
10 mars 2014

Il n'y a pas plus capricieux que le mois de mars.

C'est un ourlet entre l'hiver et le printemps. Sauf qu'un ourlet est régulier, alors que mars ressemble à une série de points grossiers cousus par une main mal assurée entre les bourrasques de janvier et la verdure de juin. On ne sait jamais ce qu'on va trouver avant de mettre le pied dehors.

Estelle appelait cette période les « jours agités », quand les dieux au sang chaud se réveillaient peu à peu tandis que les plus froids se calmaient. Quand les rêveurs avaient tendance à faire des cauchemars et les voyageurs, à s'égarer.

Depuis toujours, Addie appartient aux deux groupes. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit née le 10 mars, pile sur la couture ratée, même si ça fait des années qu'elle n'est plus d'humeur à fêter son anniversaire.

Pendant vingt-trois ans, elle a redouté cette nouvelle étape et ce qu'elle signifiait : grandir, vieillir. Puis, durant des siècles, cet anniversaire a perdu de son intérêt : il est devenu moins important que la nuit où elle a renoncé à son âme. Une date marquée à la fois par la mort et la renaissance.

Malgré tout, c'est son anniversaire. Et qui dit anniversaire, dit cadeau !

Elle s'arrête devant une boutique dont la devanture lui renvoie son reflet aux contours un peu flous, tels ceux d'un fantôme.

La grande vitrine présente un mannequin en mouvement, la tête très légèrement inclinée sur le côté, comme s'il écoutait une chanson que lui seul peut entendre. Son buste longiligne est emmitouflé dans un pull à grosses rayures, un legging enduit glissé dans des bottes montantes, une main levée et les doigts dissimulés dans le col de la veste qui pend sur son épaule. Tandis qu'elle l'examine, Addie se surprend à changer de position pour l'imiter, la tête penchée. Est-elle inspirée par cette journée, par le printemps qui s'annonce ou juste une envie de nouveauté ?

À l'intérieur, la boutique sent les bougies neuves et les vêtements jamais portés. Addie caresse des doigts le coton et la soie avant de tomber sur le pull à rayures, qui s'avère être en cachemire. Elle le pose sur son bras ainsi que le legging exposé en vitrine. Elle connaît sa taille – et pour cause : elle ne change pas.

— Bonjour !

La vendeuse enjouée est une jeune fille d'une vingtaine d'années, tout comme Addie. Sauf que l'une est réelle et l'autre, une image figée dans l'ambre.

— Je peux vous aider ?

— C'est bon, merci, répond-elle en s'emparant d'une paire de bottes sur une étagère. J'ai tout ce qu'il me faut.

Elle suit l'employée vers les trois cabines à rideaux au fond du magasin.

— Appelez-moi si vous avez besoin d'aide, dit la jeune fille avant de fermer le rideau et de retourner à ses autres clientes.

Addie se retrouve seule en face d'une banquette, d'un miroir en pied et… de son reflet. Elle envoie valser ses propres bottines, puis sa veste, qu'elle jette sur le banc. Dans la poche, des pièces de monnaie se mettent à tinter et un objet s'échappe avant de tomber sur le sol avec un claquement sourd. Il roule ensuite dans l'étroite cabine pour s'arrêter contre la plinthe.

C'est une bague. Un petit rond sculpté dans un bois gris cendré. Un anneau familier, autrefois adoré, à présent honni.

Addie fixe un instant le bijou du regard. Ses doigts se contractent, perfides, mais elle ne tend pas la main vers la bague, elle ne la ramasse pas. Elle se contente de tourner le dos au petit cercle de bois et continue de se déshabiller.

Elle enfile ensuite le pull, se glisse dans le legging et remonte la fermeture Éclair des bottes. Le mannequin était plus mince et plus grand qu'elle, mais Addie trouve que cette tenue lui va bien. Elle aime la chaleur du cachemire, la légèreté du legging et la douce étreinte de la doublure dans les chaussures. Elle arrache les étiquettes une par une sans se préoccuper des zéros qui y figurent.

Joyeux anniversaire ! pense-t-elle en croisant son reflet, la tête inclinée, comme si elle entendait à son tour une chanson fredonnée à son oreille. Une New-Yorkaise moderne dans toute sa splendeur, même si le visage dans le miroir est le même depuis une éternité.

Addie laisse ses anciens vêtements étendus comme une ombre sur le sol de la cabine. Elle abandonne aussi la bague, tel un enfant mis au coin. Le seul article qu'elle récupère, c'est sa veste en cuir noir d'une douceur inouïe, usée jusqu'à la corde. Le genre de veste vintage qu'on s'arrache à prix d'or. C'est d'ailleurs le seul objet qu'Addie a refusé d'abandonner aux flammes à La Nouvelle-Orléans, même si elle porte son odeur à lui, aussi tenace que la fumée, cette empreinte inaltérable qu'il laisse sur tout. Tant pis. Cette veste, elle l'adore.

Neuve à l'époque, elle est à présent informe et trahit son âge comme ça n'arrivera jamais à Addie. Elle lui rappelle Dorian Gray, à la différence près que le passage du temps s'imprime cette fois dans le cuir de vache plutôt que la peau humaine.

Addie ressort enfin de la petite cabine. À l'autre bout de la boutique, la vendeuse sursaute, déstabilisée.

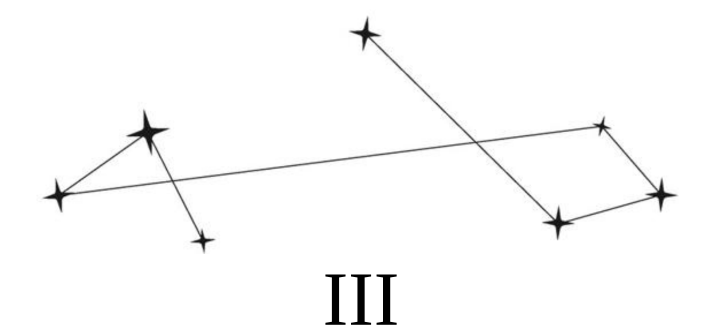
— Ça allait ? demande-t-elle, trop polie pour admettre qu'elle ne se souvenait pas d'avoir conduit quelqu'un en cabine.

Que Dieu bénisse le service client… Addie fait non de la tête, comme si elle était triste de repartir bredouille.

— Il faut parfois se contenter de ce qu'on a, répond-elle avant de se diriger vers la porte.

Quand l'employée finira par trouver les vêtements, cette silhouette allongée par terre dans la cabine, elle ne se rappellera pas à qui ils appartiennent et la cliente croisée à peine quelques secondes plus tôt aura disparu de sa vie, de son esprit et de sa mémoire.

Addie balance la veste par-dessus son épaule, un doigt glissé dans le col, pour surgir dans la lumière du soleil.



III

Villon-sur-Sarthe
Été 1698

Adeline est assise sur une banquette à côté de son père.

Cet homme, cette imposante figure, reste pour elle un mystère, un géant solennel qui a élu domicile dans son atelier.

Sous leurs pieds, des pièces en bois s'empilent comme des corps en miniature sous une couverture. Les roues de la charrette font un bruit de ferraille tandis que Maxime, la robuste jument, les entraîne le long du sentier, loin de la maison. *Loin…* Voilà un mot qui fait battre le cœur de la fillette.

Adeline a sept ans. Sept, comme le nombre de taches de rousseur sur son visage. Petite, maligne et aussi vive qu'un moineau, elle demande depuis des mois à se rendre au marché. Elle a supplié sa mère jusqu'à la rendre folle et son père a fini par accepter. Menuisier, il voyage trois fois par an le long de la Sarthe pour se rendre dans la ville du Mans.

Aujourd'hui, elle l'accompagne. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, Adeline quitte Villon.

Elle se retourne vers sa mère, qui reste les bras croisés à côté du vieil if au bout de l'allée et qui finit par disparaître quand la charrette prend le virage derrière les collines. Le village défile, les maisons d'un côté, les prés de l'autre, ici l'église et là les bois, ici M. Berger qui laboure sa terre et là Mme Thérault qui

étend son linge. Sa fille, Isabelle, assise non loin dans l'herbe, tresse des fleurs en couronne. Elle est tellement concentrée qu'elle en tire la langue.

Le jour où Adeline lui a parlé de ce voyage, Isabelle s'est contentée de répliquer avec indifférence : *« J'aime bien être ici. »* Comme si on ne pouvait pas en même temps aimer un endroit et vouloir en découvrir un autre.

La voilà qui lève les yeux de son ouvrage vers la voyageuse et la salue de la main au passage de la charrette. Quand elle arrive à l'extrémité du village qu'Adeline quitte pour la première fois, la carriole heurte une motte de terre sur la route et tremble comme si elle avait franchi un palier, elle aussi. La fillette retient sa respiration. Elle s'attend presque à sentir une corde se tendre en elle pour la retenir à Villon.

Mais il n'y a ni longe ni embardée. La charrette continue d'avancer. Lorsque Adeline se retourne pour contempler le village qui rétrécit sous ses yeux, elle se sent à la fois excitée et un peu effrayée. Lui qui représentait tout un monde se réduit maintenant à une silhouette qui rétrécit à chacun des pas de la jument jusqu'à ressembler à ces figurines taillées par son père, assez petites pour tenir dans sa paume calleuse.

Il faut une journée entière pour gagner Le Mans. L'expédition est rendue plus agréable par le panier de sa mère et la compagnie de son père – le pain et le fromage de l'une, pour se remplir l'estomac, le rire jovial et les larges épaules de l'autre, pour amuser et faire de l'ombre à la fillette sous le soleil d'été.

À la maison, son père est un homme réservé, dévoué à son travail. Mais, sur la route, il commence à s'ouvrir, se déployer, s'exprimer. Et quand il s'exprime, c'est pour lui raconter des histoires. Des histoires qu'il a rassemblées comme on rassemble du petit bois.

« *Il était une fois* * », commence-t-il avant de se lancer dans des récits de palais et de rois, d'or et de prestige, de bals masqués et de villes extraordinaires.

« Il était une fois… » Voici comment tout a commencé.

Elle ne se souviendra pas des histoires, mais elle se rappellera la façon dont il les raconte. Les mots sont lisses comme les galets d'une rivière. Elle se demande s'il les raconte aussi quand il fait le voyage seul, en s'adressant à Maxime de sa voix satinée, s'il les raconte au bois qu'il façonne ou si ces

histoires lui sont réservées à elle, sa fille. Adeline aimerait bien les coucher sur le papier.

Plus tard, son père lui enseignera l'alphabet. Sa mère se fâchera en l'apprenant – elle accusera son mari de donner à leur fille unique une occasion de paresser, de gâcher ses journées. Ce qui n'empêchera pas Adeline de filer dans l'atelier pour s'asseoir par terre et s'exercer à écrire son nom dans la poussière qui couvre en permanence le sol de la menuiserie. Mais, aujourd'hui, elle doit se contenter d'écouter.

La campagne défile autour d'eux, portrait en mouvement d'un monde qu'elle connaît déjà. Les prés sont des prés semblables au sien, les arbres sont alignés dans le même ordre – à peu de chose près – et quand son père et elle tombent sur un village, c'est une copie délavée de Villon. Adeline commence à se demander si le monde extérieur est aussi ennuyeux que le sien.

C'est alors qu'apparaissent les remparts du Mans : des crêtes de pierre se dressent au loin, épine dorsale de collines piquées de motifs. La ville est cent fois plus grande que Villon – au moins dans son souvenir. Adeline retient son souffle lorsqu'ils franchissent les portes pour pénétrer dans la cité fortifiée.

Devant eux s'étend un dédale de rues bondées. Son père guide la charrette entre des maisons aussi serrées que des pierres, jusqu'à ce que l'étroite route débouche sur une grand-place.

Il en existe une du même genre à Villon, bien sûr, mais elle est à peine plus étendue que leur cour, tandis que celle-ci est gigantesque. Le sol disparaît sous une valse de pieds, de carrioles et d'étals. Alors que son père tire sur les rênes, Adeline se met debout sur la banquette pour admirer le marché depuis sa tour d'observation, humer l'air saturé d'une odeur de pain et de sucre et s'émerveiller de toute cette foule, partout où son regard se pose. Elle n'a jamais vu un tel attroupement, encore moins une multitude pareille d'étrangers. Ils forment un océan de visages inconnus dans des vêtements inconnus, avec des voix inconnues qui s'expriment dans des langues inconnues. Les portes du monde d'Adeline semblent s'ouvrir en grand sur une enfilade de nouvelles pièces dans une maison qu'elle croyait pourtant connaître par cœur.

Adossé à la charrette, son père s'adresse à tous les passants pendant que ses mains, munies d'un petit couteau, s'affairent sur un bloc de bois. Il rabote la surface avec l'aisance de qui pèle une pomme. Des copeaux tombent entre ses doigts. Adeline a toujours adoré le regarder travailler, voir les figurines prendre forme comme si elles se nichaient là depuis le début mais cachées, tel le noyau d'une pêche.

Le travail de son père est magnifique, le bois lisse sous ses mains rêches, une matière fragile manipulée avec des gestes puissants. Au milieu des bols et des tasses, glissés entre ses outils, se trouvent des jouets à vendre et des figurines de bois de la taille de petits pains : un cheval, un garçon, une maison, un oiseau.

Adeline a grandi entourée de ces objets de bois, mais son préféré n'est ni un animal ni un personnage : c'est une bague.

Elle la porte à son cou au bout d'un cordon de cuir. C'est un anneau délicat gris cendré, aussi lisse qu'un galet. Son père l'a sculpté à sa naissance, pour la fille qu'elle deviendrait, et Adeline l'arbore comme un talisman, une amulette, une clé. Elle y porte la main de temps à autre pour le caresser du pouce, comme le fait sa mère avec son chapelet.

Juchée à l'arrière de la charrette, elle s'y accroche comme à une ancre pendant une tempête en dévorant des yeux le spectacle qui s'offre à elle. Sur son perchoir, elle est presque assez grande pour voir les bâtiments de l'autre côté de la place. Elle se met sur la pointe des pieds pour regarder jusqu'où ils s'étendent mais, à ce moment précis, un cheval bouscule leur carriole et la fillette manque de tomber. Son père l'attrape par le bras et l'installe près de lui, en sécurité.

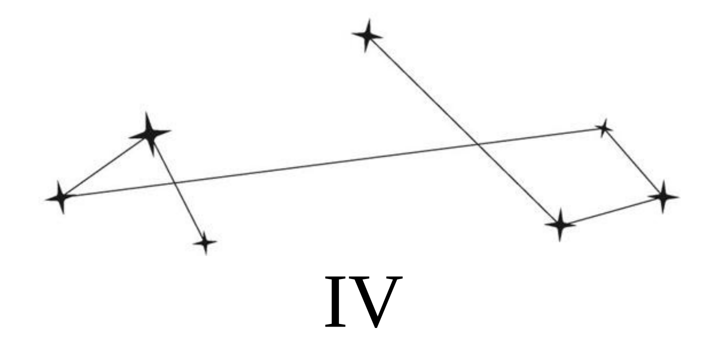
En fin de journée, les figurines de bois ont disparu et Adeline reçoit des mains de son père une pièce de cuivre : elle peut s'acheter ce qu'elle veut. Passant d'un étal à un autre, elle lorgne les pâtisseries et les gâteaux, les robes, les poupées et les chapeaux, mais elle finit par choisir un carnet de feuilles de parchemin reliées par un fil cireux. C'est la blancheur du papier qui lui plaît, l'idée qu'elle pourrait remplir cet espace vide à sa guise.

Elle n'a pas les moyens de s'acheter les crayons qui vont avec, mais son père se sépare d'une deuxième pièce pour lui offrir de petits bâtons noirs, des fusains, lui explique-t-il, avant de lui montrer comment appuyer la mine sur le papier et

comment l’incliner pour transformer le tracé en ombre. En quelques traits rapides, il dessine un oiseau dans un coin de la page. Elle passe l’heure suivante à copier le dessin, bien plus intéressant que les lettres écrites au-dessous.

À l’heure où pointe le crépuscule, son père s’en va garer la charrette. Ils passeront la nuit dans une auberge et, pour la première fois de sa vie, Adeline dormira ailleurs que dans son lit, avant d’être réveillée par des bruits et des parfums inconnus. L’espace d’un instant, aussi bref qu’un bâillement, elle ne reconnaîtra pas la chambre et son cœur s’emballera – d’abord de peur, puis d’un autre sentiment indéfinissable pour la fillette de sept ans qu’elle est.

De retour à Villon, elle sera déjà devenue une autre version d’elle-même. Une pièce aux fenêtres grandes ouvertes, avide de laisser entrer l’air frais, le printemps et la lumière du soleil.



IV

Villon-sur-Sarthe
Automne 1703

Villon est un village catholique.

Du moins, en apparence.

Au centre se dresse une église, solennel édifice de pierre où tout le monde se rend pour sauver son âme. Deux fois par semaine, les parents d'Adeline s'y agenouillent, se signent et récitent leurs prières avant de parler de Dieu.

Adeline a douze ans, à présent, alors elle les accompagne. Mais elle prie comme son père retourne des miches de pain, comme sa mère se lèche le pouce pour ramasser des grains de sel : de manière automatique, par habitude plus que par foi.

L'église de Villon ne date pas d'hier et Dieu non plus. Mais c'est ainsi qu'Adeline Le considère grâce à Estelle, selon qui le plus grand danger, quand on décide de changer, est de remplacer l'ancien par du neuf.

Estelle, qui appartient à tout le monde, mais ne dépend de personne d'autre qu'elle-même.

Estelle, qui a poussé comme un arbre au cœur du village, tout près de la rivière. Estelle, qui est née vieille. Estelle, sortie de terre avec des mains noueuses, une peau ligneuse et des racines assez profondes pour puiser dans son puits secret.

Estelle, pour qui le nouveau Dieu est un concept en filigrane réservé aux villes et aux rois. Assis sur un oreiller doré surplombant Paris, Il n’a pas de temps à consacrer aux paysans et se tient à l’écart du bois, de la roche et de l’eau qui coule.

Le père d’Adeline pense qu’Estelle est folle.

Sa mère affirme qu’elle ira droit en Enfer.

Le jour où l’adolescente lui a répété ces mots, Estelle a éclaté de son rire de feuilles mortes avant de répondre que l’Enfer n’existait pas, qu’il n’y avait que la terre froide et sombre et la promesse d’un sommeil éternel.

— Et le Paradis, alors ? a demandé la jeune fille.

— Le Paradis est un bel endroit ombragé, un grand arbre qui protégera mes vieux os.

À douze ans, Adeline se demande quel dieu elle devrait prier pour faire changer d’avis son père. Il a chargé sa charrette de marchandises destinées au marché du Mans et harnaché Maxime mais, pour la première fois en six ans, sa fille n’est pas autorisée à partir avec lui.

Même s’il a promis de lui rapporter un autre bloc de parchemin et de nouveaux instruments pour dessiner, ils savent tous les deux qu’elle préférerait l’accompagner pour découvrir le monde au lieu de se voir offrir un carnet à croquis. Maintenant qu’elle a mémorisé les traits fatigués de Villon et de tous ses habitants, elle est à court de sujets.

Malheureusement, cette année, sa mère a décidé qu’elle ne devait pas aller au marché, que ce n’était pas convenable. Et pourtant, Adeline a la certitude que sa place est encore sur la banquette, à côté de son père.

Sa mère souhaiterait une fille douce, gentille et dénuée de curiosité, qui garde les yeux baissés sur son tricot plutôt que levés vers le ciel ou impatients de découvrir ce qui se cache après le dernier virage, par-delà la colline. Une fille comme Isabelle Thérault, en somme.

Mais Adeline ne sait pas comment ressembler à Isabelle. Et, surtout, elle n’y tient pas. Ce qu’elle souhaite plus que tout, c’est aller au Mans et, une fois là-bas, observer la population grouillante et l’artisanat foisonnant, goûter les

spécialités culinaires de la ville et celles venues d'ailleurs, mais aussi s'imprégner de toutes ces choses qu'elle ne connaît pas encore.

— S'il te plaît, papa ! implore-t-elle en voyant son père grimper dans la charrette.

Elle aurait dû se glisser discrètement au milieu des pièces de bois, bien cachée sous la bâche. Trop tard ! Au moment où Adeline tend la main vers la roue, sa mère l'agrippe par le poignet et la tire en arrière.

— Ça suffit ! ordonne-t-elle.

Son père leur jette un rapide coup d'œil avant de regarder ailleurs. La charrette démarre. Adeline tente de se dégager de la poigne de sa mère pour courir à sa poursuite, mais une gifle s'abat sur sa joue.

Ses yeux s'embuent. Un rouge vif sur sa peau annonce le bleu qui va suivre et la voix de sa mère l'atteint comme un second soufflet.

— Tu n'as plus l'âge.

Adeline comprend sans pour autant l'admettre. Elle a le sentiment d'être punie pour avoir grandi. Furieuse, elle voudrait s'enfuir, jeter le tricot de sa mère dans la cheminée et casser toutes les sculptures inachevées dans l'atelier de son père.

Au lieu de quoi, les doigts serrés sur la bague en bois pendue à son cou, elle regarde la charrette prendre le virage et disparaître entre les arbres. Elle attend que sa mère la lâche enfin et lui ordonne d'aller remplir ses tâches ménagères pour rejoindre Estelle, qui vénère toujours les anciens dieux.

Adeline devait avoir cinq ou six ans la première fois qu'elle a vu cette femme lâcher sa tasse de pierre dans la rivière. C'était une jolie tasse imprimée d'un motif aussi délicat que de la dentelle. Pourtant, Estelle l'a laissée tomber en s'amusant des éclaboussures. Elle avait les yeux fermés et ses lèvres remuaient. Quand Adeline a rattrapé la vieille femme sur le chemin du retour – elle était déjà vieille, à l'époque, elle l'a toujours été –, Estelle lui a expliqué qu'elle priait les dieux.

— Pourquoi ?

— Le bébé de Marie ne se présente pas comme il le devrait. J'ai demandé aux dieux de la rivière d'arranger la situation. C'est leur spécialité.

— Mais pourquoi leur avoir donné ta tasse ?

— Parce que les dieux sont cupides, Addie.

Addie… Un surnom de garçon, selon sa mère. Son père l'utilisait volontiers quand ils étaient tous les deux. Ce nom qui résonnait en elle lui convenait bien mieux que « Adeline ».

Voilà qu'elle trouve Estelle dans son jardin, pliée en deux au milieu des tiges de courges et des rameaux épineux d'un mûrier, aussi tordue qu'une vieille branche.

— Bonjour, Addie…

Elle sait que c'est elle sans même lever les yeux.

C'est l'automne. Le sol est jonché de noyaux de fruits qui, curieusement, n'ont pas mûri. L'adolescente les pousse du bout du pied.

— Comment est-ce que tu leur parles ? Aux anciens dieux. Tu les appelles par leur nom ?

Estelle se redresse. Ses articulations craquent comme des brindilles. Elle n'a pas l'air surprise par la question.

— Ils n'ont pas de nom.

— Est-ce qu'il faut lancer un sort ?

— Les sorts, c'est pour les sorcières, répond-elle en soutenant le regard de la curieuse. Et les sorcières finissent souvent sur le bûcher.

— Dans ce cas, comment est-ce que tu les pries ?

— En leur donnant des offrandes et en les abreuvant de louanges. Mais ils sont capricieux. Ils ne répondent pas toujours.

— S'ils ne répondent pas, qu'est-ce que tu fais ?

— J'insiste.

Addie se mord l'intérieur de la joue, une autre question sur le bout de la langue.

— Ils sont combien, ces anciens dieux, Estelle ? finit-elle par demander.

— Aussi nombreux que tes questions, répond la vieille femme d'un ton ferme mais sans une once de mépris.

Addie sait qu'elle doit se montrer patiente. Elle s'efforce de ne pas faire le moindre bruit jusqu'à voir se radoucir le visage d'Estelle. C'est comme attendre

à la porte d'un voisin après avoir frappé. Elle entend les pas se rapprocher, le grincement discret de la serrure. Elle sait que la vieille femme va céder.

Après avoir poussé un soupir, Estelle s'ouvre enfin.

— Les anciens dieux sont partout. Ils nagent dans la rivière, poussent dans les prés et chantent dans les bois. Ils se cachent dans les rayons du soleil qui caressent les blés, sous les arbustes qui renaissent au printemps et dans la vigne vierge qui grimpe le mur de cette église en pierre. Ils se réunissent aux confins du jour, à l'aurore et au crépuscule.

— Tu veux bien m'apprendre ? demande Adeline, le regard plein d'espoir. À les invoquer ?

La vieille femme soupire à nouveau : elle sait qu'Adeline Larue est aussi maligne que têtue. Elle se met à traverser le jardin vers la maison. L'adolescente la talonne, de peur qu'Estelle ne referme la porte sur leur conversation. Mais son interlocutrice tourne vers elle ses yeux perçants.

— Il y a des règles.

Adeline déteste les règles, même si elles sont parfois nécessaires.

— Lesquelles ?

— Tu dois faire preuve d'humilité. Leur offrir un objet auquel tu tiens. Il faut aussi faire attention à ce que tu leur demandes.

— C'est tout ? la questionne Adeline après un instant de réflexion.

Le visage d'Estelle s'assombrit.

— Les anciens dieux sont puissants, mais ils ne sont ni bienveillants ni indulgents. Ils sont capricieux, aussi instables que le reflet de la lune à la surface de l'eau ou les ombres au sol par temps d'orage. Si tu persistes à vouloir les invoquer, sois prudente : prends garde à ce que tu leur demandes et sois prête à en payer le prix.

Penchée vers la jeune fille qu'elle plonge dans l'ombre, elle ajoute :

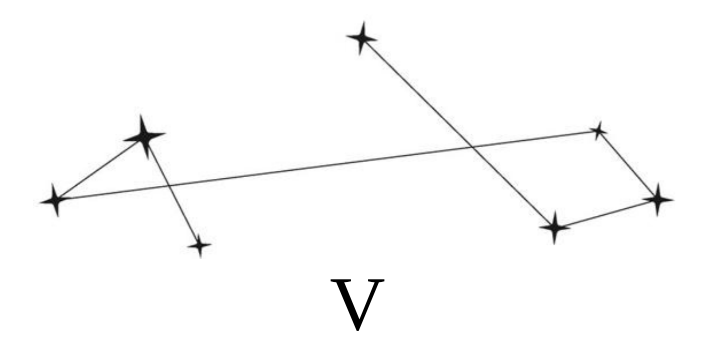
— Et, surtout, même si la situation est dramatique ou désespérée, ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée.

À son retour, deux jours plus tard, le père d'Adeline lui offre un nouveau bloc de parchemin et un paquet de crayons à mine de plomb retenus par une ficelle. Aussitôt, elle choisit le plus beau du lot pour l'enterrer dans le terrain

derrière le jardin. Puis elle prie pour qu’au prochain voyage de son père, elle soit autorisée à l’accompagner.

Si les dieux l’entendent, ils s’abstiennent de répondre.

Et, au marché, jamais elle ne retourne.



V

Villon-sur-Sarthe
Printemps 1707

En un clin d'œil, les années s'envolent comme des feuilles mortes.

Adeline a seize ans, à présent. Tout le monde parle d'elle comme d'une petite fleur d'été à cueillir et à déposer dans un vase pour qu'elle s'épanouisse avant de flétrir. Comme Isabelle, qui rêve de famille plutôt que de liberté et semble se réjouir de fleurir avant de se mettre aussitôt à faner.

Non, Adeline a décidé qu'elle préférait être un arbre, comme Estelle. Si elle doit s'enraciner, elle aimerait mieux pousser à la sauvage, grandir sans tuteur et s'épanouir à ciel ouvert plutôt qu'être taillée. Devenir autre chose que du bois de chauffage débité pour brûler dans une cheminée quelconque.

Son panier de linge sale calé sur la hanche, elle atteint le sommet de la colline avant de descendre la pente herbeuse jusqu'à la rivière. Une fois sur la berge, elle renverse le panier à linge sur le gazon et là, enfoui comme un trésor au milieu des jupes, tabliers et longues chemises, apparaît son carnet à dessin. Ce n'est pas le premier – elle les collectionne depuis des années et prend soin d'en remplir le moindre centimètre carré, d'exploiter toute la surface du papier.

Comme une chandelle qui brûle par une nuit sans lune, chacun d'eux se termine trop vite. D'autant qu'elle ne cesse d'en offrir des petits morceaux à droite et à gauche…

Après s'être déchaussée, elle s'adosse à la pente, ses jupons rassemblés sous ses jambes. Elle fait courir ses doigts dans l'herbe et bute sur le bord irrégulier du papier – un de ses dessins préférés, qu'elle a plié en quatre et enfoui près de la rive la semaine dernière, à l'aube. Un souvenir enterré comme une graine ou une promesse. Une offrande.

Adeline continue de prier le nouveau Dieu quand elle n'a pas le choix mais, dès que ses parents ont le dos tourné, elle prie les anciennes divinités. Elle arrive à jongler, à garder l'un contre l'intérieur de sa joue comme un noyau de cerise tout en murmurant à l'oreille de l'autre.

Jusqu'à présent, aucun n'a répondu. Pourtant, Adeline est sûre qu'ils écoutent.

Quand, au printemps dernier, le regard que George Caron posait sur elle s'est mis à briller d'un nouvel éclat, elle a prié pour que son attention se porte ailleurs et il a commencé à s'intéresser à Isabelle. Depuis, celle-ci est devenue sa femme. Elle attend leur premier enfant et souffre de tous les maux associés à son état.

Quand Arnaud Tulle lui a fait part de ses intentions à l'automne dernier, Adeline a prié pour qu'il se trouve une autre fille. Ce n'est pas arrivé, mais il est mort de maladie quelques mois plus tard. Quoique rongée par la culpabilité, Adeline s'est sentie soulagée. Elle a continué d'offrir au ruisseau des bibelots.

Quelqu'un doit entendre ses prières, car elle est toujours libre. Ni courtisée ni mariée – libre de tout sauf de Villon. Libre de grandir en paix et de rêver.

Assise sur la rive, le carnet à dessin posé en équilibre sur ses genoux, Adeline sort de sa poche le sachet fermé par un cordon. Des fusains et quelques vieux crayons usés tintent à l'intérieur comme des pièces de monnaie un jour de marché.

Avant, elle nouait un bout de tissu autour des fusains pour ne pas se salir les mains, mais son père a eu l'idée d'entourer les bâtonnets d'étroites bandes de bois et lui a montré comment tenir le petit couteau pour raboter les bords et tailler la pointe. Les images sont à présent plus nettes, les contours précis et les détails affinés. Les dessins fleurissent comme des taches sur le papier. Des vues de Villon et de tous ceux qui y vivent : les cheveux de sa mère, les yeux de son

père, les mains d'Estelle et, là, glissé sous les coutures et bordures de chaque page…

Le secret d'Adeline : son inconnu.

Elle recouvre de ses traits le moindre espace disponible. Elle a si souvent dessiné son visage que les gestes lui semblent désormais naturels. Les lignes se tracent d'elles-mêmes. Elle peut le ressusciter de mémoire même s'ils ne se sont jamais rencontrés.

Après tout, il n'est que le fruit de son imagination. Un compagnon né de l'ennui, puis du manque. Un rêve destiné à lui tenir compagnie.

Elle ne se rappelle pas à quel moment précis est apparu cet inconnu. Un jour, elle a fait défiler tout le village sous ses yeux et personne ne lui a paru entièrement satisfaisant.

Arnaud avait de jolis yeux, mais pas de menton. Jacques était grand, mais fade comme une endive. George, lui, était fort, mais de tempérament aussi. Pire, il avait les mains rugueuses.

Elle a donc volé les fragments qui lui plaisaient pour composer un nouveau personnage, un inconnu. Même si au départ, c'était un jeu, plus Adeline le dessine, plus ses traits deviennent affirmés, la pression de son fusain assurée.

Des boucles noires. Des yeux clairs. Une mâchoire forte. Des épaules tombantes et des lèvres en arc de Cupidon. Un homme qu'elle ne rencontrerait jamais, une vie qu'elle ne connaîtrait jamais, un monde dont elle ne pourrait que rêver.

Quand elle ne tient plus en place, elle retourne à ses croquis et retrace les lignes devenues familières. Quand elle ne trouve pas le sommeil, elle pense à lui. Pas à la forme de ses joues ni à la nuance de vert qu'elle a inventée pour ses yeux, mais à sa voix, à ses mains. Elle l'imagine à ses côtés dessiner, de ses doigts fins, des motifs sur sa peau nue tout en lui contant des histoires.

Pas de celles que son père lui narrait autrefois, peuplées de chevaliers et de royaumes, de voleurs et de princesses. Pas des contes de fées ni des paraboles sur le danger de s'aventurer hors des sentiers battus, mais des récits qui paraissent vrais, avec des chemins précis et des villes qui scintillent comme dans le monde au-delà de Villon. Et même si ses paroles sont sûrement remplies

d’erreurs et de mensonges, la voix qu’elle a inventée pour son inconnu les rend à la fois réalistes et merveilleuses.

Si seulement tu pouvais voir ça… lui dit-il dans ses rêves.

Je serais prête à tout, répond-elle.

Un jour, promet-il. *Un jour, je te montrerai. Tu verras.*

Dès l’instant où elle les formule, ces pensées lui sont douloureuses. Au jeu succède un sentiment de manque authentique et dangereux. Alors, même dans son imagination, elle ramène la conversation sur un terrain plus sûr.

Parle-moi des tigres, demande-t-elle. C’est Estelle qui a évoqué ces énormes chats que le maçon avait mentionnés : ce dernier faisait partie d’une caravane et, dans l’équipe, une femme affirmait en avoir vu un en vrai.

L’inconnu d’Addie accueille sa demande avec un sourire. Il lui décrit leur fourrure soyeuse, leurs crocs et leurs rugissements féroces, en griffant l’air de ses doigts effilés pour les imiter.

Sur la pente, à côté du panier de linge dont elle oublie de s’occuper, Adeline fait tourner sa bague d’une main distraite tout en esquissant de l’autre les yeux, la bouche, la ligne des épaules nues de son inconnu. Elle lui insuffle la vie à chaque trait. Et, à chaque nouveau coup de crayon, elle lui soutire une nouvelle histoire.

Raconte-moi comment c’est, de danser à Paris.

Raconte-moi comment c’est, de naviguer en mer.

Raconte-moi tout.

Il n’y avait là aucun danger, aucun reproche, au moins quand elle était petite. Toutes les filles sont enclines à rêver. « Ça lui passera », affirment ses parents. Mais Adeline se sent au contraire de plus en plus attirée par ces songes et s’accroche toujours plus fort à l’espoir qu’il existe autre chose, ailleurs.

Alors que le monde devrait s’agrandir, elle a la sensation qu’il se réduit, qu’il se resserre comme des chaînes autour de ses membres, tandis que les rondeurs toutes neuves de son corps de jeune femme viennent immanquablement se coller à ces entraves. Le charbon sous ses ongles devient soudain inconvenant, comme l’idée qu’elle préfère sa propre compagnie à celle d’Arnaud, ou de George, ou de tout homme susceptible de la posséder.

Elle est en décalage avec tout, inadaptée, une insulte à son sexe, une enfant opiniâtre dans un corps de femme, la tête penchée et les bras serrés autour de son carnet à dessin comme s'il était pour elle une issue.

Quand elle finit par lever les yeux, son regard interroge toujours les portes du village.

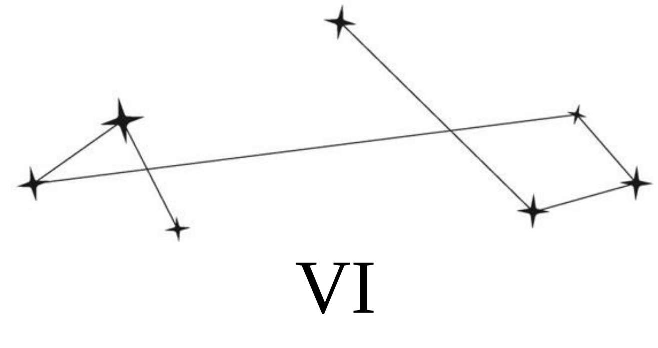
— Une rêveuse, ricane sa mère.

— Une rêveuse, déplore son père.

— Une rêveuse, prévient Estelle.

Ce mot ne lui semble pas si terrible.

Jusqu'au jour où Adeline se réveille.



VI

New York
10 mars 2014

Il existe un rythme propre à ceux qui avancent seuls dans le monde.

On découvre ce dont on peut ou non se passer pour survivre, les besoins simples et les petites joies qui définissent une existence. Pas le fait de se nourrir ou d'avoir un toit au-dessus de sa tête ni toutes ces choses essentielles à la survie du corps – elles représentent un luxe aux yeux d'Addie –, mais ce qui vous empêche de devenir fou. Ce qui vous apporte du bonheur et rend la vie supportable.

Addie pense à son père et ses sculptures, à la façon dont il rabotait l'écorce avant de tailler le bois pour dévoiler les formes qui s'y cachaient. Michel-Ange appelait ça « l'ange dans le marbre » – elle l'ignorait, à l'époque. Pour son père, c'était « le secret dans le bois ». Il savait comment réduire un matériau, éclat par éclat, morceau par morceau, jusqu'à accéder à son essence. Il savait aussi qu'il fallait éviter d'aller trop loin. Un coup de trop et le bois, jusque-là délicat, devenait cassant.

Addie a eu trois cents ans pour apprendre l'art de son père, pour s'en tenir aux vérités essentielles et découvrir ce dont elle ne pouvait pas se passer.

Voilà ses conclusions : elle peut vivre sans manger (elle ne se flétrira pas) et sans chaleur (le froid ne la tuera pas). Mais une vie sans art, sans

émerveillement, sans beauté… elle en deviendrait folle. D'ailleurs, elle l'est devenue.

Elle a éperdument besoin d'histoires. Elles sont un moyen de se préserver, de rester dans les mémoires, mais aussi d'oublier. Elles prennent de multiples formes : dessins, chansons, peintures, poèmes, films et, surtout, livres. La lecture, comme elle l'a découvert, permet de vivre un millier de vies – ou de trouver la force d'en vivre une seule, incroyablement longue.

Deux rues plus loin, dans le quartier de Flatbush, Addie aperçoit l'incontournable table pliante sur le trottoir, couverte de livres de poche. Assis derrière se trouve Fred, voûté sur sa chaise bancale, le nez plongé dans *M comme machination*. Le vieillard rougeaud a un jour expliqué à Addie, à l'époque où il en était à *K comme killer*, qu'il comptait bien terminer « l'abécédaire du crime » de Grafton avant de mourir. Elle lui souhaite de réussir. Il n'arrête pas de tousser et le fait de rester dehors dans le froid n'aide pas, mais il est toujours là, chaque fois qu'elle passe.

Fred ne sourit pas. Il ne fait pas la conversation. Ce qu'Addie connaît de lui, elle le lui a arraché bribe par bribe ces deux dernières années, au prix d'un travail long et patient. Il est veuf et habite à l'étage. Les livres appartenaient à sa femme, Candice. À sa mort, il les a tous emballés et descendus pour les vendre, comme s'il la laissait partir petit à petit. Comme s'il vendait son chagrin pour s'en débarrasser. S'il s'assied au pied de l'immeuble, c'est parce qu'il a peur de mourir dans son appartement et qu'on ne le retrouve pas – peur de ne manquer à personne.

« Si je m'écroule ici, a-t-il l'habitude de dire, *au moins, quelqu'un le remarquera. »*

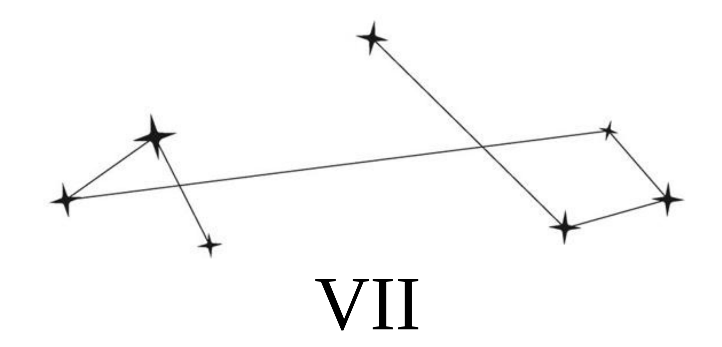
C'est un vieil homme bourru, mais Addie l'aime bien, parce qu'elle sait sa colère née de la tristesse et sa réserve, du chagrin.

Elle doute qu'il tienne vraiment à vendre ses livres. D'ailleurs, il ne leur fixe pas de prix, n'en a pas lu beaucoup et, parfois, il se montre si austère et désagréable qu'il fait fuir le chaland. Malgré tout, les curieux continuent de venir et d'acheter. Dès que le choix semble se réduire, un nouveau carton apparaît et son contenu est déballé pour combler les trous. Ces dernières semaines, Addie a

une fois de plus repéré des nouveautés au milieu des vieux ouvrages, de nouvelles couvertures et des reliures intactes parmi les livres de poche usés. Elle se demande s'il les achète ou si des clients alimentent par des dons son étrange collection.

Addie ralentit le pas et caresse du doigt le dos des livres. Comme toujours, la sélection est une mélodie aux notes discordantes. Thrillers, biographies, romans d'amour, des livres grand public fatigués pour la plupart, entrecoupés de quelques volumes reliés à la couverture glacée. Elle s'est déjà arrêtée une centaine de fois pour les regarder un à un mais, aujourd'hui, elle se contente de faire basculer dans sa main l'ouvrage du bout de la pile, d'un geste aussi léger et rapide que celui d'un magicien. Un tour de passe-passe perfectionné au fil des années. Addie glisse son butin sous son bras et poursuit son chemin.

Pas une fois le vieil homme n'a levé les yeux vers elle.



VII

New York
10 mars 2014

Le marché se tient, comme de vieilles dames en plein conciliabule, à l'entrée du parc.

Réduit depuis l'hiver, le nombre d'étals tendus de blanc commence enfin à gonfler, parsemés çà et là de taches de couleurs quand de nouveaux produits surgissent entre les tubercules, la viande, le pain et autres aliments de base résistants au froid.

Addie se fraie un chemin au milieu des passants jusqu'à la petite tente blanche près du portail de Prospect Park. *Rise & Shine* est un stand de café et de pâtisseries tenu par deux sœurs qui lui rappellent Estelle, à supposer que la vieille femme ait été deux personnes opposées de caractère. Et qu'elle ait été plus aimable, plus douce ou qu'elle ait tout simplement vécu une autre vie, à une autre époque.

Qu'il neige ou qu'il vente, les sœurs sont là toute l'année, pilier immuable dans une ville en perpétuelle évolution.

— Bonjour, ma chérie ! lance Mel.

Par sa gentillesse, la vendeuse aux larges épaules et aux boucles folles vous donne l'impression de faire partie de la famille. Addie adore cette chaleur naturelle. Elle aimerait s'y blottir comme dans un vieux pull.

— Qu'est-ce qu'on te sert ? demande Maggie.

Plus âgée, plus mince aussi, sa sœur a des pattes d'oie autour des yeux qui attestent qu'elle ne fait pas souvent la tête.

Addie commande un grand café et deux muffins, un à la myrtille et l'autre aux pépites de chocolat. Elle tend un billet de dix dollars froissé qu'elle a pris sur la table basse de Toby. Elle aurait pu, bien sûr, voler quelque chose sur les étals, mais elle aime bien ce petit stand et les deux femmes qui le tiennent.

— Tu aurais dix cents ? s'enquiert Maggie.

Addie sort la monnaie de sa poche et trouve quelques pièces de vingt-cinq cents, une de cinq… Et la revoilà, chaude au milieu des pièces de métal glacées. Au moment où ses doigts effleurent la bague de bois, elle serre les dents. Telle une pensée obsessionnelle, ce bijou est impossible à oublier. Addie fouille dans sa monnaie en prenant soin de ne pas toucher à nouveau l'anneau. Elle résiste même à la tentation de le jeter dans l'herbe : ça ne changerait rien. Il retrouve toujours son chemin.

Les bras enroulés comme une écharpe autour de sa gorge, le ténébreux lui murmure à l'oreille :

« Jamais je ne te quitterai. »

Addie finit par trouver une pièce de dix cents et remet la monnaie dans sa poche. Maggie lui rend quatre dollars.

— D'où tu viens, ma puce ? demande Mel.

La vendeuse a remarqué l'accent très léger d'Addie, réduit ces derniers temps au sifflement d'un « s » ou à l'atténuation d'un « t ». Malgré toutes ces années, elle n'arrive pas à s'en séparer.

— D'ici et là, répond-elle. Mais je suis née en France.

— *Oh là là * !* lance Mel de son accent traînant typique de Brooklyn.

— Bon appétit, ma jolie, dit Maggie en lui tendant le gobelet et les pâtisseries.

Addie réchauffe ses paumes froides contre le gobelet. Le café noir a un goût marqué. À la première gorgée, elle sent le liquide brûlant descendre jusque dans son estomac et la voilà transportée à Paris, à Istanbul, à Naples. Une explosion de souvenirs.

La jeune femme se dirige vers l'entrée du parc.

— *Au revoir * !* s'écrie Mel en butant sur les « r ».

Le visage baigné de la vapeur s'échappant de sa boisson, Addie sourit de toutes ses dents.

Dans le parc, il fait frais. Le soleil s'efforce de le réchauffer mais, à l'ombre, c'est toujours l'hiver qui règne. Addie suit la lumière. Sous le ciel d'un bleu immaculé, elle s'assied dans l'herbe.

Elle commence par poser le muffin à la myrtille sur le sachet de papier. Puis elle boit son café en examinant le livre qu'elle a emprunté à Fred. Comme elle n'a pas pris la peine de regarder ce qu'elle prenait, son cœur se serre à la vue de la couverture lissée par l'usure et du titre en allemand : *Kinder und Hausmärchen* (*Les Contes des frères Grimm*).

Son allemand, entreposé dans un coin de son esprit qu'elle n'a pas exploré depuis la guerre, est un peu rouillé. Sous la couche de poussière, elle le trouvera sans doute intact, inchangé. Elle entreprend donc de le nettoyer. C'est l'avantage de la mémoire. Addie tourne une à une les pages rendues fragiles par l'âge et ses yeux butent sur les mots.

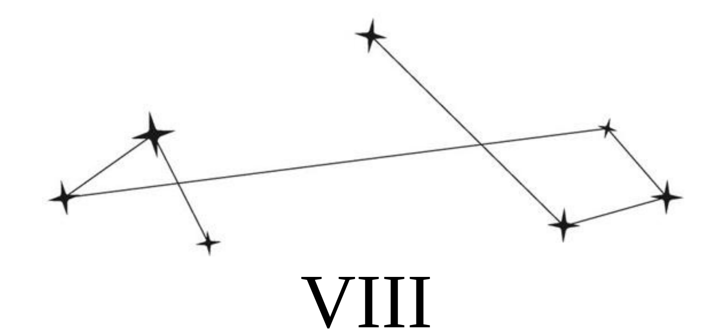
Il fut un temps où elle adorait ce genre d'histoires. À l'époque de son enfance, quand le monde était petit et qu'elle rêvait de portes ouvertes.

Aujourd'hui, Addie sait bien que ces contes sont remplis d'hommes et de femmes complètement idiots qui font des choses idiotes. Ces récits visent à mettre en garde contre des dieux, des monstres et des mortels cupides qui en veulent trop et ne comprendront ce qu'ils ont perdu qu'une fois l'engrenage enclenché, le prix payé et tout retour en arrière impossible.

À ses oreilles s'élève une voix, comme un panache de fumée :

« Ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée. »

Addie referme le livre et s'allonge dans l'herbe, les yeux clos, pour savourer la douce chaleur des rayons du soleil sur sa peau.



VIII

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1714

Adeline aurait voulu être un arbre.

Pousser librement, s'enraciner, n'appartenir à rien d'autre qu'à la terre sous ses pieds et au ciel, comme Estelle. Ce serait une vie non conventionnelle, peut-être un peu solitaire, mais cette vie lui appartiendrait. Adeline ne dépendrait que d'elle-même.

Mais le danger, à Villon, c'est que… en un clin d'œil, une année entière s'est écoulée. Un autre clin d'œil et cinq autres ont suivi.

Comme un interstice entre deux pierres, ce village est juste assez large pour qu'on s'y perde. À Villon, le temps file et se brouille. Un mois, un an, une vie peuvent disparaître en un claquement de doigts. À Villon, tous les habitants naissent et finissent enterrés dans la même parcelle de dix mètres carrés.

Adeline allait devenir un arbre, mais il y a eu Roger et sa femme Pauline. Ils avaient grandi ensemble. Ils se sont mariés, mais elle a disparu aussitôt – Adeline avait à peine eu le temps de lacer ses bottes.

Une grossesse difficile, un accouchement terrible et deux morts au lieu d'une naissance. Trois jeunes enfants abandonnés au lieu de quatre en vie. Sa femme à peine enterrée, Roger cherche une nouvelle épouse, une mère pour sa progéniture, une seconde vie alors même qu'Adeline s'accrochait à la sienne.

Bien sûr, elle a refusé. À vingt-trois ans, Adeline est déjà trop vieille pour se marier. Vingt-trois ans, le tiers d'une vie déjà enseveli. Vingt-trois ans et offerte comme une truie de concours à un inconnu qu'elle n'aime pas et dont elle ne veut pas.

Elle a dit non, avant de comprendre le poids de cette décision. Comme Estelle, elle s'était promise au village et il lui fallait en satisfaire les besoins.

Sa mère a déclaré qu'elle en avait le devoir.

Son père, qu'elle devrait éprouver de la pitié, même si Adeline se demandait envers qui.

Estelle, elle, n'a rien dit. Elle savait que ce n'était pas juste. Elle savait que c'était le prix à payer pour une femme quand elle s'offre à un lieu plutôt qu'à un autre être humain.

Alors qu'Adeline allait devenir un arbre, les villageois sont arrivés en brandissant une hache. Ils l'ont trahie.

La veille de son mariage, elle passe la nuit à rêver de liberté. De fuite. De filer en douce sur le cheval de son père, tout en sachant que ce serait de la folie. Mais cette folie s'est déjà emparée de son âme.

Finalement, elle prie. Elle prie depuis le jour de ses fiançailles. Elle a offert la moitié de ses biens à la rivière et enterré l'autre dans le pré ou sur la colline de terre et de broussailles à la limite du village et des bois. Le temps lui file entre les doigts, désormais, et elle commence à manquer d'offrandes.

Allongée dans le noir, Adeline fait tourner la vieille bague de bois sur son cordon de cuir. Elle envisage de sortir pour prier à nouveau, en pleine nuit, mais elle se remémore la terrifiante mise en garde d'Estelle contre ceux qui pourraient lui répondre. Elle se contente donc de joindre les mains pour implorer le Dieu de sa mère. Elle lui demande de l'aide, un miracle, une issue. Puis, en plein cœur de la nuit, elle prie pour la mort de Roger – n'importe quoi pour pouvoir s'échapper.

Elle se sent aussitôt coupable, mais ravale ce sentiment et attend.

+ + +

Le jour éclate comme un jaune d'œuf pour répandre sur le pré sa lumière dorée.

Adeline, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, se glisse hors de la maison avant l'aube et se faufile dans les herbes folles derrière le potager. Ses jupons s'imprègnent de rosée. Elle se laisse entraîner par leur poids, son crayon préféré serré dans une main. S'en défaire est la dernière chose qu'Adeline souhaite, mais le temps lui est compté et elle n'a presque plus rien à donner. Elle enfonce donc la pointe du crayon dans la terre humide du pré.

— Aidez-moi, chuchote-t-elle aux brins d'herbe nimbés de lumière. Je sais que vous êtes là et que vous écoutez. Je vous en prie. Je vous en prie.

Mais l'herbe n'est que de l'herbe et le vent n'est que du vent. Ils ne répondent ni l'un ni l'autre, pas même quand elle appuie son front sur le sol et éclate en sanglots.

Roger n'est pas un mauvais bougre. C'est juste qu'il n'a pas grand-chose pour lui. Il a le teint cireux, des cheveux blonds clairsemés et une voix aussi fluette qu'un filet d'air. Quand il pose la main sur son bras, elle en sent à peine le poids. Quand il incline la tête vers elle, elle respire son haleine fétide.

Et Adeline, alors ? C'est un légume laissé trop longtemps dans le potager. Sa peau est devenue épaisse, sa chair ligneuse. Elle a fait de son mieux pour rester cachée, mais on l'a déterrée pour en faire un repas.

— Je ne veux pas l'épouser, proteste-t-elle, les doigts entortillés dans l'herbe.

— Adeline ! s'écrie sa mère, comme si elle était une brebis égarée.

Vide de colère et de chagrin, l'intéressée se redresse. À son retour, sa mère ne voit que ses mains pleines de terre. Elle ordonne à sa fille d'aller se nettoyer. Adeline gratte la crasse sous ses ongles. Les poils de la brosse lui écorchent les doigts tandis qu'on lui passe un sermon.

— Que va penser ton mari ?

Mari… Un mot comme un fardeau, un boulet qui lui glace la peau.

— Avec des enfants, tu seras bien obligée de t'assagir, ajoute sa mère d'un ton agacé.

Adeline repense à Isabelle, à ses deux garçons accrochés à ses jupes et son troisième enfant installé dans un couffin devant l'âtre. Avant, elles rêvassaient ensemble, mais son amie semble avoir pris dix ans en l'espace de vingt-quatre mois. Elle est toujours fatiguée et ses joues autrefois rouges à force de rire sont aujourd'hui creusées.

— Ça va te faire du bien, conclut sa mère, d'être la femme de quelqu'un.

+ + +

La journée s'écoule comme une condamnation à perpétuité et voilà que le soleil plonge derrière les collines telle une faux.

Adeline croit discerner le sifflement de la lame tandis que les doigts maternels lui tressent les cheveux en couronne avant d'y glisser des fleurs en guise de bijoux. Sa robe, simple et légère, lui semble une cotte de mailles tant elle lui pèse.

Elle voudrait hurler. Au lieu de quoi, elle se contente d'agripper l'anneau de bois à son cou, comme pour éviter de tomber.

— Il faudra que tu l'enlèves avant la cérémonie, prévient sa mère.

Adeline lui fait signe qu'elle a compris, tout en serrant ses doigts autour de la bague.

Son père, lui, revient de la grange, couvert de copeaux de bois et imprégné d'une odeur de sève. Quand il tousse, un bruit de crécelle jaillit de sa poitrine comme des graines. Voilà un an qu'il en souffre, mais il refuse d'en discuter avec sa femme et sa fille.

— Tu es prête ? demande-t-il.

Quelle question !

Sa mère parle du dîner de mariage comme s'il avait déjà eu lieu. Adeline lui prête une oreille distraite : elle observe le coucher du soleil par la fenêtre. Elle perçoit dans les paroles maternelles une note d'espoir et de revanche. Même dans les yeux de son père, elle lit un léger soulagement. Leur fille a essayé de tracer sa propre route, mais ses parents ont repris la main : ils l'ont remise dans le droit chemin.

Il fait trop chaud dans la maison. L'air paraît lourd. Adeline n'arrive plus à respirer. La cloche de l'église sonne enfin, tel le glas. La future mariée se contraint à se lever. Son père lui prend le bras. Malgré son air désolé, sa poigne est ferme.

— Tu finiras par aimer ton mari, déclare-t-il, mais ses paroles résonnent comme un souhait plutôt qu'une promesse.

— Tu feras une bonne épouse, ajoute sa mère, et les siennes sont plus un ordre qu'un souhait.

Estelle apparaît sur le seuil, en tenue de deuil. Et pourquoi pas ? Cette femme lui a parlé de rêves fous et de dieux capricieux, lui a donné soif de liberté et a soufflé sur les braises de l'espoir en lui laissant croire qu'il était possible de choisir sa vie.

Derrière la grisonnante Estelle, la lumière blêmit comme une aquarelle. *J'ai encore le temps*, se dit Adeline, mais il s'enfuit à chacun de ses soupirs.

Le temps… Combien de fois l'a-t-elle entendu décrire comme un sablier qui s'écoule grain après grain. Mensonges ! Elle le sent qui s'accélère et fond sur elle.

La panique fait battre le sang à ses temps. Dehors, le sentier dessine une ligne sombre, droite et étroite jusqu'à la place du village. À son extrémité l'attend l'église, pâle et rigide comme une pierre tombale. Une fois entrée, jamais Adeline n'en ressortira. Elle le sait.

Son avenir filera à la même allure que son passé. Sauf qu'elle ne connaîtra cette fois aucune liberté – juste un lit conjugal, puis un lit de mort, peut-être un lit de bébé entre les deux. Elle mourra avec la sensation de n'avoir jamais vécu.

Adieu, Paris.

Adieu, son amant aux yeux verts.

Adieu, les longs voyages en bateau vers de lointaines contrées.

Adieu, ciels étrangers.

Adieu, la vie loin de Villon.

Adieu, la vie tout court, sauf si…

Adeline se libère de la poigne de son père et s'arrête sur le sentier. Sa mère se retourne vers elle comme si sa fille s'apprêtait à s'enfuir – exactement ce

qu’elle souhaite faire, même si c’est impossible.

— J’ai préparé un cadeau pour mon mari, déclare la future mariée, l’esprit en ébullition. Mais je l’ai laissé à la maison.

Sa mère se radoucit.

Son père, méfiant, se raidit.

Estelle plisse les yeux. Elle a compris.

— Je vais le chercher.

Adeline fait déjà demi-tour.

— Je t’accompagne, décide son père.

Le cœur d’Adeline s’arrête de battre et ses doigts se contractent, mais Estelle vient à sa rescousse.

— Allons, Jean, commence-t-elle, sournoise. Adeline ne peut pas être à la fois une fille et une épouse. C’est une adulte, maintenant, plus une enfant à surveiller.

Il croise le regard de sa fille avant de lancer :

— Dépêche-toi.

Adeline a déjà pris la fuite. Elle remonte le sentier, franchit la porte et traverse la maison jusqu’à la fenêtre ouverte de l’autre côté qui donne sur le pré et la rangée d’arbres à l’horizon. Le bois se dresse en sentinelle à l’est du village, face au soleil. Déjà plongé dans l’ombre, même si elle sait qu’il reste encore de la lumière et donc du temps.

— Adeline ? crie son père, mais elle ne se retourne pas.

Elle grimpe par la fenêtre, dont le cadre déchire sa robe de mariée lorsqu’elle retombe sur ses pieds. Puis elle se met à courir.

« Adeline ? Adeline ! »

Les voix l’appellent, mais faiblissent à chaque pas. En à peine quelques enjambées, la mariée en fuite a traversé le pré pour pénétrer dans le bois, où elle s’effondre à genoux dans la terre desséchée.

Elle serre la bague de bois entre ses doigts et en ressent la perte avant même d’avoir ôté de son cou le cordon de cuir. C’est le dernier objet qu’Adeline souhaite sacrifier, mais elle n’a rien d’autre à offrir : elle a enfoui dans la terre

tous ses biens et aucun dieu n’a répondu. C’est tout ce qui lui reste. La lumière s’estompe, tout le village l’appelle et elle est prête à tout pour s’échapper.

— S’il vous plaît… chuchote-t-elle d’une voix brisée en plongeant l’anneau sous la mousse. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Les arbres s’arrêtent de bruisser, comme s’ils attendaient, eux aussi. Adeline prie, supplie les dieux de la forêt, invoque toutes les divinités. Sa vie ne peut pas se résumer à ça. Le monde ne peut pas se résumer à ça.

— Répondez-moi, implore-t-elle.

L’humidité imprègne sa robe de mariée. Les yeux fer-més, elle tend l’oreille. Mais elle ne perçoit rien d’autre que sa propre voix, portée par le vent, et son nom, qui résonne en elle comme des battements de cœur.

« Adeline… »

« Adeline… »

« Adeline… »

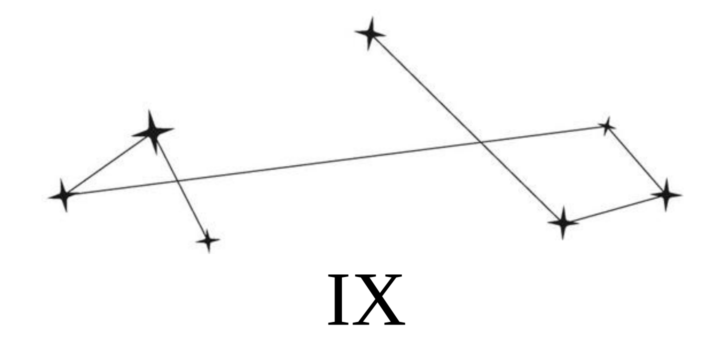
Le front collé au sol, elle s’agrippe à cette terre ténébreuse et hurle :

— Répondez-moi !

Rien que le silence.

Elle a vécu ici toute sa vie et n’a jamais entendu pareil calme dans la forêt. Le froid l’enveloppe et elle ne sait pas s’il vient du bois ou de son propre corps qui se vide de ses dernières forces. Le soleil a plongé derrière le village et le crépuscule a cédé la place à la nuit.

Mais Adeline ne l’a pas remarqué : les yeux clos, elle continue de prier.



IX

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1714

Adeline entend un grondement sourd, grave et lointain comme un roulement de tonnerre.

Un rire, pense-t-elle, avant d'ouvrir les yeux et de constater pour la première fois que la nuit est tombée. Elle lève la tête, mais ne voit rien.

— Il y a quelqu'un ?

Derrière elle, le rire se transforme en voix.

— Inutile de t'agenouiller. Redresse-toi.

Elle se relève en hâte puis se retourne, mais seules les ténèbres l'entourent. Une nuit sans lune après la fuite du soleil d'été. Adeline comprend alors qu'elle a commis une grave erreur : lui a répondu un des dieux contre lesquels Estelle l'avait mise en garde.

« Adeline ? Adeline ? » continuent de crier les voix des villageois, de plus en plus faibles, emportées par le vent.

Elle a beau scruter les ombres entre les arbres, elle ne distingue aucune silhouette, aucun dieu – juste cette voix, comme un souffle sur sa joue.

— Adeline, Adeline… répète celle-ci, moqueuse. Ils t'appellent.

Elle se retourne à nouveau et son regard ne trouve rien d'autre qu'une ombre impénétrable.

— Montrez-vous, ordonne-t-elle d'une voix aussi nette et cassante qu'une brindille.

Quelque chose lui frôle l'épaule, lui effleure le poignet avant de se lover autour d'elle comme un amant.

— Qui êtes-vous ? demande Adeline, la gorge serrée.

À ces mots, l'ombre s'écarte.

— Qui suis-je ? réplique la voix de velours teintée d'un soupçon d'humour. Tout dépend de ce en quoi tu crois.

La voix se divise, se dédouble, crépite entre les branches des arbres et serpente sur la mousse, se repliant sur elle-même jusqu'à se disséminer partout.

— Alors, dis-moi… dis-moi… dis-moi, entonne-t-elle. Suis-je le diable… diable… diable… ou les ténèbres… ténèbres… ténèbres ? Suis-je un monstre… monstre… monstre… ou un dieu… dieu… dieu ?

Les ombres dans les bois commencent à se rassembler comme des nuages par temps d'orage. Lorsqu'elles finissent par s'immobiliser, leurs contours ne sont plus des volutes de fumée, mais des lignes nettes. La silhouette d'un homme, renforcée par la lumière des lanternes du village dans son dos.

— Ou bien suis-je ceci ?

La voix sort d'une bouche aux lèvres parfaites. L'ombre ouvre des yeux émeraude qui dansent sous ses sourcils noirs, ses cheveux d'ébène bouclent sur son front et encadrent un visage qu'Adeline ne connaît que trop bien. Un visage qu'elle a fait apparaître un millier de fois au crayon, au fusain et dans ses rêves.

C'est l'inconnu, son inconnu à elle.

Elle sait que c'est une ruse, une ombre qui se fait passer pour un homme. Malgré tout, elle en a le souffle coupé. Le ténébreux baisse les yeux sur son propre corps comme s'il le découvrait pour la première fois. Il semble l'apprécier.

— Ah… Tu crois en quelque chose, au final. Eh bien… ajoute-t-il en plantant son regard dans les yeux de celle qui l'a convoqué. Tu as appelé et je suis venu.

« Ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée. »

Adeline le sait – Estelle le lui a assez martelé –, mais c'est le seul qui lui a répondu. Le seul disposé à l'aider.

— Es-tu prête à payer ?

Payer… le prix… la bague.

Adeline s'agenouille pour fouiller le sol jusqu'à trouver le cordon de cuir, puis elle déterre le bijou de son père. Elle le tend au dieu, son bois clair souillé de terre, et il s'approche. Malgré son allure humaine, il se déplace comme une ombre. Un seul pas et le voilà qui s'impose à elle, une main refermée sur la bague, l'autre posée sur la joue d'Adeline. Il caresse de son pouce la tache de rousseur sous son œil, première étoile de sa constellation.

— Je ne fais pas commerce des breloques, ma chère, déclare le ténébreux en s'emparant du bijou.

L'anneau de bois s'effrite dans sa main avant de dis-paraître, réduit en fumée. Adeline pousse un petit cri étranglé – s'il était déjà difficile de se séparer de la bague, il est encore plus douloureux de la voir effacée du monde comme une tache de charbon sous les ongles. Si cette offrande ne suffit pas, que lui faut-il ?

— Je vous en prie… je donnerais n'importe quoi !

De la main qui repose toujours sur sa joue, l'ombre lui soulève le menton.

— Tu imagines que je me satisfais de n'importe quelle babiole. Mais je n'accepte qu'une seule monnaie, ajoute le dieu avant de se rapprocher, ses yeux verts aussi brillants que des diamants, sa voix douce comme de la soie. Moi, je fais commerce des âmes.

Le cœur d'Adeline se met à battre plus fort dans sa poitrine. Elle imagine sa mère agenouillée à l'église, parler de Dieu et du Paradis. Elle entend son père raconter des histoires de génies et de souhaits, de sphinx et d'énigmes. Elle pense aussi à Estelle, qui ne croit qu'à un arbre pour abriter ses os et prétendrait que l'âme n'est qu'une graine rendue à la terre. Pourtant, c'est elle qui l'a mise en garde contre les ténèbres.

— Adeline, souffle le dieu, le nom glissant comme de la mousse entre ses dents. Maintenant que je suis là, dis-moi pourquoi.

Elle a attendu si longtemps qu'on vienne à sa rencontre – qu'on lui réponde, qu'on lui pose cette question – qu'au début, elle ne trouve pas les mots.

— Je ne veux pas me marier.

Elle se sent ridicule en prononçant cette phrase. Sa vie entière lui paraît ridicule et elle voit dans le regard du dieu qu'il partage cette impression, comme s'il lui demandait : « C'est tout ? » Non, ce n'est pas tout. Bien sûr que non.

— Je ne veux appartenir à personne, poursuit-elle avec plus d'assurance, cette fois.

Ces mots ont ouvert les vannes. La suite se déverse à grands flots.

— Je ne veux appartenir qu'à moi et à moi seule. Je veux être libre. Libre de vivre et de trouver ma propre voie, d'aimer ou de ne pas me marier mais, au moins, ce sera mon choix. J'en ai plus qu'assez de ne pas avoir voix au chapitre ! J'ai tellement peur des années qui filent sous mes doigts. Je ne veux pas mourir comme j'ai vécu. Ce n'est pas une vie. Je ne…

Le ténébreux l'interrompt.

— À quoi bon me dire ce que tu ne veux pas, ma chère ? s'impatiente-t-il.

Il glisse la main dans les cheveux d'Adeline jusqu'à sa nuque pour l'attirer à lui.

— Dis-moi plutôt quel est ton souhait le plus cher ?

— Je veux tenter ma chance, répond-elle en croisant son regard. Je veux être libre.

Elle pense aux années qui défilent. En un clin d'œil, la moitié de votre vie s'est écoulée.

— Je veux plus de temps.

Le dieu la contemple de ces yeux qui passent du vert printemps au vert profond d'une feuille d'été.

— Combien ?

Le cerveau d'Adeline entre en ébullition. Cinquante ans. Cent ans. Rien ne lui paraît trop long. Face à son silence, les yeux verts s'assombrissent à nouveau.

— Ah… Tu ne sais pas, constate-t-il. Tu demandes un temps illimité. Une liberté absolue. Tu veux être détachée de tout, vivre exactement comme tu l'entends.

— Oui… répond-elle, le souffle coupé par l’excitation.

Mais le regard du ténébreux se charge d’amertume. Il ôte sa main de la nuque d’Adeline et s’évapore pour apparaître à plusieurs mètres de distance, appuyé nonchalamment contre un arbre.

— Je refuse.

Adeline recule comme si on l’avait giflée.

— Quoi ?

Au point où elle en est, après avoir offert tout ce qu’elle possédait, elle a pris sa décision. Impossible de retourner dans ce monde, à cette vie, ce passé et ce présent sans avenir.

— Vous n’avez pas le droit de refuser.

Il hausse un sourcil noir sans pour autant trahir le moindre amusement.

— Je ne suis pas un génie soumis à tes caprices, déclare l’ombre en se décollant de l’arbre. Je ne suis pas non plus un vulgaire esprit de la forêt ravi d’accorder ses faveurs en échange de babioles. Je suis plus fort que ton dieu et plus vieux que ton diable. Je suis la nuit privée d’étoiles, les racines sous la terre. Je suis à la fois promesse et potentiel. Quand il s’agit de jouer, c’est moi qui dicte les règles, choisis les pions et décide quand commencer la partie. Et, ce soir, je dis non.

« Adeline ? Adeline ? Adeline ! »

À l’orée du bois, les lumières emportées par les villageois se rapprochent. Des torches brillent dans le pré. Ils viennent la chercher.

L’ombre regarde par-dessus son épaule, puis poursuit :

— Rentre chez toi, Adeline. Retourne à ta petite vie ridicule.

— Pourquoi ? supplie-t-elle en lui attrapant le bras. Pourquoi refusez-vous ma prière ?

Il lui caresse la joue d’une main chaude et douce.

— Je ne fais pas dans la charité. Tu m’en demandes trop. Combien d’années avant que tu ne sois comblée ? Combien avant que tu ne paies le prix ? Non, les pactes que je conclus ont un terme. Or le tien n’en a pas.

Plus tard, elle ne cessera de repenser à cet instant. Dans un mélange de frustration, de regret, de chagrin, de pitié et de colère infinie. En vérité, elle s’est

maudite elle-même avant qu'il ne s'en charge.

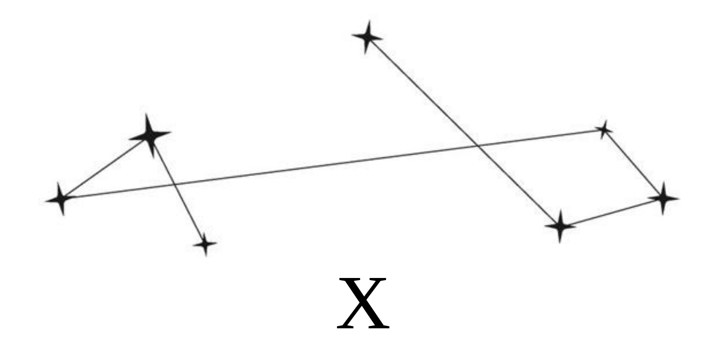
Mais, ici et maintenant, tout ce qu'elle voit, c'est la lumière vacillante des torches de Villon, les yeux verts de l'inconnu qu'elle rêvait autrefois d'aimer et l'occasion de s'enfuir qui lui échappe en même temps que lui.

— Vous exigez un terme. Alors prenez ma vie quand j'en aurai terminé avec elle. Vous pourrez avoir mon âme quand je n'en voudrai plus.

Tout à coup intriguée, l'ombre incline la tête sur le côté, pensive. Puis un sourire – comme celui sur les dessins d'Adeline, mystérieux et moqueur – se grave sur ses lèvres. Le ténébreux l'attire à lui dans une étreinte amoureuse. C'est un mélange de fumée et de peau, d'air et d'os. Quand il colle sa bouche à la sienne, la première chose qu'elle sent, c'est le passage des saisons, le moment où le crépuscule laisse place à la nuit. Puis son baiser se fait plus vorace. Au moment où il lui mordille la lèvre, elle éprouve un plaisir mêlé de douleur avant de sentir le goût cuivré du sang sur sa langue.

— C'est fait, chuchote le dieu.

Alors le monde devient noir et Adeline s'effondre.



X

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1714

Un frisson lui remonte le long de l'échine.

Elle baisse les yeux et découvre qu'elle est assise sur un lit de feuilles humides.

Un instant plus tôt, elle s'effondrait – l'espace d'une seconde, rien qu'un soupir –, mais le temps semble avoir fait un bond en avant. L'inconnu a disparu, tout comme les dernières lueurs du jour. Le ciel d'été, là où il transparaît à travers la canopée, est devenu d'un noir velouté où flotte seulement une lune basse.

Adeline se lève et examine ses mains, cherche un signe de métamorphose sous la terre qui incruste ses ongles.

Mais elle se sent… inchangée. Un peu étourdie, peut-être, comme si elle s'était levée trop vite ou qu'elle avait bu trop de vin l'estomac vide. Toutefois, au bout d'un moment, même cette sensation d'instabilité s'évanouit et Adeline a l'impression que le monde a basculé sans tomber, qu'il s'est penché puis redressé pour reprendre sa marche habituelle.

Elle se passe la langue sur les lèvres pour sentir le goût du sang, mais la marque laissée par les dents du ténébreux a disparu, envolée comme le reste.

Comment sait-on qu'un sort a fonctionné ? Adeline a demandé du temps, une vie digne d'être vécue. Lui faudra-t-il attendre un an, ou trois, ou cinq pour

voir si l'âge laisse une empreinte sur son visage ? Prendre un couteau et s'entailler la peau pour vérifier si elle cicatrise ? Non… Elle a demandé à vivre, pas à rester inaltérable. Pour être honnête, Adeline a peur d'essayer, peur de découvrir que sa peau reste fragile, que la promesse de l'ombre n'était qu'un rêve ou, pire, un mensonge.

Mais elle est sûre d'une chose : que ce pacte ait été scellé ou non, elle n'écoutera pas sonner les cloches de l'église et n'épousera pas Roger. Elle défiera sa famille et quittera Villon s'il le faut. Elle est prête à tout – elle l'était déjà cette nuit, un instant auparavant. D'une manière ou d'une autre, à partir de maintenant, sa vie lui appartient pour de bon.

À la fois terrifiée et ravie, elle sort de la forêt. Elle a déjà traversé la moitié du pré lorsqu'elle prend conscience du calme qui règne sur le village. De l'obscurité où il est plongé. Les lanternes festives sont éteintes, les cloches ont cessé de carillonner et plus aucune voix ne l'appelle.

À chaque pas, Adeline sent l'appréhension grandir en elle. Arrivée devant sa maison, elle bouillonne d'inquiétude. La porte d'entrée, ouverte, laisse filtrer un rai de lumière sur le chemin. Elle entend sa mère fredonner dans la cuisine et son père couper du bois dans le jardin. Une soirée ordinaire, rendue étrange par le fait qu'elle n'était pas censée l'être.

— *Maman * !* dit-elle en entrant.

Une assiette vole en éclats par terre et sa mère pousse un cri de surprise.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? aboie cette dernière, le visage tordu dans une grimace.

Voilà la colère qu'Addie attendait. La consternation.

— Je suis désolée, commence-t-elle. Je comprends que tu sois en colère, mais je ne pouvais pas…

— Qui êtes-vous ? souffle sa mère.

Addie comprend soudain que l'expression horrifiée sur le visage de son interlocutrice ne reflète pas la colère d'une mère à laquelle on a désobéi, mais celle d'une femme effrayée.

— *Maman* *…

À ce mot, sa mère a un mouvement de recul.

— Sortez de chez moi.

Mais Adeline traverse la pièce pour l’attraper par les épaules.

— Enfin, maman, c’est moi ! A…

Adeline, s’apprête-t-elle à dire, mais son nom meurt sur ses lèvres. Elle fait une nouvelle tentative. Trois syllabes, ce n’est pas le bout du monde, mais elle s’arrête, exténuée, à la fin de la première. Impossible de continuer. Dans sa gorge, l’air peine à entrer et elle s’étouffe. Elle fait une nouvelle tentative avec « Addie », cette fois, puis une dernière avec son nom de famille : « Larue ». Rien à faire. Entre son esprit et sa bouche, les mots tombent sur un obstacle. Pourtant, dès qu’elle prend une inspiration pour en prononcer un autre, n’importe lequel, il se profile dans ses poumons remplis d’air et sa gorge ouverte.

— Lâchez-moi, supplie sa mère.

— Que se passe-t-il ? demande soudain une voix grave et profonde, celle qui apaisait Adeline les nuits où elle était malade, celle qui lui racontait des histoires, celle qu’elle écoutait assise par terre dans l’atelier.

Son père se tient sur le seuil, les bras chargés de bois.

— *Papa* *…

Il recule, comme si ce mot l’avait blessé.

— Cette femme est folle, sanglote sa mère. Ou bien maudite.

— Je suis votre fille, répète-t-elle.

Son père grimace à son tour avant de répliquer :

— Nous n’avons pas d’enfant.

Des mots comme une lame acérée, une entaille profonde.

— Non… proteste Adeline en secouant la tête devant une telle absurdité, car pendant vingt-trois ans, elle a passé chaque jour et chaque nuit sous ce toit. Vous me connaissez.

Comment peuvent-ils ne pas la reconnaître, alors qu’elle leur ressemble comme deux gouttes d’eau ? Elle a les yeux de son père et le menton de sa mère, le front de l’un et les lèvres de l’autre – elle est leur copie conforme. Ils le voient forcément, eux aussi.

Sauf que pour eux, c’est un acte de magie noire. Sa mère se signe. Les mains de son père se referment sur Adeline. Elle aimerait s’abandonner à leur puissante

étreinte, mais celle-ci n’a rien d’affectueux. Il la tire de force vers la porte.

— Non ! supplie-t-elle.

Sa mère pleure, à présent. Une main sur la bouche, l’autre cramponnée à la croix de bois qui pend à son cou, elle traite sa propre fille de démon, de monstre, de folle à lier. Son père, lui, reste muet. Il se contente de resserrer sa prise sur le bras d’Adeline pour la chasser de chez eux.

— Disparaissez ! lance-t-il comme une supplication.

Une tristesse soudaine se lit sur les traits du menuisier, mais ce n’est pas le chagrin de celui qui comprend ce qui se passe. Non, c’est l’émotion qu’on réserve aux choses perdues et aux vies gâchées – un arbre fendu par la foudre, un cheval devenu boiteux, une sculpture presque achevée qui se fissure.

— S’il te plaît, implore-t-elle. *Papa* *…

Mais, le visage soudain redevenu dur, il la flanque dehors et claque la porte derrière elle. Le verrou s’enclenche. Adeline recule en titubant, tremblante de stupeur et d’horreur. Puis elle se retourne et s’enfuit.

+ + +

— Estelle…

Le nom commence comme une prière, douce et intime, pour se transformer en cri à mesure qu’Adeline s’approche de la petite maison.

— Estelle !

À l’intérieur, une lampe est allumée. Avant même que la lumière n’éclaire le visage de son invitée, la vieille femme l’accueille, debout sur le seuil.

— Qui es-tu ? Une voyageuse ou un esprit ? demande-t-elle d’un ton méfiant.

— Ni l’un ni l’autre, répond Adeline.

Avec sa robe en lambeaux, sa chevelure ébouriffée et ses paroles ânonnées comme un sortilège, elle doit en avoir l’apparence.

— Je suis de chair et de sang, je suis un être humain et je te connais depuis toujours. Tu fabriques des breloques pour que les enfants restent en bonne santé l’hiver. Tu trouves que les pêches sont les meilleurs fruits au monde et que les

murs des églises sont trop épais pour laisser passer les prières. Tu veux être enterrée non pas sous une pierre, mais à l'ombre d'un grand arbre.

Une expression indéfinissable s'affiche sur le visage de la vieille femme et Adeline retient sa respiration. Serait-ce un signe qu'elle la reconnaît ? Hélas ! Ce qu'elle a aperçu dans les yeux d'Estelle disparaît aussitôt.

— Tu es un esprit futé, déclare la villageoise, mais tu ne franchiras pas ce seuil.

Adeline fait irruption dans la lumière qui se répand par la porte ouverte et s'écrie :

— Je ne suis pas un esprit ! Tu m'as parlé des anciens dieux et de toutes les façons de les invoquer, mais j'ai fait une bêtise. Ils ne répondaient pas et le soleil s'est couché trop vite, explique-t-elle en croisant les bras pour s'empêcher de trembler. J'ai prié trop tard, une créature m'a répondu et maintenant, tout va de travers.

— Petite idiote ! la réprimande Estelle de son ton habituel.

Presque comme si elle la reconnaissait enfin.

— S'il te plaît, dis-moi quoi faire… Comment réparer mon erreur ?

La vieille femme se contente de secouer la tête, fataliste.

— Les ténèbres jouent à leur propre jeu, selon leurs propres règles. Et tu as perdu.

Puis elle rentre dans la maison.

— Attends ! s'écrie Adeline tandis que la vieille femme ferme la porte.

Le verrou s'enclenche. La jeune fille se jette contre le panneau de bois et sanglote jusqu'à ne plus tenir sur ses jambes. Tombant à genoux sur la pierre froide du perron, elle persiste à cogner contre le battant.

Soudain, le verrou coulisse à nouveau. La porte s'ouvre. Estelle se dresse au-dessus d'Adeline.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-elle en examinant cette pauvre créature recroquevillée sur son perron.

La vieille femme la regarde comme si elles ne s'étaient jamais rencontrées, comme si c'était une parfaite inconnue. Les minutes tout juste écoulées se sont aussitôt effacées, le temps d'une porte close.

Elle promène ses yeux ridés sur la robe de mariée tachée, la chevelure ébouriffée et les ongles terreux d'Adeline, mais son visage ne trahit aucun signe qu'elle la reconnaît – juste de la curiosité et de la méfiance.

— Qui es-tu ? Un esprit ou une voyageuse ?

Adeline ferme les yeux. *Que se passe-t-il, à la fin ?* Son nom reste à nouveau coincé au fond de sa gorge. Elle déglutit avec peine. En tant qu'esprit, elle a été chassée, alors elle répond :

— Une voyageuse.

Des larmes commencent à couler sur ses joues.

— Je vous en prie, parvient-elle à articuler. Je n'ai nulle part où aller.

Estelle la dévisage un long moment avant de hocher la tête d'un air entendu.

— Ne bouge pas, lance-t-elle avant de rentrer dans la maison.

Adeline ne saura jamais ce que la vieille femme s'apprêtait à faire : la porte qui se ferme ne s'ouvrira plus. Elle se retrouve seule, à genoux, à trembler de stupeur plus que de froid.

Combien de temps est-elle restée là ? Ses jambes sont raides lorsqu'elle les contraint à supporter son poids. Une fois debout, elle s'éloigne de chez Estelle et prend la direction du bois. Dépassant la rangée de sentinelles, elle pénètre dans l'obscurité peuplée de créatures sylvestres.

— Montrez-vous ! s'écrie-t-elle.

Pour toute réponse, elle obtient un bruissement de plumes, le craquement des feuilles et le murmure d'une forêt troublée dans son sommeil. Elle a beau se représenter le visage de l'inconnu, ses yeux verts et ses boucles noires, tenter d'inciter l'ombre à reprendre sa forme humaine, les minutes s'écoulent et elle reste seule.

« Je ne veux appartenir à personne. »

Adeline s'enfonce dans la forêt. Dans ce coin plus sauvage, le sol est tapissé de ronces et de broussailles qui lui griffent les jambes. Mais elle ne s'arrête pas. Elle attend que les arbres se referment sur elle, que leurs branches occultent la lune dans le ciel.

— J'en appelle à vous ! hurle-t-elle.

« Je ne suis pas un génie soumis à tes caprices. »

Une branche basse à moitié dissimulée sous les feuilles dépasse juste assez pour lui faire un croche-pied. Adeline s’écroule. Ses genoux heurtent le sol bosselé et ses mains glissent dans la terre envahie de mauvaises herbes.

« Je vous en prie… je donnerais n’importe quoi ! »

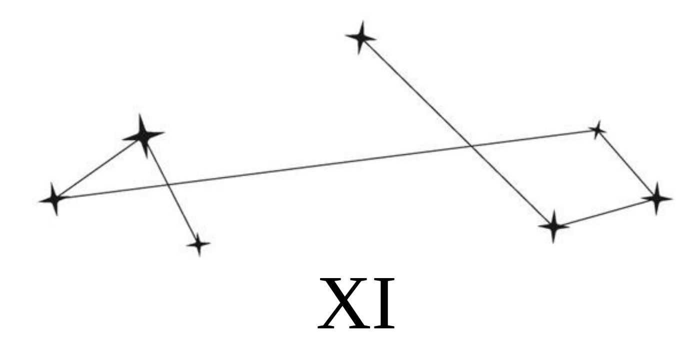
Tout à coup, elle éclate en sanglots. *Idiote. Idiote. Idiote.* Elle cogne le sol de ses poings. *C’est une ruse ignoble*, pense-t-elle. *Un rêve affreux qui va se terminer*. C’est la nature même des rêves. Ils ne durent pas.

— Réveille-toi, murmure-t-elle au cœur des ténèbres.

Réveille-toi !

Recroquevillée sur le sol de la forêt, les yeux fermés, Adeline voit les joues ruisselantes de larmes de sa mère, la tristesse sourde de son père et le regard las d’Estelle. Elle voit aussi le ténébreux sourire et elle l’entend murmurer ces trois petits mots qui ont scellé leur pacte :

« C’est fait. »



XI

New York
10 mars 2014

Un frisbee atterrit dans l'herbe.

Addie entend ensuite un bruit de course. Elle ouvre les yeux juste à temps pour voir un énorme museau noir foncer sur son visage et le couvrir de baisers humides. Hilare, elle se redresse et passe ses doigts dans l'épaisse fourrure avant d'attraper l'animal par son collier : il commençait à s'intéresser d'un peu trop près au deuxième muffin caché dans le sac en papier.

— Salut, mon beau ! dit-elle tandis que, de l'autre côté du parc, quelqu'un crie des excuses.

Elle lance le frisbee dans sa direction et le chien repart. Addie frissonne. La voilà bien réveillée… et glacée.

C'est le problème avec le mois de mars : la chaleur ne dure jamais. Pendant un court laps de temps, on a l'impression d'être au printemps. Mais à peine s'est-on détendu quelques minutes au soleil que c'est déjà terminé, que l'astre a disparu, remplacé par les nuages. Un frisson remonte à nouveau le long de l'échine d'Addie. Cette dernière se lève et époussette son legging. Elle aurait dû voler un pantalon plus chaud.

Elle range le sachet en papier dans sa poche, cale le livre de Fred sous son bras et quitte le parc pour remonter Union Street vers l'ouest. Direction les quais.

À mi-chemin, elle s'arrête en entendant le timbre d'un violon. Les notes qui s'en échappent lui évoquent des fruits mûrs cueillis à la main.

Sur le trottoir, une femme se tient perchée sur un tabouret, l'instrument glissé sous le menton. La mélodie, douce et lente, transporte Addie à Marseille, Budapest, Dublin.

Quelques curieux se sont rassemblés autour de la musicienne. À la fin du morceau, le trottoir se remplit de faibles applaudissements et de corps en mouvement. Addie sort les dernières pièces de sa poche pour les déposer dans l'étui ouvert avant de poursuivre son chemin, à la fois comblée et plus légère.

Arrivée au cinéma de Cobble Hill, elle consulte les horaires des séances. Puis elle pousse la porte d'entrée pour traverser d'un pas assuré le hall bondé, avant d'apostropher un employé muni d'un balai.

— Excusez-moi… Je crois que j'ai laissé mon sac dans la salle 3.

Facile de mentir. Il suffit de choisir les bons mots.

Sans même lever les yeux, il lui fait signe de passer. Elle se glisse sous le cordon de velours pour suivre le couloir sombre d'un pas plus lent. Le tonnerre assourdi d'un film d'action gronde derrière une double porte, tandis qu'une musique de comédie romantique filtre d'une autre salle. Les mélodies et les voix gonflent et s'amenuisent tour à tour. Addie traîne dans le couloir. Elle observe les affiches des films « bientôt à l'écran » et les horaires des séances affichés devant chaque salle. Elle les a tous regardés une dizaine de fois, mais peu importe.

Le générique doit défiler dans la salle 5 : les portes s'ouvrent et un flot de spectateurs se déverse dans le couloir. Addie les contourne pour se glisser dans la salle. Au deuxième rang, elle trouve un pot de pop-corn renversé. Le sol, collant, est jonché de pépites dorées. Elle ramasse le gobelet et retourne dans le hall faire la queue derrière un trio de préados.

Quand son tour arrive, elle se passe la main dans les cheveux avant de pousser un soupir à fendre l'âme.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle au jeune vendeur derrière le comptoir, mais un petit garçon a renversé mes pop-corn…

De dépit, elle secoue la tête. Il l'imite, désabusé.

— Vous pourriez me le remplir à prix réduit ?

Elle fait mine d'enfouir la main dans sa poche pour en sortir son portefeuille, mais le jeune homme l'arrête en lui faisant signe que ce n'est pas la peine et lui prend le pot des mains.

— Pas de problème, la rassure-t-il en jetant tout de même un coup d'œil autour de lui. Je m'en occupe.

— Vous êtes mon héros, réplique Addie, un grand sourire étalé sur le visage.

Sous son regard, il devient écarlate et bredouille que c'est tout naturel, vraiment, tout en scrutant le hall à l'affût d'un supérieur. Puis il jette le reste de pop-corn et remplit de nouveau le gobelet, qu'il lui confie par-dessus le comptoir comme si c'était leur petit secret à tous les deux.

— Bonne séance !

+ + +

De toutes les inventions qu'Addie a vu naître – le train à vapeur, l'éclairage électrique, la photographie, le téléphone, l'avion, l'ordinateur –, le cinéma est sans doute sa préférée.

Les livres sont merveilleux, impérissables et faciles à transporter, mais quand Addie s'assied dans une salle obscure devant un écran géant, le monde extérieur disparaît. Pendant quelques heures vite écoulées, elle change d'identité pour plonger dans la romance, le suspense, la comédie ou l'aventure. Avec en prime une image haute définition et un son stéréo.

Le poids de la réalité revient doucement peser sur ses épaules lorsque le générique de fin défile. Après avoir passé le film entier en état d'apesanteur, elle redevient elle-même. Elle redescend sur Terre.

Il est près de 18 heures quand Addie sort du cinéma. Le soleil se couche déjà.

Elle parcourt en sens inverse les rues bordées d'arbres, longe le parc, le marché désormais fermé avec ses étals disparus, pour rejoindre la table rouillée de l'autre côté. Fred est toujours assis sur sa chaise, occupé à lire *M*.

Le motif dessiné par les dos des livres a légèrement changé. Un espace vide est apparu là où un roman s'est vendu, une nouvelle couleur est née avec l'ajout

d'une nouveauté. La lumière décline. Bientôt Fred devra rentrer, fermer les cartons pour les transporter un par un jusque dans l'immeuble, puis les monter dans son deux-pièces, à l'étage. Addie lui a plusieurs fois proposé son aide, mais il préfère se débrouiller seul. La tête dure comme du pain rassis, il lui rappelle Estelle.

Addie s'accroupit à côté de la table et se relève avec le livre emprunté à la main, comme s'il était tombé. Puis elle le replace soigneusement sur le stand. Fred doit en être à un passage palpitant de sa lecture, car il grogne sans lever les yeux ni sur elle, ni sur le livre rendu, ni sur le sachet en papier qu'elle a posé dessus – celui du muffin aux pépites de chocolat acheté un peu plus tôt. C'est le seul parfum qu'il apprécie.

Candice ne cessait de lui reprocher son goût pour le sucré, a-t-il confié à Addie un beau matin. Sa femme affirmait que sa gourmandise le tuerait, mais la vie est une chienne à l'humour plutôt cruel : c'est elle qui est morte et lui, il continue de manger des cochonneries (c'est lui qui l'a dit, pas son épouse).

Comme les températures chutent, Addie glisse les mains dans les poches de sa veste et souhaite une bonne nuit à Fred avant de reprendre son chemin, dos au soleil, son ombre étirée devant elle.

+ + +

Il fait nuit quand elle arrive à l'*Alloway*, un de ces bars de quartier qui semblent se satisfaire de leur image bas de gamme, pourtant mise à mal depuis qu'il est devenu un lieu de prédilection pour les célébrités assoiffées de l'ambiance de Brooklyn. Sur le trottoir, une poignée de clients fument, bavardent ou attendent des amis. Addie s'attarde un instant parmi eux. Elle taxe une cigarette, histoire de s'occuper les mains, et résiste aussi longtemps que possible à l'envie de pousser la porte pour retrouver cette impression de déjà-vu qui fait basculer son monde. Elle connaît la chanson. Elle sait ce qui va se passer.

À l'intérieur, l'*Alloway* a la forme d'une bouteille de whisky : une entrée étroite suivie d'un bar de bois sombre qui s'ouvre sur une salle remplie de tables et de chaises. Elle s'assied au comptoir. L'homme à sa gauche propose de lui offrir un verre. Elle accepte.

— Laissez-moi deviner, dit-il. Du rosé ?

Elle a presque envie de commander un whisky juste pour voir la tête qu'il ferait, mais ce n'est pas son alcool favori. Elle a toujours préféré les bulles.

— Du champagne.

Il passe commande, puis ils se mettent à bavarder de tout et de rien jusqu'à ce qu'il reçoive un appel. Il s'éloigne en promettant de revenir, mais Addie sait qu'il n'en fera rien. Elle s'en réjouit et boit son verre en attendant que Toby monte sur scène.

Son habituel sourire timide, presque désolé, plaqué sur son visage, le musicien s'installe enfin et lève un genou pour stabiliser sa guitare. Il ne sait pas encore comment occuper l'espace, mais il y parviendra, elle en est certaine. Tandis qu'il balaie des yeux la petite assemblée avant de se mettre à jouer, Addie ferme les siens pour se concentrer sur la musique. Il joue quelques reprises, puis deux ou trois morceaux folks de sa composition et enfin…

Dès que les premiers accords résonnent dans la salle, Addie est transportée dans l'appartement de Toby. Elle fait jaillir du piano des notes tandis qu'il se tient à ses côtés, les doigts repliés sur les siens.

Le morceau commence à prendre forme : les paroles enveloppent la mélodie. Comme un arbre qui s'enracine, il se l'est approprié. Toby n'aura bientôt plus besoin d'elle pour se souvenir non pas d'Addie, hélas, mais de leur chanson.

Lorsque retentit le dernier accord, la musique laisse place aux applaudissements. Toby se faufile jusqu'au bar et commande un whisky Coca – il a droit à une boisson gratuite. Entre la première et la troisième gorgée, il la remarque et sourit. Un court instant, Addie pense qu'il va se rappeler : il la regarde comme s'il la connaissait. Même après ce qui s'est passé, elle ne peut pas s'empêcher d'espérer. Mais, en vérité, il a juste envie de la connaître, il est attiré par elle. Sous un mauvais éclairage, il est aisé de se méprendre.

— Désolé… s'excuse Toby en l'abordant, le menton très légèrement baissé, comme chaque fois qu'il est gêné, comme ce matin, lorsqu'il l'a trouvée dans son salon.

En se dirigeant vers l'entrée de l'*Alloway*, un client effleure l'épaule d'Addie sur son passage. Elle revient aussitôt à elle et le rêve éclate en morceaux.

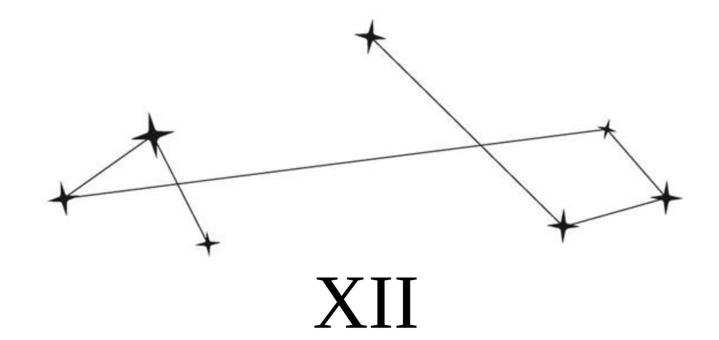
Elle n’a pas pénétré dans le bar. Elle se tient toujours dans la rue. Entre ses doigts, la cigarette n’est plus qu’un mégot.

— Vous voulez entrer ? demande un homme en lui tenant la porte.

Addie fait non de la tête. Elle se contraint à s’éloigner de l’*Alloway* et du musicien qui s’apprête à monter sur scène.

— Pas ce soir, répond-elle.

L’ivresse de la nuit ne vaut pas la douleur du lendemain.



XII

New York
10 mars 2014

La nuit tombe sur elle au milieu du pont de Brooklyn.

Telle la marée, la promesse du printemps s'est retirée au profit du froid humide de l'hiver. Addie resserre les pans de sa veste et son souffle forme de petits nuages devant sa bouche à mesure qu'elle entame sa longue remontée à travers Manhattan.

Il serait plus facile de prendre le métro, mais Addie n'a jamais aimé être sous terre, là où l'air est vicié et sent le renfermé. Pour elle, les tunnels ressemblent à des tombeaux. Se retrouver piégé, enterré vivant, il n'y a rien de plus effrayant pour un immortel. Et puis, marcher ne la dérange pas. Elle connaît la force de ses membres et apprécie aujourd'hui la fatigue qu'elle redoutait autrefois.

Malgré tout, il se fait tard. À son arrivée au Baxter, sur la 56e rue, elle a les joues engourdies par le froid et les jambes lourdes.

Un homme vêtu d'un élégant manteau gris lui tient la porte. Confrontée à la chaleur du chauffage central qui se propage dans le hall de marbre de l'immeuble, la peau d'Addie se met à la picoter. Rêvant d'une douche brûlante et d'un lit douillet, elle se dirige vers l'ascenseur ouvert quand le réceptionniste se lève de son siège.

— Bonsoir, puis-je vous aider ?

— Je viens voir James, répond-elle sans ralentir le pas. Vingt-troisième étage.

— Il n'est pas là, rétorque l'homme, méfiant.

— Tant mieux, dit-elle en pénétrant dans l'ascenseur.

— Madame ! (Il lui court après.) Vous ne pouvez pas…

Mais les portes coulissent déjà. Conscient qu'il arrivera trop tard, il retourne en toute hâte à son bureau et décroche le téléphone pour prévenir la sécurité. Les battants se referment sur ce spectacle. Peut-être aura-t-il le temps de porter le combiné à son oreille, voire de composer le numéro avant d'oublier. À ce moment-là, il baissera les yeux sur le téléphone en se demandant ce qui lui a pris et se confondra en excuses auprès de son interlocuteur avant de se rasseoir.

+ + +

L'appartement appartient à James St. Clair.

Ils se sont rencontrés dans un café du centre-ville il y a quelques mois. Quand il y est entré, toutes les places étaient prises. Ce jour-là, Addie était Rebecca. Avant même de se présenter, James lui a demandé s'il pouvait partager sa table. Des mèches blondes s'échappaient de son bonnet et ses lunettes étaient embuées par le froid. En voyant qu'elle lisait *Chéri* de Colette, il a bredouillé quelques phrases dans un français hésitant et rougissant. Puis il s'est assis et les sourires décontractés ont laissé place à une conversation informelle.

Curieux comme certains mettent une éternité à se détendre, alors que d'autres se sentent partout chez eux. Comme James, par exemple – charmant dès le premier regard.

À sa question, elle a répondu qu'elle était poétesse (un mensonge facile : personne n'exigera jamais aucune preuve). Il lui a confié être entre deux emplois. Elle a fait durer son café aussi longtemps que possible, mais sa tasse a fini par se vider, tout comme celle de James. Or de nouveaux clients tournoyaient comme des vautours à l'affût de sièges disponibles. Lorsqu'il a fait mine de se lever, elle a ressenti cette tristesse habituelle. Mais il lui a demandé si elle aimait les glaces et Addie a répondu oui, même en janvier, quand les

trottoirs sont couverts de sel à cause du verglas. Cette fois, ils se sont levés de concert.

À présent, elle tape le code à six chiffres sur le pavé numérique de la porte et entre dans l'appartement.

Les lumières s'allument pour révéler un parquet clair, des comptoirs de marbre immaculés, de somptueux rideaux et des meubles qui sentent le neuf. Un fauteuil à haut dossier. Un canapé couleur crème. Une table couverte de livres empilés avec soin.

Elle retire ses bottes dans l'entrée et jette sa veste sur l'accoudoir du fauteuil avant de traverser pieds nus l'appartement. Dans la cuisine, elle se sert un verre de vin rouge, trouve un morceau de gruyère dans le réfrigérateur ainsi qu'une boîte de biscuits salés dans le placard et emporte son pique-nique de fortune dans le salon. La ville se déploie au-delà de la baie vitrée.

Après avoir passé en revue les disques de James, Addie sélectionne un vinyle de Billie Holiday et s'installe sur le canapé, les jambes repliées sous elle, pour grignoter.

Elle adorerait avoir un appartement comme celui-là. Un endroit à elle. Un matelas adapté à ses formes. Une penderie remplie de vêtements. Un chez-soi à l'image de sa vie, truffé de preuves matérielles de son existence. Mais elle semble incapable de garder quoi que ce soit. Ce n'est pas faute d'avoir essayé.

Au fil des ans, elle a collectionné des livres, stocké des œuvres d'art, caché de belles robes dans des coffres fermés à clé. Quels que soient ses efforts, tout finit toujours par disparaître. Tout s'évapore soit d'un seul coup, soit par petits bouts, dans d'étranges circonstances ou tout simplement à cause du passage du temps. Jamais elle n'a eu de toit à elle en dehors de La Nouvelle-Orléans et, même là, il leur appartenait à tous les deux. Depuis, il a disparu.

Le seul objet dont elle n'arrive pas à se débarrasser, c'est l'anneau.

Il fut un temps où elle ne supportait pas l'idée de s'en séparer. Où elle pleurait sa perte. Où son cœur s'emballait encore à l'idée de le tenir entre ses mains, même après toutes ces années.

À présent, sa vue lui est insupportable. Elle déteste sentir son poids dans sa poche : il lui rappelle une autre perte. Chaque fois qu'elle en effleure le bois du

doigt, elle revoit le ténébreux déposer un baiser sur sa phalange avant d’y enfiler l’anneau.

« Et voilà… Désormais, nous sommes quittes. »

Un frisson lui remonte le long de l’échine. Son verre vacille. Quelques gouttes de vin s’échappent pour éclabousser de rouge sang le canapé crème. Mais elle ne jure pas, ne bondit pas sur ses pieds pour aller chercher une serviette et de l’eau gazeuse. Elle se contente de regarder la tache imprégner le tissu avant de disparaître. Comme si elle n’avait jamais existé. Comme si Addie elle-même n’avait jamais existé.

Elle se lève et va se faire couler un bain pour se débarrasser de la crasse de la ville à coups d’huile parfumée et de savon à cent dollars. Quand tout vous glisse entre les doigts, vous apprenez à savourer la moindre sensation agréable sur votre peau. Elle entre dans la baignoire en poussant un soupir de plaisir, avant de humer la vapeur au parfum de lavande et de menthe qui s’en dégage.

Ce jour-là, James et elle sont allés chez un glacier déguster un sorbet, front contre front, chacun volant une cuillerée dans le pot de l’autre. Son bonnet posé sur la table, il exhibait ses boucles blondes devant toute la salle. Il était d’une beauté saisissante, mais elle a mis du temps à remarquer les regards braqués sur lui.

Addie a l’habitude des coups d’œil jetés à la dérobée – ses traits sont anguleux, mais féminins, et ses yeux brillent au-dessus de sa constellation de taches de rousseur. Une beauté intemporelle, lui a-t-on dit. Mais, là, c’était… différent. Les têtes se tournaient. Les regards s’attardaient. Alors qu’elle s’en étonnait à haute voix, il s’est contenté de la fixer d’un air à la fois surpris et ravi, avant d’avouer qu’il jouait dans une série télé très populaire. À cet aveu, il a rougi puis s’est perdu dans la contemplation de sa glace. Après quoi il a timidement levé les yeux vers Addie, comme s’il s’attendait à un changement d’attitude de sa part. Mais elle ne l’avait jamais vu dans aucun film et, même dans le cas contraire, elle n’est pas du genre à s’émouvoir devant une célébrité : elle a vécu trop longtemps et connu trop d’artistes pour être impressionnée. Pourtant – ou justement pour cette raison –, elle préfère ceux qui n’ont pas encore percé, qui se cherchent toujours.

Ils ont poursuivi leur conversation. Elle s'est gentiment moquée de ses mocassins, de son pull et de ses lunettes à monture d'acier. Il a admis s'être trompé de décennie. Elle a admis s'être trompée de siècle. Il a éclaté de rire. Pas elle.

Les manières de James avaient en effet un côté démodé. À vingt-six ans à peine, il s'exprimait avec légèreté, avec la lente précision de qui connaît la portée de sa propre voix. Il faisait partie de ces jeunes qui s'habillent comme leurs pères, comme s'ils étaient impatients de vieillir.

Hollywood aussi l'avait remarqué. James se retrouvait donc souvent dans des films d'époque.

— J'ai un visage fait pour la sépia, a-t-il plaisanté.

— C'est toujours mieux qu'un visage fait pour la radio, a répondu Addie.

En réalité, son beau visage au sourire figé semblait recéler un secret. Ils ont eu le temps de terminer leur glace avant qu'il ne se mette à nu. Sa joie décontractée a vacillé puis s'est éteinte tout à fait. Il a laissé tomber sa cuillère en plastique.

— Je suis désolé, a-t-il lâché, les yeux fermés.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé.

Adossé à son siège, il s'est passé les doigts dans les cheveux d'un geste qui aurait pu paraître désinvolte au spectateur lambda, comme un félin qui s'étire. Sauf que son regard angoissé n'a pas échappé à Addie.

— Tu es si belle, si gentille, si drôle…

— Mais ? s'est-elle inquiétée.

Elle sentait le vent tourner.

— Je suis gay.

De son propre aveu, ce mot lui écorchait les lèvres. Il subissait une pression énorme de la part des médias, lui a-t-il expliqué. Il détestait leurs exigences, leur attention constante. On se mettait à cancaner, à se poser des questions. Or il n'était pas encore prêt à dire la vérité.

Addie s'est rendu compte qu'assis derrière la vitrine du glacier, ils se trouvaient sur une scène exposée au regard de tous. James continuait de s'excuser, disant qu'il n'aurait pas dû flirter ni se servir d'elle, mais elle ne

l’écoutait plus vraiment. Les yeux bleus de l’acteur du petit écran affichaient désormais un reflet vitreux. Elle se demandait si c’était à ça qu’il pensait quand le scénario exigeait de lui des larmes, si c’était là qu’il puisait sa tristesse. Bien sûr, elle aussi détient des secrets, même si elle est tenue de les garder pour elle. Mais elle sait ce qu’il en coûte de dissimuler la vérité.

— Si tu veux t’en aller, je comprendrai, a-t-il conclu.

Mais Addie ne s’est pas levée. Elle n’a pas attrapé son manteau. Elle s’est contentée de lui piquer une myrtille égarée sur le bord de son pot.

— Je ne sais pas pour toi, a-t-elle répliqué d’un ton léger mais, moi, je passe un super moment.

Poussant un soupir, il a chassé ses larmes d’un battement de cils avant de retrouver le sourire.

— Moi aussi.

À partir de ce moment-là, tout est rentré dans l’ordre. Il est tellement plus facile de partager un secret que de le conserver. Quand ils ont fini par quitter le glacier, ils étaient comme deux conspirateurs, main dans la main, ravis de leurs cachotteries. Addie ne craignait pas d’être vue, d’être remarquée : elle savait que si des photos étaient prises, jamais elles ne sortiraient.

(Il y a bien eu des photos volées mais, comme par hasard, son visage était toujours soit flou, soit caché. La presse *people* s’est interrogée sur l’identité de cette fille mystère l’espace d’une semaine avant de passer à un sujet plus croustillant.)

James et elle étaient ensuite venus prendre un verre dans son appartement, au Baxter. Les tables étaient recouvertes de livres et de documents liés à la Seconde Guerre mondiale. Il se préparait pour un rôle en lisant tous les témoignages directs qu’il pouvait trouver, lui a-t-il révélé. Il lui a montré des photos. Addie lui a confié qu’elle était fascinée par la guerre. Elle connaissait quelques anecdotes qu’elle lui a racontées comme si elles étaient arrivées à quelqu’un d’autre – l’expérience d’un inconnu, pas la sienne. Blotti dans un coin du canapé, James l’a écoutée, les yeux fermés, un verre de whisky posé en équilibre sur son torse.

Ils se sont endormis côte à côte dans le lit king-size, chacun profitant de la chaleur de l'autre. Le lendemain matin, Addie s'est réveillée avant l'aube pour s'éclipser. Elle souhaitait leur épargner à tous les deux l'embarras d'un adieu.

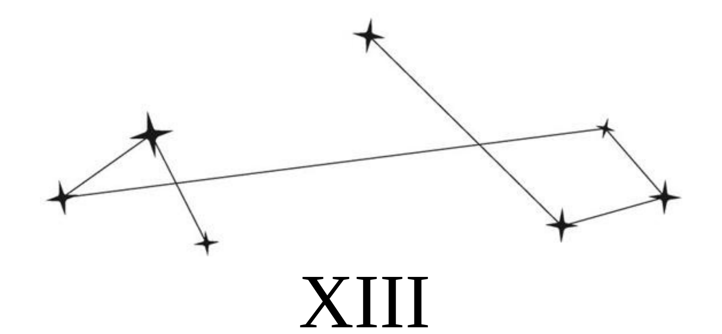
Sans doute seraient-ils devenus amis s'il s'était souvenu d'elle. Elle préfère ne pas y penser – elle jurerait que sa mémoire connaît parfois l'avenir aussi bien que le passé et lui déroule les chemins qu'elle ne pourra jamais emprunter. Comme cette voie conduit à la folie, elle s'abstient de la suivre.

La voilà de nouveau dans l'appartement, mais sans James. Enveloppée d'un peignoir en éponge bien moelleux, elle ouvre la porte-fenêtre de la chambre pour sortir sur le balcon. Le vent s'est levé. La pierre froide lui picote la plante des pieds. La ville s'étend devant elle comme un ciel nocturne rempli d'une myriade d'étoiles artificielles. Les mains plongées dans ses poches, elle le sent, tout au fond : un petit cercle de bois lisse.

Dans un soupir, elle referme ses doigts sur la bague pour la sortir. Accoudée à la balustrade du balcon, elle se contraint à regarder le bijou dans sa paume, à l'étudier comme si elle ne connaissait pas déjà par cœur le moindre de ses contours et de ses courbes. De sa main libre, elle en suit le tracé et résiste à la tentation de glisser l'anneau à son doigt. À des moments plus sombres, gagnée par la lassitude, elle y a songé, mais ce n'est pas elle qui cédera.

Paume face au vide, elle ouvre les doigts et fait basculer la bague au-dessus du balcon, dans les profondeurs de la nuit.

De retour dans l'appartement, Addie se sert un deu-xième verre de vin avant de s'affaler dans le lit somptueux. Blottie sous la couette, entre les draps de coton égyptien, elle regrette de ne pas être entrée à l'*Alloway*, de ne pas s'être assise au bar en attendant Toby, ses boucles ébouriffées et son sourire timide. Toby, qui sent le miel, joue avec son corps comme avec une guitare et prend tant de place dans le lit.



XIII

Villon-sur-Sarthe
30 juillet 1714

Adeline est réveillée par une main qui la secoue.

Un court instant, elle flotte hors de l'espace, hors du temps. Le sommeil s'accroche à elle et avec lui, le rêve – car c'était bien un rêve ? – de prières adressées à des dieux silencieux, de pactes conclus dans le noir et de basculement dans l'oubli. Elle a toujours eu une imagination débordante.

— Réveille-toi ! ordonne tout à coup une voix qu'elle connaît depuis toujours.

De nouveau, cette main, ferme sur son épaule. D'un battement de cils, Adeline chasse le sommeil pour découvrir au-dessus d'elle la charpente d'une grange. Elle sent la paille lui piquer la peau. Agenouillée à ses côtés, ses cheveux blonds tressés en couronne, Isabelle fronce les sourcils. Son visage s'est flétri à chaque enfant qu'elle a mis au monde. Chaque naissance lui a volé une partie de sa vie.

« Debout, idiote ! »

Voilà les mots qu'Isabelle devrait prononcer pour la réprimander gentiment. Mais sa bouche dessine une moue inquiète et l'appréhension lui plisse le front. Il en a toujours été ainsi : les émotions se lisent sur son visage comme dans un livre ouvert. Mais au moment où Adeline tend la main pour appuyer son pouce à

la naissance de son nez afin de la calmer, comme elle l'a si souvent fait, Isabelle recule. Elle fuit le geste d'une inconnue.

Ce n'était donc pas un rêve…

— Mathieu, va chercher une couverture ! ordonne Isabelle par-dessus son épaule.

Adeline aperçoit alors le fils aîné de sa plus vieille amie sur le seuil de la grange, un seau à la main. Le garçon disparaît dans le soleil.

— Comment t'appelles-tu ? demande la jeune mère de famille.

Adeline a oublié que son nom ne franchirait pas ses lèvres. Au moment de répondre, il reste coincé dans sa gorge.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? insiste Isabelle. Tu t'es perdue ?

Elle opine du bonnet.

— D'où est-ce que tu viens ?

— D'ici.

— De Villon ? s'étonne son amie, gagnée par la perplexité. Impossible ! On se serait rencontrées. Je n'ai jamais bougé d'ici.

— Moi non plus, murmure-t-elle.

Isabelle doit la croire en plein délire : elle secoue la tête comme pour dissiper une pensée.

— Ce fichu gamin… marmonne-t-elle en jetant un coup d'œil derrière elle. Où est-il passé ?

Puis elle dévisage l'inconnue en face d'elle.

— Tu peux te lever ?

Bras dessus bras dessous, elles sortent dans la cour. Adeline a beau être crasseuse, Isabelle ne la lâche pas. La bonté, la chaleur des mains de son amie la bouleversent. La jeune mère de famille lui parle avec douceur et la guide sans se presser vers sa propre maison, comme si Adeline était un chat errant.

— Tu es blessée ?

Oui… pense-t-elle. Mais elle sait qu'Isabelle parle d'éraflures, de coupures, de plaies diverses. Elle n'est pas sûre d'avoir ce type de blessures. Elle s'inspecte. Dans l'obscurité, le pire restait caché. Dans la lumière matinale, le désastre apparaît. Sa robe, abîmée. Ses souliers, esquintés. Sa peau, maculée de

terre. La nuit dernière, elle a senti les ronces l'écorcher, mais elle n'en trouve plus aucune trace : ni entailles ni sang coagulé.

— Non… répond-elle au moment d'entrer dans la maison.

Aucun signe de Mathieu ni de Henri, leur cadet – juste la petite dernière, Sara, endormie dans un couffin devant la cheminée. Isabelle fait asseoir Adeline sur une chaise de l'autre côté du berceau et place une casserole d'eau au-dessus du feu.

— Tu es trop gentille, chuchote la rescapée.

— « Car j'étais étranger et vous m'avez recueilli », répond sa sauveuse.

C'est un verset de la Bible.

Isabelle porte une bassine jusqu'à la table, ainsi qu'un chiffon. À genoux aux pieds d'Adeline, elle lui retire ses chaussures souillées, les pose devant l'âtre, puis entreprend de nettoyer la terre sur ses doigts et sous ses ongles.

Ce faisant, elle la bombarde de questions. Adeline s'efforce de répondre, vraiment, mais elle n'arrive toujours pas à prononcer son nom et, lorsqu'elle parle de sa vie au village, de l'ombre venue des bois et du pacte qu'elle a conclu, les mots franchissent ses lèvres sans pour autant parvenir aux oreilles de son interlocutrice. Le regard d'Isabelle devient hagard et se perd dans le vide. Quand Adeline finit par se taire, la jeune mère de famille secoue la tête comme pour sortir d'une rêverie.

— Pardon, s'excuse son amie avec un sourire contrit. Tu disais ?

Avec le temps, Adeline se rendra compte qu'elle peut mentir. Aussitôt, ses paroles s'écouleront comme du vin pour être bues. Mais la vérité, elle, ne dépassera jamais le bout de sa langue. Son histoire sera tue pour tous sauf pour elle.

Au moment où Isabelle lui glisse une écuelle entre les mains, le bébé commence à s'agiter.

— Le village le plus proche est à une heure de route, remarque la jeune maman en soulevant l'enfant emmailloté. Tu as parcouru tout ce chemin à pied ? Tu as dû…

Elle s'adresse bien à Adeline, mais d'une voix ténue, douce, le regard tourné vers Sara qui, trop heureuse d'être dans les bras de sa mère, se laisse bercer.

Isabelle effleure de son souffle le fin duvet des cheveux du poupon. De toute évidence, elle était faite pour devenir maman.

— Que va-t-on faire de toi ? roucoule-t-elle.

Le martèlement de pas lourds et bottés sur le chemin leur parvient soudain. Isabelle se redresse légèrement et tapote le dos du nourrisson.

— Ce doit être George, mon mari.

Adeline connaît bien George. Elle l'a même embrassé quand ils avaient six ans, à l'époque où les baisers s'échangeaient comme les pions d'un jeu. Mais, à présent, son cœur s'emballe et la voilà debout. Prise de panique, elle pose l'écuelle sur la table.

Ce n'est pas George qu'elle redoute, mais la porte et ce qui adviendra une fois qu'Isabelle l'aura franchie.

D'un geste brusque et ferme, Adeline empoigne le bras de sa meilleure amie. Pour la première fois, la crainte s'empare de la jeune maman, mais elle se reprend vite et rassure la rescapée en prenant sa main dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas. Je vais lui parler. Tout ira bien.

Sans lui laisser le temps de protester, Isabelle lui glisse le nourrisson dans les bras et s'éloigne.

— Attends ! S'il te plaît !

Adeline se sent gagnée par la peur, mais la mère de famille a déjà disparu. Par la porte restée ouverte, elle entend dans la cour des voix s'élever et retomber tel le vent. Comme Sara gazouille dans ses bras, elle la berce doucement pour l'apaiser et se donner une contenance. Une fois la petite calmée, elle va pour la reposer dans son couffin quand un cri étouffé parvient à ses oreilles.

— Ne la touche pas ! s'écrie Isabelle d'une voix totalement paniquée. Qui t'a permis d'entrer ?

L'anxiété de la mère a pris le pas sur la charité chrétienne.

— Toi, répond Adeline.

Elle se retient de rire, non que la scène soit drôle, mais parce qu'elle est absurde. Isabelle, elle, la dévisage, horrifiée.

— Tu mens, lance-t-elle avant de se précipiter vers l'inconnue dans son salon.

La main posée sur son épaule, son mari la retient. En lieu et place d'un chat errant, George, lui, voit en Adeline une créature bien plus dangereuse : un loup dans la maison.

— Je ne lui voulais aucun mal, se défend-elle.

— Alors va-t'en ! ordonne-t-il.

A-t-elle seulement le choix ? Elle abandonne donc le bébé dans le berceau et laisse derrière elle le bouillon, la bassine d'eau… et sa plus vieille amie. Elle se précipite dans la cour et se retourne une dernière fois pour voir Isabelle serrer sa fille contre elle et George bloquer l'entrée, une hache à la main comme si Adeline était un arbre à abattre, une ombre menaçant leur maison. Il ne tarde pas à disparaître derrière la porte qu'il verrouille.

Au milieu du sentier, Adeline ne sait pas quoi faire ni où aller. Son esprit tourne à plein régime. Trop souvent ses jambes l'ont conduite ici. Le chemin lui est familier. En bas de la route, à gauche, se trouve sa maison, celle qui fut jadis son foyer. Ses pieds prennent déjà cette direction.

Ses pieds… Adeline les fixe, dépitée. Elle a oublié ses chaussures à sécher devant la cheminée, chez Isabelle !

Les bottes de George sont posées contre le mur à côté de la porte. Elle les enfile avant de se mettre en route pour gagner non pas la maison où elle a grandi, mais la rivière qui a accueilli ses prières.

Il fait déjà doux lorsqu'elle laisse ses chaussures sur la berge pour entrer dans le cours d'eau. Le froid de l'onde lui lèche les mollets et caresse l'arrière de ses genoux. Elle en a le souffle coupé. Les yeux baissés en quête de son reflet distordu, elle doute de le trouver – elle ne s'attend à rien d'autre qu'à voir le ciel.

Mais voilà sa silhouette, déformée par le courant, avec ses cheveux non plus tressés mais lâches et ses yeux perçants. Les sept taches de rousseur comme des taches de peinture sur sa peau. Un visage crispé par la peur et la colère.

— Pourquoi n'as-tu pas répondu ? souffle-t-elle au reflet du soleil sur la rivière.

Pour toute réponse, elle obtient un rire doux et fuyant, murmure de l'onde sur la pierre.

Après s’être débattue avec les lacets de sa robe de mariée, elle retire le vêtement souillé pour le plonger dans l’eau. Le courant tire sur le tissu et ses doigts brûlent d’envie de le lâcher, de laisser la rivière emporter ce dernier vestige de sa vie, mais elle ne peut se permettre d’abandonner le peu qui lui reste.

Adeline s’immerge à son tour dans l’eau où elle libère les dernières fleurs de ses cheveux et rince les dernières traces de la forêt sur sa peau. Une fois sortie, elle se sent gelée, fragile mais, surtout, ressuscitée.

Le soleil est à son zénith et c’est une belle journée. Elle étend sa robe dans l’herbe pour la faire sécher et s’assied à côté d’elle sur le talus, en chemise, sans dire un mot. L’une comme le fantôme de l’autre. Adeline prend conscience à ce moment précis qu’elle ne possède rien d’autre qu’une robe, une chemise et une paire de bottes volées.

Nerveuse, elle attrape un bâton et commence à dessiner dans la vase des motifs au hasard. Mais ses traits disparaissent aussitôt, trop vite pour que la rivière en soit la cause. Elle trace une ligne et la regarde s’effacer avant même de l’avoir terminée. Lorsqu’elle tente d’écrire son nom, sa main, à l’instar de sa langue, se fige, coincée par un obstacle invisible. Adeline trace une ligne plus profonde, creuse dans le sable, mais rien n’y fait : le nouveau sillon disparaît tout aussi vite. Elle jette le bâton au loin en étouffant un sanglot de colère.

Les yeux brûlants de larmes, elle entend des petits pas s’approcher. Un garçon au visage rond se dresse sur la pente au-dessus d’elle – le fils d’Isabelle, âgé de quatre ans. Autrefois, Addie le faisait sauter dans ses bras et tournoyer jusqu’à ce qu’ils soient tous les deux pris de vertige et de fou rire.

— Bonjour, la salue-t-il.

— Bonjour, répond-elle d’une voix tremblante.

— Henri ! s’écrie la mère de l’enfant.

Un instant plus tard, Isabelle surgit au sommet de la petite colline, un panier de linge sur la hanche. À la vue d’Adeline assise dans l’herbe, elle tend la main… vers son fils.

— Viens ici, lui ordonne-t-elle avant de fixer sur sa plus vieille amie des yeux bleus inquisiteurs. Qui es-tu ?

Adeline a l’impression d’être au bord d’un précipice, à deux doigts de perdre l’équilibre. Elle redoute la chute.

— Tu t’es perdue ?

Déjà vu. Déjà entendu. Déjà vécu *.

Comme elles en sont déjà arrivées là la dernière fois, Adeline sait où poser les pieds à présent. Elle sait quoi répondre pour susciter la compassion. Si elle le demande adroitement, Isabelle l’emmènera chez elle, posera une couverture sur ses épaules et lui offrira du bouillon pour la réchauffer. La méthode fonctionnera jusqu’à ce qu’elle ne fonctionne plus.

— Non… répond-elle. Je suis juste de passage.

Visiblement, ce n’était pas la chose à dire : l’expression d’Isabelle se durcit.

— Il n’est pas convenable pour une femme de voyager seule. Encore moins dans ton état.

— Je sais… J’avais d’autres affaires avec moi, mais j’ai été détroussée.

— Par qui ? demande la villageoise, soudain blême.

— Un inconnu tapi dans les bois, confesse-t-elle.

Ce n’est pas tout à fait un mensonge.

— Tu es blessée ?

Oui… pense-t-elle. *Grièvement.* Mais elle se contente d’une réponse évasive.

— Je survivrai.

Elle n’a pas le choix.

Son amie pose son linge.

— Attends-moi là, réplique Isabelle, redevenue gentille et généreuse. Je reviens tout de suite.

Elle prend son jeune fils dans les bras et retourne chez elle. Dès qu’elle a disparu, Adeline ramasse sa robe encore humide et l’enfile.

Bien entendu, Isabelle va de nouveau oublier. À mi-chemin de sa destination, elle ralentira le pas, puis se demandera pourquoi elle rentre sans son linge. Elle blâmera la fatigue d’une mère de trois enfants, dont un nourrisson malade, et retournera à la rivière. Cette fois, elle ne trouvera ni inconnue assise sur la berge ni robe étendue au soleil – rien d’autre qu’un bâton abandonné dans l’herbe et une toile de limon immaculée.

\+ + +

Cent fois, Adeline a dessiné sa maison.

Elle a mémorisé l'angle du toit, la texture de la porte, l'ombre de l'atelier de son père et les branches du vieil if dressé telle une sentinelle au fond de la cour.

C'est là qu'elle se tient à présent, cachée derrière le tronc. Elle regarde Maxime paître à côté de la grange, sa mère mettre des draps à sécher dehors et son père tailler un bloc de bois. Devant ces scènes de vie, Adeline se rend compte qu'elle ne peut pas rester.

En réalité, elle pourrait trouver un moyen de passer de maison en maison, comme les cailloux glissent dans la rivière, emportés par le courant, mais elle ne le souhaite pas. Elle ne se sent ni rivière ni caillou – plutôt une main lasse de répéter le même scénario.

D'abord Estelle, qui lui ferme sa porte. Puis Isabelle, bienveillante dans un premier temps avant de céder à la panique.

Plus tard, bien plus tard, Addie fera de ces cycles un jeu : combien de temps arrivera-t-elle à sauter d'un pont à l'autre avant de tomber ? Mais, pour le moment, la plaie est trop fraîche, trop douloureuse. Elle ne s'imagine pas réitérer la séquence, ne supporte plus l'expression lasse sur le visage de son père et le reproche dans les yeux d'Estelle. Adeline Larue ne peut pas être une inconnue ici, à Villon, aux yeux de ces proches qu'elle connaît depuis toujours. Il est trop douloureux de les regarder l'oublier.

Une fois sa mère affairée dans la maison, Adeline abandonne sa cachette derrière l'arbre et traverse la cour pour gagner non pas la porte d'entrée, mais l'atelier de son père.

La fenêtre a ses volets clos, la lampe est éteinte. La seule source de lumière vient du rayon de soleil qui se glisse par la porte ouverte et suffit à éclairer la pièce. Elle en connaît par cœur les contours. L'odeur terreuse et douce de la sève envahit la grange. Le sol poussiéreux est jonché de copeaux et la moindre surface est recouverte par les créations de son père. Un cheval de bois, modelé à partir de Maxime, bien sûr, mais pas plus haut qu'un chat. Une série de bols sans autre décoration que les cernes du tronc dont ils sont extraits. Une collection

d’oiseaux grands comme la main, les ailes déployées, ou repliées, ou encore en plein vol.

Si Adeline a appris à esquisser le monde au fusain et au crayon, son père a toujours créé à l’aide d’un couteau, taillant des formes à partir de rien pour leur donner ampleur, profondeur et vie. Elle caresse du doigt le museau du cheval pour la millième fois.

Que fait-elle là ? Elle l’ignore. Sans doute dit-elle adieu à son père – l’être qu’elle aime le plus au monde.

C’est cette image qu’elle veut garder en mémoire. Pas ses yeux qui ne la reconnaissent plus ni sa mâchoire crispée au moment de la conduire à l’église, mais ce qu’il adorait. La façon dont il lui a appris à tenir un fusain, guidant la main de sa fille pour tracer des formes et des ombres. Ses chansons, ses histoires, le spectacle extraordinaire du marché pendant les cinq étés où elle l’a accompagné, quand elle était assez grande pour voyager, mais assez petite pour ne pas provoquer l’émoi. Et ce cadeau attentionné : l’anneau de bois fabriqué pour sa première et unique fille à sa naissance – celui qu’elle a ensuite offert aux ténèbres.

Encore maintenant, sa main glisse vers son cou pour y chercher le cordon de cuir et sa gorge se serre à la pensée qu’il a disparu à tout jamais.

Des morceaux de parchemin couverts de dessins et de mesures jonchent la table – les traces d’ouvrages passés et à venir. Adeline aperçoit un crayon posé sur le bord du bureau. La voilà qui l’attrape, sourde au terrible écho qui résonne dans sa poitrine.

Elle l’approche de la page et commence à écrire :

Cher papa *…

Mais à mesure que la pointe du crayon gratte le papier, les lettres s’effacent. Le temps qu’Adeline trace ces deux mots d’une main incertaine, ils ont déjà disparu. De colère, elle abat sa paume sur la table, renversant au passage un minuscule pot de vernis. Le précieux liquide se répand sur les notes de son père et sur le bois. Dans son empressement à rassembler les feuilles, elle se tache les mains et fait tomber un des petits oiseaux sculptés.

Inutile de paniquer pour autant. Comme un rocher coule au fond d'une rivière, le vernis pénètre jusqu'à se volatiliser. Il n'est pas évident de comprendre cet épisode, de distinguer ce qui s'est effacé de ce qui est resté.

Le vernis a été absorbé sans pour autant réintégrer le pot renversé sur le côté, totalement vide. Le parchemin est vierge, intact, tout comme la table. Seules les mains d'Adeline sont tachées, la résine soulignant les sillons de ses doigts et les lignes de ses paumes. Elle continue de les fixer en reculant, incrédule, quand, soudain, elle entend le craquement terrible du bois fendu sous son talon.

C'est le petit oiseau. Son aile brisée gît sur le sol de terre battue. Adeline a une moue contrariée et peinée – c'était son préféré, celui qui s'apprêtait à prendre son envol.

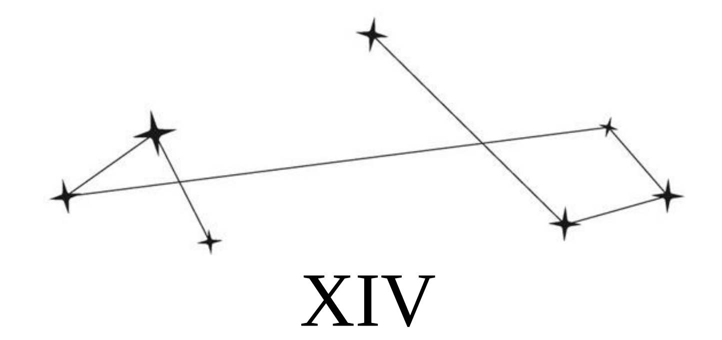
Elle se penche pour le ramasser mais, au moment de se redresser, les éclats par terre disparaissent et, dans sa main, la petite figurine se retrouve de nouveau intacte. De surprise, elle manque de la lâcher – pourquoi ce détail-là lui semble-t-il inconcevable ? Plus personne ne la connaît et, comme le soleil glisse derrière un nuage, elle a disparu de la mémoire de ceux qu'elle chérit. Pour ne rien arranger, elle ne cesse de voir s'effacer au fur et à mesure toutes les traces qu'elle s'efforce de laisser. Mais l'oiseau, c'est une autre histoire.

Sans doute parce qu'elle peut le tenir entre ses mains. Parce que, l'espace d'un instant, cet incident vite résolu lui apparaît comme une bénédiction, comme la réparation d'un mal au lieu du simple prolongement de sa propre disparition. S'il illustre aussi son incapacité à laisser une empreinte sur le monde, Adeline ne le considère pas de cette façon. Du moins, pas encore. Elle n'a pas passé des mois à retourner la malédiction dans tous les sens, à en mémoriser la forme, à en étudier la surface lisse en quête de la moindre fissure.

Pour le moment, elle se contente de serrer entre ses doigts le petit volatile intact, soulagée qu'il soit épargné par sa malédiction.

Elle s'apprête à reposer la figurine parmi les siens, mais quelque chose l'en empêche – ce curieux épisode, peut-être, ou le fait que cette vie lui manque déjà, même si l'inverse n'arrivera jamais. Alors elle glisse l'oiseau en miniature dans sa poche et se contraint à sortir de la remise avant de quitter son foyer.

Elle descend l’allée, passe devant l’if au tronc tordu et suit la route jusqu’à atteindre l’extrémité du village. À ce moment-là seulement, elle s’autorise à se retourner, à poser une dernière fois son regard sur la ligne des arbres au bout du pré, avec leur ombre dense qui s’étire au soleil, avant de tourner le dos à la forêt, à Villon et à cette vie qui n’est plus la sienne, et de poursuivre son chemin.



XIV

Villon-sur-Sarthe
30 juillet 1714

Villon disparaît comme une charrette au détour d'un virage. Ses toits sont engloutis par les arbres et les collines de la campagne environnante. Le temps qu'Adeline rassemble son courage pour jeter un regard derrière elle, le village s'est envolé.

Elle se retourne en soupirant et poursuit son chemin. Les bottes de George lui arrachent une grimace : outre leur drôle de forme, elles sont bien trop grandes. Adeline a trouvé des chaussettes sur une corde à linge, qu'elle a fourrées au fond des chaussures pour les adapter à sa taille. Mais, après quatre heures de marche, elle sent que sa peau est écorchée par endroits. Les semelles de cuir sont imbibées de sang. Elle préfère ne pas regarder et se concentrer sur la route à suivre.

Elle a décidé de se diriger vers la ville fortifiée du Mans. Elle n'a jamais été au-delà. Elle n'a jamais non plus entrepris seule ce voyage.

Elle a beau savoir que le monde ne se résume pas aux villes qui bordent la Sarthe, elle regarde la route qui s'étend devant elle. Chaque pas l'éloigne un peu plus de Villon et d'une vie qui ne lui appartient plus.

« Tu voulais être libre », lui rappelle une voix dans sa tête, mais ce n'est pas celle d'Adeline, non. Plus profonde et plus douce, elle évoque le satin et la fumée de bois.

Adeline longe des villages, des fermes isolées au milieu des champs. Autour d'elle se déploient d'immenses étendues qui semblent désertes. Comme si un artiste distrait avait esquissé un paysage avant d'abandonner sa toile.

À un moment, Adeline entend une charrette avancer au pas sur la route. Elle plonge aussitôt dans l'ombre d'un bosquet en attendant que la carriole passe. Elle veille à ne s'éloigner ni de la route ni de la rivière mais, par-dessus son épaule, à travers un taillis, elle aperçoit la teinte jaune d'un fruit d'été et son estomac est tenaillé par la faim.

Un verger… L'ombre est agréable, l'air frais. Sur une branche basse, Adeline cueille un fruit mûr pour y planter avidement ses dents. Son ventre vide réagit sur-le-champ. Malgré tout, elle mange aussi une poire ainsi qu'une poignée de mirabelles. Puis elle boit dans ses mains en coupe, gorgée après gorgée, l'eau d'un puits au bord du terrain, avant de se contraindre à sortir de ce havre pour cheminer à nouveau dans la chaleur estivale.

Les ombres s'étirent déjà quand elle finit par s'affaler sur la berge de la rivière. Elle retire ses bottes pour évaluer les dégâts causés à ses pieds.

Mais elle ne voit rien. Les chaussettes ne sont pas ensanglantées. Ses talons, pas entaillés. Aucune trace des kilomètres parcourus, aucun signe d'usure après toutes ces heures passées sur la route de terre battue, alors qu'elle a souffert à chaque pas. Bien qu'elle en ait senti la chaleur toute la journée, ses épaules ne sont pas non plus brûlées par le soleil. Son estomac gronde à nouveau – il exige davantage que des fruits volés. Mais, au déclin du jour, tandis que les collines s'assombrissent, il n'y a aucune lumière, aucune maison en vue.

Épuisée, Adeline est tentée de se pelotonner au bord de la rivière et de s'abandonner au sommeil, mais des insectes flottent au-dessus de l'eau et lui mordent la peau. Alors elle se retire dans un pré pour se coucher dans l'herbe haute comme quand, petite, elle rêvait de s'enfuir. L'herbe cachait la maison, l'atelier de son père, les toits de Villon, tout sauf le ciel par-delà le village, un ciel qui pouvait se trouver n'importe où dans le monde.

À présent, plongée dans la contemplation du crépuscule taché d'une multitude de nuages, Adeline sent la nostalgie l'envahir. Elle ne regrette pas Roger ni cet avenir dont elle ne voulait pas, mais plutôt la main ligneuse

d’Estelle sur la sienne lorsque la vieille femme lui montrait comment piller les framboisiers et le doux fredonnement de son père quand il travaillait dans son atelier, au milieu des odeurs de sève et de sciure. Ces fragments-là de sa vie, elle y tenait.

Elle glisse la main dans sa poche en quête du petit oiseau sculpté par son père. Comme elle est presque certaine qu’il a disparu à l’instar du reste, elle ne s’est pas encore hasardée à l’attraper. Mais il est toujours à sa place, lisse et chaud sous ses doigts.

Songeuse, Adeline le sort et examine sa silhouette qui se découpe sur le ciel. Elle n’a pas pu casser la figurine. En revanche, elle a pu la dérober.

Face à une liste croissante de handicaps – elle ne peut pas écrire, ni prononcer son nom, ni laisser la moindre trace –, c’est la première chose qu’elle a été capable de faire : elle peut commettre un larcin. Il lui faudra beaucoup de temps pour cerner les contours exacts de sa malédiction, davantage encore pour saisir l’humour du ténébreux, jusqu’à ce qu’il lui fasse comprendre, au détour d’une conversation autour d’un verre de vin, qu’un vol réussi est un acte anonyme. Une signature invisible.

Pour le moment, elle est juste reconnaissante de la présence de ce talisman dans sa poche.

Je m’appelle Adeline Larue, se dit-elle en serrant l’oiseau de bois en miniature entre ses doigts. *Je suis née à Villon en 1691. Mes parents s’appelaient Jean et Marthe Larue et on vivait dans une maison de pierre à côté d’un vieil if…*

Elle raconte l’histoire de sa vie à la petite sculpture, comme si elle craignait de l’oublier à son tour. Elle ignore que son esprit est désormais une cage impeccable, sa mémoire un piège parfait. Elle aura beau essayer, elle n’oubliera jamais.

La nuit tombe petit à petit. Le pourpre laisse place au noir. Plongée dans la contemplation de l’obscurité, Adeline se demande si les ténèbres l’observent en retour. Ce dieu ou ce démon au regard cruel, au sourire moqueur et aux traits tordus dans une grimace qu’elle n’a jamais dessinée.

Tandis qu’elle scrute le ciel, le cou tendu, les étoiles semblent composer les lignes d’un visage – tout au moins les pommettes et le front. L’illusion prend forme sous ses yeux, au point qu’elle s’attend à voir le manteau de la nuit danser comme l’ombre entre les arbres et l’espace entre les étoiles se fendre pour dévoiler des yeux émeraude.

Elle se mord la langue pour s’empêcher de l’appeler, au cas où une autre créature lui répondrait. Après tout, elle n’est plus à Villon. Quels dieux pourraient bien rôder ici ?

Plus tard, sa volonté fléchira.

Plus tard, il y aura des nuits où sa prudence s’inclinera devant son désir. Elle hurlera des jurons, le défiera de sortir l’affronter.

Plus tard… mais, ce soir, elle est fatiguée, affamée et peu encline à gaspiller le peu d’énergie qui lui reste pour convoquer des dieux qui ne répondent que quand ça leur chante.

Recroquevillée sur le côté, les yeux fermés, elle attend le sommeil en se remémorant les torches dans le pré, les voix qui l’appelaient : *« Adeline ? Adeline ? Adeline ! »* Martelé à ses oreilles, son nom y tambourine comme des gouttes de pluie.

Peu après, elle se réveille en sursaut. Le monde est désormais plongé dans un noir d’encre et un déluge aussi soudain que violent a trempé sa robe.

Ses jupons traînant par terre, elle traverse en hâte la prairie jusqu’aux arbres les plus proches. À la maison, elle adorait le crépitement de la pluie contre les murs et restait souvent éveillée à écouter le monde se laver à grands flots. Mais, cette fois, elle n’a ni lit ni abri. Elle fait de son mieux pour essorer sa robe, mais l’eau lui glace déjà la peau, si bien qu’elle se blottit au milieu des racines, frissonnante sous la canopée brisée par l’ondée.

Je m’appelle Adeline Larue, se répète-t-elle. *Mon père m’a appris à rêver, ma mère à devenir une bonne épouse et Estelle, à parler aux anciennes divinités.*

Ses pensées s’attardent sur Estelle, qui aimait à rester sous la pluie, les mains ouvertes comme pour attraper l’orage. Estelle, qui n’appréciait la compagnie de personne d’autre qu’elle-même. Estelle, qui serait sans doute ravie de se retrouver seule au monde, elle.

Adeline essaie d'imaginer ce que dirait la vieille femme si elle pouvait la voir. Mais chaque fois qu'elle tente de visualiser ses yeux perçants et sa clairvoyance, lui revient le dernier regard que la vieille femme a posé sur elle, la manière dont son visage s'est plissé avant de reprendre une expression placide, une vie entière à la connaître effacée comme une larme.

Il ne faut pas qu'elle pense à Estelle.

Les genoux repliés contre sa poitrine, Adeline s'efforce de trouver le sommeil. À son réveil, la lumière du soleil se déverse à travers les branches des arbres. Sur le sol moussu, un pinson donne des coups de bec à l'ourlet de sa robe. Elle le chasse de la main et vérifie aussitôt la présence du petit oiseau de bois dans sa poche. Puis elle se lève et chancelle, étourdie par la faim. Elle n'a mangé que quelques fruits en un jour et demi…

Je m'appelle Adeline Larue, se dit-elle en gagnant la route. Cette phrase devient un mantra, une manière de passer le temps, de compter ses pas. Elle se la répète en boucle.

Au virage suivant, elle s'arrête net et cligne violemment des paupières, comme aveuglée par le soleil. Il ne brille pas et pourtant, le monde sous ses yeux lui semble scintiller d'un éclat doré, les prés verdoyants drapés dans une parure jaune d'œuf.

Derrière elle, le chemin a gardé ses nuances vert et brun, comme toujours en été. En réalité, elle a sous les yeux un champ de graines de moutarde – elle l'apprendra plus tard. Pour le moment, elle est sidérée par la beauté du paysage. L'espace d'un instant, elle en oublie sa faim, ses pieds douloureux et la perte brutale de son existence pour s'émerveiller de cette luminosité fulgurante, de cette couleur aveuglante.

Elle s'enfonce dans le champ et laisse les boutons de fleurs lui caresser les mains. Elle ne craint pas d'écraser les plantes sous ses pieds : elles se redressent aussitôt dans son sillage, derrière ses pas effacés. À l'extrémité du champ, le chemin, d'un vert constant, lui semble bien terne. Elle cherche du regard une nouvelle source d'émerveillement.

Elle arrive bientôt dans un village plus important en taille et s'apprête à le contourner avant de humer dans l'air un parfum qui réveille son appétit : beurre

et levure – la douce et chaleureuse odeur du pain.

Froissée et sale, les cheveux emmêlés, Adeline ressemble à une robe tombée d'une corde à linge, mais elle est trop affamée pour s'en soucier. Guidée par des arômes appétissants entre les maisons du village, elle finit par remonter une ruelle étroite jusqu'à la place principale. En plus de l'odeur du pain s'élèvent des voix. Au coin de la rue, Adeline découvre un petit groupe de femmes assises autour du four communal. Installées sur un banc de pierre, elles rient et bavardent comme des oiseaux sur une branche pendant que les miches lèvent dans le four en plein air. Cette scène de vie quotidienne la bouleverse. Adeline s'attarde un moment dans la ruelle ombragée pour écouter leurs gazouillis et leurs trilles avant de s'avancer, poussée par la faim.

Inutile de fouiller dans ses poches : elle n'a pas d'argent. Dans l'absolu, elle pourrait proposer un troc, mais elle ne possède rien d'autre que l'oiseau de bois. Or ses doigts, qui viennent de le trouver dans les poches de son jupon, refusent de le lâcher. Elle pourrait aussi mendier, mais elle revoit en pensée le visage de sa mère et ses yeux plissés de mépris.

Il ne lui reste plus qu'à voler – c'est mal, bien sûr, mais elle est trop affamée pour renoncer à ce péché. Comment faire ? Le four est bien gardé et, même si elle s'efface très vite de la mémoire d'autrui, Adeline demeure un être de chair et de sang. Pas un spectre. Si elle se contentait de s'approcher pour dérober le pain, elle soulèverait l'indignation. Certes, les villageoises l'oublieraient en un clin d'œil, mais dans l'intervalle ? Si elle s'enfuyait avec le pain, jusqu'où devrait-elle courir ? À quelle vitesse ?

Elle entend soudain, noyé sous les bavardages, un petit bruit animal. Elle contourne le four de pierre pour découvrir, au bout de la ruelle, une solution inespérée. Cachée dans l'ombre, une mule mâche son mors derrière un tas de pommes et de petit bois.

À la première claque, l'animal fait un bond, plus de stupeur que de douleur, espère Adeline. Il s'ébroue et s'élance en renversant sur son passage et les pommes et le bois. Stupéfaite, la place se retrouve un court instant plongée dans le tumulte tandis que la bête s'éloigne au trot en traînant un sac de grains à sa

suite. Le petit groupe de femmes se lève d'un bond. Les trilles et gazouillis de leurs rires se transforment en cris de désarroi.

Adeline se glisse comme une ombre et dérobe une miche dans la bouche béante du four. Au même moment, elle sent les flammes lui lécher les doigts – elle manque de lâcher le pain. Mais elle a trop faim et la douleur, elle s'en rend compte, ne dure pas. La miche est à elle désormais. Le temps que la mule soit calmée, le sac de grains redressé, les pommes ramassées et les villageoises retournées à leur banc, Adeline a déjà disparu.

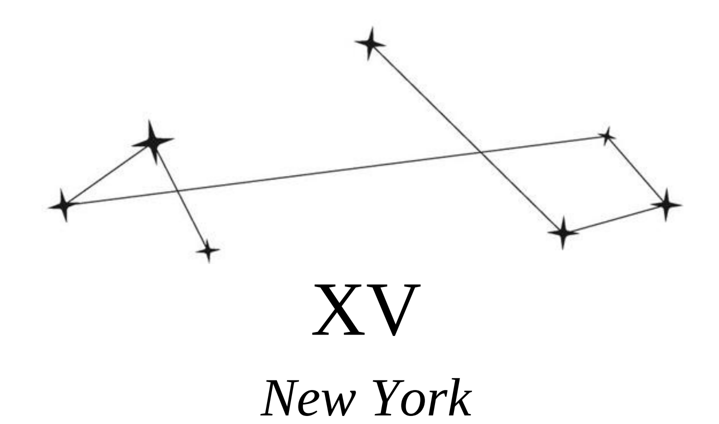
À l'ombre d'une écurie située aux confins du village, elle déchiquette de ses dents le pain à peine cuit. Lourde, sucrée, difficile à avaler, la pâte s'agglomère dans sa bouche, mais Adeline s'en moque : le levain suffit à atténuer sa faim. Ses idées commencent à s'éclaircir. Ses muscles se détendent et, pour la première fois depuis qu'elle a quitté Villon, elle se sent presque humaine, voire entière. Elle se décolle du mur de l'écurie pour poursuivre son chemin vers Le Mans, guidée à la fois par la course du soleil et le trajet de la rivière.

Je m'appelle Adeline… recommence-t-elle avant de s'interrompre.

Elle n'a jamais aimé ce prénom et voilà qu'elle n'arrive même plus à le prononcer à voix haute. Or, quel que soit le nom choisi, il n'existera que dans sa tête. « Adeline », elle l'a abandonné à Villon, à la veille d'un mariage dont elle ne voulait pas. Mais « Addie »… Oui, ce surnom-là était un cadeau d'Estelle, plus court, plus énergique. Celui de la jeune fille qui se rendait au marché, qui s'efforçait de voir par-dessus les toits, qui imaginait et dessinait des histoires plus belles, des mondes plus vastes, des vies pleines d'aventure.

Alors, tout en cheminant, elle reprend son récit depuis le début :

Je m'appelle Addie Larue…



XV

New York
11 mars 2014

Sans James, c'est trop calme.

Addie n'a jamais trouvé le comédien bruyant – il est charmant, enjoué, mais tapageur ? Ça non. Malgré tout, elle se rend compte de la place qu'il occupait dans l'appartement.

Ce soir-là, il a mis un disque et fredonné tout en préparant des croque-monsieur sur la cuisinière à six feux. Ils ont mangé debout : comme il venait d'emménager, il n'avait pas encore acheté de chaises pour la cuisine. Il n'y a toujours pas de chaises, d'ailleurs, et pas de James non plus – il est en tournage quelque part. Autour d'elle, l'appartement n'est que silence. Il est à la fois trop vaste et trop calme pour une seule personne. L'étage élevé, combiné au double vitrage, empêche le bruit d'entrer. De l'autre côté, Manhattan se réduit à un tableau immobile et gris.

Addie passe un disque après l'autre, mais le son ne fait que résonner sur les murs. Elle essaie de regarder la télévision, mais les actualités bourdonnent tel un drone à ses oreilles, tout comme le chœur métallique des voix à la radio, trop lointaines pour lui sembler réelles.

Le ciel est d'un gris uniforme. Une fine bruine estompe les immeubles. Il fait un temps à allumer un feu dans la cheminée en lisant son livre favori, une tasse de thé à la main.

James a bien une cheminée, mais elle marche au gaz. En cherchant dans le placard son thé préféré, elle retrouve la boîte, mais vide. Et tous ses livres à lui sont des essais historiques, pas des romans. Addie sait qu'elle ne peut pas rester seule ici toute la journée.

Au lieu de quoi, elle se rhabille avant de passer une main sur les plis des draps du lit, même si les femmes de ménage passeront sans doute avant le retour de James. Jetant un dernier coup d'œil au temps maussade à l'extérieur, elle vole une écharpe dans la penderie, un cachemire écossais dont il n'a même pas enlevé l'étiquette. Puis elle quitte l'appartement, la porte se refermant derrière elle dans un cliquètement de serrure.

Elle ne sait pas encore où elle va. Certains jours, elle tourne en rond comme un lion en cage. Ses pieds n'en font qu'à leur tête – aujourd'hui, ils l'emmènent vers le nord de la ville.

Je m'appelle Addie Larue, pense-t-elle en chemin.

Trois cents ans plus tard, elle a toujours un peu peur de l'oublier. À certains moments, elle aurait presque voulu que sa mémoire soit plus capricieuse. Elle aurait tout donné pour devenir folle et disparaître. Il est parfois moins douloureux de se perdre.

Comme Peter, dans le *Peter Pan* de J. M. Barrie. À la fin, le petit garçon qui ne veut pas grandir est assis sur le rocher et le souvenir de Wendy Darling lui échappe.

Bien sûr, oublier, c'est triste. Mais être oublié, c'est être abandonné à soi-même. Et être la seule à se souvenir, c'est du pareil au même.

« Moi, je me souviens », chuchote le ténébreux d'une voix presque aimable, comme s'il n'était pas responsable du malheur d'Addie.

Est-ce le mauvais temps ou bien son humeur morose qui la pousse à longer Central Park jusqu'à la 82e rue avant d'entrer dans le hall en granit du Met ?

Addie a toujours adoré les musées, ces lieux où les événements sont exposés hors du temps, les œuvres d'art classées, les artefacts posés sur des socles ou accrochés au mur, les légendes didactiques rédigées sur de petits panneaux blancs. Il faut dire qu'elle a parfois le sentiment d'être un musée à elle toute seule – un musée que personne ne peut visiter.

Elle traverse le grand hall, avec ses arches et ses imposantes colonnes de pierre, puis circule entre les salles d'art gréco-romain et océanien, où elle a déjà flâné cent fois, jusqu'à la cour des sculptures européennes aux monumentales statues de marbre.

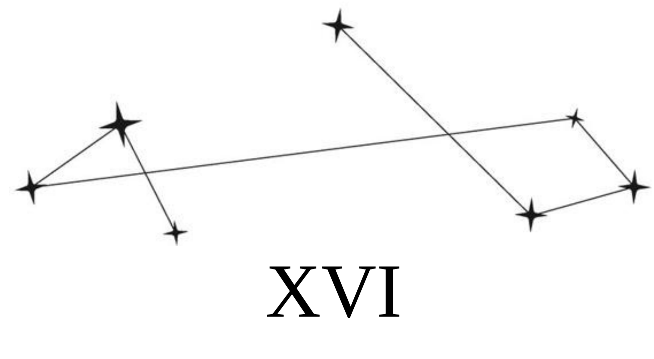
Une salle plus loin, elle l'aperçoit, toujours au même endroit le long du mur. Protégé par une vitrine, il est exposé entre deux sculptures de métal et n'est pas plus grand que son avant-bras. Un socle de marbre surplombé de cinq oiseaux en frêne prêts à s'envoler. Seul le dernier retient son attention, par la position de son bec, l'angle de ses ailes et le duvet délicat de ses plumes gravé dans le bois, jadis comme aujourd'hui.

Revenir * – c'est le titre de l'œuvre.

Addie se rappelle la première fois où elle a découvert ce petit miracle posé sur son bloc d'un blanc immaculé. L'artiste, Arlo Miret, elle ne l'a jamais connu, jamais rencontré, et pourtant, elle a sous les yeux un fragment de son histoire, de son passé à elle, qu'il a transformé en un objet mémorable, admirable, magnifique.

Elle aimerait pouvoir toucher le petit oiseau, caresser du doigt son aile comme elle en avait l'habitude, même si elle sait qu'il ne s'agit pas du même objet : ce volatile-là n'a pas été sculpté par les mains puissantes de son père, mais par un inconnu. Malgré tout, il est là, devant elle. En un sens, il lui appartient.

Un secret bien gardé. Une trace déposée derrière elle. La première empreinte qu'elle ait jamais laissée au monde, bien avant de connaître la vérité – avant d'apprendre que les idées sont plus tenaces que les souvenirs et qu'elles cherchent à tout prix un moyen de s'implanter dans les esprits.



XVI

Le Mans
31 juillet 1714

Le Mans repose tel un géant endormi dans les prés qui bordent la Sarthe.

Plus de dix ans ont passé depuis la dernière fois où Addie a eu le droit de faire le voyage jusqu'à la cité fortifiée, perchée à côté de son père dans la charrette familiale.

Au moment de franchir à nouveau les portes de la ville, son cœur s'emballe. Cette fois, il n'y a ni cheval, ni père, ni carriole mais, dans la lumière de fin d'après-midi, les rues sont tout aussi bondées et animées que dans ses souvenirs. Addie n'essaie même pas de se fondre dans la masse – si, de temps à autre, un badaud regarde avec curiosité cette jeune mariée en robe blanche maculée de taches, il reste discret. Il est bien plus facile d'être seule au milieu de la foule.

Sauf qu'elle ne sait pas où aller. Alors qu'elle s'arrête pour réfléchir, elle entend le fracas de sabots à la fois trop proches et trop rapides. Elle a failli être écrasée par une charrette…

— Pousse-toi de là ! s'écrie le conducteur.

Reculant brusquement, elle heurte une femme chargée d'un panier de poires. Celui-ci bascule et trois ou quatre fruits tombent sur la route pavée.

— Regarde où tu vas ! grogne l'inconnue.

Addie se baisse pour l'aider à ramasser les poires, mais voilà que la femme se met à lui hurler dessus et lui marche sur les doigts. Sans demander son reste,

la fautive s'éloigne, les mains plongées dans les poches. Cramponnée au petit oiseau de bois, elle continue de parcourir les rues sinueuses vers le centre-ville. Elle croise quantité de routes qui se ressemblent toutes.

Elle pensait que cette cité lui rappellerait des souvenirs, mais elle a l'impression d'y être une étrangère, comme si Le Mans n'était qu'un rêve lointain de petite fille. Lors de sa dernière visite, la ville lui paraissait grandiose, dynamique et merveilleuse avec ses étals de marché animés baignés de soleil, les voix qui résonnaient contre la pierre, les larges épaules de son père qui l'empêchaient d'en discerner les côtés plus sombres.

Maintenant qu'elle est seule, une menace s'est insinuée comme un voile de brume qui efface ce charme joyeux pour ne laisser percer que les arêtes tranchantes de la cité. Une nouvelle version du Mans. Un palimpseste.

Elle ne connaît pas encore ce mot qu'elle entendra pour la première fois moins de quarante ans plus tard, dans un salon parisien – l'idée d'un passé occulté, recouvert par le présent. Alors elle repensera à ce moment, à cette ville qui lui est à la fois familière et étrangère.

Comment a-t-elle pu croire que cet endroit demeurerait le même quand tout le reste avait changé, y compris elle-même ? De jeune fille, elle est devenue jeune femme avant de se transformer en spectre, en fantôme.

La gorge nouée, elle se redresse.

Pas question de craquer.

Mais Addie ne retrouve pas l'auberge où elle avait dormi avec son père et, même dans le cas contraire, que comptait-elle y faire ? Elle n'a aucun moyen de payer. À supposer qu'elle ait de l'argent, qui louerait une chambre à une jeune femme esseulée ? Le Mans est une ville gigantesque, certes, mais pas assez pour que ce genre de détail échappe à un logeur.

La main serrée sur la sculpture au fond de sa poche, Addie continue de parcourir les rues. Juste derrière la mairie se tient un marché sur le point de fermer. Les tables ont été débarrassées et les charrettes s'éloignent, laissant le sol jonché de feuilles de laitue et de pommes de terre pourries. À peine a-t-elle songé à les chaparder qu'elles ont disparu entre des mains à la fois plus petites et plus rapides.

De l’autre côté de la place se trouve une taverne. Un homme juché sur une jument pommelée descend de sa monture et confie les rênes à un palefrenier avant de se tourner vers le bruit et l’agitation qui s’échappent par les portes ouvertes. Le garçon d’écurie conduit la jument jusqu’à une vaste grange de bois puis s’éclipse dans la pénombre. Addie ne s’intéresse ni à la grange ni au cheval, mais à la charge accrochée à la selle : deux lourdes sacoches gonflées comme des sacs de grains.

Elle traverse la place pour se glisser dans l’écurie à la suite du palefrenier et de la jument, d’un pas qu’elle espère léger et rapide. Les rayons du soleil filtrés par les interstices du toit en soulignent avec douceur les reliefs, piquant de pointes de lumière le dégradé d’ombre. Exactement le genre d’endroit qu’elle aurait adoré dessiner.

Une dizaine de chevaux s’agitent dans leurs box. À l’autre bout de l’écurie, l’homme fredonne à l’oreille de la jument tout en lui ôtant son harnachement. Il dépose la selle par-dessus la cloison de bois et se met à brosser la bête. À l’instar des poils de l’animal, les cheveux du palefrenier sont un enchevêtrement de nœuds.

Courbée en deux, Addie s’avance discrètement vers les stalles au fond de l’écurie. D’une main habile, elle fouille les sacoches pendues aux barrières, maniant boucles et rabats avec avidité. Elle ne trouve pas de bourses, mais un lourd manteau de cavalier, une outre de vin et un couteau à désosser long comme l’avant-bras. Elle pose le manteau sur ses épaules, range le couteau dans une poche et l’outre dans la seconde avant de se faufiler plus loin, aussi silencieuse qu’une ombre.

Elle n’aperçoit le seau qu’au moment où sa chaussure le heurte, rompant le calme. Il tombe sur la paille avec un bruit sourd qu’Addie espère couvert par le claquement des sabots sur le sol. Mais le palefrenier a cessé de fredonner. La jeune femme retient son souffle et se baisse davantage encore dans la pénombre du box le plus proche. Cinq secondes s’écoulent, puis dix, avant que le fredonnement ne reprenne. Addie se redresse pour se diriger vers la dernière stalle, où un robuste cheval de trait paresse en mangeant des grains à côté d’un sac de ceinture. Ses doigts glissent vers la boucle.

— Qu’est-ce que tu fais ?

La voix résonne bien trop près, juste derrière elle. Le palefrenier ne fredonne plus, ne brosse plus la jument pommelée – il se tient dans l’allée, une cravache à la main.

— Désolée, monsieur, répond-elle, le souffle court. Je cherche le cheval de mon père. Il a oublié quelque chose dans une de ses sacoches.

Il la fixe sans ciller, les traits à moitié dissimulés sous sa tignasse brune.

— De quel cheval s’agit-il ?

Elle regrette de ne pas avoir examiné de plus près les montures ainsi que leurs charges. Mais elle n’a pas le droit d’hésiter : elle se trahirait. Elle se tourne aussitôt vers le cheval de trait.

— Celui-ci.

C’est un mensonge assez adroit. Il aurait pu faire illusion si elle avait fait un meilleur choix. Mais un sourire retors apparaît sous la barbe du garçon d’écurie.

— Ah ! réplique-t-il en frappant sa cravache contre sa paume. Dommage, c’est le mien…

À la fois surprise et écœurée, Addie a presque envie d’éclater de rire.

— J’ai le droit à une seconde chance ? murmure-t-elle en se dirigeant à pas feutrés vers la porte de l’écurie.

Quelque part, un cheval hennit tandis qu’un autre donne des coups de sabot. La cravache a cessé de claquer contre la paume de l’homme. Addie bondit sur le côté, entre les box, le palefrenier à ses trousses.

À force de poursuivre les bêtes, il est rapide, mais elle est plus légère et, surtout, elle a bien plus à perdre. Il effleure de sa main le col du manteau volé sans parvenir à l’attraper. Comme ses pas lourds faiblissent et ralentissent, Addie se croit libre, mais elle entend soudain le son vif et perçant d’une clochette sur le mur de l’écurie, suivi du martèlement de bottes.

Elle est à deux pas de l’entrée de la grange quand l’ombre massive d’un deuxième homme se découpe dans la lumière.

— Une bête s’est échappée ? s’écrie le nouvel arrivant avant de l’aviser, engoncée dans le manteau volé, ses bottes trop grandes accrochant la paille.

Addie recule en hâte pour tomber dans les bras du palefrenier, qui lui secoue les épaules de ses mains d'acier. Comme elle tente de se dégager, les doigts de l'homme raffermissent leur prise et s'enfoncent dans sa chair – assez pour lui laisser des hématomes.

— Je l'ai surprise en train de voler, explique-t-il, les poils rêches de sa barbe éraflant la joue de la coupable.

— Lâchez-moi ! supplie-t-elle.

— Tu te crois sur un étal de marché ? ricane le second en tirant un couteau de sa ceinture. Tu sais ce qu'on fait aux voleurs, ici ?

— Je me suis trompée. Par pitié, laissez-moi partir !

L'homme agite le couteau en l'air.

— Pas avant que tu aies payé.

— Je n'ai pas d'argent.

— Aucune importance, réplique-t-il en s'approchant. Les voleurs paient en nature.

Elle cherche à se libérer, mais le palefrenier la retient de sa poigne de fer. La lame se pose sur les lacets de sa robe qu'elle tranche comme de vulgaires ficelles. Addie se tortille de nouveau, mais pas pour s'échapper : elle tente d'attraper le couteau à désosser dans la poche du manteau. À deux reprises, ses doigts frôlent le manche de bois avant de parvenir à le saisir.

Puis elle plante le poignard dans la cuisse du premier homme et sent le métal plonger dans la chair. Le palefrenier pousse un hurlement avant de la repousser d'une main rugueuse, comme on fait fuir une guêpe. Projetée en avant, Addie vient s'embrocher sur le couteau de l'autre homme.

Le fer s'enfonce le long de son omoplate. Telle une vive brûlure, la douleur envahit son épaule. Tandis que sa vision se brouille, ses jambes se remettent en mouvement pour la conduire jusqu'aux portes de l'écurie, puis d'un côté de la place. Addie se jette derrière un tonneau au moment où les deux hommes sortent à leur tour de la grange, titubant et jurant, le visage déformé par la colère et par un autre sentiment, plus primaire encore.

Pas après pas, ils commencent à ralentir l'allure. Pas après pas, leur empressement faiblit jusqu'à s'évanouir, leur objectif disparaît comme une

pensée fugace. Les deux hommes regardent autour d'eux avant de se dévisager. Celui qu'elle a poignardé s'est redressé. Aucune trace d'accroc à son pantalon, nulle tache de sang sur le tissu. La blessure qu'elle lui a infligée a disparu.

Ils se bousculent, se taquinent, puis retournent dans l'écurie. Addie s'affale, la tête posée contre le tonneau de bois, soulagée. Sa poitrine lui fait mal. Une douleur aiguë lui embrase l'omoplate tel un collier de feu. Elle porte sa main à la plaie – ses doigts en ressortent rougis.

Comme elle ne peut pas rester recroquevillée derrière le tonneau, elle se contraint à se lever. Prise de vertige, elle chancelle, mais son malaise passe vite et elle retrouve l'équilibre. Une main pressée sur son épaule, l'autre serrée sur le couteau caché dans son manteau, elle se remet en route. À quel moment décide-t-elle de quitter Le Mans ? Elle l'ignore. Mais elle s'éloigne en hâte de l'écurie et traverse la grand-place pour gagner les rues sinueuses. De maisons de débauche en tavernes, elle longe des perrons inondés de rires gras et abandonne un peu plus la ville à chaque pas.

D'abord aussi cuisante qu'une brûlure, la douleur à son épaule devient un élancement sourd avant de s'évanouir tout à fait. Addie cherche des doigts l'entaille – elle a disparu, tout comme le sang sur sa robe, tout comme les mots griffonnés sur le parchemin de son père et les lignes tracées dans la vase de la berge. Seuls vestiges de sa blessure, une croûte de sang séché sur son omoplate et une tache violacée sur sa paume. L'espace d'un instant, Addie s'émerveille malgré elle de cette magie étrange : en un sens, le ténébreux a tenu parole. Certes, il a déformé son souhait pour le transformer en malédiction odieuse et malsaine, mais il n'a pas menti.

La voilà libre de vivre…

Un petit bruit curieux s'échappe de sa gorge, entre soulagement et terreur. Elle vient de prendre conscience de sa faim, bien réelle, de l'élancement dans ses pieds pourtant intacts, de la douleur née de sa blessure à l'épaule avant qu'elle n'ait cicatrisé. Le ténébreux l'a peut-être affranchie de la mort, mais pas du reste. Pas de la souffrance.

Il lui faudra des années pour comprendre le véritable sens de ce mot. Pour le moment, à mesure qu'elle chemine dans l'épais crépuscule, elle se réjouit surtout

d’être en vie.

Mais son soulagement ne dure pas : voilà qu’elle a atteint l’extrémité de la ville. Adeline n’est jamais allée plus loin.

Le Mans se dresse dans son dos. Devant elle, les hauts remparts de pierre laissent place à des villes dispersées comme des bosquets, puis à des champs ouverts et à l’inconnu au-delà.

Petite, Addie grimpait sur les collines qui entouraient Villon et courait jusqu’au bord du précipice, là où la terre sous ses pieds disparaissait. Elle s’y arrêtait net, le cœur battant, le corps penché en avant, avide de plonger dans le vide. Il aurait suffi d’une poussée… la pesanteur se serait chargée du reste.

Aujourd’hui, il n’y a plus de colline escarpée ni de pente à escalader. Et pourtant, elle sent son corps à deux doigts de basculer.

Surgie de la nuit, la voix d’Estelle vient à sa rencontre :

— *Comment marche-t-on jusqu’au bout du monde ?* a-t-elle demandé un jour à la petite fille.

Comme Addie ne savait pas, la vieille femme, son sourire ridé aux lèvres, lui a répondu :

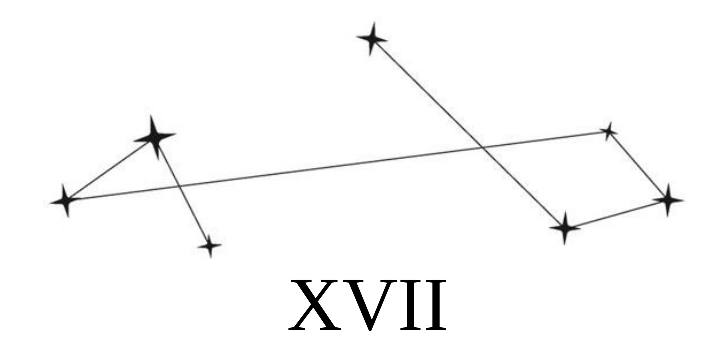
— *Pas après pas.*

Addie ne va pas au bout du monde, mais il lui faut aller quelque part, n’importe où. Aussitôt, sa décision est prise : elle ira à Paris.

Hormis Le Mans, c’est la seule ville qu’elle connaît de nom. Un lieu cent fois prononcé par les lèvres de son inconnu aux yeux verts, un lieu cité dans toutes les histoires de son père. Un lieu rempli de dieux et de rois, d’or, de majesté et de promesses.

« Voici comment tout a commencé », aurait-il dit s’il pouvait la voir.

Au tout premier pas, Addie sent le sol céder sous ses pieds. Elle se sent basculer en avant. Mais, cette fois, elle ne tombe pas.



XVII

New York
12 mars 2014

La journée s'annonce meilleure.

Le soleil brille, il fait moins froid et New York ne manque décidément pas d'attraits : la gastronomie, l'art, une offre de culture constamment renouvelée… Mais ce qu'Addie préfère, c'est sa taille. Les villages et les petites villes sont si faciles à conquérir. À Villon, une semaine lui suffisait pour parcourir tous les sentiers et connaître tous les visages. Avec des métropoles comme Paris, Londres, Chicago ou New York, elle n'a pas besoin de se freiner, de prendre son temps pour faire durer la nouveauté. Une métropole, elle peut s'en gaver, la dévorer tous les jours sans jamais se retrouver à sec. Il faut des années pour en venir à bout et, passé ce délai, il reste toujours une ruelle, un escalier, une porte à découvrir. Voilà sans doute pourquoi elle ne l'avait jamais remarquée.

En bas d'une volée de marches se trouve une boutique à peine visible depuis la rue. L'auvent est passé du violet au gris, mais le nom du magasin, inscrit en caractères blancs, est lisible.

The Last Word.

À son nom – « Le Dernier Mot » – et à sa vitrine remplie de livres, on comprend que c'est une bouquinerie. Le cœur d'Addie se met à battre plus vite. Elle était sûre de les avoir toutes dénichées. C'est la magie de New York. Même si la jeune femme a parcouru une bonne partie des cinq districts, la ville garde

ses secrets, certains cachés dans des recoins – bars en sous-sol ou clandestins, clubs privés –, d'autres exposés à la vue de tous. Comme ces clins d'œil qu'on ne remarque dans un film qu'au deuxième ou troisième visionnage. À cette différence près qu'elle aura beau arpenter ces rues un millier de fois, passer des heures, des jours ou des années à étudier le mode d'emploi de New York, celui-ci changera dès qu'elle aura le dos tourné. Les immeubles se construisent et se détruisent, les commerces ouvrent et ferment, les gens s'installent et quittent la ville. Les cartes sont sans cesse redistribuées.

Bien entendu, Addie pousse la porte de la boutique. Une clochette annonce son arrivée, mais son tintement est étouffé par les piles de livres plus ou moins abîmés. Certaines librairies sont aussi organisées que des galeries d'art. D'autres sont stériles et réservées aux produits nouveaux, impeccables. Pas celle-ci.

The Last Word est un dédale de piles et d'étagères supportant jusqu'à trois rangées de livres alignées l'une derrière l'autre. Les reliures de cuir se mêlent aux couvertures cartonnées et aux livres de poche. C'est le genre de boutique où la jeune femme aime à se perdre.

À la sortie, la caisse n'est même pas surveillée. Addie flâne tranquillement dans les allées au milieu de ces étagères qu'elle adore. La librairie n'accueille pas d'autres clients qu'un vieil homme qui examine une rangée de thrillers et une jolie jeune fille à la peau noire assise en tailleur dans un fauteuil de cuir en bout de rayon, affublée de bijoux en argent, un livre d'art géant ouvert sur les genoux.

Au moment où Addie passe devant un écriteau marqué « poésie », le ténébreux murmure à son oreille. Telle une lame de couteau, ses dents lui effleurent l'épaule.

« Viens vivre avec moi. Sois l'amour de ma vie. »

Le refrain d'Addie, usé par la répétition.

« L'amour, tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est. »

Elle ne s'arrête pas. Elle tourne au bout d'une allée et fait glisser ses doigts sur le mot « théologie ». Elle a lu la Bible, les Upanishad et le Coran il y a un siècle, à l'occasion d'une plongée dans la spiritualité. Elle passe aussi devant Shakespeare. Une religion à lui tout seul…

Elle s’arrête devant le rayon « biographies » et consulte les titres sur le dos des livres. Tous ces *Je…*, *Mon…*, *Ma…*, *Mes…* Des mots possessifs pour des vies possessives. Quel luxe de pouvoir raconter son histoire, d’être lu et de rester dans les mémoires !

Quelque chose vient heurter le coude d’Addie. Baissant la tête, elle croise une paire d’yeux couleur ambre entourés d’une masse de fourrure orangée. Le chat a l’air aussi vieux que le livre qu’elle tient dans sa main. Il ouvre la gueule et pousse une sorte de sifflement, à mi-chemin entre le bâillement et le miaulement.

— Salut, toi !

Elle gratte le félin entre les oreilles et récolte un petit ronronnement de plaisir.

— Je n’y crois pas ! s’exclame une voix masculine derrière elle. D’habitude, Grimoire ne s’intéresse jamais aux clients.

Addie s’apprête à faire un commentaire sur le nom de l’animal, mais elle perd contenance à la vue de l’inconnu car, l’espace d’un instant, un court instant, avant de voir son visage en pleine lumière, elle a cru que c’était…

Mais ce n’est pas lui. Bien sûr que non.

Les cheveux du libraire sont bien noirs, mais ils tombent en boucles lâches autour de son visage. Ses yeux, derrière ses lunettes à monture épaisse, sont plus gris que verts, avec un côté fragile plus proche du verre que de la pierre. Quant à sa voix, elle est douce, chaude et indéniablement humaine.

— Je peux vous aider ?

Addie se racle la gorge, puis répond :

— Non… Je ne fais que regarder.

— Dans ce cas, je vous laisse, réplique-t-il, un sourire aux lèvres.

Après avoir vu ses boucles noires disparaître dans le labyrinthe de livres, elle reporte son attention sur le chat. Mais il a disparu, lui aussi.

Addie repose la biographie qu’elle avait sélectionnée sur l’étagère et poursuit son chemin. Son regard glisse sur les écriteaux « art » et « histoire de l’art ». Elle attend que le vendeur réapparaisse, que le cycle recommence, et

réfléchit à ce qu'elle dira, cette fois. Elle aurait dû réclamer son aide, lui demander de la guider entre les rayons… Malheureusement, il ne revient pas.

La clochette tinte à nouveau, annonçant l'entrée d'un client. Addie arrive aux « classiques » : *Beowulf*, *Antigone*, *L'Odyssée* – la librairie en propose une dizaine de versions. Elle est en train de sortir un volume de l'épopée d'Homère quand elle entend quelqu'un partir d'un éclat de rire aigu et léger. Jetant un coup d'œil à travers les étagères, elle aperçoit une jeune fille blonde appuyée au comptoir. Derrière la caisse, le libraire de tout à l'heure nettoie ses lunettes avec sa chemise, la tête baissée. Ses cils bruns effleurent ses joues.

Il ne regarde même pas la cliente qui, hissée sur la pointe des pieds, s'approche de lui, le bras tendu, pour passer une main sur sa manche, comme Addie vient de le faire sur les rayonnages. Alors il esquisse un petit sourire timide qui efface définitivement toute ressemblance avec le ténébreux.

Profitant de cette distraction, Addie glisse l'ouvrage sous son bras avant de quitter la boutique.

— Eh ! s'écrie une voix – celle du libraire.

La voleuse de livre continue de monter les marches jusqu'à la rue. Elle ne va pas tarder à disparaître de la mémoire de l'employé. Dans un instant, il perdra le fil de ses pensées et…

Une main s'abat soudain sur l'épaule d'Addie.

— Vous avez oublié de payer.

Elle se retourne pour faire face au jeune homme, un peu essoufflé et très contrarié. Elle jette ensuite un coup d'œil à l'escalier, à la porte ouverte. Elle devait être entrebâillée. Il devait se trouver juste derrière elle. Malgré tout, il l'a suivie dehors.

— Alors ? demande-t-il.

Sa main quitte l'épaule d'Addie pour venir se placer, paume vers le haut, dans l'espace qui les sépare. Évidemment, elle pourrait s'enfuir, mais ça n'en vaut pas la peine. Elle regarde le prix sur la quatrième de couverture. Modique, mais elle n'a pas la somme sur elle.

— Désolée, répond-elle en lui tendant l'ouvrage.

Il fronce les sourcils, accentuant la ride du lion gravée sur son visage par des années passées à faire cette mimique, même s'il ne doit pas avoir plus de trente ans. Il fixe l'ouvrage avant de s'étonner :

— Dans un magasin rempli de livres anciens, vous volez une version poche de *L'Odyssée* en mauvais état… Vous n'allez pas en tirer grand-chose, vous savez.

Addie soutient son regard.

— Qui a dit que je voulais le revendre ?

— Le livre est en grec.

Ça, elle ne l'avait pas remarqué. Quelle importance ? Elle a d'abord appris les classiques en latin mais, depuis quelques décennies, elle est passée au grec.

— Je suis trop bête, lâche-t-elle d'un ton sec. J'aurais dû le voler en anglais.

Il est à deux doigts de sourire, mais d'un air un peu perplexe, dans une sorte de grimace. Il finit par secouer la tête.

— Gardez-le, dit-il en lui rendant l'épopée. On peut s'en passer.

Adeline résiste à l'envie de refuser son offre. Aurait-il pitié d'elle ?

— Henry ! s'écrie la jeune fille au livre d'art depuis le seuil. Tu veux que j'appelle les flics ?

— Non ! répond-il sans quitter la voleuse du regard. C'est bon.

Il plisse les yeux, comme pour étudier son visage, puis ajoute :

— Elle n'a pas fait exprès.

Addie scrute à son tour le libraire, Henry. Puis elle lui reprend le livre, qu'elle serre contre sa poitrine tandis que le vendeur disparaît dans la boutique.

DEUXIÈME PARTIE

AU PLUS SOMBRE DE LA NUIT



Titre de l’œuvre : *Une nuit oubliée*

Artiste(s) : Samantha Benning

Date : 2014

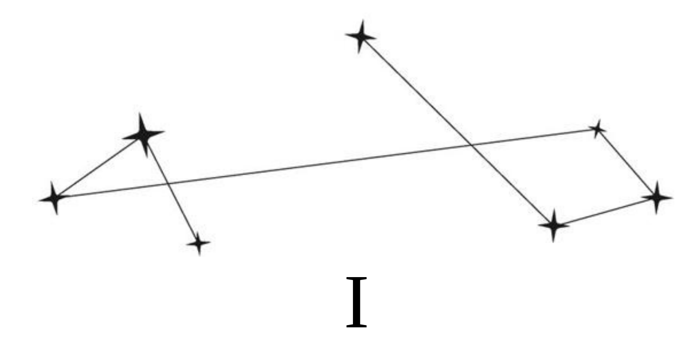
Matière : Acrylique sur toile par-dessus bois

Provenance : Prêt de la galerie Lisette Price, New York

Description : Œuvre essentiellement monochromatique, peinture intégrée dans une topographie de noir, d’anthracite et de gris. Sept petits points blancs se détachent sur le fond.

Contexte : Réputée en tant que pièce unique, cette peinture sert aussi de frontispice à une série en cours intitulée *Les Yeux levés vers toi*, dans laquelle Samantha Benning imagine famille, amis et amants sous forme de versions du ciel.

Valeur estimée : 11 500 $



I

New York
12 mars 2014

Henry Strauss rentre dans la librairie.

Bea a repris sa place dans le fauteuil de cuir usé, le livre d’art en papier glacé ouvert sur les genoux.

— Où est-ce que tu étais passé ?

Sourcils froncés, il jette un coup d’œil par la porte ouverte avant de répondre :

— Nulle part.

Elle hausse les épaules et continue de feuilleter l’ouvrage, une introduction à l’art néoclassique qu’elle n’a aucune intention d’acheter.

Tu te crois dans une bibliothèque ? a-t-il envie de lui dire. Mais il n’en fait rien et regagne la caisse en poussant un soupir.

— Désolé… dit-il à la cliente au comptoir. On en était où ?

La jeune fille se mord la lèvre. Sauf erreur, elle s’appelle Emily.

— J’étais en train de te proposer d’aller boire un verre ce soir.

Il part d’un petit rire nerveux – une habitude dont il ne se débarrassera jamais, apparemment. Elle est jolie, mais ses yeux ont un éclat gênant, une lueur laiteuse qu’il a déjà vue ailleurs. Aussi est-il soulagé de ne pas avoir à mentir, car il a des projets pour la soirée.

— Une autre fois, dit-elle, un sourire aux lèvres.

— Une autre fois, répète-t-il tandis qu'elle sort, son livre acheté sous le bras.

À peine la porte s'est-elle refermée que Bea se racle la gorge.

— Quoi ? demande-t-il sans se retourner.

— Tu aurais pu prendre son numéro.

— On a déjà des projets, rétorque-t-il en tapotant des tickets posés sur le comptoir.

Il entend le doux frottement du cuir au moment où son amie quitte le fauteuil.

— Tu sais, commence-t-elle en passant le bras autour de ses épaules, l'avantage avec les projets, c'est qu'on peut les reporter à un autre jour.

Il se retourne et pose les mains sur les hanches de son amie. Les voilà à présent comme deux enfants au bal de l'école, incapables de savoir quoi faire de leurs bras formant de grands cercles tels des filets ou des chaînes.

— Beatrice Helen Caldwell, gronde-t-il.

— Henry Samuel Strauss, répond-elle.

Ils restent plantés là, au milieu de la boutique, deux jeunes adultes figés dans une étreinte de collégiens. Bea aurait pu se pencher un peu plus vers lui, lui parler de rencontrer quelqu'un (de nouveau), d'être heureux (à nouveau). Mais ils ont conclu un accord : si elle ne mentionne pas Tabitha, Henry ne mentionne pas la Professeure. À chacun ses ennemis vaincus, ses blessures de guerre.

— Excusez-moi… lance un vieil homme.

Son livre à la main, il a l'air sincèrement désolé de les interrompre.

Henry brise l'étreinte et se précipite derrière le comptoir pour l'encaisser. Bea attrape son billet – elle le retrouvera sur place, ce soir. Il lui fait un petit signe de tête, le vieil homme quitte la librairie et le reste de l'après-midi n'est qu'un agréable tourbillon de charmants inconnus.

À 17 h 55, Henry retourne l'écriteau sur la porte et s'apprête à fermer la boutique. *The Last Word* n'est pas à lui, mais c'est tout comme. Voilà des semaines qu'il n'a pas croisé la propriétaire, Meredith, qui passe ses vieux jours à parcourir le monde grâce à l'assurance-vie de son défunt mari. À l'automne de son existence, cette femme s'accorde un deuxième printemps.

Au pied du comptoir, Henry verse quelques croquettes dans une petite gamelle rouge à l'intention de Grimoire, le vieux chat. Aussitôt, une tête orange à l'air grognon apparaît au-dessus des recueils du rayon « poésie ». Le félin aime se faufiler dans l'ombre d'une pile de livres pour y dormir des journées entières. Uniques signes de sa présence : la gamelle qui se vide et l'occasionnel cri de surprise d'un client devant une paire d'yeux jaunes cachés derrière une étagère.

Seul Grimoire hante les lieux depuis plus longtemps que Henry, qui travaille à la librairie depuis cinq ans. À l'époque, il était encore étudiant en théologie. Il a commencé à mi-temps, histoire de compléter ses revenus. Puis il a quitté l'université, mais pas la bouquinerie. Henry ferait mieux de chercher un autre emploi : après avoir bénéficié de vingt et un ans de formation classique fort onéreuse, il est très mal payé. Il entend d'ici la voix de David, son frère, écho fidèle de leur père, qui lui demande posément où ce travail va le mener et s'il compte vraiment passer toute sa vie à vendre des livres. Mais Henry ne sait pas quoi faire d'autre et ne peut se résoudre à partir, car c'est le seul domaine où il n'a pas encore échoué.

En vérité, il adore la boutique. L'odeur des livres, leur poids sur les étagères, la présence de vieux titres et l'arrivée de nouveaux et aussi le fait que, dans une ville comme New York, il y aura toujours des lecteurs à satisfaire.

Selon Bea, tous les libraires sont des écrivains en herbe, mais Henry ne s'est jamais imaginé romancier. Il a bien essayé de prendre la plume, mais n'en a jamais rien tiré. Il ne trouve pas les mots, l'histoire, le ton et ne voit vraiment pas ce qu'il pourrait ajouter à tous ces ouvrages publiés.

Henry préfère stocker les histoires que les raconter.

Après avoir éteint les lumières, il attrape son ticket, son manteau et se dirige vers la salle de spectacle.

+ + +

Henry n'a pas eu le temps de se changer.

La représentation commence à 19 heures, or *The Last Word* ferme à 18 heures. De toute façon, il ne sait pas comment s'habiller pour une pièce « off-off-Broadway » mettant en scène des fées dans le quartier du Bowery, alors il a

gardé son jean foncé et son pull mité. Le style « bibliothécaire chic », comme dit Bea, même s'il ne travaille pas dans une bibliothèque, ce qu'elle n'a toujours pas compris. Son amie, en revanche, est terriblement élégante, comme toujours. Elle porte une veste blanche dont elle a retroussé les manches, de fins anneaux d'argent aux doigts et aux oreilles et d'épaisses dreadlocks enroulées en couronne au sommet de sa tête. Pendant qu'ils font la queue, Henry se demande si certains possèdent un style naturel ou s'ils ont simplement la discipline nécessaire pour s'apprêter tous les jours. Bea et lui piétinent jusqu'à l'entrée, où ils présentent leurs billets.

La pièce, librement inspirée du *Songe d'une nuit d'été*, selon Robbie, est un de ces curieux mélanges de théâtre et de danse moderne qui n'existent qu'à New York. La cadence de Shakespeare a été ralentie et le bouton « saturation », poussé au maximum.

Bea donne un petit coup de coude à Henry.

— Tu as vu comment elle t'a regardée ?

— Quoi ? Qui ? demande-t-il, interdit.

— Tu es vraiment irrécupérable, réplique son amie, les yeux levés au ciel.

Le hall est animé. Alors qu'ils se fraient un chemin à travers la foule, quelqu'un attrape le bras du libraire – une jeune fille, drapée dans une robe de bohémienne en lambeaux. Vu les tourbillons dessinés à la peinture verte sur ses tempes et ses joues comme des bourgeons abstraits, elle fait à l'évidence partie de la troupe. Il en a vu des traces sur le visage de Robbie à une dizaine de reprises ces dernières semaines. La comédienne brandit un pinceau et un bol de poudre d'or.

— Il te manque la touche finale, observe-t-elle avec sérieux.

Il n'a pas le temps de l'en empêcher : d'un coup de poignet léger comme une plume, elle lui applique de la poudre d'or sur les joues. Vu leur proximité, il voit les yeux de la jeune fille pétiller discrètement.

— Comment est-ce que vous me trouvez ? demande-t-il en prenant une pose de mannequin.

Elle répond à sa plaisanterie avec un sourire franc :

— Parfait !

À ce mot, un frisson lui remonte le long de l'échine et Henry est transporté ailleurs. Dans le noir, une main tient la sienne et un pouce lui caresse la joue. Il s'efforce de chasser cette pensée.

Bea laisse la fée lui peindre l'arête du nez et souligner son menton d'une touche dorée. Elle se prête à ce jeu de flirt une bonne trentaine de secondes avant que la cloche ne sonne dans le hall. La comédienne disparaît alors dans la foule tandis que les spectateurs se dirigent vers l'entrée de la salle.

Henry glisse son bras sous celui de Bea avant de lui demander :

— Rassure-moi : tu ne me trouves pas parfait, toi ?

— Oh que non ! glousse-t-elle.

Il sourit malgré lui. Un comédien au teint basané et aux joues rehaussées de poudre d'or rose leur remet à chacun une branche aux feuilles trop vertes pour être naturelles. Son regard s'attarde sur Henry, à la fois chaleureux, triste et brillant.

Ils montrent leurs tickets à une ouvreuse – une vieille femme aux cheveux blancs d'à peine un mètre cinquante, qui s'accroche au bras du libraire pour les conduire jusqu'à leur rang avant de lui tapoter le coude.

— Quel gentil garçon, murmure-t-elle.

Sur ces mots, elle remonte l'allée d'un pas chancelant.

Henry consulte le numéro écrit sur son ticket, puis Bea et lui se faufilent jusqu'à leurs places, un groupe de trois fauteuils situés en milieu de rangée. Il s'assied entre son amie et le siège vide. Ce dernier est réservé à Tabitha – ils ont acheté leurs billets il y a des mois, quand ils étaient encore ensemble, quand tout se conjuguait au pluriel et non au singulier.

Une douleur sourde envahit la poitrine de Henry. Il aurait dû se l'offrir, ce verre à dix dollars à la buvette…

Les lumières s'éteignent et le rideau s'ouvre sur un royaume de néon et d'acier peint à la bombe. Au centre se tient Robbie, affalé sur un trône dans une pose de roi des gobelins.

Ses cheveux se dressent comme une grande vague et les traînées de violet et d'or qui sculptent son visage le rendent à la fois fascinant et dérangeant. Devant son sourire, Henry n'a aucun mal à se rappeler comment il en est tombé

amoureux à l’âge de dix-neuf ans. C’était un mélange de désir, de solitude et de rêves lointains. Robbie prend la parole et sa voix sonne comme une cloche dans l’enceinte du théâtre.

— Cette histoire est celle des dieux.

La scène se remplit alors de comédiens et la musique commence.

Un temps, tout devient simple.

Un temps, le monde s’évanouit, le calme règne autour d’eux et Henry disparaît.

+ + +

La fin de la pièce comporte une scène qui se gravera dans la chambre noire qu’est l’esprit de Henry comme la lumière sur une pellicule.

Robbie, roi du Bowery, se lève de son trône tandis que la pluie tombe tel un drap sur la scène. Remplie de comédiens un instant plus tôt, elle n’est plus occupée que par lui. Il effleure de la main le voile d’eau qui s’écarte sous ses doigts, son poignet puis son bras à mesure qu’il s’avance. Pour finir, tout son corps se retrouve sous la cascade.

Robbie incline la tête en arrière. L’averse rince l’or et les paillettes sur sa peau, aplatit l’impeccable vague formée par ses cheveux sur son crâne et efface toute trace de magie. De prince indolent et arrogant, il devient un petit garçon. Mortel, vulnérable, seul au monde.

Les lumières s’éteignent. Pendant un long moment ne résonne dans la salle que le bruit des gouttes d’eau sur la scène – d’abord puissant comme un rempart, puis régulier comme une ondée et, enfin, doux comme une bruine.

Puis le silence règne en maître.

Les lumières finissent par se rallumer. Les comédiens viennent saluer et la salle entière applaudit. Bea pousse des acclamations, puis se tourne vers Henry. La joie quitte aussitôt le visage de la jeune fille.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle. On dirait que tu vas t’évanouir.

La gorge serrée, il la rassure d’un mouvement de tête même si sa main l’élance. Il s’aperçoit qu’il a planté ses ongles dans la cicatrice sur sa paume, d’où perlent à nouveau quelques gouttes de sang.

— Henry ?

— Ça va, répond-il en s'essuyant la main sur le fauteuil de velours. C'était d'une justesse… C'était bien.

Il se lève et sort de la salle derrière Bea.

La foule se disperse, ne laissant sur place que les amis et la famille qui attendent la sortie des comédiens. Mais Henry sent les regards peser sur lui : il est au cœur de l'attention. Partout où ses yeux se posent, il croise un visage amical, un sourire chaleureux, voire engageant.

Enfin, Robbie bondit dans le hall et prend ses deux amis dans les bras.

— Mes fervents admirateurs ! s'exclame-t-il de cette voix puissante modelée par les planches.

Un sourire en coin s'étale sur les lèvres de Henry, tandis que Bea tend au nouvel arrivant une rose en chocolat. Cette vieille blague date du jour où Robbie a déploré qu'il faille choisir entre fleurs et chocolats. Selon leur amie, sa remarque ne valait que pour la Saint-Valentin : au théâtre, la tradition veut qu'on offre des fleurs. Le comédien a répliqué qu'il n'était pas un homme de tradition, encore moins quand il avait faim.

— Tu as été fabuleux, le complimente Henry.

C'est la vérité. Robbie est vraiment fabuleux – depuis toujours. Avec ce trio gagnant – danse, musique et théâtre –, il était fait pour New York. Il est encore à quelques rues de Broadway, mais il va finir par y arriver, Henry en est persuadé.

Il passe la main dans les cheveux du roi du Bowery. Secs, ils ont la couleur du caramel, une teinte fauve entre le brun et le roux selon la lumière. Pour l'instant, ils sont encore humides. L'espace de quelques secondes, Robbie s'abandonne à cette sensation et repose le poids de sa tête dans la main de Henry. Ce dernier sent sa poitrine se serrer. Il doit rappeler à son cœur que ce n'est plus la réalité.

Il tapote le dos du comédien qui se redresse, comme ranimé, ressuscité, et brandit sa rose à la manière d'une baguette de chef d'orchestre.

— À nous la fête !

+ + +

Avant, Henry croyait les afters réservés aux dernières représentations – une manière pour les comédiens de se dire au revoir. Il a appris depuis que pour les jeunes acteurs de théâtre, chaque spectacle est prétexte à la fête. Pour redescendre de leur nuage ou, dans le cas de Robbie, pour continuer à planer.

À près de minuit, les voilà entassés dans un appartement du quartier de SoHo, au deuxième étage sans ascenseur. Les lumières sont tamisées. Deux enceintes sans fil diffusent une playlist. Les comédiens occupent le centre de la pièce, tel le poumon de la fête. Comme ils ont quitté leurs costumes mais pas leur maquillage, ils naviguent entre leurs personnages et leurs personnalités propres.

Henry boit une bière tiède en frottant de son pouce la cicatrice sur sa paume – un geste qui est devenu une habitude.

Bea lui a tenu compagnie un moment. Pourtant, elle préfère de loin les dîners à ce genre de soirées, les couverts aux gobelets en plastique et les conversations civilisées aux répliques hurlées par-dessus la musique. Complice maussade, blottie avec lui dans un coin, elle a étudié la fresque des comédiens comme s'il s'agissait d'un tableau dans un livre d'histoire de l'art. Une fée du Bowery a fini par la kidnapper et Henry a crié « traîtresse » derrière elles, même s'il se réjouissait de voir Bea à nouveau heureuse.

Pendant ce temps, Robbie danse au milieu de la pièce, toujours au cœur de la fête. Il fait signe à son ami de le rejoindre, mais ce dernier répond non de la tête, refusant de céder à la loi de l'attraction, de la pesanteur, rejetant ces bras ouverts qui l'attendent au pied de la falaise. Quand il était au plus mal, ils allaient parfaitement ensemble : leurs différences étaient d'ordre purement gravitationnel. Robbie parvenait toujours à briller tandis que Henry s'éteignait.

— Salut, beau gosse !

Il lève les yeux de sa bière et se retourne pour faire face à une des vedettes du spectacle, une jeune fille éblouissante aux lèvres couleur de rouille. Couronnée de lis blancs, elle a sur les joues un graffiti de paillettes dorées appliqué au pochoir. Ses iris bleus brûlent de désir et Henry devrait en effet se sentir désiré plutôt que triste, perdu et esseulé.

— On trinque ?

Le regard brillant d'excitation, elle lui tend un plateau : deux shots avec un petit rond blanc qui se dissout au fond. Tout en prenant le verre, qu'il vide d'un trait, Henry repense à toutes ces histoires où le héros accepte à boire ou à manger des mains d'une fée. Au début, il ne sent que le goût sucré et la légère brûlure de la tequila, puis le monde commence à se brouiller légèrement.

Il aimerait se sentir plus léger, plus gai, mais la pièce plonge dans l'obscurité. L'orage menace.

Il avait douze ans à son premier orage. Il ne l'a pas vu venir. Un jour, le ciel était bleu. Le lendemain, les nuages étaient lourds et denses. Le surlendemain, le vent soufflait et il pleuvait à verse.

Henry a mis des années à considérer ces périodes sombres comme des orages et à se convaincre qu'ils passeraient s'il arrivait à résister assez longtemps.

Pleins de bonnes intentions, ses parents ne cessaient de lui répéter *« Courage »*, *« Ça va s'arranger »* ou, pire, *« Ce n'est pas si grave »*. Facile à dire quand on n'a jamais connu la pluie. David, son frère aîné, a beau être médecin, il ne comprend pas. Muriel, sa sœur cadette, prétend comprendre – tous les artistes connaissent des orages, dit-elle avant de lui tendre un comprimé caché dans la boîte à bonbons qu'elle garde dans son sac à main. Elle les appelle ses petits parapluies roses, pour filer la métaphore de Henry, comme s'il avait trouvé une formule brillante alors qu'il ne voit pas comment expliquer autrement ce qui se passe dans sa tête.

C'est juste un orage, se répète-t-il en quittant le salon, prétextant qu'il a besoin d'air. Il y fait trop chaud. Il aimerait sortir et monter sur le toit pour contempler le ciel vide de nuages mais rempli d'étoiles. Sauf qu'à SoHo, on ne voit pas les étoiles.

Il parcourt la moitié du couloir avant de s'arrêter : la pièce de théâtre lui revient en mémoire et notamment la scène de Robbie sous le rideau de pluie. Pris de frissons, il décide de descendre plutôt que de monter. Il a envie de rentrer chez lui.

Arrivé devant la porte, il sent une main empoigner la sienne. La jeune fille aux tourbillons dessinés sur la peau. Celle qui l'a maquillé.

— Toi ici, lance-t-elle.

— Toi ici, répond-il.

De son autre main, elle enlève une paillette d'or égarée sur la joue de Henry. Ce contact est comme un choc électrique, une étincelle d'énergie.

— Ne pars pas, demande-t-elle.

Il en est encore à réfléchir à sa réponse quand elle l'attire à elle. Il l'embrasse – un baiser rapide, hésitant –, puis recule lorsqu'il l'entend pousser un petit cri de surprise.

— Désolé, s'excuse-t-il machinalement comme il dirait « s'il vous plaît », « merci » ou « ça va ».

Mais elle lève la main et entortille une mèche de ses cheveux à lui autour de son doigt à elle.

— Pour quoi ? demande-t-elle en ramenant la bouche de Henry contre la sienne.

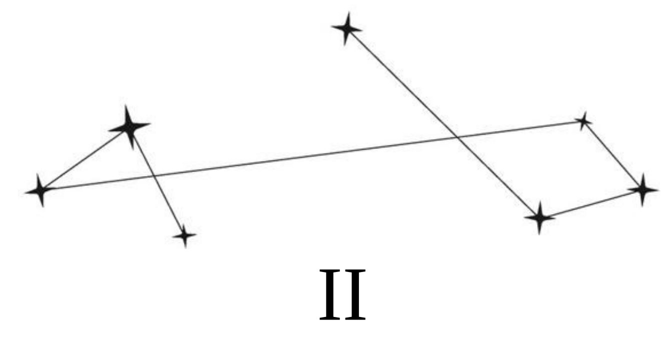
— Tu es sûre ? murmure-t-il. C'est vraiment ce que tu veux ?

Il devine la réponse à la lueur dans ses yeux, aux pâles nuages qui flottent dans son regard. Il voudrait la vérité, mais la vérité n'existe plus. La comédienne se contente de sourire et de l'attirer vers la porte la plus proche.

— C'est exactement ce que je veux, souffle-t-elle.

Les voilà dans une chambre. La porte qui se referme sur eux étouffe les bruits de la fête. La jeune fille pose sa bouche sur la sienne. Comme il ne voit plus ses yeux dans le noir, il est facile de croire à la réalité de cette scène.

Un temps, Henry disparaît.



II

New York
12 mars 2014

Addie se dirige vers le nord de la ville en parcourant *L'Odyssée* à la lumière des lampadaires. Elle n'a pas lu de texte en grec depuis un bout de temps, mais la cadence poétique de l'épopée la replonge dans le rythme et, lorsque le Baxter apparaît, elle est à moitié perdue dans le tableau du bateau en mer. Elle a hâte de prendre un verre de vin et un bain chaud.

Mais le destin en a décidé autrement.

Son timing est soit très bon, soit très mauvais, selon le point de vue, car Addie tourne au coin de la 56e rue au moment même où une berline noire se gare devant l'immeuble. James St. Clair pose un pied sur le trottoir. Il revient de son tournage bronzé, d'humeur visiblement joyeuse, le nez chaussé de lunettes de soleil alors qu'il fait déjà nuit. Addie ralentit le pas avant de s'arrêter sur le trottoir opposé. Le portier aide James à décharger la voiture et porter ses bagages à l'intérieur.

— Et merde ! marmonne-t-elle en comprenant que sa soirée part en fumée.

Adieu, bain moussant et bouteille de vin rouge.

En poussant un soupir, elle retourne au carrefour en réfléchissant à la suite des événements. À sa gauche, Central Park se déploie telle une nappe vert sapin au cœur de la ville. À sa droite, Manhattan dresse ses lignes dentelées dans une

succession de rues bordées de bâtiments bondés, depuis Midtown jusqu'au quartier d'affaires. Elle tourne à droite pour gagner East Village.

Son estomac commence tout juste à gargouiller quand, sur la deuxième avenue, elle aperçoit son dîner. Un jeune homme descend de vélo sur le trottoir. Il sort du sac de livraison accroché derrière la selle un sachet en plastique et trottine jusqu'à l'entrée d'un immeuble. Addie s'approche du vélo et plonge la main dans le cube en tissu. Un traiteur chinois, devine-t-elle d'après la taille et la forme des récipients : les bords en papier sont pliés et fermés par de fines anses métalliques. Elle sort une boîte et une paire de baguettes jetables, puis s'éclipse avant même que l'homme à la porte n'ait réglé sa commande.

Il fut un temps où elle culpabilisait de voler. Mais les scrupules, comme tant d'autres choses, se sont estompés, et si la faim ne peut pas la tuer, elle lui en donne l'impression.

Addie se dirige vers l'avenue C en mangeant des nouilles sautées. Ses jambes la conduisent à travers East Village jusqu'à un bâtiment de brique à la porte verte. Elle jette la boîte vide dans une poubelle avant de gagner l'entrée de l'immeuble pile au moment où un homme en sort. Elle lui lance un sourire qu'il lui rend tout en lui tenant la porte.

Addie monte quatre volées d'étroites marches jusqu'à un panneau en acier. Le bras tendu, elle tâte le cadre poussiéreux en quête de la petite clé d'argent découverte l'automne dernier, quand elle a échoué ici avec Sam après avoir gravi l'escalier dans un méli-mélo de corps. Des lèvres collées à son cou, des doigts tachés de peinture glissant sous la ceinture de son jean.

Pour Sam, il s'agissait d'un moment volé.

Pour Addie, d'une liaison qui durait depuis deux mois.

Une liaison rendue passionnée par le fait qu'elle ne peut pas se payer le luxe d'attendre. Bien sûr, elle rêve de matinées paisibles autour d'un café, de jambes posées nonchalamment sur les genoux, de blagues d'initiés et d'éclats de rire, mais ces moments privilégiés viennent avec la connaissance de l'autre. Or il ne peut y avoir entre Sam et elle de construction lente, de désir durable ou d'intimité développée au fil des jours, des semaines ou des mois. Alors Addie

oublie les matinées pour se contenter des nuits. Si elle n’a pas droit à l’amour, elle peut au moins s’éviter la solitude.

Ses doigts se referment sur la clé, qu’elle sort de sa cachette dans un crissement léger. Comme le tout premier soir, il lui faut trois tentatives pour venir à bout de la vieille serrure rouillée, mais la porte finit par s’ouvrir en grand. Addie sort sur le toit de l’immeuble. Comme la brise se lève, elle plonge les mains dans les poches de sa veste en cuir avant de faire quelques pas.

Hormis un trio de chaises longues fatiguées chacune à sa manière – assises déformées, dossiers inégalement inclinés, accoudoir défoncé –, le toit est vide. Une glacière tachée est restée abandonnée. Une guirlande lumineuse accrochée entre deux piquets à linge transforme l’espace en oasis miteux battu par les intempéries.

Ici règne le calme, mais pas le silence : elle pensait ne jamais pouvoir s’en réjouir dans une ville moderne, croyant la chose réservée à l’Ancien Monde. Mais c’est aussi calme que possible dans ce coin de Manhattan. Pas un calme étouffant, comme chez James. Pas le calme calfeutré des endroits trop grands pour une seule personne, mais un calme vivant, habité de cris lointains, de klaxons de voitures et d’échos de musique, le tout réduit à un bruit de fond.

Un muret de brique cerne le toit. Addie s’y accoude pour regarder l’horizon, au-delà des bâtiments qui s’évanouissent au loin, au-delà des lumières de Manhattan qui dessinent des motifs sous le ciel immense et dépourvu d’étoiles.

Les étoiles lui manquent.

Un jour, en 1965, elle en a parlé à un garçon. Il l’a conduite à une heure de Los Angeles juste pour les contempler. Son visage rayonnait de fierté lorsqu’il s’est arrêté pour pointer son doigt vers le ciel. Le cou tendu pour regarder le spectacle désolant des quelques guirlandes lumineuses qui traversaient le ciel, Addie s’était sentie envahie d’une tristesse lourde comme un deuil. Pour la première fois en un siècle, elle a regretté Villon. Sa maison. Un endroit où les étoiles étaient si brillantes qu’elles formaient une rivière, un flot de lumière pourpre et argentée dans l’obscurité.

Laissant ses yeux se perdre par-dessus les toits, elle se demande aujourd’hui si le ténébreux l’observe encore après tout ce temps. Il s’est passé une éternité. Il

lui a un jour confié qu’il ne surveillait pas toutes les vies : le monde était si vaste et rempli d’âmes qu’il avait bien trop à faire pour penser à Addie.

Derrière elle, la porte du toit s’ouvre brusquement et une poignée de jeunes surgissent d’un pas titubant : deux garçons, deux filles… et Sam.

En pull blanc et jean gris clair, son corps ressemble à un trait de pinceau, mince et brillant, qui se détache sur le toit enténébré. Ses cheveux ont poussé. De folles boucles blondes s’échappent de son chignon désordonné. À la vue des traînées de peinture rouge qui parsèment ses avant-bras découverts par ses manches retroussées, Addie ne peut s’empêcher de se demander sur quoi Sam travaille. Elle peint. Surtout des œuvres abstraites. Son appartement, déjà petit, est encombré de toiles posées contre les murs. Son nom, court et facile. Elle ne s’appelle Samantha que sur les toiles achevées ou quand elle en trace les lettres sur une chute de reins au cœur de la nuit.

Les quatre amis traversent le toit dans un brouhaha pas possible. Un des garçons raconte une histoire. Sam traîne un mètre derrière eux, la tête penchée en arrière pour savourer l’air glacé de la nuit. Addie aimerait avoir autre chose à fixer. Une ancre pour l’empêcher de tomber dans l’orbite de la peintre. Or cette ancre existe : c’est *L’Odyssée*.

Elle s’apprête à se replonger dans l’épopée quand le regard bleu de Sam quitte le ciel pour croiser le sien. L’artiste sourit et, l’espace d’un instant, le mois d’août est de retour. Elles rient en buvant une bière à la terrasse d’un bar. Addie relève ses cheveux pour apaiser la fournaise estivale. Sam se penche pour souffler sur sa peau. Septembre les surprend dans un lit défait, leurs doigts emmêlés dans les draps. Addie suit des lèvres la chaleur sombre qui émane entre les cuisses de Sam.

La peintre se détache du groupe pour s’approcher d’un pas nonchalant. Le cœur d’Addie bondit dans sa poitrine.

— Désolée de te déranger…

— Pas de problème, répond-elle.

Elle se contraint à ne pas croiser son regard, comme plongée dans la contemplation de la ville, mais elle a l’impression d’être un tournesol qui cherche inconsciemment à s’orienter vers la lumière de Sam.

— De nos jours, tout le monde passe son temps à regarder ses pieds, commente la peintre. Ça fait plaisir de voir quelqu'un lever les yeux vers le ciel !

C'est comme si Addie remontait dans le temps. C'est mot pour mot ce que Sam lui a dit lors de leur première rencontre. À la sixième, aussi. Et à la dixième. Mais ce n'est pas seulement une réplique. La jeune femme a un regard d'artiste présent, inquisiteur, qui se pose sur son sujet pour voir au-delà des apparences.

L'intéressée ne répond rien et s'efforce de ne pas croiser ses yeux tout en guettant le bruit de ses pas qui s'éloignent. Au lieu de quoi elle entend le claquement d'un briquet. Sam est à côté d'elle. À la limite de son champ de vision danse une de ses boucles d'un blond pâle. Addie ne peut s'empêcher de se tourner vers elle.

— Je peux t'en piquer une ? demande-t-elle en désignant du menton la cigarette.

— Tu peux, répond la peintre, un sourire aux lèvres. Ou alors je t'en offre une.

Elle extrait une cigarette du paquet et la lui tend en même temps qu'un briquet bleu électrique. Addie glisse la tige entre ses lèvres et passe son pouce sur la molette. Par chance, une brise s'est levée. Elle a donc une bonne excuse lorsque la flamme s'éteint.

Une fois. Deux fois. Trois fois.

— Attends…

Au moment où Sam se rapproche pour faire obstacle au vent, son épaule effleure celle d'Addie. Elle sent les cookies aux pépites de chocolat que son voisin prépare dès qu'il est stressé, le savon à la lavande dont elle se sert pour enlever la peinture de ses doigts et l'huile de noix de coco dont elle enduit ses boucles avant d'aller dormir.

Addie n'a jamais apprécié le goût du tabac, mais la fumée lui réchauffe la poitrine et la cigarette lui occupe les mains. Elle lui permet de se concentrer sur autre chose que la jeune femme à ses côtés. Tout proches, leurs souffles forment un seul nuage de vapeur. Sam tend la main pour effleurer une des taches de rousseur sur la joue droite d'Addie, comme lors de leur première rencontre. Un geste à la fois simple et intime.

— Tu as le visage constellé d'étoiles, remarque-t-elle.

La poitrine d'Addie se serre à nouveau, au point de lui faire mal.

Déjà vu. Déjà entendu. Déjà vécu *.

Elle doit lutter contre l'envie de combler l'espace qui les sépare, de faire glisser sa paume sur le long cou de Sam avant de la poser sur sa nuque, autour de laquelle elle s'emboîte parfaitement. Elles restent là en silence, à exhaler des nuages de fumée pâle. Les quatre autres rient et crient dans leurs dos, puis un des garçons – Eric ? Aaron ? – appelle Sam. Celle-ci s'éclipse aussitôt pour traverser le toit dans l'autre sens. Une fois de plus, Addie est tentée de s'agripper au lieu de lâcher prise. Mais elle se retient.

Appuyée contre le muret de brique, elle les écoute parler de la vie, du fait de vieillir, de tout ce qu'il faut faire avant de mourir et des mauvaises décisions à éviter jusqu'à ce que…

— Merde, on va être en retard ! s'écrie une des filles.

D'un seul coup, les bières sont finies, les cigarettes éteintes et le groupe d'amis reflue comme la marée vers la porte.

Sam est la dernière à partir. Elle ralentit le pas, jette un coup d'œil par-dessus son épaule, lance un dernier sourire à l'inconnue du toit puis s'éclipse. Addie sait qu'en courant, elle pourrait la rattraper avant que la porte ne se ferme.

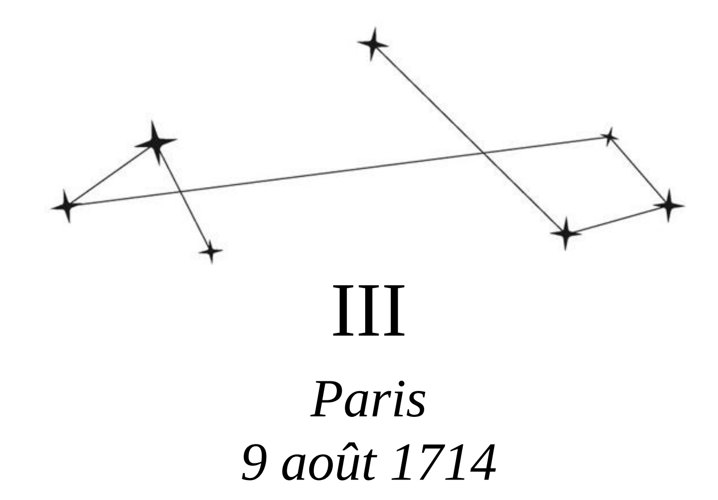
Mais elle ne bouge pas. Le métal claque contre le métal et Addie s'affaisse contre le muret de brique.

Être oublié, c'est un peu comme devenir fou, se dit-elle. On en vient à se demander ce qui est réel et si on est soi-même réel. Comment un objet pourrait-il exister si personne ne le garde en mémoire ? C'est un peu comme dans ce koan zen sur l'arbre qui tombe dans la forêt.

Si personne ne l'a entendu s'écraser au sol, est-ce vraiment arrivé ? Si quelqu'un ne laisse aucune empreinte sur le monde, existe-t-il seulement ?

Après avoir éteint sa cigarette sur le bord du muret, Addie tourne le dos à la vue pour se diriger vers les chaises longues et la glacière. Dans un bain de glace à moitié fondue, elle trouve une unique bière, qu'elle décapsule avant de se laisser tomber dans le transat le moins abîmé. Il ne fait pas si froid et elle est trop fatiguée pour aller chercher un autre lit.

La guirlande lumineuse au-dessus d'elle brille juste assez pour éclairer son livre. Étendue sur la chaise longue, Addie ouvre *L'Odyssée* et se plonge dans cette histoire de contrées inconnues, de monstres et d'hommes qui ne pourront jamais rentrer chez eux, jusqu'à ce que le froid finisse par l'endormir.



III

Paris
9 août 1714

La chaleur pèse comme une chape de plomb sur Paris.

L'air du mois d'août est rendu encore plus irrespirable par les innombrables bâtiments de pierre, les relents de nourriture en putréfaction et de déchets humains et le nombre de corps entassés dans la ville.

Dans cent cinquante ans, le baron Haussmann laissera son empreinte sur Paris. Il érigera une façade uniforme et peindra les immeubles dans un dégradé de tons pâles, léguant ainsi son testament à l'art, à la régularité et à la beauté.

Voilà comment Addie imaginait la ville. À n'en pas douter, elle vivra assez longtemps pour la voir se transformer.

Pour le moment, les pauvres s'entassent dans un amas de guenilles tandis que les nobles, vêtus de soie, flânent dans les jardins. Les rues sont remplies de calèches, les places noires de monde et, çà et là, des flèches transpercent le manteau de laine de la ville. L'opulence défile sur les avenues et se dresse dans les tourelles de chaque palace, de chaque domaine, alors que les taudis s'agglomèrent dans d'étroites ruelles aux pavés noircis de crasse et de fumée.

Mais Addie est trop bouleversée pour s'en apercevoir. Elle longe une place où des hommes démontent les étals d'un marché tout en chassant à coups de pied les enfants en haillons qui se faufilent en quête de restes à avaler. Tout en cheminant, Addie glisse la main dans sa poche et frôle le petit oiseau de bois

avant d’atteindre les quatre sous de cuivre qu’elle a découverts dans la doublure du manteau volé. Quatre sous pour entamer une nouvelle vie.

Il se fait tard et il menace de pleuvoir. Il lui faut trouver un endroit où dormir, ce qui ne devrait pas poser problème – il semble y avoir une pension dans chaque rue. Mais à peine a-t-elle franchi le seuil de la première qu’elle se voit refuser l’entrée.

— Je ne tiens pas un bordel, la tance le propriétaire en lui jetant un regard noir.

— Et moi, je ne suis pas une putain, réplique-t-elle.

Il se contente de ricaner avant de mimer une pichenette, comme pour se débarrasser d’un déchet.

La deuxième pension est complète, la troisième trop onéreuse et la quatrième, réservée aux hommes. Lorsqu’elle pénètre dans la cinquième, le soleil a plongé à l’horizon et son moral avec. Elle s’est préparée à la réprimande, à un prétexte visant à lui faire comprendre qu’elle ne peut pas rester.

Sauf que cette fois, on ne la chasse pas. Elle est accueillie dans l’entrée par une vieille femme, mince et raide, avec un long nez et les petits yeux perçants d’un faucon. Après avoir détaillé Addie de la tête aux pieds, elle la conduit dans le couloir. Les chambres sont minuscules et miteuses, mais elles ont des murs, une porte, une fenêtre et un lit.

— Ici, on paie à la semaine, exige la logeuse. Et d’avance.

Le cœur de la jeune fille se serre : payer pour la semaine lui semble inconcevable quand le souvenir de sa personne ne dure vraisemblablement qu’un instant, une heure ou un jour.

— Alors ? insiste la propriétaire.

Refermant la main sur ses pièces de cuivre, Addie prend soin de n’en sortir que trois, que la femme attrape aussi vite qu’un corbeau des miettes de pain. Elles disparaissent dans la bourse accrochée à sa ceinture.

— Pouvez-vous me donner une facture ? demande la toute nouvelle locataire. La preuve que j’ai payé ?

— C’est une maison honnête ici, grogne la vieille femme, vexée.

— Je n’en doute pas, bredouille Addie, mais vous avez tellement de chambres à gérer. Il serait facile d’oublier lesquelles…

— Voilà trente-quatre ans que je tiens cette pension, la coupe-t-elle, et je n’ai encore jamais oublié un visage.

Cruelle ironie ! pense la jeune fille, alors que la logeuse tourne les talons pour s’éloigner d’un pas traînant et qu’Addie reste seule dans sa chambre.

Même si elle a payé pour une semaine, elle pourra s’estimer heureuse d’y dormir ne serait-ce qu’une nuit. Le lendemain matin, elle sera expulsée par la matrone plus riche de trois sous tandis qu’elle-même se retrouvera à la rue.

Une petite clé de bronze est glissée dans la serrure. Addie la tourne et en savoure le claquement net, comme une pierre jetée dans un ruisseau. Elle n’a rien à déballer, aucun vêtement de rechange. Elle ôte son manteau et sort le petit oiseau de bois de sa poche pour le poser sur le rebord de la fenêtre. Un talisman contre l’obscurité.

Dehors, elle s’attend à voir les toits imposants et les superbes édifices de Paris, les grandes flèches ou au moins la Seine. Mais elle s’est trop éloignée du fleuve. La petite fenêtre ne donne que sur une étroite ruelle et le mur de pierre d’une autre maison qui pourrait se trouver n’importe où dans le monde.

Son père lui a raconté tellement d’histoires sur Paris. À l’entendre, c’était une ville d’or et de prestige, pleine de magie et de mystères à découvrir. Elle se demande à présent s’il y a jamais mis les pieds ou si ce n’était pour lui qu’un nom, un décor idéal pour les aventuriers et les reines, les princes et les chevaliers.

Ces histoires se sont mélangées dans son esprit pour devenir moins une image qu’une palette, un nuancier. Peut-être la ville n’était-elle pas aussi splendide. Peut-être des ombres se mêlaient-elles à la lumière.

La nuit est grise et humide, les cris des marchands et le cahotement des calèches étouffés par la fine bruine qui commence à tomber. Recroquevillée sur le lit étroit, Addie tente de dormir.

Elle pensait pouvoir au moins profiter de la nuit, mais il pleut encore et l’obscurité s’est à peine installée qu’on cogne déjà à la porte. Une clé glisse dans la serrure. Le silence qui régnait dans la chambre minuscule est rompu. Des

mains rêches tirent la dormeuse du lit. Un homme lui empoigne le bras, tandis que la vieille logeuse affiche une moue dédaigneuse.

— Qui t'a laissée entrer ? crache-t-elle.

Addie s'efforce de chasser les restes de sommeil.

— Vous, répond-elle.

Si seulement la propriétaire, ravalant sa fierté, lui avait donné un reçu comme elle lui demandait… Mais la jeune locataire n'a pas d'autre preuve que la clé. Sans lui laisser le temps de la montrer, une main osseuse atterrit avec violence sur sa joue.

— Ne mens pas, petite, réplique la vieille femme en se passant la langue sur les dents. Je ne tiens pas une maison de charité !

— Mais j'ai payé, affirme Addie, la main en coupe sur sa joue.

À quoi bon protester ? Les trois sous dans la bourse à la ceinture de la matrone ne constituent pas une preuve.

— On a discuté, vous et moi, ajoute-t-elle. Vous m'avez dit tenir cette pension depuis trente-quatre ans…

La logeuse a un moment d'hésitation, mais elle se reprend sur-le-champ. Plus tard, Addie apprendra à demander des secrets, des détails que seul un ami ou un confident connaît. Malgré ce stratagème, elle ne s'attirera pas toujours leurs grâces. On la traitera de filoute, de sorcière, d'esprit, de folle à lier. On la chassera pour une myriade de raisons, alors qu'une seule suffit : ils l'oublient.

— Dehors ! ordonne la vieille femme.

Addie a tout juste le temps d'attraper son manteau avant d'être expulsée de la chambre. Au milieu du couloir, elle se souvient de l'oiseau de bois resté sur le rebord de la fenêtre et tente de se libérer pour aller le chercher, mais l'homme la tient d'une main ferme.

Elle est jetée dans la rue avec une violence qui la laisse tremblante. Seul motif de consolation : avant que la porte ne se referme, le petit oiseau est lui aussi jeté dehors. En atterrissant sur les pavés, une aile se brise sous le choc.

Mais, cette fois, la figurine ne se répare pas. Elle gît à ses côtés, un éclat de bois détaché comme une plume tombée, tandis que la vieille logeuse disparaît à l'intérieur de la pension. Addie étouffe une horrible envie d'éclater de rire, pas

devant l'ironie de la situation, mais parce que cette histoire est folle, absurde et que son issue était inévitable.

Il est très tard ou très tôt, au choix. La ville est calme, le ciel d'un gris nuageux et délavé, mais elle sait que les ténèbres l'observent. Elle ramasse la sculpture pour la fourrer dans sa poche avec sa dernière pièce de cuivre. Puis elle se lève en serrant le manteau autour de ses épaules. Ses jupons commencent à prendre l'eau.

Épuisée, Addie descend la rue étroite pour s'abriter sous un auvent de bois. Blottie entre deux immeubles de pierre, elle attend l'aurore.

Dans un demi-sommeil fiévreux, elle sent sa mère poser une main sur son front ainsi qu'une couverture sur ses épaules et l'entend fredonner à voix basse. La fillette devait être malade, ce jour-là : c'est la seule fois où sa mère a fait preuve de douceur envers elle. Addie se love dans ce souvenir, s'y accroche fermement alors même qu'il s'estompe. Le vacarme des sabots et des charrettes de bois empiète sur la chanson murmurée par la voix maternelle, l'enfouissant note après note jusqu'à ce qu'Addie sorte brusquement de sa torpeur.

Ses jupes sont rigides de crasse, tachées et froissées par ce sommeil bref mais agité. La pluie a beau avoir cessé, la ville paraît aussi sale que lorsque Addie en a franchi les portes.

À Villon, l'orage lavait le monde pour le laisser frais et odorant. Mais il semble que rien ne peut nettoyer la crasse de Paris. Au contraire : en créant des flaques sales et boueuses, on dirait que l'orage a rendu la ville encore plus terne.

Voilà qu'au milieu des ordures, elle sent une odeur sucrée. Elle se fie à ses sens jusqu'à tomber sur un marché en pleine activité. Depuis leurs stands, les vendeurs crient leurs prix par-dessus le caquètement des poulets sortis de l'arrière des charrettes.

Addie est si affamée qu'elle ne se souvient même pas de la dernière fois où elle a mangé. Sa robe a toujours été trop grande – lasse de celle qu'elle portait depuis le soir de son mariage, elle a volé celle-ci sur une corde à linge deux jours avant son arrivée à Paris. Mais elle ne flotte pas davantage dedans malgré ses jours de disette. À priori, se nourrir n'est plus un besoin vital pour elle. Elle ne

mourra pas de faim, mais allez donc dire ça à son estomac qui crie famine et à ses jambes qui vacillent.

Elle observe la place animée en caressant du pouce la dernière pièce dans sa poche, réticente à la dépenser. Autant la garder. Vu la foule, elle ne devrait pas avoir de mal à voler ce qu'il lui faut. Du moins le croit-elle, mais les commerçants de Paris sont aussi rusés que les voleurs et deux fois plus attentifs à leur marchandise. Addie va le découvrir à ses dépens. Il lui faudra des semaines pour apprendre à dérober une pomme et plus longtemps encore pour ne pas se faire prendre.

Aujourd'hui, elle tente maladroitement de voler un petit pain aux graines dans la carriole d'un boulanger. Pour toute récompense, une grosse paluche lui empoigne le poignet.

— Voleuse !

Apercevant des soldats se frayer un chemin dans la foule, Addie est submergée par la crainte d'être jetée en prison ou mise au pilori. Toujours faite de chair et d'os, elle n'a pas encore appris à crocheter les serrures, user de son charme pour se disculper ou se libérer de menottes aussi facilement que son visage s'échappe de leur esprit.

Alors elle s'empresse de supplier en cédant sa dernière pièce. Le marchand la lui arrache des mains et fait signe aux hommes de repartir tandis que le sou disparaît dans sa bourse. C'est bien trop pour un petit pain, mais il ne lui rend pas la monnaie.

— Ça t'apprendra à voler ! Estime-toi heureuse que je ne prenne pas tes doigts, grogne-t-il avant de la repousser.

Voilà comment Addie se retrouve à Paris – avec rien d'autre qu'un bout de pain et un oiseau à l'aile cassée.

Elle s'éloigne en hâte du marché et ne ralentit le pas qu'une fois arrivée au bord de la Seine. Là, à bout de souffle, elle déchire le petit pain à belles dents en essayant de le faire durer, mais la denrée disparaît en un rien de temps comme une goutte d'eau dans un puits vide. Sa faim, elle, reste insatiable.

Addie pense à Estelle. L'année dernière, la vieille femme a commencé à entendre un sifflement dans ses oreilles. Le bourdonnement persistait jour et

nuit. Quand la jeune fille lui a demandé comment elle arrivait à supporter ce constant vrombissement, elle a haussé les épaules.

« Avec le temps, on s'habitue à tout », a-t-elle expliqué.

Mais Addie n'en est pas sûre.

Elle observe les bateaux sur le fleuve et la cathédrale dont la flèche transperce le rideau de brume. Des fragments de beauté qui brillent comme des pierres précieuses au milieu des rues miteuses, trop pittoresques et trop lointains pour être réels.

Elle reste plantée là jusqu'à prendre conscience qu'elle attend. Elle attend de l'aide, qu'on la sorte du pétrin. Mais personne ne vient. Personne ne se souvient. Si elle s'obstine, elle risque d'attendre longtemps.

Alors elle se remet en route. En chemin, elle étudie Paris. Elle prend note de cette maison-ci et de cette rue-là, des ponts, des calèches et des grilles d'un parc. Des roses derrière un mur, de la beauté dans les fissures.

Elle mettra des années à en connaître tous les rouages. À mémoriser pas à pas ces arrondissements en spirale, à situer chaque vendeur, chaque boutique, chaque rue. À observer les différents quartiers avec leurs places fortes et leurs failles. À apprendre à survivre et à s'épanouir dans les espaces cachés entre les vies des autres, à évoluer parmi eux.

Addie finira par maîtriser Paris. Elle deviendra une voleuse experte, rapide et insaisissable. Elle se faufilera dans les belles maisons tel un fantôme en filigrane, traversera les salons et s'esquivera sur les toits pour y boire sous les étoiles le vin qu'elle aura chapardé. Elle sourira et rira de chaque victoire volée.

Plus tard, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, elle essaie d'oublier sa faim obsédante et sa peur envahissante. Aujourd'hui, elle se retrouve seule dans une ville inconnue, sans argent, ni passé, ni avenir.

Sans prévenir, quelqu'un vide un seau depuis une fenêtre du premier étage. Une eau épaisse et brunâtre gicle à ses pieds sur les pavés. Reculant d'un bond pour éviter les éclaboussures, Addie heurte deux mondaines en jolie robe qui la regardent comme si elle était une tache dans le paysage.

Elle bat en retraite pour s'affaler sur un perron quelques pas plus loin. Peu après, une femme sort, un balai à la main, et l'accuse d'essayer de lui voler ses

clients.

— Va sur les quais si tu veux vendre tes attributs ! gronde-t-elle.

Addie ne saisit pas tout de suite. Ses poches sont vides. Elle n’a donc rien à vendre. Elle le fait remarquer à la courtisane, qui lui lance un regard étrange avant de répondre :

— Tu as un corps, non ?

Addie rougit. Elle vient de comprendre.

— Je ne suis pas une putain, se défend-elle.

— C’est qu’on est fière, hein ? croasse l’inconnue, un petit sourire froid aux lèvres. Ce n’est pas ta fierté qui va te remplir l’estomac !

Mais Addie s’est déjà levée. Le manteau serré autour de ses épaules, elle contraint ses jambes à avancer au lieu de se dérober sous elle. Elle aperçoit alors les portes d’une église. Non pas Notre-Dame avec ses tours grandioses et imposantes, mais un petit édifice de pierre coincé entre deux bâtiments dans une rue étroite.

Contrairement à ses parents, Addie n’a jamais été pieuse. Elle a toujours hésité entre les anciens dieux et le nouveau, mais sa rencontre avec le diable l’a fait réfléchir. À chaque ombre sa lumière. Le ténébreux a sans doute son pendant, auquel cas elle pourrait contrebalancer son vœu. Estelle ricanerait à cette idée mais, comme ce dieu-là s’est contenté d’une malédiction, la vieille femme ne pourrait pas lui reprocher de chercher refuge auprès du nouveau.

La lourde porte s’ouvre en grinçant sur ses gonds. Une fois entrée, Addie cligne des yeux dans l’obscurité jusqu’à s’y habituer. Elle découvre alors les vitraux.

La jeune fille en a le souffle coupé. Elle est frappée par la beauté paisible du lieu, le plafond voûté, la lumière rouge, bleue et verte qui dessine des motifs sur les murs. *C’est une forme d’art*, pense-t-elle en faisant quelques pas.

Un homme surgit devant elle. Il a les bras ouverts, mais son geste n’a rien d’accueillant. Le prêtre est là pour lui barrer le passage. Face à son intrusion, il lui fait non de la tête.

— Je suis désolé, grogne-t-il en la repoussant dans l’allée tel un oiseau égaré, mais il n’y a plus de place ici. Nous sommes complet.

La voilà à nouveau dans la rue. Derrière elle, le verrou s'enclenche dans un lourd grincement. Estelle se met à glousser quelque part dans l'esprit d'Addie.

« Comme tu peux le constater, raille la vieille femme, *les nouveaux dieux disposent de serrures, eux. »*

+ + +

À aucun moment Addie ne décide d'aller sur les quais.

Ses pieds ont pris la décision à sa place. Ils la guident le long de la Seine et lui font descendre les marches lorsque le soleil plonge derrière le fleuve. Ses bottes volées martèlent les planches de bois. Il fait plus sombre ici, au milieu des embarcations, dans ce décor de caisses et de tonneaux, de cordes et de bateaux qui tanguent. On la suit du regard. Les hommes lèvent les yeux de leur travail tandis que les femmes, paressant tels des chats dans l'ombre, l'épient du coin de l'œil. Elles ont l'air malades, le teint trop coloré, la bouche peinte d'un violent trait carmin. Leurs robes sont sales et abîmées, mais pas autant que celle d'Addie.

Elle n'a pas encore pris de décision, même quand elle ôte le manteau de ses épaules. Même quand un homme l'aborde, la main déjà baladeuse comme s'il tâtait un fruit.

— Combien ? demande-t-il d'une voix rauque.

Elle ne sait pas combien vaut un corps ni si elle est prête à vendre le sien. Devant son silence, les mains de l'homme se font brutales, sa poigne ferme.

— Dix sous, hasarde-t-elle.

— Tu te prends pour qui, une princesse ? ricane-t-il.

— Non, une vierge.

Chez elle, il y avait des nuits où Adeline rêvait de plaisir. Elle convoquait l'inconnu à ses côtés dans le noir, sentait ses lèvres sur ses seins… Dans son imagination, la main qu'elle glissait entre ses jambes était celle de l'homme au regard émeraude.

Mon amour, susurrait-il avant de la coller au matelas, ses boucles noires tombant devant ses yeux.

Mon amour, soufflait-elle alors qu'il la pénétrait.

Le corps de la jeune fille accueillait la vigueur de son inconnu. Quand il s'enfonçait plus avant, elle poussait un petit cri puis se mordait la main pour retenir un soupir trop bruyant. D'après sa mère, le plaisir féminin était un péché mortel mais, dans ces moments-là, Adeline s'en moquait. Elle ne voyait rien d'autre que l'envie, le désir et cet homme qui chuchotait à son oreille. La tension grandissait, la chaleur enflait comme une tempête au creux de ses reins. En pensée, Adeline pressait contre elle le corps de son inconnu et le serrait de plus en plus fort jusqu'à ce que l'orage éclate et qu'un éclair la traverse.

Cette fois, rien de tel. Dans les grognements de cet homme-là, il n'y a ni poésie, ni mélodie, ni harmonie, juste le rythme régulier d'un piston. Pas de plaisir retentissant, seulement la pression et la douleur, la tension d'un corps enfoncé de force dans un autre. Les yeux plongés dans le ciel nocturne pour ne pas avoir à regarder l'inconnu qui s'agite en elle, Addie sent le ténébreux l'observer.

Les voilà de retour dans les bois, la bouche du dieu sur la sienne, ses lèvres tachées de sang tandis qu'il chuchote :

« C'est fait. »

L'homme des quais de Seine donne une dernière poussée avant de s'écrouler sur elle comme un poids mort. Impossible… Impossible qu'Addie ait tout donné en échange de ce moment. Impossible qu'elle ait effacé son passé pour ce genre d'avenir. La panique lui serre la gorge, mais cet inconnu-là s'en moque – il ne s'en aperçoit même pas. Il se redresse et jette une poignée de pièces sur les pavés puis s'éloigne d'un pas traînant. À genoux pour ramasser sa récompense, Addie rend son dernier repas dans la Seine.

+ + +

Quand on lui demandera ses premiers souvenirs de Paris, de ces mois terribles, Addie répondra que c'était une période de chagrin embrumé dont elle ne se souvient pas.

Mais, bien sûr, elle n'a rien oublié.

Elle se rappelle la puanteur qui émanait de la nourriture avariée et des ordures, les eaux saumâtres de la Seine et les silhouettes sur les quais. Elle se

rappelle ces instants de charité effacés par une porte qui se ferme ou l'aube qui pointe. Elle se rappelle avoir pleuré son foyer avec son pain frais et son feu de cheminée, la douce mélodie de sa famille et les puissantes percussions de la voix d'Estelle. Son ancienne vie, abandonnée en échange de celle qu'elle croyait vouloir – une nouvelle vie volée et remplacée par cette horreur.

Et pourtant, elle se rappelle aussi s'être émerveillée de la cité, de la façon dont la lumière s'infiltrait le matin pour s'estomper le soir, de la splendeur taillée dans les blocs de pierre. Malgré la crasse, le chagrin et la déception, Paris était une ville pleine de surprises. La beauté jaillissait à travers les fissures.

Addie se rappelle le bref répit de ce premier automne, le brillant tourbillon des feuilles sur les trottoirs, mariant le vert à l'or comme la vitrine d'un bijoutier, avant la brusque et violente plongée dans l'hiver.

Elle se rappelle les frimas qui lui rongeaient les doigts et les orteils avant de les engloutir tout entiers. Et la faim. À Villon, certains mois étaient difficiles, quand une vague de froid emportait la fin d'une récolte ou qu'un gel tardif détruisait les nouvelles pousses. Mais, cette fois, c'est une autre sorte de faim qui la laboure de l'intérieur et lui griffe les côtes. Addie a beau savoir qu'elle n'en mourra pas, cette faim l'épuise, la blesse, la terrorise. Elle n'a pas perdu une once de chair, mais son estomac se tord, se ronge et, tout comme ses pieds refusent de s'endurcir, ses nerfs refusent d'apprendre. Elle ne connaît pas l'engourdissement ni la quiétude qui naît de l'habitude. La douleur est toujours présente et vive, la sensation aussi nette que son souvenir.

Addie se rappelle aussi le pire.

Elle se rappelle le gel, ce froid brutal tombé tout à coup sur la ville et la maladie qui s'est infiltrée dans son sillage, comme une brise d'automne dispersant autant de cadavres que de feuilles mortes. Le spectacle et le fracas des charrettes sur les pavés parisiens, qui passent avec leur triste cargaison. Addie regarde ailleurs pour ne pas voir les corps décharnés empilés à l'arrière. Elle s'emmitoufle dans son manteau volé et descend la rue d'un pas titubant en rêvant de chaleur estivale tandis que le froid s'insinue dans ses os.

Je n'aurai plus jamais chaud, songe-t-elle. Deux fois elle est retournée sur les quais, mais l'air glacial a contraint les clients à s'abriter dans les bordels. La

vague de froid a fait de Paris une ville cruelle. Les riches se barricadent chez eux, collés à leur feu de cheminée, tandis que, dans les rues, les pauvres sont affaiblis par l'hiver. Comment faire pour s'en protéger ? Les refuges, rares, sont tous occupés.

Cette première année, Addie est trop épuisée pour se battre, trop épuisée pour chercher un abri.

Une nouvelle rafale s'engouffre dans la rue. La jeune fille s'arc-boute contre elle, le regard flou. Pour échapper aux violentes bourrasques, elle se glisse dans une ruelle étroite. Le calme soudain, l'absence de vent, l'accueille comme un duvet chaud et doux. Ses genoux se dérobent sous elle. Addie s'écroule dans un coin sur une volée de marches. Elle regarde ses doigts bleuir. On dirait que le givre se répand sur sa peau… À moitié endormie, elle s'émerveille en silence de sa propre métamorphose. Son souffle part en buée : à chaque nouvelle expiration, il dissimule un bref instant le monde jusqu'à ce que la ville grise devienne blanche, toute blanche. Fait étrange, ce phénomène semble s'accentuer à chacune de ses respirations, comme si elle embuait une vitre. Combien en faudrait-il pour escamoter le monde ? Pour l'effacer à son tour ?

C'est peut-être elle qui voit trouble. Peu importe. Elle est fatiguée. Exténuée. Addie n'arrive pas à rester éveillée. D'ailleurs, à quoi bon ? Le sommeil est une bénédiction.

Peut-être se réveillera-t-elle au printemps, comme la princesse dans les histoires de son père. Étendue sur la rive herbeuse de la Sarthe, elle ouvrira les yeux sur Estelle qui la poussera du bout de sa chaussure usée en se moquant de ses assoupissements.

+ + +

Mon heure est venue.

Voilà ce que pense Addie, au moins un court instant.

Le monde est plongé dans l'obscurité, le froid ne suffit pas à refouler l'odeur de putréfaction et elle n'arrive plus à bouger. Elle se rappelle alors qu'elle ne peut pas mourir. Son cœur, obstiné, lutte pour continuer de battre, tout comme ses poumons, tenaces, s'efforcent de se gonfler d'air. Addie se rend compte que

ses membres ne sont pas inertes, mais coincés de tous côtés par des sacs pesants. La panique s'empare de son esprit encore endormi. Lorsqu'elle bouge, les sacs se déplacent légèrement. L'obscurité se fend pour laisser passer un rai de lumière grise.

La jeune fille se tortille pour dégager un bras, puis l'autre, qu'elle ramène contre elle. Elle commence à s'extraire des sacs mais, à ce moment précis, elle sent des os sous le tissu. Sa main effleure une peau cireuse, ses doigts s'emmêlent dans des cheveux. La voilà réveillée – bien réveillée, même. Elle se débat avec frénésie, prête à tout pour se libérer.

Elle parvient à se hisser hors du tas en s'appuyant sur la colline osseuse formée par le dos d'un cadavre. Non loin, des yeux vides la fixent. Une mâchoire béante. Addie descend de la charrette en titubant avant de s'effondrer par terre, prise de nausée, en pleurs mais en vie.

Un sifflement horrible s'échappe de sa gorge. Une toux stridente coincée entre le sanglot et le rire.

Un cri s'élève aussitôt. Addie finit par comprendre qu'il ne vient pas de ses propres lèvres gercées. Une femme déguenillée se tient de l'autre côté de la route, les mains devant la bouche, horrifiée.

Addie ne peut même pas lui en vouloir : quel choc ce doit être de voir un cadavre s'échapper d'une charrette !

La femme se signe.

— Je ne suis pas morte ! lance la jeune fille d'une voix rauque.

Mais l'inconnue bat en retraite et Addie retourne sa fureur contre la carriole.

— Je ne suis pas morte ! répète-t-elle en donnant un coup de pied dans la roue de bois.

— Eh ! s'écrie un homme qui porte les jambes d'un cadavre frêle et tordu.

— Recule ! hurle un autre qui le tient par les épaules.

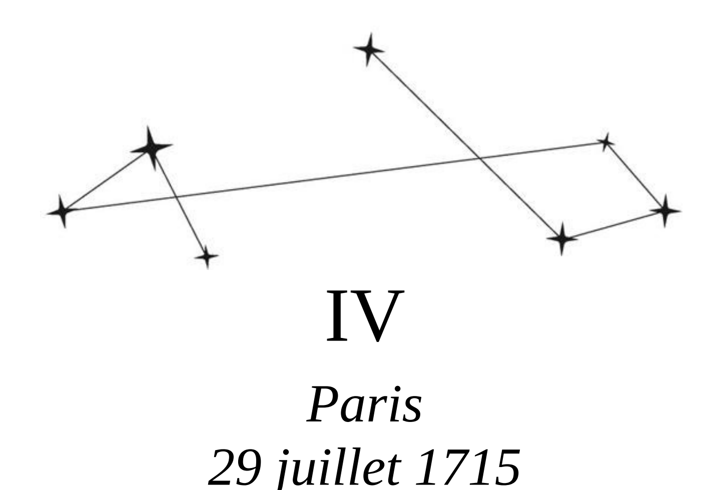
Évidemment, ils ne se rappellent pas l'avoir jetée dans le tas. Elle s'éloigne tandis qu'ils balancent le nouveau corps dans la carriole, où il atterrit avec un bruit sourd et répugnant sur les autres cadavres. L'estomac d'Addie se retourne à la pensée qu'elle se trouvait parmi eux un instant auparavant.

Au son du fouet qui claque, les chevaux se traînent en avant et les roues tournent sur les pavés. Ce n'est qu'une fois la charrette disparue, au moment où Addie plonge ses mains tremblantes dans les poches de son manteau, qu'elle les trouve vides.

Le petit oiseau de bois s'est envolé. L'unique vestige de sa vie passée, emporté avec les morts.

Pendant des mois, elle ne cessera de chercher de sa main l'oiseau, glissant par réflexe ses doigts dans sa poche comme pour lisser un épi dans ses cheveux. Pas plus que son cœur, qui s'emballe chaque fois qu'elle ne trouve rien, ses doigts ne semblent comprendre que la figurine a disparu. Au cœur de son chagrin surgit un soulagement atroce : depuis son départ de Villon, elle craignait de perdre cette dernière relique. Maintenant que la petite sculpture a disparu, une joie coupable se mêle à sa peine.

Le dernier lien avec son ancienne vie s'est brisé. Quoique de force, Addie s'en trouve bel et bien libérée.



IV

Paris
29 juillet 1715

« Rêveuse » n'est pas un mot assez fort. Il évoque un sommeil satiné, des journées paisibles dans l'herbe haute, des traces de fusain sur un doux parchemin.

Addie se raccroche encore à ses rêves, mais elle apprend à se montrer plus dure, plus affûtée. Elle est un peu moins la douce main de l'artiste et un peu plus la lame qui aiguise le crayon.

— Sers-moi à boire, ordonne-t-elle en tendant la bouteille de vin.

L'homme la débouche et remplit les deux verres posés sur l'étagère de la chambre louée. Il lui en tend un, mais elle n'y touche pas : elle attend qu'il vide le sien d'un trait, puis qu'il en descende un deuxième. Il délaisse enfin la bouteille pour attraper la robe d'Addie.

— Pourquoi se presser ? demande-t-elle en le faisant reculer. Tu as payé pour la chambre. On a toute la nuit !

Elle veille à ne pas le repousser, à jouer l'effarouchée. Certains hommes, comme elle l'a découvert, prennent plaisir à passer outre la volonté d'une femme. Addie porte son propre verre à la bouche avide de l'homme et verse le contenu couleur rouille entre ses lèvres en feignant un geste de séduction plutôt que de manipulation.

Il boit tout puis jette le verre. De ses mains maladroites, il lui tripote la poitrine et se débat avec les liens de son corset.

— J'ai hâte de… marmonne-t-il.

Mais la drogue dans le vin fait déjà effet. Peu après, sa langue devient pâteuse et sa voix s'étrangle dans sa gorge.

Sans lâcher la robe d'Addie, il s'écroule sur le lit. Quelques instants plus tard, ses yeux se révulsent et il s'effondre sur le côté, assoupi avant même de toucher l'oreiller.

Addie se penche pour le pousser hors du lit. L'homme tombe sur le sol comme un vulgaire sac de grains, non sans étouffer un grognement, mais il reste endormi.

Elle finit de desserrer les liens de sa robe jusqu'à pouvoir respirer de nouveau. C'est la mode à Paris : les tenues sont deux fois plus serrées et deux fois moins pratiques qu'à la campagne.

Puis elle s'étire sur le lit, ravie de l'avoir pour elle toute seule au moins cette nuit. Elle sera bien obligée de recommencer le lendemain, mais elle préfère ne pas y penser.

C'est toute la folie de cette histoire. Les journées sont de l'ambre et elle est la mouche piégée à l'intérieur. Impossible de réfléchir en termes de jours ou de semaines : sa vie n'est qu'un enchaînement d'instants. Le temps n'a plus vraiment de sens – et pourtant, elle en a gardé la notion. Malgré tous ses efforts, elle semble incapable de s'en affranchir : elle sait quel mois on est, quel jour, quelle nuit. Elle sait donc que cela fait un an.

Un an qu'elle a fui son propre mariage.

Un an qu'elle s'est échappée dans les bois.

Un an qu'elle a vendu son âme pour vivre, pour être libre, pour avoir le temps.

Un an passé à apprendre les limites de cette nouvelle vie.

Un an à longer les grilles de sa malédiction comme un lion les barreaux de sa cage. (Elle a pu observer ces animaux de ses propres yeux. À Paris, au printemps, dans le cadre d'un spectacle. Ils n'avaient rien à voir avec ce qu'elle avait imaginé. À la fois plus imposants et plus modestes, leur majesté se trouvant

réduite aux dimensions de leurs cellules. Fascinée par leur regard affligé, fixé au-delà des visiteurs sur la sortie du chapiteau, unique rayon de liberté, Addie est retournée les voir une dizaine de fois.)

Un an entre les murs de ce pacte, contrainte de souffrir sans mourir, de s'affamer sans maigrir, de désirer sans dépérir. Chaque instant gravé dans sa mémoire, alors qu'elle-même sort de l'esprit des autres à la moindre occasion, effacée par une poignée qui se tourne, une courte absence ou quelques minutes de sommeil. Incapable de laisser une trace sur rien ni personne – pas même sur cet homme écroulé par terre.

Elle sort de ses jupes le flacon de laudanum et le soulève à la lumière. Après trois tentatives et deux fioles gâchées de la précieuse drogue, elle a compris qu'elle ne pouvait pas la verser elle-même dans les verres. Elle ne pouvait pas commettre ce méfait. Il lui fallait verser la drogue dans la bouteille de vin avant de la reboucher et les laisser se servir eux-mêmes. Dans ce cas, elle n'était plus responsable.

Vous voyez ? Elle apprend. Toute seule.

Tout en inclinant la bouteille pour verser les dernières gouttes de substance laiteuse dans le verre, elle se demande si cette drogue pourrait lui offrir une nuit vraiment réparatrice, avec un sommeil sans rêves.

— Quelle déception !

Au timbre de la voix, Addie manque de lâcher le flacon. Elle fait volte-face dans la petite chambre et scrute l'obscurité sans trouver personne.

— Je t'avoue, ma chère, que je m'attendais à mieux.

La voix semble émaner de toutes les ombres à la fois, puis d'une seule. Elle prend forme dans le coin le plus obscur de la pièce comme un panache de fumée. Le dieu s'avance alors dans le cercle lumineux projeté par la flamme de la bougie. Il a le front orné de boucles noires, le visage creusé d'ombres et des yeux verts qui brillent de leur propre lumière.

Addie sent son cœur cogner dans sa poitrine à la vue de son inconnu avant de se rappeler que ce n'est pas lui, mais l'ombre venue des bois.

Durant toute cette année passée à éprouver les limites de sa malédiction, elle a appelé le ténébreux. Elle a imploré la nuit, enterré des pièces précieuses sur les

rives de la Seine et supplié le dieu de répondre à cette simple question : pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

Et voilà qu'elle lui jette la fiole de laudanum à la tête. Il n'esquisse aucun geste pour l'attraper. Inutile : le flacon passe à travers lui pour se briser contre le mur.

— Bonsoir, Adeline, lance-t-il en lui adressant un regard apitoyé.

Adeline… Un nom qu'elle croyait pourtant ne plus jamais entendre. Un nom comme une blessure, qui lui serre la gorge.

— Vous ! lance-t-elle d'une voix rageuse.

Un petit signe de tête. L'esquisse d'un sourire.

— Je t'ai manqué ?

Addie se jette sur l'ombre comme elle a jeté le flacon, en s'attendant à passer au travers pour éclater de la même façon. Mais ses mains rencontrent un être de chair et d'os, du moins en apparence. Elle lui martèle le torse avec l'impression de frapper un arbre : la surface est dure et le geste, vain.

Amusé, le ténébreux la dévisage et répond à sa propre question :

— On dirait bien.

La jeune fille se dégage aussitôt. Elle a envie de hurler de toutes ses forces, de céder à la colère qui gronde en elle, de laisser couler ces larmes qui manquent de l'étouffer.

— Vous m'avez abandonnée. Vous m'avez tout pris et puis vous êtes parti. Combien de nuits vous ai-je supplié…

— Je t'ai entendue, réplique-t-il, un rictus sadique aux lèvres.

— Mais vous n'êtes jamais venu, rétorque-t-elle, le visage tordu de rage.

Le ténébreux écarte les bras comme pour dire : « Je suis là maintenant. » Addie voudrait lui faire ravaler son insolence à coups de poing, même si elle sait pertinemment que le frapper ne sert à rien. Elle voudrait le bannir, le chasser de cette chambre comme une malédiction qu'on brise, mais elle doit absolument lui poser la question qui lui brûle la langue. Il faut qu'elle sache.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que vous m'avez fait ça ?

Feignant l'inquiétude ou l'incompréhension, le dieu fronce les sourcils.

— Je t'ai accordé ton souhait.

— J’ai seulement demandé plus de temps, une vie de liberté…

— Je t’ai donné les deux, la coupe-t-il en faisant glisser ses doigts sur la tête de lit. L’année passée n’a laissé aucune trace… (Addie s’étouffe d’indignation, mais le ténébreux poursuit.) Tu es en vie, n’est-ce pas ? Indemne, qui plus est. Tu ne vieillis pas. Tu ne dépéris pas. Quant à la liberté, comment aurais-je pu faire mieux ? Tu n’as de comptes à rendre à personne !

— Ce n’est pas ce que je voulais et vous le savez.

— Tu ne savais pas ce que tu voulais, aboie-t-il avant de s’avancer vers elle. Et, même si c’était le cas, tu aurais dû choisir tes mots avec un plus grand soin.

— Vous m’avez dupée…

Le ténébreux vient combler l’espace qui les sépare.

— C’est toi qui t’es trompée, la corrige-t-il, sa voix bientôt réduite à un murmure. Tu ne te rappelles pas, Adeline ? Tu étais si impétueuse, si effrontée. Tu butais sur les mots comme sur des racines. Tu ne cessais d’énumérer ce que tu ne voulais pas.

Désormais collé à elle, il glisse une main le long du bras de la jeune fille qui s’efforce de ne pas reculer : pas question de le laisser jouer le rôle du loup pour endosser celui du mouton. Mais c’est difficile. Il a beau ressembler à son inconnu, ce n’est pas un homme. Il n’a rien d’un être humain. Il se cache derrière un masque qui ne lui va pas. Malgré tout, elle entraperçoit son vrai visage, comme dans les bois, un visage difforme, monstrueux et menaçant. Sous ce regard émeraude, le ténébreux frémit.

— Tu m’as demandé l’éternité et j’ai refusé. Tu m’as supplié, imploré et après… tu te rappelles ce que tu m’as dit ?

Au moment où elle entend le dieu répondre, Addie distingue sa propre voix, qui prononce les mêmes mots.

« Prenez ma vie quand j’en aurai terminé avec elle. Vous pourrez avoir mon âme quand je n’en voudrai plus. »

Elle recule devant ces paroles, devant le dieu. Ou, plutôt, elle essaie, mais l’ombre ne la laisse pas faire. La main du ténébreux posée sur son bras resserre sa prise et l’autre se pose sur sa nuque comme celle d’un amant.

— N’avais-je pas intérêt à te mener la vie dure ? À te pousser vers une reddition inévitable ?

— Vous n’étiez pas obligé, chuchote-t-elle de cette voix mal assurée qu’elle déteste.

— Ma chère Adeline… réplique-t-il en passant une main dans les cheveux de sa proie. Je m’intéresse aux âmes, pas aux sentiments.

Ses doigts se resserrent autour de sa chevelure qu’il empoigne pour la contraindre à incliner la tête en arrière et croiser son regard. Du visage du ténébreux n’émane aucune douceur – juste une sorte de beauté sauvage.

— Allez… insiste le dieu. Donne-moi ce que je veux et l’affaire sera conclue. Ta souffrance prendra fin.

Une âme pour une seule année de chagrin et de folie.

Une âme pour des pièces de cuivre sur un quai parisien.

Une âme pour rien de plus.

Il serait faux de dire qu’elle n’a pas été tentée. Qu’elle n’a pas pensé à abandonner, à renoncer, ne serait-ce qu’un instant. Voilà pourquoi elle demande :

— Qu’est-ce que je deviendrais ?

Ces épaules si souvent dessinées, convoquées tant de fois, se contentent d’un haussement dédaigneux.

— Tu ne serais plus rien, ma chère, répond l’ombre. Mais c’est un néant plus doux que celui-ci. Rends-toi et je te libérerai.

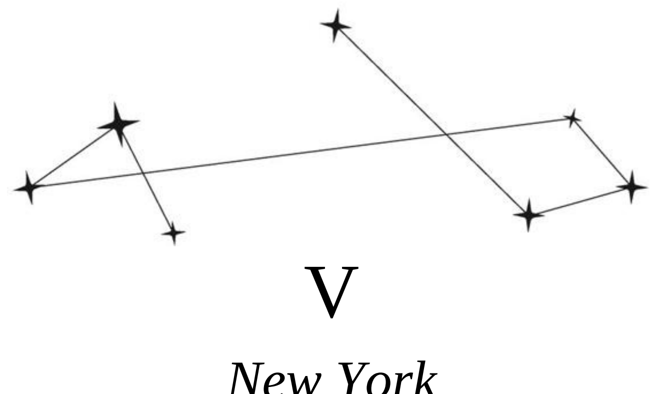
Si elle a hésité, si elle a jamais songé à céder, cette indécision s’est vite envolée. Les rêveurs sont aussi des rebelles.

— Je refuse, grogne-t-elle.

À ces mots, le ténébreux la fusille du regard. Ses yeux verts s’assombrissent comme un tissu détrempé. Il laisse retomber ses mains.

— Tu céderas. Bien assez vite.

Le dieu ne recule pas, ne lui tourne pas le dos. Il disparaît tout simplement. Englouti par l’obscurité.



V

New York
13 mars 2014

Henry Strauss n’a jamais été du matin.

Non pas qu’il n’en ait pas envie. Il rêve de se lever en même temps que le soleil, de boire son premier café pendant que la ville dort encore, avec devant lui la promesse d’une journée bien remplie.

Ce n’est pas faute d’avoir essayé. Les rares matins où il est parvenu à se lever avant l’aube, il s’en est félicité : regarder le jour poindre en ayant l’impression, pour une fois, d’être en avance et non en retard… Mais voilà qu’une soirée se prolonge et que le jour suivant est repoussé. Il lui semble désormais ne plus avoir le temps, être toujours en train de courir partout.

Aujourd’hui, c’est pour le petit-déjeuner avec Muriel, sa sœur cadette. Henry descend la rue en hâte, la tête encore légèrement embrumée après la soirée de la veille. Il aurait pu – il aurait dû – annuler. Mais il a déjà reporté le rendez-vous trois fois au cours du dernier mois et il ne veut pas passer pour un frère indigne. Muriel, de son côté, s’efforce d’être une meilleure sœur. C’est gentil de sa part et, surtout, c’est nouveau.

Henry ne s’est jamais rendu dans ce bistrot où il doit la retrouver. Ce dernier ne fait pas partie de ses endroits préférés – cela dit, le libraire commence à être à court de cafés dans son quartier. Vanessa a gâché la première adresse. Milo, la seconde. Et l’expresso de la troisième avait un goût de charbon de bois. Alors il

a laissé le choix à Muriel, qui a élu un « petit café pittoresque » baptisé *Sunflower* sans enseigne ni adresse. Aucun moyen de le localiser sans ce radar à hipsters dont Henry est à l'évidence dépourvu.

Repérant enfin un tournesol dessiné au pochoir sur un mur de l'autre côté de la rue, il trottine pour passer au feu rouge, heurte un inconnu et marmonne des excuses (alors que l'autre lui assure que tout va bien, vraiment, pas de problème). Quand il finit par trouver l'entrée du café, l'hôtesse commence par dire que c'est complet avant de lever les yeux vers lui. Désormais tout sourire, elle annonce qu'elle va voir ce qu'elle peut faire pour lui.

Henry cherche Muriel du regard, mais sa sœur a toujours considéré le temps comme une donnée aléatoire. Bien qu'il soit en retard, elle l'est encore davantage. Pour une fois, il s'en réjouit secrètement : il va pouvoir respirer, se recoiffer, se libérer de cette écharpe qui l'étrangle et même commander un café. Il essaie de se rendre présentable. Ça ne suffira pas à changer l'image qu'elle a de lui mais, au moins, il aura fait un semblant d'efforts.

Cinq minutes plus tard, Muriel fait son entrée dans une tornade de boucles noires et de confiance inébranlable. Comme d'habitude.

À vingt-quatre ans, Muriel Strauss ne parle du monde qu'en termes d'« authenticité conceptuelle » et de « vérité créative ». Depuis son premier semestre à la Tisch School of the Arts, où elle a vite compris qu'elle était plus douée pour commenter l'art que pour le créer, elle est devenue la coqueluche de la scène artistique new-yorkaise.

Henry adore sa sœur, vraiment. Mais Muriel a toujours été comme un parfum capiteux. Plus agréable à petites doses et à distance.

— Henry ! s'écrie sa sœur.

Elle ôte son manteau dans un geste théâtral et s'assied.

— Tu as l'air en forme, ajoute-t-elle.

Ce n'est pas vrai, mais il se contente de répondre :

— Toi aussi, sœurette.

Elle lui adresse un grand sourire avant de commander un *latte*. Henry s'attend à un silence gêné : il ne sait jamais quoi lui dire. Par chance, Muriel est une experte en conversation. Il boit donc son café noir et prend ses aises pendant

qu’elle lui raconte le nouveau drame survenu dans une galerie éphémère, enchaîne sur son planning pour la Pâque juive et s’extasie sur un festival d’art expérientiel de la High Line qui n’a même pas commencé. Une fois terminée sa diatribe sur une œuvre de *street art* qui n’était pas un tas d’ordures mais un commentaire sur le gaspillage capitaliste – diatribe ponctuée par Henry de « hmm » discrets et de hochements de tête approbateurs –, Muriel mentionne leur frère aîné.

— Il a demandé de tes nouvelles.

Voilà une phrase que la benjamine n’a jamais prononcée. Ni au sujet de David ni à l’intention de Henry.

— Pourquoi ?

La question lui a échappé. Sa sœur lève les yeux au ciel avant de répondre :

— Si je devais deviner, je dirais : parce qu’il tient à toi.

Henry manque de s’étrangler avec son café.

David Strauss tient à beaucoup de choses. À son statut de plus jeune chirurgien en chef du très réputé hôpital Mont Sinaï. À ses patients, sûrement. Il tient aussi à trouver du temps pour le Midrash, quitte à y consacrer une soirée en pleine semaine. Il tient à ses parents et à leur fierté devant ses accomplissements. En revanche, David Strauss ne se soucie certainement pas de son frère cadet – seulement des mille et une façons dont il détruit la réputation de la famille.

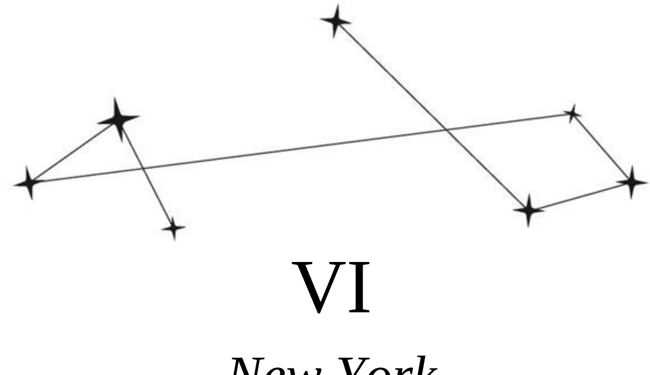
Henry consulte sa montre, qui n’indique pas la bonne heure ni aucune autre, d’ailleurs.

— Désolé, petite sœur, lance-t-il en faisant racler sa chaise sur le sol. Il faut que j’ouvre le magasin.

Muriel ravale le commentaire qu’elle s’apprêtait à sortir – encore une nouveauté pour elle. Au lieu de quoi, elle se lève pour le prendre dans ses bras et le serrer fort contre elle. Comme pour s’excuser. Comme pour lui montrer son affection ou son amour, pourquoi pas. Sa sœur mesure une bonne dizaine de centimètres de moins que lui. S’ils étaient vraiment proches, il pourrait poser le menton sur sa tête, mais ce n’est pas le cas.

— Donne de tes nouvelles, dit Muriel.

Henry le lui promet.



VI

New York
13 mars 2014

Addie est réveillée par une caresse sur sa joue.

Le geste est si doux qu'elle croit rêver. Elle ouvre les yeux sur la guirlande lumineuse accrochée au toit et voit Sam accroupie au pied de la chaise longue, le front plissé par l'inquiétude. Elle a détaché ses cheveux, crinière de boucles blondes autour de son visage.

— Salut, la Belle au bois dormant ! lance-t-elle en rangeant une cigarette non allumée dans son paquet.

Frissonnante, Addie se redresse et resserre les pans de sa veste autour d'elle. La matinée est froide et nuageuse. Le ciel, une étendue blanche sans soleil. Elle n'avait pas l'intention de dormir aussi longtemps, aussi tard. Non qu'elle ait quelque part où aller, mais passer la nuit ici lui semblait une bonne idée la veille au soir, quand elle sentait encore ses doigts.

L'Odyssée est tombé de ses genoux. Le livre repose par terre, à l'envers, la couverture humide de rosée matinale. Elle le ramasse et fait de son mieux pour essuyer la jaquette et lisser les pages pliées ou tachées.

— On gèle ici, dit Sam en aidant Addie à sortir du transat. Viens !

Voilà comment la peintre s'exprime toujours : par des affirmations plutôt que des questions, par des ordres qui ressemblent à des invitations. Elle tire vers la porte du toit une Addie trop frigorifiée pour protester, qui la suit dans

l’escalier jusqu’à un appartement. Celui de Sam, qu’elle feint de ne pas connaître.

Le battant s’ouvre sur un chantier pas possible. L’entrée, la chambre et la cuisine sont pleines à craquer d’œuvres et d’objets d’art. Seul le salon – au fond de l’appartement – est spacieux et dégagé. Ni canapé ni table, rien qu’un chevalet et un tabouret devant deux grandes fenêtres.

— *C’est dans cette pièce que je vis*, a expliqué Sam la première fois qu’elle a ramené Addie chez elle.

— *Je vois ça*, lui a-t-elle répondu.

La peintre a entassé toutes ses possessions dans les trois quarts de l’appartement pour préserver le calme du dernier quart. Un ami lui a proposé un atelier à un prix imbattable, mais elle l’a trouvé froid. Or elle a besoin de chaleur pour peindre.

— Désolée, s’excuse-t-elle en contournant une toile avant d’enjamber un carton. C’est un peu encombré, en ce moment.

Addie n’a jamais vu son appartement dans un autre état. Elle adorerait découvrir ce sur quoi Sam travaille, la toile à l’origine de la peinture blanche sous ses ongles et de cette tache rose sous sa mâchoire. Mais elle se contente de suivre l’artiste qui évite, escalade et traverse le désordre jusqu’à la cuisine. Tandis que son hôte allume la cafetière, Addie balaie la pièce du regard pour repérer les nouveautés. Un vase violet. Une pile de livres commencés mais jamais finis, une carte postale d’Italie. Sa collection de tasses, en perpétuelle expansion. Certaines accueillent des pinceaux propres.

— Tu peins, dit Addie en désignant le tas de toiles appuyées contre la cuisinière.

— Oui, confirme Sam, un grand sourire aux lèvres. Surtout des œuvres abstraites. Ou absurdes, comme dit mon ami Jake. Ce n’est pas vraiment absurde, mais… les autres peignent ce qu’ils voient. Moi, je peins ce que je ressens. Ça peut paraître étrange d’échanger un sens contre un autre, mais de cette transmutation naît une certaine beauté.

Elle verse du café dans deux tasses, l’une verte, basse et large comme un bol, l’autre haute et bleue. Au lieu de « vert ou bleu », elle lui demande « chiens

ou chats », même s’il n’y a ni chats ni chiens dessus. Ce à quoi son invitée répond « chats » et Sam lui tend la grande tasse bleue, sans autre commentaire.

Leurs doigts se frôlent. Addie ne s’était pas aperçu qu’elles se tenaient aussi près l’une de l’autre, assez pour qu’elle distingue les stries argentées dans les yeux bleus de Sam, assez pour que cette dernière compte ses taches de rousseur.

— Tu as le visage constellé d’étoiles, déclare l’artiste.

Et ce n’est pas la première fois que tu me le dis, pense à nouveau Addie. Elle voudrait reculer, partir, s’épargner la folie de cette malédiction faite de répétitions et de réflexions. Au lieu de quoi, elle serre la tasse entre ses mains pour boire une longue gorgée. La première note est forte et amère, la deuxième vive et sucrée.

En l’entendant pousser un soupir de plaisir, la peintre lui lance un sourire éclatant.

— Délicieux, hein ? Le secret, c’est…

Les fèves de cacao, pense Addie.

— Les fèves de cacao, annonce Sam.

L’artiste prend une longue gorgée avant de reposer sa tasse qui, en réalité, a tout d’un bol. Puis elle se penche au-dessus du comptoir, la tête inclinée sur son café comme devant une offrande.

— Tu ressembles à une fleur fanée, la taquine son invitée.

L’intéressée lui adresse un clin d’œil avant de lever sa tasse.

— Arrose-moi et regarde-moi éclore !

Addie ne l’a jamais vue ainsi. Pas le matin. Bien entendu, elle s’est déjà réveillée à ses côtés, mais leurs échanges étaient alors teintés d’excuses, de gêne. Parce que Sam ne se souvenait de rien. Il n’est jamais plaisant de s’attarder dans ces moments-là. Mais, maintenant… c’est différent. Un souvenir créé pour la première fois.

— Oh mais désolée ! s’excuse son hôte. Je ne t’ai même pas demandé ton nom.

Voilà ce qu’elle adore chez Sam. Addie l’a remarqué dès le début : cette fille vit et aime sans retenue. Il émane d’elle une chaleur que la plupart des gens

réservent à leurs proches. D’abord les besoins, ensuite les explications. Elle commence par l’accueillir et la réchauffer avant de lui demander son nom.

— Madeline, répond Addie.

C’est la version la moins éloignée de son vrai prénom.

— Miam ! J’adore les madeleines. Moi, c’est Sam.

— Enchantée, Sam, répond Addie comme si elle savourait son nom pour la toute première fois.

— Au fait, poursuit son hôte comme si elle venait d’y penser, qu’est-ce que tu fabriquais sur le toit ?

— Oh ! s’exclame-t-elle avec un petit rire gêné. Je ne comptais pas y passer la nuit. Je ne me rappelle même pas m’être assise sur le transat. Je ne pensais pas être si fatiguée… Je viens d’emménager au 2F et, apparemment, je ne me suis pas encore habituée au boucan. Comme je n’arrivais pas à dormir, je suis montée prendre l’air pour assister au lever du soleil.

Avec l’habitude, les mensonges lui viennent désormais naturellement.

— On est voisines ! se réjouit Sam en posant sa tasse vide. Tu sais quoi ? J’aimerais bien réaliser ton portrait, un de ces jours.

Addie se retient de répliquer : « C’est déjà fait. »

— Enfin, ce ne serait pas vraiment un portrait, poursuit la peintre en se dirigeant vers le couloir.

Sa fausse voisine la suit. De son doigt, l’artiste fait défiler les toiles en les regardant une à une, comme des vinyles chez un disquaire.

— Je travaille sur une série de portraits sous forme de ciels.

Une douleur sourde traverse la poitrine d’Addie. Elle se revoit six mois plus tôt, allongée dans le lit de Sam qui dessine sur ses joues la constellation qui les pare. Son doigt a la touche légère et précise d’un pinceau.

— *Tu sais,* lui a avoué la peintre, *on dit que les gens sont tous uniques, comme des flocons de neige. Pour moi, ils ressemblent plutôt à des ciels : certains nuageux, d’autres orageux, d’autres encore dégagés, mais il n’y en a jamais deux pareils.*

— *Et moi, je suis quel genre de ciel ?* a demandé Addie.

Sam l'a fixée sans ciller, puis son visage s'est éclairé de cette lueur qu'elle avait déjà vue une centaine de fois chez une centaine d'artistes : l'éclat de l'inspiration, comme si une lumière s'allumait en eux. Tout excitée, la jeune femme a bondi hors du lit pour emmener son nouveau modèle au salon.

Addie a passé une heure assise sur le parquet, enveloppée de rien d'autre qu'une couverture, à écouter les murmures et les raclements de la peinture sur la palette et le sifflement du pinceau sur la toile. Une fois terminée, l'œuvre représentait un ciel nocturne de facture unique. D'épaisses traînées noires et anthracite mariées à de fines stries de gris moyen, la couche de peinture si chargée qu'elle formait un relief sur la toile. Et, parsemés sur toute la surface, une poignée de points argentés qu'on aurait dits accidentels, comme des éclaboussures projetées par le pinceau, sauf qu'ils étaient au nombre de sept, petits, distants et espacés telles des étoiles.

La voix de Sam la ramène au présent, dans la cuisine.

— J'aurais bien aimé te montrer mon tableau préféré, confie-t-elle. Le premier de la série : *Une nuit oubliée*. Mais je l'ai vendu à un collectionneur du Lower East Side. C'était ma première grosse vente : l'équivalent de trois mois de loyer. Elle m'a permis d'être repérée par une galerie. Mais, franchement, ce n'est pas facile de se séparer de ses œuvres. Et puis, ce n'est pas comme si j'avais vraiment le choix – je n'ai aucune envie d'entretenir le mythe de l'artiste fauché –, mais elle me manque chaque jour un peu plus.

Sa voix se fait plus douce.

— Le plus fou, c'est que chaque œuvre de cette série est inspirée par quelqu'un. Un ami, un voisin, un inconnu rencontré dans la rue… Je me souviens de chacun d'entre eux. Mais, rien à faire, je n'arrive pas à me souvenir d'elle.

— Tu penses que c'était une fille ? demande Addie, la gorge serrée.

— Oui, j'en suis sûre. Le tableau dégageait cette énergie particulière.

— Peut-être que tu l'as rencontrée dans tes rêves.

Sam fixe alors sa fausse voisine comme elle l'avait fait ce soir-là, avec la même étincelle dans les yeux.

— Peut-être… Je me souviens rarement de mes rêves. Mais tu sais quoi ? Tu me rappelles cette toile. Oh là là… s'afflige-t-elle en portant la main à son front. On dirait une tentative de drague minable ! Pardon… Bon, je vais prendre une douche.

— Je vais te laisser. Merci pour le café.

— Tu es pressée ? demande Sam en se mordant la lèvre.

Non, Addie n'est pas pressée. Elle pourrait la suivre sous la douche, puis s'envelopper dans une serviette et s'asseoir par terre dans le salon pour voir quel genre de portrait Sam réaliserait d'elle, cette fois. Elle le pourrait. Oui, elle le pourrait. Elle pourrait s'immerger dans ce moment pour toujours, mais elle sait qu'il n'offre aucun avenir. Seulement un nombre infini d'instants présents aux côtés de Sam, autant qu'elle puisse en supporter.

— Désolée… répond-elle, le cœur serré.

La peintre hausse les épaules.

— On se reverra ! dit-elle avec assurance. Après tout, on est voisines.

— Absolument ! approuve l'immortelle en plaquant un sourire sur son visage.

Sam la raccompagne jusqu'à la porte. À chaque pas, Addie se retient de se retourner.

— On reste en contact, dit l'artiste.

— Bien sûr, promet sa fausse voisine juste avant que la porte ne se referme.

Dans un soupir, Addie s'adosse au battant. Elle écoute les pas de Sam s'éloigner dans le couloir encombré, avant de se contraindre à se redresser et à partir.

Dehors, le ciel de marbre blanc s'est fissuré pour laisser apparaître de fines bandes bleues. Le froid s'est estompé et Addie en profite pour se poser à la terrasse d'un café tellement animé que le serveur n'a le temps de passer que toutes les dix minutes pour prendre commande. Comme un prisonnier guette les pas du gardien, elle attend son tour pour commander un café – pas aussi bon que celui de Sam, tout en amertume, sans aucune douceur, mais assez chaud pour tenir l'air frais à distance. Elle remonte le col de sa veste de cuir et ouvre *L'Odyssée*, qu'elle essaie de lire.

Elle en est au passage où Ulysse croit rentrer chez lui pour retrouver enfin Pénélope après les horreurs de la guerre. Addie connaît assez l'épopée pour savoir que son périple est loin d'être terminé.

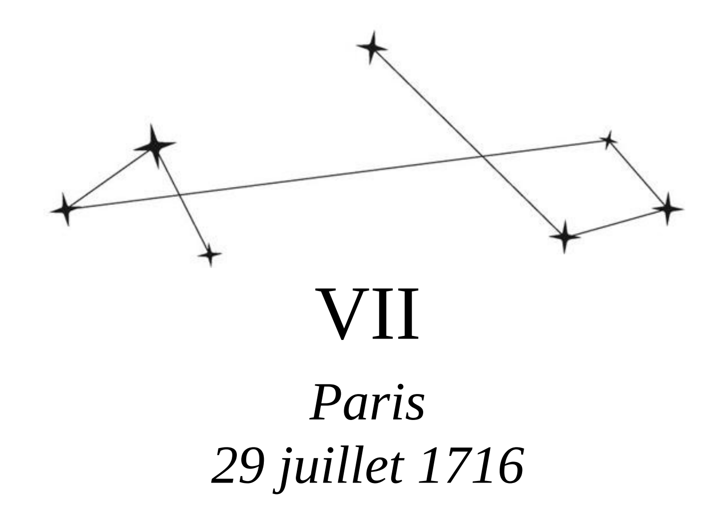
Elle parcourt le texte en diagonale, traduisant dans sa tête le grec en anglais moderne :

Je crains que le froid mauvais et la rosée du matin ne m'achèvent. Je suis épuisé, près de rendre mon dernier souffle, et une brise glaciale s'élève du fleuve au petit jour.

Le serveur refait une apparition. Levant les yeux de son livre, elle le voit tiquer à la vue de la boisson déjà commandée et servie. À la place de sa cliente, il y a un trou dans sa mémoire. Mais il ne la chasse pas et c'est déjà bien. Un instant plus tard, il reporte son attention sur le couple qui attend une table.

Addie se replonge dans *L'Odyssée*. En vain. Elle n'est pas d'humeur à lire des histoires de vieillards perdus en mer, paraboles d'une vie solitaire. Elle voudrait qu'on l'enlève, elle voudrait oublier. Comme dans un roman d'amour ou un conte de fées.

De toute façon, son café a refroidi. Son livre à la main, Addie se lève et se dirige vers *The Last Word* en quête d'une nouveauté.



VII

Paris
29 juillet 1716

Addie se tient à l'ombre d'une boutique de soieries.

De l'autre côté de la rue, l'atelier de couture est animé, le rythme des affaires soutenu même en cette fin de journée. La nuque en sueur, elle dénoue et renoue son bonnet de tissu emporté par une rafale. Elle espère que cette coiffe suffira à la faire passer pour une femme de chambre, à lui offrir cette invisibilité propre aux domestiques. S'il la prend pour une bonne, Bertin n'y regardera pas de trop près. S'il la prend pour une bonne, il ne remarquera peut-être pas la robe, sobre mais de qualité, qu'elle a dérobée une semaine plus tôt dans la boutique d'un tailleur sur l'autre rive de la Seine. Une belle robe vraiment… jusqu'à ce qu'elle accroche les jupons sur un clou égaré, qu'un seau de suie atterrisse près de ses pieds et que du vin rouge éclabousse une des manches.

Si seulement ses habits étaient aussi résistants qu'elle au changement… D'autant qu'elle ne possède rien d'autre que cette unique robe – à quoi bon amasser des vêtements ou n'importe quelles autres possessions quand on n'a nulle part où les stocker ? (Les années suivantes, elle tentera de collectionner des bibelots, de les cacher comme une pie dans son nid, mais jamais elle ne parviendra à les conserver. Comme cet oiseau de bois, perdu au milieu des cadavres dans la charrette. Elle semble incapable de garder quoi que ce soit.)

Le dernier client sort enfin – un valet, une boîte enrubannée sous chaque bras. Addie traverse la rue en courant pour être sûre d'entrer dans la boutique à temps.

L'endroit est exigu : une table couverte de rouleaux de tissu et deux mannequins de couture présentant les nouveaux modèles. Le genre de robe qui nécessite au moins quatre mains pour l'enfiler et autant pour l'ôter – tout en hanches rembourrées, manches à volants et corsage trop serré pour respirer. À cette époque, la haute société parisienne est ficelée comme un paquet destiné à rester fermé.

Une clochette à la porte annonce son arrivée. Le tailleur, M. Bertin, la dévisage sous des sourcils épais comme des ronces. Il fait la grimace.

— Je ferme, déclare-t-il d'un ton sec.

Toute en modestie, Addie baisse la tête.

— C'est Mme Lautrec qui m'envoie…

Un nom qu'elle a entendu dans la brise au cours de ses promenades et un bon choix, visiblement, parce que le tailleur se redresse sur-le-champ.

— Mme Lautrec ? Je vous écoute ! se ravise-t-il, l'air enchanté, en prenant un petit carnet et un fusain.

Addie sent ses propres doigts se serrer de regret : si seulement ils pouvaient se remettre à dessiner, eux aussi…

— Quelle idée, ajoute-t-il en faisant craquer ses articulations, d'envoyer une femme de chambre au lieu d'un valet…

— Il est malade, précise Addie.

Elle apprend à mentir, à s'adapter à la conversation, à en suivre le fil.

— Alors elle m'a missionnée, moi, sa femme de chambre, poursuit-elle. Madame a besoin d'une nouvelle robe pour le bal qu'elle souhaite organiser.

— Mais bien sûr. Vous avez ses mensurations ?

— Oui…

Il la fixe en attendant qu'elle sorte un bout de papier.

— J'ai exactement ses mensurations, explique-t-elle. Nous avons les mêmes. C'est pourquoi elle m'a envoyée.

Plutôt malin, comme mensonge. Le tailleur se contente de froncer les sourcils avant de se tourner vers un rideau au fond de la boutique.

— Je vais chercher mon mètre.

Juste avant que le rideau ne retombe, la fausse domestique a le temps d'apercevoir dans la pièce d'à côté une dizaine de mannequins de couture et une montagne de soieries. Bertin s'éclipse. Addie disparaît entre les modèles grandeur nature et les rouleaux de mousseline ou de coton posés contre le mur. Ce n'est pas la première fois qu'elle vient dans cette boutique – elle en a mémorisé toutes ses cavités et anfractuosités, tous les recoins assez grands pour s'y dissimuler. Elle se recroqueville dans une cachette et, le temps de revenir dans la pièce principale, son mètre à la main, Bertin a complètement oublié Mme Lautrec et son étrange femme de chambre.

Elle étouffe au milieu des rouleaux de tissu. C'est donc avec soulagement qu'elle entend le tintement de la clochette, suivi des pas traînants du couturier qui ferme la boutique. Il va monter dans la pièce qu'il occupe à l'étage, manger de la soupe, baigner ses mains endolories et se coucher à la nuit tombée. Elle attend. Elle laisse le calme s'installer jusqu'à percevoir le grincement du parquet au-dessus de sa tête. La voilà désormais libre de flâner, de fouiner.

Une lumière grise et diffuse filtre par la vitrine tandis qu'elle traverse la pièce principale et écarte le lourd rideau pour entrer dans l'arrière-boutique.

Le jour déclinant pénètre par une seule fenêtre, juste assez pour éclairer l'espace. Le long du mur du fond sont disposées des capes inachevées. Elle prend note de revenir quand l'été cédera la place à l'automne et à la vague de froid. Pour l'instant, son attention se porte sur le centre de la pièce, où une dizaine de mannequins de couture se tiennent telles des danseuses prenant leurs marques, leurs tailles étroites enrubannées de vert et de gris. Une robe bleu marine au passepoil blanc, une autre bleu clair à la bordure jaune.

D'un geste joyeux, Addie jette son bonnet sur une table pour libérer ses cheveux. Elle fait glisser sa main sur des écheveaux de soie à motifs, effleure des toiles de coton aux teintes vives, savoure la texture du lin et du sergé sous ses doigts. Puis elle caresse les baleines des corsets et les tournures des hanches en les imaginant sur elle. Elle passe ensuite devant la mousseline et la laine, simples

et résistantes, pour s'attarder sur les plissés de laine peignée et les volants de satin, plus raffinés que tout ce qu'elle a jamais vu à la maison.

À la maison… Elle peine à abandonner cette expression, alors que plus rien ne la relie à Villon.

Elle palpe un corsage d'un bleu estival avant de se figer, le souffle coupé. Elle a cru percevoir un mouvement… mais ce n'est qu'un miroir appuyé contre le mur. Elle se tourne pour contempler sa silhouette dans la surface argentée, comme si elle était le portrait d'une autre alors qu'elle n'a pas changé.

Elle a le sentiment que les deux dernières années ont duré une décennie. Pourtant son visage n'en porte pas la trace. Voilà longtemps qu'elle devrait être un squelette ambulant, endurci, émacié, mais son visage reste aussi rond que l'été où elle a quitté son village. Ni le temps ni les épreuves n'ont terni son teint impeccable ou flétri ses joues constellées de taches de rousseur. Seuls ses yeux ont accusé le coup : une légère ombre s'est mêlée au mordoré.

Addie se ressaisit. Elle s'oblige à détacher le regard de son reflet et des robes exposées.

À l'autre bout de la pièce se tient un trio de formes sombres : des mannequins masculins, en pantalon, veste et gilet. Dans la lumière pâle, leurs silhouettes sans tête semblent vivantes, appuyées l'une contre l'autre pour l'observer. Addie étudie la coupe de leurs vêtements, l'absence de corsets à baleines et de jupes à tournures, et se dit encore une fois qu'il serait bien plus simple d'être un homme. Un homme se déplace dans le monde avec plus d'aisance et à moindres frais.

Elle tend la main vers le mannequin le plus proche, dont elle déboutonne le manteau. Curieusement, il y a dans ce déshabillage un côté intime qu'elle apprécie d'autant plus que cet homme fait de tissu et de bois ne peut pas la tripoter, la peloter ou la malmener.

Après avoir défait les liens de sa propre robe, elle enfile le pantalon qu'elle épingle sous le genou. Puis elle revêt la tunique, boutonne le gilet et drape le manteau à rayures sur ses épaules, avant de nouer le foulard de soie à son cou.

Elle se sent en sécurité dans cette armure masculine mais, tournée vers le miroir, son enthousiasme retombe. Sa poitrine est trop grosse, sa taille trop

étroite et ses hanches évasées ne remplissent pas le pantalon là où il faut. La veste aide un peu, mais rien ne peut dissimuler son visage. La courbe de ses lèvres, la ligne de ses joues, la douceur de son front – l'ensemble est trop lisse et trop arrondi pour qu'on le croie masculin.

Munie d'une paire de ciseaux, elle essaie de couper ses boucles à hauteur d'épaule mais, quelques secondes plus tard, elles retrouvent leur longueur initiale. Les mèches tombées au sol ont disparu, comme ramassées par une main invisible. Impossible de laisser une trace, pas même sur sa propre personne. Elle prend donc une épingle pour coiffer ses cheveux à la manière des hommes, puis elle attrape un tricorne sur un des mannequins et le pose sur son crâne.

De loin, peut-être. D'un œil distrait, peut-être. La nuit, peut-être, quand l'obscurité est assez dense pour gommer les détails. Mais, même à la lumière d'un lampadaire, l'illusion ne tiendrait pas.

Les Parisiens ont beau être délicats, voire graciles, ils restent des hommes.

Dans un soupir, elle quitte son déguisement et passe l'heure suivante à essayer une robe après l'autre, déjà nostalgique de la liberté procurée par ce pantalon, du confort de cette tunique. Cela dit, les robes de Bertin sont ravissantes et somptueuses. Sa préférée, verte et blanche, est inachevée. Le col et l'ourlet attendent d'être garnis de dentelle. Il faudra revenir dans une semaine ou deux, en espérant récupérer l'habit avant que celui-ci ne disparaisse, emballé pour être expédié chez une baronne.

Addie finit par choisir une robe couleur saphir bordée de gris, comme un orage de soirée, quand les nuages obscurcissent le ciel. La soie lui caresse la peau. L'étoffe, toute neuve, est raffinée. Cette tenue est faite pour un banquet ou un bal – elle est trop délicate pour le quotidien, mais peu importe. Quelle importance si elle attire les regards ? Avant même de se mettre à jaser, ils l'auront oubliée.

Addie abandonne son ancienne toilette sur le mannequin et ne s'embarrasse pas du bonnet, chapardé sur une corde à linge ce matin-là. Puis elle repasse de l'autre côté du rideau et traverse la boutique, ses jupons bruissant autour d'elle. Munie du double de la clé que Bertin garde dans le tiroir de son bureau, elle déverrouille la porte en prenant soin de bloquer la clochette entre ses doigts. Une

fois le battant refermé derrière elle, Addie s'accroupit pour glisser la clé sous la porte. En se relevant, elle heurte un homme planté là.

Pas étonnant qu'elle ne l'ait pas vu : vêtu de noir de la tête aux pieds, il se fond parfaitement dans l'obscurité. Elle en est déjà à reculer en marmonnant des excuses quand elle lève la tête et découvre sa mâchoire, ses boucles de jais, ses yeux d'un vert étincelant… et son sourire.

— Bonsoir, Adeline…

Ce prénom, qui résonne comme un silex sur la langue du ténébreux, produit une étincelle en elle. Le dieu contemple sa nouvelle robe.

— Tu es superbe.

— Je n'ai pas changé.

— Le prix de l'immortalité. Comme tu le souhaitais.

Cette fois, elle ne mord pas à l'hameçon. Elle ne hurle pas, ne jure pas, n'énumère pas les mille et une manières dont il l'a condamnée, mais il doit remarquer ses efforts car il éclate d'un rire aussi doux et léger qu'une brise.

— Viens, lui dit l'ombre en lui offrant le bras. Je vais te raccompagner.

Le dieu n'ajoute pas « chez toi ». En plein jour, elle rejetterait son offre histoire de le contrarier. (En plein jour, le ténébreux ne serait pas à ses côtés.) Mais il est tard et, à cette heure, un seul type de femmes arpente les rues en solitaire.

Addie a appris qu'une jeune fille convenable ne s'aventurait jamais seule dehors, même dans la journée. On la garde à domicile comme une plante en pot, cachée derrière un rideau. Les rares fois où elle sort, c'est en groupe, protégée par la compagnie d'autres femmes et toujours en pleine lumière.

Si se promener seule le matin est un scandale, marcher seule la nuit… c'est une autre histoire. Addie le sait, car elle a senti tomber sur elle les jugements et les regards. Les femmes la méprisent depuis leurs fenêtres tandis que les hommes essaient de l'acheter sur le pavé. Quant aux dévots, ils tentent de sauver son âme, comme si elle ne l'avait pas déjà vendue. Elle a accepté l'invitation de l'église à plusieurs reprises, mais seulement pour le refuge. Jamais pour le salut.

— Alors ? demande l'ombre, le bras tendu.

Peut-être se sent-elle plus seule qu'elle ne voudrait l'admettre. Ou peut-être la compagnie d'un ennemi vaut-elle toujours mieux que l'absence de compagnie.

Addie se met en route sans lui prendre le bras, mais elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir qu'il lui a emboîté le pas. Les chaussures du ténébreux résonnent doucement sur les pavés et elle sent une légère brise appuyer sur son dos comme une paume.

Ils marchent en silence jusqu'à ce qu'elle capitule. Sa résolution vacille et elle lui jette un coup d'œil à la dérobée. La tête délicatement penchée en arrière, ses cils bruns contrastant avec ses joues pâles, le dieu inspire l'air nocturne pourtant fétide, un petit sourire aux lèvres, comme s'il était parfaitement à son aise. Son incarnation se moque d'elle, avec ses contours flous, noir sur fond noir, fumée sur fond d'ombre. Un rappel de ce qu'il est. Un rappel de ce qu'il n'est pas.

Le silence d'Addie se fissure pour laisser les mots se déverser :

— Vous prenez la forme que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Oui, confirme-t-il.

— Alors changez-en. Je ne supporte plus de voir celle-ci.

— Je l'aime bien, moi, réplique-t-il. Toi aussi, non ?

— Autrefois, oui. Mais vous me l'avez gâchée.

C'est une brèche, s'aperçoit-elle trop tard. Une faille dans sa propre armure. Désormais, il n'en changera plus.

Addie s'arrête dans une rue étroite et sinueuse, devant une maison. Enfin, un bâtiment de bois aussi affaissé qu'un tas de bûches, déserté, abandonné, mais pas vide.

Une fois le dieu parti, elle grimpera entre les planches, attentive à ne pas déchirer l'ourlet de sa nouvelle robe. Puis elle traversera le plancher inégal et montera une volée de marches cassées jusqu'au grenier, en espérant que personne ne s'y soit installé.

Après avoir ôté sa robe aux couleurs de l'orage, qu'elle pliera avec soin dans du papier de soie, elle s'allongera sur une paillasse faite de planches et de toile de jute. Le regard fixé sur les poutres fendues du plafond, si proches qu'elle peut

les toucher, elle croisera les doigts pour qu'il ne pleuve pas, tandis que les âmes perdues se faufileront dans le corps du logis en dessous.

Demain, la petite pièce sera occupée et, dans un mois, le bâtiment brûlera, mais rien ne sert de s'inquiéter de l'avenir dès aujourd'hui.

Le ténébreux se glisse comme une ombre dans son dos.

— Combien de temps vas-tu t'obstiner ? demande-t-il. À quoi bon tenir une journée de plus quand il n'y a aucun répit en perspective ?

Des questions qu'elle s'est déjà posées en pleine nuit, dans des moments de faiblesse, quand l'hiver plantait ses crocs dans sa peau ou que la faim lui griffait les os. Quand un abri était pris, le travail d'une journée détruit, la quiétude d'une nuit gâchée et qu'elle ne supportait pas l'idée de se lever pour tout recommencer. Pourtant, dans sa bouche à lui, ces mots perdent un peu de leur fiel.

— Tu ne comprends donc pas ? insiste-t-il, son regard émeraude tranchant comme le verre. Il n'y a pas d'autre issue que la mienne. Il te suffirait de céd…

— J'ai vu un éléphant, l'interrompt Addie.

Ses paroles sont de l'eau froide versée sur des braises. Le ténébreux se fige à ses côtés tandis qu'elle poursuit d'une voix posée, les yeux rivés sur la maison décrépite, le toit délabré et le ciel étoilé :

— Deux, en fait… Ils se trouvaient dans les jardins du palais, à l'occasion d'une parade. Je ne savais pas qu'il existait des animaux aussi gros. Et, l'autre jour, un violoniste jouait sur la place. Sa musique m'a fait pleurer. C'est le plus beau morceau que j'aie jamais entendu. J'ai bu du champagne au goulot et regardé le soleil se coucher sur la Seine au son des cloches de Notre-Dame. En deux ans seulement ! Rien de tout ça ne me serait arrivé à Villon, explique-t-elle avant de se tourner vers le dieu. Imaginez tout le temps que j'ai devant moi et toutes les expériences que je vais vivre !

Addie adresse à l'ombre un sourire féroce, animal même, et se réjouit de la bonne humeur qui quitte son visage. C'est pour elle une petite victoire de voir le dieu vaciller, ne serait-ce qu'un court instant. Une victoire qui fait du bien !

Mais voilà qu'il s'approche pernicieusement d'elle. Un courant d'air passe entre eux comme la flamme d'une bougie qu'on souffle. Le dieu sent les nuits d'été, la terre, la mousse, l'herbe haute qui ondoie sous les étoiles. Mais aussi

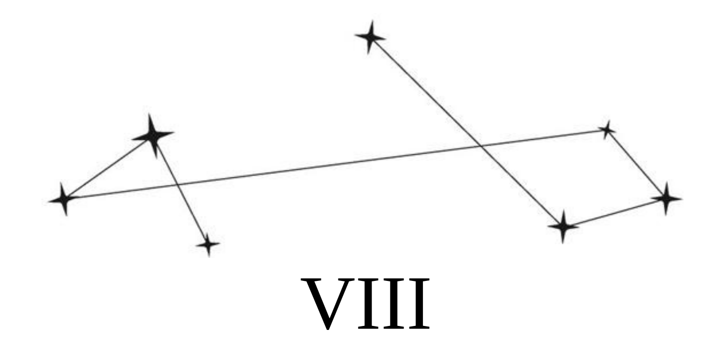
une odeur plus dangereuse. Celle du sang sur les cailloux, celle des loups en liberté dans la forêt.

Il se penche vers elle au point d'effleurer sa joue. Quand il reprend la parole, sa voix n'est plus qu'un murmure aux oreilles d'Addie.

— Tu crois que les choses vont s'améliorer, mais tu te trompes, très chère. C'est comme si tu n'existais plus. Chaque année que tu vivras te semblera une éternité et, à chaque éternité, tu tomberas dans l'oubli. Ta souffrance n'a pas de sens. Ta vie n'a pas de sens. Les années lesteront tes chevilles comme des poids. Elles t'écraseront petit à petit et, quand tu ne pourras plus le supporter, tu me supplieras de t'achever.

Addie recule pour faire face au ténébreux, mais il a déjà disparu.

Seule dans la ruelle, elle prend une profonde inspiration et s'exhorte au calme. Puis elle se redresse et lisse les plis de sa jupe avant d'entrer dans la maison décrépite où, cette nuit au moins, elle se sentira chez elle.



VIII

New York
13 mars 2014

The Last Word est plus animé aujourd’hui.

Un enfant joue à cache-cache avec son ami imaginaire pendant que son père parcourt un livre d’histoire militaire. Un étudiant, accroupi, examine les différentes éditions des œuvres de William Blake. Et le libraire qu’elle a rencontré la veille se tient derrière le comptoir.

Elle l’observe, par habitude, comme on feuillette un livre. Indisciplinés, indomptables même, ses cheveux noirs lui pendent devant les yeux. Il a beau les repousser, ses mèches retombent aussitôt et lui donnent un air juvénile. Il a le visage de ceux qui ne savent pas garder un secret.

Comme il y a un peu de monde à la caisse, Addie reste en retrait entre les rayons « poésie » et « biographies ». Elle tapote des ongles une étagère, d’où sort bientôt une tête orange cachée derrière les rangées de livres. Addie caresse distraitement Grimoire en attendant que la file se réduise à trois clients, puis deux, puis un.

Au moment où le vendeur – Henry – la remarque, une ombre traverse son visage, trop rapide pour qu’elle-même la décode. Il reporte ensuite son attention sur la cliente devant lui.

— Oui, madame Kline… Non, c’est bon… Si ce n’est pas ce qu’il souhaite, vous n’aurez qu’à le rapporter.

La femme s'éloigne d'un pas hésitant, le sac au logo de la bouquinerie serré dans sa main. Addie s'avance alors et lance gaiement :

— Bonjour !

— Bonjour, réplique Henry d'un ton prudent. Je peux vous aider ?

Elle pose *L'Odyssée* sur le comptoir.

— J'espère, répond-elle en usant de tout son charme. Mon ami m'a acheté ce livre, mais je l'ai déjà. J'aimerais bien l'échanger contre un autre.

Il la dévisage, un sourcil haussé derrière ses lunettes.

— Tu es sérieuse ?

— Je sais, dit-elle avec un petit rire. Difficile à croire que je l'aie déjà en grec, mais…

— Tu es vraiment sérieuse ! la coupe-t-il en redressant le buste.

Troublée par son ton, Addie se met à balbutier.

— Je me disais que… Ça ne coûtait rien de demander…

— Ce n'est pas une bibliothèque, ici, la réprimande-t-il. On ne peut pas échanger un livre contre un autre d'un claquement de doigts.

— Je le sais bien, rétorque-t-elle, un peu vexée. Mais comme je l'ai dit, ce n'est pas moi qui l'ai acheté. C'est un de mes amis et je viens de t'entendre proposer à cette dame de…

Le visage du libraire se durcit pour devenir aussi implacable qu'une porte claquée.

— Un petit conseil : la prochaine fois que tu essaies de rendre un livre, ne t'adresse pas à celui à qui tu l'as volé.

Le sang se met à cogner aux tempes d'Addie.

— Quoi ?

— Tu es venue hier, insiste-t-il.

— Je ne…

— Je me souviens de toi.

Cinq mots assez puissants pour faire basculer le monde.

« Je me souviens de toi. »

Sous le choc, Addie chancelle. Elle tente de retrouver son équilibre.

— Impossible… affirme-t-elle.

— Bien sûr que si, rétorque-t-il, le regard mauvais. Tu es venue hier, en pull à rayures et legging noir. Tu as volé cet exemplaire de *L'Odyssée*, que je t'ai rendu, parce que personne n'en voudrait, de toute façon. Et tu as le culot de revenir l'échanger contre un autre livre ? Alors que tu n'as même pas acheté le premier !

Prise de vertige, Addie ferme les yeux. Elle n'y comprend rien. Comment est-ce possi…

— Je crois que tu ferais mieux de partir, conclut-il.

Elle rouvre les yeux. Il lui montre la porte du doigt, mais les pieds d'Addie refusent de bouger. Ils refusent de l'éloigner de ces cinq mots.

« Je me souviens de toi. »

Trois cents ans… Trois cents ans que personne n'avait prononcé cette phrase. Jamais personne ne s'est souvenu d'elle. Pas une seule fois. Elle voudrait attraper le libraire par la manche, le secouer, savoir pourquoi, comment, ce qu'il a de si spécial… Mais le client au livre d'histoire militaire attend pour payer, son fils accroché à la jambe, et Henry la fusille du regard. Que se passe-t-il ? À deux doigts de s'évanouir, elle s'agrippe au comptoir. Le visage du garçon à lunettes s'adoucit brièvement.

— S'il te plaît… marmonne-t-il. Va-t'en.

Elle essaie, mais elle n'y arrive pas.

Elle parvient néanmoins à se traîner jusqu'à la porte, gravir les quatre petites marches qui mènent de la boutique à la rue… avant de s'effondrer.

Elle se laisse tomber sur le trottoir et enfouit la tête entre ses mains. Va-t-elle pleurer ou rire ? Ni l'un ni l'autre. Elle observe par l'insert en verre biseauté le va-et-vient du libraire à l'intérieur de la bouquinerie. Elle n'arrive pas à le quitter des yeux.

Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi. Je me souviens…

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Addie revient à elle. Le garçon à lunettes se tient dans l'encadrement de la porte ouverte, les bras croisés. Le soleil est descendu à l'horizon. La lumière

décline.

— Je t’attendais. (Elle grimace aussitôt devant l’étrangeté de cette déclaration et s’empresse de poursuivre.) Je voulais m’excuser pour ce qui s’est passé.

— C’est bon, répond-il d’un ton sec.

— Non, ce n’est pas bon, réplique-t-elle en se relevant. Laisse-moi t’offrir un café.

— Laisse tomber.

— J’insiste. Pour me faire pardonner.

— Je travaille.

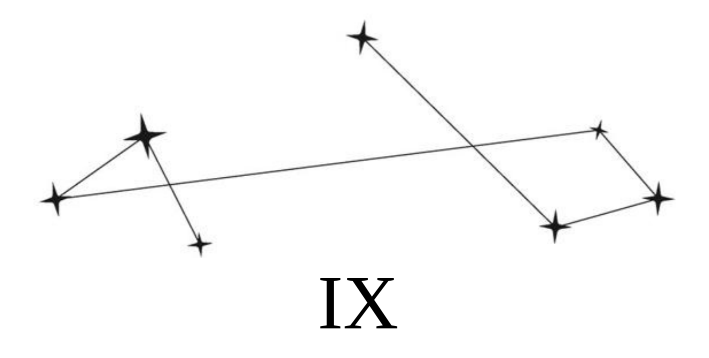
— S’il te plaît !

Quelque chose dans sa voix – un dosage idéal d’espoir et d’urgence couplé à l’évidence qu’il ne s’agit pas seulement d’un livre ou d’un pardon, mais d’un enjeu plus important – pousse le libraire à la fixer dans les yeux. *Pour la première fois,* songe Addie. Il a un regard étrange, inquisiteur, et ce qu’il voit dans ses pupilles à elle semble le faire fléchir.

— Juste un café. Et je t’interdis de remettre les pieds dans le magasin.

Addie peut à nouveau respirer.

— Marché conclu !



IX

New York
13 mars 2014

Addie patiente une heure sur les marches de la librairie jusqu'à la fermeture.

Henry ferme la porte à clé avant de se retourner pour tomber sur elle. Elle s'attend à un regard vide, à la confirmation que leur précédente rencontre n'était qu'une étrange anomalie, une maille oubliée au milieu des siècles de sa malédiction.

Mais, au moment où il pose les yeux sur elle, il la reconnaît. Elle en est certaine.

Il hausse les sourcils sous ses boucles emmêlées, comme s'il était surpris de la trouver là. Sauf que son agacement a laissé place à un autre sentiment, plus troublant encore – moins hostile que la méfiance, plus prudent que le soulagement, mais toujours merveilleux car il suppose que le libraire se souvient d'elle. Ce n'est pas une première rencontre, mais une deuxième. Ou, plutôt, une troisième. Et, pour une fois, elle n'est pas la seule à en avoir conscience.

— Alors ? demande-t-il.

Il lui tend la main, pas pour qu'elle la prenne, mais pour qu'elle lui montre le chemin, ce qu'elle fait. Ils parcourent quelques rues dans un silence gêné. Addie lui jette des coups d'œil furtifs, qui ne lui révèlent rien sinon la forme de son nez et l'angle de sa mâchoire.

Il a l’air affamé, maigre et féroce. Même s’il n’est pas spécialement grand, il se tient les épaules voûtées comme pour se rendre plus petit, moins voyant, plus discret. Peut-être avec les bons habits, peut-être avec la bonne attitude, peut-être, peut-être… mais plus elle le regarde, moins il ressemble à cet autre inconnu.

Et pourtant… il y a quelque chose en lui qui ne cesse d’attirer son attention, comme un clou accroche les mailles d’un pull. À deux reprises, il la surprend en train de l’observer et fronce les sourcils. Une fois, c’est elle qui le surprend à jeter un coup d’œil et qui sourit.

Au café, elle l’invite à choisir une table pendant qu’elle va chercher les boissons. Il hésite, comme tiraillé entre le désir de payer et la peur d’être empoisonné, avant de finir par se retirer dans un box d’angle. Elle lui commande un *latte*.

— Trois dollars quatre-vingts, annonce la jeune fille derrière le comptoir.

Le prix fait grimacer Addie. Elle sort de sa poche quelques billets, le solde de ce qu’elle a volé à James St. Clair. Si elle n’a pas assez d’argent pour deux boissons, elle ne peut pas non plus partir avec sans payer. Un garçon l’attend, et pas n’importe lequel : un garçon qui se souvient.

Addie jette un coup d’œil à sa table. Il est assis, les bras croisés, le regard tourné vers la fenêtre.

— Ève ! appelle la barista. Ève !

Addie sursaute en se souvenant que c’est elle.

— Alors… commence le libraire quand elle s’assied en face de lui. Ève, c’est ça ?

Non, pense-t-elle.

— Oui, répond-elle. Et toi, c’est…

Henry, songe-t-elle juste avant qu’il ne le dise.

— Henry.

Ce prénom lui va comme un gant. Henry : doux et poétique. Henry : calme et fort. Les boucles noires, les iris clairs derrière la lourde monture. Elle a connu une dizaine de Henry à Londres, Paris, Boston, Los Angeles, mais il ne ressemble à aucun d’entre eux.

Il baisse les yeux sur la table, sur sa tasse, puis sur les mains vides d’Addie.

— Tu n'as rien pris.

— Je n'ai pas vraiment soif, ment-elle.

— Bizarre.

Addie hausse les épaules.

— Pourquoi ? J'ai dit que je te paierais un café. En plus, ajoute-t-elle après une hésitation, j'ai perdu mon portefeuille, donc je n'avais pas assez pour deux boissons.

— C'est pour ça que tu as volé le livre, hier ? demande-t-il.

— Je ne l'ai pas volé. Je voulais l'échanger. Et je me suis excusée.

— Ah bon ?

— Avec ce café.

— À ce propos, déclare-t-il en se levant, tu veux quoi ?

— De quoi tu parles ?

— Comme café. Je ne vais pas rester assis là à boire tout seul. Ça ne se fait pas.

— Chocolat chaud, répond-elle, un sourire aux lèvres. Sans sucre.

Il hausse à nouveau les sourcils, mais va tout de même passer commande. Ce qu'il dit a l'air de faire rire la barista, qui se penche en avant comme une fleur tend ses pétales vers le soleil. Henry revient avec une deuxième tasse et un croissant, qu'il pose devant Addie avant de se rasseoir, créant ainsi une nouvelle inégalité. L'équilibre est bousculé, puis restauré, puis bousculé de nouveau. Cent fois elle a joué à ce jeu, à cette joute composée de petits gestes, avec son inconnu assis en face d'elle, tout sourire.

À la différence que cette fois, ce n'est pas son inconnu et qu'il ne sourit pas.

— Alors… reprend Henry, c'était quoi, cette histoire tout à l'heure ?

— Franchement ? répond Addie en serrant la tasse entre ses paumes. Je ne pensais pas que tu te souviendrais de moi.

La question tinte comme de la petite monnaie dans sa poitrine, comme des cailloux dans un bol de porcelaine. Elle s'agite en elle et menace de lui échapper.

Comment est-ce que tu t'es souvenu de moi ? Comment ? Comment ?

— *The Last Word* n'accueille pas tant de clients que ça, confie Henry. Et ils sont encore moins nombreux à essayer de partir sans payer. Du coup, tu as fait

impression.

Impression… Une impression, c'est un peu comme une empreinte qu'on laisse sur le monde.

Addie effleure d'un doigt la mousse de son chocolat chaud et regarde le lait redevenir lisse dans son sillage, comme s'il n'avait pas été troublé. Henry ne s'en aperçoit pas, mais il l'a remarquée, elle. Il s'est souvenu.

Que se passe-t-il ?

— Alors… dit-il sans terminer sa phrase.

— Alors… répète-t-elle, car elle ne peut pas lui poser les questions qui lui brûlent la langue. Parle-moi un peu de toi.

Qui es-tu ? Pourquoi es-tu là ? Que se passe-t-il ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire, répond-il en se mordant la lèvre.

— Travailler dans une librairie, c'était ton rêve ?

— Pour la plupart des gens, j'imagine que ce n'est pas le boulot idéal, admet Henry, pensif. Mais, moi, j'aime bien.

Juste au moment où il porte le *latte* à sa bouche, quelqu'un passe derrière lui et bute contre sa chaise. Henry redresse sa tasse à temps, mais l'homme n'en finit pas de s'excuser.

— Oh, je suis vraiment désolé ! s'exclame ce dernier, l'air contrit.

— Ce n'est rien.

— Vous en avez renversé sur vous ? demande l'autre avec une inquiétude sincère.

— Non, c'est bon.

Si Henry remarque la sollicitude soutenue de l'inconnu, il n'en laisse rien paraître. Il se concentre sur Addie, comme s'il pouvait chasser l'intrus par la seule force de sa volonté.

— Curieux… commente-t-elle une fois le client parti.

— Ce sont des choses qui arrivent, réplique Henry en balayant l'incident de la main.

Elle ne parlait pas de ça. Mais les pensées sont des trains qui filent à toute vitesse. Il lui faut veiller à ne pas les faire dérailler.

— Cette librairie, elle est à toi ?

— Non, répond-il. Enfin, c’est tout comme, vu que je suis le seul employé. Elle appartient à Meredith – elle passe sa vie à faire des croisières. Je ne suis que salarié. Et toi ? Tu fais quoi dans la vie, à part voler des livres ?

Addie énumère en pensée les nombreuses réponses possibles qui s’offrent à elle – toutes des mensonges – avant d’opter pour une version proche de la vérité.

— Je suis dénicheuse de talents. En musique, surtout, mais aussi en art.

— Tu devrais rencontrer ma sœur, lance Henry, les traits soudain durcis.

— Ah oui ? demande Addie, qui regrette de ne pas avoir trouvé un autre mensonge. C’est une artiste ?

— Je crois qu’elle dirait plutôt « promotrice d’art », précise-t-il avec un geste théâtral. Ce qui revient au même, selon elle. Son but, c’est de « soutenir le potentiel brut et de façonner le discours sur l’avenir de la création », comme elle dit.

Addie songe qu’il lui plairait, en effet, de rencontrer la sœur de Henry, mais elle garde cette pensée pour elle.

— Tu as des frères et sœurs, toi ? demande-t-il.

Elle fait non de la tête en rompant un bout du croissant : il n’y a pas touché et elle a l’estomac qui gargouille.

— Veinarde, lance-t-il.

— Solitaire, rétorque-t-elle.

— Je te prête les miens, si tu veux. Il y a David, qui est médecin, un connard prétentieux ultra intello, et Muriel, qui est… Bah, c’est Muriel.

Il l’observe à nouveau avec cette intensité particulière, peut-être due au fait que très peu de gens prennent le temps de se regarder dans les yeux à New York, mais elle ne peut s’empêcher de penser qu’il scrute son visage à l’affût de quelque chose en particulier.

— Quoi ? finit-elle par demander.

Sur le point de répondre, il change de sujet.

— Tes taches de rousseur… On dirait des étoiles.

— Il paraît, confirme Addie, amusée. C’est ma petite constellation personnelle. C’est la première chose qu’on remarque, en général.

— Et toi, demande Henry, qu’est-ce que tu vois en moi en premier ?

Derrière son ton léger, l'enjeu est plus sérieux, comme un poids, une pierre cachée dans une boule de neige. Il avait hâte de la poser et la réponse compte à ses yeux.

— Je vois un garçon aux cheveux noirs, au regard doux et au visage avenant.

— C'est tout ? s'étonne-t-il, les sourcils légèrement froncés.

— Bien sûr que non. Mais je ne te connais pas encore.

— Pas encore, répète-t-il avec comme un sourire dans la voix.

Les lèvres pincées, elle l'examine de nouveau. L'espace d'un court instant, ils sont les seuls à ne pas parler dans ce café animé.

Quand on vit assez longtemps, on apprend à lire une personne. À l'ouvrir comme un livre pour découvrir les passages soulignés et les sous-entendus.

Addie scrute le visage de Henry, la ride légère qui apparaît dès qu'il fronce ou hausse les sourcils, la position de ses lèvres, la façon dont il se frotte la paume comme pour apaiser une douleur même quand il se penche vers elle, absorbé par ce qu'elle s'apprête à répondre.

— Je vois quelqu'un qui se soucie des autres, dit-elle. Peut-être trop. Un garçon à fleur de peau, perdu et affamé. Le genre qui meurt de faim au milieu d'un banquet parce qu'il est incapable de choisir quoi manger.

À ces mots, Henry se met à la fixer. Toute trace de bonne humeur a quitté son visage. Addie comprend qu'elle a tapé dans le mille.

— Désolée… s'excuse-t-elle en éclatant d'un rire nerveux qui résonne autour d'eux. Je me suis laissé emporter dans mon élan. J'aurais dû me contenter de dire que tu étais beau gosse.

Henry sourit, mais pas avec ses yeux.

— C'est déjà pas mal.

— Et moi ? demande-t-elle pour détendre l'atmosphère.

Pour la première fois, il évite son regard.

— Je n'ai jamais su analyser les gens.

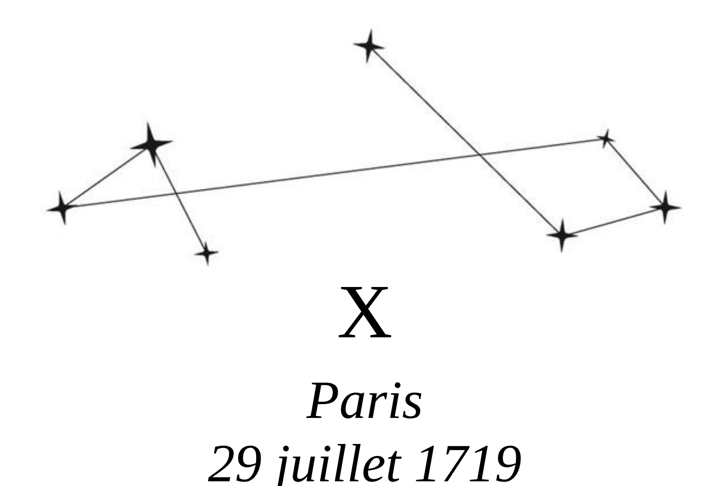
Il repousse sa tasse et se lève. Addie se dit qu'elle a tout gâché. Le voilà qui part. Mais il la fixe et déclare :

— J'ai faim. Pas toi ?

Elle se remet aussitôt à respirer.

— Toujours, répond-elle.

Cette fois, quand il lui tend la main, elle sait qu’il l’invite à la prendre.



X

Paris
29 juillet 1719

Addie a découvert le chocolat.

Il est encore plus difficile à trouver que le sel, le champagne ou l'argent. Pourtant, la marquise garde une boîte entière de ces copeaux sombres et sucrés à côté de son lit. Tout en faisant fondre un morceau sur sa langue, Addie se demande si la noble les compte chaque soir ou si elle ne s'apercevra de leur disparition qu'en passant les doigts sur le fond vide de la boîte. L'intéressée n'est pas là pour répondre. Si elle l'était, la jeune fille ne serait pas étendue sur sa couette en duvet. Addie et la maîtresse de maison ne se sont jamais rencontrées. Avec un peu de chance, ça n'arrivera jamais.

Après tout, le marquis et son épouse ont une vie sociale bien remplie et, au cours des dernières années, leur maison de ville est devenue un des endroits qu'Addie hante le plus souvent. *Qu'elle hante…* Une formule bien trouvée pour celle qui vit comme un fantôme.

Deux fois par semaine, ils invitent des amis à dîner dans cette maison. Tous les quinze jours, ils y organisent une fête plus importante. Et, une fois par mois, dont ce soir, ils traversent Paris en calèche pour aller jouer aux cartes jusqu'au petit matin avec d'autres familles de la noblesse.

À cette heure-ci, les domestiques se sont retirés dans leurs chambres, sans doute pour boire et profiter de leurs petites heures de liberté. Ils se relaient afin

qu'à tout moment, une sentinelle monte la garde au pied de l'escalier pendant que les autres savourent leur tranquillité. Peut-être jouent-ils aux cartes, eux aussi. Ou peut-être se contentent-ils d'apprécier le calme d'une maison vide.

Addie pose un autre carré de chocolat sur sa langue puis s'étend à nouveau sur le lit de la marquise, dans le nuage léger du duvet. À tous les coups, il y a plus de coussins ici que dans tout Villon et chacun contient deux fois plus de plumes. Les nobles sont probablement faits de verre, destinés à se briser s'ils reposent sur une surface trop dure. Les bras écartés, comme un enfant qui s'amuse à dessiner la silhouette d'un ange dans la neige, Addie pousse un soupir de plaisir.

Elle a passé une heure à fouiner parmi les innombrables tenues de la marquise, mais comme elle n'a pas assez de mains pour en enfiler une seule, elle s'est enveloppée dans une robe de chambre de soie bleue plus délicate que tout ce qu'elle a jamais possédé. Sa propre toilette, couleur de rouille et ourlée de dentelle crème, gît abandonnée sur la méridienne. Elle lui rappelle sa robe de mariée jetée sur l'herbe au bord de la Sarthe, le lin blanc déposé telle une seconde peau à ses côtés. Ce souvenir s'accroche à elle comme le fil de soie d'une araignée.

Addie serre la robe de chambre contre sa poitrine et en inhale le parfum de rose. Les yeux fermés, elle rêve que c'est son propre lit, sa vie à elle. Cette pensée lui est d'abord agréable. Mais il fait trop chaud dans la pièce et tout est trop figé. Elle craint d'être engloutie par le lit si elle y reste. Pire encore : elle pourrait s'endormir et être réveillée par la maîtresse de maison. Imaginez un peu le drame ! D'autant plus que la chambre se trouve au premier étage…

Elle met une bonne minute à s'extraire de sous les draps. Ses mains et ses genoux s'enfoncent dans le duvet tandis qu'elle se traîne vers le bord pour dégringoler comme un sac sur le tapis. Elle se remet d'aplomb contre un des pieds du lit, une colonne de chêne sculptée de délicates branches, et pense à la forêt tout en balayant des yeux la pièce en quête d'une occupation. Une porte vitrée donne sur le balcon, une autre en bois sur le couloir. Une commode. Une méridienne. Une coiffeuse, surmontée d'un miroir.

Addie se laisse tomber sur un tabouret rembourré devant la coiffeuse, puis passe les doigts sur les flacons de parfum et les pots de crème, le velours doux d'une houppette, un bol d'épingles à cheveux en argent.

Munie de ces dernières, elle commence à entortiller des mèches pour les fixer tout autour de son visage, comme si elle était une experte en la matière. La mode actuelle est au bouquet de boucles façon nid de moineau. Dieu merci, elle échappe à la perruque, cette monstrueuse coiffure poudrée semblable à une tour de meringue qui deviendra incontournable dans cinquante ans.

Une fois terminé, son nid de boucles attend la touche finale. Addie s'empare d'un peigne de perles en forme de plume pour en glisser les dents derrière son oreille.

Amusant de voir comment un détail peut faire toute la différence.

Assise sur le tabouret rembourré, entourée d'objets de luxe, dans sa robe de chambre en soie bleue et avec sa coiffure apprêtée, Addie pourrait presque s'oublier, devenir quelqu'un d'autre. Une jeune dame, la maîtresse de maison, libre de ses mouvements car protégée par sa réputation.

Seules ses taches de rousseur ressortent, en souvenir de l'Addie de toujours, mais elles sont faciles à couvrir.

Au moment où elle approche la houppette de sa joue, une légère brise agite l'air, charriant les effluves non de Paris, mais de champs ouverts aux vents. Une voix grave s'élève :

— Je préférerais voir les nuages dissimuler les étoiles.

Addie lève aussitôt les yeux vers le miroir où se reflète la pièce entière. Les portes du balcon sont toujours fermées, mais la chambre n'est plus déserte. L'ombre se tient appuyée contre un mur, avec la nonchalance de celui qui attend là depuis un moment. La jeune fille n'est pas surprise – le dieu lui rend visite chaque année à cette même date –, mais elle n'en est pas moins troublée. Comme à chaque fois.

— Bonsoir, Adeline, la salue le ténébreux depuis l'autre côté de la chambre.

Même à distance, ses paroles viennent lui effleurer la peau comme les feuilles d'un arbre. Elle se retourne sur son siège et cache de sa main le col ouvert de sa robe de chambre.

— Allez-vous-en.

— Après un an sans me voir, répond-il avec un ton désapprobateur, c’est tout ce que tu trouves à dire ?

— Non…

— Dans ce cas, je t’écoute.

— Non, répète-t-elle. C’est la réponse à la question que vous allez me poser. Vous êtes venu me demander si j’allais céder et la réponse est non.

Un rictus s’étale sur le visage du dieu. Disparu, le gentilhomme. Le loup est de retour.

— Tu as appris à mordre, mon Adeline.

— Je ne vous appartiens pas.

Après un sourire de mise en garde, le loup fait mine de se retirer. C’est à nouveau un homme qui s’avance dans la lumière, même si les ombres s’accrochent à lui pour brouiller les contours de sa silhouette.

— Je t’accorde l’immortalité et toi, tu passes tes soirées à manger du chocolat dans le lit d’une autre. J’attendais davantage de toi.

— Et pourtant, vous m’avez condamnée à moins. Vous êtes venu parader ?

Il fait glisser sa main sur la colonne de lit, dont il suit les branches des doigts.

— Tant de venin en ce jour anniversaire. Moi qui venais simplement t’offrir à dîner.

— Je ne vois pas de festin. Et je ne veux pas de votre compagnie.

Il se déplace comme un panache de fumée, d’abord à l’autre bout de la pièce, puis juste à ses côtés.

— À ta place, je réfléchirais avant de rejeter mon offre, dit-il en caressant le peigne de perles dans les cheveux d’Addie. Je suis la seule compagnie que tu auras jamais…

Au moment où elle s’apprête à se dégager, l’espace autour d’elle se vide. De l’autre côté de la chambre, le dieu agrippe la pampille près de la porte.

— Arrêtez ! s’écrie-t-elle, alarmée, en se levant d’un bond.

Trop tard. Il tire dessus et, une seconde plus tard, le tintement de la cloche brise le silence de la maison.

— Soyez maudit, siffle-t-elle en entendant des pas dans l’escalier.

Addie se retourne pour prendre sa robe et attraper ce qu’elle peut avant de s’enfuir. Mais le ténébreux lui empoigne le bras et la contraint à rester à ses côtés comme une enfant punie. Une femme de chambre ouvre la porte.

Elle devrait sursauter à la vue de ces deux inconnus dans la maison de sa maîtresse. Pourtant, son visage ne trahit aucune stupeur. Ni surprise, ni colère, ni peur. Aucun sentiment, hormis une sorte de vide, un calme propre aux rêveurs ou aux étourdis. Plantée là, les mains jointes et la tête penchée sur le côté, la domestique attend les instructions. Addie comprend alors, dans un mélange de soulagement et de terreur, que la femme est envoûtée.

— Ce soir, nous dînerons dans le salon, annonce le dieu comme s’il était chez lui.

Sa voix s’est parée d’une nouvelle tessiture, comme un voile de tulle tendu sur de la pierre. Elle ondoie dans l’air et s’enroule autour de la femme de chambre. Addie la sent glisser sur sa peau sans toutefois trouver de prise.

— Bien, monsieur, répond la domestique avec une petite révérence.

Elle se retourne pour les conduire dans l’escalier. Le ténébreux sourit à Addie.

— Viens, l’invite-t-il, ses yeux émeraude teintés d’une arrogante jubilation. J’ai entendu dire que le chef cuisinier du marquis était un des meilleurs de Paris.

Il lui offre son bras, qu’elle ne prend pas.

— Vous croyez vraiment que je vais dîner avec vous ? demande-t-elle en crachant presque le dernier mot.

— Tu bouderais un festin sous prétexte que je suis à table, moi aussi ? réplique-t-il, le menton levé. Moi, je crois que ta faim l’emporte sur ta fierté. Enfin, fais comme tu veux, ma chère. Reste dans cette chambre qui n’est pas la tienne à te gaver de friandises volées. Je dînerai sans toi.

Sur ces mots, il s’éloigne à grands pas. Addie est tiraillée entre le désir de claquer la porte derrière lui et la conviction que sa soirée est déjà gâchée, qu’elle mange ou non en sa compagnie. Même si elle reste dans la chambre, elle dînera avec lui en esprit. Alors autant l’accompagner.

Dans sept ans, Addie verra un spectacle de marionnettes se monter sur une place parisienne. Une charrette munie de rideaux, avec un homme derrière, les mains levées pour tenir les petites figurines de bois aux membres animés par des ficelles. Et elle se remémorera cette soirée, ce dîner.

Les domestiques se déplacent autour d'eux comme des pantins fluides et silencieux. Chacun de leurs gestes est effectué avec la même aisance paresseuse. Les chaises sont tirées en arrière, les plis des nappes effacés, les bouteilles de champagne débouchées et le vin versé dans des flûtes de cristal.

Mais les plats sont servis trop rapidement. L'entrée arrive en même temps que les verres sont remplis. Quelle que soit l'emprise que le ténébreux exerce sur les domestiques de cette maison, elle ne date pas du moment où il a surpris Addie dans la chambre de la marquise. Non, il les contrôlait déjà avant de sonner la cloche pour appeler la femme de chambre et de convier la jeune voleuse à dîner.

La présence du ténébreux paraît si incongrue dans ce décor filigrané. C'est une créature sauvage, après tout, un dieu des nuits sylvestres, un démon cerné par l'obscurité. Pourtant, il affiche le maintien et la grâce d'un noble qui savoure son repas.

Addie touche du bout du doigt les couverts d'argent et la bordure dorée des assiettes.

— Je suis censée être impressionnée ?

Tandis que les domestiques s'inclinent avant de reculer contre les murs, le ténébreux lui jette un regard.

— Ce n'est pas le cas ?

En vérité, elle a peur, troublée par cette démonstration de pouvoir. Elle le savait puissant, mais c'est une chose de conclure un pacte et une autre d'être le témoin d'une telle maîtrise. À quoi pourrait-il les contraindre ? Jusqu'où pourrait-il les pousser ? Lui suffit-il de tirer des ficelles ?

On lui présente l'entrée : un velouté d'un orange pâle comme l'aurore. Il sent délicieusement bon et le champagne pétille dans son verre, mais elle ne s'autorise à goûter ni l'un ni l'autre. Elle reste prudente.

Le ténébreux le remarque.

— Allons, Adeline. Je ne suis pas une créature féerique venue t’offrir à manger et à boire pour te piéger.

— Pourtant, rien n’est gratuit avec vous.

Les yeux du dieu changent de couleur et s’éclaircissent.

— Comme tu voudras, soupire-t-il avant de lever son verre qu’il vide presque.

Au bout d’un long moment, Addie cède et porte le cristal à ses lèvres pour avaler une première gorgée de champagne. Elle n’a jamais rien goûté de tel. Un millier de bulles délicates éclatent sur sa langue, à la fois douces et piquantes. Si elle était à une autre table, avec un autre homme, un autre soir, elle fondrait de plaisir.

Plutôt que de savourer chaque gorgée, elle vide sa coupe en un rien de temps. Au moment de la reposer sur la table, la tête lui tourne légèrement. Le domestique, accouru à ses côtés, lui sert un deuxième verre.

Le ténébreux boit le sien et la regarde manger sans dire un mot. Le silence dans la pièce se fait lourd, mais Addie n’a pas l’intention de le briser.

Elle se concentre sur la soupe, puis sur le poisson et la rouelle de bœuf en croûte. Voilà des mois, des années qu’elle n’a pas autant mangé. Elle se sent non seulement repue, mais comme régénérée. Tout en ralentissant son coup de fourchette, elle examine l’homme qui n’en est pas un et la façon dont les ombres se courbent derrière lui.

Jamais ils n’ont passé autant de temps ensemble. Jusque-là, il n’y a eu que ces moments dans les bois, les quelques minutes dans une chambre miteuse et une demi-heure au bord de la Seine. Pour la première fois, il ne se dresse pas telle une ombre dans son dos, ne rôde pas comme un spectre à la limite de son champ de vision. Il est assis en face d’elle, exposé aux regards. Addie a beau connaître les détails de son visage – elle les a dessinés plus de cent fois –, elle ne peut s’empêcher de l’étudier encore. Et il la laisse faire.

Il n’y a aucune réserve dans ses manières. Il semble au contraire ravi de l’attention qu’elle lui accorde. Les sourcils haussés, le sourire en coin, il coupe un morceau de viande dans son assiette pour le porter à ses lèvres. C’est moins un homme qu’une série de traits esquissés par une main soigneuse.

La situation évoluera avec le temps. Il s'étoffera, prendra du volume pour combler les vides entre les lignes du portrait réalisé par Addie. Il s'emparera de cette image jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus imaginer en avoir été un jour l'autrice.

Mais, pour l'instant, le seul élément qui soit entièrement à lui, ce sont ces yeux. Combien de fois elle en a rêvé… D'accord, ils étaient toujours verts, mais d'une seule tonalité : ce vert franc des feuilles d'été. Ceux du dieu sont différents, saisissants, inconstants. Le moindre changement d'humeur s'y reflète, là et nulle part ailleurs.

Addie mettra des années à apprendre le langage de ces yeux. Par exemple, l'amusement leur donne la couleur du lierre en été, tandis que l'agacement les rend plus clairs, comme une pomme acidulée. Quant au plaisir, il les assombrit, jusqu'à ce qu'ils deviennent presque noirs comme une forêt la nuit. Seul leur contour reste vert.

Ce soir, ils ont la couleur incertaine des algues prises dans le courant d'un ruisseau. À la fin du dîner, ils afficheront une tout autre nuance.

Le dieu se comporte avec indolence. Un coude posé sur la table, son attention à la dérive, la tête légèrement inclinée sur le côté comme à l'affût d'un son lointain, il suit de ses doigts élégants la courbure de son menton, amusé par sa propre apparence.

Sans s'en rendre compte, Addie brise de nouveau le silence :

— Comment vous appelez-vous ?

Le regard du ténébreux quitte le coin de la pièce pour se poser sur elle.

— Pourquoi devrais-je avoir un nom ?

— Tout a un nom. Les noms ont un but. Un pouvoir. Vous le savez parfaitement, ajoute-t-elle en inclinant sa coupe vers lui, sinon vous ne m'auriez pas volé le mien.

Les lèvres du dieu s'étirent en un sourire amusé, carnassier.

— S'il est vrai que les noms ont un pouvoir, alors pourquoi te donnerais-je le mien ?

— Pour que je puisse vous appeler, à haute voix ou dans ma tête. Or, pour l'instant, je n'ai que des insultes à proférer.

Il semble s’en moquer.

— Peu importe ! Appelle-moi comme tu le souhaites. Comment s’appelait l’inconnu dans ton journal intime ? L’homme d’après lequel tu m’as façonné ?

— Vous vous êtes façonné tout seul pour vous moquer de moi. J’aurais préféré vous voir prendre une autre forme !

— Tu vois de la violence dans chacun de mes gestes, commente-t-il en passant son pouce sur le bord du verre. Je me suis façonné pour te plaire, pour te mettre à l’aise.

— Vous avez gâché la seule chose qui me restait ! réplique-t-elle, la colère enflant dans sa poitrine.

— Et dire qu’il ne te restait que des rêves… Quelle tristesse !

Elle résiste à la tentation de lui jeter le cristal à la tête – ce geste ne servirait à rien – et se tourne plutôt vers le serviteur collé au mur. Elle lui tend son verre pour qu’il le remplisse, mais le domestique ne bouge pas. Personne ne bouge. Ils sont soumis à la volonté du dieu, pas à la sienne. Elle se lève et prend elle-même la bouteille.

— Comment s’appelait ton inconnu ? insiste-t-il.

Elle se rassied, remplit sa coupe et se concentre sur la myriade de bulles brillantes qui jaillissent en son centre.

— Il n’avait pas de nom.

C’est un mensonge, évidemment. Le ténébreux la fixe comme s’il en était conscient.

En vérité, Addie a essayé une dizaine de noms au fil des ans – Michel, Jean, Nicolas, Henri, Vincent –, mais aucun ne lui convenait. Et puis, une nuit, il s’est imposé à elle, alors qu’elle était dans son lit, lovée dans le mirage de l’inconnu étendu à ses côtés, ses longs doigts lui caressant les cheveux. Le nom a franchi ses lèvres, aussi simple qu’un souffle, aussi naturel que l’air.

Luc… Dans son esprit, c’était le diminutif de Lucien mais, à présent qu’elle est assise en face de l’ombre, ce simulacre d’homme, l’ironie de ce nom la brûle comme du thé bouillant, comme un charbon ardent.

Luc… Comme dans Lucifer.

Les paroles du ténébreux, charriées par une brise, résonnent en elle :

« Suis-je le diable ou les ténèbres ? »

Elle ne le sait pas, ne le saura jamais, mais le nom est déjà souillé. Autant le lui donner.

— Luc, murmure-t-elle.

Dans une éblouissante et cruelle parodie de joie, l'ombre sourit et lève son verre pour porter un toast.

— À Luc, dans ce cas !

Addie vide de nouveau sa coupe, avide du réconfort que lui procure l'alcool. Bien entendu, ses effets ne dureront pas. À chaque verre vidé, ses sens semblent lui résister, mais elle s'obstine, résolue à les vaincre au moins pour un moment.

— Je vous déteste.

— Voyons, Adeline ! s'exclame le dieu en reposant son propre verre. Où serais-tu sans moi ?

Il fait tourner le pied de la coupe entre ses doigts et, dans les facettes du cristal, elle découvre une autre vie – la sienne et une autre à la fois –, une version où Adeline ne se serait pas enfuie dans les bois juste avant son mariage, où elle n'aurait pas appelé les ténèbres pour qu'elles lui rendent sa liberté.

Elle se voit telle qu'elle aurait pu devenir, les enfants de Roger à ses côtés et un bébé sur la hanche, le teint cireux de fatigue. Elle se voit avec lui dans le lit, leurs deux corps séparés par un espace froid. Elle se voit penchée sur l'âtre comme l'était toujours sa mère, avec les mêmes rides d'expression, les doigts trop douloureux pour repriser les vêtements, sans parler de tenir ses vieux crayons. Elle se voit dépérir sur le sillon de la vie et parcourir les quelques pas si familiers aux habitants de Villon, l'étroit chemin qui mène du berceau au tombeau. La petite église l'attend, figée et grise comme une stèle.

En voyant ce qui aurait pu être, Addie est soulagée que le dieu ne lui propose pas de revenir en arrière pour échanger sa vie contre celle-là. Malgré le chagrin et la folie, la solitude, la faim et la souffrance, elle s'arrache sans effort à la scène aperçue dans le verre.

Le repas terminé, les domestiques, debout dans l'ombre, attendent les nouvelles instructions de leur maître. Malgré leur tête inclinée en signe de

soumission et leur visage inexpressif, Addie ne peut s'empêcher de les considérer comme des otages.

— Vous pourriez les congédier ?

— Tu as épuisé tes souhaits, réplique-t-il.

Mais elle croise son regard et le soutient. Il est plus facile, maintenant qu'il a un nom, de le voir comme un homme. Or les hommes peuvent être défiés. Le ténébreux finit par soupirer. Il se tourne vers le serviteur le plus proche et lui ordonne d'ouvrir une bouteille pour les domestiques, puis les autorise à disposer. Une fois seule avec le dieu, Addie trouve la pièce plus petite.

— Et voilà, déclare Luc.

— Quand le marquis et sa femme rentreront chez eux et trouveront leurs domestiques ivres, ils le leur feront payer chèrement.

— Et pour tous ces carrés de chocolat disparus dans la chambre de la maîtresse de maison ? Ou la robe de soie bleue ? Qui paiera ? Tu crois que personne ne souffre quand tu voles ?

Addie se hérisse et la chaleur lui monte aux joues.

— Vous ne m'avez pas laissé le choix !

— Je t'ai donné ce que tu as demandé, Adeline. Du temps sans contraintes. Une vie sans restrictions.

— Vous m'avez condamnée à l'oubli.

— Tu as demandé la liberté. Or il n'y a pas plus grande liberté que l'oubli. Tu peux parcourir le monde sans entraves. Sans liens. Sans attaches.

— Arrêtez un peu de faire passer votre cruauté pour de la bonté !

— Nous avons conclu un pacte !

À ces mots, il abat sa main avec force sur la table. Une lueur d'agacement brille dans ses yeux, aussi fugace qu'un éclair.

— C'est toi qui es venue me chercher. Tu m'as supplié, imploré. Tu as choisi les termes de la transaction et moi, les conditions. Ce qui est fait est fait. Si tu en as déjà assez d'avancer, tu n'as qu'un mot à dire.

La revoilà, cette haine à laquelle il est si facile de s'accrocher.

— Vous n'auriez pas dû me maudire, lance-t-elle.

Sa langue se délie. Est-ce dû au champagne, à la durée de ce dîner, au fait qu'elle côtoie le ténébreux depuis longtemps, comme un corps s'adapte à un bain trop chaud ?

— Si vous vous étiez contenté de me donner ce que je demandais, je me serais vite lassée. J'aurais vécu tout mon soûl et nous y aurions tous les deux gagné. Mais, aujourd'hui, même épuisée, jamais je ne vous céderai mon âme.

— Tu es une créature tellement opiniâtre, s'amuse-t-il. Mais même les rochers finissent par s'éroder pour disparaître.

— Vous jouez au jeu du chat et de la souris, dit Addie, penchée en avant. Mais je ne suis pas une proie. Vous ne m'attraperez pas.

— J'espère bien que non, répond-il, les mains écartées sur la table. J'aime relever un défi.

Un jeu. Pour lui, tout est un jeu.

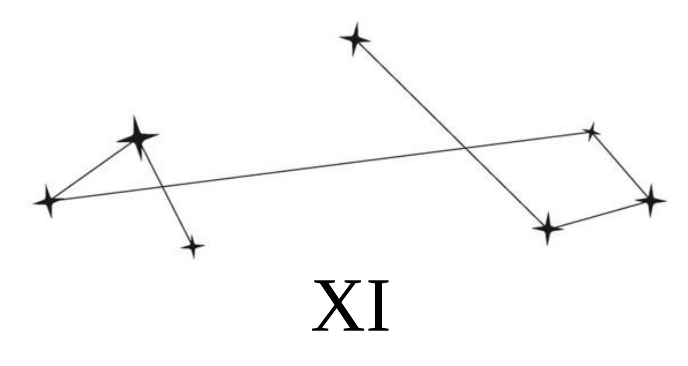
— Vous me sous-estimez.

— Vraiment ? rétorque-t-il avant de boire une gorgée de champagne. Dans ce cas, nous verrons bien.

— Exactement, confirme Addie en levant son propre verre comme pour porter un toast. Nous verrons bien.

Sans le savoir, il vient de lui faire un cadeau. Le temps n'a ni visage, ni forme, ni matière à combattre. Mais, à force de rictus et de railleries, le ténébreux lui a offert la seule chose qui lui manquait : un ennemi. Et la bataille commence dès ce soir.

Si le premier coup a été tiré à Villon, au moment où le dieu lui a volé sa vie en même temps que son âme, c'est aujourd'hui qu'elle lui déclare la guerre.



XI

New York
13 mars 2014

Addie suit le libraire dans un bar trop bondé, trop bruyant, à l'image de tous les bars de Brooklyn : trop de clients dans trop peu d'espace.

Le *Merchant* ne fait pas exception, même un jeudi. Henry et elle sont entassés dans un étroit patio, serrés l'un contre l'autre sous un auvent. Malgré tout, elle doit se coller au garçon pour discerner sa voix à cause du bruit.

— Tu viens d'où ? commence-t-elle.

— De Newburgh, dans le nord de l'État. Et toi ?

— De Villon-sur-Sarthe, répond-elle.

Les mots lui écorchent un peu la gorge.

— En France ? Tu n'as pas d'accent.

— J'ai beaucoup voyagé.

Ils attendent l'*happy hour* pour partager des frites et deux bières : être libraire n'est pas très lucratif, explique-t-il. Addie aimerait bien lui offrir une tournée, mais elle lui a déjà fait le coup du portefeuille volé et ne tient pas à enchaîner les mensonges, surtout après *L'Odyssée*.

Pour couronner le tout, elle a peur. Peur de le laisser partir. Peur de le perdre de vue. Que ce soit une anomalie, une erreur, un rêve extraordinaire ou un incroyable hasard, elle a peur de lâcher prise – de le lâcher, lui.

Un faux pas et elle se réveillera. Un faux pas et le fil cassera, la malédiction reprendra ses droits et ce sera la fin. Henry disparaîtra et elle se retrouvera seule à nouveau.

Elle se contraint à s'ancrer dans le présent. À profiter aussi longtemps que possible de cette situation impossible. Ici et maintenant…

— À quoi est-ce que tu penses ? crie-t-il au milieu du vacarme.

— J'ai hâte d'être en été, répond-elle, tout sourire.

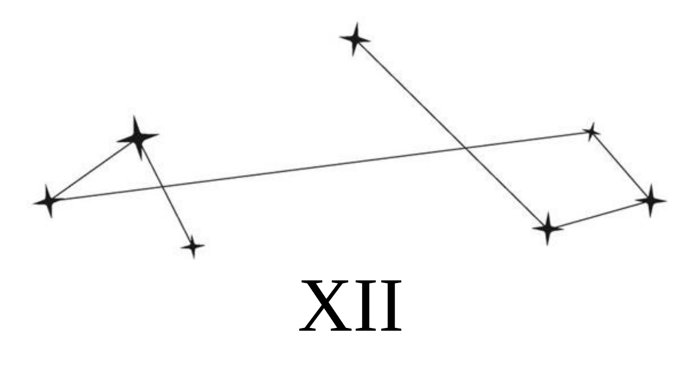
C'est la vérité. Le printemps est long et humide, elle n'en peut plus du froid. L'été enchaîne les journées chaudes et les soirées où la lumière s'éternise. Et puis, un été signifie une année de plus en vie. Une année de plus sans…

— Si un seul de tes vœux devait se réaliser, qu'est-ce que tu voudrais ? demande Henry en interrompant le cours de ses pensées.

Les yeux plissés, il cherche à la décoder comme si elle était une énigme, un livre dans une langue étrangère. Addie, de son côté, le fixe comme s'il était un fantôme. Un miracle. Une chimère.

Ça, là, maintenant, pense-t-elle, mais elle lève son verre vide et répond :

— Une autre bière.



XII

New York
13 mars 2014

Addie se rappelle précisément chaque seconde de sa vie mais, ce soir-là, avec Henry, les épisodes se confondent. De bar en bar, le temps file, l'apéritif laisse place au dîner puis aux verres de fin de soirée. À chaque nouveau carrefour, au lieu de prendre des chemins séparés, ils choisissent de poursuivre droit devant, ensemble.

Chacun attend que l'autre dise : « Il se fait tard » ou « Il faut que j'y aille » ou encore « À la prochaine », mais ils sont liés par un pacte tacite, réticents à rompre le lien qui les unit. Addie sait très bien pourquoi, mais elle s'interroge sur les motivations de Henry. Sur cette solitude qu'elle lit dans ses yeux. Sur la façon dont les serveurs, les barmen et les autres clients – femmes et hommes confondus – le dévisagent, cette chaleur dans leur regard qu'il ne semble pas remarquer.

Minuit approche. Ils mangent une part de pizza en marchant côte à côte dans la douceur de cette première nuit printanière. La lune éclaire les lourds nuages au-dessus de leurs têtes.

Elle observe le ciel. Henry l'imite. L'espace d'un instant, le libraire lui paraît d'une tristesse incroyable, presque insupportable.

— Les étoiles me manquent, confie-t-il.

— À moi aussi, répond-elle.

Il s'arrache à la contemplation de la voûte céleste et sourit à Addie.

— Qui es-tu ?

Son regard s'est fait vitreux et son « qui » ressemble presque à un « comment », moins pour savoir comment elle va que le pourquoi du comment de sa présence. Elle voudrait lui retourner la question, mais elle aurait une bonne raison de lui demander, alors que lui est juste un peu soûl. Et tout à fait normal. Même si c'est impossible. Car les gens normaux ne se souviennent pas d'elle.

Henry et elle arrivent devant une station de métro.

— Je m'arrête là, dit-il.

Sa main se détache de celle d'Addie et voilà que la peur ressurgit – peur de la fin, peur du néant qui revient, de moments pas encore écrits et de souvenirs déjà effacés. Elle ne veut pas que se termine cette soirée. Elle ne veut pas que le sort se brise. Elle ne…

— J'ai envie de te revoir, souffle Henry.

Un espoir presque douloureux emplit la poitrine d'Addie. Elle a déjà entendu ces mots cent fois, mais c'est la première fois qu'ils lui semblent réels, crédibles.

— Et moi, j'ai envie que tu me revoies.

Henry sourit, de ce sourire qui illumine tout un visage.

En le voyant sortir son portable, le cœur d'Addie se serre. Elle lui raconte que le sien est cassé alors qu'en réalité, elle n'a jamais eu besoin d'un téléphone. Même si elle avait quelqu'un à appeler, elle ne pourrait pas. Ses doigts glisseraient inutilement sur l'écran. Elle n'a pas non plus d'adresse mail, aucun moyen d'envoyer un message à cause de sa malédiction. « Tu n'écriras point », dit le onzième commandement.

— Je ne savais pas qu'on pouvait vivre sans portable, de nos jours.

— À l'ancienne, réplique-t-elle.

Il propose de passer chez elle le lendemain et lui demande son adresse. Addie a l'impression que l'univers se moque d'elle.

— J'habite chez des amis pour le moment, élude-t-elle. Mais je peux te retrouver à la librairie ?

— D'accord, confirme Henry d'un hochement de tête.

— Samedi ?

— Samedi.

— Ne t'avise pas de disparaître.

Elle éclate d'un petit rire nerveux. Puis il commence à s'éloigner. Lorsqu'il pose un pied sur la première marche, Addie se met à paniquer.

— Attends ! s'écrie-t-elle en le rattrapant. J'ai un aveu à te faire.

— Oh non ! gémit Henry. Ne me dis pas que tu as déjà quelqu'un.

— Non… répond-elle.

L'anneau dans sa poche semble soudain peser une tonne.

— Tu travailles pour la CIA et tu pars en mission top secret demain ?

— Non… répète Addie en riant.

— Tu es…

— Je ne m'appelle pas Ève.

— Ah bon ? fait-il, perplexe.

Elle n'est pas sûre de pouvoir le prononcer, mais elle se doit d'essayer.

— Je ne t'ai pas donné mon vrai prénom parce que… c'est compliqué. Mais je t'aime bien et j'ai envie que tu saches… que tu l'entendes de ma propre voix.

— Je t'écoute, dit Henry en reprenant son sérieux.

— C'est A…

Un court instant, le nom reste coincé dans sa gorge, comme un muscle raide après avoir été longtemps immobilisé ou un rouage rouillé. Et puis… il se libère dans un raclement douloureux.

— Addie, annonce-t-elle. Je m'appelle Addie.

Son nom flotte dans l'air.

— D'accord, se réjouit le libraire. Bonne nuit, Addie !

Et voilà… Deux syllabes sorties toutes seules. Le plus beau son qu'elle ait jamais entendu. Elle voudrait prendre Henry dans ses bras, l'entendre répéter à l'envi ce nom autrefois imprononçable qui remplit ses propres poumons comme de l'air et la rend tangible, réelle.

— Bonne nuit, Henry ! répond-elle.

Elle aimerait qu'il se retourne et parte le premier, car elle ne se croit pas capable de le quitter.

Alors elle reste plantée là, en haut des marches, jusqu'à ce qu'il ait disparu. Elle retient son souffle en attendant de sentir le lien qui les unit se briser, le monde reprendre sa forme dans un frisson. Elle attend la peur, le sentiment de perte, la découverte que c'était un hasard extraordinaire, une anomalie cosmique, une erreur malencontreuse, que l'incident est terminé et ne se reproduira plus jamais.

Mais elle n'éprouve rien de tout ça. Tout ce qu'elle ressent, c'est de la joie mâtinée d'espoir.

Addie joue des claquettes sur le trottoir et, même après toutes ces années, elle s'attend à voir une deuxième paire de chaussures dans son champ de vision. À entendre sa voix douce, mélodieuse et moqueuse déferler comme une brume nocturne. Mais aucune ombre n'apparaît à ses côtés. Pas ce soir.

La nuit est calme et Addie, seule. Malgré tout, pour une fois, elle ne sent pas la solitude la peser.

« Bonne nuit, Addie ! » lui a dit Henry.

Elle ne peut pas s'empêcher de se demander s'il a brisé le sort. Alors elle sourit et murmure :

— Bonne nuit, Ad…

Mais la malédiction se referme sur sa gorge pour y piéger son nom, comme à chaque fois.

Pourtant…

Pourtant…

« Bonne nuit, Addie ! »

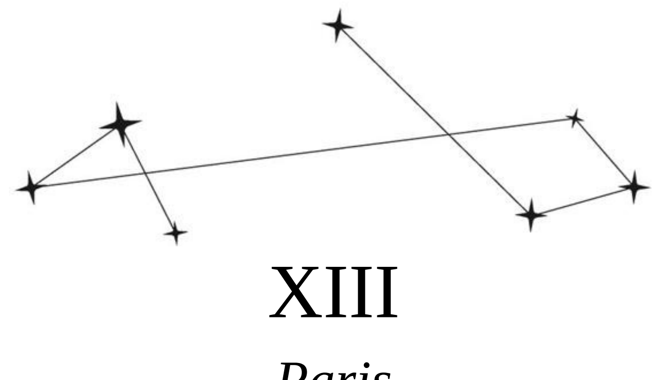
Trois cents ans durant, elle a testé les limites de son pacte, identifié les failles, les subtiles torsions et flexions des barreaux de sa prison, sans jamais trouver d'issue.

Pourtant…

Pour une raison étrange, incroyable même, Henry, lui, a trouvé la clé. Pour une raison étrange, il se souvient d'elle.

Comment ? Comment ? La question résonne à ses oreilles comme le sang à ses tempes mais, pour l'instant, Addie s'en moque.

Pour l’instant, elle se raccroche à la mélodie de son prénom, celui qui lui a été donné à la naissance, dans la bouche de quelqu’un d’autre. Et c’est bien assez. Oui, ça lui suffit.



XIII

Paris
29 juillet 1720

Le décor est planté, les sièges sont installés.

Addie époussette la nappe sur la table, arrange les assiettes de porcelaine ainsi que les coupes – pas de cristal, mais tout de même du verre – et sort le dîner de son panier. Ce ne sera pas un repas gastronomique servi par une armada de domestiques hypnotisés, mais pas moins des produits frais. Une miche de pain encore chaude, une part de fromage, de la terrine de porc et une bouteille de vin rouge. Addie est fière de ce qu'elle a réuni, d'autant que, hormis sa malédiction, elle n'a pas de pouvoirs magiques pour l'aider, elle. Elle ne pouvait donc pas se contenter de lancer un simple regard ou de prononcer un unique mot pour voir ses désirs se réaliser.

Ce n'est pas juste la table qu'elle a dressée. C'est aussi la pièce qu'elle a choisie. Pas une chambre occupée illégalement ni un taudis de mendiants, mais un endroit bien à elle, au moins pour le moment. Elle a mis deux mois à le trouver, deux semaines à le rénover, mais le jeu en valait la chandelle. De l'extérieur, il ne paie pas de mine : des vitres fissurées et des planches gauchies. Certes, les étages inférieurs sont tombés en décrépitude et n'abritent désormais plus que des rongeurs et d'occasionnels chats errants – et, l'hiver, d'innombrables corps désespérés de trouver un toit. Mais, au cœur de l'été, les pauvres de la ville ont envahi les rues et Addie s'est approprié le dernier étage.

Elle a barricadé les escaliers et mis au point une ouverture par la fenêtre, comme un enfant dans un château de bois. Cette entrée peu conventionnelle permet d’accéder à la pièce principale, où elle s’est installée comme chez elle.

Un lit, sur lequel s’entassent des couvertures. Un coffre, rempli de vêtements volés. Le rebord de la fenêtre, qui déborde de bibelots en verre, porcelaine et os, réunis et disposés telle une rangée d’oiseaux de fortune.

Au centre de l’étroite chambre, deux chaises placées devant une table couverte d’un linge clair. Sur la table, un bouquet de fleurs cueillies la nuit dans un jardin royal et exfiltrées dans les plis de sa jupe. Addie sait bien que tout ça ne durera pas. Rien ne dure jamais – une brise emportera les totems sur le manteau de cheminée, un incendie ou une inondation détruira l’habitation, son plancher cédera ou son foyer secret sera découvert et récupéré par quelqu’un d’autre.

Mais, depuis un mois, elle protège ces biens, qu’elle rassemble et dispose un à un pour créer une illusion de vie. Pas juste pour elle, en fait. Pour le ténébreux, aussi. Pour Luc.

Ou, plutôt, pour le contrarier, pour lui prouver qu’elle est vivante et libre. Qu’elle ne lui laissera aucune emprise, aucun moyen de lui faire un semblant de charité.

Il a remporté la première manche, mais c’est Addie qui gagnera la seconde.

Après avoir arrangé son foyer pour y recevoir un invité, elle s’est coiffée et vêtue de soie rouge, couleur des feuilles d’automne. Elle s’est même cintrée dans un corset malgré son mépris pour les baleines.

Elle a eu une année entière pour planifier ce rendez-vous, pour décider de la posture qu’elle adopterait. Tout en rangeant la pièce, elle prépare dans sa tête des piques à lancer au dieu et affûte les armes de leur échange à venir. Elle imagine les coups du ténébreux et ses propres parades, la façon dont les yeux de Luc s’éclairciront ou s’assombriront au fil de la conversation.

« Tu as appris à mordre », a-t-il déclaré la dernière fois. Addie va lui montrer à quel point elle a les dents aiguisées, désormais.

Maintenant que le soleil s’est couché, il ne lui reste plus qu’à attendre. Au bout d’une heure, son estomac se met à gargouiller furieusement et le pain a

refroidi dans son linge. Malgré tout, elle ne s’autorise pas à manger. Elle se penche par la fenêtre pour contempler la ville éclairée par la lumière des lanternes.

Il ne vient pas.

Elle se sert un verre de vin et arpente la pièce. La cire des bougies volées goutte sur la nappe à mesure que s’épaissit la nuit. Il se fait tard, puis tôt.

Et il ne vient toujours pas.

Les flammes des bougies vacillent et finissent par s’éteindre. Assise dans le noir, Addie y voit pourtant clair.

La nuit a passé. Les premières lueurs du jour s’infiltrent dans le ciel. C’est à présent le lendemain et leur anniversaire est passé. Les cinq années sont devenues six sans que le dieu ne se soit montré, sans qu’elle n’ait vu son visage, sans qu’il ne lui demande si elle capitule. Le monde bascule, car c’est injuste, déloyal et… parce que ça ne se fait pas.

Il était censé venir, c’était l’essence de leur danse. Elle ne voulait pas qu’il soit là, ne l’a jamais souhaité, mais elle s’y attendait. Par sa faute. Il lui a désigné un palier sur lequel tenir en équilibre, une étroite saillie d’espoir, parce qu’elle a beau le détester, il représente un pilier dans sa vie. Le seul qui lui reste.

Et il le sait.

D’où le verre vide, l’assiette propre, la chaise inutilisée.

Elle jette un coup d’œil par la fenêtre et se rappelle son regard quand ils ont levé leurs verres, la courbe de ses lèvres lorsqu’ils se sont déclaré la guerre. Quelle idiote ! Quelle proie facile !

Tout à coup, ce décor lui semble ridicule et pitoyable. Addie ne le supporte plus, elle n’arrive plus à respirer dans la soie rouge. Elle arrache les liens du corsage et retire les épingles de ses cheveux. Après s’être libérée des entraves de la robe, elle balaie d’un revers de main rageur les couverts de la table et lance la bouteille désormais vide contre le mur.

Des tessons de verre se plantent dans sa paume. La douleur est vive et réelle, une soudaine brûlure sans cicatrice indélébile, mais elle s’en moque. Quelques instants plus tard, ses entailles se sont déjà refermées. Les coupes et la bouteille sont intactes. Elle considérait autrefois cette incapacité à briser les objets comme

une bénédiction, mais cette impuissance est devenue exaspérante. Elle détruit ce qui l'entoure pour tout voir se reformer avec malice, se remonter comme un décor de théâtre.

Addie se met à hurler. La colère flambe en elle, dévastatrice et brûlante, contre Luc et contre elle-même. Puis cette colère cède la place à la peur, au chagrin et à la terreur de devoir affronter seule une nouvelle année, une année entière sans entendre son propre nom, sans se voir reflétée dans le regard de qui la reconnaît, sans une nuit de répit face à sa malédiction. Un an, ou cinq, ou dix. Soudain, elle se rend compte à quel point elle se reposait sur la venue du ténébreux. Sans lui, elle perd pied. Elle s'effondre par terre au milieu des vestiges de la soirée.

Il s'écoulera plusieurs années avant qu'elle ne voie la mer, les vagues s'écraser contre les falaises blanches découpées. Elle se souviendra alors de la remarque acerbe de Luc :

« Même les rochers finissent par s'éroder pour disparaître. »

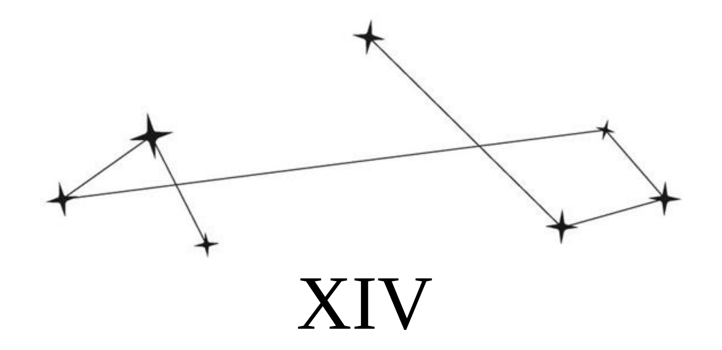
Addie s'endort juste après l'aube, mais son sommeil est bref, agité et rempli de cauchemars. À son réveil, alors que le soleil surplombe déjà Paris, elle ne peut se résoudre à se lever. Elle se rendort donc pour le reste de la journée et la moitié de la nuit. Quand elle ouvre à nouveau les yeux, ce qui était brisé en elle s'est recollé, comme une fracture ressoudée, une faiblesse endurcie.

Ça suffit, se dit-elle en se levant.

Ça suffit, se répète-t-elle avant d'engloutir le pain rassis et le fromage desséché.

Ça suffit…

Il y aura d'autres nuits sombres, bien sûr, d'autres aurores malheureuses. Sa détermination faiblira toujours un peu à mesure que les jours rallongent et que la date anniversaire approche, un espoir malin s'insinuant en elle tel un courant d'air. Mais le chagrin a disparu, remplacé par une rage tenace. Elle a la ferme intention d'attiser cette rage, d'en protéger la flamme et de la nourrir jusqu'à ce qu'il faille bien plus qu'un simple souffle pour l'éteindre.



XIV

New York
13 mars 2014

Henry Strauss rentre chez lui à pied, seul dans le noir.

Addie… pense-t-il en savourant les sonorités du nom à ses oreilles.

Addie qui, en le contemplant, a vu un garçon aux cheveux noirs, au regard doux et au visage avenant.

Rien de plus. Rien d’autre.

Lorsqu’un vent glacial se met à souffler, il resserre les pans de son manteau contre lui et observe le ciel sans étoiles.

Un sourire s’étire sur ses lèvres.

TROISIÈME PARTIE

TROIS CENTS ANS…
ET TROIS PETITS MOTS



Titre de l’œuvre : *Croquis d’un salon (sans titre)*

Artiste(s) : Bernard Rodel

Date : Vers 1751-1753

Matière : Stylographe sur parchemin

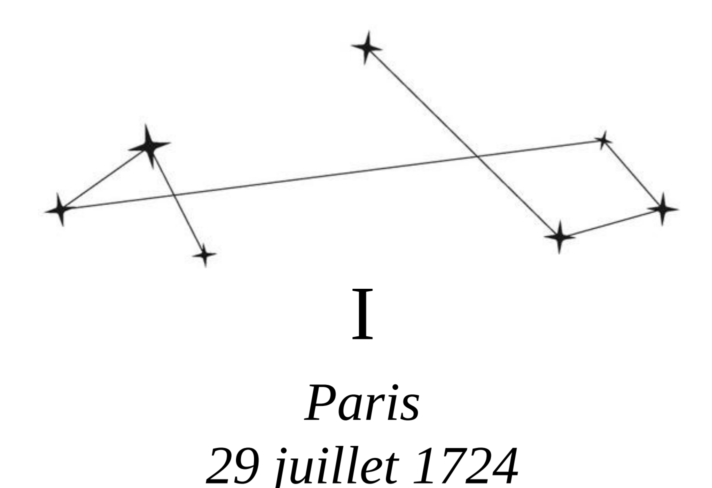
Provenance : Prêt de l’exposition *Le Salon parisien* à la British Library

Description : Représentation du célèbre salon de Mme Geoffrin, rempli de silhouettes en conversation et au repos. On distingue dans ce groupe plusieurs personnages reconnaissables – Rousseau, Voltaire, Diderot –, mais l’inclusion la plus intéressante reste celle des trois femmes présentes dans la pièce. L’une d’elles est à l’évidence Mme Geoffrin en personne. Une autre serait Suzanne Necker. La troisième, une jeune femme élégante au visage parsemé de taches de rousseur, demeure en revanche un mystère.

Contexte : Outre ses contributions à *L’Encyclopédie* de Diderot, Rodel est un illustrateur passionné, qui semble avoir fait usage de ses talents de dessinateur au cours de ses nombreuses visites au salon de Mme Geoffrin. La jeune femme aux taches de rousseur

apparaît dans plusieurs de ses croquis, sans jamais être identifiée.

Valeur estimée : Inconnue



I

Paris
29 juillet 1724

La liberté, c'est un pantalon et un manteau boutonné. Une tunique d'homme et un tricorne. Si seulement elle avait su…

Le ténébreux a prétendu lui avoir offert la liberté. Mais, en réalité, les femmes ne peuvent pas en jouir, pas dans un monde où elles sont emprisonnées dans leurs vêtements et confinées dans leurs foyers, un monde où seuls les hommes ont le droit de vagabonder à leur guise.

Addie marche dans la rue d'un pas nonchalant, un panier volé calé dans le creux de son bras. Non loin, une vieille femme bat un tapis sur le seuil de sa maison, tandis que des ouvriers traînent devant un café. Aucun d'eux ne sourcille, car ils ne voient pas une femme qui se promène seule, mais un jeune homme, à peine plus âgé qu'un adolescent, qui flâne dans la lumière déclinante du soir. Ils ne jugent pas étrange ou scandaleux de le voir déambuler. Ils ne pensent rien.

Réflexion faite, Addie aurait pu sauver son âme en réclamant tout simplement des vêtements d'homme à sa taille.

Voilà quatre ans que l'ombre ne lui a pas rendu visite.

Quatre ans et, au seuil de chaque anniversaire, Addie se jure de ne pas perdre son temps à attendre. Mais c'est une promesse qu'elle n'arrive pas à tenir : malgré tous ses efforts, elle est comme une horloge de plus en plus remontée à

mesure que ce jour approche, un ressort hélicoïdal qui ne peut se détendre avant l'aube. Et, même alors, c'est un desserrement sinistre, plus proche de la résignation que du soulagement, parce que le cycle va recommencer.

Quatre ans…

Quatre hivers, quatre étés, quatre nuits sans visite.

Les autres soirs, au moins, elle est libre de les passer à sa guise, mais elle a beau tout faire pour s'occuper, Addie sait que cette nuit-là appartient à Luc, même quand il n'est pas là.

Pourtant, elle refuse de la lui céder, de sacrifier ces heures comme si elles étaient déjà perdues, déjà emportées par le dieu.

En passant devant un groupe d'hommes, Addie les salue d'un coup de chapeau. Elle en profite pour caler le tricorne plus bas sur son front. Le jour n'a pas tout à fait laissé place à la nuit et, dans la lumière tardive de l'été, elle veille à garder ses distances, consciente que l'illusion ne résistera pas à un examen minutieux. Elle aurait pu attendre une heure de plus pour être à l'abri du voile de la nuit. Mais, en vérité, elle ne supportait plus l'immobilité et le long égrènement des secondes.

Pas ce soir. Ce soir, elle a décidé de fêter sa liberté et de monter au sommet de Notre-Dame pour y faire un pique-nique, la ville étendue à ses pieds.

Le panier se balance à son coude, débordant de mets qui lui mettent l'eau à la bouche. Avec l'habitude, ses doigts sont devenus agiles et prestes. Elle a passé les derniers jours à composer son festin : une miche de pain, une tranche de viande séchée, une part de fromage et même un pot de miel de la taille de sa paume.

Le miel, un petit plaisir auquel Addie n'a pas goûté depuis Villon. Le père d'Isabelle y possédait une rangée de ruches. Il récoltait le sirop ambré pour le vendre sur les marchés, laissant les deux amies se repaître du nectar restant dans les alvéoles jusqu'à en avoir les doigts collants. À présent, Addie expose son butin à la lumière déclinante et voit le soleil couchant le transformer en or.

L'homme surgit de nulle part. Addie reçoit un coup d'épaule dans le bras et le précieux pot lui glisse des mains pour se briser sur les pavés. Elle se croit un instant attaquée, détroussée, mais l'inconnu bredouille déjà des excuses.

— Idiot ! siffle-t-elle.

Son regard passe du sirop doré, désormais scintillant de tessons de verre, à l’homme responsable de ce gâchis. Il est jeune et beau garçon, avec des pommettes saillantes et des cheveux de la couleur de son miel renversé. Et il n’est pas seul.

Ses compagnons, en retrait, poussent des cris et applaudissent sa maladresse – ils ont l’air joyeux de ceux qui ont commencé les réjouissances à midi –, mais le jeune dévoyé rougit violemment, à l’évidence gêné.

— Je suis vraiment désolé, insiste-t-il.

Puis son visage se métamorphose. La surprise laisse place à l’amusement. Addie se rend compte, trop tard, de leur proximité et de la lumière qui éclaire ses traits. Elle comprend aussi, trop tard, qu’il a vu clair dans son jeu et qu’il a gardé la main posée sur sa manche. Aussitôt, elle craint qu’il ne dévoile son secret.

Mais quand ses camarades lui crient de se dépêcher, il leur répond de ne pas l’attendre. Les voilà à présent tous les deux seuls dans la rue pavée. Addie s’apprête à se dégager pour s’enfuir, mais sur le visage du jeune homme ne se reflète aucune ombre, aucune menace, juste un étrange ravissement.

— Tu peux me lâcher, maintenant, ordonne-t-elle en prenant une voix grave, ce qui semble le réjouir davantage encore.

Il lui libère le bras aussi vite que s’il avait frôlé une flamme.

— Pardon… Je me suis égaré. Toi aussi, on dirait, ajoute-t-il, un sourire malicieux aux lèvres.

— Pas du tout, réplique-t-elle tandis que ses doigts glissent vers la petite lame qu’elle a cachée dans son panier. Je sais ce que je fais.

Le sourire du jeune homme s’agrandit. Il baisse alors les yeux et prend un air ennuyé à la vue du miel répandu par terre.

— Je dois me faire pardonner.

Elle s’apprête à lui dire de ne pas s’inquiéter, que ce n’est rien, quand il scrute le bout de la rue et s’exclame « Eurêka ! » en passant son bras sous le sien, comme s’ils étaient déjà amis.

— Viens ! dit-il avant de la conduire vers le café au coin.

Elle n’est jamais entrée dans un établissement pareil. Elle n’a jamais voulu prendre le risque, seule dans son déguisement qui ne tient qu’à un fil. Mais voilà que son compagnon l’entraîne comme si de rien n’était, un bras passé au dernier moment autour de ses épaules. Ce geste est si soudain, si intime, qu’elle est sur le point de se dégager. Mais, devant son air joyeux, elle comprend qu’il en a fait un jeu. Il s’est mis au service de son secret.

À l’intérieur, le café est plein d’énergie et de vie, de voix superposées les unes aux autres et d’un parfum fumé corsé.

— À partir de maintenant, fais attention, la prévient-il, une lueur de malice dans les yeux. Ne t’éloigne pas et garde la tête baissée, sinon on sera démasqués.

Elle le suit jusqu’au comptoir, où il commande deux petites tasses remplies d’un liquide noir.

— Assieds-toi là-bas, lui ordonne-t-il. Contre le mur, là où la lumière n’est pas trop forte.

Ils s’installent dans un coin, puis il pose les tasses entre eux dans un geste théâtral en alignant les anses, avant de lui annoncer que c’est du café. Elle en a entendu parler, bien sûr. C’est la mode à Paris.

— Bois… l’encourage-t-il en poussant le breuvage vers son côté de la table.

Elle porte la porcelaine à ses lèvres et en goûte une gorgée, qui la déçoit. Le liquide est sombre, fort et amer, comme les copeaux de chocolat qu’elle a dégustés il y a des années, mais sans leur côté sucré. Comme le garçon la fixe, aussi impatient qu’un gamin, elle avale sa gorgée en souriant.

La tasse serrée entre les mains, elle épie, de par-dessous le bord de son chapeau, les tablées d’hommes, certains en plein conciliabule, d’autres qui rient, jouent aux cartes ou s’échangent des liasses de papier. Elle les observe et s’émerveille à nouveau que le monde leur soit ouvert et accessible. Son attention revient ensuite sur son compagnon, qui la dévisage avec la même fascination débridée.

— À quoi est-ce que tu penses ? demande-t-il. En ce moment même ?

Il n’y a pas de présentation ni d’échange de formalités. Il engage simplement la conversation, comme s’ils se connaissaient depuis toujours.

— Je me disais que ce doit être tellement facile d'être un homme, avoue-t-elle.

— C'est pour ça que tu portes ce déguisement ?

— Oui… Ça et parce que je déteste les corsages.

Il éclate d'un rire si franc, si détendu qu'Addie sent un sourire poindre sur son propre visage.

— Comment t'appelles-tu ? demande-t-il encore.

Elle ne sait pas s'il parle de son vrai nom ou de celui de son personnage, alors elle opte pour « Thomas ». Elle le regarde tourner le mot dans sa bouche comme un morceau de fruit.

— Thomas… Enchanté. Moi, c'est Rémy Laurent.

— Rémy… répète-t-elle en en goûtant à son tour la douce sonorité.

Ce prénom lui va bien – elle, pour sa part, ne s'est jamais identifiée à « Adeline ». Jeune et doux, le nom de Rémy la hantera comme tous les autres, à la manière de pommes flottant dans le ruisseau. Peu importe le nombre d'hommes qu'elle rencontrera, « Rémy » restera toujours associé à ce garçon brillant et enjoué dont elle aurait pu tomber amoureuse – qui sait ? – si elle en avait eu l'occasion.

Elle boit une nouvelle gorgée de café en veillant à tenir sa tasse sans trop de précautions, appuyée sur son coude dans cette posture naturelle des hommes qui ne se croient pas observés.

— C'est fou ! s'extasie-t-il. Tu as vraiment bien étudié les individus de mon sexe.

— Ah oui ?

— Tu es une excellente imitatrice.

Addie pourrait lui avouer qu'elle a eu le temps de s'exercer, que c'est devenu une sorte de jeu au fil des ans, une manière de s'amuser. Qu'elle a ajouté une dizaine de personnages à son catalogue et qu'elle connaît parfaitement les différences entre une duchesse et une baronne, un docker et un marchand. Mais elle se contente de répliquer :

— À chacun son passe-temps.

Rémy éclate à nouveau de rire. Entre deux gorgées, son regard balaie la salle pour s'arrêter sur quelque chose qui le surprend. Les joues enflammées, il s'étrangle avec son café.

— Que se passe-t-il ? s'inquiète Addie. Tout va bien ?

Il tousse et manque de lâcher sa tasse en désignant l'homme qui vient de franchir le seuil de l'établissement.

— Tu le connais ? demande-t-elle.

— Pas toi ? bredouille-t-il. Cet homme, c'est M. Voltaire.

Addie fait non de la tête. Ce nom ne lui dit rien.

Son compagnon sort un petit paquet de son manteau. Un livret peu épais, avec un titre en couverture. Les sourcils froncés devant l'écriture cursive, elle n'a réussi à déchiffrer que la moitié des lettres quand il ouvre l'ouvrage pour révéler un déluge de mots imprimés dans une élégante encre noire. Voilà bien longtemps que son père a essayé de lui apprendre l'alphabet. C'étaient à l'époque de simples lettres, déliées et manuscrites.

— Tu sais lire ? demande Rémy en la voyant étudier la page.

— Je connais l'alphabet, admet-elle, mais ça s'arrête plus ou moins là. Le temps de terminer de déchiffrer une ligne, j'ai bien peur d'en avoir déjà perdu le sens.

— C'est un crime que les femmes ne reçoivent pas le même enseignement que les hommes, déclare son compagnon avec véhémence. Moi, je ne conçois pas un monde sans lecture. Toute une vie sans poèmes, ni pièces de théâtre, ni traités de philosophie. Sans Shakespeare, ni Socrate, ni même Descartes !

— C'est tout ? le taquine-t-elle.

— Et Voltaire, bien sûr, poursuit-il. Et puis les essais et, surtout, les romans !

Les quoi ? Elle ne connaît pas ce mot.

— Ce sont des histoires longues, explique-t-il. Inventées. Pleines d'amour, de comédie ou d'aventure.

Elle repense aux contes de fées que lui narrait son père, quand elle était petite, et aux histoires d'Estelle, peuplées d'anciennes divinités. Mais ce roman dont parle Rémy semble encore plus passionnant. Elle caresse d'une main

distraite la page du livret sans quitter des yeux le garçon, lui-même absorbé par Voltaire.

— Tu vas te présenter ?

— Non, non, pas ce soir, répond-il avec un regard horrifié. Mieux vaut ne rien faire. Pense un peu à l'histoire… ajoute-t-il en s'adossant à son siège, rayonnant de joie. Tu vois ? C'est ce que j'aime avec Paris.

— Donc tu n'es pas d'ici.

— Qui l'est vraiment ? réplique-t-il. Je viens de Rennes, d'une famille d'imprimeurs. Mais je suis le benjamin et mon père a commis la grave erreur de m'envoyer à l'école. Plus j'ai lu, plus j'ai réfléchi et plus j'ai réfléchi, plus j'ai su qu'il me fallait à tout prix venir à Paris.

— Ta famille était d'accord ?

— Bien sûr que non. Mais il était impensable que je ne m'y rende pas. C'est ici qu'habitent les penseurs. Ici que vivent les rêveurs. C'est le centre du monde et aussi sa tête pensante, en perpétuelle ébullition. La vie est si courte, poursuit-il, les yeux brillants. Chaque soir, à Rennes, j'allais me coucher sans réussir à dormir et je me disais : « Encore une journée écoulée. Combien m'en reste-t-il ? »

C'est la même crainte qui a poussé Addie à entrer dans les bois, ce soir-là, le même besoin qui l'a menée à son destin.

— Me voici donc, lance-t-il d'un ton joyeux. Et pour rien au monde je ne voudrais bouger d'ici. N'est-ce pas merveilleux ?

Addie pense aux vitraux et aux portes fermées à clé, aux parcs entourés de grilles.

— Par moments.

— Ah, tu me prends pour un idéaliste, pas vrai ?

— Je crois que c'est plus facile pour les hommes, répond-elle en portant la tasse à ses lèvres.

— C'est vrai, admet-il avant de désigner son accoutrement. Pourtant, tu ne me sembles pas du genre à te laisser facilement contrôler. *Aut viam invenium aut faciam…*

Elle ne connaît pas encore le latin et il ne lui propose pas de traduction mais, dans dix ans, elle cherchera ces mots dans un dictionnaire et en apprendra le sens.

Soit je trouverai un chemin, soit je le tracerai.

À ce moment-là, un sourire étirera ses lèvres. En écho à celui qu'il a réussi à lui arracher ce soir-là.

— Je dois t'ennuyer avec mes histoires… s'inquiète-t-il, les joues rouges.

— Pas du tout. Dis-moi, est-ce que ça paie, d'être penseur ?

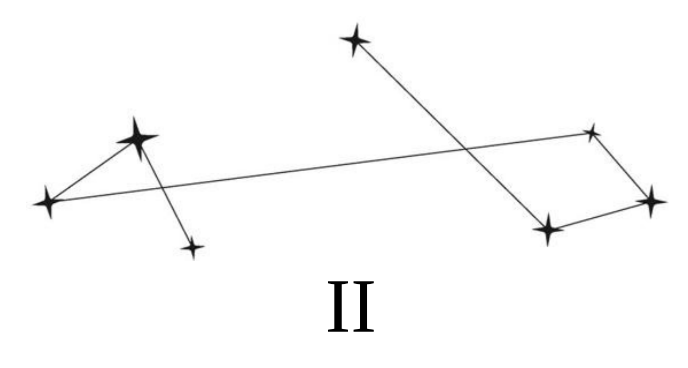
— Non, pas trop, répond-il en pouffant de rire. Mais je reste le fils de mon père.

Il lui montre ses deux paumes. Elle remarque les traces d'encre le long des lignes de ses mains et dans les sillons de ses doigts, comme le fusain tachait autrefois les siens.

— C'est un travail honnête, ajoute-t-il.

En même temps que ces mots, elle entend un son plus léger : le gargouillement de son estomac. Addie en a presque oublié le pot de miel brisé. Mais le reste du festin attend toujours à ses pieds.

— Tu es déjà allé à Notre-Dame ? demande-t-elle à Rémy.



II

New York
15 mars 2014

Après toutes ces années, Addie croyait s'être faite au temps.

Elle croyait s'être réconciliée avec lui, qu'ils avaient trouvé le moyen de coexister – qu'à défaut d'être amis, ils n'étaient plus ennemis.

Pourtant, le temps qui s'écoule entre le jeudi soir et le samedi après-midi est impitoyable. Chaque seconde s'éternise comme une vieille femme compte ses sous pour payer son pain. Pas une seule fois il ne semble accélérer, pas une seule fois elle n'en perd le fil. Elle paraît incapable d'en profiter, de le perdre ou même de l'égarer. Les minutes s'accumulent autour d'elle comme un océan impossible à traverser entre l'instant présent et leur rendez-vous, entre ici et la librairie, entre elle et Henry.

Elle a passé les deux dernières nuits à Prospect Park, dans un confortable trois-pièces avec baie vitrée appartenant à Gerard, un auteur de livres pour enfants qu'elle a rencontré un hiver. Malgré le lit king-size, le tas de couvertures et le cliquetis hypnotique du radiateur, elle n'a pas réussi à dormir. Elle n'a fait que compter les secondes et attendre en regrettant de ne pas avoir proposé « demain », ce qui lui ne lui aurait laissé qu'une journée à supporter.

Pendant trois cents ans, elle est parvenue à endurer le temps. Mais il existe désormais pour elle un présent et un avenir. Désormais, quelque chose l'attend. Elle a hâte de revoir le visage de Henry et de l'entendre prononcer son nom.

Après s'être douchée jusqu'à en vider le ballon d'eau chaude, Addie se sèche et essaie trois coiffures différentes. Assise à l'îlot de la cuisine, elle lance des céréales en l'air en tentant de les rattraper avec sa langue tandis que l'horloge murale passe paresseusement de 10 h 13 à 10 h 14. Addie ne tient plus en place. Elle ne doit retrouver Henry qu'à 17 heures, or le temps ralentit à chaque minute et elle est à deux doigts de perdre la raison.

Voilà une éternité qu'elle n'a pas éprouvé cette sorte d'ennui, cette folle incapacité à se concentrer. Elle met la matinée entière à comprendre qu'elle ne s'ennuie pas. Elle est nerveuse, c'est tout.

« Nerveuse » – de la même façon que « demain » – évoque ce qui n'est pas encore arrivé. C'est un mot d'avenir pour elle qui n'a le droit qu'au présent depuis si longtemps !

Addie n'a pas l'habitude d'être nerveuse. Comment l'être quand on est toujours seule, quand tout moment embarrassant peut être effacé par une porte fermée, par une courte séparation, quand chaque rencontre est un nouveau départ, une page vierge ?

Au moment où l'horloge affiche enfin 11 heures, elle décide qu'elle ne peut plus rester enfermée à l'intérieur.

Après avoir ramassé les quelques céréales tombées par terre et remis en ordre l'appartement, Addie sort dans le Brooklyn matinal. Elle passe de magasin en magasin, prête à tout pour se distraire, et se compose une nouvelle tenue – pour une fois, la sienne ne conviendra pas, puisqu'elle la portait déjà lors de leur précédente rencontre.

Précédente… Voilà un autre mot qui a pris un tout nouveau sens pour elle.

Addie choisit un jean clair, une paire de ballerines en soie noire et un haut au décolleté plongeant sur lequel elle enfile sa veste de cuir. Tant pis pour le style ! Jamais elle ne s'en séparera. Car, contrairement à la bague, la veste, elle, ne reviendrait pas d'elle-même et serait perdue pour toujours.

Dans une boutique de cosmétiques, Addie laisse la vendeuse enthousiaste l'installer sur un tabouret et passer une heure à appliquer sur elle divers illuminateurs, eye-liners et fards à paupières. À la fin, le visage dans le miroir est joli mais inadapté, le brun chaud de ses yeux refroidi par le contour

charbonneux, sa peau trop lisse et les sept taches de rousseur recouvertes par un fond de teint mat.

La voix de Luc s'élève, aussi fugace que de la buée sur un miroir :

« Je préférerais voir les nuages dissimuler les étoiles. »

Addie envoie la maquilleuse chercher un rouge à lèvres corail. Aussitôt seule, elle efface les nuages sur ses joues.

Curieusement, elle parvient à rogner le temps jusqu'à 16 heures. La voilà devant la librairie, vibrante d'espoir et de peur. Elle se contraint à faire le tour du pâté de maisons, à compter les pavés et à mémoriser chaque devanture de magasin. À 16 h 45, elle n'en peut plus.

Quatre petites marches à descendre. Une porte à ouvrir. Et une peur insoutenable. Et si ?

Et s'ils avaient passé trop de temps séparés l'un de l'autre ? Et si les fissures s'étaient comblées, la malédiction refermée sur elle une fois de plus ? Et si ce n'était qu'un hasard incroyable ? Une farce cruelle ? Et si et si et si…

Addie retient son souffle, ouvre la porte et entre.

Henry n'est pas là. Derrière le comptoir se trouve la jeune fille au livre d'art. Celle de l'autre jour, celle qui était assise en tailleur dans le fauteuil de cuir. Celle qui a appelé Henry quand il est sorti en courant pour rattraper Addie sur le trottoir. Appuyée à la caisse, elle feuillette un imposant ouvrage rempli de photos sur papier glacé.

Cette fille est une œuvre d'art à elle seule. D'une beauté saisissante, sa peau noire drapée de fils d'argent, elle porte un pull ample qui lui découvre une épaule. Elle lève les yeux au tintement de la clochette.

— Je peux vous aider ?

Déstabilisée par un mélange d'envie et de peur, Addie a un vertige.

— J'espère… parvient-elle néanmoins à répondre. Je cherche Henry.

La jeune fille la fixe, la dévisage…

Jusqu'à ce que soudain, une voix familière s'élève au fond de la boutique :

— Bea, est-ce que tu crois que…

Henry apparaît au détour d'un rayon. À la vue d'Addie, il époussette sa chemise et s'interrompt. Pendant une milliseconde, elle pense que c'est terminé,

qu'il a oublié et qu'elle est de nouveau seule. Que ce mini-sortilège étiré sur plusieurs jours vient d'être coupé comme un fil qui dépasse.

Mais le libraire lui sourit.

— Tu es en avance, constate-t-il.

Addie est étourdie par une bouffée d'air, d'espoir, de lumière.

— Désolée… s'excuse-t-elle, le souffle court.

— Ne t'excuse pas. Je vois que vous avez fait connaissance. Bea, je te présente Addie.

Cette façon qu'il a de prononcer son nom… Addie en frémit. Luc le maniait comme une arme, une lame qui lui écorchait la peau. Dans la bouche de Henry, c'est une clochette, un son cristallin, lumineux et charmant qui résonne entre eux.

Addie. Addie. Addie.

— J'ai une grosse impression de déjà-vu ! déclare Bea en secouant la tête comme pour chasser une image. Ça t'est déjà arrivé de rencontrer quelqu'un pour la première fois, mais d'être certaine que tu l'as déjà croisé quelque part ?

— Oui… répond Addie, qui se retient de rire.

— J'ai déjà donné à manger à Grimoire, précise Henry à Bea avant d'enfiler son manteau. Tu n'as pas intérêt à semer de l'herbe à chat dans le rayon « horreur » !

Son amie lève des mains innocentes dans un tintement de bracelets. Henry se tourne alors vers Addie, un sourire timide aux lèvres.

— Tu es prête ?

Ils approchent de la porte quand Bea claque des doigts.

— Baroque ! s'exclame-t-elle. Ou peut-être néoclassique.

— Les courants artistiques ? demande Addie en se retournant, perplexe.

Son interlocutrice hoche la tête.

— J'ai une théorie selon laquelle chaque visage appartient à un mouvement. Une époque. Une école.

— Bea passe un doctorat, explique le libraire. En histoire de l'art, au cas où tu ne l'aurais pas deviné.

— Henry, c'est évidemment le romantisme pur. Notre ami Robbie, le postmodernisme. Côté avant-garde, bien sûr, plutôt que minimalisme. Mais toi… poursuit-elle en se tapotant les lèvres. Tu as quelque chose d'intemporel.

— Arrête de flirter avec mon rencard, lance le garçon à lunettes.

Rencard… Ce mot la fait frissonner. Un rencard est quelque chose de préparé, de planifié. Ce n'est pas une occasion, mais un petit bout d'avenir réservé à quelqu'un d'autre.

— Amusez-vous bien ! s'écrie Bea d'un ton joyeux. Ne rentrez pas trop tard.

Henry lève les yeux au ciel avant de tenir la porte à Addie.

— À plus, Bea !

— À charge de revanche, ajoute-t-elle.

— Tu as déjà un accès libre aux livres.

— Comme dans une bibliothèque !

— Ce n'est pas une bibliothèque ! lance-t-il.

Amusée, Addie le suit dans la rue. Tout porte à croire que c'est une vieille blague entre les deux amis. Elle ressent une douloureuse envie de complicité, elle aussi. Elle aimerait tant éprouver le sentiment de connaître quelqu'un par cœur et d'être connue de lui en retour. Partageront-ils un jour ce genre de plaisanterie, Henry et elle ? Se fréquenteront-ils assez longtemps pour ça ?

Il fait froid, ce soir. Ils cheminent côte à côte, pas bras dessus bras dessous, mais leurs coudes se frôlant à chaque pas. Chacun profite discrètement de la chaleur de l'autre. Addie s'émerveille de la présence de ce garçon à ses côtés, le nez enfoui dans l'écharpe nouée autour de son cou. Elle s'émerveille de l'aisance qu'il a acquise à son contact, la façon dont ses épaules se sont détendues. Il y a quelques jours à peine, elle était pour lui une parfaite inconnue. Ce n'est plus le cas, aujourd'hui. Il apprend à la connaître au même rythme qu'elle apprend à le connaître. Ils n'en sont qu'au début, leur histoire vient de commencer, mais ils ont avancé d'un pas sur le chemin qui mène de l'inconnu au familier. Un pas auquel elle n'a jamais eu droit, sauf avec Luc. Et pourtant… ce garçon existe bel et bien.

Qui es-tu ? se demande-t-elle.

Il surprend son regard et lui lance un clin d'œil derrière ses lunettes embuées.

— On va où ? l'interroge-t-elle au pied de la station de métro.

— C'est une surprise, répond-il, un sourire mi-timide mi-taquin aux lèvres, en descendant les marches.

Ils prennent la ligne G jusqu'à Greenpoint Avenue, puis longent un demi-pâté de maisons pour s'arrêter enfin devant une vitrine ordinaire ornée d'un panneau « laverie ». Henry lui tient la porte et Addie entre. Elle regarde les lave-linge, écoute le ronronnement du cycle de rinçage et le frémissement de l'essorage.

— C'est un lavomatique, constate-t-elle, incrédule.

— Non, un bar clandestin, réplique-t-il, les yeux brillants de malice.

À ce mot, un souvenir remonte à la surface. Addie est transportée à Chicago, moins d'un siècle auparavant. Du jazz tournoie telle une volute de fumée dans le bar souterrain. L'air est saturé de gin, de cigares et du tintement des verres. Un secret de polichinelle. Au-dessus du comptoir se trouve un vitrail représentant un ange qui lève son calice. Elle sent le champagne pétiller sur sa langue. Le ténébreux lui sourit. C'est le début et la fin de tout.

Un frisson fait revenir Addie à la réalité. Henry lui tient la porte du fond. Elle s'attend à une pièce sombre, à un retour dans le passé, mais pas du tout : des néons l'accueillent et elle perçoit le carillon électronique d'un jeu d'arcade. Un flipper, pour être précis. Les machines sont alignées contre le mur, serrées les unes contre les autres pour laisser de la place aux tables, aux tabourets et au comptoir de bois.

Perplexe, Addie balaie la pièce du regard. Ce n'est pas tout à fait un bar clandestin. Plutôt un lieu caché derrière un autre, un palimpseste à l'envers.

— Alors ? demande-t-il, visiblement inquiet. Ça te plaît ?

— J'adore ! le rassure Addie, ravie et étourdie.

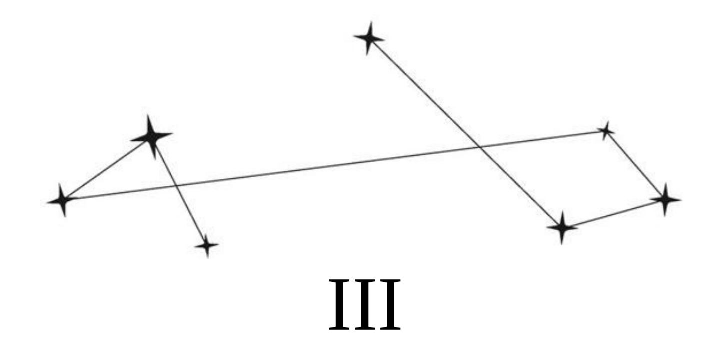
— Bon, dit-il en sortant de sa poche un sachet rempli de pièces. Prête à perdre ?

Il est tôt, mais l'endroit est déjà bondé. Henry la conduit dans un coin de la salle et pose une pile de pièces sur deux flippers vintage. Au moment d'y insérer

la première, Addie retient son souffle : va-t-elle entendre l'inévitable cliquetis de la pièce refusée qui ressort de la machine ? Mais non. Celle-ci est acceptée et le jeu s'anime dans une joyeuse cacophonie de sons et de couleurs.

Addie pousse un soupir de soulagement mêlé de joie. Elle a beau rester anonyme, ses gestes passer aussi inaperçus qu'un vol réussi, en cet instant précis, elle s'en moque bien.

Elle tire le levier et entame une partie.



III

New York
15 mars 2014

— Comment peux-tu être aussi douée ? demande Henry en la voyant accumuler les points.

Addie l'ignore. C'est la première fois qu'elle joue au flipper. Il lui a fallu quelques parties pour prendre le coup de main, mais elle a fini par trouver son rythme de croisière.

— J'apprends vite, répond-elle au moment où la bille passe entre les leviers.

« Meilleur score ! » annonce la machine dans un bourdonnement mécanique.

— Bravo ! s'écrie son compagnon de jeu en couvrant le vacarme de sa voix. Tu ferais mieux de signer ton petit exploit.

L'écran clignote en attendant que la gagnante entre son nom. Addie hésite.

— Regarde, indique Henry.

Il lui montre comment faire passer le carré rouge d'une lettre à une autre avant de s'écarter. Quand, à son tour, elle essaie, le curseur ne bouge pas. La lumière, moqueuse, se contente de clignoter sur la lettre « A ».

— Pas grave, dit Addie.

Mais le jeune homme ne compte pas en rester là.

— Nouvelles machines, vieux problèmes. (Il donne un coup de hanche dans le flipper et le carré clignotant se stabilise autour du « A ».) Et voilà !

Comme il s'apprête à lui laisser la place, Addie lui attrape le bras.

— Tu n’as qu’à entrer mon nom ! Moi, je vais nous chercher à boire.

C’est plus facile maintenant que le bar est bondé. Elle vole deux bières sur le comptoir et se faufile dans la foule sans laisser le temps au barman de s’apercevoir de leur disparition. Une fois de retour, les verres à la main, elle contemple les lettres rouges qui clignotent sur le flipper.

« ADI ».

— Je ne savais pas comment écrire ton nom, avoue Henry.

Il s’est trompé, mais peu importe. Les trois lettres qui scintillent devant elle sont la seule chose qui compte – comme une signature, un coup de tampon.

— Allez, on échange ! lance-t-il, les mains posées sur les hanches d’Addie pour la guider vers la machine sur laquelle il a passé les dernières minutes. Voyons si je peux battre ce score !

Elle espère bien que jamais personne ne réussira.

+ + +

Ils jouent jusqu’à se retrouver à court de pièces et de bière, jusqu’à ce que le bar soit trop bondé et trop bruyant pour qu’ils puissent encore communiquer par-dessus la musique des flippers et les cris des autres clients. Alors ils quittent l’obscurité de la salle de jeu pour retraverser la laverie trop lumineuse et gagner la rue, encore vibrants d’énergie.

La nuit est tombée. Le ciel forme une basse canopée de nuages gris et opaques, annonciateurs de pluie. Les mains plongées dans les poches, Henry embrasse la rue du regard.

— Et maintenant ?

— Tu me laisses choisir ? demande-t-elle.

— C’est une soirée égalitaire, répond-il en se balançant sur ses talons. J’ai fourni le premier chapitre. À ton tour !

Les yeux d’Addie balaient les environs en tentant de visualiser le quartier.

— Hmm… Heureusement que j’ai retrouvé mon portefeuille, alors ! dit-elle en tapotant sa poche.

C’est faux, bien entendu, mais elle a libéré du tiroir de la cuisine quelques billets de vingt dollars avant de quitter le domicile de l’écrivain, ce matin-là. Vu

son récent portrait publié dans le *Times* et le montant de son dernier contrat d'édition, Gerard ne souffrira pas de cette perte.

— Par ici, indique Addie en descendant du trottoir.

Un quart d'heure plus tard, ils marchent toujours.

— C'est encore loin ? demande Henry.

— Moi qui te prenais pour un vrai New-Yorkais ! le taquine-t-elle.

En réalité, les enjambées du libraire sont assez grandes pour tenir le rythme. Cinq minutes plus tard, ils tournent au coin d'une rue et les voilà arrivés. Le *Nitehawk* illumine le trottoir de ses ampoules blanches disposées en motifs sur la façade de brique, où le mot « cinéma » se détache en lettres de néon rouges.

Addie a testé tous les cinémas de Brooklyn, depuis les immenses multiplexes aux fauteuils surdimensionnés jusqu'aux précieuses salles indépendantes aux banquettes usées. Elle a tout vu, des nouveautés aux vieux classiques.

Le *Nitehawk* compte parmi ses préférés. Après avoir consulté le programme, elle achète deux billets pour *La Mort aux trousses*. Henry ne l'a jamais vu. Elle lui prend la main pour le conduire dans le couloir jusqu'à la salle.

Entre les sièges se trouvent de petites tables avec des menus plastifiés et des bouts de papier pour noter sa commande. Évidemment, elle n'a jamais pu commander quoi que ce soit – ses traits de crayon s'effacent et le serveur l'oublie dès qu'il a le dos tourné –, c'est pourquoi elle se penche pour regarder Henry compléter leur feuille, ravie du potentiel de ce geste.

Les sièges se remplissent à mesure que les bandes-annonces défilent. Henry lui prend la main. Leurs doigts s'entrelacent comme les maillons d'une chaîne. Dans la lumière tamisée de la salle, elle lui jette un coup d'œil à la dérobée. Boucles noires. Pommettes saillantes. Lèvres en arc de Cupidon. Une légère ressemblance. Ce n'est pas la première fois qu'elle voit le reflet de Luc dans le visage d'un autre homme.

— Tu es en train de me fixer, chuchote Henry.

— Pardon… s'excuse Addie. Tu ressembles juste à une ancienne connaissance.

— Un ami ?

— Pas vraiment, non.

Henry feint d'être vexé. Addie se retient de rire.

— C'était plus compliqué.

— Un amoureux ?

— Non… répond-elle, son débit plus lent, son ton moins catégorique. Même s'il était vraiment très beau.

Henry éclate de rire au moment où les lumières s'éteignent et que le film commence.

Un autre serveur apparaît et s'accroupit pour déposer leur commande. Confortablement plongée dans le film, Addie picore les frites une par une dans l'assiette. Elle surveille du coin de l'œil Henry pour voir si le film lui plaît, mais ce dernier ne regarde même pas l'écran. Son visage, vibrant d'énergie et éclatant de lumière une heure plus tôt, est à présent déformé par une moue crispée et sa jambe, agitée de frémissements.

— Tu n'aimes pas ? chuchote Addie.

— Ça va, marmonne-t-il en se tortillant sur son siège. C'est juste un peu lent.

« C'est du Hitchcock », a-t-elle envie de répliquer, mais elle se contente de murmurer :

— Je te promets que tu ne seras pas déçu.

Surpris, il se tourne vers elle.

— Tu l'as déjà vu ?

Bien sûr que oui. D'abord en 1959, dans un cinéma de Los Angeles, puis dans les années 1970, lors d'une séance couplée avec *Complot de famille*, le dernier Hitchcock, et de nouveau il y a quelques années, à Greenwich Village, dans le cadre d'une rétrospective. Le Maître du suspense a le don d'être ressuscité, réintroduit dans le monde du cinéma à intervalles réguliers.

— Oui… souffle-t-elle. Mais aucune importance.

Henry ne semble pas être du même avis, lui qui recommence à agiter la jambe. À peine quelques minutes plus tard, il se lève de son siège pour quitter la salle.

— Henry ! s'écrie-t-elle, perplexe. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème ?

Elle le rattrape au moment où il ouvre la porte du cinéma à toute volée pour sortir dans la rue.

— Pardon… grogne-t-il. J'avais besoin de prendre l'air.

Ce n'est manifestement pas la seule raison. Il se met à faire les cent pas.

— Parle-moi, dit-elle.

— J'aurais préféré que tu me le dises, confie-t-il en ralentissant l'allure.

— Quoi donc ?

— Que tu l'avais déjà vu.

— Oui, mais pas toi. Et ça ne me dérangeait pas de le revoir. Au contraire, j'aime bien revoir les films.

— Moi pas, réplique-t-il d'un ton sec avant de se passer la main dans les cheveux. Je suis désolé. Ce n'est pas ta faute. C'est juste que…

Il tourne vers elle ses yeux verts qui brillent dans l'obscurité.

— Ça t'arrive d'avoir l'impression de manquer de temps ?

En un clin d'œil, Addie se retrouve trois cents ans plus tôt, à genoux dans la forêt, les mains enfouies dans la terre moussue tandis que les cloches de l'église carillonnent derrière elle.

— Pas comme on dit : « Le temps presse », poursuit Henry. Je parle de cette impression qu'il défile à une vitesse incroyable. On a beau essayer de l'attraper, de s'y accrocher, il ne fait que s'échapper. À chaque seconde qui s'écoule, on a un peu moins de temps, un peu moins d'oxygène. Parfois, quand je reste assis sans bouger, je me mets à y penser. Et, quand j'y pense, je n'arrive plus à respirer. Il faut que je me lève, que je bouge.

Il se tient les bras croisés, les doigts pressés contre ses côtes.

Voilà longtemps qu'Addie n'a pas ressenti ce genre d'urgence, mais elle s'en souvient très bien. Elle se rappelle la peur qui lui compressait la poitrine au point de l'étouffer.

En un clin d'œil, la moitié de votre vie s'est écoulée.

« Je ne veux pas mourir comme j'ai vécu. »

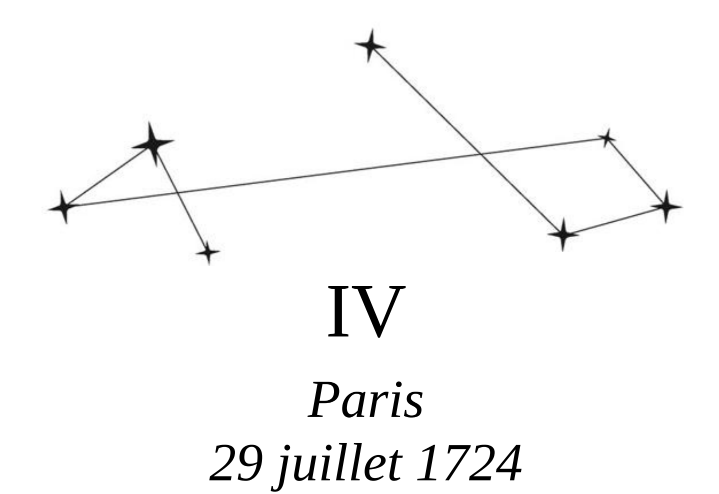
Née et enterrée dans la même parcelle de dix mètres carrés.

— Viens, dit Addie en lui attrapant le bras pour l'entraîner dans la rue. On y va.

— Où ça ? demande-t-il.

Elle laisse glisser sa main vers celle de Henry, qu’elle serre fort.

— On va te trouver quelque chose d’inédit.



IV

Paris
29 juillet 1724

Rémy Laurent est un rire mis en bouteille dans un corps et ce rire se déverse à tout moment.

Ils se dirigent tous les deux vers l'île de la Cité. Rémy abaisse le bord du chapeau d'Addie, relève le col de son manteau, la prend par les épaules et incline la tête sur le côté, comme pour lui murmurer un secret grivois. Il se réjouit de faire partie de sa mascarade et elle, d'avoir quelqu'un avec qui la partager.

— Thomas, espèce d'idiot ! raille-t-il d'une voix forte lorsqu'ils dépassent un petit groupe d'hommes.

— Thomas, sale canaille ! s'écrie-t-il quand ils croisent deux femmes à l'entrée d'une ruelle – deux très jeunes filles, en réalité, malgré le fard à joues et la dentelle usée.

— Thomas, répondent-elles en écho d'une voix douce et taquine. Viens être notre canaille, Thomas. Viens t'amuser un peu, Thomas.

Addie et Rémy pénètrent dans l'imposante cathédrale et grimpent la tour nord en veillant à rester dans l'ombre. Arrivés au sommet, ils ont les jambes endolories et le souffle coupé, aussi bien par l'ascension que par la vue. Il étale son manteau sur le sol de pierre et fait signe à sa nouvelle amie de s'asseoir. Ils se partagent les mets du panier et, tout en mangeant, la jeune fille examine son étrange compagnon.

Rémy est le contraire de Luc à tous points de vue. Ses cheveux sont une couronne d'or bruni, ses yeux d'un bleu estival mais, surtout, il adopte une attitude radicalement opposée : il a un sourire détendu, un rire franc et l'énergie vibrante de la jeunesse. L'un est fait de troublante obscurité, l'autre de lumière aveuglante. Et si Rémy n'est pas tout à fait aussi beau, eh bien, c'est parce qu'il est humain. Non seulement ça, mais aussi réel.

Il la surprend à le fixer et éclate de rire.

— Tu es en train de m'étudier pour ton petit numéro ? Je dois reconnaître que tu maîtrises à merveille la posture et les manières d'un Parisien.

Elle baisse les yeux et se rend compte qu'elle est assise avec un genou relevé, le bras nonchalamment passé autour de sa jambe.

— Mais j'ai peur que tu ne sois bien trop jolie, ajoute Rémy. Même dans le noir.

Il s'est approché pour lui prendre la main.

— C'est quoi, ton vrai nom ? demande-t-il.

Si seulement elle pouvait le lui dire… Elle essaie, vraiment – peut-être que, pour une fois, les voyelles et les consonnes franchiront ses lèvres. Mais sa gorge se noue après la première lettre, alors Addie change de trajectoire et répond :

— Anna.

— Anna… répète Rémy en glissant une mèche derrière l'oreille de la jeune fille. Ça te va bien.

Elle utilisera une centaine de pseudonymes au fil des ans et maintes fois elle entendra ces mots. Il y a de quoi s'interroger sur la pertinence d'un nom. À ses yeux, le concept commencera à perdre de sa valeur, comme un mot trop souvent répété finit par se décomposer en une succession de sons. Pour elle, cette phrase rebattue prouve qu'un prénom importe peu. Et pourtant, elle brûle du désir de prononcer et d'entendre le sien.

— Dis-moi, Anna… poursuit Rémy. Qui es-tu donc ?

Addie lui raconte sa vie. Ou, du moins, elle essaie. Elle déverse le récit de son étrange et tortueux périple, mais comme celui-ci n'atteint même pas les oreilles du garçon à ses côtés, elle recommence avec une autre version de la

vérité, qui contourne un peu son histoire et en lisse les aspects rugueux pour les rendre plus humains.

L'histoire d'Anna n'est que le pâle reflet de celle vécue par Adeline. Une jeune fille qui fuit une vie de femme et abandonne tout ce qu'elle a jamais connu pour gagner la ville, désavouée, solitaire, mais libre.

— Incroyable ! commente Rémy. Tu as tout quitté comme ça ?

— Il le fallait, répond-elle, ce qui n'est pas un mensonge. Admets-le, tu me prends pour une folle.

— Un peu, confirme-t-il, un sourire taquin aux lèvres. La plus folle de toutes. Et aussi la plus extraordinaire. Quel courage !

— Je n'ai pas eu l'impression d'être courageuse… réplique Addie en picorant la croûte du pain. Plutôt de ne pas avoir le choix. Comme si…

Les mots se coincent dans sa gorge. Est-ce l'effet de sa malédiction ou le souvenir de cette période difficile ?

— Comme si, là-bas, j'allais finir par mourir.

Rémy hoche la tête, pensif.

— Dans un petit village, déclare-t-il, on mène une petite vie. Certains s'en contentent. Ils aiment savoir où ils posent les pieds. Mais quand on ne fait que marcher dans les pas d'un autre, on ne peut pas créer sa propre voie ni laisser de traces derrière soi.

La poitrine d'Addie se serre.

— Tu crois qu'une vie qui ne laisse aucune empreinte sur le monde a quand même de la valeur ?

L'expression de Rémy se fait grave. Il a dû percevoir la tristesse dans sa voix, car il répond :

— Je crois qu'il existe de nombreuses façons d'avoir de la valeur. Ce livre-là, explique-t-il en sortant le volume de sa poche, contient les mots d'un homme : Voltaire. Mais il ne faut pas oublier les mains qui ont assemblé les caractères d'imprimerie, l'encre qui les a rendus lisibles et l'arbre qui a produit le papier. Tout ça compte, même si le public ne retient que le nom sur la couverture.

Il n’a pas tout à fait compris sa question, bien sûr. Il croit que son interrogation découle d’une autre peur, plus courante. Malgré tout, ses paroles ont un poids, même s’il s’écoulera des années avant qu’Addie n’en prenne la véritable mesure.

Le silence finit par s’installer entre eux, chacun absorbé dans ses propres pensées. La chaleur estivale est retombée pour laisser place à une agréable brise au cœur de la nuit. Le temps qui passe les enveloppe comme un drap. Enfin, ils décident de redescendre de leur poste d’observation pour se glisser dans la rue.

— Il est tard, fait tout à coup remarquer Rémy. Je vais te raccompagner.

— Ne te sens pas obligé, réplique-t-elle.

— Bien sûr que si, proteste-t-il. Tu as beau te déguiser en homme, je connais la vérité. Mon honneur ne me permet pas de t’abandonner. Il ne fait pas bon être seul dans l’obscurité…

Il ne sait pas à quel point il a raison. Addie éprouve un pincement au cœur à l’idée de perdre le fil de cette soirée et la complicité qui les lie désormais, une complicité apparue non pas au bout de quelques jours, voire de mois entiers, mais après quelques heures seulement. Et pourtant, une complicité réelle, à la fois savoureuse et fragile.

— Très bien, concède-t-elle.

— Je te suis, répond-il, enchanté.

Addie n’a nulle part où l’emmener, mais elle se met quand même en route, plus ou moins vers un endroit où elle a logé quelques mois plus tôt. Les battements de son cœur s’accélèrent un peu plus à chaque pas, car chacun d’entre eux la rapproche de la fin de cette aventure, de cette relation. Ils tournent dans la rue où elle a installé son faux foyer et elle s’arrête devant sa porte imaginaire. À ce moment-là, Rémy se penche pour déposer un baiser sur sa joue. Même dans le noir, elle le voit rougir.

— J’aimerais beaucoup te revoir, déclare-t-il. À la lumière du jour ou de nuit. En femme ou en homme. Qu’importe du moment que tu me laisses te revoir ! S’il te plaît…

Le cœur d’Addie se déchire – elle sait bien qu’il n’y a pas de lendemain, juste ce soir. Comme elle n’est pas prête à voir le fil se briser, la soirée se

terminer, elle répond :

— Je vais te raccompagner.

Alors qu’il ouvre la bouche pour protester, elle ajoute :

— Il ne fait pas bon être seul dans l’obscurité.

Il la dévisage. Comprend-il son sous-entendu ? Est-il aussi réticent qu’elle à mettre fin à cette virée ? Dans tous les cas, il lui offre son bras en lançant :

— Quelle galanterie !

Ils repartent donc ensemble et éclatent de rire en constatant qu’ils reviennent sur leurs pas, qu’ils font le chemin en sens inverse. S’ils ont pris leur temps pour se rendre au domicile imaginaire d’Addie, ils se pressent pour gagner celui de Rémy.

Arrivés devant sa pension, ils ne font pas mine de se dire au revoir. Il la conduit en haut des marches, leurs doigts entrelacés, leurs pas rapides et leurs souffles courts. Une fois devant la chambre louée, ils ne s’attardent pas sur le seuil.

La poitrine d’Addie se serre légèrement à l’idée de ce qui va suivre. Le sexe n’a jamais été pour elle qu’un fardeau, une nécessité due aux circonstances, une devise incontournable. Elle était, jusqu’à présent, prête à payer le prix. Encore maintenant, elle se prépare à ce que son compagnon la pousse par terre et écarte avec violence ses jupons. À voir le désir s’estomper, balayé par cet acte grossier.

Mais il ne se jette pas sur elle. Il règne un sentiment d’urgence, certes, mais Rémy le maintient tendu entre eux comme une corde. D’une main ferme, il lui ôte son chapeau et le pose en douceur sur le secrétaire. Puis il glisse les doigts sur sa nuque et dans ses cheveux tandis que sa bouche trouve celle d’Addie. Ses baisers sont timides et hésitants.

Pour la première fois, elle n’éprouve ni réticence ni appréhension, juste un frisson nerveux. À la tension dans l’air se mêle une ardeur impatiente.

Ses doigts bataillent avec les liens du pantalon de Rémy. De son côté, il délace doucement la tunique d’Addie, fait passer le tissu par-dessus sa tête et défait la mousseline qui comprime sa poitrine.

— Tellement plus facile que les corsets, murmure-t-il en lui embrassant le cou.

Pour la première fois depuis ces fameuses nuits à Villon, Addie sent la chaleur lui monter aux joues, sur sa peau et entre ses cuisses.

Rémy la fait asseoir sur la paillasse. Il dépose des baisers sur sa gorge, puis sur la courbe de ses seins, avant de se dégager pour grimper sur le lit, sur elle. Elle écarte les jambes, le souffle coupé à la première poussée. Il se retire et la regarde pour s'assurer qu'elle va bien. Comme elle lui fait signe que oui, il baisse la tête pour l'embrasser et pousser à nouveau, plus fort et plus loin.

Peu à peu, la pression devient plaisir et Addie se cambre pour laisser déferler en elle une profonde onde de chaleur. Collés l'un contre l'autre, leurs corps bougent à l'unisson. Elle aimerait pouvoir oublier les autres hommes, les autres nuits, leur haleine fétide et leur corpulence gênante, leurs poussées ridicules qui se terminaient sur un spasme abrupt avant qu'ils ne se retirent et s'éloignent. Tout ce qu'ils demandaient, c'était de la chaleur et de l'humidité. Addie n'était qu'un réceptacle pour leur plaisir.

Comme elle ne peut pas effacer le souvenir de ces nuits, elle décide de devenir un palimpseste, de laisser Rémy écrire son histoire par-dessus les autres.

Voilà comment sa première fois aurait dû se passer.

Le nom qu'il chuchote dans ses cheveux n'est pas le sien, mais peu importe : en ce moment précis, elle pourrait être Anna. Elle pourrait être n'importe qui.

Le souffle de Rémy se fait plus court à mesure que le tempo augmente et qu'il s'enfonce plus profondément en elle. Addie sent son propre corps s'emballer à son tour. Elle resserre son étreinte autour de lui. Amenée au bord du précipice par le balancement de ses hanches et par la danse de ses boucles blondes sur son visage, elle s'accroche à lui de plus en plus étroitement avant de lâcher prise totalement. Il s'abandonne quelques secondes après.

Rémy s'écroule à ses côtés sans toutefois s'éloigner. Il tend la main pour écarter une mèche de cheveux de sa joue, lui embrasse la tempe et éclate d'un petit rire qui la réchauffe tout entière.

La tête du garçon finit par retomber sur l'oreiller et le sommeil les gagne tous les deux. Celui de Rémy est lourd après ce moment de plaisir, celui d'Addie léger, agité mais sans rêve.

Elle ne rêve plus. Plus depuis cette nuit dans les bois, en tout cas. À moins que ses rêves soient la seule chose dont elle ne se souvienne pas. Peut-être que son esprit est saturé de souvenirs. Peut-être qu'une facette de la malédiction consiste à ne vivre qu'éveillée. Ou peut-être qu'il s'agit d'un acte de clémence inattendu : combien de ses songes seraient en réalité des cauchemars ?

Elle reste là, heureuse, bien au chaud à côté de lui. Pendant quelques heures, elle est près d'oublier.

Dans son sommeil, Rémy a roulé loin d'elle, dévoilant la mince carrure de son dos. La main posée entre ses omoplates, elle le sent respirer. Elle suit des doigts sa colonne vertébrale, étudie ses formes comme il l'a fait en pleine étreinte passionnée. Son toucher a beau être léger comme une plume, il se met à remuer avant de se retourner.

Un court instant, son visage est avenant et chaleureux. C'est le visage qui s'est penché vers elle dans la rue, qui s'est amusé de ses secrets au café et qui a ri en la raccompagnant d'abord chez elle, puis chez lui.

Mais, une fois totalement réveillé, ce visage disparaît, ainsi que tout ce qu'il savait d'elle. Une ombre traverse ces yeux bleus affectueux, cette bouche accueillante. Rémy sursaute légèrement et se redresse sur un coude, troublé à la vue de cette inconnue dans son lit.

Car c'est ce qu'Addie est pour lui, à présent : une parfaite inconnue.

Pour la première fois depuis leur rencontre la veille au soir, il fronce les sourcils. Puis il bredouille des salutations bien trop formelles et embarrassées. Le cœur d'Addie se fêle. Elle voit bien qu'il essaie de se montrer gentil, mais c'est plus qu'elle ne peut supporter. Elle se lève et se rhabille à la hâte, dans une grossière inversion du temps qu'il a pris pour la déshabiller. Elle ne s'encombre pas des liens ni des boucles. Elle ne se retourne pas non plus vers lui, pas avant de sentir la chaleur de sa main sur son épaule, dans un geste presque doux. Elle s'imagine, dans un accès de désespoir et de folie, que peut-être – peut-être – il existe un moyen de sauver cette histoire. Elle se retourne en espérant croiser son regard, mais Rémy garde les yeux baissés, rivés au sol, tandis qu'il lui glisse trois pièces dans la main.

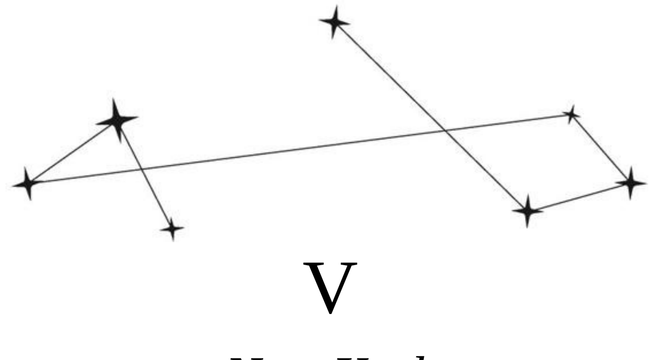
Le métal lui glace la peau : un paiement.

Il s'écoulera de nombreuses années avant qu'elle ne sache lire le grec et encore plus avant qu'elle n'entende parler du mythe de Sisyphe. À ce moment-là, elle hochera la tête en signe de compréhension : elle-même a les paumes douloureuses à force de pousser des pierres en haut de la colline et le cœur lourd à force de les regarder rouler jusqu'en bas.

Mais, cette nuit-là, elle ne connaît pas encore le mythe. Juste ce beau garçon qui lui tourne le dos. Juste Rémy, qui n'esquisse pas le moindre geste pour la retenir quand elle se précipite vers la porte.

Sur le seuil de la chambre, quelque chose attire le regard de la jeune fille – une liasse de papiers jetée par terre. Le livret du café, la dernière œuvre de Voltaire. Addie ne sait pas ce qui la pousse à le ramasser. Peut-être désire-t-elle garder une relique de leur nuit, autre chose que les terribles pièces de cuivre dans sa paume. Le livre, un instant plus tôt abandonné par terre au milieu des vêtements, se retrouve serré contre sa poitrine avec le reste de ses affaires.

Ses mains sont devenues agiles et, quand bien même le vol aurait été maladroit, Rémy ne l'aurait pas remarqué : il demeure assis sur le lit, son regard fixé sur tout sauf Addie.



V

New York
15 mars 2014

Addie et Henry descendent la rue, puis tournent pour arriver devant une porte d'acier couverte de vieilles affiches. À côté, un homme fume cigarette sur cigarette en faisant défiler des photos sur son téléphone.

— Jupiter, dit-elle de but en blanc.

L'homme se redresse et appuie sur la poignée pour révéler une étroite plate-forme et un escalier sans fin.

— Bienvenue au *Fourth Rail*.

Henry lui lance un regard méfiant, mais Addie l'attrape par la main et le fait entrer. Il se tourne pour jeter un coup d'œil derrière lui tandis que le battant se referme.

— Le quatrième rail ? Le troisième rail, je veux bien, mais il n'y a pas de quatrième rail dans le métro new-yorkais, fait-il remarquer.

— Exactement, réplique-t-elle, un grand sourire aux lèvres.

Voilà pourquoi Addie adore New York. La ville regorge de chambres secrètes, d'une infinité de portes qui donnent sur une infinité de pièces qu'il faut prendre le temps de dénicher. Elle en a découvert certaines par hasard, d'autres au cours de telle ou telle aventure. Mais elle les garde secrètes, comme des bouts de papier glissés entre les pages d'un livre.

Un premier escalier mène à un second, plus large et sculpté dans la pierre. Le tunnel, au plafond voûté d'abord en plâtre, puis en roche et, enfin, carrelé, n'est éclairé que par une succession de lanternes électriques tellement espacées qu'elles ne suffisent pas à dompter l'obscurité. En revanche, elles tracent un fil d'Ariane qui permet de se repérer. Addie prend plaisir à voir l'expression de Henry lorsqu'il comprend où elle l'a mené.

Le métro new-yorkais compte près de cinq cents stations en service, mais le nombre de tunnels abandonnés est sujet à controverse. À la fois témoins du passé et clins d'œil à un futur inachevé, certains sont ouverts au public, d'autres fermés, coincés entre des lignes utilisées. D'autres encore sont restés un secret bien gardé.

— Addie… murmure Henry.

Elle lève un doigt pour le faire taire et penche la tête sur le côté, l'oreille tendue. Au début, la musique n'est qu'un écho, un lointain ronronnement, une sensation plutôt qu'un son. Elle augmente à mesure qu'ils descendent pour finir par envahir l'air autour d'eux, d'abord un bourdonnement, puis une pulsation et, enfin, un rythme.

Devant eux, le tunnel est muré, marqué seulement d'une flèche blanche pointée vers la gauche. Après le virage, la musique s'intensifie. Une nouvelle impasse, un nouveau virage et… la puissance du son s'abat soudain sur eux.

Le tunnel entier vibre sous la force des basses, la réverbération des accords sur la pierre. Des projecteurs clignotent en bleu et blanc. Ce stroboscope réduit la discothèque à des plans fixes : une foule qui s'agite et rebondit au rythme de la musique, deux musiciens brandissant des guitares électriques jumelles sur une scène de béton, une rangée de barmen en train de préparer des boissons.

Les murs du tunnel sont recouverts de carreaux gris et blancs. De larges bandes montent en arches jusqu'au plafond pour redescendre telles des côtes, comme s'ils étaient dans le ventre d'une gigantesque bête oubliée dont la musique constitue les battements de cœur.

The Fourth Rail est primitif, enivrant. Le genre d'endroit que Luc adorerait.

Mais ce lieu appartient à Addie. C'est elle qui a trouvé le tunnel toute seule. Elle, qui l'a montré au musicien, devenu gérant, alors en quête d'une salle. Plus

tard, ce soir-là, au moment où ils cherchaient un nom, c'est elle qui en a eu l'idée, même si c'est lui qui l'a noté sur une serviette de papier. Il s'est sûrement réveillé le lendemain avec une gueule de bois et, implanté dans son esprit, le concept du *Fourth Rail*. Six mois plus tard, elle a repéré son complice d'un soir posté devant la porte d'acier et, coincé entre les affiches à moitié décollées, le logo qu'ils avaient dessiné ensemble dans une version plus travaillée. Elle en a frémi d'excitation, comme chaque fois qu'elle a implanté une de ses idées dans tel ou tel esprit de par le monde, avant de la voir germer.

Addie tire Henry vers le bar de fortune. Le système est simple. Derrière un large bloc de pierre pâle qui sert de comptoir, la paroi du tunnel a été divisée en trois : vodka, bourbon et tequila. Derrière chaque stand, un barman prend les commandes.

La jeune femme choisit deux vodkas. La transaction s'opère en silence – inutile d'essayer de percer le mur du son. Une série de doigts levés, un billet de dix dollars posé sur le comptoir. Le barman – un homme à la peau noire, élancé, aux yeux constellés d'argent – leur sert deux shots et écarte les mains comme un croupier distribue les cartes.

Henry lève son verre. Addie l'imite. Leurs lèvres remuent en même temps (s'il semble lui dire « À la tienne », elle répond « *Santé* * »), mais leurs voix sont englouties et Addie ne perçoit qu'une légère vibration dans ses doigts quand leurs shots entrent en contact.

La vodka lui brûle la gorge comme une allumette enflammée. Aussitôt, la chaleur lui fait monter le rouge aux joues.

Une fois leurs verres reposés sur le bar, Addie entraîne Henry vers la foule agglutinée devant la scène, mais le barman posté derrière le comptoir attrape le poignet du jeune homme.

Tout sourire, il sort un troisième verre à shot qu'il remplit avant de chacun les resservir. Puis il pose ses mains sur son torse, geste universel qui signifie : « C'est moi qui offre. »

Les voilà qui trinquent ensemble, à trois, cette fois. Addie sent la chaleur de l'alcool se propager à nouveau dans tout son corps. Puis Henry, les doigts glissés dans les siens, la conduit à travers la foule. Elle se retourne et voit le barman qui

les fixe du regard. Un étrange sentiment fait surface en elle, comme les bribes d'un songe. Elle a envie de dire quelque chose, mais la musique se dresse tel un rempart et la vodka lui brouille l'esprit jusqu'à ce que ses pensées finissent par lui échapper complètement. Puis ils se retrouvent mêlés à la foule, plongés dans un entrelacs de corps.

En ce début du printemps, le club ressemble à une fin d'été : l'atmosphère est moite et lourde, la musique fluide et la fumée épaisse comme du sirop. Le tunnel, muré derrière la scène, forme une caisse de résonance où les sons se répercutent et s'intensifient, où chaque note s'élève pour s'estomper sans tout à fait s'éteindre. Les guitaristes jouent à l'unisson un riff complexe qui accentue l'effet de réverbération et stimule le flot des danseurs.

C'est à ce moment que la chanteuse apparaît sous les projecteurs. Une jeune sylphide – « une créature féerique », dirait Luc – en nuisette noire et rangers. Ses cheveux d'un blond pâle sont relevés sur le sommet de sa tête en deux chignons identiques, les pointes dressées comme les pics d'une couronne. Les seules touches de couleur qu'elle porte sont le rouge de ses lèvres et l'arc-en-ciel dessiné tel un masque autour de ses yeux. Les guitaristes accélèrent le rythme, leurs doigts virevoltant sur les cordes. L'air tremble et les basses résonnent à travers la peau, les muscles et les os d'Addie.

Puis la nymphe se met à chanter. Sa voix est un gémissement, le cri d'une banshee si les banshees criaient juste. Les syllabes se confondent et les consonnes se mélangent. Addie se penche en avant, avide d'entendre les paroles. Mais ces dernières se terrent sous les basses dans l'énergie sauvage du *Fourth Rail*, rythmées par le refrain hypnotique des guitares.

La chanteuse ressemble à un pantin animé par des cordes. Addie se dit qu'elle plairait beaucoup à Luc. Elle se demande s'il est descendu ici depuis qu'elle a découvert ce lieu. Elle inspire à fond comme pour le humer, comme s'il était de la fumée. Puis elle se force à le chasser de son esprit pour y accueillir le garçon qui saute en rythme à côté d'elle.

La tête penchée en arrière et les lunettes embuées, Henry a des larmes de sueur qui lui coulent sur les joues. À cet instant précis, il lui semble en proie à

une tristesse incroyable, insurmontable. Elle se rappelle la douleur dans sa voix quand il lui a parlé du temps qui filait.

Puis il la regarde en souriant et sa tristesse disparaît comme si ce n'était qu'une illusion d'optique. *Qui es-tu ?* se demande Addie. *Comment se fait-il que tu existes ? D'où viens-tu ?* Elle sait que tout ça est trop beau pour être vrai mais, pour le moment, elle est heureuse qu'il soit là, tout simplement.

Les yeux fermés, elle se laisse absorber par la musique et se retrouve à Berlin, Mexico, Madrid, mais aussi ici et maintenant, avec Henry.

Ils dansent jusqu'à en avoir mal aux pieds.

Jusqu'à ce que la sueur trace des sillons sur leur peau et que l'air se fasse trop rare pour respirer.

Jusqu'à ce que le tempo s'arrête et qu'un échange silencieux se produise entre eux à la vitesse d'une étincelle.

Jusqu'à ce que Henry la ramène vers le bar et le tunnel par où ils sont arrivés, sauf que la circulation se fait en sens unique, l'escalier et la porte d'acier ne servant que d'entrée.

Jusqu'à ce qu'Addie lui indique d'un signe de tête une arche sombre creusée dans la paroi du tunnel près de la scène avant de le conduire dans un escalier étroit, la musique s'amenuisant à chaque marche gravie pour finalement se transformer en bruit blanc dans leurs oreilles.

Jusqu'à ce qu'ils ressortent dans la froide nuit de mars et emplissent leurs poumons d'air frais.

Le premier son qu'Addie distingue clairement est le rire de Henry. Il se tourne vers elle, les yeux brillants, les joues rouges, enivré moins par la vodka que par le pouvoir du *Fourth Rail*. Il rit encore quand l'orage éclate.

Le tonnerre gronde. Quelques secondes plus tard, la pluie se met à tomber. Ce n'est pas une bruine – pas même la légère ondée qui annonce une averse –, mais le brusque rideau d'un déluge. Le genre de pluie qui s'abat sur vous pour vous tremper en un rien de temps.

Addie pousse un cri de surprise : l'eau est froide. Ils sont à trois mètres de l'auvent le plus proche, mais ni l'un ni l'autre ne court se mettre à l'abri. Elle sourit et laisse les gouttes ruisseler sur sa peau.

Henry plante ses yeux dans les siens et elle lui rend son regard. Les bras écartés comme pour accueillir l'orage, il gonfle ses poumons. L'eau s'accroche à ses cils noirs, coule sur son visage et efface de ses vêtements toute trace de la discothèque. Addie se rend compte que, malgré leur ressemblance, Luc ne lui est jamais apparu ainsi : jeune, humain, vivant.

Elle attire Henry à elle et savoure la pression de son corps, bouclier de chaleur contre le froid. Puis elle passe la main dans ses cheveux qui, pour la première fois, restent collés sur son crâne et dévoilent les traits anguleux de son visage, sa mâchoire creusée et ses yeux d'un vert plus vif que jamais.

— Addie… souffle-t-il.

La voix de Henry fait jaillir des étincelles en elle. Son baiser a un goût de sel et d'été, mais il sent aussi le point final. Non, elle n'est pas prête à voir leur soirée se terminer. Alors elle lui rend son baiser, de façon plus incandescente, et transforme ce point en question, puis en réponse.

Les voilà qui se mettent à courir, non pas vers un abri, mais vers le métro.

+ + +

Ils entrent en trébuchant dans l'appartement de Henry, les habits mouillés plaqués sur leurs corps.

Dans le vestibule, incapables de se rapprocher assez l'un de l'autre, ils forment un enchevêtrement de membres. Elle lui ôte ses lunettes, qu'elle jette sur un fauteuil, avant de retirer sa propre veste dont le cuir lui colle à la peau. Ils s'embrassent de nouveau. Désespérés, avides, sauvages. Elle caresse du doigt le torse de Henry puis glisse ses mains vers la ceinture de son jean.

— Tu es sûre ? demande-t-il.

En guise de réponse, elle attire sa bouche contre la sienne et guide les doigts du garçon vers les boutons de son propre chemisier, pendant que les siens défont la boucle de sa ceinture. Il la plaque contre le mur et, lorsqu'il prononce son nom, celui-ci fait jaillir un éclair dans les membres d'Addie, un feu dans son cœur, un désir ardent entre ses jambes.

Les voilà sur le lit. Un court instant, elle est transportée dans un autre lieu, à une autre époque, enrobée par les ténèbres. Un nom chuchoté sur chaque

centimètre de sa peau nue.

Mais, pour Luc, elle était Adeline, juste Adeline. Sa propriété. « *Mon Adeline* », disait-il souvent.

Ici et maintenant, elle est enfin Addie.

— Redis-le, supplie-t-elle.

— Quoi donc ? murmure-t-il.

— Mon nom.

Henry sourit.

— Addie, chuchote-t-il contre sa gorge.

Puis il le répète encore et encore en lui embrassant le cou :

— Addie.

Le ventre :

— Addie.

Les hanches :

— Addie.

Lorsque la bouche de Henry trouve enfin le feu entre ses cuisses, elle plonge les doigts dans ses boucles noires et cambre le dos de plaisir. Le temps frémit, se trouble. Le garçon se redresse, l'embrasse de nouveau, puis elle passe au-dessus de lui et le presse contre le matelas.

Ils ne s'assemblent pas parfaitement. À la différence de Luc, Henry n'a pas été conçu pour elle. Et c'est tant mieux : il est réel, doux, humain et, surtout, il se souvient d'elle.

Elle finit par s'écrouler dans les draps à ses côtés, hors d'haleine, la peau glacée de sueur et de pluie. Lui s'enroule autour d'elle pour la ramener dans la chaleur de ses bras. Elle sent le cœur du garçon ralentir comme un métronome reprend peu à peu son rythme.

Après la passion vient l'indolence. Le silence s'installe dans la chambre, ponctué par le seul clapotis de la pluie de l'autre côté des fenêtres. Elle sent Henry glisser vers le sommeil.

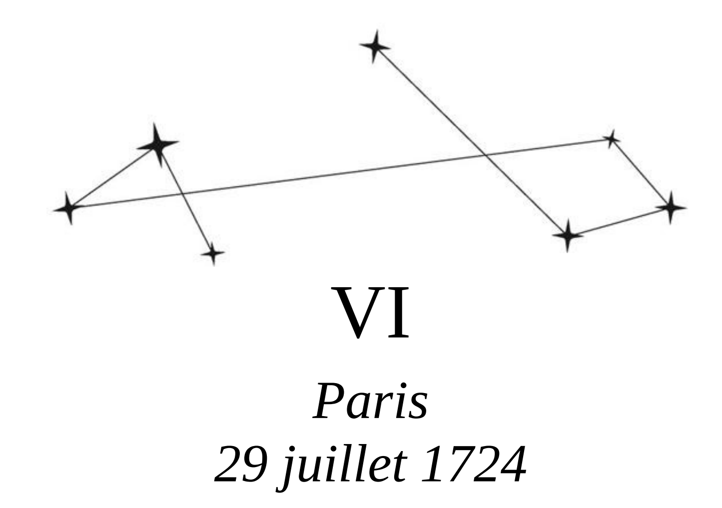
— Souviens-toi, dit-elle tout bas, entre prière et supplication, le regard rivé au plafond.

Les bras de son compagnon se resserrent autour d’elle et il émerge un instant de sa torpeur.

— De quoi ? murmure-t-il avant de replonger aussitôt.

Addie attend que sa respiration se fasse régulière pour chuchoter dans le noir :

— De moi.



VI

Paris
29 juillet 1724

Addie se précipite dans la nuit en essuyant les larmes sur ses joues.

Malgré la chaleur estivale, elle resserre sa veste autour d'elle avant de traverser la ville endormie. Elle ne se dirige pas vers le taudis qu'elle appelle « chez elle ». Elle se contente d'avancer parce qu'elle ne supporte pas l'idée de rester immobile. Alors elle marche.

Au bout d'un moment, elle se rend compte qu'elle n'est plus seule. Elle repère un changement dans l'air, une brise subtile. Elle sent flotter le parfum feuillu des bois et le voilà qui lui emboîte le pas. Une ombre élégante vêtue à la pointe de la mode parisienne, col et poignets bordés de soie. Seules ses boucles noires, sauvages et libres, ondulent autour de son visage.

— Adeline, Adeline, lance-t-il d'une voix altérée par la délectation.

Et elle se revoit dans le lit. Elle entend Rémy souffler *« Anna, Anna »* dans ses cheveux.

Quatre ans que le dieu ne lui avait pas rendu visite.

Quatre ans à retenir son souffle. Jamais elle ne l'admettra mais, à sa vue, elle a l'impression de respirer à nouveau. Un soulagement terrible et déchirant. Elle a beau haïr cette ombre, ce dieu, ce monstre au corps emprunté, il est le seul à se souvenir d'elle.

Mais elle le déteste quand même. D'autant plus.

— Où étiez-vous passé ? demande-t-elle d'un ton sec.

Les yeux du ténébreux brillent d'un plaisir suffisant.

— Pourquoi ? Je t'ai manqué ?

Addie n'ose pas répondre.

— Allons, insiste Luc. Tu ne croyais tout de même pas que j'allais te faciliter la vie.

— Ça fait quatre ans.

Ce reproche ressemble à une supplication et Addie s'en veut.

— Ce n'est rien, quatre ans. Une respiration. Un clin d'œil.

— Pourtant, vous êtes là ce soir.

— Je connais bien ton cœur, ma chère. Je sens quand il vacille.

Les doigts de Rémy qui replient les siens sur les pièces, le soudain poids de la tristesse. Le ténébreux est attiré par la douleur comme un loup par le sang.

Luc baisse les yeux sur le pantalon d'Addie, épinglé sous le genou, et sur sa tunique d'homme au col ouvert.

— Je dois dire que je te préférais en rouge.

Le cœur d'Addie se serre à l'évocation de cette soirée, quatre ans plus tôt, la première fois qu'il n'est pas venu. Il savoure son expression de surprise.

— Vous m'avez vue.

— Je suis la nuit en personne. Je vois tout, déclare-t-il en se rapprochant. La robe que tu avais choisie pour moi était ravissante.

Il émane de lui un parfum d'orages estivaux et de feuilles frémissantes. La honte se glisse comme une bouffée de chaleur sous la peau d'Addie, suivie d'une colère brûlante à l'idée qu'il l'ait observée. Qu'il ait vu son espoir fondre avec la cire des bougies sur le rebord de la fenêtre. Qu'il l'ait vue s'effondrer, seule dans le noir.

Elle le hait et cette haine s'enroule tel un manteau autour de ses épaules alors même qu'elle sourit.

— Vous pensiez que j'allais dépérir sans votre attention. Mais vous vous trompiez.

— Hmm… Il ne s'est écoulé que quatre petites années, souligne le ténébreux. Peut-être que la prochaine fois, j'attendrai plus longtemps. Ou peut-

être… (De sa main, le dieu lui effleure le menton pour lever le visage d'Addie vers le sien.) Peut-être que je renoncerai à ces visites et te laisserai errer sur Terre pour l'éternité.

Bien qu'elle n'en montre rien, cette idée la terrifie.

— Dans ce cas, réplique-t-elle d'une voix ferme, vous n'obtiendriez jamais mon âme.

— Tu crois que je m'en soucie ? J'en ai un millier d'autres qui attendent d'être fauchées, lance-t-il avec un haussement d'épaules.

Il se tient à présent plus près, trop près. De son pouce, il suit la ligne de sa mâchoire avant de glisser les doigts sur sa nuque.

— Ce serait tellement facile de t'oublier. Il n'y a qu'à regarder autour de toi.

Elle tente de se dégager, mais il la tient d'une main de fer.

— Je serai gentil. Ce sera rapide. Rends-toi maintenant, insiste-t-il. Avant que je ne change d'avis.

Pendant quelques terribles secondes, elle n'ose pas répondre. Le poids des pièces dans sa paume est encore trop récent, comme la douleur de cette nuit volée. La victoire danse telle une flamme dans les yeux de Luc, ce qui suffit à faire reprendre ses esprits à Addie.

— Non, répond-elle d'une voix rageuse.

Elle voit alors, belle récompense, un éclair de colère traverser ce visage parfait. Le dieu laisse retomber sa main avant de s'évaporer. Addie se retrouve une fois de plus seule dans le noir.

+ + +

À un moment, la nuit finit par céder.

L'obscurité faiblit et perd de son emprise sur le ciel. Le processus est lent, si lent qu'Addie ne le remarque qu'une fois l'aube arrivée, la lune et les étoiles disparues et ses épaules libérées du poids de Luc.

Après avoir grimpé la butte Montmartre, elle s'assied au sommet, l'église Saint-Pierre dans son dos et la ville étendue à ses pieds, et regarde le 29 juillet devenir le 30 alors que le soleil se lève sur Paris.

Elle a presque oublié le livre qu'elle a fauché par terre dans la chambre de Rémy. Elle l'a serré si fort qu'elle en a mal aux doigts. Dans la lumière aqueuse du matin, elle s'interroge sur le titre de l'ouvrage, qu'elle prononce en silence. *La Henriade*. Elle ne le sait pas encore, mais c'est un néologisme. Addie ouvre le livre et tente de lire la première page. Sans lui laisser le temps de déchiffrer plus d'une seule ligne, les mots se décomposent en lettres et ces lettres se brouillent. Il lui faut résister à la tentation de jeter le livre maudit et de le lancer par dépit sur les marches en contrebas.

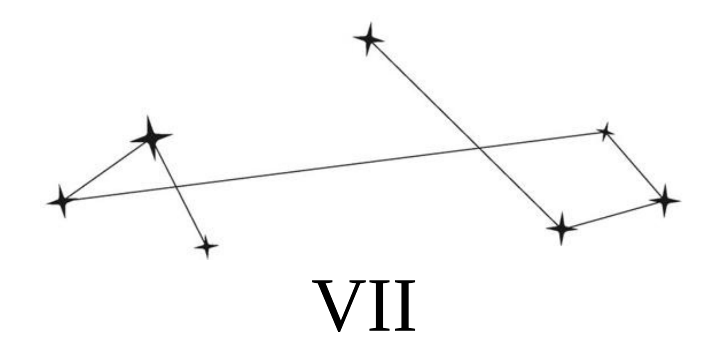
Elle se contente de fermer les yeux, de prendre une profonde inspiration et de penser à Rémy. Pas à ses paroles, mais à son enthousiasme lorsqu'il lui parlait de lecture, à son regard radieux, à sa joie et son espoir.

Ce sera un périple éreintant, fait d'avancées et d'interruptions brutales, d'une myriade de frustrations.

Décrypter ce premier livre lui prendra près d'un an – un an à suer sur chaque ligne, à essayer de comprendre une phrase, puis une page, puis un chapitre entier. Et il lui faudra dix années de plus pour que cette action lui devienne naturelle, pour que l'effort disparaisse au bénéfice du plaisir caché dans l'histoire.

Elle mettra du temps, mais le temps est la seule chose dont Addie ne manque pas.

Elle rouvre les yeux et reprend sa lecture.



VII

New York
16 mars 2014

Addie est réveillée par l'odeur de pain grillé et le grésillement du beurre dans une poêle chaude. Le lit est vide à côté d'elle, la porte à moitié fermée, mais elle entend Henry s'affairer dans la cuisine et le murmure discret de la radio. La chambre est froide, mais le lit, lui, est encore chaud. Elle retient son souffle et tente de retenir aussi cet instant comme elle l'a déjà fait un millier de fois – en raccrochant le passé au présent et en repoussant l'avenir, la chute.

Mais, aujourd'hui, c'est différent : quelqu'un se souvient d'elle.

Elle écarte les couvertures et cherche ses vêtements sur le sol de la chambre, mais elle ne trouve aucune trace du jean ou du chemisier trempés de pluie, juste sa bonne vieille veste de cuir étendue sur une chaise. Addie déniche un peignoir, l'enfile et enfouit son nez dans le col. Il sent le coton propre, l'assouplissant et un soupçon de shampooing à la noix de coco, un parfum qu'elle finira par associer à Henry.

Pieds nus, elle entre à pas feutrés dans la cuisine, où elle trouve le libraire en train de préparer du café dans une machine à piston. Il lève les yeux et sourit.

— Bonjour !

Un seul mot qui fait trembler le monde. Il n'a pas dit « Je suis désolé », « Je ne me souviens pas » ou « Je devais être soûl ». Juste « bonjour ».

— J’ai mis tes vêtements dans le sèche-linge. Ils seront bientôt prêts. Prends une tasse.

La plupart des gens ont une étagère de tasses. Henry, lui, en possède un mur entier, suspendues à des crochets en sept rangées de cinq. Certaines sont à motifs, d’autres unies. Il n’y en a pas deux identiques.

— Tu es sûr de ne pas en manquer ?

Henry lui lance un petit regard en coin. Il a une façon bien à lui d’esquisser un sourire, comme un rayon de lumière filtré par un rideau, le contour ensoleillé d’un nuage. Plus une promesse qu’une réalité, mais sa chaleur transparaît.

— C’est une tradition familiale, explique-t-il. Quiconque venait prendre le café à la maison pouvait choisir la tasse qui l’inspirait ce jour-là.

La sienne, gris anthracite et comme remplie de métal liquide à l’intérieur, est posée sur le comptoir. On dirait un nuage par temps d’orage. Addie examine le mur pour faire son choix. Elle attrape une grande tasse de porcelaine ornée de petites feuilles bleues, qu’elle soupèse dans sa paume avant d’en remarquer soudain une autre. Elle s’apprête à remettre la première à sa place quand Henry l’arrête.

— Tout choix est définitif, hélas, déclare-t-il en beurrant un toast. Il faudra que tu réessaies demain.

Demain… Sa poitrine se gonfle légèrement en entendant ce mot.

Henry lui sert un café. Accoudée au comptoir, les mains serrées sur la tasse fumante, Addie hume son parfum doux-amer. L’espace d’une seconde, une seule seconde, elle se retrouve à Paris, le tricorne baissé sur son front, assise dans ce troquet. Rémy pousse la tasse vers elle et lui dit : *« Bois. »* C’est ainsi que lui reviennent les souvenirs : le passé ressurgit dans le présent comme un palimpseste tenu à la lumière.

— Au fait, ajoute Henry. J’ai trouvé ça par terre. C’est à toi ?

Revenue à la réalité, Addie lève les yeux et découvre la bague de bois.

— N’y touche pas.

Elle la lui arrache des mains. Trop vite. L’intérieur de l’anneau effleure le bout de son propre doigt et tourne autour de son ongle comme une pièce de monnaie ou l’aiguille d’une boussole vers le nord.

— Merde !

Un frisson lui remonte le long de l’échine et Addie lâche le cercle de bois, qui tombe par terre avec un claquement sec. Il roule sur plusieurs mètres avant de s’arrêter au bord d’un tapis. Le cœur battant, elle serre ses doigts dans sa main comme si elle s’était brûlée.

Heureusement, elle ne l’a pas enfilé. Et, dans le cas contraire… Son regard se tourne vers la fenêtre, mais c’est le matin. La lumière du soleil filtre par les rideaux. Le ténébreux n’aurait pas pu la débusquer.

— Qu’est-ce qui vient de se passer ? demande Henry, à l’évidence perplexe.

— Rien, répond-elle en agitant la main dans tous les sens. Juste une écharde. Saleté de bague.

Elle s’agenouille précautionneusement pour ramasser l’anneau, en faisant bien attention à ne toucher que sa surface extérieure.

— Désolée… s’excuse-t-elle en se redressant.

Elle pose le bijou sur le comptoir et écarte les mains. Sous la lumière artificielle, le bois clair paraît presque gris. Addie pose sur l’anneau un regard noir.

— Tu as déjà possédé quelque chose que tu aimes et détestes à la fois, mais dont tu ne te débarrasserais pour rien au monde ? Un objet que tu as presque envie de perdre, pour qu’il disparaisse sans que ce soit ta faute…

Elle a parlé d’un ton léger, désinvolte.

— Oui… murmure-t-il.

Il sort du tiroir de la cuisine un petit objet doré. Une étoile de David. Un pendentif sans sa chaîne.

— Tu es juif ?

— Je l’étais.

Deux mots, rien de plus. Henry reporte son attention sur la bague d’Addie.

— Elle a l’air vieille.

— Elle l’est.

En fait, elles ont exactement le même âge. Toutes deux auraient dû disparaître il y a bien longtemps déjà. Addie pose la main sur l’anneau. Elle sent le cercle de bois lisse s’imprimer dans sa paume.

— Elle appartenait à mon père, confie-t-elle.

Ce n'est pas un mensonge, même si ce n'est que le début de la vérité. Elle referme la main sur le bijou et le rempoche. Il a beau être léger, elle le sent peser, comme toujours.

— Bref… lance-t-elle avec un sourire exagéré. On mange quoi ?

+ + +

Combien de fois Addie a-t-elle rêvé de cette scène ?

Du café chaud et du pain beurré, la lumière du soleil qui se déverse par la fenêtre, une nouvelle journée qui ne soit pas un nouveau départ. Pas de silence gêné entre deux inconnus – juste un garçon ou une fille accoudé au comptoir en face d'elle et le réconfort d'une nuit dont on se souvient. Tout simplement.

— Le petit-déjeuner, ça a vraiment l'air d'être ton truc, lance Henry.

Elle fixe son assiette avec des yeux gourmands.

— C'est mon repas préféré, répond-elle en piquant un morceau d'œuf avec sa fourchette.

Mais, à mesure qu'elle mange, son espoir s'amenuise. Addie n'est pas idiote. Elle ne sait pas ce qui se passe, mais elle sait que c'est bientôt terminé. Elle est en vie depuis trop longtemps pour croire au hasard, maudite depuis trop longtemps pour croire au destin.

Elle commence à se demander si ce n'est pas un piège, une nouvelle façon de la tourmenter, de la sortir de l'impasse pour la forcer à revenir dans la partie. Même après toutes ces années, la voix de Luc l'enveloppe, douce, grave et triomphante :

« Je suis tout ce que tu as. Et tout ce que tu auras jamais. Le seul qui se souviendra jamais. »

C'était l'atout dont il se vantait : l'attention qu'il lui portait. Cet atout, il ne s'en séparera pas. Mais si ce n'est pas un piège, alors de quoi s'agit-il ? D'un accident ? D'un coup de chance ? Est-elle devenue folle ? Ce ne serait pas la première fois. Elle est peut-être restée gelée sur le toit de Sam, coincée dans un rêve sans fin. Et si rien de tout ça n'était réel ?

Pourtant, elle sent la main de Henry sur la sienne et son délicieux parfum sur le peignoir. Les voyelles et les consonnes qui composent son nom la ramènent tout à coup au présent.

— À quoi est-ce que tu pensais ? lui demande Henry.

Elle pique une nouvelle bouchée dans son assiette pour la brandir entre eux.

— Si tu ne devais manger qu'un seul aliment jusqu'à la fin de ta vie, tu choisirais quoi ? s'enquiert-elle.

— Du chocolat, répond Henry sans la moindre hésitation. Bien noir, presque amer. Et toi ?

Addie réfléchit. C'est long, une vie.

— Du fromage, finit-elle par déclarer d'un ton grave.

Henry opine du chef. Un silence, moins gêné que timide, les enveloppe. Entre deux regards volés, un rire nerveux. Deux inconnus qui ne le sont plus vraiment, mais qui n'en savent pas long l'un sur l'autre.

— Si tu devais rester bloquée dans une seule saison, laquelle tu choisirais ? demande Henry.

— Le printemps, répond-elle. Quand tout renaît.

— Moi, l'automne, répond-il. Quand tout s'efface.

Ils ont tous deux choisi des ourlets, ces lignes irrégulières où rien n'est ni blanc ni noir, où tout reste en suspens au bord du gouffre. Addie s'interroge à haute voix :

— Qu'est-ce que tu préfères : ne rien ressentir ou tout ressentir ?

Une ombre traverse le visage de Henry. Perplexe, il fixe l'assiette qu'il n'a pas terminée avant de consulter l'horloge murale.

— Merde ! Il faut que je file à la librairie.

Il se redresse et dépose son assiette dans l'évier. La question d'Addie reste sans réponse.

— Il faudrait peut-être que je rentre chez moi, lance-t-elle avant de se lever. Me changer. Travailler un peu.

Bien entendu, elle n'a ni domicile, ni vêtements, ni travail. Mais elle joue à la fille ordinaire qui a le droit de mener une vie ordinaire, de coucher avec un

garçon et d'être réveillée par un « bonjour » au lieu d'un « qui es-tu ? ». Henry finit son café en une seule gorgée.

— Comment est-ce qu'on fait pour trouver des talents ? demande-t-il.

Addie se rappelle lui avoir dit être dénicheuse de talents.

— On ouvre l'œil, répond-elle en faisant le tour du comptoir.

Il lui attrape la main.

— J'ai envie de te revoir.

— J'ai envie que tu me revoies…

— Toujours pas de téléphone ?

Comme elle fait non de la tête, il réfléchit en pianotant sur la table.

— Il y a un rassemblement de food-trucks à Prospect Park. On s'y retrouve à 18 heures ?

— Ça marche, approuve Addie, ravie. (Elle resserre le peignoir autour d'elle.) Je peux prendre une douche avant de partir ?

Henry l'embrasse.

— Bien sûr ! Claque la porte en sortant.

— D'accord, promet-elle, tout sourire.

Le voilà qui s'en va. La porte d'entrée se referme juste derrière lui mais, pour une fois, en entendant ce bruit, Addie ne sent pas son estomac se nouer. Ce n'est qu'une porte, pas un point final. Plutôt des points de suspension. Une affaire à suivre.

Au sortir de sa longue douche, Addie enveloppe ses cheveux dans une serviette et déambule d'une pièce à l'autre, où elle remarque tout ce qu'elle n'a pas vu la veille.

L'appartement de Henry a un côté désordonné, encombré, comme souvent à New York où les logements sont trop petits pour vivre et respirer. Il regorge de vestiges d'activités abandonnées : tout un placard de peintures à l'huile, avec des pinceaux raidis dans une tasse tachée. Des journaux intimes et des carnets dont la plupart sont vides. Quelques blocs de bois et un couteau à tailler – dans la période un peu floue qui précède sa mémoire infaillible, elle entend son père fredonner. Elle passe son chemin, s'éloigne, pour ne ralentir qu'à la vue des appareils photo alignés les uns à côté des autres.

Une rangée entière la fixe du haut d'une étagère, de leurs longs objectifs noirs et massifs. *Rétro*, pense-t-elle, même si ce mot n'a jamais vraiment eu de sens pour Addie.

Elle existait déjà quand les appareils photo étaient d'énormes machines à trépied, avec le photographe caché sous un drap lourd. Elle était là lors de l'invention de la pellicule noir et blanc, puis couleur. Quand les plans fixes sont devenus des vidéos, l'analogique cédant la place au numérique, et que des histoires entières ont pu être stockées dans la paume d'une main.

Elle caresse les appareils semblables à des carapaces et sent la poussière sous ses doigts. Pourtant, il y a des photos partout.

Accrochées aux murs, posées sur des tables d'appoint ou abandonnées dans un coin en attendant d'être encadrées. Une photo de Beatrice dans une galerie d'art, silhouette sombre dans un espace lumineux. Une autre où elle est avec Henry, tous les deux enlacés, hilares. Elle, les yeux levés. Lui, la tête baissée. Une autre d'un garçon, Robbie, sans doute. Bea avait raison : il semble tout droit sorti d'une fête donnée par Andy Warhol dans son loft. Se détachant sur le chaos de la foule en arrière-plan, il apparaît net, le sourire aux lèvres, les joues constellées de paillettes violettes, des traces de vert le long de son nez et de l'or à ses tempes.

Dans le couloir, une autre photo des mêmes trois, cette fois assis sur un canapé : Bea au milieu, Robbie d'un côté, les jambes étendues sur ses genoux, et Henry de l'autre, le menton appuyé sur sa main dans une pose nonchalante.

Sur le mur opposé, l'antithèse : un portrait de famille crispé. Henry est toujours assis sur le bord du canapé, mais il se tient droit entre deux personnes qui sont de toute évidence son frère et sa sœur. La benjamine, un tourbillon de boucles, les yeux brillants derrière une paire de lunettes à la monture œil-de-chat, version miniature de la mère qui pose une main sur son épaule. L'aîné de la fratrie, plus sérieux, reflet du père debout derrière le canapé. Et, enfin, le fils cadet, maigre et méfiant, qui ne sourit qu'avec les dents.

Qu'il se trouve sur les photos ou derrière l'objectif, Henry fixe Addie en retour. Elle sent la présence de l'artiste dans le cadre. Elle pourrait rester là des heures, à décoder chaque photo en quête de l'essence du libraire, de son secret,

de la réponse à la question qui tourne en boucle dans sa tête. Mais tout ce qu'elle voit, c'est un jeune homme triste, perdu, qui se cherche.

Elle reporte son attention sur les livres présents dans l'appartement. La collection de Henry, éclectique, se déploie dans chaque pièce. Une étagère dans le salon, une autre plus étroite dans le couloir, une pile à côté de son lit, une autre sur la table basse. Des bandes dessinées empilées sur un tas de manuels intitulés *Réexaminer l'alliance* ou *Théologie juive à l'ère postmoderne*. Romans, biographies, livres de poche et grands formats sont mélangés, certains vieux et usés, d'autres tout neufs. Dans une dizaine d'ouvrages, un signet dépassant des pages trahit une lecture inachevée.

Les doigts d'Addie glissent sur les ouvrages avant de s'arrêter sur un petit livre doré. *Une histoire du monde en 100 objets.* Peut-on vraiment condenser la vie d'une personne, sans parler de la civilisation humaine, en une liste pareille ? Est-il pertinent de mesurer la valeur d'un être non pas à l'aune des vies qu'il a changées, mais au nombre des objets qu'il laisse derrière lui ? Elle tente de dresser sa propre liste, *Une histoire d'Addie Larue* : l'oiseau de son père, perdu à Paris au milieu des cadavres, le livre volé dans la chambre de Rémy, la bague de bois.

Mais c'est sur Addie que ces objets ont laissé une marque. Qu'en est-il de l'héritage qu'elle-même laisse ? Son visage esquissé sur une centaine d'œuvres d'art. Ses mélodies au cœur d'une centaine de chansons. Des idées qui prennent racine et poussent à l'état sauvage à partir de graines invisibles.

Elle continue de parcourir l'appartement, d'abord par simple curiosité, puis en explorant de façon ciblée. Elle cherche des indices, un élément, une trace, qui explique Henry Strauss.

Un ordinateur portable repose sur la petite table basse. Il s'allume sans demander de mot de passe. Mais quand Addie fait glisser son index sur le pavé tactile, le curseur ne bouge pas. Elle a beau taper sur quelques touches au hasard, il ne se passe rien.

La technologie ne cesse d'évoluer. Sa malédiction, elle, reste inchangée.

Sauf que non. Enfin, pas tout à fait.

De pièce en pièce, elle poursuit sa quête d'indices afin de répondre à cette question impossible : *Qui es-tu, Henry Strauss ?*

Dans l'armoire à pharmacie, quelques médicaments sur ordonnance aux noms remplis de consonnes sont alignés sur une étagère. À côté, un flacon de comprimés roses marqué uniquement d'un Post-it : un minuscule parapluie dessiné à la main.

Dans la chambre, une autre étagère de livres et une pile de carnets de toutes sortes. Elle les feuillette. Ils sont tous vides.

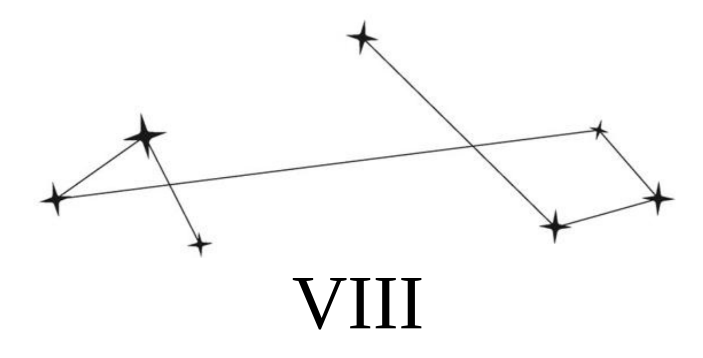
Sur le rebord de la fenêtre, une photo plus ancienne. Sur celle-ci, Robbie et Henry sont enlacés, le visage de l'un appuyé contre celui de l'autre, le front du premier contre la tempe du second. Il y a quelque chose d'intime dans cette pose, dans la façon dont le premier a les yeux mi-clos, sa nuque posée dans la main du second, comme s'il le soutenait ou le serrait contre lui. Le sourire serein sur les lèvres de Robbie, heureux, à sa place.

Sur la table de chevet se trouve une vieille montre dépourvue de grande aiguille. La petite pointe vers le six, alors que l'horloge murale indique 9 h 32. Addie la porte à son oreille. La pile doit être morte.

Dans le tiroir du haut, un mouchoir taché de sang. Quand elle le soulève, une bague en tombe. Un anneau de platine serti d'un petit diamant. Addie détaille la bague de fiançailles en se demandant à qui elle était destinée, qui Henry était avant de la rencontrer et comment il a atterri sur son chemin.

— Qui es-tu donc ? chuchote-t-elle à la chambre déserte.

Elle enveloppe le bijou dans le mouchoir taché et le remet à sa place avant de fermer le tiroir.



VIII

New York
16 mars 2014

— Je retire ce que j'ai dit, déclare Addie. Si je ne devais manger qu'un seul aliment jusqu'à la fin de ma vie, ce serait ces frites.

Henry éclate de rire avant de lui en piquer quelques-unes dans son cornet. Ils sont en train de faire la queue pour un gyros. Les food-trucks forment une bande colorée le long de Flatbush Avenue, avec de longues files d'attente pour déguster sandwiches au homard, croque-monsieur, banh mi et kebabs. Il y a même une queue pour les crèmes glacées, alors que la chaleur a délaissé mars, promettant une soirée d'un froid vivifiant. Addie se félicite d'avoir pris un bonnet ainsi qu'une écharpe et d'avoir troqué ses ballerines contre des bottes, même si elle se blottit dans les bras chauds de Henry. La file d'attente pour les falafels avance tout à coup et le libraire s'empresse de regagner sa place.

Tandis qu'il passe commande, la femme d'âge mûr qui tient le food-truck se penche vers lui, accoudée au comptoir. Ils discutent un moment. De temps à autre, Henry hoche la tête d'un air grave. La file d'attente s'allonge derrière lui, mais la vendeuse n'a pas l'air de s'en soucier. Elle ne sourit pas vraiment – elle paraît même au bord des larmes lorsqu'elle prend la main de Henry pour la serrer fort avant de crier :

— Au suivant !

Perplexe, Addie finit de faire la queue de son côté et dépense ses derniers sous volés dans un gyros à l'agneau et un soda à la myrtille. Pour la première fois depuis longtemps, elle regrette de ne pas avoir de carte de crédit, de ne rien posséder d'autre que les vêtements qu'elle porte et la monnaie dans sa poche. Si seulement les objets ne lui filaient pas entre les doigts comme des grains de sable… Si seulement elle n'avait pas à voler pour obtenir ce qu'elle désire…

— À voir tes yeux, on dirait que ce sandwich t'a brisé le cœur.

Addie se tourne vers Henri.

— Il a l'air délicieux… répond-elle avec un sourire. Je redoute le moment où je vais le finir.

— Le plus dur, dans un repas, c'est la fin, feint-il de se lamenter.

Munis de leur butin, ils s'installent sur une pelouse en pente à l'entrée du parc, dans une flaque de lumière qui décline rapidement. Henry ajoute les falafels et une portion de raviolis chinois au gyros et aux frites d'Addie, puis ils partagent le tout en s'échangeant des bouchées comme si c'étaient des cartes à jouer.

Au moment où il tend la main vers les falafels, elle se rappelle la vendeuse.

— Qu'est-ce qui s'est passé au comptoir ? demande-t-elle. Cette femme avait l'air au bord des larmes. Tu la connais ?

— Non… Elle m'a dit que je lui rappelais son fils.

Addie le scrute du regard. Ce n'est peut-être pas un mensonge, mais ce n'est pas tout à fait la vérité non plus. Il lui cache quelque chose mais, faute de savoir comment procéder, elle pique un ravioli avec sa fourchette et le fourre dans sa bouche.

Se nourrir fait partie des grands plaisirs de la vie. Pas seulement l'acte en lui-même, mais la bonne chère. Il y a un gouffre entre subsistance et satisfaction. Après avoir passé l'essentiel de ses trois cents ans à manger pour échapper aux affres de la faim, Addie se délecte depuis une cinquantaine d'années en découvrant les saveurs. Trop de choses dans la vie deviennent des habitudes. La cuisine, comme la musique ou l'art, est une promesse de nouveauté.

Une fois la graisse sur ses doigts essuyée, elle s'allonge dans l'herbe à côté de Henry. Merveilleusement rassasiée, elle sait que cette sensation ne durera pas.

Comme tout le reste dans sa vie, la satiété disparaît toujours trop vite. Mais, ici et maintenant, Addie se sent… comblée.

Les yeux fermés, un sourire aux lèvres, elle se dit qu'elle pourrait rester là toute la nuit, lovée contre Henry dans le froid grandissant, à attendre que le crépuscule se mue en obscurité pour tenter d'apercevoir des étoiles.

Un petit carillon sonne dans la poche du libraire, qui décroche.

— Salut, Bea ! dit-il avant de se redresser brusquement.

Addie n'entend que la moitié de la conversation, mais elle devine le reste.

— Non, bien sûr que je n'ai pas oublié… Je sais, je suis en retard, désolé… J'arrive… Oui, oui, je me rappelle.

Henry raccroche et enfouit la tête entre ses mains.

— Bea a organisé un dîner chez elle. Et c'est moi qui devais apporter le dessert.

Il se tourne vers les food-trucks comme pour trouver la solution à son problème. Puis il lève les yeux vers le ciel passé au noir profond et se passe les doigts dans les cheveux en marmonnant un chapelet de jurons. Mais il n'a pas le temps de se lamenter sur son sort, il ne fera qu'aggraver son retard.

— Viens, lance Addie, qui l'aide à se relever. Je connais une adresse.

+ + +

La meilleure pâtisserie française de Brooklyn n'a pas d'enseigne.

Signalée par rien d'autre qu'un auvent jaune beurre et une étroite vitrine coincée entre deux longues devantures de brique, elle appartient à un dénommé Michel. Chaque matin avant l'aube, le pâtissier arrive et entame la lente confection de ses œuvres d'art. Des tartes aux pommes, les lamelles aussi fines que du papier, des opéras saupoudrés de cacao, des petits fours couverts de pâte d'amande et de minuscules roses réalisées à la poche à douille.

La boutique est fermée à cette heure-là, mais Addie distingue l'ombre de son propriétaire qui se déplace dans le fond de la pièce, dans la cuisine. Elle frappe à la porte vitrée et patiente.

— Tu es sûre de toi ? demande Henry alors que la silhouette s'avance d'un pas traînant et entrouvre la porte.

— On est fermés, lance le pâtissier avec un fort accent.

Addie passe de l'anglais au français pour expliquer qu'elle est une amie de Delphine. L'homme se radoucit au nom de sa fille et au son de sa langue maternelle, ce qu'elle comprend très bien. Elle-même parle allemand, italien, espagnol et tchèque, mais le français, c'est différent. Le français, c'est le pain qui cuit dans le four de sa mère. Le français, ce sont les mains de son père qui sculptent du bois. Le français, c'est Estelle qui murmure dans le jardin. Le français, c'est le retour à la maison.

— Si c'est pour Delphine… répond le pâtissier en ouvrant la porte.

À l'intérieur de la petite boutique, New York a disparu : c'est Paris à l'état pur, avec dans l'air ce parfum de sucre et de beurre. Les rayonnages sont presque vides. Seule une poignée de magnifiques créations restent sur les étagères, brillantes et clairsemées telles des fleurs sauvages dans un champ stérile.

Addie connaît vraiment Delphine, même si la jeune femme ne la connaît pas. Elle connaît aussi Michel et visite sa boutique comme quelqu'un d'autre regarderait une photographie ou s'attarderait sur un souvenir.

Henry se tient quelques mètres en retrait tandis que Michel et Addie bavardent, tous deux ravis de ce bref répit dans leur langue maternelle. Le pâtissier place les gâteaux restants dans un carton rose qu'il lui remet. Au moment de payer, alors qu'elle se demande si elle en a les moyens, son compatriote secoue la tête et la remercie juste de lui avoir rappelé son pays. Elle lui souhaite bonne nuit et, de retour dans la rue, Henry la dévisage comme si elle avait accompli un tour de magie, un étrange et merveilleux exploit.

— Ma parole, tu es incroyable ! s'écrie-t-il en l'attirant dans ses bras.

Elle rougit : c'est la première fois qu'elle a un public.

— Tiens, dit-elle en déposant le carton de pâtisseries dans ses mains. Profite !

Le sourire du libraire s'évanouit et son front se froisse comme un chiffon.

— Pourquoi tu ne m'accompagnerais pas ?

Elle ne sait pas comment décliner. Après tout, elle n'a pas de raison valable et elle était bien prête à passer la nuit avec lui.

— Je ne devrais pas, finit-elle par répliquer.

— S’il te plaît, insiste-t-il.

Elle sait que c’est une très mauvaise idée, qu’elle ne pourra pas conserver le secret de sa malédiction devant autant d’invités ni garder Henry pour elle. Elle ne fait que gagner du temps.

Mais c’est de cette façon qu’on marche jusqu’au bout du monde. C’est de cette façon qu’on devient immortel. En vivant au jour le jour, en faisant un pas après l’autre. En prenant ce qu’on peut, en savourant chaque seconde, en s’accrochant à chaque instant jusqu’à ce qu’il disparaisse.

Voilà pourquoi elle accepte la proposition de Henry.

+ + +

Ils marchent bras dessus bras dessous dans un air de plus en plus frais.

— Tu as des infos à me donner ? demande-t-elle. Sur tes amis ?

Henry réfléchit, les sourcils froncés.

— Alors… Robbie est comédien. Il est très doué, mais il peut aussi être un peu… compliqué, soupire-t-il. On est sortis ensemble quand on était étudiants. Il a été mon premier amoureux.

— Ça n’a pas marché ?

Henry éclate d’un rire nerveux.

— Non… Il m’a largué. Mais c’était il y a une éternité. On est amis maintenant, rien de plus.

Il hoche la tête comme pour s’éclaircir les idées.

— Ensuite, il y a Bea, poursuit-il. Tu l’as déjà rencontrée. Elle est géniale. Elle prépare son doctorat et habite avec Josh.

— Ils sortent ensemble ?

— Non, répond Henry avec un petit rire amusé. Bea est gay. Et lui aussi… Enfin, je crois. Je ne sais pas vraiment, on s’interroge. En tout cas, Bea a sûrement invité Mel ou Elise… Enfin, celle avec qui elle sort en ce moment. Elle alterne entre les deux. Ah oui, ne pose pas de question sur la Professeure.

Devant le regard interrogateur d’Addie, Henry explique :

— Bea a eu une histoire, il y a quelques années, avec une prof de Columbia. Elle était amoureuse, mais l’enseignante était mariée et elles y ont toutes les

deux laissé des plumes.

Addie répète le nom tout bas et Henry sourit.

— Ce n'est pas un examen. Tu n'as pas besoin de réviser.

Si seulement il avait raison… Il se raidit légèrement à ses côtés, hésite avant de se lancer.

— Il faut que je te dise autre chose, soupire-t-il. Sur moi.

Le cœur battant, elle se prépare à entendre un aveu, une vérité difficile à avouer, une explication au comment et au pourquoi de leur relation. Henry contemple la nuit sans étoiles.

— Il y a eu une fille.

Une fille… Ça n'explique rien.

— Elle s'appelait Tabitha.

Elle sent de la douleur dans chacun de ses mots et pense à la bague enveloppée dans le mouchoir taché de sang.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai demandée en mariage et elle a refusé.

Elle le croit. En partie, du moins. Mais Addie commence à comprendre que Henry a le chic pour contourner les mensonges en révélant des demi-vérités.

— On a tous des blessures de guerre, le rassure-t-elle. Des fantômes hérités du passé.

— Toi aussi ?

En un instant, elle se retrouve à La Nouvelle-Orléans. La chambre est sens dessus dessous et ces yeux verts sont noirs de rage alors que le bâtiment commence à brûler.

— Oui, murmure-t-elle avant de lui tendre une perche. On a tous des secrets.

Dans ses yeux, elle voit se refléter celui qu'il refuse de lui avouer. Mais il n'est pas Luc et le vert de ses iris ne lui révèle rien de précis.

Dis-moi, pense-t-elle. *Je ne te jugerai pas.*

Mais il se tait.

Ils cheminent en silence jusqu'à l'immeuble de Bea et sonnent à l'interphone. Dans l'escalier, Addie oriente ses pensées vers la fête et se dit que,

peut-être, tout se passera bien. Peut-être qu'à la fin de la soirée, ils se souviendront d'elle. Peut-être que s'il reste avec elle… Peut-être…

Mais voilà que la porte s'ouvre. Bea se tient sur le seuil, gants de cuisine sur les hanches. Derrière elle, des voix s'élèvent depuis l'intérieur de l'appartement.

— Henry Strauss, tu es tellement en retard… J'espère pour toi que c'est le dessert !

Il tend le carton de pâtisseries comme si c'était un bouclier. Bea s'en empare avant de regarder derrière lui.

— Et qui est-ce ?

— Addie. Vous vous êtes rencontrées à la librairie.

Beatrice lève les yeux au ciel :

— Henry… Tu n'as pas assez d'amis pour qu'on les confonde. En plus, ajoute-t-elle avec un sourire en coin à l'adresse d'Addie, je n'aurais pas oublié ton visage. Il a quelque chose… d'intemporel.

Interloqué, il insiste :

— Vous vous êtes pourtant rencontrées. D'ailleurs, tu as prononcé cette même phrase. Quasiment mot pour mot. Tu t'en souviens, toi, non ? demande-t-il à Addie.

Tiraillée entre une vérité inavouable et le mensonge, plus facile, elle hésite et balbutie.

— Je suis désolée, je…

Elle est sauvée *in extremis* par l'arrivée d'une fille en robe d'été jaune canari – un véritable exploit, vu le froid. Henry chuchote à l'oreille d'Addie que c'est Elise. La nouvelle arrivante embrasse Bea, lui prend le dessert des mains et l'informe qu'elle n'arrive pas à trouver le tire-bouchon. Josh apparaît pour les débarrasser de leurs manteaux et les conduire dans l'appartement.

C'est un loft parfaitement aménagé, un de ces espaces ouverts où l'entrée donne sur le salon, qui donne lui-même sur la cuisine typiquement américaine, le tout idéalement dépourvu de murs et de portes.

L'interphone se met à sonner à nouveau et, quelques instants plus tard, un garçon surgit comme une comète, une bouteille de vin dans une main, une

écharpe dans l’autre. Même si Addie ne l’a vu qu’en photo, elle devine aussitôt qu’il s’agit de Robbie.

À la manière d’une vague qui déferle dans le vestibule, il embrasse Bea sur la joue, salue Josh de la main et serre Elise dans ses bras avant de se tourner vers Henry et de finir par remarquer Addie.

— Et tu es… ?

— Sois poli, intervient Henry. Je te présente Addie.

— C’est Henry qui l’a invitée, ajoute Bea.

Au grand regret de la principale intéressée, car ces mots font l’effet d’une douche froide sur la bonne humeur du comédien. Henry a dû s’en apercevoir, lui aussi, parce qu’il lui prend la main et déclare :

— Addie est dénicheuse de talents.

— Ah oui ? demande Robbie, qui se ranime un peu. Dans quel domaine ?

— L’art. La musique. Tous les domaines.

— D’habitude, les dénicheurs de talents ont une spécialité… s’étonne-t-il.

— Sois gentil, gronde Bea en lui assenant un coup de coude avant de lui prendre la bouteille de vin des mains.

— Je ne savais pas que j’étais censé venir accompagné, raille-t-il en la suivant dans la cuisine.

Elle lui donne une petite tape affectueuse sur l’épaule.

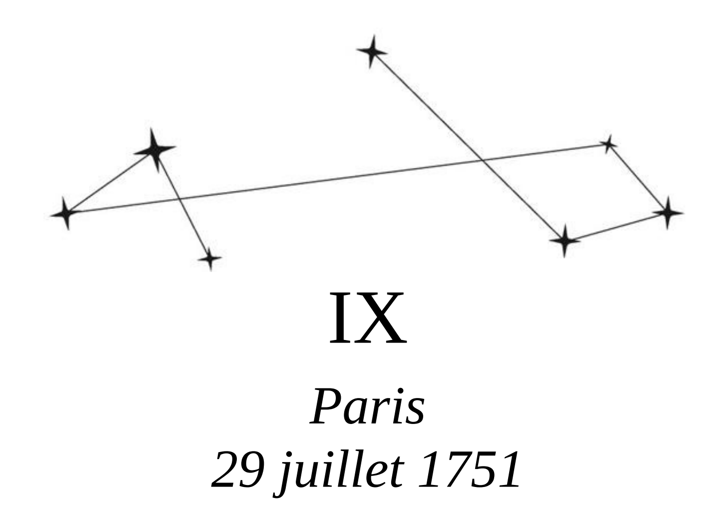
— Josh est libre, si tu veux.

La table se trouve entre un canapé et le comptoir de la cuisine. Bea ajoute un couvert pendant que Henry ouvre les deux premières bouteilles de vin. Robbie remplit les verres, Josh apporte une salade et Elise surveille les lasagnes dans le four. Quant à Addie, elle reste à l’écart.

D’habitude, soit elle est au centre de l’attention, soit elle est invisible. Soit elle brille aussi fort que le soleil – au moins l’espace d’un instant –, soit elle s’efface telle une ombre tapie dans un coin. Cette fois, c’est différent. Du jamais vu.

— J’espère que vous avez faim ! lance Bea en déposant les lasagnes et le pain à l’ail au milieu de la table.

Henry esquisse une grimace devant le plat. Addie se retient de rire en se rappelant leur festin au rassemblement de food-trucks. Son dernier repas n'étant plus qu'un souvenir pour elle qui a tout le temps faim, elle accepte volontiers une assiette.



IX

Paris
29 juillet 1751

Une jeune femme seule est un spectacle scandaleux.

Pourtant, Addie a fini par se délecter des ragots. Assise au jardin des Tuileries, ses jupons étalés autour d'elle sur le banc, elle feuillette son livre en sachant pertinemment qu'on l'observe. Ou, plutôt, qu'on la dévisage. Mais à quoi bon s'inquiéter ? Être assise seule au soleil n'est pas un crime. En outre, ce n'est pas comme si la moindre rumeur allait se propager à l'extérieur du parc. Les passants seront peut-être surpris devant la singularité de cette scène, mais tous l'oublieront avant même d'avoir eu le temps de jaser.

Elle tourne une page et laisse ses yeux parcourir les mots imprimés. Ces temps-ci, Addie vole les livres avec autant d'avidité que des vivres. Ils sont devenus un élément vital de sa subsistance. Bien qu'elle préfère les romans aux traités philosophiques – pour l'aventure et l'évasion –, ce volume-là est un outil, une clé destinée à ouvrir une porte particulière.

Après avoir calculé son heure, elle s'est assise dans une allée latérale, celle que Mme Geoffrin emprunte d'habitude. Quand la bourgeoise arrive à sa hauteur d'un pas tranquille, Addie sait exactement quoi faire. Elle tourne une nouvelle page en faisant mine d'être absorbée par sa lecture. Du coin de l'œil, elle voit sa cible s'approcher, sa servante un mètre derrière, les bras chargés de fleurs.

Soudain, Addie se lève, les yeux toujours rivés sur son ouvrage, se tourne et avance de deux pas. La collision est inévitable. Elle veille toutefois à ne pas renverser la femme, simplement à la surprendre, tandis que le livre tombe par terre.

— Petite idiote ! lâche Mme Geoffrin d'un ton sec.

— Je suis navrée… s'excuse en même temps Addie. Je vous ai fait mal ?

— Non, répond la bourgeoise, dont le regard passe de son assaillante au recueil. Mais peut-on savoir ce qui vous distrait à ce point ?

La servante ramasse le livre et le remet à sa maîtresse. Mme Geoffrin examine le titre : *Pensées philosophiques*.

— Diderot, commente-t-elle. Et qui vous a appris à lire d'aussi nobles ouvrages ?

— Mon père.

— Votre père ? Vous en avez de la chance !

— Il m'a mise sur la voie, précise Addie. Une femme se doit de prendre en main sa propre instruction, car aucun homme ne s'en chargera vraiment.

— C'est bien vrai, confirme la bourgeoise.

Elles suivent toutes les deux un scénario, même si l'autre femme l'ignore. La plupart des gens n'ont qu'une seule occasion de faire bonne impression. Heureusement, Addie en a déjà eu plusieurs.

— Vous vous promenez seule dans le parc sans servante ? s'étonne la mondaine. Sans chaperon ? Ne craignez-vous pas les qu'en-dira-t-on ?

— Je préfère ma liberté à ma réputation, réplique Addie, un sourire de défi aux lèvres.

Plus surprise qu'amusée par la réponse qui vient de lui être donnée, Mme Geoffrin éclate d'un rire bref.

— On peut choisir de s'opposer au système ou alors d'en profiter. Comment vous appelez-vous, ma chère ?

— Marie-Christine de La Trémoille, répond-elle en se délectant de l'effet produit sur son interlocutrice.

Addie a d'abord passé un mois à s'informer sur les noms des familles nobles et leur proximité avec Paris. Puis elle a éliminé celles qui pourraient lui valoir

trop de questions, pour établir au final un arbre généalogique assez touffu pour qu'une lointaine cousine puisse passer inaperçue. Car si la salonnière parisienne s'enorgueillit de connaître tout le monde, ce n'est certainement pas au même degré.

— De La Trémoille ? *Mais non * !* s'exclame Mme Geoffrin, non pas incrédule, mais stupéfaite. Pourquoi Charles vous a-t-il gardée secrète ? Il va m'entendre !

Un sourire timide aux lèvres, Addie approuve tout en sachant que ça n'arrivera jamais :

— Je l'espère… Eh bien, madame, ajoute-t-elle, la main tendue pour récupérer son livre, je dois m'en aller. Je ne voudrais pas nuire à votre réputation.

— Ne dites pas de bêtises ! rétorque la bourgeoise, les yeux scintillants de plaisir. Les scandales ne m'atteignent pas le moins du monde.

Elle rend le recueil philosophique à Addie sans pour autant la congédier.

— Il faut absolument vous joindre à mon salon. Votre cher Diderot sera là.

Addie hésite une milliseconde. Lors de leur dernière rencontre, elle a commis l'erreur de feindre la modestie. Depuis, elle a appris que la salonnière préférait les femmes persévérantes. Elle présente donc cette fois un sourire ravi.

— Avec grand plaisir !

— Magnifique, conclut Mme Geoffrin. Je vous attends dans une heure.

C'est le moment de suivre précisément la trame. Une seule maille glissée et l'ensemble s'effondrera. Addie baisse les yeux sur ses vêtements en affectant une mine désolée.

— Oh ! Je crains de ne pas avoir le temps de rentrer me changer et ma tenue est tout à fait inappropriée…

Elle retient son souffle en attendant la réponse de la mondaine, mais celle-ci lui offre son bras.

— Ne vous inquiétez pas. Mes dames vous trouveront certainement quelque chose.

Elles traversent le parc ensemble, suivies de la servante.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais croisée ? Nous connaissons pourtant ce que la société parisienne compte de plus notable.

— Oh mais je n’ai rien de notable, objecte Addie. Et puis, je ne suis ici que pour l’été.

— Vous n’avez pas l’accent de la campagne.

— Avec du temps et de l’entraînement… répond-elle, ce qui est l’absolue vérité.

— Pourtant, vous n’êtes pas mariée.

Nouveau virage, nouveau test. Les fois précédentes, Addie s’est prétendue veuve ou déjà mariée. Aujourd’hui, elle décide qu’elle n’est tout simplement pas épousable.

— Non… Je l’avoue, je ne souhaite pas de maître et je n’ai pas encore trouvé mon égal.

Cette réponse fait sourire son interlocutrice.

L’interrogatoire se poursuit au-delà du parc jusqu’à la rue Saint-Honoré, où la bourgeoise la quitte afin de se préparer pour son salon. Addie regarde Mme Geoffrin s’en aller avec regret. À partir de maintenant, il lui faut se débrouiller seule.

La servante la conduit à l’étage et dépose sur le lit une robe extraite de la penderie la plus proche – un fourreau à motifs de soie brochée, au col bordé de dentelle. Ce n’est pas celle qu’elle aurait choisie, mais l’habit demeure splendide. La mode française actuelle rappelle à Addie ce rôti ficelé prêt à être enfourné qu’elle a vu un jour en cuisine.

Assise devant un miroir, elle se recoiffe en écoutant les portes s’ouvrir et se fermer au rez-de-chaussée. La noble maison s’anime à mesure que les invités arrivent. Il lui faut attendre que le salon soit en pleine effervescence, les pièces suffisamment bondées pour lui permettre de se fondre dans la masse.

Elle ajuste sa coiffure une dernière fois et époussette ses jupons. Quand le brouhaha en bas devient assez régulier, les voix mêlées au tintement des verres, elle descend l’escalier qui mène à la pièce principale.

La première fois qu’elle s’est retrouvée dans ce salon, c’était le fruit du hasard et non d’une mise en scène. Elle a été stupéfaite de découvrir un lieu où

une femme avait le droit de parler – ou, du moins, d'écouter –, où elle pouvait se déplacer seule sans être jugée ni méprisée. Elle a apprécié les plats servis, la boisson, la conversation et la compagnie. Elle a feint de croire qu'elle était entourée d'amis et non d'inconnus.

Jusqu'à ce qu'un soir, au détour d'un couloir, elle croise Rémy Laurent. Il était là, perché sur un tabouret entre Voltaire et Rousseau, à parler avec les mains, les doigts toujours tachés d'encre. Le voir, c'était comme rater une marche, comme un tissu déchiré par un clou : un instant de déséquilibre.

Rémy s'était raidi avec l'âge, les vingt-sept ans passés avaient creusé des rides sur son visage. Son front était plissé par des heures de lecture, une paire de lunettes posée sur le bout de son nez. Mais dès qu'un sujet de conversation allumait l'étincelle dans ses yeux, elle revoyait le garçon d'autrefois, ce jeune homme passionné venu à Paris rencontrer de grands esprits aux nobles idées.

Ce soir, il ne semble pas faire partie des invités.

Après avoir pris un verre de vin sur une table basse, Addie passe de pièce en pièce comme une ombre projetée sur le mur, inaperçue mais à son aise. Elle écoute et fait aimablement la conversation. Elle se sent au cœur de l'Histoire avec un grand « h ». Il se trouve qu'elle rencontre un naturaliste passionné par la vie marine. Lorsqu'elle lui confie n'avoir jamais vu la mer, il passe la demi-heure suivante à la régaler de récits sur la vie des crustacés. C'est une façon très plaisante d'occuper son après-midi et même sa soirée – ce soir, plus qu'à l'ordinaire, elle a besoin de se distraire.

Voilà six ans, maintenant… Mais elle ne veut pas y songer ni penser à lui. Au coucher du soleil, tandis qu'on remplace le vin par des digestifs, elle passe un merveilleux moment en compagnie de ces scientifiques et hommes de lettres.

Elle aurait dû se douter qu'il allait tout gâcher.

Luc entre dans la pièce telle une rafale de vent froid, vêtu d'un camaïeu de gris et de noir, depuis les bottes jusqu'à la cravate. Seuls ses yeux verts apportent une touche de couleur à sa tenue.

Après six ans, le mot « soulagement » ne suffit pas à décrire ce qu'Addie éprouve à sa vue. Pourtant, c'est celui qui s'en approche le plus. La sensation d'un fardeau déposé, d'un souffle expulsé, d'un corps assouvi. Il ne s'agit pas de

plaisir, mais du relâchement physique lié au fait de quitter l'inconnu pour entrer dans la certitude.

Avant, elle attendait. Maintenant, elle n'attend plus. Non, maintenant, elle se prépare aux ennuis, à la déception.

— Monsieur Lebois, annonce Mme Geoffrin à l'arrivée de son invité.

Addie se demande si leur rencontre n'est qu'une simple coïncidence, si l'ombre apprécie vraiment le salon et les esprits stimulants qui s'y trouvent. Mais chacun des hommes réunis ici vénère le progrès et non les dieux. En outre, l'attention de Luc est déjà clairement rivée sur elle, son visage nimbé d'une lumière séductrice et menaçante.

— Madame, lance-t-il d'une voix assez forte pour porter dans toute la pièce, je crains que vous n'ayez ouvert trop grand vos portes.

L'estomac d'Addie se noue. La salonnière a un léger mouvement de recul. Les conversations alentour semblent s'atténuer.

— Qu'entendez-vous par là ?

Addie tente de s'échapper discrètement, mais le salon est bondé, l'espace encombré de jambes et de chaises.

— Cette femme, là-bas. (Les têtes commencent à se tourner vers l'intéressée.) La connaissez-vous ?

Mme Geoffrin ne la connaît pas, évidemment – enfin, plus maintenant. Mais elle est trop bien éduquée pour reconnaître son erreur.

— Mon salon est ouvert à tous, monsieur.

— Cette fois, vous vous êtes montrée trop généreuse. Cette femme est une usurpatrice et une voleuse. Une créature tout à fait pitoyable. Regardez, ajoute-t-il en la désignant, elle porte même une de vos robes. Vous feriez mieux de fouiller ses poches pour vous assurer qu'elle ne vous a pas dérobé davantage que ce vêtement.

D'un seul coup, il a détourné le jeu entamé par Addie à son profit.

Elle se dirige vers la porte, mais les invités se lèvent déjà autour d'elle.

— Arrêtez-la ! ordonne la bourgeoise.

Addie n'a pas le choix : en repoussant sans ménagement ceux qui lui bloquent le chemin, elle se précipite vers l'entrée pour quitter le salon avant de

s’enfuir dans la nuit.

Sans surprise, personne ne la poursuit. Sauf Luc. Le ténébreux la talonne en pouffant.

Elle s’en prend à lui :

— Je croyais que vous aviez mieux à faire que de me tourmenter !

— Exact. Mais je m’amuse tellement…

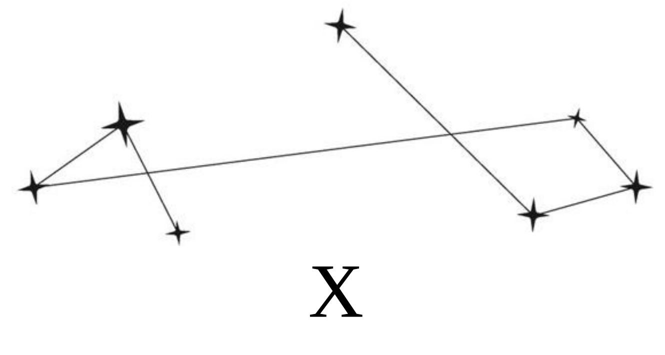
— C’était un coup d’épée dans l’eau, réplique-t-elle. Vous n’avez gâché qu’un moment, une soirée parmi tant d’autres. Mais, grâce au don que vous m’avez accordé, j’en ai des milliers à venir. Une infinité d’occasions de me réinventer. Je pourrais retourner là-bas dès maintenant, ils ne se souviendraient pas plus de votre affront que de mon visage.

La malice brille dans les yeux du dieu.

— Mes paroles ne s’effacent pas aussi vite que les tiennes, déclare-t-il. Bien sûr, ils ne se souviendront pas de toi. Mais les idées sont bien plus tenaces que les souvenirs. Elles s’enracinent plus profondément.

Elle mettra cinquante ans à se rendre compte qu’il a raison. Les idées sont en effet plus tenaces que les souvenirs.

Et on peut les implanter dans les esprits, elles aussi.



X

New York
16 mars 2014

Cette soirée a quelque chose de magique.

Un plaisir rebelle enfoui dans un acte simple.

Addie passe la première heure à retenir son souffle, prête à la catastrophe mais, entre l'entrée et le plat principal, entre le premier verre et le deuxième, elle s'autorise à respirer. Assise entre Henry et Elise, au cœur de la chaleur et des rires, elle croirait presque à la réalité de cette scène. Elle a envie de s'imaginer qu'elle est à sa place, une fille ordinaire à côté d'un garçon ordinaire à un dîner ordinaire. Elle parle d'art avec Bea, de Paris avec Josh, de vin avec Elise. Henry a la main posée sur son genou sous la table et tout est merveilleusement simple et convivial. Elle voudrait faire durer cette soirée comme un carré de chocolat sur sa langue, en savourer chaque instant avant qu'il ne fonde.

Seul Robbie a l'air malheureux, même si Josh essaie de flirter avec lui depuis le début du dîner. Le comédien s'agite sur sa chaise comme un acteur en quête d'un projecteur. Incapable de rester en place plus de quelques minutes, il boit trop et trop vite. Addie avait remarqué la même énergie impatiente chez Henry qui, ce soir, lui semble parfaitement à son aise.

À un moment, Elise va aux toilettes et Addie pense que c'est le domino qui va faire basculer tous les autres. Bien évidemment, à son retour, Addie constate son air confus, mais c'est le genre de gêne qu'on cherche plutôt à dissimuler.

Elise ne dit rien – elle se contente de secouer la tête comme pour s'éclaircir les idées. Elle doit se demander si elle a trop bu. Elle prendra sûrement Beatrice à part avant le dessert pour lui chuchoter qu'elle ne se souvient plus du nom de la copine de Henry.

Pendant ce temps, Robbie et leur hôte sont en pleine conversation :

— Bea… gémit-il. On ne pourrait pas juste…

— C'est ma fête, c'est moi qui décide. À ton anniversaire, on est bien allés dans un sex club à Bushwick…

— C'était un spectacle sur le thème de l'exhibitionnisme, argumente le comédien, les yeux levés au ciel.

— C'était un sex club ! s'exclament Henry et Bea à l'unisson.

— Attends, intervient Addie, penchée en avant sur sa chaise. C'est ton anniversaire ?

— Non, répond Bea d'un ton catégorique.

— Beatrice déteste les anniversaires, explique Henry. Elle refuse de dévoiler la date du sien. Tout ce qu'on a réussi à savoir, c'est que c'est en avril. Ou en mars. Ou en mai. Donc n'importe quel dîner de printemps pourrait, en théorie, servir à fêter son anniversaire.

Impassible, Bea boit une gorgée de vin.

— Je ne vois pas l'intérêt. C'est une journée comme une autre. Pourquoi en faire tout un cirque ?

— Pour que tu reçoives des cadeaux, bien sûr, répond Robbie.

— Je te comprends, confie Addie. Les plus belles journées sont toujours celles qu'on n'a pas organisées.

— Tu t'appelles comment, déjà ? demande le comédien en braquant un regard noir sur elle. Andy ?

Elle s'apprête à le corriger, mais les syllabes se coincent dans sa gorge. La malédiction se resserre autour de son prénom.

— Elle s'appelle Addie, répond Henry. Et toi, tu es vraiment trop con.

Une bourrasque d'air froid semble s'abattre sur la tablée. Histoire de détendre l'atmosphère, Elise croque dans une mignardise et s'exclame :

— Ce dessert est incroyable, Henry !

— C’est Addie qu’il faut remercier, dit-il.

C’en est trop pour Robbie, la goutte d’eau qui fait déborder le vase. Visiblement à bout de nerfs, il se lève de table.

— J’ai besoin d’une cigarette.

— Pas à l’intérieur, l’avertit Bea. Va sur le toit.

Addie le sait : la porte qui se referme marquera la fin de cette belle soirée. Elle ne peut quand même pas lui barrer le passage. Or une fois qu’elle sera hors de vue…

— J’en fumerais bien une, moi aussi, dit Josh en se levant à son tour.

— J’en connais qui veulent échapper à la corvée de vaisselle, raille Bea.

Mais les deux jeunes hommes se dirigent déjà vers la porte. Loin des yeux, loin du cœur. *Voilà les douze coups de minuit*, pense Addie. *C’est ainsi que la magie prend fin et qu’on redevient une citrouille.*

— Je ferais mieux d’y aller, déclare-t-elle.

Bea tente de la convaincre de rester et lui conseille de ne pas laisser Robbie l’atteindre. Addie répond qu’il n’y est pour rien, qu’elle a eu une longue journée, puis elle la remercie pour ce délicieux repas pris en charmante compagnie. Elle s’estime déjà chanceuse d’avoir tenu jusque-là, d’avoir pu profiter de ce moment, de cette soirée, de cet aperçu de normalité.

— Attends, Addie ! intervient Henry.

Mais elle l’embrasse en coup de vent avant de s’éclipser de l’appartement. Puis elle descend l’escalier pour sortir dans la nuit.

Ce n’est qu’une fois dehors qu’elle s’autorise à reprendre sa respiration et à ralentir le pas, les poumons douloureux à cause de l’air froid qui s’y est insinué. Malgré les portes et les murs qui les séparent, elle sent le poids de ce qu’elle a laissé derrière elle et regrette de ne pas être restée, de ne pas avoir dit à Henry : « Viens avec moi. » Mais il aurait été injuste de l’obliger à choisir. Il est plein de racines quand elle n’a que des branches.

Elle entend des pas derrière elle. Elle ralentit encore, prise d’un frisson. Ce soir, après tout ce temps, elle s’attend encore à tomber sur Luc, lui qui savait toujours déceler ses moments de fragilité.

Mais ce n’est pas le ténébreux – seulement un garçon aux lunettes embuées et au manteau ouvert.

— Tu es partie tellement vite…

— Tu as réussi à me rattraper.

Elle devrait peut-être se sentir coupable, mais elle lui est juste reconnaissante. Elle a vraiment le chic pour perdre les choses. Pourtant, Henry est toujours là.

— Ce n’est pas toujours facile, entre amis, tu sais…

— En effet, répond-elle, même si elle n’en a aucune idée.

— Je suis désolé, s’excuse-t-il en désignant l’immeuble de la tête. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

Addie, elle, le sait bien. Si on vit assez longtemps, les gens finissent par s’ouvrir comme un livre. Robbie est un roman d’amour. Une histoire de cœurs brisés. À l’évidence, il est fou de jalousie.

— Tu m’as dit que vous étiez juste amis.

— C’est vrai, insiste Henry. Je l’aime comme un frère et je l’aimerai toujours. Mais je ne… je n’ai jamais…

Elle repense à la photo, à la tête de comédien appuyée contre la tempe du libraire, à l’expression sur son visage quand Bea a dit qu’Addie était son invitée. *Comment fait-il pour ne pas s’en rendre compte ?* se demande-t-elle.

— Son amour pour toi est toujours aussi fort.

— Je sais, soupire-t-il. Mais je ne peux pas le lui rendre.

« Je ne peux pas. » Il n’a pas dit « je ne veux pas » ni « je ne devrais pas ». Addie regarde Henry droit dans les yeux.

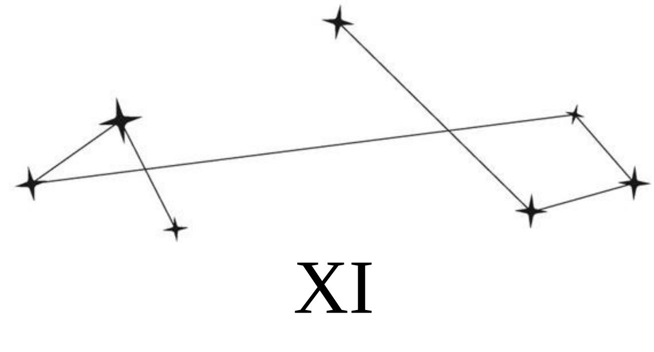
— Autre chose ?

Elle ne sait pas à quoi elle s’attend, quelle vérité pourrait justifier son attachement mais, à l’instant précis où il lui rend son regard, elle voit une tristesse aussi soudaine que déchirante. Puis il l’attire à lui et gémit d’une voix défaite :

— J’ai trop mangé.

Addie éclate de rire malgré elle.

Il fait trop froid pour rester plantés là, ils marchent donc ensemble dans l’obscurité. Elle ne s’aperçoit qu’ils sont arrivés chez lui qu’une fois devant la porte bleue. Elle est si fatiguée et il lui tient si chaud. Elle n’a pas envie de partir. Il ne le réclame pas.



XI

New York
17 mars 2014

Addie s'est déjà réveillée de mille et une manières.

En sentant le givre sur sa peau et sous un soleil si chaud qu'il aurait dû la brûler. Dans des lieux déserts et d'autres qui auraient dû l'être. Au milieu de guerres qui faisaient rage dans le ciel et de vagues qui s'écrasaient contre la coque d'un bateau. Au hurlement de sirènes, parmi les clameurs de la ville, dans le silence et, une fois, avec un serpent lové près de sa tête.

Mais Henry Strauss, lui, la réveille avec des baisers. Il les plante sur sa peau un par un, tels des bulbes de fleurs, afin qu'ils s'épanouissent. Addie, tout sourire, roule contre lui et se blottit dans ses bras comme dans une cape.

Dans sa tête, le ténébreux chuchote : *« Sans moi, tu seras toujours seule. »*

Elle préfère écouter les battements de cœur de Henry et le doux murmure de sa voix dans ses cheveux lorsqu'il lui demande si elle a faim.

Il est tard et il devrait déjà être au travail, mais il lui dit que *The Last Word* est fermé le lundi. Il ne peut pas savoir qu'elle se souvient du petit écriteau de bois indiquant les horaires à côté de chaque jour. La librairie n'est fermée que le jeudi. Elle s'abstient de le corriger.

Une fois habillés, ils descendent tranquillement à l'épicerie du coin, où il achète des œufs et des sandwiches au fromage pendant qu'elle erre dans les rayons en quête de jus d'orange.

C’est alors qu’elle entend la clochette. C’est alors qu’elle voit des cheveux fauves et un visage familier – Robbie, qui entre d’un pas titubant. C’est alors que les battements de son cœur s’accélèrent, comme quand on rate une marche et qu’on manque de tomber.

Addie a vraiment le chic pour perdre… Mais elle n’est pas prête. Elle voudrait suspendre le temps, se cacher, disparaître. Pour une fois, elle ne peut pas.

Robbie regarde Henry, qui regarde Addie, et tous trois se retrouvent dans un triangle composé de rues à sens unique. Une comédie faite de souvenirs, d’absence et d’un hasard cruel. Henry la prend par la taille, tandis que le comédien la dévisage d’un œil glacial.

— C’est qui, celle-là ?

— Ce n’est pas drôle, réplique Henry. Tu es encore soûl ?

Robbie recule, indigné.

— Je suis… quoi ? Non. Je n’ai jamais vu cette fille. Tu ne m’as pas dit que tu avais rencontré quelqu’un.

C’est un télescopage au ralenti. Addie savait qu’elle arriverait un jour, cette inévitable collision de corps et de lieux, d’instants et de circonstances.

Henry est une anomalie, une oasis étrange et magnifique. Mais c’est aussi un homme, or les hommes ont des amis, une famille, mille et un liens avec d’autres êtres. Contrairement à elle, il n’a jamais été détaché de tout, n’a jamais existé dans un vide complet.

C’était inéluctable. Malgré tout, elle n’est pas prête.

— Putain, Robbie, tu viens juste de la rencontrer !

— Je m’en souviendrais. En même temps, ajoute-t-il en lui jetant un regard assassin, c’est un peu dur de s’y retrouver, avec toi.

Henry s’avance pour se planter devant lui. Aussitôt, Addie lui attrape la main et le tire en arrière.

— Arrête, Henry !

Elle avait rangé leur histoire dans un si joli bocal, mais voilà que le verre se fêle. L’eau commence à fuir. Robbie, stupéfait, le dévisage. Il se sent trahi et Addie le comprend. Ce n’est pas juste. Ça ne l’est jamais.

— Viens, dit-elle en serrant la main de Henry.

Il finit par plonger son regard dans le sien.

— S’il te plaît… insiste-t-elle. Viens avec moi.

Ils sortent dans la rue. C’en est fini de cette douce matinée – ils l’ont abandonnée avec le jus d’orange et les sandwiches.

— Je suis désolé, dit-il, tremblant de colère. Robbie peut se montrer odieux mais, là, c’était…

Addie ferme les yeux et s’affaisse contre le mur.

— Ce n’est pas sa faute.

Elle pourrait rattraper la situation, colmater de ses doigts les fissures du bocal fêlé. Mais pour combien de temps ? Combien de temps pourra-t-elle garder Henry pour elle ? Combien de temps pourra-t-elle lui cacher sa malédiction ?

— Je ne pense pas qu’il se souvienne de moi.

— Comment ça ? s’étonne son compagnon, confus.

Addie hésite.

Il est facile d’être sincère quand on ne peut pas se tromper de mots parce que ces mots ne restent pas. Quand tout ce qu’on dit n’appartient qu’à soi.

Avec Henry, c’est différent. Il se souvient. Soudain, chaque phrase a du poids et l’honnêteté devient lourde à porter. C’est sa seule chance.

Elle peut lui mentir, comme elle le ferait avec n’importe qui. Mais, si elle commence, elle ne pourra plus jamais s’arrêter et, surtout, elle n’en a pas envie. Elle a attendu trop longtemps d’être entendue, d’être vue. Alors Addie choisit la vérité.

— Tu sais ce que c’est, la prosopagnosie ? C’est quand on regarde ses amis, des membres de sa propre famille, des connaissances de très longue date et qu’on ne les reconnaît pas.

— J’en ai déjà entendu parler, oui… répond Henry, perplexe.

— Eh bien, pour moi, c’est le contraire.

— Tu te souviens de tout le monde ?

— Non… Enfin, si, mais ce n’est pas la question. C’est plutôt que… les autres m’oublient. Même si on s’est rencontrés cent fois. Ils oublient, tout

simplement.

— Ça n'a aucun sens.

Non, bien sûr que ça n'a pas de sens.

— Je sais, mais c'est la vérité. Si on retournait tout de suite dans ce magasin, Robbie ne se souviendrait pas de moi. Tu aurais beau me présenter à nouveau, dès que je m'éloignerais, que je serais hors de vue, il m'oublierait.

— Comment ? demande Henry, qui n'en croit pas ses oreilles. Pourquoi ?

Aux petites questions, les grandes réponses.

Parce que j'ai été stupide.

Parce que j'avais peur.

Parce que j'ai été imprudente.

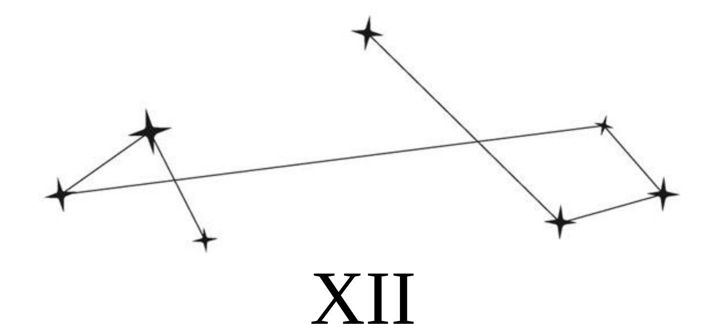
— Parce que je suis maudite, répond-elle en s'adossant au mur de béton.

Henry se contente de la dévisager derrière ses lunettes, le front plissé par l'incompréhension.

— Je ne comprends pas.

Addie prend une profonde inspiration pour essayer d'apaiser son angoisse. Elle a fait le choix de lui dire la vérité. Alors elle commence son récit.

— Je m'appelle Addie Larue. Je suis née à Villon en 1691. Mes parents s'appelaient Jean et Marthe Larue et on vivait dans une maison de pierre à côté d'un vieil if…



XII

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1764

La charrette s'arrête au bord de la rivière en grinçant.

— Je peux vous conduire plus loin, propose l'homme, ses doigts tenant les rênes. On est à plus d'un kilomètre…

— Ça ira, répond-elle. Je connais le chemin.

Une charrette et un chauffeur inconnus pourraient attirer l'attention. Or Addie préférerait revenir comme elle est partie, comme elle a découvert chaque centimètre carré de ce lieu : à pied.

Elle paie l'homme pour la course et descend, le bas de sa cape grise effleurant la terre. Elle ne s'est pas encombrée de bagages – elle a appris à voyager léger ou, plutôt, à abandonner les objets aussi naturellement qu'elle les trouve. Autant se faciliter la vie. Il est trop compliqué de garder quoi que ce soit.

— Et donc… Vous êtes d'ici ? demande le charretier.

— Oui… répond Addie, une main protégeant ses yeux du soleil. Mais je suis partie il y a longtemps.

— Pas si longtemps que ça, fait remarquer l'homme après l'avoir examinée de la tête aux pieds.

— Vous seriez surpris, réplique-t-elle.

Il fait claquer son fouet et la charrette repart tout doucement. Addie se retrouve de nouveau seule dans un coin qu'elle connaît par cœur. Un lieu qu'elle

n’a pas vu depuis cinquante ans.

Étrange… Elle a passé deux fois plus de temps loin d’ici qu’au village et pourtant, elle se sent encore chez elle.

Elle ignore quand elle a pris la décision de revenir et même comment elle est venue à y songer. Mais elle sait que l’idée a gonflé en elle comme une tempête depuis le moment où le printemps a commencé à ressembler à l’été, où la chaleur s’est chargée d’une promesse de pluie, jusqu’à ce qu’elle aperçoive des nuages sombres à l’horizon et entende un tonnerre dans sa tête qui la pressait de retourner dans son village.

Peut-être ce retour est-il une sorte de rituel, une manière de se purifier, d’enfouir Villon fermement dans le passé. Peut-être essaie-t-elle de lâcher prise ou, au contraire, de s’accrocher. Tout ce qu’elle sait, c’est qu’elle n’y restera pas.

Le soleil fait étinceler la surface de la Sarthe. Addie envisage un instant de prier, les mains plongées dans l’eau peu profonde, mais elle n’a rien à offrir aux dieux de la rivière et rien à leur dire non plus. Et puis, ce n’est pas comme s’ils lui avaient jamais répondu.

Après le virage, derrière un bosquet, Villon se dresse au milieu des collines basses, ses maisons de pierre grise nichées au fond de la vallée. Le village a beau s’être légèrement agrandi, élargi comme un homme d’âge mûr, c’est toujours Villon. On y retrouve l’église, la place et, de l’autre côté, la lisière vert sombre des bois.

Addie ne traverse pas la ville, mais la contourne par le sud et prend la direction de sa maison.

Le vieil if monte encore la garde au bout de l’allée. Cinquante ans ont ajouté quelques nœuds à ses branches et une once de largeur à sa base mais, ces détails mis à part, il n’a pas changé. Tant qu’Addie ne voit que les abords de la maison, il lui semble que le temps se fige, glisse imperceptiblement. De nouveau, la voilà qui a vingt-trois ans. Elle rentre de la ville, ou de la rivière, ou de chez Isabelle, un panier de linge sur la hanche ou son carnet à dessin sous le bras. D’une seconde à l’autre, elle va apercevoir sa mère dans l’encadrement de la porte ouverte, les mains enfarinées. Elle va entendre les coups réguliers de la hache de

son père et le léger murmure de leur jument, Maxime, qui broute l'herbe en agitant la queue.

Puis Addie s'approche de la maison et l'illusion se dissipe. Bien entendu, la jument a disparu. Dans la cour, l'atelier de son père penche sur le côté, fatigué, tandis que de l'autre côté de la pelouse envahie par les mauvaises herbes se trouve la petite maison de ses parents, sombre et calme.

Qu'espérait-elle ?

Cinquante ans se sont écoulés. Elle se doutait bien qu'ils ne seraient plus là, mais la vue de cet endroit délabré, déserté, la trouble malgré tout. Ses pieds, qui bougent de leur propre chef, lui font descendre le chemin de terre et traverser la cour jusqu'à la menuiserie en ruine de son père. Elle ouvre la porte – dont le bois moisi s'effrite – et entre dans la remise.

La lumière du soleil coule par les planches cassées et dessine des rayures dans l'obscurité. L'air ne sent plus le bois fraîchement taillé au doux parfum terreux, mais la décomposition. La moindre surface est couverte de moisissure et de poussière. Les outils que son père affûtait chaque jour gisent à présent abandonnés, brunis et rougis par la rouille. Les étagères sont presque vides. Les oiseaux de bois se sont volatilisés, mais un grand bol repose, inachevé, sous une couche de crasse et de toiles d'araignée. Addie passe un doigt dans la poussière et la regarde se reformer dans son sillage. Depuis quand son père a-t-il disparu ?

Elle se contraint à regagner la cour et s'arrête net. La maison s'est animée. Du moins a-t-elle commencé à se réveiller. Un mince ruban de fumée s'élève de la cheminée. Une fenêtre est ouverte et de fins rideaux ondoient doucement dans le courant d'air. Quelqu'un vit encore là.

Addie devrait partir, elle le sait, car elle n'est pas chez elle. Plus maintenant. Mais elle traverse déjà la cour, lève déjà la main pour frapper à la porte. Son geste ralentit au souvenir de cette soirée, la dernière d'une autre vie.

Sur le seuil, l'hésitation lui tenaille l'estomac. Sa main a choisi pour elle : sa présence est annoncée. Le rideau bouge et une ombre passe derrière la fenêtre. Sans lui laisser le temps de reculer plus que de deux ou trois pas, le battant s'entrouvre, juste assez pour révéler une portion de joue ridée et un œil bleu renfrogné.

— Qui va là ?

La voix de la femme est fragile et ténue. Malgré tout, Addie en a la gorge nouée et le souffle court. Elle sait que même si elle était mortelle, son esprit soumis au temps qui passe, elle ne l'aurait pas oublié : le timbre de la voix de sa mère.

La porte s'ouvre un peu plus en grinçant sur ses gonds et la voilà qui apparaît, flétrie comme une plante en hiver, un châle élimé serré entre ses doigts noueux. Elle est vieille, ancestrale même, mais bel et bien vivante.

— Je vous connais ? s'enquiert sa mère.

Sa voix ne trahit que le doute lié à la vieillesse et au manque d'assurance. Elle ne reconnaît pas sa fille.

Addie fait non de la tête.

Par la suite, elle se demandera si elle aurait dû répondre oui. L'esprit de sa mère, à la mémoire vide, aurait-il pu faire de la place à cette vérité ? Aurait-elle invité sa fille à entrer pour s'asseoir au coin du feu et partager un repas simple, auquel cas l'immortelle aurait gardé un meilleur souvenir que celui de sa mère la mettant à la porte ?

Mais Addie a répondu non.

Elle tente de se convaincre que cette femme a cessé d'être sa mère quand elle-même a cessé d'être sa fille. Évidemment, ça ne marche pas comme ça. Quel dommage… Mais elle a déjà fait son deuil et le choc de ces retrouvailles s'atténue peu à peu.

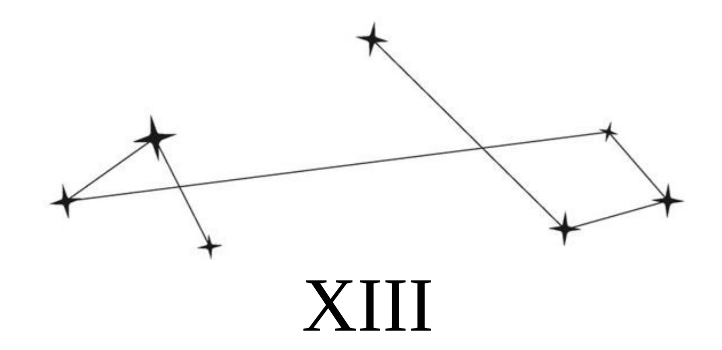
— Qu'est-ce que vous voulez ? demande Marthe Larue.

Elle ne peut pas répondre à cette question, car elle l'ignore elle-même. Derrière la vieille villageoise, Addie inspecte la pièce obscure qui était autrefois son foyer. À cet instant seulement naît un curieux espoir dans sa poitrine. Si sa mère est vivante, alors peut-être, peut-être… mais elle sait. Elle l'a deviné aux toiles d'araignée sur la porte de l'atelier et à la poussière sur le bol inachevé. Elle le devine au visage las de sa mère et au sombre désordre à l'intérieur de la maison.

— Je suis désolée, répond Addie avant de faire demi-tour.

La vieille femme ne demande même pas pourquoi et se contente de la regarder partir, impassible.

La porte se referme à grand renfort de grincements. Au moment de se mettre en route, Addie comprend qu’elle ne reverra plus jamais sa mère.



XIII

New York
17 mars 2014

Aligner les mots les uns après les autres, c'est assez simple.

Après tout, raconter son histoire, ça n'a jamais été le plus difficile.

C'est un secret qu'elle a essayé de partager à de nombreuses reprises avec Isabelle et Rémy, avec des amis, des inconnus et d'autres témoins. Chaque fois, elle a vu leurs yeux se vider, leurs visages devenir hagards et ses paroles flotter dans l'air avant de s'envoler comme un panache de fumée.

Mais Henry, lui, la regarde et l'écoute.

Il l'écoute raconter les préparatifs du mariage, les prières restées sans réponse, les offrandes faites à l'aube, puis au crépuscule. Les ténèbres déguisées en homme venu des bois, son vœu à elle, son refus à lui et, enfin, l'erreur qu'elle a commise.

« Vous pourrez avoir mon âme quand je n'en voudrai plus. »

Il l'écoute aussi raconter sa vie d'immortelle, sa chute dans l'oubli et son renoncement.

Une fois son histoire terminée, Addie retient son souffle, prête à voir Henry revenir à lui et lui demander ce qu'elle s'apprêtait à raconter. Mais il plisse les yeux avec une attention si particulière qu'elle comprend, le cœur battant, qu'il a écouté jusqu'au bout.

— Tu as conclu un pacte ? s’enquiert-il d’une voix détachée, étonnamment calme.

Bien sûr, il la prend pour une folle.

Bien sûr, il ne la croit pas.

Voilà comment elle va le perdre : il ne va pas l’oublier, non, il va la traiter de menteuse.

Mais, tout à coup, sans crier gare, il éclate de rire. Il s’affaisse contre un râtelier à vélos, la tête entre les mains, et rit.

Elle se dit qu’il a sombré dans la folie par sa faute, qu’elle a brisé quelque chose en lui ou bien qu’il se moque d’elle. Mais ce n’est pas le genre de rire qui suit une plaisanterie. C’est un rire indomptable, hystérique.

— Toi, tu as conclu un pacte… dit Henry entre deux hoquets.

— Écoute… réplique-t-elle, la gorge serrée. Je sais que ça paraît dingue, mais…

— Je te crois.

— Quoi ? s’étrangle-t-elle, stupéfaite.

— Je te crois, répète-t-il.

Trois petits mots, aussi rares que « je me souviens de toi ». Elle devrait s’en contenter, mais c’est impossible. Depuis le début, toute cette histoire avec Henry n’a aucun sens. Depuis le début, elle se retient de poser la question parce qu’elle connaît la réponse. Elle redoute qu’une confirmation de sa part vienne briser le rêve, mais elle voit déjà les épaules du garçon se tasser au moment où son cœur commence à se fendiller.

Qui es-tu ? voudrait-elle demander. *Pourquoi es-tu différent ? Comment fais-tu pour te souvenir alors que personne d’autre n’y parvient ? Pourquoi me crois-tu ?*

Elle se contente d’un seul mot.

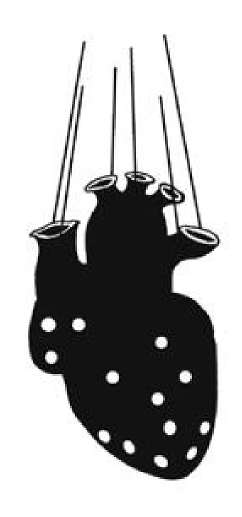
— Pourquoi ?

Henry laisse retomber ses mains et plante ses yeux verts brillants de fièvre dans les siens.

— Parce que j’en ai conclu un, moi aussi.

QUATRIÈME PARTIE

L’HOMME QUI RESTAIT SEC SOUS LA PLUIE



Titre de l'œuvre : *Ouvert à l'amour*

Artiste(s) : Muriel Strauss (conception) et Lance Harringer (fabrication)

Date : 2011

Matière : Aluminium, acier et sculpture de verre

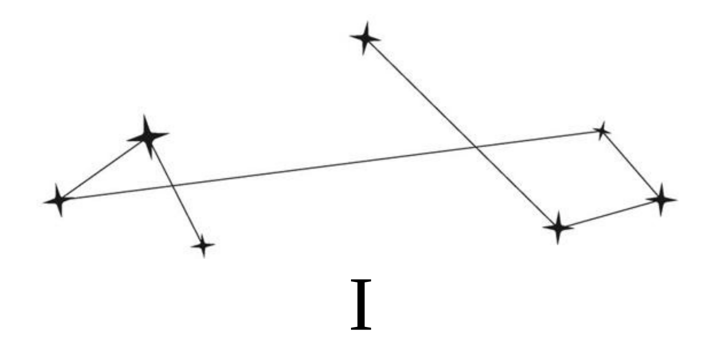
Provenance : Prêt de la Tisch School of the Arts

Description : À l'origine exposée en tant qu'installation interactive, l'œuvre comprenait un cœur en aluminium criblé de petites perforations et suspendu au-dessus d'un seau. Sur une table à côté du cœur métallique, des bocaux de verre de diverses formes et tailles contenaient des liquides de différentes couleurs : eau, alcool, peinture. Les participants étaient invités à choisir un des bocaux pour en vider le contenu dans le cœur. Le liquide commençait aussitôt à s'écouler, à une vitesse dépendante de la viscosité de la substance versée.

Contexte : Cette sculpture constituait la pièce centrale du portfolio de fin d'études de Muriel Strauss, une collection d'œuvres sur le

thème de la famille. À l'époque, elle n'a pas précisé quel membre de sa famille était associé à quelle œuvre, mais elle a insisté sur le fait qu'Ouvert à l'amour était conçu comme « un hommage à l'épuisement causé par la monogamie sérielle et un témoignage sur les dangers du déséquilibre affectif ».

Valeur estimée : Inconnue. L'artiste a fait don de l'œuvre à la Tisch School of the Arts pour une installation permanente.



I

New York
4 septembre 2013

Un petit garçon naît avec le cœur brisé.

Les chirurgiens entrent au bloc, le reconstituent, le recomposent, et le bébé est renvoyé chez lui. C'est une chance qu'il soit en vie. Ils affirment qu'il va mieux, qu'il peut mener une vie normale. Pourtant, en grandissant, il est convaincu de ne pas être tout à fait guéri.

Le sang circule, les valves s'ouvrent et se referment. Sur les scanners et les écrans, tout fonctionne normalement. Mais il y a un problème…

Les médecins ont laissé son cœur ouvert. Ils ont oublié de refermer l'armure de sa poitrine. Et maintenant, il est assailli… par un trop-plein d'émotions.

Certains le qualifieraient de sensible, mais ils sont à des années-lumière de la vérité. Le bouton est cassé, le volume poussé au maximum. Les moments de joie sont pour lui brefs, mais extatiques. Les moments douloureux, longs et épouvantablement violents.

À la mort de son premier chien, Henry pleure toute une semaine. Lorsque ses parents se disputent et qu'il ne supporte plus la violence de leurs échanges, il fugue. Il faut plus d'une journée pour le convaincre de revenir chez lui. Quand David jette son ours en peluche, quand sa première petite amie, Abigail, lui pose un lapin au bal de l'école, quand ils doivent disséquer un cœur de cochon en classe, quand il perd la carte que son grand-père lui a donnée avant de mourir,

quand il surprend Liz à le tromper lors d'un voyage scolaire, en terminale, quand Robbie le plaque avant leur troisième année de licence… Quelle que soit l'importance de l'événement, il a l'impression que son cœur se brise à nouveau en mille morceaux.

Henry a quatorze ans la première fois qu'il goûte en douce à l'alcool de son père, histoire de faire baisser le volume. À seize ans, il pique deux comprimés dans l'armoire à pharmacie de sa mère. Et, à vingt ans, il se défonce tellement qu'il croit voir les fissures dans sa peau, les endroits où son corps tombe en ruine.

Son cœur est fêlé. Il laisse entrer la lumière. Il laisse entrer les tempêtes. Il laisse tout entrer.

+ + +

Le temps passe beaucoup trop vite.

En un clin d'œil, vous avez déjà effectué la moitié de votre scolarité. Quoi que vous décidiez de faire dans la vie, vous écartez une centaine d'autres options et ça vous rend malade. Alors vous changez de spécialité une demi-douzaine de fois avant de finir par atterrir en théologie. Les premiers temps, vous croyez être sur la bonne voie mais, en réalité, vous faites écho à la fierté de vos parents qui voient en vous un futur rabbin. Sauf que vous n'avez aucune envie de pratiquer. Vous considérez les textes sacrés comme des contes, des épopées grandioses. Plus vous étudiez, moins vous y croyez.

Un autre clin d'œil et vous avez vingt-quatre ans. Vous parcourez l'Europe en pensant – en espérant – que cette expérience vous stimulera, qu'avoir un aperçu du vaste monde rendra le vôtre plus net. Ce sera le cas, au début. Mais vous n'avez ni emploi ni avenir. Une fois terminé l'intermède, votre compte bancaire est vide et vous n'avez toujours rien trouvé.

Nouveau clin d'œil. À vingt-six ans, vous êtes convoqué dans le bureau du doyen de la faculté. Voyant que vous n'avez plus le cœur à l'ouvrage, il vous conseille de changer de voie et vous assure que vous finirez par trouver votre vocation. Tout le problème est là : vous n'avez jamais ressenti d'appel pour quoi que ce soit. Pas de poussée violente dans une direction précise, mais une

succession de légers mouvements dans une multitude de directions qui, à présent, vous semblent toutes hors de portée.

Au clin d'œil suivant, vous avez vingt-huit ans. Alors que tous les autres ont déjà bien avancé sur la route, vous en êtes encore à chercher votre chemin. L'ironie de la situation ne vous aura pas échappé : en voulant vivre, apprendre et vous trouver, vous vous êtes perdu.

+ + +

Un dernier clin d'œil et vous rencontrez une fille.

+ + +

La première fois qu'il l'a vue, Tabitha Masters dansait.

Ils devaient être une dizaine sur scène. Henry était venu pour Robbie, mais c'est Tabitha qui l'a attiré. Sa silhouette – ses longs bras et ses longues jambes – exerçait sur lui une sorte d'attraction gravitationnelle. Impossible de détacher son regard. Elle avait une beauté à couper le souffle sans être forcément photogénique : sa magie résidait dans le mouvement. Sa façon de se mouvoir racontait une histoire toute en mélodie et en cambrures, comme une main tendue, une lente descente vers un parterre plongé dans l'ombre.

La première fois qu'ils se sont rencontrés, c'était lors d'un after.

Sur scène, le visage de la jeune fille ressemblait à un masque, une toile mise à disposition des artistes. Mais, là, dans la pièce bondée, Henry était obnubilé par ce sourire qui mangeait littéralement son visage, de son menton pointu à la naissance de ses cheveux. Il était fasciné par cette joie dévorante. Quand elle riait – de quoi, il n'a jamais su –, on avait l'impression que toutes les lumières de la pièce s'allumaient.

Dès ce moment-là, le cœur de Henry a commencé à saigner.

Il lui a fallu trente minutes et trois verres pour trouver le courage d'aller la saluer. Puis tout s'est enchaîné. Le rythme fluide de fréquences synchronisées. À la fin de la soirée, il tombait amoureux.

Ça lui était déjà arrivé : Sophia au lycée, Robbie à l'université, Sarah, Ethan, Jenna… Mais c'était toujours difficile, compliqué. Plein de feux verts suivis de

stops, de sens interdits et d’impasses. Avec Tabitha, en revanche, tout était facile.

+ + +

Deux ans…

C’est le temps qu’a duré leur relation.

Deux ans de dîners, de petits-déjeuners et de glaces au parc, de répétitions de danse et de bouquets de roses, de nuits chez l’un ou chez l’autre, de brunchs le week-end et de séries télé en mode marathon, de virées dans le nord de l’État pour rencontrer les parents de Henry.

Deux ans passés à tout faire pour la satisfaire : moins boire, ne plus toucher à la drogue, bien s’habiller, lui acheter des cadeaux hors de prix pour la faire sourire, la rendre heureuse.

Deux ans sans une seule dispute. Ce qui n’était pas forcément bon signe, en fait.

Deux ans et, le temps d’une réponse, tout s’est effondré. Un genou à terre au milieu du parc, une bague à la main. Quel abruti, ce Henry ! Elle a refusé. Elle a dit non, mais il y a plus blessant.

— Tu es génial. Vraiment. Mais tu n’es pas…

Elle ne termine pas sa phrase et ce n’est pas la peine, car il connaît la suite :

Tu n’es pas le bon.

Tu n’es pas assez à mes yeux.

— Je croyais que tu voulais te marier.

— Oui… Un jour…

Quoique jamais prononcés, les mots coulaient de source :

Mais pas avec toi.

Et puis elle est partie.

Voilà Henry dans un bar, ivre, mais pas suffisamment. Parce que la Terre tourne encore, que cette soirée lui paraît trop réelle, que tout lui fait mal. Affalé, le menton posé sur ses bras croisés, il fixe la collection de bouteilles vides sur la table. Une demi-douzaine de reflets déformés lui rendent son regard.

Le *Merchant* est plein à craquer ce soir-là, envahi de bruit blanc au point que Robbie doit crier pour couvrir le vacarme.

— Qu'elle aille se faire foutre !

Venant de son ex-petit ami, cette imprécation ne réconforte pas vraiment Henry.

— Tout va bien, dit-il machinalement, comme le veut la politesse quand on demande de vos nouvelles, même si son cœur est resté béant.

— Ce n'est pas plus mal, affirme Bea.

En temps normal, elle aurait envoyé au coin l'auteur de cette banalité. Pause de dix minutes pour les platitudes. Mais elle ne voit pas d'autre manière de le consoler. Henry vide son verre avant d'en prendre un autre.

— Doucement, mon grand, dit son amie en lui massant la nuque.

— Tout va bien, répète-t-il.

Robbie et Bea le connaissent assez bien pour savoir qu'il ment. Pour son cœur brisé, ils sont au courant. Ils l'ont déjà aidé à traverser des orages. Ce sont ses meilleurs copains, ses amis les plus précieux, ceux qui le soutiennent, qui l'empêchent de s'effondrer.

Mais il y a trop de fêlures en lui, à présent. Un gouffre sépare leurs paroles de ses oreilles, leurs mains de sa peau. Même en leur présence, il se sent loin d'eux.

Il observe leurs visages. Ils n'ont pas l'air surpris, juste désolés.

La vérité lui tombe dessus telle une faux.

— Vous saviez qu'elle dirait non.

Le silence s'éternise. Ses amis échangent un regard, comme s'ils essayaient de décider lequel des deux doit se jeter à l'eau. Robbie finit par lui prendre la main.

— Henry…

— Vous le saviez !

Il se dégage puis se lève si brusquement qu'il manque de heurter la table derrière lui.

— Allez, intervient Bea, navrée. Rassieds-toi.

— Non, non, non !

— Viens, fait Robbie en le soutenant. Je vais te raccompagner chez toi.

Henry déteste la manière dont le comédien le regarde. Il lui fait signe que ce n'est pas la peine. Le monde se met à tourner.

— Pas question. J'ai besoin d'être seul.

C'est le plus gros mensonge qu'il ait jamais proféré.

Robbie laisse retomber sa main, Bea secoue la tête et tous deux le laissent partir.

+ + +

Henry n'est pas assez soûl à son goût.

Il entre dans un magasin d'alcool et achète une bouteille de vodka. Le caissier semble à la fois considérer qu'il a déjà assez bu et qu'il a besoin d'un verre. À la seconde où Henry dévisse le bouchon, la pluie commence à tomber.

Son téléphone vibre dans sa poche. Sans doute Bea. Ou Robbie. Qui d'autre ?

Il laisse sonner en retenant son souffle jusqu'à ce que les trépidations cessent. Si on le rappelle, il décrochera. Si on le rappelle, il expliquera qu'il ne va pas fort. Mais son portable se tait.

Il ne leur en veut pas, ni maintenant ni plus tard. Il sait qu'il n'est pas facile à gérer, qu'il aurait dû s'en douter, qu'il aurait dû…

La bouteille lui glisse des doigts et se brise sur le trottoir. Au lieu de la laisser là, il se penche pour la ramasser et perd l'équilibre. Alors qu'il cherche appui sur le caniveau pour se relever, sa main se pose sur les tessons de verre.

L'entaille sur sa paume lui fait mal, bien sûr, mais la douleur est tempérée par la vodka, par le puits sans fond où il sombre, par son cœur en miettes et… par tout le reste.

Henry cherche dans sa poche le mouchoir en soie blanche brodé d'un « T » en fil d'argent. Il ne voulait pas d'un écrin – emballage ordinaire et sans surprise qui annonce la couleur – mais, au moment où il sort le mou-choir, la bague s'en échappe pour rebondir sur le trottoir humide.

Les mots résonnent dans sa tête.

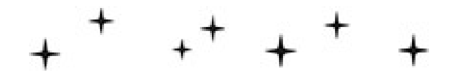
« Tu es génial. Vraiment. Mais tu n'es pas… »

Il appuie le mouchoir contre sa paume tailladée. En quelques secondes, la soie se tache de rouge. Fichue.

Tu n'es pas assez à mes yeux.

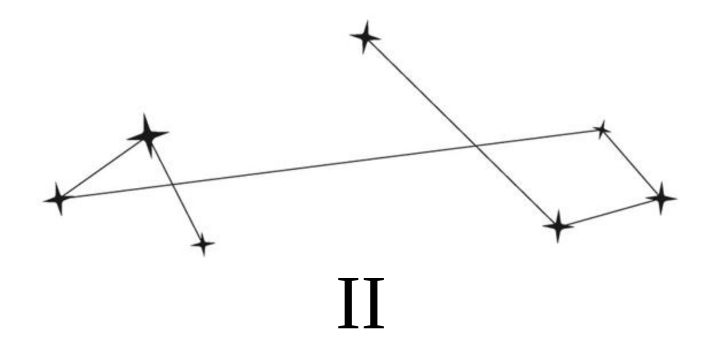
La main, c'est comme la tête, ça saigne toujours trop : c'est David, son frère, qui lui a dit ça. David, le médecin, qui a découvert sa vocation à l'âge de dix ans. Tellement facile de ne pas dévier du chemin quand la route est droite et que les pas sont comptés.

Henry regarde le mouchoir s'imbiber de sang. Puis il fixe le diamant sur le trottoir et envisage de l'abandonner là, sauf qu'il n'en a pas les moyens. Alors il le ramasse.



Bois un coup chaque fois qu'on te dit que tu ne vaux rien, que tu ne suffis pas.
Que tu ne conviens pas.
Que tu n'as pas le bon style.
Que tu n'as pas les bonnes priorités.
Que tu n'as pas la bonne ambition.
Que tu n'arrives pas au bon moment.
Que tu n'as pas le bon poste.
Que tu n'as pas pris la bonne voie.
Que tu n'as pas d'avenir.
Que ton présent ne suffit pas.
Que tu n'es pas la bonne personne.
Pas toi.
(Pas moi ?)
Qu'il manque un petit quelque chose.
(Ça manque…)
Dans notre relation.
Qu'est-ce que j'aurais pu faire ?

Rien. C’est simplement…
(Qui tu es.)
Je ne pensais pas que c’était du sérieux.
(Tu es trop…
Gentil.
Doux.
Sensible.)
Je ne nous vois pas finir notre vie ensemble.
J’ai rencontré quelqu’un.
Je suis désolée.
Ce n’est pas ta faute.
Prends-en ton parti.
On n’est pas sur la même longueur d’onde.
On n’a pas le même état d’esprit.
Ce n’est pas ta faute.
On ne choisit pas qui on aime.
(Et qui on n’aime pas.)
Tu es un ami formidable.
La fille qu’il te faut, tu sauras la rendre heureuse.
Tu mérites mieux.
Restons amis.
Je ne veux pas te perdre.
Ce n’est pas ta faute.
Je suis désolée.



II

New York
4 septembre 2013

Maintenant, Henry sait qu'il a trop bu.

Il essayait d'atteindre le stade où il ne ressentirait plus rien, mais il craint de l'avoir dépassé pour accéder à un état bien pire. Il a la tête qui tourne et voilà un bout de temps que cette sensation n'est plus agréable. Il trouve dans la poche arrière de son pantalon deux comprimés glissés là par sa sœur Muriel lors de sa dernière visite. Des petits parapluies roses, comme elle les surnomme. Il les avale à sec tandis que la bruine se transforme en déluge.

Des trombes d'eau dégoulinent de ses cheveux, zèbrent ses lunettes et trempent sa chemise. Et alors ? Peut-être que la pluie le nettoiera. Peut-être même qu'elle l'effacera.

Arrivé devant son immeuble, Henry ne peut se résoudre à monter les six marches qui mènent à la porte d'entrée, puis les vingt-quatre autres qui mènent à son palier. Son appartement témoigne d'un passé où il avait encore un avenir. Il se laisse tomber sur le seuil du bâtiment. Assis là, la tête penchée en arrière, il regarde la lisière entre le toit et le ciel en se demandant combien de marches il faudrait gravir pour y parvenir. Puis il chasse cette pensée et, les paumes pressées contre les yeux, se dit que c'est juste un orage.

Mieux vaut fermer les écoutilles en attendant qu'il passe.

C'est juste un orage.

C’est juste un orage.

C’est juste un…

Il ne sait pas vraiment à quel moment l’homme s’est assis à ses côtés. Henry était seul. Un instant plus tard, voilà qu’il ne l’est plus.

Il entend le bruit sec d’un briquet. Il voit une petite flamme danser à la limite de son champ de vision. Puis une voix s’élève. Elle semble d’abord venir de partout avant d’atteindre ses oreilles.

— Mauvaise soirée.

Une question sans point d’interrogation.

Henry tourne la tête pour découvrir un homme vêtu d’un élégant costume anthracite sous un imperméable noir. Quelques secondes, il redoute que son frère David ne soit venu lui rappeler toutes ses faiblesses.

Ils ont les mêmes cheveux noirs, la même mâchoire anguleuse, mais son frère n’est pas aussi beau, il ne fume pas et pour rien au monde il ne s’aventurerait dans ce quartier de Brooklyn. Plus Henry fixe l’inconnu, plus la ressemblance s’estompe pour céder la place à une évidence : même sous la pluie, l’homme reste sec.

Pourtant, l’averse continue de tomber dru. Elle trempe la veste de laine de Henry et sa chemise de coton qui se transforme en main glacée contre sa peau. L’inconnu ne se donne même pas la peine de protéger la petite flamme de son briquet ni même sa cigarette. Après avoir tiré une longue bouffée, il s’accoude aux marches trempées et lève le menton comme pour accueillir la pluie.

Mais les gouttes ne le touchent pas. Elles tombent autour de lui et lui reste sec.

Henry en déduit que l’homme est un fantôme. Ou un sorcier. Ou plus probablement une hallucination.

— Quel est ton vœu le plus cher ? demande l’inconnu sans cesser d’observer la voûte céleste.

Henry a un mouvement de recul instinctif, mais la voix de l’homme n’a rien d’agressif. Elle est plutôt curieuse, inquisitrice. L’inconnu s’arrache à la contemplation du ciel et le regarde avec les yeux les plus verts que ce dernier ait jamais vus, si brillants qu’ils scintillent dans le noir.

— En cet instant précis, qu’est-ce que tu voudrais plus que tout ? insiste-t-il.

— Être heureux, répond Henry.

— Ah… lâche l’inconnu en exhalant des volutes de fumée. Personne ne peut t’offrir ça.

Pas toi.

Henry ignore tout de cet homme, y compris s’il est réel. Ce qu’il sait, en revanche, même à travers le brouillard de l’alcool et des médicaments, c’est qu’il ferait mieux de se lever et de rentrer chez lui. Mais ses jambes refusent de bouger. Le monde s’est fait pesant et les mots se déversent à flots par sa bouche, d’une voix brisée, sans qu’il puisse les retenir :

— Je ne sais pas ce qu’on attend de moi. Je ne sais pas qui on veut que je sois. On vous dit d’être vous-même, mais personne ne le pense vraiment… Je n’en peux plus… Je n’en peux plus d’échouer à chaque fois. Je n’en peux plus d’être… Ce n’est pas tant la solitude. Être seul, ça ne me dérange pas. Mais c’est ici que ça fait mal, conclut-il en désignant son plexus.

Une main se pose sous son menton.

— Regarde-moi, Henry, ordonne l’inconnu, qui ne lui a jamais demandé son nom.

L’intéressé croise ce regard lumineux où tourbillonne un reflet. L’homme à ses côtés est d’une beauté ténébreuse, avide et féroce. Ses yeux émeraude glissent sur lui.

— Tu es parfait, murmure l’inconnu en lui effleurant la joue de son pouce.

Henry se love dans sa voix soyeuse, dans sa caresse. Il manque de perdre l’équilibre lorsque la main de l’homme retombe.

— Dans la douleur peut parfois se cacher une certaine beauté, ajoute l’autre dans un nuage de fumée. Elle peut être source de transformation, de création.

— Mais je n’ai pas envie de souffrir, réplique Henry d’une voix rauque. Tout ce que je veux, moi, c’est…

— Être aimé.

Un hoquet discret, entre la toux et le sanglot.

— Oui…

— Alors sois-le.

— À vous entendre, ça paraît simple.

— Ça l’est. Si tu es prêt à y mettre le prix.

Henry étouffe un petit rire.

— Je ne parlais pas de ce genre d’amour.

Un sourire maléfique se dessine alors sur le visage de l’inconnu.

— Et moi, je ne parlais pas d’argent.

— Ah oui ? Et de quoi d’autre ?

— De la seule chose que tout être humain est en mesure d’offrir, répond l’autre, une main posée sur le sternum de Henry.

Dans un premier temps, il pense que l’inconnu parle de son cœur, même s’il est brisé depuis sa naissance. Puis il comprend. Employé d’une librairie, il a lu assez d’épopées, dévoré assez de mythes et d’allégories. Il a même passé les deux premiers tiers de sa vie à étudier les Saintes Écritures. Il a grandi en se nourrissant de Blake, de Milton et de différentes versions de Faust. Mais voilà bien longtemps qu’il considère ces récits comme de simples histoires.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

— Je suis celui qui ramasse le petit bois pour le livrer aux flammes. Celui qui nourrit le potentiel humain.

Henry détaille du regard l’inconnu, resté sec malgré la pluie torrentielle. Sur ce visage familier aux yeux de serpent s’affiche maintenant la beauté du diable. Il doit être en plein trip. Ce ne serait pas la première fois, surtout quand il mélange alcool et médicaments.

— Je ne crois pas aux démons, dit-il en se levant. Ni aux âmes.

— Dans ce cas, tu n’as rien à perdre, réplique l’autre sans le quitter du regard.

Son infinie tristesse, maintenue à distance par la présence distrayante de cet homme, ressurgit aussitôt. Le vase fêlé est près de craquer. Henry est pris de vertige mais, d’une main ferme, l’inconnu l’aide à conserver son équilibre.

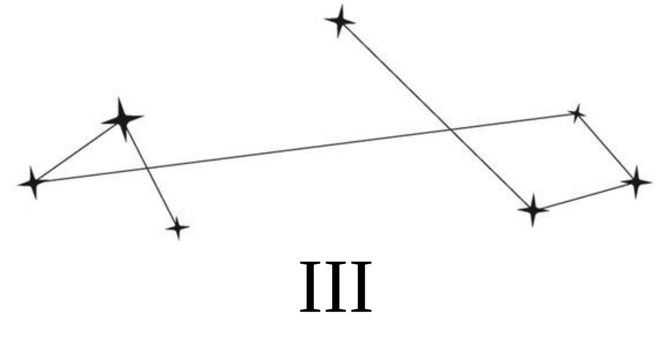
Quand s’est-il levé ? Impossible à dire et pourtant, les voilà désormais face à face. Quand son interlocuteur reprend la parole, sa voix résonne d’une nouvelle profondeur, empreinte d’une chaleur harmonieuse, comme une couverture drapée autour des épaules de Henry. Le jeune homme s’y blottit.

— Tu veux être aimé des autres. Tu veux être à la hauteur, être assez à leurs yeux. Or je peux exaucer ton vœu, en échange de quelque chose qui ne te manquera même pas. Alors, Henry ? demande l'inconnu, la main tendue. Qu'en dis-tu ?

Tout ça ne peut pas être réel, alors qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? Mais peut-être que l'homme sous la pluie a raison. Il n'a plus rien à perdre. Finalement, c'est facile. Aussi facile que de faire un pas dans le vide et de tomber.

Henry accepte la main tendue de l'inconnu, qui serre la sienne assez fort pour rouvrir les entailles sur sa paume. Mais il ne les sent plus. Il ne sent plus rien. Un sourire aux lèvres, le ténébreux prononce ces deux petits mots :

— Marché conclu.



III

New York
17 mars 2014

Il existe toutes sortes de silences.

Il y a le silence épais des lieux fermés depuis longtemps et le silence étouffé des oreilles bouchées. Le silence en creux des morts et le silence pesant des mourants.

Il y a le silence vide de celui qui a cessé de prier, le silence éthéré d’une synagogue déserte et le silence retenu de quelqu’un qui se cache de lui-même.

Il y a le silence gêné qui remplit l’espace entre deux personnes n’ayant tout bonnement rien à se raconter. Et le silence tendu enduré par ceux qui, au contraire, ignorent par où commencer.

Henry ne sait pas à quelle catégorie appartient ce silence précis, mais il est sûr d’une chose : ce dernier est en train de le tuer.

Il a commencé son récit devant l’épicerie du coin et continué en chemin – il est plus facile pour lui de se confier quand il peut regarder autre chose que le visage d’Addie. Pendant que les mots se déversent, ils atteignent la porte bleue de son immeuble, puis montent l’escalier avant de pénétrer dans l’appartement. À présent, la vérité envahit l’espace telle une fumée épaisse. La main posée sur le menton, Addie reste muette.

De l’autre côté de la fenêtre, la journée se poursuit comme si de rien n’était alors que tout a changé : désormais, Addie Larue est immortelle et Henry

Strauss, maudit.

— Addie… supplie-t-il, à bout de nerfs. Je t'en prie, dis quelque chose.

Elle le regarde, les yeux brillants de larmes. Est-elle désespérée ou bouleversée ?

— Je n'arrivais pas à comprendre… confie-t-elle. Personne ne s'est jamais souvenu de moi. Je croyais à une coïncidence. Ou à un piège. Mais tu n'es ni l'un ni l'autre, Henry. Tu te souviens de moi parce que toi aussi, tu as conclu un pacte. J'ai passé trois cents ans à essayer de rompre cette malédiction et Luc a fait la dernière chose à laquelle je m'attendais.

Elle essuie ses larmes et un sourire s'épanouit sur son visage.

— Il a commis une erreur !

Son regard est triomphant. Henry, lui, est un peu perdu.

— Ça veut dire que nos pactes s'annulent ? Qu'on est chacun immunisés contre la malédiction de l'autre ?

— Non, Henry, je ne le suis pas.

Il ne peut dissimuler un mouvement de recul, comme s'il avait reçu un coup.

— Mais le sort ne fonctionne pas sur toi, insiste-t-il.

Addie se radoucit et lui prend la main.

— Bien sûr que si. En fait, nos deux pactes s'emboîtent comme des poupées russes. Quand je te regarde, je vois exactement tout ce dont j'ai toujours rêvé. Seulement, ce que moi, je veux plus que tout n'a rien à voir avec l'apparence, le charme ou le succès. Dans une autre vie, j'aurais honte de dire ça, mais mon souhait le plus cher – mon besoin vital – n'a rien à voir avec toi. Ce que je désire, ce que j'ai toujours désiré le plus au monde, c'est qu'on se souvienne de moi. Voilà la raison pour laquelle tu arrives à prononcer mon nom. Voilà pourquoi tu peux entrer dans une pièce, ressortir et y revenir sans avoir oublié qui je suis. Et voilà pourquoi moi, je peux te voir tel que tu es. Et c'est assez. Ce que tu es me suffit, me suffira toujours.

« Ce que tu es me suffit. »

La phrase se déploie peu à peu entre eux, mot après mot, et c'est comme si Henry aspirait une profonde bouffée d'air, comme s'il pouvait respirer à nouveau.

« Ce que tu es me suffit. »

Il s’affale sur le canapé à côté d’Addie. Elle glisse la main dans la sienne et leurs doigts s’entrelacent.

— Tu m’as dit que tu étais née en 1691, relève-t-il. Tu as donc…

— Trois cent vingt-trois ans.

Henry pousse un sifflement.

— Je ne suis jamais sorti avec une fille aussi âgée ! lance-t-il. Tu es plutôt bien conservée…

Addie éclate de rire.

— Je te remercie !

— Raconte-moi.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas. Tout… Trois cents ans, c’est long. Tu as vécu des guerres et des révolutions. Tu as vu naître le train, la voiture, l’avion et la télévision. Tu es un témoin vivant de l’Histoire avec un grand « h ».

— Pas faux… concède Addie, songeuse. Mais ce n’est pas tout à fait vrai non plus. Sur le moment, on n’y pense pas vraiment. On se contente de vivre l’instant présent. Moi, je n’ai jamais réclamé l’éternité. Je voulais vivre, c’est tout.

Elle se blottit tout contre lui et ils s’allongent sur le canapé, tête contre tête, enlacés comme les amants d’une fable. Un nouveau silence les enveloppe, aussi délicat qu’un drap d’été.

Puis elle demande :

— Combien de temps ?

— Comment ça ? l’interroge-t-il en la regardant.

— Quand tu as conclu ton pacte, reprend-elle d’une voix aussi légère et prudente que lorsqu’on pose un pied sur un lac gelé, c’était pour combien de temps ?

Henry hésite, fixe le plafond au lieu d’elle.

— Toute une vie, finit-il par répondre.

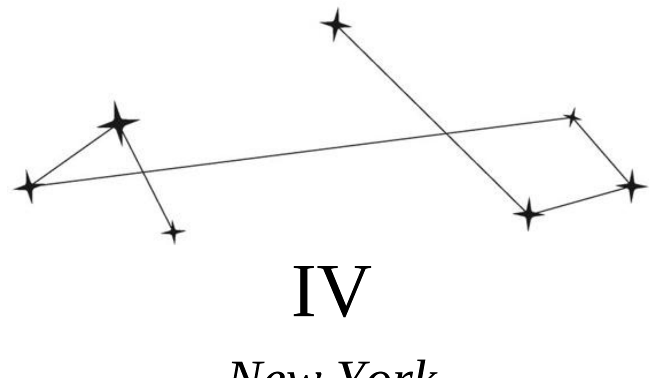
Et ce n’est pas un mensonge, mais Addie sent que quelque chose cloche.

— Et il a accepté ?

Henry hoche la tête en silence et attire Addie à nouveau contre lui, épuisé par les révélations qu'il lui a faites et les secrets qu'il a gardés pour lui.

— Toute une vie… chuchote-t-elle.

Ces mots flottent un moment dans les ténèbres.



IV

New York
18 mars 2014

Addie peut provoquer tout un tas de réactions, pense Henry, *mais l'oubli ? Certainement pas !*

Comment oublier une fille qui illumine toute une pièce ? Qui remplit l'espace d'histoires, de chaleur, de lumière et de rire ?

Au sein de la librairie, il l'a mise au travail ou, plutôt, elle s'est mise au travail toute seule. Elle approvisionne et range les rayons pendant qu'il conseille les clients.

Elle se considère comme un fantôme. Peut-être aux yeux des autres, mais Henry, lui, n'arrive pas à détacher son regard d'elle.

Elle circule entre les livres comme s'ils étaient ses amis – et c'est sans doute le cas. Après tout, ils font partie de son histoire. Un écrivain rencontré par-ci, la trame d'un roman soufflée à une oreille par-là et, pour finir, un ouvrage lu dans son édition originale. Parfois, Henry perçoit en Addie de la tristesse, de la nostalgie, mais toujours de manière furtive : aussitôt elle se reprend et retrouve sa bonne humeur avant de se lancer dans une nouvelle anecdote.

— Et Hemingway, tu l'as connu ? demande-t-il.

— On s'est croisés une ou deux fois. Mais Colette était plus intelligente.

Grimoire suit Addie comme son ombre. Jamais le chat ne s'est autant intéressé à un être humain. Quand Henry s'en étonne, elle sort de sa poche une

poignée de friandises, un sourire penaud aux lèvres.

D'un bout à l'autre du magasin, leurs regards se croisent. Elle a beau affirmer que sa malédiction à lui fonctionne sur elle, que leurs pactes à tous les deux se conjuguent, il ne distingue aucun voile dans le regard de la jeune femme qui, au contraire, brille comme un phare dans la nuit.

Quand elle sourit, le monde de Henry s'illumine. Quand elle lui tourne le dos, il s'assombrit.

Une femme s'approche de la caisse. Le libraire revient à l'instant présent.

— Vous avez trouvé votre bonheur ?

Dans les yeux de la cliente luit déjà cet éclat laiteux qu'il connaît si bien.

— Absolument ! répond-elle, un sourire chaleureux aux lèvres.

Qui voit-elle quand elle me regarde ? se demande-t-il. Un fils, un amant, un frère, un ami ? En tout cas, certainement pas le libraire du coin !

Accoudée au comptoir, Addie tapote du doigt le livre qu'il feuillette entre deux clients. Un album d'instantanés du New York contemporain.

— Tous ces appareils photo chez toi… Et tous ces clichés… C'est toi qui les as pris, non ?

Il opine du bonnet, mais se retient de préciser : « Ce n'est qu'un passe-temps » ou, plutôt : « C'était mon passe-temps, autrefois. »

— Tu es vraiment doué, ajoute-t-elle.

C'est gentil, surtout venant d'elle. Il est assez bon, il le sait. Pourquoi pas doué ?

À l'époque où ils étaient étudiants, il a réalisé des portraits de Robbie : son ami n'avait pas les moyens d'engager un vrai photographe. Muriel a qualifié ces clichés de « mignons ». Subversifs par leur côté conventionnel. Mais Henry n'essayait pas de subvertir quoi que ce soit. Il s'efforçait juste de saisir… ce qu'il pouvait.

— Il y a cette photo de famille… commence-t-il. Pas celle du couloir, une autre, prise quand j'avais six ou sept ans. Pire journée de ma vie – ou presque ! Muriel avait collé du chewing-gum dans un livre de David, j'avais la crève et mes parents se sont disputés jusqu'au moment où le flash s'est déclenché. Pourtant, sur le cliché, on a tous l'air… heureux. Ce jour-là, j'ai compris que les

photos ne disent pas la vérité. Il n'y a pas de contexte qui tienne, seulement l'illusion de montrer un moment volé. Or la vie n'est pas constituée de moments successifs. Elle est fluide. Du coup, chaque cliché est une fiction et c'est ce qui me plaît. Tout le monde pense que la photographie reflète la réalité, mais non : elle n'est qu'un mensonge très convaincant.

— Pourquoi est-ce que tu as arrêté ?

Parce que le temps ne fonctionne pas comme les photos. En un clic, il se fige. En un clin d'œil, il fait un bond en avant.

Henry a toujours considéré la photographie comme un passe-temps, une option proposée en cours d'arts plastiques. Quand il a enfin compris qu'il pourrait en faire son métier, c'était trop tard. À ses yeux, du moins. Il avait pris trop de retard.

Alors il a abandonné. Il a rangé les appareils photo sur l'étagère, au milieu de ses autres passions délaissées. Mais, chose curieuse, Addie lui donne envie de s'y remettre.

Évidemment, il n'a pas d'autre appareil sur lui que son téléphone portable. Mais, de nos jours, c'est suffisant. Il s'efforce de bien cadrer la photo, avec les étagères de livres en arrière-plan et Addie au premier.

— Tu n'y arriveras pas, lance cette dernière pile au moment où il prend la photo.

Ou, plutôt, qu'il essaie. Il tape sur l'écran, mais aucun clic ne se produit, aucune capture d'image. À la deuxième tentative, il prend une photo… floue.

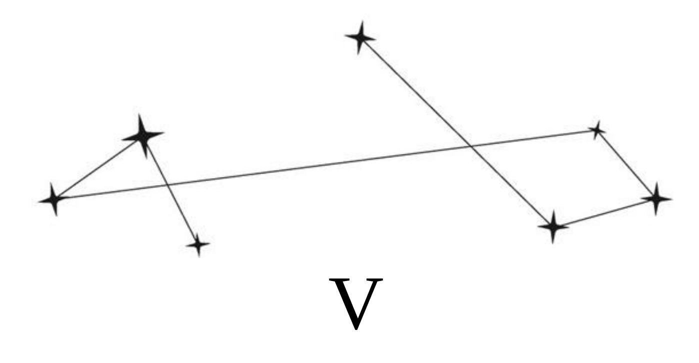
— Je te l'avais dit, continue-t-elle tendrement.

— Je ne comprends pas. Depuis le temps ! Comment pouvait-il prévoir l'invention de la pellicule ou du portable ?

Addie esquisse un sourire triste.

— Ce n'est pas la technologie qu'il a détraquée… C'est moi.

Henry se remémore l'inconnu au charme envoûtant de cette fameuse nuit et repose son téléphone.



V

New York
5 septembre 2013

Henry est réveillé par le vacarme de la circulation.

Au hurlement des klaxons, il grimace, tandis que la lumière du soleil se déverse par la fenêtre. Il cherche des souvenirs de la nuit dernière et ne trouve pour le moment rien d'autre qu'une ardoise noire, un silence cotonneux. Mais quand il ferme les yeux, l'obscurité se fissure pour laisser place à une vague de douleur et de tristesse, entre tessons de bouteille et pluie torrentielle, sans compter cette conversation avec un inconnu en costume noir qui ne devait être rien d'autre qu'un rêve.

Henry sait que Tabitha a dit non – cet épisode-là au moins est réel, son souvenir trop cuisant pour ne pas être authentique. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il a commencé à boire. Puis l'ivresse l'a poussé à rentrer chez lui sous la pluie, à s'asseoir un instant sur le seuil de l'immeuble et c'est là que l'homme… mais non, cette scène-là n'a jamais eu lieu.

L'inconnu relève de la fiction. Leur conversation aussi. C'est un commentaire de son inconscient, qui incarne son désespoir psychologique sous forme de démons.

Une migraine lui martèle le crâne. Il se frotte les yeux et un objet métallique vient lui frôler la joue. Il découvre à son poignet un bracelet de cuir sombre orné

d'un élégant cadran analogique, chiffres dorés sur fond onyx. Dessus, une seule aiguille pointe sur le 12. Sauf que Henry n'a jamais porté de montre.

Peu habitué à avoir le moindre bracelet autour de son poignet, celui-ci lui paraît lourd et lui rappelle une menotte. Il se redresse et tire sur le fermoir, soudain paniqué à la pensée qu'il ne puisse pas l'enlever, qu'ils soient indissociables, désormais. Mais une infime pression suffit à ouvrir le fermoir.

Le bijou tombe sur la couette entortillée et atterrit à l'envers. Là, sur l'arrière du cadran, Henry aperçoit une phrase finement gravée :

« Profite bien du temps qu'il te reste. »

Il se rue hors de son lit pour s'éloigner de la montre, qu'il fixe comme s'il craignait qu'elle ne l'attaque. Mais elle reste posée là, en silence. Le cœur de Henry tambourine dans sa poitrine, comme s'il était sur le point d'exploser. Il se revoit alors dans la nuit noire, les cheveux ruisselants de pluie, devant cet inconnu au sourire enjôleur qui lui tend la main avant de prononcer ces deux petits mots :

« Marché conclu. »

Mais ce n'était qu'un rêve… Sur sa paume, Henry découvre des entailles superficielles couvertes de sang séché. Puis il remarque les gouttes d'un rouge brunâtre qui parsèment les draps. La bouteille cassée. Ce détail au moins appartient à la réalité. Mais la main du diable, non. Certainement une hallucination. La douleur s'immisce parfois dans le sommeil. Un jour, à l'âge de neuf ou dix ans, Henry a eu une angine si douloureuse que chaque nuit, il rêvait qu'il avalait des charbons ardents ou qu'il était piégé dans un bâtiment en feu, étouffé par la fumée. L'esprit essaie toujours de donner un sens à la souffrance.

Mais la montre… Lorsqu'il la porte à son oreille, Henry entend un cliquetis discret mais régulier. Elle ne produit aucun autre son (une nuit, en la démontant, il découvrira qu'elle ne contient aucun rouage, rien qui explique la lente progression de l'aiguille). Pourtant, l'objet dans sa main est solide, pesant. Il lui paraît réel.

Les battements s'intensifient, mais Henry s'aperçoit qu'ils ne viennent pas de la montre. C'est le martèlement ferme d'un poing sur le bois. Quelqu'un frappe à la porte. Le jeune homme retient son souffle dans l'espoir que les coups

cessent, mais non. Il abandonne alors la montre sur le lit et attrape une chemise propre sur le dossier d'une chaise.

— J'arrive ! marmonne-t-il en l'enfilant par la tête.

Le col s'accroche dans ses lunettes et Henry se cogne l'épaule dans le chambranle. Jurant tout bas, il se dirige vers la porte d'entrée en espérant que son visiteur finisse par renoncer et s'en aller. Mais non. Henry s'attend à voir Bea, ou Robbie, ou peut-être Helen, la fille au bout du couloir qui ne cesse d'égarer son chat.

Mais c'est Muriel, sa sœur, qui n'est venue chez lui que deux fois au cours des cinq dernières années, dont une parce qu'elle avait bu trop de tisane lors d'un déjeuner d'affaires – elle ne pouvait pas tenir jusqu'à Chelsea.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il, surpris.

Sans attendre sa permission, elle entre et défait son écharpe plus décorative qu'utile.

— Je suis ta sœur, ça ne te suffit pas, comme raison ?

Question rhétorique, bien sûr.

Elle se retourne et se met à le détailler de la tête aux pieds, exactement comme elle étudierait une exposition. Il attend l'incontournable jugement, une variante de « tu ne ressembles à rien ».

À sa grande surprise, sa sœur déclare :

— Tu as bonne mine.

Muriel n'a jamais été du genre à mentir (elle « n'aime pas encourager les idées fausses dans un monde rempli de paroles creuses »). Un regard furtif dans le miroir de l'entrée suffit à confirmer au cadet des Strauss qu'il a plutôt une tête de déterré qui fait écho au brouillard sous son crâne.

— Comme tu ne répondais pas au téléphone, Beatrice m'a envoyé un SMS hier soir, poursuit sa sœur. Elle m'a dit pour Tabitha. Je suis désolée, Henry.

Elle le serre dans ses bras. Comme il ne sait pas où poser les mains, il les garde suspendues au-dessus des épaules de sa cadette jusqu'à ce qu'elle le lâche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle te trompait ?

Si seulement… Mais la vérité est encore plus douloureuse. Si elle a dit non, c'est qu'elle ne le trouvait pas assez intéressant.

— Tu sais quoi ? On s’en fiche, continue-t-elle sans attendre sa réponse. Qu’elle aille se faire foutre ! Tu mérites mieux.

Il se retient de rire. Sa sœur n’a pas cessé de lui répéter que Tabitha était trop bien pour lui.

— Tu as refait la déco ? demande Muriel après avoir jeté un coup d’œil à l’ensemble de l’appartement. C’est plutôt joli.

Henry inspecte le salon, parsemé de bougies, d’œuvres d’art et autres vestiges de Tabitha. Le désordre, c’est lui. Le style, c’était elle.

— Non…

Sa cadette reste plantée là. Jamais Muriel ne s’assied, ni ne se pose, ni ne se perche.

— Bon, apparemment, tu es en pleine forme. La prochaine fois, réponds au téléphone. Au fait, ajoute-t-elle en reprenant son écharpe pour se diriger vers la porte, bonne année !

Il met un moment à comprendre à quoi elle fait référence : Rosh Hashana. Devant son air perplexe, Muriel sourit.

— Tu parles d’un rabbin !

Il ne la contredit pas. D’ordinaire, ils le fêtent tous en famille. Sauf que cette année, David n’a pas pu échanger sa garde à l’hôpital. Du coup, leurs parents ont fait d’autres projets.

— Tu vas au temple ? demande-t-il.

— Non, mais il y a un spectacle, ce soir, dans le nord de la ville, un genre de burlesque coquin. Je suis sûre qu’il y aura un jeu avec des bougies. J’en profiterai pour en allumer une pour quelqu’un.

— Papa et maman seraient tellement fiers, ironise-t-il.

Le pire, c’est qu’ils le seraient sûrement. Muriel Strauss ne fait jamais rien de mal à leurs yeux.

— À chacun sa manière de célébrer, réplique-t-elle en haussant les épaules avant de rajuster son écharpe d’un geste théâtral. On se revoit à Yom Kippour.

La benjamine de la famille Strauss tend la main vers la poignée avant de se retourner vers son frère. Dressée sur la pointe des pieds, elle lui ébouriffe les cheveux.

— Mon petit nuage d'orage ! Ne t'avise pas d'éclater.

Et la voilà partie. Henry s'affaisse contre la porte d'entrée, abasourdi, épuisé et totalement perdu.

+ + +

Il paraît que le deuil comprend plusieurs étapes.

Henry se demande s'il en va de même pour l'amour. Si c'est normal de se sentir abattu, furieux, triste, vide et, d'une certaine manière – quelle horreur ! –, soulagé. Est-ce sa gueule de bois persistante qui broie tous les sentiments qu'il devrait éprouver pour les transformer en ceux qu'il éprouve réellement ?

Il passe au *Roast*, un café animé à deux pas de la librairie. On y trouve de bons muffins, des boissons à peu près correctes et un service déplorable, comme souvent dans ce quartier de Brooklyn. Vanessa tient la caisse.

New York regorge de physiques avantageux. Acteurs et mannequins arrondissent leurs fins de mois en devenant barmen ou baristas : ils préparent des boissons en tous genres pour payer leur loyer jusqu'à ce qu'ils décrochent leur premier grand rôle. Il a toujours pensé que c'était le cas de Vanessa, une blonde squelettique avec le symbole de l'infini tatoué sur le poignet. Vanessa, c'est le nom marqué sur le badge épinglé à son tablier, mais elle ne le lui a jamais confirmé. D'ailleurs, elle ne lui a jamais rien dit à part : « Vous désirez ? »

Quand viendra le tour de Henry, elle lui demandera ce qu'il veut boire ainsi que son prénom (alors qu'il vient ici six jours par semaine depuis trois ans et qu'elle-même travaille là depuis deux ans). Entre le moment où elle tapera le code de son café *latte* et celui où elle inscrira son nom sur le gobelet avant d'appeler le client suivant, leurs regards ne se croiseront pas une seule fois. Ses yeux passeront de la chemise de Henry à l'ordinateur, puis de l'écran au menton du libraire, lui donnant l'impression d'être invisible. Ce scénario se répète à chacune de ses venues, sans exception.

Sauf aujourd'hui. Aujourd'hui, au moment de prendre sa commande, elle relève très légèrement la tête. Mettons de cinq ou dix centimètres. À présent, il voit ses yeux, d'un bleu saisissant, qui le fixent lui, pas son menton. Elle soutient même son regard en souriant.

— Bonjour ! Vous désirez ?

Il commande un café *latte*, donne son prénom et, d'habitude, leur échange s'arrête là.

Mais pas cette fois.

— Des projets pour aujourd'hui ? demande-t-elle en notant le nom de Henry sur le gobelet.

C'est la première fois que Vanessa lui fait la conversation.

— Travailler, répond-il.

Elle étudie son visage. Cette fois, il aperçoit un faible scintillement – une anomalie – dans les pupilles de la barista. C'est une illusion d'optique, forcément. L'espace d'une seconde, on aurait dit du givre ou du brouillard.

— Tu fais quoi dans la vie ? demande-t-elle, sincèrement intéressée.

Lorsqu'il lui parle de *The Last Word*, les yeux de la jeune fille s'illuminent un peu. Elle a toujours aimé lire et pourrait passer sa vie dans les librairies. Au moment où il règle sa commande, leurs doigts se frôlent et elle lui lance un nouveau regard.

— À demain, Henry !

La barista prononce son nom avec un sourire malicieux, comme si elle le lui avait dérobé. Flirte-t-elle avec lui ? Il se pose la question jusqu'au moment de récupérer son café. À ce moment-là, il remarque la petite flèche noire pointée vers le bas qu'elle a dessinée sur le gobelet. Son cœur se met à battre plus vite, comme les pales d'un hélicoptère au démarrage.

Inscrits au feutre noir sur fond blanc, elle a noté son prénom et son numéro de téléphone.

+ + +

Arrivé à la librairie, Henry déverrouille la grille, puis la porte, tout en terminant son café. Il retourne l'écriteau, nourrit Grimoire d'une main distraite, ouvre la boutique et met en rayon de nouveaux ouvrages jusqu'au tintement de la clochette qui annonce son premier client.

Henry se faufile entre les piles de livres pour découvrir une vieille dame en train de déambuler de rayon en rayon, passant de la section « histoire » aux

« romans policiers », puis aux « romans d'amour » avant de rebrousser chemin. Dans un premier temps, il décide de la laisser tranquille mais, à son troisième passage, il intervient.

— Je peux vous aider ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, murmure-t-elle à moitié pour elle-même.

Puis elle se tourne vers lui et son expression change imperceptiblement.

— Je veux dire, oui, s'il vous plaît… Enfin, j'espère bien, ajoute-t-elle.

Le regard brillant d'une infime lueur, un éclat chassieux, elle lui explique chercher un livre qu'elle a déjà lu.

— Ces derniers temps, je ne me rappelle plus ce que j'ai lu ou pas, confie-t-elle, un peu contrariée. Les titres me disent tous quelque chose. Les couvertures se ressemblent toutes. Pourquoi font-ils ça ? Pourquoi imiter à l'infini ce qui existe déjà ?

Pour des histoires de marketing et de tendances, pense Henry sans le formuler. Au lieu de quoi, il lui demande si elle pourrait lui donner quelques indications.

— Hmm… voyons… c'est un gros ouvrage qui parlait de la vie et de la mort sur toile de fond historique.

Ce qui ne réduit pas vraiment le champ des possibles, mais Henry a l'habitude. Vous n'avez pas idée du nombre de clients qui cherchent un livre précis sans être capables de fournir d'autres indices que « la couverture était rouge » ou « il y avait le mot fille dans le titre »…

— Un récit à la fois triste et charmant, poursuit la vieille dame. Et qui se déroulait en Angleterre. Ça, au moins, j'en suis sûre ! Fichue mémoire… Je crois aussi qu'il y avait une rose sur la couverture.

Elle contemple les étagères en tordant ses mains ridées. Comme elle n'a pas l'air d'avoir plus d'indices à lui donner et qu'un silence gênant commence à s'installer, Henry finit par choisir au hasard. Il sort un épais roman historique du rayon « fictions ».

— Celui-là, peut-être ? demande-t-il en lui montrant un exemplaire du *Conseiller : dans l'ombre des Tudors*.

Au moment où il le retourne, il sait que ce n'est pas le bon. Il y a un coquelicot sur la couverture du livre qu'il tient dans la main et la vie de Thomas Cromwell n'a rien de charmant ou triste, même si l'écriture est belle et poignante.

— Raté, ajoute-t-il.

Il s'apprête à le ranger quand le visage de la cliente s'illumine de plaisir.

— Bravo ! s'exclame-t-elle en lui attrapant le bras de ses doigts osseux. C'est exactement ce que je cherchais !

Henry peine à le croire, mais la joie de la vieille dame est si manifeste qu'il se laisse lui-même convaincre. Sur le point de l'encaisser, il a un éclair de génie : *Une vie après l'autre* de Kate Atkinson ! Un livre sur la vie et la mort sur toile de fond historique, à la fois triste et charmant, qui se déroule en Angleterre, avec une rose dédoublée sur la couverture.

— Attendez… (Il va rapidement chercher l'ouvrage dans le rayon des fictions récentes.) Ce ne serait pas plutôt celui-ci ?

Voilà que le visage de la cliente s'éclaire tout comme il y a cinq minutes.

— Si ! Vous êtes un magicien, c'est précisément celui-là auquel je pensais ! déclare-t-elle avec la même conviction que quelques instants plus tôt.

— Ravi d'avoir pu vous aider… répond-il, un peu sceptique.

Finalement, elle décide de prendre les deux romans car elle en est persuadée au plus profond d'elle-même : ils lui plairont à coup sûr.

Le reste de la matinée suit à peu près le même scénario. Un homme d'âge mûr entre dans la librairie en quête d'un thriller et repart avec les cinq titres conseillés par Henry. Une étudiante cherche un livre sur la mythologie japonaise qui ne se trouve pas en rayon. Devant les excuses du libraire, elle réplique aussitôt qu'il n'y est pour rien avant d'insister pour qu'il passe commande, même si elle n'est pas sûre de suivre le cours. Un garçon à l'allure de mannequin et à la mâchoire plus anguleuse qu'une équerre vient parcourir le rayon « fantastique » puis lui laisse son adresse mail sur le carnet de commandes au moment de payer.

Henry se sent déstabilisé, comme quand Muriel lui a sorti qu'il avait bonne mine. Il a une impression de déjà-vu et, en même temps, c'est un sentiment

inouï, tout neuf pour lui. On dirait le 1er avril, lorsque la vie devient un jeu avec de nouvelles règles auxquelles tout le monde se soumet. Le visage légèrement empourpré, il ne s'est pas encore remis de son dernier échange avec le client à l'allure de mannequin quand Robbie fait irruption dans la librairie, la clochette tintinnabulant dans son sillage.

— Oh là là ! s'exclame-t-il en serrant le libraire dans ses bras.

Henry croit d'abord qu'il est arrivé un malheur avant de se rappeler que c'est le cas – c'est lui qu'on a largué, la veille.

— Tout va bien, rassure-t-il le comédien.

C'est faux, bien entendu, mais cette journée est tellement étrange que jusqu'ici, il a eu l'impression de vivre un rêve. Peut-être qu'il est encore en train de dormir ? Si oui, alors il ne tient pas vraiment à se réveiller.

— Tout va bien, répète-t-il.

— Tu as le droit de te sentir mal, réplique Robbie. Mais sache que je suis là. J'aurais aussi pu l'être hier soir, d'ailleurs. Comme tu ne répondais pas au téléphone, j'ai voulu passer te voir, mais Bea a estimé qu'on ferait mieux de te laisser tranquille et je l'ai écoutée. Va savoir pourquoi ! Je suis désolé…

Ses paroles se déversent en un flot continu. Tout en parlant, Robbie le serre encore plus fort. Henry savoure cette étreinte. Ils s'ajustent tous les deux comme un manteau usé sur un corps fatigué. Le câlin s'éternise. Le libraire se racle la gorge avant de se dégager. Le comédien s'écarte avec un petit rire gêné. Au moment où le visage de son ex capte la lumière, Henry remarque une fine traînée violette sur sa tempe, à la naissance de ses cheveux blond vénitien.

— Tu as des paillettes sur les joues.

— Ah, ça ? J'étais en répète, explique le comédien en essuyant à moitié le maquillage de la main.

Mais il n'y a pas que son visage qui scintille : ses yeux brillent eux aussi d'un curieux éclat que Henry ne reconnaît que trop bien. Il se demande si son ami plane ou s'il a plutôt besoin d'une bonne cure de sommeil. Du temps où ils étaient étudiants, Robbie se grisait de drogues, de rêves ou de grands idéaux, au point de devoir impérativement brûler toute cette énergie, la dépenser comme il le pouvait, avant de finir, au bout d'un long moment, par s'effondrer.

La porte carillonne.

— Fils de pute ! annonce Bea en balançant sa sacoche sur le comptoir. Enfoiré de réac !

— Les clients… la supplie Henry, même si le seul à arpenter les allées est un vieil homme sourd du nom de Michael, un habitué du rayon « horreur ».

— Que nous vaut cette petite crise de nerfs ? demande Robbie d'un ton joyeux.

Les drames le mettent toujours de bonne humeur.

— Mon connard de directeur de thèse, répond-elle.

Elle se rue vers les rayons « art » et « histoire de l'art ». Les deux garçons échangent un regard avant de lui emboîter le pas.

— Ton projet ne lui a pas plu ? l'interroge Henry.

Voilà plus d'un an que Bea tente de faire accepter son sujet de thèse.

— Il l'a refusé !

Elle parcourt le rayon à toute vitesse et manque de faire tomber une pile de magazines. Sur ses talons, le libraire fait de son mieux pour réparer les dégâts dans son sillage.

— D'après lui, c'est trop ésotérique, dit-elle en crachant le dernier mot. Comme s'il connaissait ce terme !

— Mets-le dans une phrase, pour voir ? dit Robbie.

Bea fait la sourde oreille à la provocation et attrape un livre sur une des étagères.

— C'est une charogne…

Puis un autre.

— À l'esprit étroit…

Et un autre encore.

— Et au cerveau rassis !

— Ce n'est pas une bibliothèque, ici… lui rappelle Henry tandis qu'elle emporte une pile d'ouvrages jusqu'au fauteuil de cuir bas. En s'y écroulant, elle fait sursauter une boule de fourrure orange blottie entre deux coussins élimés.

— Désolée, Grimoire… marmonne-t-elle.

Elle pose délicatement le chat sur le dossier du vieux fauteuil, sur lequel il s'allonge non sans pousser un feulement mécontent. Bea continue de débiter dans sa barbe un chapelet de jurons tout en feuilletant un des ouvrages qu'elle a sortis.

— Je sais ce qu'il nous faut ! dit Robbie avant de se tourner vers la réserve. Meredith garde toujours une bouteille de whisky dans la réserve, non ?

Il n'est que 15 heures, mais Henry ne proteste pas. Assailli par une fatigue aussi soudaine qu'insupportable, il se laisse tomber par terre, le dos appuyé contre une étagère, les jambes étendues devant lui. Bea lui jette un coup d'œil.

— Je suis désolée… soupire-t-elle, mais Henry l'interrompt d'un geste de la main.

— Je t'en prie, continue de démolir ton directeur de thèse et mon rayon « histoire de l'art ». Au moins, toi, tu te comportes comme d'habitude.

Elle referme son livre, le remet dans la pile et vient s'asseoir par terre à côté de Henry.

— Je peux te dire quelque chose ? demande-t-elle d'une voix qui monte dans les aigus – quoi qu'il réponde, elle ne se privera pas de le lui dire quand même, alors il se tait. Je suis contente que tu aies rompu avec Tabitha.

Un élancement, comme l'entaille sur sa paume.

— C'est elle qui a rompu avec moi.

Bea balaie sa remarque d'un revers de la main comme si ce détail ne comptait pas.

— Tu mérites quelqu'un qui t'aime tel que tu es. Pour tes qualités, tes défauts et ton côté exaspérant.

« Tu veux être aimé des autres. Tu veux être à la hauteur, être assez à leurs yeux. »

— Sauf qu'être moi-même, ça ne fonctionne pas des masses… rétorque Henry, la gorge serrée.

— C'est tout le problème ! réplique Bea en le regardant droit dans les yeux. Tu n'es pas toi-même. Tu perds tellement de temps à sortir avec des filles et des garçons qui ne te méritent pas, qui ne savent rien de toi… Tout ça parce que tu ne leur laisses pas la moindre chance d'apprendre à te connaître.

Le regard habité de cette lueur indéfinissable, elle lui prend le visage entre les mains et poursuit :

— Henry… Tu es intelligent, gentil et énervant. Tu détestes les olives et les spectateurs qui parlent pendant un film. Tu adores les milk-shakes et les gens qui pleurent de rire. Quand tu es fâché, tu gardes le silence. Quand tu es triste, tu fais du bruit. Et tu fredonnes quand tu es content.

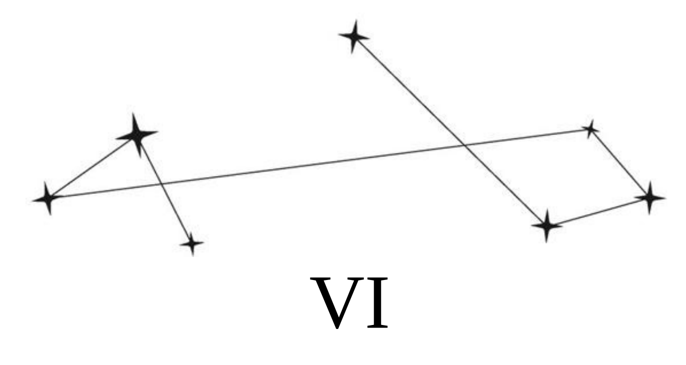
— Et alors ?

— Alors ça fait des années que je ne t'ai pas entendu fredonner, répond-elle en laissant retomber ses mains. Par contre, je t'ai vu manger une tonne d'olives.

Robbie revient avec la bouteille de whisky et trois tasses. Une fois sorti le seul et unique client de *The Last Word*, le comédien ferme la porte et retourne l'écriteau du côté « fermé ». Puis il s'assied par terre entre ses deux amis et dévisse le bouchon de la bouteille.

— À quoi est-ce qu'on trinque ? demande Henry.

— Aux nouveaux départs ! répond Robbie avant de remplir leurs verres, les yeux scintillants.



VI

New York
18 mars 2014

La clochette tinte. Bea entre à grands pas.

— Robbie veut savoir si tu l'évites, déclare-t-elle en guise de « bonjour ».

La gorge de Henry se serre. Bien entendu, la réponse est oui, mais aussi non. Il n'arrive pas à oublier la douleur dans les yeux du comédien, mais est-ce que ça suffit à passer l'éponge sur son comportement envers Addie ? Peut-être…

— Je prends ça pour un oui, répond Bea à sa place. On peut savoir où tu te cachais ?

Il brûle de lui dire : « On s'est vus hier soir, au dîner », mais il se demande si elle a oublié toute la soirée ou juste les moments où Addie était là.

À ce propos…

— Bea, je te présente Addie.

Beatrice se tourne vers l'intéressée et, l'espace d'une seconde, une petite seconde, Henry a l'impression qu'elle se souvient d'elle. Elle la contemple comme si c'était une célèbre œuvre d'art. Il s'attend à ce que l'étudiante hoche la tête en s'exclamant : « Ravie de te revoir ! » Au lieu de quoi, elle lance :

— Tu sais quoi ? Ton visage a quelque chose d'intemporel.

À ce moment-là, c'est comme si un étrange écho se répercutait en Henry : cette scène, il l'a déjà vécue – deux fois, même. Addie, elle, se contente de sourire en retour et de répondre :

— Ce n’est pas la première fois qu’on me le dit.

Bea ne la quitte pas du regard, comme si elle cherchait à la percer à jour. Henry, pour sa part, observe sa meilleure amie d’un peu plus près. Alors qu’elle a toujours été d’une élégance impitoyable, elle a aujourd’hui de la peinture fluo sur les doigts, une touche d’or sur la tempe et ce qui ressemble à du sucre glace sur sa manche.

— On peut savoir d’où tu sors, toi ? demande-t-il.

— Oh, j’étais à l’Artifact ! dit-elle.

Comme s’il était censé comprendre… Devant son air perplexe, Beatrice s’explique : l’Artifact, mélange d’installations interactives sur la High Line, tient à la fois du carnaval et de l’exposition artistique.

À mesure que l’étudiante en histoire de l’art parle de chambres spéculaires et de dômes de verre remplis d’étoiles, de nuages de sucre, de plumes issues de batailles d’oreillers et de fresques composées de mots tracés par une multitude d’inconnus, le visage d’Addie s’illumine. *Pas facile de surprendre une fille qui a déjà vécu trois cents ans*, songe Henry. Aussi se réjouit-il quand elle ouvre de grands yeux et s’écrie :

— Il faut absolument qu’on y aille !

Reste à résoudre le problème de la librairie : il est le seul employé. Or elle ne ferme que dans quatre heures. Mais il a une idée.

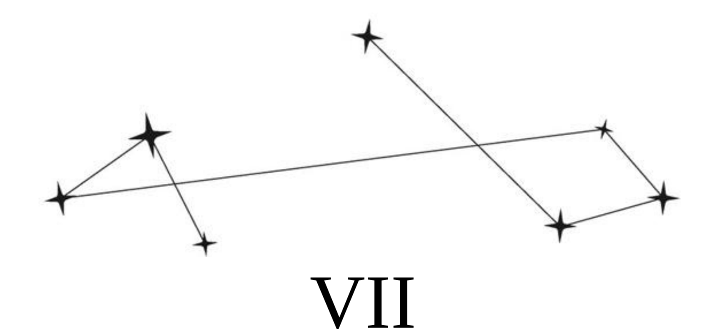
Il attrape un marque-page, unique article vendu par la boutique hormis les livres, et se met à écrire sur le verso.

— Dis-moi, Bea… commence-t-il en poussant la carte de fortune sur le comptoir. Tu veux bien rester jusqu’à la fermeture ?

— J’ai une vie, moi aussi, rétorque-t-elle.

Elle déchiffre alors l’écriture serrée de Henry : « The Last Word, bibliothèque publique », puis empoche la carte, un sourire aux lèvres, avant de leur faire signe de partir.

— Amusez-vous bien !



VII

New York
5 septembre 2013

Parfois, Henry aimerait avoir un chat.

Il pourrait adopter Grimoire, mais le félin tigré lui semble indissociable de *The Last Word*. Le libraire ne peut s'empêcher d'imaginer que s'il extirpait le vieux félidé de la bouquinerie, celui-ci se transformerait en poussière avant même qu'il ne l'ait ramené chez lui.

C'est sûr, c'est une façon plutôt morbide d'associer quelqu'un – ou, dans le cas présent, un animal domestique – à un lieu. Mais la nuit tombe et il a bu un peu trop de whisky. Bea devait donner un cours, Robbie assister au spectacle d'un ami. Il est donc de nouveau seul, sur le chemin du retour vers un appartement vide. Si seulement il avait un chat ou autre qui l'attende chez lui…

À son arrivée, il s'amuse à croire que c'est le cas.

— Salut, chaton, je suis rentré ! lance-t-il.

Le voilà devenu un célibataire de vingt-huit ans qui parle à un animal de compagnie imaginaire. Pas de doute, cette fois, il a touché le fond.

Il attrape une bière dans le réfrigérateur avant de poser les yeux sur le décapsuleur, une sorte de lutteur rose et vert, souvenir d'un voyage de Tabitha à Mexico le mois dernier. Il le jette sur le comptoir et ouvre un tiroir en quête d'un autre ouvre-bouteille. Mais tout ce qu'il trouve, c'est une cuillère en bois, un aimant aux couleurs d'une compagnie de danse et une poignée de pailles

tourbillon ridicules. En balayant l'appartement du regard, il repère une dizaine d'autres objets éparpillés çà et là, tous appartenant à Tabitha. Après avoir déniché un vieux carton, il le remplit de photos, de cartes et de livres de poche avant d'y ajouter une paire de ballerines, une tasse, un bracelet et une brosse à cheveux.

Sa première bière terminée, il en ouvre une deuxième directement sur le bord du comptoir et poursuit sa tâche, de pièce en pièce. Son tri tient moins de l'avancée méthodique que de l'errance désordonnée. Une heure plus tard, alors que le carton n'est qu'à moitié rempli, Henry traîne des pieds. Il en a assez de ranger. Il n'a même plus envie d'être ici, dans un appartement à la fois vide et encombré où il se sent trop au large pour réfléchir, mais trop à l'étroit pour respirer.

Il reste plusieurs minutes assis entre les bouteilles de bière vides et le carton à moitié plein seulement, le genou animé de secousses nerveuses. Puis il se lève d'un bond et sort.

+ + +

Le *Merchant* est bondé.

Comme toujours. Non qu'il serve des boissons de qualité, mais c'est un bar de proximité, une véritable institution dans le quartier. La plupart des clients l'appellent tout simplement « le bar ».

Henry se faufile dans la foule jusqu'à un tabouret au bout du comptoir où il s'assied. Il espère se sentir un peu moins seul au milieu du brouhaha.

Ce soir, le service est assuré par Mark, un quinquagénaire aux favoris gris et au sourire de magazine. En temps normal, il faut à Henry une bonne dizaine de minutes pour attirer son attention mais, ce soir, le barman néglige les autres clients pour se précipiter vers lui. Le libraire commande une tequila et Mark revient avec une bouteille et deux petits verres.

— Cadeau de la maison, annonce-t-il en se servant aussi un shot.

— J'ai l'air si mal en point ? demande Henry, une grimace triste sur le visage.

Mais le regard de Mark, animé d'une étrange lueur, ne trahit aucune pitié.

— Non, moi, je trouve que tu as bonne mine, réplique-t-il, exactement comme Muriel.

C’est bien la première fois qu’il prononce plus d’une phrase. D’habitude, ses réponses se limitent à répéter les commandes en hochant la tête.

Ils trinquent. Henry prend un deuxième verre, puis un troisième. Il sait qu’il boit trop et trop vite, la tequila s’ajoutant aux bières avalées chez lui et au whisky bu à la librairie.

Une inconnue s’approche du comptoir et lui jette un premier coup d’œil furtif, puis commande à boire avant de lui en lancer un deuxième, comme si, cette fois-là, elle le voyait sous un tout nouveau jour. Et revoilà cet éclat, ce voile de lumière dans ses yeux lorsqu’elle se penche vers lui. Il ne saisit pas son nom, mais qu’importe.

Ils font de leur mieux pour discuter malgré la cacophonie. Sa main se pose sur l’avant-bras de Henry, puis sur son épaule avant de glisser dans ses cheveux.

— On va chez moi ? propose-t-elle.

Il est fasciné par l’envie dans sa voix, par son désir impudique, mais les amies de la jeune fille finissent par arriver et l’entraînent avec elles. La même lueur au fond des yeux, elles lui lancent des « Désolée ! », des « Tu es vraiment trop cool », des « Passe une bonne soirée ».

Henry descend de son tabouret pour se diriger vers les toilettes. Il sent comme une ondulation dans son sillage – les têtes se tournent vers lui.

Un homme lui attrape le bras. Il lui parle d’un projet photo pour lequel il serait un modèle parfait, avant de lui glisser sa carte de visite dans la main.

Deux femmes tentent de l’attirer dans le cercle de leur conversation.

— J’aimerais tellement avoir un fils comme toi, déclare la première.

— Un fils ? ricane l’autre de sa voix rauque.

Henry s’échappe dans le couloir pour se réfugier dans les toilettes. Il s’appuie contre un lavabo.

Que se passe-t-il ?

Il repense à l’épisode du café, ce matin-là, au numéro de téléphone de Vanessa au bas du gobelet. Aux clients de la librairie, tous si désireux de

recevoir son aide. À sa sœur Muriel, qui lui a trouvé bonne mine. À la brume pastel qui se reflète dans leurs yeux à tous, telle la fumée d'une bougie.

La montre à son poignet scintille dans la lumière des toilettes. Pour la première fois, le doute n'est plus permis : elle est réelle, tout comme l'homme sous la pluie et le pacte qu'il a conclu.

— Salut !

Henry s'arrache à la contemplation du bijou pour découvrir un garçon au regard vitreux qui lui sourit comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde.

— On dirait que tu as besoin d'un remontant, dit l'inconnu en lui tendant un petit tube de verre.

Henry fixe la fine colonne de poudre à l'intérieur.

Il avait douze ans la première fois qu'il a pris de la drogue. Quelqu'un lui a passé un joint derrière les gradins et la fumée lui a brûlé les poumons. Il a failli vomir, puis tout s'est… adouci. L'herbe libérait de l'espace dans son crâne et apaisait la terreur dans son cœur. Seul problème : impossible de contrôler les divagations de son esprit. Sa préférence allait au Valium et au Xanax, qui atténuaient tout d'un seul coup. Il a toujours évité les drogues dures – non qu'il ait peur que l'expérience tourne mal, au contraire : il redoute de se sentir bien. Il craint le dérapage, la chute, de ne pas avoir la force d'arrêter.

Du reste, il n'a jamais vraiment rêvé de planer. Juste du calme qui va avec – cet effet secondaire béni. Pour Tabitha, il a fait des efforts. Mais comme elle est partie, au diable la retenue ! Pourquoi se priver ? Tout ce dont Henry a envie, là, maintenant, tout de suite, c'est de se sentir bien.

Sans savoir vraiment ce qu'il fait, il verse la poudre sur son pouce avant de l'inhaler. Un frisson lui remonte le long de l'échine, puis le monde s'ouvre à lui. Les détails se font plus clairs, les couleurs plus vives. Tout devient à la fois net et flou.

Henry a dû dire quelque chose, car voilà que l'inconnu éclate de rire avant d'essuyer d'un doigt une traînée blanche sur la joue du libraire. À ce contact, ce dernier ressent comme un choc électrique, une étincelle d'énergie là où leurs peaux se touchent.

— Tu es parfait, déclare l'autre garçon en lui caressant la mâchoire.

Terrassé par une bouffée de chaleur, Henry éprouve le soudain besoin de bouger.

— Désolé… s'excuse-t-il avant de se retrancher dans le couloir.

Il s'adosse au mur sombre en attendant de retrouver ses esprits.

— Salut, toi !

Cette fois, c'est un autre homme, le bras passé autour des épaules de celle qui semble être sa copine. Tous deux sont grands, minces et racés.

— C'est quoi, ton petit nom ? demande-t-il.

— Henry.

— Henry… répète la fille aux allures de mannequin, un sourire félin aux lèvres.

Elle le dévisage avec un désir si évident qu'il se sent rougir. Jamais personne ne lui a lancé un regard aussi lascif. Même pas Tabitha. Ni Robbie. Personne – ni au premier rendez-vous, ni au milieu d'une partie de jambes en l'air, ni lorsqu'il a mis un genou à terre…

— Moi, c'est Lucia, poursuit-elle. Et lui, Benji. On te cherchait.

— Ah bon ? Qu'est-ce que j'ai fait ? demande-t-il.

— Rien… pour l'instant, répond-elle d'un ton mutin.

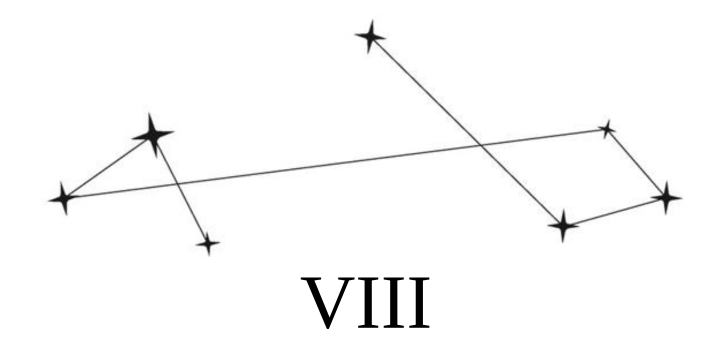
Elle se mord la lèvre tandis que son copain pose sur Henry un regard lascif. Surpris, ce dernier ne comprend pas de quoi ils parlent.

Soudain, tout s'éclaire et un éclat de rire, incontrôlable et débridé, le submerge.

Il n'a jamais eu de plan à trois, hormis cette fois à l'université où, avec Robbie et un de leurs amis, ils se sont tellement soûlés qu'ils ne se souviennent pas jusqu'où ils sont allés.

— Viens avec nous, l'invite Lucia, la main tendue.

Une série d'excuses lui passent par la tête avant de disparaître aussi vite qu'elles lui sont apparues. Puis le voilà qui emboîte le pas au couple.



VIII

New York
7 septembre 2013

Se sentir désiré, c'est le pied !

Partout où il va, Henry sent cette ondulation dans son sillage, des dizaines de paires d'yeux se poser sur lui. Il se repaît de ces sourires, de cette chaleur, de cette lumière et de l'attention qu'on lui accorde. Pour la première fois de sa vie, il comprend ce qu'est l'ivresse du pouvoir.

C'est comme quand vos bras n'en peuvent plus de porter un objet lourd et que vous finissez par vous en délester. Soudain, vous ressentez une légèreté incroyable, vous pouvez à nouveau respirer à pleins poumons. Bref, vous vous sentez comme le soleil qui brille après la pluie.

Quel plaisir d'être chasseur après avoir été chassé. De gagner après avoir tout perdu. Un plaisir coupable, Henry le sait, mais il n'a jamais rien éprouvé de comparable !

En manque de caféine, il fait la queue au *Roast*. Les derniers jours se confondent. Aux soirées tardives ont succédé d'étranges matinées, chaque instant porté par le plaisir enivrant d'être désiré, de savoir que tout ce que les autres voient en lui est bien, super, parfait. Oui, on le trouve parfait.

Ce n'est pas qu'une question de luxure – pas toujours. Si hommes et femmes dérivent vers lui, emportés dans son orbite, leur attirance n'est pas de même nature. Parfois elle n'est que pur désir, d'autres fois elle se teinte de nuances.

Parfois elle naît d'un besoin, d'autres fois d'un autre sentiment qu'il n'identifie pas.

Un détail le trouble : leurs yeux. Le brouillard les traverse pour s'épaissir jusqu'à se transformer en givre, puis en glace. C'est en voyant cette lueur qu'il se rappelle que cette nouvelle vie n'est pas vraiment normale ni tout à fait réelle. N'empêche qu'elle lui suffit.

— Personne suivante !

Le voilà qui s'avance et tombe sur Vanessa.

— Tiens, salut… dit-il.

— Tu ne m'as pas appelée.

Elle n'a pas l'air fâchée ni contrariée, mais plutôt enjouée, taquine, comme si elle cherchait à dissimuler sa gêne. Combien de fois a-t-il lui-même usé de ce stratagème !

— Pardon… s'excuse-t-il, rougissant. Je n'ai pas osé.

— Je t'ai laissé mon nom et mon numéro. Ça ne te suffisait pas ? badine Vanessa.

Henry éclate de rire avant de lui tendre son portable par-dessus le comptoir.

— Tu n'as qu'à t'inscrire dans mes contacts.

Elle s'exécute sans tarder, puis lui rend son téléphone.

— Voilà ! conclut-il. Maintenant, je n'ai plus d'excuse.

Il se sent aussitôt idiot, comme un gamin qui se prend pour le héros d'un film, mais Vanessa rougit à son tour en se mordillant la lèvre. Et s'il l'invitait à sortir avec lui sur-le-champ ? Est-ce qu'elle enlèverait son tablier pour se glisser par-dessous le comptoir ? Il préfère ne pas essayer.

— Je t'appellerai, promet-il.

— Tu as intérêt.

Henry lui adresse un dernier sourire avant de tourner les talons. Il s'apprête à pousser la porte du café lorsqu'il entend quelqu'un prononcer son nom.

— Monsieur Strauss ?

L'estomac de Henry se noue. Il connaît cette voix et visualise sans mal la veste de tweed du vieil universitaire à qui elle appartient, ses cheveux poivre et

sel, son air déçu lorsqu'il a conseillé au jeune étudiant de quitter le département – et même la faculté – pour tenter d'identifier sa vraie passion.

Le libraire s'applique – en vain – à esquisser un sourire.

— Professeur Melrose, dit-il en se tournant vers l'homme qui lui a fait prendre un tout autre virage dans sa carrière.

Le voilà en chair, en os et en tweed. Loin d'afficher son petit air méprisant habituel, le doyen arbore une expression joviale. Un sourire fend sa barbe grise impeccablement taillée.

— Quelle chance ! Moi qui voulais justement vous voir.

Henry a du mal à le croire, mais il ne tarde pas à remarquer la fumée pâle qui ondoie dans les yeux de l'universitaire. Il rêve de dire au doyen d'aller se faire mettre, malgré ce que dicte la bienséance. Du coup, il coupe la poire en deux.

— Pourquoi ça ? demande-t-il.

— Un poste se libère à la faculté de théologie. Je pense que vous seriez le candidat idéal.

— Vous plaisantez, réplique Henry, qui se retient de rire.

— Pas du tout.

— Je n'ai pas terminé mon doctorat. Vous m'avez recalé.

Le doyen lève l'index avant de le corriger :

— Non, je ne vous ai pas recalé.

Henry hausse le ton.

— Vous avez menacé de le faire si je ne partais pas !

— Je sais, concède-t-il, l'air sincèrement navré. J'ai eu tort.

C'est sans doute la première fois de sa vie que le doyen prononce ces mots. Henry aimerait prendre le temps de les savourer, mais il ne peut pas.

— Non, vous aviez raison. Je n'étais pas fait pour la théologie. Je n'étais pas heureux dans le département. Et je n'ai aucune envie d'y retourner.

C'est un mensonge. La structure, le cheminement, l'objectif… Tout lui manque. Ce n'était peut-être pas l'idéal, mais ça y ressemblait sacrément.

— Venez donc en discuter, insiste l'universitaire en lui tendant sa carte. Laissez-moi une chance de vous convaincre.

+ + +

— Tu es en retard.

Bea patiente sur les marches de la librairie.

— Désolé… répond Henry en déverrouillant la porte.

Il voit son amie claquer un billet de cinq dollars sur le comptoir avant de disparaître dans le rayon « art ».

— Ce n’est toujours pas une bibliothèque, ajoute-t-il.

— Je sais, dit-elle évasivement.

Il l’entend fouiner dans les étagères. Bea est la seule qui n’a pas changé de comportement, la seule qui ne le traite pas différemment. Il la suit dans l’allée.

— Dis, tu me trouves bizarre, toi ?

— Non… répond-elle en scrutant les rayonnages.

— Tu veux bien me regarder, Bea ?

Elle se tourne pour l’inspecter de la tête aux pieds.

— À part le rouge à lèvres sur ton cou ?

Henry s’essuie en rougissant.

— Oui, à part ça.

— Non, pas vraiment, réplique-t-elle avec un haussement d’épaules.

Mais il distingue dans ses yeux cette lueur caractéristique, ce léger voile irisé qui paraît s’étendre à mesure qu’elle l’examine.

— Tu es sûre ? Rien de spécial ? insiste-t-il.

— Que veux-tu que je te dise, Henry ? demande-t-elle en tirant un livre d’une étagère avant d’en chercher un deuxième. Tu es comme d’habitude.

Embarrassé, le libraire hésite à formuler sa question en des termes plus… terre-à-terre.

— Donc tu n’as pas… envie de moi ? balbutie-t-il.

L’étudiante se retourne et le fixe un long moment avant d’exploser de rire.

— Désolée, mon grand… réplique-t-elle une fois calmée. Écoute… tu es mignon, mais je reste lesbienne.

Il se sent à la fois ridicule et ridiculement soulagé.

— Qu’est-ce qui se passe ? s’enquiert-elle.

J'ai passé un pacte avec le diable et maintenant, dès que quelqu'un me regarde, il ne voit que ce qu'il a envie de voir.

— Rien… Laisse tomber.

— Comme tu voudras, conclut-elle en ajoutant un dernier titre à sa pile. Bon, je crois que j'ai trouvé un nouveau sujet de thèse.

Elle emporte les trois ouvrages au comptoir et les étale sur les registres et les reçus de la librairie. Puis elle les feuillette jusqu'à repérer ce qu'elle cherchait dans chacun d'entre eux et recule enfin pour que Henry admire sa trouvaille : trois portraits d'une jeune femme issus d'époques et d'écoles différentes.

— Qu'est-ce que je suis censé voir ? demande-t-il.

— Je la surnomme « le fantôme prisonnier du cadre ».

Le premier portrait est une esquisse au crayon grossière et inachevée. Allongée sur le ventre, une jeune femme est entortillée dans les draps. Ses cheveux forment une auréole autour de son visage réduit à des zones d'ombre éclairées d'une constellation de taches de rousseur. L'œuvre porte un titre italien : *Ho Portato le Stelle a Letto*, qu'on peut traduire par « J'ai partagé la couche des étoiles ».

Le deuxième portrait, plus abstrait, est réalisé dans les tons vibrants bleu et vert de l'impressionnisme français. Assis sur la plage, le modèle regarde l'artiste par-dessus son épaule. À côté d'elle, un livre repose à l'envers sur le sable. Sur la partie visible de son visage, les taches de rousseur sont réduites à des taches de lumière incolores. Ce portait s'intitule *La Sirène*.

Le dernier, un bas-relief, représente une silhouette transpercée de lumière par de minuscules tunnels creusés dans un panneau de merisier. Son titre ? *Constellation*.

— Ça y est, tu percutes ? demande Bea.

— Ce sont des portraits.

— Oui, mais des portraits d'une seule et même femme.

— Tu pousses un peu, réplique Henry, dubitatif.

— Regarde l'angle de sa mâchoire, la forme de son nez et ses taches de rousseur. Compte-les.

Henry s'exécute. Sur chaque portrait, elles sont au nombre de sept.

Bea effleure des doigts les deux premiers.

— L’esquisse italienne date du tournant du dix-neuvième siècle. Le tableau français, lui, a été réalisé cinquante ans plus tard. Et celui-ci, ajoute-t-elle en tapotant la photo de la sculpture, date des années soixante.

— Peut-être qu’ils se sont juste refilé l’idée ? Il n’y avait pas une tradition de… J’ai oublié comment ça s’appelait mais, en gros, un téléphone arabe visuel ? Un premier artiste trouve l’inspiration, un deuxième s’inspire du premier et ainsi de suite ? Comme un modèle…

Bea balaie ses protestations de la main.

— Peut-être dans les lexiques et les bestiaires, mais pas dans les écoles d’art officielles. Là, c’est comme mettre la jeune fille à la perle dans un Warhol et un Degas sans avoir jamais vu le Vermeer. À supposer que la jeune femme aux taches de rousseur soit devenue un modèle, le fait est qu’elle a influencé des siècles d’art ! Elle a connecté entre elles plusieurs ères. Donc…

— Donc… répète Henry.

— Donc, qui est-elle ?

Bea ne tient plus en place, comme Robbie quand il vient d’assurer sur scène ou de sniffer un rail de cocaïne. Henry n’a pas l’intention de la faire redescendre de son petit nuage. Or elle attend clairement une réaction de sa part.

— Je comprends ton point de vue, Bea, mais… Et si elle n’existait pas ? hasarde-t-il. Admettons que ces portraits représentent la même femme. Tu ne crois pas que le premier artiste qui l’a dessinée ait pu tout simplement l’inventer ?

Sourcils froncés, son amie secoue la tête et refuse d’en démordre.

— Écoute… tente-t-il de la raisonner. Moi aussi, j’ai très envie que tu trouves ton sujet de thèse. Aussi bien pour ta propre santé mentale que pour la survie de ce magasin. Et ton idée est intéressante. Mais ton dernier projet a déjà été rejeté parce qu’on l’a taxé d’être trop fantaisiste, non ?

— Ésotérique, corrige-t-elle.

— Et si le professeur Parrish a jugé trop ésotérique « Le Postmodernisme et ses effets sur l’architecture new-yorkaise », je doute qu’il s’emballe pour ton

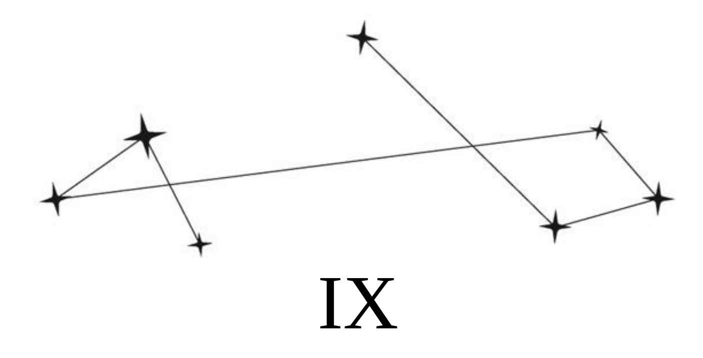
nouveau projet… dit Henry en désignant les livres ouverts sur le visage aux taches de rousseur.

Bea l'observe un long moment avant de braquer son regard sur les recueils étalés sur le comptoir.

— Fait chier ! hurle-t-elle avant de quitter aussi sec la librairie en emportant un des énormes volumes.

Henry pousse un soupir.

— Ce n'est pas une bibliothèque ! lui crie-t-il avant de remettre à leur place les autres ouvrages.



IX

New York
18 mars 2014

Henry interrompt son récit au moment où le jour se fait dans son esprit.

Toute cette histoire autour du nouveau sujet de thèse de Bea lui était complètement sortie de la tête. Mais ce qui n'était qu'un détail au cœur d'une saison riche en événements lui saute maintenant aux yeux : la jeune femme représentée sur l'esquisse, la peinture et la sculpture se tient aujourd'hui à côté de lui, le visage rayonnant de plaisir.

Alors qu'ils sillonnent le quartier de Chelsea vers la High Line, Henry s'arrête en plein milieu d'un passage piéton. L'évidence le transperce comme un rayon de lumière qui passe à travers une fenêtre ou une fissure qui se fraie un chemin dans la terre.

— C'était toi !

— Oui… répond Addie, un sourire éclatant aux lèvres.

Une voiture klaxonne – le feu est passé au vert. Ils finissent de traverser la rue en courant.

— C'est drôle, reprend-elle tout en gravissant l'escalier d'acier menant au parc urbain suspendu, je ne connaissais pas le deuxième portrait. Je me revois assise sur cette plage, je me rappelle l'homme devant son chevalet sur la jetée, mais je n'ai jamais vu l'œuvre achevée.

— Je croyais que tu ne pouvais pas laisser d'empreinte sur le monde, fait remarquer Henry.

— C'est vrai, confirme-t-elle. Je ne peux pas tenir de stylo. Ni raconter mon histoire. Ni blesser quelqu'un avec une arme ou faire en sorte qu'on se souvienne de moi. Mais l'art… (Un sourire rêveur s'étale soudain sur son visage.) L'art est fait d'idées. Or s'il y a bien quelque chose que je sais, c'est que les idées sont plus tenaces que les souvenirs. Comme les mauvaises herbes, elles trouvent toujours le moyen de percer.

— Par contre, pas de photos. Pas d'impression sur pellicule.

Le regard d'Addie vacille une fraction de seconde.

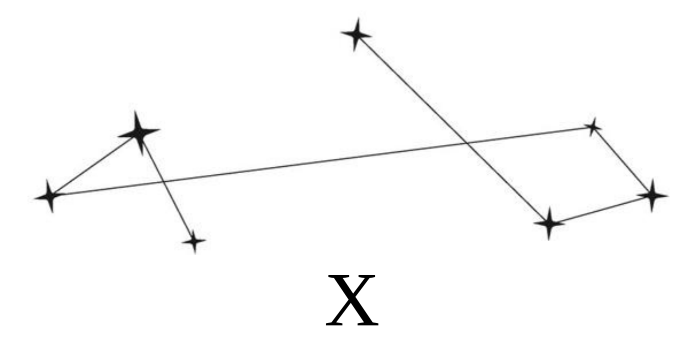
— Non… concède-t-elle du bout des lèvres.

Henry s'en veut d'avoir évoqué le sujet, de lui avoir rappelé les barreaux de sa prison plutôt que les failles qu'elle y a décelées. Malgré tout, la voilà qui redresse les épaules, lève le menton et sourit de nouveau avec une joie presque rebelle.

— Mais j'aime l'idée d'être une idée ! dit-elle. Tu ne trouves pas que c'est quelque chose d'incroyable ?

Pile au moment où ils atteignent la High Line, une bourrasque d'air hivernal fait voleter les cheveux d'Addie. Plutôt que de se blottir contre le libraire, à l'abri du vent, elle s'offre aux rafales, les joues rougies par le froid. À cet instant précis, il voit ce qu'ont vu tous les artistes, ce qui les a poussés à prendre leurs crayons et leurs pinceaux : une jeune femme incroyable, insaisissable.

Henry a beau être en sécurité, les deux pieds fermement ancrés dans le sol, il a l'impression de basculer dans le vide.



X

New York
13 septembre 2013

Les gens parlent beaucoup de leur chez-soi, de l'endroit où ils ont grandi.

« C'est le cœur qui décide où l'on se sent chez soi », dit le proverbe. Ou bien : « On ne se sent vraiment bien que chez soi. ». Ou encore : « Partir trop loin de sa maison donne le mal du pays. »

Le mal du pays… Henry sait qu'on est censé souffrir parce que notre pays nous manque et non se sentir mal à cause de sa terre natale. Pourtant, c'est exactement ce qu'il ressent. Oui, il aime sa famille. Mais pas tout le temps – ou, en tout cas, à petites doses – car il n'est pas fan de celui qu'il devient lorsqu'il est avec eux.

Or le voilà qui roule vers le nord. La ville disparaît derrière lui tandis que la voiture de location ronronne entre ses mains. Une heure et demie de trajet. Il pourrait prendre le train – ce serait sûrement plus économique. Mais il aime conduire. Ou, plutôt, il aime le bruit blanc qui accompagne la conduite, le fait de se rendre concrètement d'un endroit à un autre, de choisir une direction, d'être maître de la situation. Et, surtout, il aime n'avoir rien d'autre à faire que conduire, les doigts serrés autour du volant, les yeux sur la route et la musique à fond dans les enceintes.

Il a bien proposé à Muriel de se joindre à lui, mais elle lui a répondu qu'elle allait prendre le train. Il s'est senti soulagé. David, arrivé dans la matinée,

viendrait la chercher à la gare. Le cadet de la fratrie arrivera donc le dernier. Comme toujours.

Plus il se rapproche de Newburgh, plus la météo se dégrade dans sa tête. Un grondement à l'horizon annonce l'arrivée d'un orage. Il prend une profonde inspiration et se prépare à un dîner de famille chez les Strauss.

Il imagine la scène : tous les cinq assis autour de la table recouverte d'une nappe de lin, sa mère à une extrémité, son père à l'autre, son frère et sa sœur côte à côte et lui en face d'eux. La pâle copie ashkénaze d'un tableau de Norman Rockwell.

David, le pilier, regard sévère et posture raide. Muriel, la tornade, toute en boucles noires et d'une énergie bouillonnante. Et, enfin, Henry, le fantôme (même son prénom détonne : ce n'est pas un prénom juif, mais un clin d'œil à un vieil ami de son père).

Au moins, ils ont la tête de l'emploi – un rapide coup d'œil à la famille attablée suffit à en déceler un écho dans la forme d'une joue, d'une mâchoire, d'un sourcil. David porte ses lunettes comme leur père, perchées sur le bout du nez, le haut de la monture coupant son regard en deux. Muriel a le sourire franc et détendu de leur mère et rit comme elle à gorge déployée, la tête rejetée en arrière. Henry, lui, a les boucles noires de son père et les yeux gris-vert de sa mère, mais la reproduction n'est pas très fidèle. Il n'a ni la stabilité de l'un ni la joie de l'autre. Sa carrure et la forme de ses lèvres le feraient plutôt passer pour un invité.

Voici comment va se dérouler le dîner : le père et l'aîné vont parler de médecine, la mère et la benjamine d'art. Henry, lui, redoutera le moment où on s'intéressera à lui. Sa mère s'inquiétera de tout à haute voix, son père trouvera le moyen de placer l'expression « à la dérive », David lui rappellera qu'il a près de trente ans et Muriel lui conseillera de s'impliquer pour de vrai – alors que ses parents lui paient encore ses factures de téléphone.

Henry quitte l'autoroute et sent le vent s'engouffrer par la fenêtre ouverte pour lui siffler dans les oreilles. Il traverse le centre-ville et entend le tonnerre gronder sous son crâne. L'électricité statique synonyme de tension.

Il sait qu'il est en retard. Pour changer. Cette mauvaise habitude est d'ailleurs à l'origine de bien des conflits. Il a d'abord pensé que c'était une forme de négligence de sa part avant de comprendre qu'il s'agissait plutôt d'un curieux instinct de survie, une procrastination intentionnelle quoique inconsciente, un report de l'inévitable et pénible nécessité de se montrer. De s'asseoir tout seul sur le banc, cerné de chaque côté de la table par ses parents, son frère et sa sœur face à lui, tel un accusé lors d'un procès.

Henry est donc en retard. Au moment où son père ouvre la porte, il se prépare à un reproche moralisateur accompagné de sourcils froncés, à une remarque acerbe sur les autres invités arrivés cinq minutes en avance, comme d'habitude…

Mais son père se contente de sourire.

— Ah, te voilà ! s'exclame-t-il d'un ton chaleureux, le regard brillant… et embrumé.

Tout compte fait, ce dîner chez les Strauss s'annonce inédit.

— Regardez qui est là ! s'écrie son père en conduisant le cadet de la famille dans le bureau.

— Ça fait un bail, dit David en lui serrant la main.

Ils ont beau habiter dans la même ville – sur la même ligne de métro, nom d'un chien ! –, la dernière fois que Henry a vu son frère, c'était chez ses parents, le premier soir de Hanouka.

— Henry !

Une tornade de boucles noires… Muriel se jette à son cou. Elle colle sur sa joue une trace de rouge à lèvres corail qu'il essuiera plus tard devant la glace du couloir.

Entre le bureau et la salle à manger, personne ne critique la longueur de ses cheveux, toujours un peu trop longs, ni le pull qu'il porte – bien qu'effiloché, c'est l'habit le plus confortable de sa garde-robe.

Personne ne lui dit qu'il est trop maigre, qu'il devrait se mettre plus souvent au soleil ou qu'il a l'air fatigué, commentaires qui précèdent d'ordinaire une pluie de sarcasmes sur le fait que ça ne doit pas être bien difficile de tenir une librairie à Brooklyn.

Sa mère sort de la cuisine en ôtant ses maniques. Elle lui prend le visage entre les mains et lui annonce d'un ton ravi qu'elle se réjouit de sa présence. Il la croit. Ils s'installent tous à table.

— À la famille ! dit son père en levant son verre. À nos retrouvailles !

Henry a l'impression de vivre une autre version de sa vie – ni future ni passée, mais parallèle. Une version où sa sœur l'admire, où son frère ne le méprise pas, où ses parents sont fiers de lui et tous les jugements, partis en fumée. Il n'avait pas conscience de cette culpabilité qui le rongeait jusqu'au plus profond de son être. Déchargé de ce poids, il se sent à la fois étourdi et plus léger… euphorique, en somme.

Personne ne mentionne Tabitha ni même l'échec de sa demande en mariage. Et pourtant, ils sont au courant de leur rupture, matérialisée par cette chaise vide que personne ne cherche à faire passer pour une tradition familiale.

Le mois dernier, au téléphone, quand Henry a parlé à David de la bague de fiançailles, son aîné a demandé d'un ton distrait s'il s'attendait à un « oui ». Muriel n'appréciait pas plus Tabitha que ses précédentes conquêtes. Non pas qu'elles fussent trop bien pour lui, même si elle le pensait, mais elle les trouvait tout simplement « ennuyeuses », à l'image de son frère libraire.

« Les chaînes du câble », voilà comment elle les surnommait parfois. Plus intéressantes à regarder qu'un mur en train de sécher, mais presque aussi fades que des rediffusions. L'exception qui confirme la règle ? Robbie. Probablement à cause du scandale que la benjamine imaginait si Henry l'avait un jour présenté à leurs parents. Muriel est la seule à savoir qu'il a été plus qu'un ami. C'est l'unique secret qu'elle soit jamais parvenue à garder.

Le dîner est extrêmement troublant : David se montre chaleureux et curieux. Muriel, attentive et aimable. Son père boit ses paroles et semble sincèrement intéressé. Sa mère déclare qu'elle est fière.

— De quoi ? s'étonne Henry, franchement perplexe.

Elle éclate de rire comme si c'était une question absurde.

— De toi.

Cette absence de jugement le perturbe au point de le plonger dans un vertige existentiel.

Au moment où il raconte sa rencontre avec le doyen, il attend que David souligne son manque de qualifications évident, que son père soupçonne un piège quelconque. Sa mère restera muette tandis que sa sœur explosera. Elle s'exclamera qu'il ne s'est pas réorienté pour rien et exigera de savoir à quoi ça rime d'y retourner ventre à terre…

Mais rien de ce qu'il imaginait ne se produit.

— Bien, répond son père.

— Ils pourraient s'estimer heureux de t'avoir, ajoute sa mère.

— Tu ferais un bon prof, renchérit David.

Muriel est la seule à manifester son désaccord.

— Tu n'as jamais été heureux là-bas…

Mais ses paroles ne trahissent aucun jugement, juste un farouche instinct protecteur.

Après le dîner, chacun se retire dans son coin : sa mère dans la cuisine, son père et son frère dans le bureau, sa sœur dans le jardin pour observer les étoiles et se connecter avec ses racines – autrement dit, se défoncer. Henry, lui, rejoint sa mère dans la cuisine pour aider à la vaisselle.

— Je nettoie, tu essuies, décrète-t-elle.

Elle lui donne un torchon et ils trouvent leur rythme. Puis elle s'éclaircit la voix.

— Je suis désolée pour Tabitha, confie-t-elle à voix basse, comme si elle savait le sujet tabou. Je suis désolée aussi que tu aies perdu autant de temps avec elle.

— Ce n'était pas une perte de temps, réplique-t-il, même s'il partage cette impression.

Sa mère a les yeux qui brillent et il se demande si c'est ce givre étrange ou des larmes d'affection maternelle qui poignent.

— J'aimerais tellement que tu sois heureux, poursuit-elle en rinçant une assiette. Tu le mérites. Tu es fort, intelligent et brillant.

— Ça reste à prouver, répond Henry en s'emparant du plat qu'elle lui tend. J'ai encore l'impression de décevoir tout le monde.

— Ne dis pas ça, proteste sa mère, l'air sincèrement blessé. (Elle pose la main sur sa joue). Je t'aime, Henry, tel que tu es. (Elle lui reprend l'assiette.) Je vais terminer. Va chercher ta sœur.

Il sait où la trouver. Il sort sur la terrasse arrière et voit Muriel assise sur la balancelle en train de fumer un joint, le regard fixé sur les arbres à l'horizon. Elle adopte toujours cette pose pensive, comme si elle attendait que quelqu'un la prenne en photo – ce qu'il a fait, à l'occasion, mais le résultat paraissait trop figé, trop cadré. Il n'y a que sa cadette pour donner à un cliché volé l'apparence d'une mise en scène.

À son approche, les planches grincent à peine sous ses pieds. Sa sœur sourit.

— Salut, Henry… dit-elle sans quitter les arbres des yeux.

— Comment tu as deviné ? demande-t-il avant de s'asseoir à ses côtés.

— C'est toi qui as le pas le plus léger, répond-elle en lui tendant le joint.

Henry aspire une longue bouffée et retient la fumée dans sa bouche jusqu'à la sentir lui monter à la tête. Un trouble furtif, un bourdonnement. Ils se passent le joint en observant leurs parents par la fenêtre. Enfin, leurs parents et David, qui suit leur père en copiant le moindre de ses gestes.

— C'est flippant, marmonne Muriel.

— On dirait un clone.

Sa sœur glousse avant de demander :

— Pourquoi on ne se voit pas plus souvent ?

— Tu es occupée, répond-il.

C'est plus gentil que de lui rappeler qu'ils ne s'entendent pas vraiment.

— J'aurai toujours du temps pour toi, réplique-t-elle, la tête posée sur son épaule.

Ils fument en silence jusqu'à arriver au filtre. C'est à ce moment-là que leur mère les appelle pour le dessert. Quand Henry se lève, la tête lui tourne agréablement.

— Une pastille ? propose Muriel en lui tendant une boîte en fer.

Il l'ouvre pour découvrir un tas de petits comprimés roses. Les fameux parapluies. Le cadet des Strauss se remémore la pluie battante et l'inconnu à ses côtés, totalement sec. Il referme l'étui d'un geste brusque.

— Non, merci…

Ils rentrent prendre le dessert et passent l'heure suivante à parler de tout et de rien. La soirée est douce, plaisante à l'excès, idéalement dépourvue de remarques sarcastiques, de querelles mesquines et de désaccords tacites. Henry a l'impression de continuer à retenir sa respiration pour s'accrocher à l'effet planant, les poumons à l'agonie mais le cœur ravi. Après avoir posé sa tasse de café, il se lève.

— Je vais vous laisser.

— Tu pourrais rester, propose sa mère.

Pour la première fois en dix ans, il est à deux doigts d'accepter. Il aurait plaisir à se réveiller au cœur de cette chaleur, cette harmonie, ce sentiment d'appartenance à une famille. Mais la soirée était trop parfaite. Il a l'impression de marcher sur le fil entre une douce exaltation et une nuit étalé sur le sol de la salle de bain. Or il ne veut pas perdre l'équilibre.

— Il faut vraiment que je rentre. La librairie ouvre à 10 heures.

— Tu travailles tellement dur.

Voilà une phrase que sa mère n'avait encore jamais prononcée. David lui étreint l'épaule et plante un regard couvert de ce merveilleux voile dans celui de son petit frère.

— Je t'aime, Henry. Je suis content que tout se passe bien pour toi.

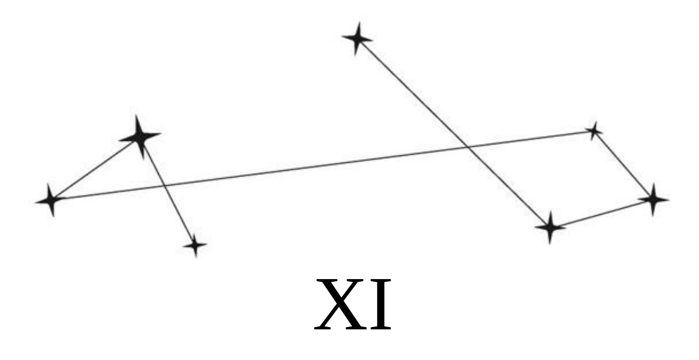
— Donne de tes nouvelles, ajoute Muriel en l'enlaçant par la taille.

Son père le raccompagne jusqu'à sa voiture. Alors que son fils lui tend la main, il le serre dans ses bras.

— Je suis fier de toi, fiston.

Henry a presque envie de lui demander pourquoi, de le provoquer, de tester les limites de ce sort, de pousser son père à trébucher, mais il ne peut s'y résoudre. D'accord, ce n'est pas réel, pas au sens strict du terme, mais il s'en moque.

Ça n'en est pas moins agréable.



XI

New York
18 mars 2014

Des rires fusent depuis la High Line.

Construit le long d'une voie ferrée désaffectée, le parc suspendu s'étend sur le côté ouest de Manhattan de la 30e à la 12e rue. En temps normal, c'est un endroit agréable ponctué de stands où se restaurer et de jardins, de tunnels et de bancs, de chemins sinueux et de vues panoramiques sur la ville.

Aujourd'hui, changement de décor. L'Artifact a englouti une portion de la voie ferrée pour la transformer en aire de jeux colorée, lumineuse et onirique. Un univers de fantaisie et de magie en trois dimensions.

À l'entrée, une bénévole leur remet une série d'élastiques de couleurs à porter au poignet. Un arc-en-ciel dont chaque nuance donne accès à une installation.

— Celui-ci vous permettra d'entrer dans le Ciel, indique-t-elle, comme si les œuvres d'art étaient les attractions d'une fête foraine. Celui-là, dans la Voix. Celui-là, dans la Mémoire…

Un grand sourire s'épanouit sur les lèvres de la bénévole et ses yeux d'un bleu laiteux ne quittent pas Henry. Mais à mesure que les nouveaux venus parcourent le carnaval d'expositions gratuites, c'est Addie que tous les artistes remarquent. Si lui est un soleil, elle est une comète scintillante qui attire les regards telles des étoiles filantes dans son sillage.

Non loin, un homme sculpte des morceaux de barbe à papa comme si c'étaient des ballons, puis distribue ses œuvres d'art comestibles. Certaines sont identifiables – ici un chien, là une girafe ou un dragon –, d'autres abstraites – ici un coucher de soleil, là un rêve ou l'évocation du spleen. Pour Henry, elles sentent toutes le sucre, comme Addie quand elle l'embrasse.

Le bracelet vert leur donne accès à la Mémoire, une sorte de kaléidoscope tridimensionnel en verre multicolore qui s'élève de partout à la fois et tourne autour d'eux à chaque pas. Ils s'accrochent l'un à l'autre pendant que le monde s'incline, se redresse, puis s'incline à nouveau. Jamais elle ne l'admettra, mais Addie est sûrement aussi ravie que Henry d'en sortir.

L'art se répand jusque dans l'espace libre entre les installations. Un champ de tournesols métalliques. Une mare de crayons fondus. Un voile d'eau fin comme du papier qui ne laisse derrière lui que de la buée sur les lunettes de Henry et un éclat irisé sur la peau d'Addie.

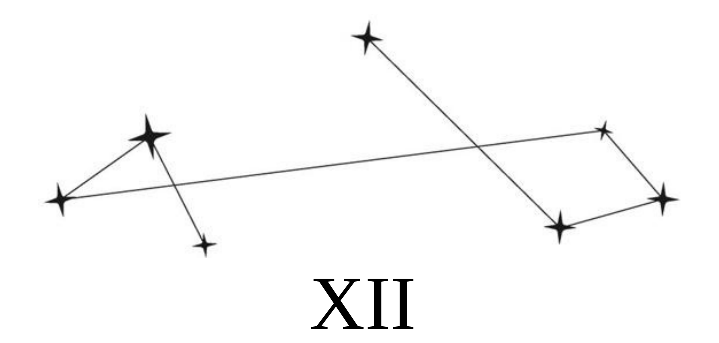
Le Ciel s'est établi à l'intérieur d'un tunnel. Réalisée par un artiste travaillant sur la lumière, l'œuvre consiste en une série d'espaces imbriqués. De l'extérieur, ils ne ressemblent pas à grand-chose. Les cadres de bois forment une structure nue, un simple assemblement de montants et de clous mais, à l'intérieur… À l'intérieur, ils composent un univers à part entière.

Les deux visiteurs avancent main dans la main pour ne pas se perdre. Le premier espace est éblouissant, le deuxième si sombre que le monde semble disparaître. Prise d'un frisson, Addie se rapproche de Henry en lui agrippant le bras. La salle suivante, pâle et brumeuse, évoque l'intérieur d'un nuage. Dans celle d'après, des filaments aussi fins qu'une ondée montent et descendent de tous côtés. Henry passe la main à travers les gouttelettes argentées, qui tintent comme des carillons.

La dernière pièce est remplie d'étoiles. Dans cette chambre noire identique à la précédente, un millier de minuscules lumières percent l'obscurité, traçant une Voie lactée à portée de main – une majesté de constellations. Même dans la pénombre, Henry voit naître sur le visage émerveillé d'Addie l'esquisse d'un sourire.

— Trois cents ans… chuchote-t-elle. Trois cents ans et on peut encore faire des découvertes.

À peine sont-ils ressortis, aveuglés par la lumière de l’après-midi, qu’elle le tire en avant, loin du Ciel, vers l’installation suivante, la porte suivante, impatiente de lever le voile sur ce qui se cache derrière.



XII

New York
19 septembre 2013

Pour une fois, Henry est en avance.

C'est toujours mieux que d'être en retard, se dit-il. Mais il ne tient pas non plus à être trop en avance, parce que ce serait pire, encore plus déroutant et… il faut qu'il arrête de se prendre la tête.

Après avoir épousseté sa chemise et s'être recoiffé dans la vitre d'une voiture, il finit par entrer.

Lumineuse et animée, la taquería consiste en une caverne de béton munie de fenêtres de garage, avec un food-truck garé dans un coin. Henry a beau être en avance, Vanessa est déjà là.

Elle a échangé son tablier de barista contre une robe à motifs et un legging. Ses cheveux blonds, qu'il a toujours vus attachés, tombent en mèches ondulées autour de son visage, qui se fend d'un sourire à la vue du libraire.

— Je suis contente que tu m'aies appelée.

— Moi aussi, répond-il en lui rendant son sourire.

Ils notent leur commande sur une feuille de papier à l'aide de ces petits crayons que Henry n'a pas vus depuis le jour où il a joué au mini-golf, à l'âge de dix ans. Alors qu'elle désigne les tacos sur la carte et qu'il prend note, leurs doigts se frôlent. Leurs mains se rencontrent de nouveau au-dessus des chips

tandis que leurs jambes s'effleurent sous la table métallique. Inlassablement, Henry ressent comme un petit électrochoc.

Pour une fois, il n'hésite pas à chaque phrase, ne se reproche pas le moindre geste, ne cherche pas à dire ce qu'on attend de lui – inutile de trouver les bons mots quand les mauvais n'existent pas. Il n'a pas à mentir, à faire d'efforts, à être quelqu'un d'autre que lui-même, car ce qu'il est suffit à son interlocutrice. Il est assez aux yeux de la jeune fille.

Le dîner est délicieux, mais l'endroit bruyant. Les voix résonnent sous le haut plafond. Henry grimace en entendant crisser une chaise sur le sol en béton.

— Désolé… s'excuse-t-il. Ce n'est pas très chic, comme endroit.

C'est lui qui a choisi l'adresse. Ils auraient peut-être dû se contenter d'un verre. Le problème, c'est qu'à New York, boire coûte deux fois plus cher que manger. Or il peut à peine se permettre un repas avec son salaire de libraire.

— Ne t'inquiète pas, le rassure-t-elle en remuant une agua fresca à l'aide d'une paille. Je bosse dans un café.

— Au moins, toi, tu touches des pourboires.

— Quoi ? feint de s'étonner Vanessa. Ne me dis pas que les libraires n'en reçoivent jamais ?

— Eh non…

— Même pas quand tu conseilles un bon bouquin ?

Il secoue la tête.

— C'est un scandale, décrète-t-elle. Tu devrais poser un bocal sur le comptoir.

— Que dirait l'étiquette ? demande-t-il en pianotant sur la table. « Les livres sont la nourriture de l'esprit. Les pourboires, celle du chat » ?

Vanessa éclate d'un rire cristallin.

— Tu es à mourir de rire.

— Tu trouves ?

Elle lui tire la langue avant de répliquer :

— Tu vas à la pêche aux compliments ?

— Non, non… Simple curiosité. Qu'est-ce que tu vois en moi ?

Le sourire de Vanessa se fait soudain timide.

— Tu es… Bon, ça va te paraître un peu ridicule, mais… tu corresponds exactement à ce que je cherchais.

— À savoir ?

Si elle avait répondu « naturel, sensible, attentionné », il aurait pu la croire. Mais non. Elle emploie des mots comme « extraverti, amusant, ambitieux ». Plus elle parle de lui, plus le frimas dans ses yeux s'épaissit et s'étend jusqu'à ce que Henry peine à distinguer ses iris. Il se demande d'ailleurs comment elle arrive à le voir – sauf qu'elle ne le voit plus.

C'est justement le principe.

+ + +

Une semaine plus tard, Henry, Bea et Robbie se retrouvent au *Merchant*, devant trois bières et une barquette de frites.

— Comment va Vanessa ? demande l'étudiante tandis que le comédien ne quitte pas son verre des yeux.

— Bien, répond Henry.

C'est la vérité. Lui aussi. Ils vont bien tous les deux.

— Tu la vois souvent, en ce moment.

— C'est toi qui m'as conseillé de me sortir Tabitha de la tête, lui rappelle-t-il, sans comprendre où elle veut en venir.

— Je sais, je sais, reconnaît-elle en levant les mains.

— Tu sais comment ça se passe, une relation, au début. Vanessa est…

— Une copie conforme, marmonne Robbie.

— Tu peux répéter ? s'énerve Henry. Parle plus fort. Je sais qu'on t'a appris à projeter la voix.

Le comédien, un air de chien battu sur le visage, boit une longue gorgée de bière.

— Je dis juste que c'est une copie conforme de Tabitha. Squelettique, blonde…

— Et de sexe féminin ?

Depuis longtemps, c'est un sujet sensible entre eux – le fait que Henry ne soit pas strictement homo, mais attiré par une personne plutôt que par son sexe

ou son genre. Robbie fait la moue sans pour autant s'excuser.

— En plus, ajoute le libraire, ce n'est pas moi qui ai dragué Vanessa. C'est elle qui m'a choisi. Elle m'aime bien.

— Et toi, tu l'aimes bien ? s'enquiert Bea.

— Bien sûr, répond-il un peu trop vite.

C'est la vérité. Le fait qu'elle l'aime bien, lui (enfin, le Henry qu'elle voit), ça compte aussi. Après tout, il doit bien exister un diagramme de Venn entre ces deux versions de lui, un endroit où elles se chevauchent pour former une zone dans laquelle il est à peu près certain de se trouver. Il ne se sert pas vraiment d'elle, si ? En tout cas, il n'est pas le seul à se conduire de façon superficielle – elle aussi se sert de lui, en peignant quelqu'un d'autre sur la toile de sa vie. Et si c'est réciproque, eh bien, ce n'est pas la faute de Henry… si ?

— On voudrait juste que tu sois heureux, reprend Bea. Après tout ce qui s'est passé… Prends ton temps, d'accord ?

Pour une fois, ce n'est pas lui qui doit ralentir. À son réveil ce matin-là, le libraire a trouvé sur le comptoir de la cuisine des pancakes aux pépites de chocolat et un verre de jus d'orange. Sur le petit mot posé à côté de l'assiette, un cœur signé d'un « V ». La barista est restée dormir les trois dernières nuits et, chaque fois, elle a laissé quelque chose chez lui : un chemisier, une paire de chaussures, une brosse à dents sur le bord du lavabo.

Bea et Robbie le dévisagent de leurs yeux voilés par un brouillard pastel. Henry sait qu'ils tiennent à lui, qu'ils l'aiment et ne désirent que son bien. Ils n'ont désormais plus le choix, grâce au pacte qu'il a scellé.

— Ne vous inquiétez pas, répond-il en buvant sa bière. Je vais y aller mollo.

+ + +

— Henry…

À moitié endormi, il sent glisser le long de son dos un des ongles vernis de Vanessa. Une faible lumière grise filtre par la fenêtre.

— Hmm ? fait-il en roulant sur le côté.

Elle a la tête posée sur sa main, ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller. Il se demande depuis combien de temps elle se tient penchée sur lui, à guetter son

réveil.

— J’ai quelque chose à te dire, confesse-t-elle.

Elle le fixe de ses yeux nébuleux. Il redoute maintenant cet éclat laiteux, cette pâle fumée qui le poursuit de visage en visage.

— Que se passe-t-il ? s’enquiert-il en se hissant sur un coude. Un problème ?

— Non… C’est juste que… ajoute-t-elle, tout sourire. Je t’aime.

Le pire, c’est qu’elle paraît sincère.

— Tu n’es pas obligé de le dire à ton tour, continue-t-elle. Je sais que c’est un peu rapide. Mais je tenais à ce que tu le saches.

Elle se blottit contre lui.

— Tu es sûre ? Je veux dire, ça ne fait qu’une semaine…

— Et alors ? Quand on sait, on sait. Et moi, je sais.

La gorge nouée, Henry l’embrasse sur la tempe.

— Je vais prendre une douche.

Il reste sous l’eau chaude le plus longtemps possible en se demandant comment répondre, comment la convaincre que ce n’est pas de l’amour, mais de l’obsession. Ce qui n’est pas tout à fait vrai non plus. Il a conclu un pacte dont il a choisi les termes. Et il a obtenu ce qu’il désirait le plus au monde. Pas vrai ?

Après avoir coupé l’eau, il enroule une serviette autour de sa taille. Mais voilà qu’il décèle une odeur de brûlé. Pas le parfum d’une bougie qu’on vient d’éteindre ni un liquide qui bout dans une casserole, mais l’odeur d’objets carbonisés qui ne sont pas censés prendre feu.

Henry fait irruption dans le couloir et découvre Vanessa dans la cuisine, devant le comptoir, une boîte d’allumettes à la main. Le carton des affaires de Tabitha se consume dans l’évier.

— Mais qu’est-ce que tu fabriques ? dit-il, incrédule.

— Tu t’accroches au passé, répond-elle en grattant une nouvelle allumette avant de la jeter dans le carton. Au sens propre du terme. Tu gardes cette boîte depuis qu’on est ensemble.

— Ça ne fait qu’une semaine ! s’écrie-t-il, mais elle s’obstine.

— Tu mérites mieux. Tu mérites d’être heureux, de vivre dans le présent. Crois-moi, ça va te faire du bien. Ça va te permettre de tourner la page. Ça va…

Il lui arrache les allumettes des mains et la pousse sur le côté pour ouvrir le robinet. En atterrissant sur le carton, l'eau grésille et éteint les flammes dans un panache de fumée.

— Vanessa… déclare-t-il, les dents serrées. Je veux que tu partes.

— Que je rentre chez moi, tu veux dire ?

— Que tu partes, point final.

— Henry… proteste-t-elle, une main posée sur son bras. J'ai fait quelque chose de mal ?

Il pourrait lui montrer les affaires calcinées dans l'évier de la cuisine, souligner le fait que leur histoire va beaucoup trop vite ou lui dire la vérité : le garçon qu'elle voit quand elle le regarde, ce n'est pas lui, Henry, seulement le fruit de son imagination. Mais il se contente de répondre :

— Ce n'est pas toi, c'est moi.

— Non, ne dis pas ça, réplique-t-elle, le visage mouillé de larmes.

— J'ai besoin d'un peu de temps, d'accord ?

— Je suis désolée… sanglote-t-elle, cramponnée à lui. Je te demande pardon. Je t'aime.

Elle a les bras serrés autour de sa taille, la tête nichée sous son épaule. À ce moment-là, il songe qu'il va devoir la détacher de force.

— Vanessa, lâche-moi, dit-il en la repoussant gentiment.

Elle a l'air bouleversée, anéantie. Comme il se sentait lui-même le soir où il a conclu son pacte avec le diable. Il a le cœur brisé à l'idée qu'elle parte en se sentant aussi perdue, aussi seule que lui.

— Je tiens à toi, affirme-t-il, les mains posées sur ses épaules. Sincèrement.

Le visage de la barista s'éclaire, juste un peu, comme une plante flétrie qu'on vient d'arroser.

— Alors tu n'es pas fâché ?

Bien sûr que si.

— Non, je ne suis pas fâché.

Elle enfouit sa tête dans son torse et il lui caresse les cheveux.

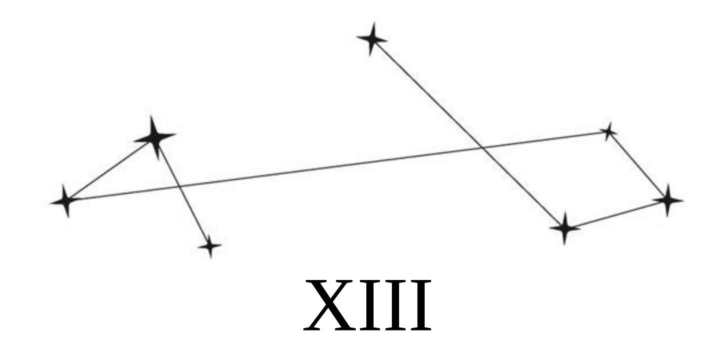
— Tu tiens à moi.

— Oui… répond-il en se dégageant pour la seconde fois de son étreinte. Je t’appellerai. C’est promis.

— Promis ? répète-t-elle tandis qu’il l’aide à rassembler ses affaires.

— Oui, promis.

Il la conduit jusqu’à l’entrée et la quitte sur le palier. Une fois la porte fermée, Henry s’adosse sur le battant tandis que le détecteur de fumée se déclenche enfin et se met à hurler.



XIII

New York
23 octobre 2013

— Soirée ciné !

Robbie se jette sur le canapé de Henry telle une étoile de mer, ses longs membres étalés sur le dossier et les accoudoirs. Les yeux au ciel, Bea le pousse sans ménagement.

— Fais de la place.

Henry sort un sachet de pop-corn du micro-ondes et le fait rebondir d'une main à l'autre pour ne pas se brûler, avant de verser le contenu dans un saladier.

— Qu'est-ce qu'on regarde ? demande-t-il en passant devant le comptoir.

— *Shining*.

Il pousse un grognement. Il n'a jamais beaucoup aimé les films d'horreur, mais Robbie adore avoir une raison de hurler. Il considère ça comme un autre type de performance. En plus, pas le choix : cette semaine, c'est lui qui choisit.

— C'est Halloween ! se défend le comédien.

— On est le 23, réplique le libraire.

Mais Robbie traite les fêtes comme les anniversaires. Pour lui, ce ne sont pas des jours précis, mais des semaines, parfois même des saisons entières.

— Annonce des costumes ! lance Bea.

Se déguiser, pour Henry, c'est comme regarder des dessins animés : une activité qu'on apprécie enfant, avant de traverser la zone d'ombre de

l’adolescence pour passer le cap emblématique de la vingtaine. Alors, comme par miracle, le déguisement revient dans le domaine de l’authentique, du nostalgique. Une source d’émerveillement. Robbie prend la pose sur le canapé et déclare :

— Ziggy Stardust.

Logique, car il a passé ces dernières années à travailler sur diverses incarnations de Bowie. Au dernier Halloween, il était le Thin White Duke.

Bea annonce qu’elle se déguisera en Roberts, le terrible pirate de *Princess Bride* – toute ressemblance avec des individus existant ou ayant existé est purement fortuite… ou pas.

Robbie s’empare d’un appareil photo sur la table basse, un vieux Nikon qui sert de presse-papiers. La tête penchée en arrière, il cadre l’hôte d’un soir à travers le viseur à l’envers.

— Et toi ? lui demande-t-il.

Henry a toujours adoré Halloween – pas pour le côté effrayant, mais pour le plaisir de se métamorphoser en quelqu’un d’autre. D’après Robbie, il aurait dû devenir comédien, ce qui lui aurait permis de se déguiser toute l’année, mais l’idée de passer sa vie sur scène lui donne la nausée. Il a déjà été Freddie Mercury, le Chapelier fou, Tuxedo Mask et le Joker.

Mais, ces temps-ci, il a déjà l’impression d’être quelqu’un d’autre.

— Moi, je suis déjà déguisé, répond-il en désignant son incontournable jean noir et sa chemise cintrée. Je vous laisse deviner…

— Peter Parker ? hasarde l’étudiante.

— Un libraire ?

— Harry Potter en pleine crise de la vingtaine ?

Henry secoue la tête en riant. Le regard de Bea se fait soupçonneux.

— Tu n’as pas encore choisi, c’est ça ?

— Non, admet-il. Mais je vais bientôt me décider.

Robbie continue de jouer avec l’appareil. Il le retourne, vise et prend une photo. S’ensuit un clic creux. Il n’y a pas de pellicule. Bea le lui arrache des mains.

— Tu devrais prendre plus de photos, dit-elle à leur hôte. Tu es vraiment doué.

Est-elle seulement sincère ? Il hausse les épaules.

— Peut-être dans une autre vie, répond-il avant de tendre une bière à chacun.

— Il n'est pas trop tard, tu sais, réplique-t-elle. Tu pourrais t'y remettre.

Sans doute… Mais s'il s'y remettait maintenant, les photos existeraient-elles par elles-mêmes ? Seraient-elles jugées selon des critères objectifs ? Ou prolongeraient-elles son souhait ? Les autres verraient-ils la photo qu'ils désirent voir au lieu de celle qu'il a prise ? Et, dans ce cas, pourrait-il leur faire confiance ?

Le film commence. Les trois amis se serrent les uns contre les autres sur le canapé. Robbie insiste pour éteindre toutes les lumières. Ils l'obligent à laisser le saladier de pop-corn sur la table pour éviter qu'il le renverse à la première scène effrayante – leur hôte ne tient pas à faire le ménage après leur départ. Henry passe l'heure suivante à se couvrir les yeux des mains chaque fois que la musique se fait menaçante.

Au moment où le petit garçon parcourt le couloir sur son tricycle, Bea marmonne « non, non, non ». Attiré par l'inquiétant spectacle, Robbie se penche en avant tandis que Henry enfouit son visage dans l'épaule du comédien. Lorsque les jumelles apparaissent, main dans la main, c'est à ce dernier d'agripper le genou de son ami.

Une fois la scène passée, une fois le calme revenu à l'écran, il garde la main posée sur la cuisse de son ex. On dirait une tasse cassée qui se recolle : les morceaux s'assemblent parfaitement – mais qui voudrait d'une tasse recollée ?

Henry s'empare du saladier vide et se dirige vers la cuisine. Robbie passe la jambe par-dessus le dossier du canapé.

— Je vais t'aider.

— C'est du pop-corn, répond-il avant de longer le comptoir. (Il déchire l'emballage de plastique et secoue le sachet.) À mon avis, il suffit de le mettre au micro-ondes et d'appuyer sur le bouton, ironise-t-il.

— Tu le laisses toujours trop longtemps, réplique le comédien, juste derrière lui.

Henry dépose le sachet dans le micro-ondes et referme la porte. Puis il appuie sur « Démarrer » avant de se retourner vers son ami.

— Depuis quand tu es un spécialiste du pop…

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que la bouche de Robbie est déjà sur la sienne. Surpris par ce baiser inattendu, Henry suffoque presque, mais l'autre garçon ne se détache pas. Il le presse contre le comptoir, hanches contre hanches, et lui caresse la mâchoire tandis que le baiser se fait plus fougueux.

C'est mieux que toutes les autres nuits. Mieux que l'attention d'une centaine d'inconnus. C'est la différence entre une chambre d'hôtel et son chez-soi.

Henry sent Robbie bander contre lui, tout son être se consumer de désir. Il serait si facile de retomber dans ce schéma, de replonger dans la chaleur familière des baisers du comédien, de son corps, de profiter du réconfort de la réalité.

Mais c'est là tout le problème. Leur amour était bien réel. Leur relation l'était aussi. Seulement, comme tout dans la vie de Henry, elle s'est terminée, soldée par un échec.

Il met fin au baiser au moment où les premiers grains commencent à éclater.

— Ça fait des semaines que j'attendais ça, chuchote Robbie, les joues rouges et le regard fiévreux.

Mais ses yeux ne sont pas limpides. Un brouillard y serpente qui trouble le bleu vif.

Après avoir poussé un profond soupir, Henry se pince l'arête du nez sous ses lunettes. Pendant que le pop-corn crépite, il entraîne le comédien dans le couloir, loin de Bea et de la musique inquiétante. Croyant à une invitation, Robbie s'avance de nouveau vers lui, mais Henry lève la main en guise d'avertissement.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Si, rétorque l'autre garçon. Je t'aime. Je t'ai toujours aimé.

Sa déclaration paraît si sincère, si réelle, que Henry doit fermer les yeux pour se concentrer.

— Dans ce cas, pourquoi avoir rompu ?

— Quoi ? Je ne sais pas. Tu étais différent, on n'allait pas ensemble.

— Comment ça ? insiste le libraire.

— Tu ne savais pas ce que tu voulais.

— C’est toi que je voulais. Toi et ton bonheur.

— Tu ne peux pas vivre uniquement pour l’autre, réplique Robbie. Il faut que tu sois quelqu’un, toi aussi. Tu dois savoir qui tu es. Et, à l’époque, tu l’ignorais. Maintenant, tu l’as découvert.

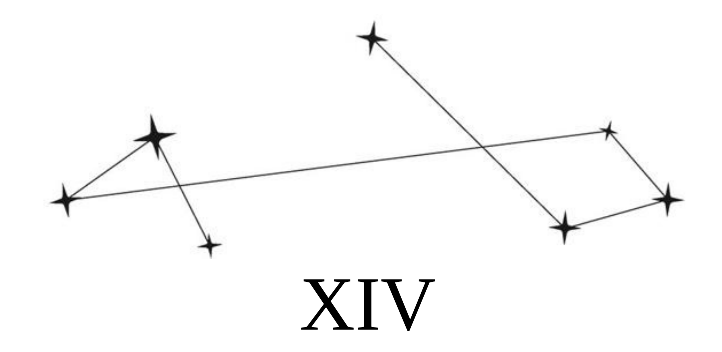
C’est justement le problème : il l’ignore encore. Henry n’a aucune idée de son identité et plus personne ne peut l’aider. Il se sent perdu. Mais se remettre avec son ex, c’est la seule voie qu’il n’empruntera pas.

Robbie et lui étaient amis avant de commencer à sortir ensemble. Ils le sont redevenus pendant les années qui ont suivi leur rupture, alors que Henry était toujours amoureux de lui. La situation est à présent inversée et c’est au tour du comédien de trouver un moyen d’avancer, de passer de l’amour à l’amitié, comme l’a fait le libraire avant lui.

— Il est prêt, ce pop-corn, oui ou non ? s’écrie Bea.

Une odeur de roussi s’échappe du micro-ondes. Henry plante sur place le comédien pour retourner dans la cuisine, appuie sur le bouton « Arrêt » et sort le sachet du four.

Trop tard. Le pop-corn est irrémédiablement brûlé.



XIV

New York
14 novembre 2013

Heureusement que Brooklyn regorge de cafés.

Henry n’est pas retourné au *Roast* depuis le fameux « Grand Incendie de 2013 », comme Robbie surnomme – un peu trop gaiement – l’incident avec Vanessa. Une fois devant le comptoir, il commande un café *latte* à un vendeur très sympathique du nom de Patrick, – par bonheur hétéro –, qui le regarde avec des yeux troubles, certes, mais ne semble voir en lui qu’un client idéal, aimable, concis et…

— Henry ?

Son estomac se noue. Il connaît cette douce voix aiguë et sa façon de prononcer chaque lettre de son prénom. Il se revoit, ce soir-là, un genou à terre comme un idiot, en train d’essuyer un refus.

« Tu es génial. Vraiment. Mais tu n’es pas… »

Il se retourne et la voilà.

— Tabitha.

Ses cheveux ont légèrement poussé. Sa frange est devenue une grande mèche blonde sur son front, une boucle sur sa joue. Elle se tient avec la grâce naturelle d’une danseuse entre deux mouvements. Il ne l’a pas revue depuis ce soir-là. Il avait réussi, jusqu’à présent, à l’éviter, à éviter ce moment. Il voudrait reculer, s’écarter le plus possible, mais ses jambes refusent de bouger.

Tabitha lui lance un sourire éclatant et chaleureux. Il se rappelle avoir été épris de ce sourire, à l’époque où il se sentait le roi du monde dès qu’il arrivait à la dérider. Or voilà qu’elle le lui offre, spontanément, sous ses yeux embrumés.

— Tu m’as manqué, confie-t-elle. Tu m’as tellement manqué.

— Toi aussi, tu m’as manqué, répond-il, car c’est la vérité.

Deux années de vie commune ont laissé place à une vie solitaire, où il y aura toujours un vide en forme de Tabitha.

— J’avais rassemblé tes affaires dans un carton, mais j’ai été victime d’un incendie.

— Oh mon Dieu ! s’exclame-t-elle, une main posée sur son bras. Tu vas bien ? Il y a eu des blessés ?

— Non, non… la rassure-t-il en secouant la tête au souvenir de la folie de Vanessa. Le feu a été… maîtrisé.

— Ah, tant mieux, fait Tabitha, qui s’est rapprochée de lui.

De près, elle sent le lilas. Ce parfum a mis une semaine à quitter ses draps et une de plus à disparaître des coussins du canapé et des serviettes de toilette. Elle est si proche de lui qu’il serait facile de se pencher vers elle, de céder à cette dangereuse gravité qui l’a déjà entraîné vers Robbie, cette attraction familière de l’être aimé, perdu, puis retrouvé.

Mais ce n’est pas la réalité. Non, ni de près ni de loin.

— Tabitha, dit-il en la repoussant légèrement. C’est toi qui as rompu.

— Non… Je n’étais pas prête à franchir le pas. Mais je n’ai jamais voulu la fin de notre histoire. Je t’aime, Henry.

Malgré tout, il hésite, car il la croit. Ou, du moins, il pense qu’elle y croit, ce qui est pire encore et ne rend pas la situation plus réelle pour autant.

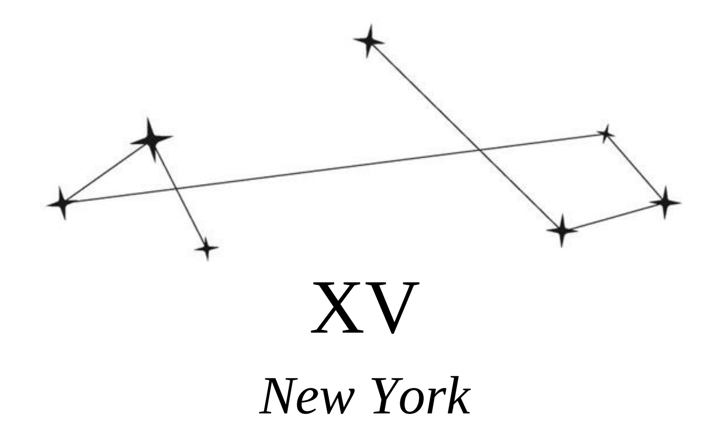
— On ne pourrait pas réessayer ? demande-t-elle.

La gorge serrée, Henry fait non de la tête.

Il aimerait bien savoir ce qu’elle voit, pour comprendre le fossé entre celui qu’il était et celui qu’elle voulait qu’il soit. Mais il s’abstient de lui poser la question. Car, finalement, peu importe.

Le brouillard tournoie dans le regard de Tabitha. Quel que soit le garçon qu’elle voit, ce n’est pas lui, Henry. Ça n’a jamais été lui. Et ça ne le sera jamais.

Alors, il la laisse s’en aller.



XV

New York
18 mars 2014

À l'Artifact, Henry et Addie se séparent de leurs élastiques en sacrifiant une couleur après l'autre.

En échange du violet, ils marchent dans des flaques qui ondoient sous leurs pieds. Sous l'eau, des miroirs scintillants reflètent tout et tout le monde. Addie regarde les ondulations s'estomper peu à peu. Difficile de dire si les siennes disparaissent plus vite que celles de Henry.

En échange de l'élastique jaune, ils sont conduits dans des cubes insonorisés de la taille de placards. Certains amplifient les bruits, d'autres engloutissent le moindre soupir. On se croirait dans un labyrinthe de miroirs dont les surfaces courbes déformeraient les voix et non les reflets.

Le premier message leur dit de « murmurer » : ce mot est peint au pochoir en petits caractères noirs. Lorsque Addie chuchote : « J'ai un secret », les mots se courbent, tournent et s'enroulent autour d'eux.

Le mot suivant, aussi grand que le mur qui le porte, leur dit de « hurler ». Henry ne peut se résoudre à pousser autre chose qu'un petit cri gêné. Addie, en revanche, prend une profonde inspiration et rugit, comme on hurlerait sous un pont au passage d'un train. Sa liberté assumée motive le libraire, qui vide à son tour ses poumons dans un son guttural aussi violent qu'un grondement de tonnerre.

Addie ne recule pas devant ce bruit. Elle prend une nouvelle inspiration et, ensemble, ils crient jusqu'à en perdre le souffle et la voix. Au moment de quitter ces cubes, ils se sentent à la fois vidés et libérés. Demain, il aura mal à la gorge, mais il ne regrettera pas.

Lorsqu'ils ressortent d'un pas titubant, les oreilles brusquement assaillies des bruits extérieurs, le soleil se couche et les nuages sont en feu. C'est une de ces étranges nuits de printemps qui teintent le monde d'une lueur orangée.

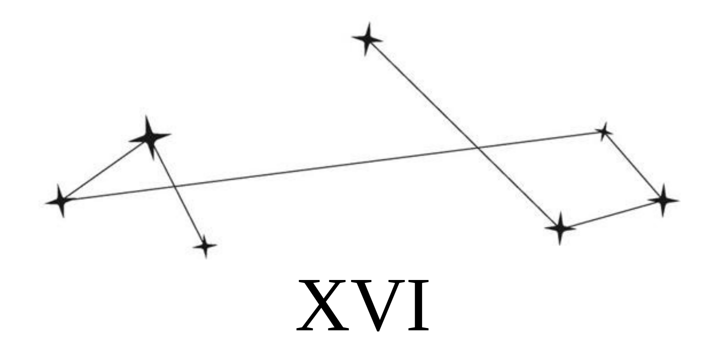
Ils s'avancent vers la rambarde la plus proche pour contempler la ville. La lumière se reflète sur les immeubles, les couleurs de l'astre du jour venant strier l'acier. Henry, radieux, attire Addie contre lui et l'embrasse dans le cou. Il est comme enivré par le sucre et l'alcool et plus heureux que jamais.

Elle vaut mieux que n'importe quel petit parapluie rose. Mieux qu'un whisky fort par une nuit glaciale. Mieux que tout ce qu'il a jamais ressenti jusque-là.

Quand il est avec elle, le temps s'accélère, mais il n'a pas peur. Quand il est avec elle, il se sent vivant, mais n'en souffre pas.

Addie s'appuie contre son torse, comme si c'était lui, le parapluie et qu'elle cherchait un abri. Henry, de son côté, retient son souffle comme pour empêcher le ciel de tomber et les jours de s'écouler.

Comme si ça pouvait empêcher le monde de s'écrouler.



XVI

New York
9 décembre 2013

Bea dit toujours que retourner sur le campus, c'est comme rentrer à la maison.

Henry n'est pas de cet avis. En même temps, il ne s'est jamais senti chez lui quand il était à la maison. La faute à cette vague appréhension, à cette sensation de marcher sur des œufs pour éviter de décevoir. C'est à peu près ce qu'il éprouve en ce moment – finalement, Bea a peut-être raison.

— Je suis ravi que vous ayez pu vous libérer, monsieur Strauss, dit le doyen, le bras tendu au-dessus de son bureau.

Ils se serrent la main. Henry s'assied dans le fauteuil qu'il occupait il y a trois ans, quand M. Melrose a menacé de le recaler s'il n'avait pas le bon sens de partir. Et voilà que maintenant…

« Tu veux être à la hauteur, être assez à leurs yeux. »

— Désolé d'avoir tardé à venir vous voir, répond-il.

Le doyen balaie ses excuses d'un geste de la main.

— Vous êtes certainement très occupé.

— En effet, confirme Henry en se tortillant sur son siège.

Après tous ces mois passés au fond de sa penderie en compagnie de boules de naphtaline, son costume le gratte.

— Bon… reprend-il, embarrassé, sans trop savoir quoi faire de ses mains. Vous m'avez parlé d'un poste disponible à la faculté de théologie, mais vous

n'avez pas précisé si c'était celui d'un adjoint ou d'un assistant.

— C'est un poste de titulaire.

Henry dévisage l'homme aux cheveux poivre et sel assis derrière le bureau et se retient de lui rire au nez. Non seulement les postes de titulaires sont convoités, mais ils font l'objet d'une concurrence féroce. Les professeurs se battent pendant des années pour les décrocher.

— Et c'est à moi que vous avez pensé.

— Dès que je vous ai vu dans ce café, répond le doyen avec un sourire de collecteur de fonds.

« Tu n'as qu'une envie : correspondre à leurs attentes. »

— La question, monsieur Strauss, est simple, poursuit-il, penché en avant sur son fauteuil. Que souhaitez-vous ?

Les mots résonnent dans sa tête, dans une terrible et retentissante symétrie.

C'est précisément la question que le professeur Melrose lui a posée en ce jour d'automne, quand il l'a convoqué dans son bureau, trois ans après le début de son doctorat, pour lui annoncer que c'était terminé. D'une certaine manière, Henry s'y attendait. Il avait déjà demandé son transfert du séminaire théologique au programme plus large d'études religieuses, son attention slalomant entre des thèmes déjà explorés par des centaines d'étudiants, incapable de trouver un nouveau sujet. Incapable de croire.

« Que souhaitez-vous ? » avait alors demandé le doyen.

Henry avait envisagé de répondre : « Que mes parents soient fiers de moi », mais il doutait que ce soit une réponse appropriée. Il avait donc opté pour ce qui se rapprochait le plus de la vérité : il ne savait pas vraiment. En un clin d'œil, les années étaient passées et tous les autres avaient creusé leur tranchée, trouvé leur voie, tandis que lui restait planté dans son champ, à se demander où bêcher.

Le doyen avait écouté ces explications, posé ses coudes sur le bureau et reconnu que l'étudiant était doué, mais que ça ne suffisait pas.

Autrement dit, que Henry lui-même n'était pas à la hauteur, n'était pas assez aux yeux du vieil homme.

— Que souhaitez-vous ? insiste l'universitaire en le ramenant au présent.

Henry n'a toujours qu'une seule réponse à lui donner :

— Je ne sais pas.

Normalement, c’est à ce moment-là que le doyen secoue la tête, navré que Henry Strauss soit toujours aussi perdu. Mais pas cette fois.

— Aucune importance, réplique-t-il, compatissant. Rester ouvert est une bonne chose. Vous souhaitez néanmoins revenir, n’est-ce pas ?

Henry prend le temps de réfléchir.

Il a toujours aimé apprendre. Il adore ça, même. S’il avait pu rester toute sa vie assis dans un amphithéâtre à prendre des notes, s’il avait pu passer d’un département à un autre, poursuivre différents sujets d’étude et s’imprégner de langues, d’histoire et d’art, peut-être se serait-il senti heureux, comblé.

C’est ainsi qu’il a passé les deux premières années. Pendant ces deux années, il a été heureux. Il avait Bea et Robbie et une seule chose à faire, apprendre. Bâtir des fondations. Le problème, c’était plutôt la maison qu’il allait devoir construire sur cette surface sans aspérités.

C’était un édifice tellement solide et… immuable.

Le choix d’un cours est devenu le choix d’une discipline, puis celui d’une carrière et d’une vie entière. Comment se réduire à ce choix quand on n’a qu’une seule vie ?

L’enseignement pourrait lui permettre d’obtenir ce qu’il veut. C’est une sorte de prolongement de l’apprentissage, une manière de rester étudiant à perpétuité. Pourtant…

— Je n’ai pas les compétences, monsieur.

— Vous êtes un choix peu conventionnel, admet le doyen, mais d’ici à dire que vous n’êtes pas le bon candidat…

C’est exactement le cas.

— Je n’ai pas mon doctorat.

Le givre forme désormais une couche de glace sur les yeux du doyen.

— Vous apportez un regard neuf.

— Vous n’exigez pas de qualifications ?

— Si, bien sûr, mais nous bénéficions aussi d’une certaine latitude afin de respecter les différents parcours.

— Je ne crois pas en Dieu.

Les mots tombent comme des rochers qui se détachent d'une montagne pour atterrir lourdement sur le bureau entre eux. Au moment même où Henry les prononce, il sait qu'ils ne sont pas tout à fait vrais. Depuis un bout de temps, il ne sait plus à quoi il croit, mais il est difficile d'écarter totalement l'existence d'une puissance divine alors qu'il a récemment vendu son âme au diable.

Le calme règne toujours dans la pièce. Le doyen l'observe un long moment. Henry pense qu'il a réussi à briser le sort. Puis le professeur Melrose se penche en avant et déclare à mi-voix :

— Moi non plus.

Le voilà qui se renfonce dans son fauteuil avant de poursuivre :

— Nous sommes un établissement universitaire, pas une institution religieuse, monsieur Strauss. Les divergences d'opinions font partie intégrante de notre enseignement.

Tout le problème est là. Personne ne lui opposera son opinion. Henry observe à son tour le doyen. À l'idée de voir la même adhésion aveugle sur le visage de chacun des membres de la faculté, de chaque professeur, chaque étudiant, il se sent mal. En face de lui, ils verront exactement ce qu'ils veulent voir. Qui ils veulent voir. Et même s'il arrive à dénicher un individu prêt à discuter, ouvert au conflit ou au débat, ce ne sera pas réel. Rien ne le sera jamais plus.

— Tout ce que vous désirez, nous vous l'offrirons, monsieur Strauss. Vous pourrez être qui vous souhaitez. Nous aimerions beaucoup vous compter parmi nous, ajoute le doyen avant de se lever, la main tendue, les yeux désormais d'un gris laiteux. Réfléchissez-y.

— C'est promis, répond Henry.

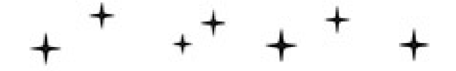
Et il tient sa promesse. Il y réfléchit en traversant le campus, puis dans le métro, chaque station l'éloignant un peu plus de cette vie. Celle qu'il a connue et celle qu'il n'a pas connue. Il y réfléchit encore en ouvrant la boutique – il ôte son manteau mal coupé et le lance sur l'étagère la plus proche avant de dénouer sa cravate. Il y réfléchit toujours pendant qu'il nourrit le chat et déballe le dernier carton de livres, auxquels il s'agrippe jusqu'à en avoir mal aux doigts parce qu'ils sont réels, eux. Quand il sent les nuages d'orage se former dans sa

tête, il va dans la remise prendre la bouteille de whisky de Meredith. Vu la cuite que Bea, Robbie et lui se sont prise avec la dernière fois, il n'en reste que quelques doigts.

Il est à peine midi, mais peu importe. Il la débouche et remplit une tasse à café tandis que les clients entrent au compte-gouttes. L'un d'eux va certainement lui lancer un regard noir, secouer la tête en signe de désapprobation, marmonner quelque chose ou même ressortir illico. Mais tous continuent d'acheter, de sourire, de le regarder comme s'il ne pouvait rien faire de mal.

À l'arrivée d'un policier hors service, Henry n'essaie même pas de cacher la bouteille sous le comptoir. Au contraire : il fixe l'homme droit dans les yeux et boit une longue gorgée, avec la certitude d'enfreindre la loi, soit à cause de la bouteille laissée ouverte, soit pour ivresse dans un lieu public. Mais le policier se contente de lui sourire en levant un verre imaginaire.

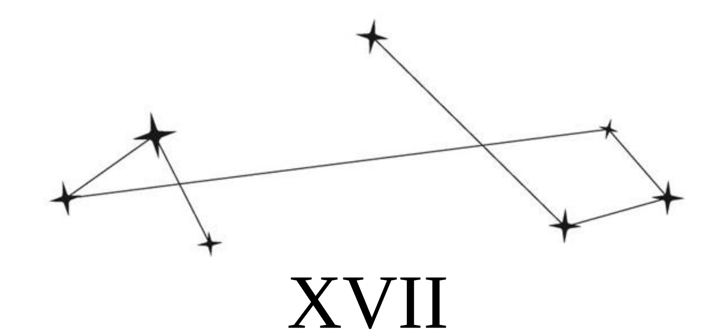
— Santé ! lance l'officier, la pupille couverte de givre.



Bois un coup chaque fois que tu entends un mensonge.
Tu cuisines super bien.
(Disent-ils alors que tu as laissé brûler les tartines.)
Tu es à mourir de rire.
(Alors que tu n'as jamais raconté de blague.)
Tu es tellement…
Beau.
Ambitieux.
Brillant.
Fort.
(Ça y est, tu as commencé à boire ?)
Tu es tellement…
Charmant.
Intelligent.

Séduisant.
(Bois.)
Sûr de toi.
Timide.
Mystérieux.
Facile à déchiffrer.
Tu es une anomalie, un paradoxe, un assemblage hétéroclite.
Tu es tout pour chacun d'entre eux, pour tout le monde.
L'enfant qu'ils n'ont jamais eu.
L'ami qu'ils ont toujours voulu avoir.
Un inconnu plein de générosité.
Un fils plein de succès.
Un parfait gentleman.
Un parfait amoureux.
Un parfait…
Parfait…
(Bois.)
Ils vénèrent ton corps.
Tes abdos.
Ton rire.
Ton parfum.
Le son de ta voix.
Ils te désirent.
(Pas toi.)
Ils ont besoin de toi.
(Pas de toi.)
Ils t'aiment.
(Pas toi.)
Tu es celui qu'ils veulent que tu sois.
Tu es à la hauteur, tu leur suffis amplement, car tu n'es pas réel.
Tu es parfait, parce que tu n'existes pas.
(Pas toi.)

(Jamais toi.)
Quand ils te regardent, ils voient ce qu’ils veulent…
Car ce n’est jamais toi qu’ils voient.



XVII

New York
31 décembre 2013

L'heure tourne. Les dernières minutes de l'année s'écoulent. On dit qu'il faut vivre dans le présent, profiter de l'instant, mais rien n'est moins facile quand on passe cet instant au milieu d'une centaine de personnes entassées dans un appartement à loyer modéré du quartier de Bed-Stuy. Robbie y vit en colocation avec deux autres comédiens. Coincé dans l'entrée entre un porte-manteau et un placard, Henry a une bière dans une main et l'autre glissée sous la chemise du garçon qui l'embrasse, lequel n'est même pas son genre, à supposer qu'il ait encore un genre.

Il a dit s'appeler Mark, mais rien n'est moins sûr à cause du vacarme ambiant. Peut-être que c'était Max ou Malcolm. Aucune idée. Henry aimerait pouvoir affirmer que c'est la première personne qu'il a embrassée ce soir, ou même le premier garçon, mais il ne saurait en être totalement convaincu. Tout comme il ignore combien de verres il a descendus et la nature de ce qui fond à présent sur sa langue : du sucre ou autre chose ? Henry a bu trop et trop vite. Son but ? Disparaître.

Il y a trop de monde au Château, comme ils surnomment l'appartement de Robbie. Henry ne se rappelle pas pourquoi ni depuis quand. Il cherche Bea. Voilà une heure qu'il ne l'a pas vue, depuis ce moment où il a fendu la foule vers la cuisine pour la trouver perchée sur le comptoir, occupée à jouer la

serveuse en tenant salon pour un groupe de femmes et… Henry sent sur la ceinture de son pantalon se débattre les mains du garçon qu'il embrassait à pleine bouche quelques instants plus tôt.

— Attends… lui dit-il.

La musique est tellement forte qu'il est obligé de crier, de coller ses lèvres contre l'oreille de Mark/Max/Malcolm, ce que ce dernier prend pour une incitation à continuer de l'embrasser.

— Attends ! répète-t-il en le repoussant. C'est vraiment ce que tu veux ?

Question stupide ou, plutôt, mal formulée. Une fumée pâle tourbillonne dans les yeux du garçon.

— Pourquoi pas ? demande l'autre en s'agenouillant.

Henry l'attrape par le coude pour le relever.

— Stop. Arrête. Qu'est-ce que tu vois en moi ?

Une question qu'il pose désormais à tout le monde, dans l'espoir d'obtenir un jour un soupçon de vérité. Les yeux toujours voilés de cette même lueur, l'autre le regarde avant de réciter :

— Tu es canon, sexy, intelligent.

— Comment le sais-tu ? s'écrie Henry par-dessus la musique.

— Quoi ? s'égosille l'autre.

— Comment sais-tu que je suis intelligent ? On s'est à peine parlé.

Mark/Max/Malcolm étire en un sourire mou et las ses lèvres rougies par les baisers en murmurant :

— Je le sais, c'est tout.

Et, tout à coup, ce n'est plus assez à ses yeux. Ce n'est plus suffisant. Non, ça ne lui convient plus. Henry est en train de se dégager quand il voit débouler Robbie, qui le regarde comme s'il lui avait jeté une bière au visage.

Le comédien fait demi-tour et s'éloigne. Henry pousse un grognement, que le garçon collé à lui prend pour un gémissement de plaisir. Il fait trop chaud pour réfléchir, trop chaud pour ne serait-ce que respirer.

La pièce se met à tourner. Il dit qu'il doit aller pisser, mais passe devant les toilettes pour entrer dans la chambre de Robbie. Après avoir refermé la porte derrière lui, il se dirige vers la fenêtre, qu'il ouvre pour recevoir en plein visage

une rafale de vent glacial. Le froid lui mord la peau tandis qu'il grimpe sur le palier de l'escalier de secours.

Après avoir inspiré une bouffée d'air qui lui brûle les poumons, il fait redescendre la vitre et le monde se tait.

Enfin, pas tout à fait – New York n'est jamais vraiment calme et le réveillon du Nouvel An a plongé la ville dans la frénésie. Mais Henry peut au moins respirer, réfléchir, effacer cette soirée – cette année – dans un silence relatif.

Il s'apprête à boire une gorgée de bière, mais sa bouteille est vide.

— Et merde ! marmonne-t-il.

Il gèle. Son manteau est enfoui quelque part dans le tas de vêtements sur le lit de Robbie, mais il n'a aucune envie de rentrer chercher une veste ou une autre bière. Il ne supporte plus la vague de têtes qui se tournent vers lui, la fumée dans leurs yeux, le poids de leur attention. C'est le monde à l'envers… Il donnerait n'importe quoi pour gober un des petits parapluies roses de Muriel, mais sa réserve est épuisée. Alors il se laisse tomber sur les marches métalliques en se disant qu'il est heureux, qu'il a obtenu ce qu'il a toujours voulu.

Il pose la bouteille vide à côté d'un pot de fleurs qui ne contient plus qu'une montagne de mégots de cigarettes.

Henry regrette parfois de ne pas fumer : il aurait un prétexte pour sortir prendre l'air.

Il a bien essayé une ou deux fois, mais il ne supportait pas le goût du goudron et l'odeur du tabac froid sur ses vêtements. Petit, il avait une tante qui fumait jusqu'à en avoir les ongles jaunis et la peau craquelée comme du vieux cuir. À chaque quinte de toux, on avait l'impression que des pièces de monnaie tintaient dans sa poitrine. Chaque fois qu'il tirait une bouffée, il pensait à elle et se sentait tout de suite mal. À cause du souvenir ou à cause du goût de la cigarette ? En tout cas, rien qui en vaille la peine.

Il y avait l'herbe, bien sûr, mais vous êtes censé la partager, pas la fumer tout seul en cachette. Et puis cette drogue l'affamait ou le rendait triste. Enfin, encore plus triste. Au lieu de défaire les nœuds de son cerveau, elle les transformait en spirales : ses pensées se mettaient à tourner en boucle sans s'arrêter.

Il garde le souvenir précis d'un épisode de défonce lors de sa dernière année d'études. Allongés dans un enchevêtrement de membres dans la cour carrée de la fac à 3 heures du matin, Bea, Robbie et lui planaient totalement, le regard rivé vers le ciel. Même s'ils devaient se concentrer pour distinguer les étoiles – peut-être leurs yeux cherchaient-ils un point de mire dans cette étendue noire –, Bea et Robbie ne cessaient de s'extasier sur cet univers si vaste, si merveilleux qui leur apportait la sérénité. Henry, de son côté, ne disait rien : il s'efforçait de retenir son souffle pour s'empêcher de hurler.

— Qu'est-ce que tu fiches dehors ?

Penchée à la fenêtre, Bea enjambe le rebord pour le rejoindre sur l'escalier. À la seconde où son collant entre en contact avec le métal glacé, elle pousse un petit cri. Pendant quelques minutes, ils restent assis sans rien dire. Henry contemple le ciel par-delà les immeubles. Les lumières de Times Square se reflètent dans les nuages.

— Robbie est amoureux de moi, confie-t-il.

— Il l'a toujours été.

— Le problème, c'est qu'il n'aimait pas vraiment qui j'étais. Il aimait celui que j'aurais pu devenir. Il voulait que je change, sauf que je suis resté le même et…

— Pourquoi changer ? demande-t-elle en se tournant vers lui, les yeux animés d'un tourbillon de givre. Tu es parfait tel que tu es.

Henry encaisse.

— C'est-à-dire ? Je suis comment ?

Jusque-là, il avait trop peur de lui demander, peur de connaître le sens de cet éclat dans son regard, de savoir ce qu'elle voit quand elle pose les yeux sur lui. Même maintenant, il voudrait retirer sa question. Mais Bea se contente de répondre :

— Tu es mon meilleur ami, Henry.

Il se détend un peu, car c'est la réalité, la vérité.

— Tu es doux, sensible, à l'écoute des autres, dit-elle encore.

Ce dernier compliment lui noue l'estomac : il n'a jamais été à l'écoute des autres. Combien de fois Bea lui a-t-elle reproché de ne pas faire attention à ce

qu’elle disait !

— Et puis, tu es toujours là quand j’ai besoin de toi, poursuit-elle.

Encore une fois, il sait que c’est faux. Rien à voir avec les autres mensonges. Il ne s’agit plus d’avoir des abdos en acier, une mâchoire carrée, une voix grave ou un humour acéré, d’incarner le fils qu’ils ont toujours voulu ou le frère qui leur manque, toutes ces qualités que les autres voient en lui et qu’il ne maîtrise pas.

— Si seulement tu te voyais comme moi, je te vois… conclut-elle.

Ce qu’elle voit, c’est un bon ami. Or il ne l’est toujours pas. Et il n’a aucune excuse. Il enfouit sa tête entre ses mains et appuie ses paumes sur ses yeux jusqu’à voir des étoiles. A-t-il le pouvoir de changer ça, au moins ? De devenir le Henry que voit Bea ? Peut-être le givre disparaîtrait-il alors de son regard. Peut-être le verrait-elle tel qu’il est vraiment.

— Je te demande pardon, souffle-t-il dans l’interstice entre ses genoux et son torse.

Bea glisse les doigts dans ses cheveux.

— Pour quoi ?

Quelle réponse donner ?

Henry lève les yeux en soupirant.

— Si n’importe lequel de tes vœux pouvait se réaliser, tu demanderais quoi ?

— Ça dépend, dit-elle. Qu’est-ce que ça va me coûter ?

— Comment sais-tu qu’il faut payer ?

— Rien n’est gratuit.

— D’accord… Si tu vendais ton âme en échange d’une seule chose, tu choisirais quoi ?

Bea se mord la lèvre en réfléchissant à sa réponse.

— Le bonheur, finit-elle par dire.

— C’est-à-dire ? Tu voudrais être heureuse, point final ? Ou rendre les autres heureux ? Être heureuse dans ton travail, dans ta vie personnelle ou…

— Tu te prends trop la tête, Henry, l’interrompt-elle en riant avant de regarder vers la cour. Je ne sais pas, je crois que je voudrais être contente de moi. Satisfaite. Et toi ?

Sur le point de mentir, il se ravise.

— Je voudrais être aimé.

Bea l’observe. Ses yeux couverts de givre paraissent alors plonger dans un abîme de tristesse.

— Tu ne peux pas obliger les gens à t’aimer, Henry. S’ils n’ont pas le choix, leur amour pour toi ne sera pas réel.

Il en a la bouche sèche. Elle a raison. Bien sûr qu’elle a raison. Quel idiot ! Il s’est lui-même piégé dans un monde où plus rien n’a de réalité.

— On y retourne ? lance Bea en lui donnant un petit coup d’épaule. Trouver quelqu’un à embrasser avant minuit, ça porte bonheur.

Elle se lève et attend qu’il en fasse de même, mais il n’a aucune envie de bouger.

— Vas-y, toi. Moi, je reste là.

Même si c’est la conséquence du pacte qu’il a conclu – elle le voit comme elle voudrait qu’il soit et non pas comme il est –, il se sent soulagé quand Bea se rassied et s’appuie contre lui. Sa meilleure amie lui tient compagnie dans l’obscurité. Bientôt, la musique s’estompe et des voix s’élèvent. Henry les entend compter à rebours.

Dix, neuf, huit.

Bon sang !

Sept, six, cinq.

Dans quoi s’est-il fourré ?

Quatre, trois, deux.

Tout va trop vite.

Un.

Dans l’air fusent sifflements, acclamations et souhaits de bonne année. Bea presse ses lèvres contre les siennes. Un soupçon de chaleur dans le froid. L’année est terminée, les compteurs remis à zéro, un trois remplacé par un quatre. Henry comprend alors qu’il a commis une grave erreur.

Il a eu la mauvaise idée de faire un vœu funeste à un dieu inflexible. Aujourd’hui, il est assez à leurs yeux parce qu’il n’est plus rien. Il est parfait, mais ce n’est pas lui.

— Ça va être une bonne année, dit Bea en soufflant un panache de fumée dans l'air. Je le sens. Putain, on se gèle ! Allez, viens, on rentre !

Elle se lève à nouveau en se frottant les mains pour les réchauffer.

— D'accord, répond-il. J'arrive tout de suite.

Bea le croit sur parole. Elle traverse le palier de l'escalier de secours d'un pas cliquetant et se glisse par la fenêtre, qu'elle laisse ouverte pour lui.

Henry reste assis là, seul dans le noir, jusqu'à ne plus pouvoir supporter le froid.



XVIII

New York
Hiver 2014

Henry abandonne.

Il se résigne à rester prisonnier du prisme de son pacte, qu’il en est venu à considérer comme une malédiction. Il fait de son mieux pour être un meilleur ami, un meilleur frère, un meilleur fils. Il s’efforce d’oublier la signification du brouillard dans les yeux de ceux qu’il croise, de faire comme si tout était réel, comme si lui-même était réel.

Et puis, un jour, il rencontre une fille. Elle entre dans la librairie et vole un livre. Il la rattrape dans la rue. Lorsqu’elle se retourne vers lui, il ne voit pas de givre, pas de voile, pas de mur de glace. Juste des yeux brun clair dans un visage en forme de cœur et sept taches de rousseur éparpillées sur ses joues telles des étoiles.

Henry se dit que c’est une illusion d’optique mais, le lendemain, quand elle revient, il constate à nouveau l’absence de l’anomalie dans ses yeux. Ce n’est d’ailleurs pas une absence, mais autre chose.

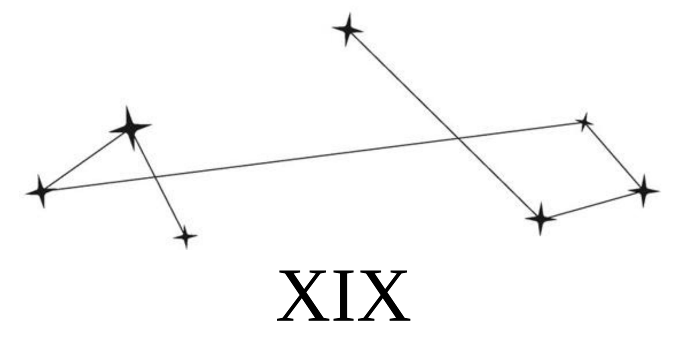
Plutôt une présence, un poids solide, la première vraie attraction qu’il ait éprouvée depuis des mois. La force de gravité de quelqu’un d’autre. Une autre orbite.

Quand elle le regarde, elle ne voit pas la perfection, mais un garçon qui s’en fait trop, qui ressent un trop-plein d’émotions, une âme perdue et affamée,

enfermée dans sa malédiction. Elle voit la vérité.

Comment ? Pourquoi ? Il l’ignore. Mais il n’a pas envie que ça se termine. Car pour la première fois depuis des mois, des années, voire une éternité, Henry ne se sent pas maudit.

Il a l’impression qu’on le voit pour la première fois.



XIX

New York
18 mars 2014

Il ne leur reste plus qu'une seule installation à voir.

Alors que la lumière décline, ils se séparent de leurs élastiques bleus et pénètrent dans un espace composé uniquement de Plexiglas. La succession de murs transparents rappelle à Henry les rayons d'une bibliothèque ou de la librairie. Sauf qu'il n'y a pas de livres. Juste un écriteau suspendu au-dessus de leurs têtes qui dit :

C'EST VOUS, L'ARTISTE

Des bols de peinture fluo sont disposés dans chaque allée et, bien entendu, les murs sont recouverts de griffonnages et signatures, dessins et empreintes de mains.

Certains couvrent la longueur du mur. D'autres sont nichés comme des secrets à l'intérieur de marques plus imposantes. Addie trempe son doigt dans la peinture verte et l'approche du mur pour y dessiner une spirale. Mais, à la quatrième boucle, la première s'est déjà effacée, disparue comme un caillou dans une eau profonde.

Impossible. Supprimée.

Addie reste de marbre, mais Henry a le temps de voir la tristesse dans son regard avant qu'elle ne passe.

« Comment tu tiens le coup ? » brûle-t-il de demander. Au lieu de quoi, il plonge la main dans la peinture verte et tend le bras, mais il ne dessine pas. Les doigts contre la vitre, il attend.

— Pose ta main sur la mienne, ordonne-t-il.

Elle hésite une fraction de seconde avant d'appuyer sa paume sur la main de Henry, ses doigts superposés aux siens.

— Maintenant, on peut dessiner, dit-il.

Elle guide alors son index sur le Plexiglas pour laisser une seule et unique trace : une ligne verte. Il sent Addie retenir son souffle, les muscles tendus, redoutant que la marque disparaisse.

Mais elle ne s'efface pas.

Au contraire, fier de sa couleur, le trait persiste et soutient leur regard.

Addie sent quelque chose se briser en elle.

Elle trace une deuxième marque, puis une troisième avant d'éclater d'un rire saccadé. Alors, sa main toujours appuyée sur celle de Henry, elle commence à dessiner. Pour la première fois en trois cents ans, elle dessine des oiseaux et des arbres, un jardin et un atelier, une ville et deux yeux. Les images se déversent de son esprit et, par l'intermédiaire de Henry, se répandent sur le mur avec une urgence aussi maladroite que frénétique. Elle rit, les joues baignées de larmes. Il voudrait les essuyer, mais ses mains sont devenues celles d'Addie et elles sont occupées à dessiner.

Elle trempe à nouveau le doigt de Henry dans la peinture, l'approche de la vitre et, cette fois, écrit dans une cursive hésitante, une lettre après l'autre.

Son nom.

Le voilà désormais, niché au milieu des dessins.

Addie Larue.

Dix lettres, deux mots qui ne se distinguent pas de toutes les autres marques qu'ils ont tracées, songe Henry. Sauf que si.

Elle lui lâche la main pour caresser du doigt les lettres. Un court instant, le nom est détruit, réduit à des traînées vertes sur la vitre. Mais le temps que ses doigts retombent, le revoilà, immaculé, inchangé.

Une métamorphose se produit en Addie, comme les orages qui submergent Henry, mais en mode inversé : cette tempête-là est éblouissante, aussi subite qu'aveuglante.

Elle l'entraîne loin du labyrinthe, loin de la foule qui s'amasse sous le ciel sans étoiles, loin du carnaval artistique et de l'île de Manhattan. Elle ne l'en éloigne pas, non – elle l'attire vers autre chose. Vers le ferry. Vers le métro. Vers Brooklyn. Vers chez lui.

Le long du chemin, elle s'accroche fermement à Henry, leurs doigts entrelacés, leurs mains tachées de peinture verte, jusqu'à ce qu'ils montent en hâte l'escalier et qu'il ouvre la porte. Là, elle le lâche pour traverser en hâte l'appartement. Il la retrouve dans la chambre, où elle attrape un carnet bleu sur l'étagère et un stylo sur la table, qu'elle lui fourre entre les mains. Henry s'assied au bord du lit et ouvre le carnet – un de ces fameux carnets jamais utilisés. Le souffle court, Addie s'agenouille à côté de lui.

— Recommence, demande-t-elle.

Il pose la pointe du stylo sur la page blanche et écrit son nom, d'une écriture serrée, mais appliquée.

Addie Larue.

Le nom ne disparaît pas, ne s'efface pas, mais reste là, seul au milieu de la page. Henry lève les yeux vers elle et attend qu'elle poursuive, qu'elle lui dicte la suite. Le regard d'Addie glisse sur lui avant de se poser sur les mots qui ornent la page.

Puis elle s'éclaircit la voix et lui dicte :

— Voici comment tout a commencé.

Henry se met à écrire.

CINQUIÈME PARTIE

L’OMBRE QUI SOURIAIT ET LA JEUNE FILLE QUI LUI RENDAIT SON SOURIRE



Titre de l'œuvre : *Ho Portato le Stelle a Letto*

Artiste(s) : Matteo Renatti

Date : Vers 1806-1808

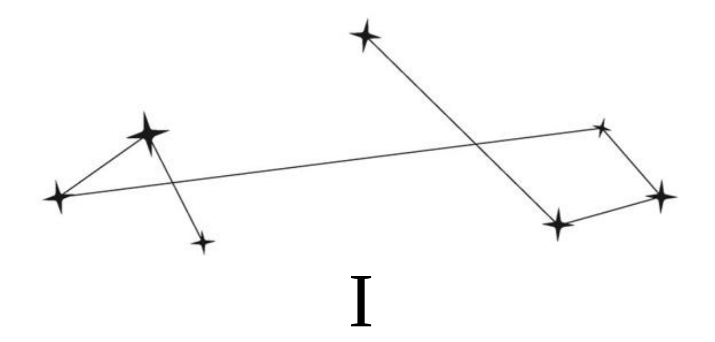
Matière : Esquisse au crayon sur parchemin (20 cm × 35 cm)

Provenance : Prêt des Gallerie dell'Accademia

Description : Illustration montrant une jeune femme dont les lignes du corps sont suggérées par les draps emmêlés. Son visage, encadré par des cheveux en bataille, se résume à des angles, mais l'artiste lui a donné une caractéristique spécifique : une série de sept petites taches de rousseur sur les joues.

Contexte : Ce dessin, trouvé dans le carnet de 1806-1808 de Renatti, est considéré par certains comme la source d'inspiration de son chef-d'œuvre ultérieur, *La Muse*. Même si la pose du modèle et la technique utilisée diffèrent, le nombre et la disposition des taches de rousseur sont assez précis pour que beaucoup s'interrogent sur l'importance prise par ce modèle dans l'œuvre de Renatti au fil des années.

Valeur estimée : 267 000 $



I

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1764

Addie se dirige vers l’église.

L’édifice se dresse au centre de Villon, petit, gris, inchangé, à la lisière d’un pré bordé d’un muret de pierre. Elle ne tarde pas à trouver la tombe de son père : *Jean Larue*.

La stèle est rudimentaire. Un nom, deux dates et un verset de la Bible : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Aucune mention de l’homme qu’était son père, ni de son métier, ni même de sa bonté. Une vie réduite à un bloc de pierre et un carré d’herbe.

En chemin, Addie a cueilli au bord du sentier quelques fleurs sauvages – de frêles boutons jaunes et blancs. Alors qu’elle s’agenouille pour les déposer, elle se fige à la vue des dates gravées sous le nom de son père : « 1670-1714 ». L’année de son départ.

Elle fouille dans sa mémoire en quête de signes de maladie. Il souffrait d’une toux persistante et d’une légère faiblesse des membres. Si les souvenirs de sa seconde vie sont piégés dans l’ambre, parfaitement préservés, ceux d’Adeline Larue – cette jeune fille qui pétrissait le pain sur un tabouret à côté de sa mère, regardait son père tailler des visages dans des blocs de bois ou suivait Estelle jusque dans les bas-fonds de la Sarthe –, ceux-là s’estompent. De ses vingt-trois

années vécues avant sa rencontre dans les bois, avant le pacte qu’elle a scellé, ne demeurent que des bribes.

Plus tard, Addie sera capable de se rappeler dans les moindres détails près de trois cents années. Chaque instant précis de chaque jour passé restera gravé dans son esprit, alors que le rire de son père lui échappe déjà. Elle ne se rappelle plus non plus la couleur exacte des yeux de sa mère, ni la forme de la mâchoire d’Estelle.

Pendant des années, elle restera éveillée la nuit à se raconter l’histoire de la jeune fille qu’elle a été dans l’espoir de se raccrocher à chaque moment fugace. Hélas ! Elle obtiendra l’inverse : ces souvenirs deviendront des talismans trop souvent touchés, comme ces pièces à l’effigie de saints dont la gravure se réduit à une vague impression sur du plaqué argent.

Quant à la maladie de son père, elle a dû s’insinuer entre deux saisons. Pour la première fois de sa vie, Addie est reconnaissante de l’effet purificateur de sa malédiction et soulagée d’avoir conclu ce pacte – pas pour son bien à elle, mais pour celui de sa mère. Grâce à lui, Marthe Larue n’a eu à pleurer qu’un décès : celui de son mari.

Son père est enterré parmi les autres membres de leur famille. Une petite sœur qui n’a vécu que deux années. Ses parents, tous deux disparus avant les dix ans d’Addie. Une allée plus loin, le père et la mère de ces derniers ainsi que leurs frères et sœurs non mariés. À côté, une parcelle vide attend son épouse.

Bien entendu, aucun endroit n’est réservé à Addie. Mais cette série de tombes, véritable frise chronologique issue du passé pour entrer dans l’avenir, voilà ce qui l’a poussée dans les bois ce soir-là. La crainte que sa vie la conduise au même petit carré d’herbe.

Les yeux rivés sur la tombe de son père, Addie éprouve la lourde tristesse de ce qui prend fin, d’un objet posé pour ne plus jamais bouger. Le chagrin est passé – au bout de cinquante ans, elle a fait son deuil. Si la douleur persiste, la blessure n’est plus aussi vive. Elle s’est depuis longtemps atténuée pour laisser place à une cicatrice.

Après avoir déposé les fleurs sur la tombe de son père, Addie se relève et s’enfonce entre les caveaux. Chaque pas la fait reculer dans le temps jusqu’à

n’être plus Addie mais Adeline, non plus un spectre mais un être de chair et de sang – mortel. Elle reste ancrée à ce lieu par des racines aussi douloureuses que des membres fantômes.

Elle déchiffre les noms sur les pierres tombales. Elle les connaît tous. Fut un temps où ils la connaissaient aussi… Là gît Roger, enterré à côté de sa première et unique épouse, Pauline. Là gisent Isabelle et sa benjamine, Sara, emportées la même année.

Et là, au centre du cimetière, se trouve le nom le plus important. Celui de l’être qui lui a tenu la main tant de fois, qui lui a montré que la vie ne s’arrêtait pas là.

« Estelle Magritte », dit la pierre tombale. « 1642-1719 ».

Les deux dates sont gravées au-dessus d’une simple croix. Addie croit entendre la vieille femme siffler entre ses dents.

Estelle, enterrée à l’ombre de la maison d’un dieu qu’elle ne vénérait pas. Estelle, selon qui l’âme n’était qu’une graine rendue à la terre et qui souhaitait qu’un arbre abrite ses vieux os. On aurait dû l’inhumer à l’orée du bois ou au milieu des légumes de son potager. Au pire, dans une parcelle d’angle, là où les branches d’un vieil if passent par-dessus le muret pour faire de l’ombre aux tombes.

Addie s’approche de la petite remise en bordure du cimetière pour fouiller parmi les outils. Munie d’un déplantoir, elle se dirige vers le bois.

Même en plein été, l’air est frais sous la canopée. À midi, le parfum de la nuit flotte encore sur les feuilles. Une odeur à la fois universelle et si particulière. À chaque respiration, elle sent le goût de la terre sur sa langue, le souvenir du désespoir, d’une jeune fille en prière enfonçant ses mains dans le sol.

Aujourd’hui, elle y enfonce le déplantoir pour déterrer un jeune chêne. Il est fragile, susceptible de tomber à la prochaine tempête, mais elle le transporte jusqu’au cimetière, serré dans ses bras comme un nourrisson. Quiconque sera témoin de cette étrange scène l’oubliera bien avant d’avoir songé à en parler. Et si les habitants de Villon remarquent l’arbre qui pousse au-dessus de la tombe d’Estelle, peut-être s’arrêteront-ils pour repenser aux anciens dieux.

Addie s’éloigne de l’église à l’heure où les cloches sonnent la messe. Elle descend la route tandis que les villageois sortent de chez eux, maris et femmes côte à côte, les enfants agrippés aux mains de leur mère. Certains visages lui sont inconnus, d’autres familiers.

Addie reconnaît George Thérault, mais aussi la fille aînée de Roger et les deux fils d’Isabelle. Lors de sa prochaine visite, ils seront tous morts, vestiges de son ancienne vie – sa première vie –, enterrés dans la fameuse parcelle de dix mètres carrés qui leur est réservée.

+ + +

La cabane gît abandonnée à la lisière des bois.

La petite clôture est tombée, le jardin d’Estelle depuis longtemps envahi par les mauvaises herbes. La maison elle-même s’écroule lentement, affaissée sous le poids du temps et de l’abandon. La porte est fermée, mais les volets pendent sur des charnières cassées, dévoilant la vitre d’une unique fenêtre entrouverte tel un œil fatigué.

La prochaine fois qu’Addie viendra, la charpente de la maison sera noyée sous le vert et, la fois suivante, les bois l’auront engloutie tout entière.

Pour l’instant, la vieille bâtisse tient encore debout. Une lanterne volée à la main, Addie remonte le chemin envahi de mauvaises herbes. Elle s’attend toujours à ce qu’Estelle sorte des bois, ses bras ridés couverts d’égratignures. Mais le silence n’est troublé que par les pies et ses propres pas.

À l’intérieur, la cabane est humide et presque vide, l’espace sombre et jonché de débris – les éclats d’argile d’une tasse brisée, une table croulante. Disparus, les bols où la vieille femme préparait ses baumes, la canne qu’elle utilisait par temps pluvieux, les paquets d’herbes suspendus aux chevrons et le pot en fer posé dans l’âtre.

Toutes les affaires d’Estelle ont sûrement été emportées après sa mort puis réparties entre les villageois, dispersées comme sa vie, considérée comme propriété publique puisqu’elle n’était pas mariée. Elle n’avait pas d’enfant, donc Villon était sa pupille.

Dans le potager, Addie récolte tout ce qu'elle peut de la parcelle sauvage. Elle prend avec elle son maigre butin de carottes et de haricots dans la maison et le dépose sur la table. Une fois les volets ouverts, elle se retrouve face aux bois.

Les arbres se dressent en ligne sombre, leurs branches entortillées griffant le ciel. Dans une progression lente et patiente, leurs racines se sont glissées sous la pelouse jusqu'au jardin.

Le soleil se couche. Malgré la chaleur de l'été, l'humidité s'est insinuée par les fentes au cœur du toit de chaume, entre les pierres et sous la porte. Un air frais abrite le squelette de la petite cabane.

Addie apporte la lanterne jusqu'à l'âtre. Après un mois de pluie, le bois est humide, mais elle attend patiemment que la flamme prenne.

Cinquante ans et elle en apprend encore sur la nature de sa malédiction : elle ne peut pas fabriquer d'outil, mais elle peut s'en servir. Elle ne peut pas casser un objet, mais elle peut le voler. Elle ne peut pas allumer un feu, mais elle peut l'entretenir.

Elle ne sait pas s'il s'agit d'une sorte de clémence ou d'une simple fissure dans le mortier de sa prison, une des rares brèches qu'elle ait trouvées dans les murs de cette nouvelle vie. Peut-être que Luc n'a rien remarqué. Ou peut-être qu'il les a placées là exprès, pour la faire enrager, la faire espérer.

Addie retire une brindille ardente de la cheminée et l'approche d'un geste lent du tapis élimé. Il devrait être assez sec pour s'enflammer et brûler, mais non. Hors de l'âtre, la flamme dépérit jusqu'à s'éteindre.

Assise par terre, elle fredonne à voix basse tout en ajoutant un bâton après l'autre dans le brasier, jusqu'à ce que la chaleur chasse la fraîcheur de la pièce comme un souffle disperse la poussière.

Soudain, elle sent le courant d'air annonçant sa présence. Il ne frappe pas à la porte. Il ne frappe jamais. Désormais, elle n'est plus seule.

— Bonsoir, Adeline.

Elle déteste ce qu'elle éprouve en l'entendant prononcer son nom. Elle déteste la façon dont elle se réfugie dans ces sept petites lettres comme on cherche à s'abriter d'une tempête.

— Bonsoir, Luc.

Elle se retourne et s’attend à le voir habillé à la mode élégante des salons, comme à Paris. Mais il porte une simple tunique noire délacée au cou, exactement comme le soir de leur rencontre. Sa silhouette lui apparaît nimbée d’obscurité et balayée par le vent. La lumière des flammes dans l’âtre danse sur son visage et creuse d’ombres les bords de sa mâchoire, ses joues et son front à la manière d’un fusain.

Les yeux du ténébreux glissent sur le maigre butin posé sur la table avant de revenir vers elle.

— Retour au point de départ…

Addie se lève pour qu’il ne puisse pas la regarder de haut.

— Cinquante ans, poursuit-il. Le temps passe vite.

Pas pour elle et il le sait. Il cherche un bout de peau nue, de la chair tendre où glisser sa lame, mais pas question de le laisser faire.

— En un éclair, réplique-t-elle sans sourciller. Comment imaginer qu’on puisse se contenter d’une seule vie ? Jamais ça ne pourra être assez.

Luc esquisse un sourire.

— La maîtresse de maison qui entretient le feu dans l’âtre… Quel joli tableau ! On pourrait presque te prendre pour Estelle.

C’est la première fois qu’elle entend ce nom dans sa bouche. Elle y décèle un soupçon de mélancolie. Luc s’approche de la fenêtre pour observer la ligne des arbres.

— Combien de nuits est-elle restée plantée là, à mur-murer des incantations aux bois…

Il jette un coup d’œil à Addie par-dessus son épaule. Un sourire discret se dessine sur ses lèvres.

— Elle qui parlait souvent de liberté, elle a fini toute seule.

— Non… proteste-t-elle en secouant la tête.

— Tu aurais dû rester à ses côtés. Tu aurais dû soulager sa peine quand elle était malade et lui offrir le repos. Tu lui devais bien ça…

Addie recule comme sous l’effet d’une gifle.

— Tu t’es montrée tellement égoïste, Adeline. À cause de toi, elle est morte seule.

« Nous mourons tous seuls », voilà ce que répondrait Estelle, songe Addie. Du moins, elle l'espère. Autrefois, elle en aurait été certaine, mais son assurance s'est évanouie en même temps que le souvenir de la voix de la vieille femme.

De l'autre côté de la pièce, le ténébreux se déplace. Un instant à la fenêtre, celui d'après derrière Addie. Sa voix glisse dans ses cheveux.

— Elle en avait assez de vivre, poursuit Luc. Elle le voulait à tout prix, ce petit carré d'ombre. Elle passait son temps à la fenêtre, à supplier. J'aurais pu exaucer son vœu.

Le souvenir de doigts parcheminés serrés autour de son poignet.

« Ne prie jamais, au grand jamais, les dieux qui répondent à la nuit tombée. »

— Jamais elle ne vous aurait invoqué, rétorque Addie.

Un sourire fugitif.

— Non…

Un ricanement.

— Mais imagine à quel point elle serait triste de savoir que toi, tu l'as fait.

La colère d'Addie explose. Avant qu'elle ne puisse la retenir, sa main vole. Elle s'attend à ne pas rencontrer d'obstacle, juste de l'air et de la fumée. Mais Luc est pris de court. La paume d'Addie heurte sa chair ou ce qui y ressemble. Sous la force du coup, la tête du dieu pivote très légèrement. Bien sûr, aucune trace de sang sur ces lèvres parfaites ni de brûlure sur cette peau glacée, mais elle lui a au moins ôté l'envie de sourire.

Si seulement…

Sauf qu'il éclate de rire, d'un rire inquiétant, irréel. Et lorsqu'il plante son regard dans le sien, Addie se fige : son visage n'a plus rien d'humain. Les os sont trop pointus, les ombres trop profondes, les yeux trop brillants.

— Tu oublies qui tu es, déclare-t-il d'une voix qui s'envole telle de la fumée de bois. Et qui je suis, moi.

Une douleur aiguë lui transperce soudain la plante du pied. Addie s'empresse de chercher la trace d'une blessure quelconque, mais ne voit rien : c'est un embrasement de l'intérieur. C'est une souffrance incommensurable, le poids de tous les pas accumulés au cours de sa vie.

— Je me suis peut-être montré trop clément avec toi.

Le mal remonte jusqu'à atteindre ses genoux, ses hanches, ses poignets et ses épaules. Ses jambes se dérobent sous elle. Addie se retient de hurler. Les ténèbres l'observent en souriant.

— Je t'ai rendu la vie trop facile.

Horrifiée, Addie voit ses mains commencer à se rider et se ratatiner, des veines bleues transparaître sous une peau fine comme du papier.

— Tu n'as demandé qu'à vivre. Or je t'ai aussi accordé la santé et la jeunesse éternelle.

Ses cheveux se détachent de son chignon et pendent devant ses yeux en mèches cassantes et grises.

— Tu es devenue arrogante.

Sa vue faiblit et sa vision se trouble. La pièce se réduit désormais à des taches et des formes indistinctes.

— Tu as peut-être besoin d'apprendre ce qu'est la véritable souffrance.

Prise de panique, elle ferme les yeux.

— Non… proteste-t-elle.

Addie n'a jamais été aussi près de supplier. Elle sent le dieu s'approcher, sent son ombre se dresser au-dessus d'elle.

— Ce supplice, je peux le faire cesser. Le repos, je peux te l'accorder. Je peux même planter un arbre au-dessus de tes vieux os. Tout ce que tu as à faire, glisse-t-il à travers la pénombre, c'est te rendre.

Ce dernier mot est comme un voile qui se déchire. Malgré la douleur, malgré sa terreur, Addie sait qu'elle ne cédera pas. Elle a survécu à pire. Et survivra à pire encore. Elle est de taille à affronter la mauvaise humeur d'une divinité.

Une fois son souffle retrouvé, elle murmure d'un ton saccadé :

— Va au diable.

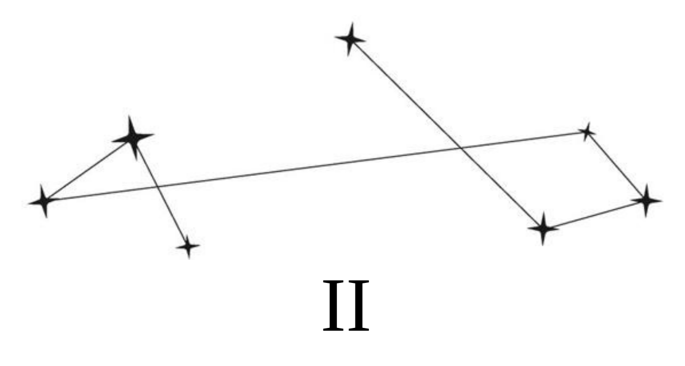
Va-t-il transformer son corps en cadavre en état de décomposition avancée et l'abandonner là, coquille brisée par terre ? Mais elle l'entend rire à nouveau, dans un grondement sinistre. Puis plus rien. Juste le calme de la nuit.

Addie craint de rouvrir les yeux. Quand elle finit par s'y résoudre, elle est de nouveau seule.

Ses os ne la font plus souffrir. Ses cheveux défaits ont retrouvé leur teinte châtain. Ses mains, abîmées un instant plus tôt, sont redevenues jeunes, lisses et fortes.

Tremblante, elle se relève pour se tourner vers l'âtre. Le feu, si soigneusement entretenu, s'est éteint. Ce soir-là, recroquevillée sur la paillasse moisie sous une couverture élimée dont personne n'a voulu, Addie pense à Estelle.

Les yeux clos, elle prend une profonde inspiration jusqu'à avoir l'impression de sentir le parfum des herbes dans les cheveux de la vieille femme, celui du jardin et de la sève sur sa peau. Elle s'accroche au souvenir de son sourire en coin, de son rire semblable à un croassement, de la voix qu'elle prenait pour s'adresser aux dieux et de celle qu'elle réservait à Addie. Du temps de sa jeunesse, quand Estelle lui apprenait à ne pas avoir peur des tempêtes, des ombres et du murmure de la nuit.



II

New York
19 mars 2014

Appuyée contre la vitre, Addie regarde le soleil se lever sur Brooklyn.

Elle enveloppe de ses doigts une tasse de thé et savoure la chaleur de la porcelaine sur ses paumes. Elle porte un des sweats de Henry, en coton, orné du logo de l'université Columbia. Il est imprégné de son odeur – vieux livres et café frais.

Pieds nus, elle regagne à pas feutrés la chambre du libraire. Henry est allongé sur le ventre, les bras repliés sous l'oreiller, le visage tourné de l'autre côté. Il lui rappelle vraiment Luc et pourtant, il n'a rien à voir avec lui. La ressemblance entre eux se trouble, comme si elle voyait double. Ses boucles, étalées telles des plumes noires sur l'oreiller blanc, se fondent sur sa nuque en un léger duvet. Ses épaules montent et descendent au rythme apaisé du sommeil.

Addie pose sa tasse sur la table de chevet, entre les lunettes de Henry et une montre au bracelet de cuir ornée de chiffres dorés sur fond noir. Alors qu'elle passe le doigt sur le bord de métal sombre, le bijou bascule et révèle une petite inscription au dos :

Profite bien du temps qu'il te reste.

Un frisson lui remonte le long de l'échine. Elle s'apprête à prendre la montre dans sa main pour l'examiner de plus près quand Henry se met à grogner dans

son oreiller, sans doute pour protester contre l'arrivée du matin. Elle abandonne donc sa trouvaille pour se recoucher à côté de lui.

— Bonjour !

Il cherche ses lunettes à tâtons, les met, puis la fixe et sourit. Jamais elle ne se lassera de ce moment. Cette lueur dans son regard qui signifie qu'il la reconnaît. Le présent qui s'ajoute au passé au lieu de l'effacer, de le remplacer. Henry l'attire contre lui.

— Bonjour, chuchote-t-il dans ses cheveux. Quelle heure est-il ?

— Presque 8 heures.

Il gémit et la serre de plus belle contre son corps bien chaud.

— Si seulement on pouvait rester là toute la journée, soupire Addie.

Mais Henry est réveillé, à présent. Une énergie intrépide s'enroule autour de lui telle une corde. Elle la sent dans la tension de ses bras et le subtil transfert de son poids.

— Il faudrait que je rentre, déclare-t-elle.

C'est ce qu'on est censé dire quand on se trouve dans le lit de quelqu'un d'autre, non ? Et que cette personne se souvient de vous. Mais elle s'abstient de préciser : « chez moi ». Henry le remarque.

— Tu habites où ? demande-t-il.

Nulle part, pense-t-elle. *Partout.*

— Je me débrouille. La ville ne manque pas de lits.

— Mais tu n'as pas de chez-toi.

Addie baisse les yeux sur le sweat emprunté. Toutes ses possessions actuelles reposent sur la chaise la plus proche.

— Non…

— Dans ce cas, reste.

— C'est la troisième fois qu'on se voit et tu me proposes déjà de m'installer chez toi ?

Henry éclate de rire. C'est absurde, en effet. Mais ils ont déjà connu plus étrange, l'un et l'autre.

— Et si je te proposais de rester… pour l'instant ?

Addie ne sait pas quoi dire. Mais elle n'a pas le temps de protester : il s'est déjà levé et ouvre le tiroir inférieur de sa commode, dont il pousse le contenu d'un côté pour faire de la place.

— Tu peux ranger tes affaires là.

Puis il la sonde du regard.

— Tu as des affaires ?

Elle finira par lui expliquer les détails de sa malédiction, ses tours et ses détours. Il ne les connaît pas encore – à quoi bon ? À ses yeux, l'histoire d'Addie vient de commencer.

— Pourquoi posséder plus qu'on ne peut garder sur soi quand on n'a nulle part où laisser ses affaires ?

— Eh bien, si tu achètes quoi que ce soit dont tu aies envie, tu pourras le ranger là.

Sur ces mots, il se dirige d'un pas lent vers la salle de bain. Addie contemple l'espace qu'il a dégagé pour elle. Que se passerait-il si elle avait des affaires à y mettre ? Disparaîtraient-elles aussitôt ? Ou petit à petit, en catimini, comme des chaussettes volées par un sèche-linge ? Elle n'a jamais réussi à conserver quoi que ce soit très longtemps. Juste la veste de cuir et la bague en bois, sans doute parce que Luc tenait à ce qu'elle les garde – ce qui en fait des entraves déguisées en cadeaux.

Elle se retourne pour examiner les vêtements posés sur la chaise. Depuis leur visite à l'Artifact, ils sont éclaboussés de peinture. Il y a du vert sur son chemisier et une tache violette sur le genou de son jean. Ses bottes sont mouchetées de jaune et de bleu. Addie sait que la peinture disparaîtra avec les années ou sera rincée par une flaque d'eau, à la manière des souvenirs – enfin, en temps normal. Présents en mémoire, avant de s'estomper peu à peu.

Elle remet sa tenue de la veille et attrape sa veste de cuir. Mais au lieu de l'enfiler, elle la plie avec soin et la place dans le tiroir à moitié vide. La veste reste là, entourée d'un espace libre qui n'attend que d'être rempli.

En longeant le lit, Addie manque de marcher sur le carnet. Il gît ouvert par terre – il a dû glisser du matelas pendant la nuit. Elle le ramasse avec précaution comme s'il était fait non pas de papier et de colle, mais de cendre et de soie

d'araignée. Elle s'attend presque à le voir tomber en poussière entre ses doigts, mais il résiste et, quand elle se risque à l'ouvrir, elle trouve les premières pages remplies. Elle prend alors un nouveau risque en caressant des doigts les mots. Elle sent les sillons creusés par le stylo sur le papier, les années de sa vie dissimulées derrière chaque mot.

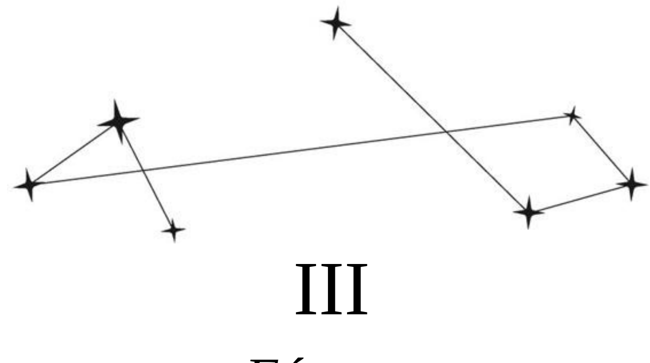
Voici comment tout a commencé, a-t-il écrit sous le nom d'Addie. *Son premier souvenir, c'est le trajet jusqu'au marché. Son père assis à côté d'elle, la charrette remplie du fruit de son travail…*

Elle retient son souffle en lisant tandis que la douche emplit la chambre d'un murmure cristallin.

Elle écoute les histoires que lui narre son père. Elle ne se souvient pas desquelles, mais elle se rappelle la façon dont il les raconte…

Perchée sur la chaise, elle lit le récit jusqu'à la fin, le texte laissant place à quantité de pages blanches qui attendent d'être noircies.

Au moment où elle entend Henry couper l'eau, elle se contraint à refermer le carnet qu'elle dépose sur le lit d'un geste doux, presque révérencieux.



III

Fécamp
29 juillet 1778

Dire qu'elle aurait pu vivre et mourir sans avoir jamais vu la mer…

Mais n'en parlons plus. L'important, c'est qu'elle y soit. Sur sa droite, des falaises ivoire se dressent telles des sentinelles de pierre à l'extrémité de la plage où elle est assise, ses jupons étalés sur le sable. Elle contemple le paysage, la côte laissant place à l'eau, l'eau laissant place au ciel. Certes, elle a déjà vu des atlas, mais l'encre et le papier ne rendent pas justice à cette vue. À ce parfum iodé, au murmure des vagues et au mouvement hypnotique du flux et du reflux. À l'immensité de la mer et à l'autre monde qui s'étend par-delà l'horizon.

Il s'écoulera plus d'un siècle avant qu'elle ne traverse l'Atlantique. Le moment venu, elle se demandera si les cartographes ne se sont pas trompés et commencera à douter de l'existence de la terre ferme. Mais, ici et maintenant, Addie est tout simplement enchantée.

Il fut un temps où son monde se limitait à un petit village au centre de la France. Mais ce monde ne cesse de s'agrandir. L'atlas de sa vie se déploie pour révéler collines et vallées, villages, villes et mers. Le Mans. Paris. La Manche.

À Fécamp depuis près d'une semaine, elle passe ses journées entre la jetée et la plage. Si quelqu'un a remarqué l'étrange jeune femme assise seule sur le sable, personne n'a jugé bon de l'importuner. Addie observe les allées et venues des bateaux en se demandant où ils vont. Elle se demande aussi ce qui se

passerait si elle embarquait sur l’un d’eux, où il la conduirait. À Paris, les pénuries alimentaires s’aggravent, tout comme les sanctions. Tout ne cesse d’empirer. Les tensions ont débordé hors de la ville, la nervosité se propageant jusqu’ici, sur la côte. *Raison de plus pour prendre le large*, se dit Addie.

Et pourtant… il y a toujours quelque chose qui la retient.

Aujourd’hui, c’est la tempête qui menace. Elle plane au-dessus de la mer comme une immense contusion. Çà et là, le soleil perce les nuages, un rayon de lumière dorée plongeant dans l’eau d’un gris ardoise. Addie ramasse le livre posé à ses côtés et reprend sa lecture.

Nos divertissements sont finis. Ces acteurs,
J’eus soin de vous le dire, étaient tous des esprits :
Ils se sont dissipés dans l’air, dans l’air subtil[1].

C’est *La Tempête* de Shakespeare. De temps à autre, elle bute sur la cadence du dramaturge. Le style est singulier, la versification anglaise encore étrangère pour elle. Mais elle apprend et, par moments, se laisse capter par le rythme des mots.

Tout de même que ce fantasme sans assises,
Les tours ennuagées, les palais somptueux,
Les temples solennels et ce grand globe même…

Ses yeux luttent contre le manque de lumière.

Avec tous ceux qui l’habitent, se dissoudront,
S’évanouiront tel ce spectacle incorporel,
Sans laisser derrière eux ne fût-ce qu’un brouillard…

— « Nous sommes de la même étoffe que les songes », déclame derrière elle une voix devenue familière. « Et notre vie infime est cernée de sommeil. » (Un

son doux, comme un rire essoufflé.) Enfin, pas toutes les vies.

Luc se dresse telle une ombre au-dessus d'elle.

Addie ne lui a pas pardonné la violence de cette nuit à Villon. Elle s'y prépare encore maintenant, alors qu'ils se sont vus plusieurs fois dans l'intervalle pour forger une trêve teintée de méfiance.

Le démon se laisse tomber sur le sable à côté d'elle et pose un bras sur son genou replié. L'incarnation de la grâce indolente, même ici. Addie préfère rester prudente.

— J'étais là, tu sais, quand il a écrit ces vers.

— Qui ? Shakespeare ? s'étonne-t-elle.

— À ton avis, à qui a-t-il fait appel au cœur de la nuit, quand les mots refusaient de venir à lui ?

— Tu mens.

— Je me vante. Nuance. Notre cher William cherchait un mécène et je lui ai rendu ce service.

La tempête approche, véritable rideau de pluie glissant vers la côte.

— C'est vraiment l'image que tu as de toi ? demande-t-elle en essuyant le sable sur son livre. Un formidable bienfaiteur ?

— Tu boudes parce que tu as fait le mauvais choix.

— Est-ce le cas ? rétorque-t-elle. Après tout, je suis libre.

— Libre de tomber dans l'oubli.

Addie s'est préparée à ses piques.

— Rien n'y échappe, argue-t-elle, le regard rivé sur la ligne d'horizon.

— Adeline… gronde-t-il, tu es une créature tellement opiniâtre ! Voilà cent ans à peine que tu existes. Je me demande comment tu te sentiras après un nouveau siècle.

— Aucune idée… répond-elle d'une voix neutre. Tu n'auras qu'à venir me le demander.

La tempête atteint enfin la côte. Les premières gouttes commencent à tomber. Addie serre le livre contre sa poitrine pour le protéger. Luc se lève et lui tend la main.

— Viens avec moi.

Ce n’est pas tant une invitation qu’un ordre, mais la pluie passe de la promesse au déluge à la vitesse de l’éclair et Addie ne possède que cette robe. Elle se relève toute seule et brosse le sable de ses jupons.

— Par là.

Il la conduit à travers la ville jusqu’à un bâtiment dont le clocher voûté transperce les nuages. Il s’agit, contre toute attente, d’une église.

— Tu te fiches de moi.

— Ce n’est pas moi qui suis trempé.

En effet. Lorsqu’ils s’abritent sous l’auvent de pierre, elle est ruisselante, mais Luc, lui, est sec. La pluie ne l’a même pas touché.

Tout sourire, il tend la main vers la porte. Peu importe que l’église soit fermée. Elle pourrait être entourée de chaînes qu’elle s’ouvrirait malgré tout pour lui. Ce genre de barrières, comme l’a appris Addie, ne résiste pas aux ténèbres.

À l’intérieur, l’air est étouffant : les murs de pierre emprisonnent l’humidité. Il fait trop sombre pour distinguer autre chose que le contour des bancs et la silhouette sur sa croix.

— Contemple la maison de Dieu, déclare Luc, les bras écartés.

Sa voix résonne dans la nef, à la fois douce et sinistre.

Addie s’est toujours demandé s’il pouvait entrer dans un lieu sacré. Le martèlement de ses pas sur le sol de l’église répond à sa question.

Elle descend l’allée centrale sans parvenir à se défaire d’une sensation d’étrangeté. Sans les cloches, l’orgue et la foule rassemblée pour l’office, l’église paraît abandonnée. Le lieu de culte s’est transformé en tombeau.

— Prête à confesser tes péchés ?

Luc s’est déplacé avec l’aisance des ombres dans le noir. Il est désormais assis au premier rang, les bras étendus sur le dossier du banc, les jambes allongées devant lui, les chevilles croisées dans une pose nonchalante.

Avant de passer des journées entières recroquevillée sur les bancs des églises à Paris, Addie a appris à s’agenouiller dans la petite chapelle de pierre de Villon. Elle a écouté les cloches, l’orgue et les appels à la prière. Pour autant, elle ne

s’est jamais sentie attirée. Comment un plafond peut-il vous rapprocher du paradis ? Et si Dieu est si grand, pourquoi ériger des murs pour Le contenir ?

— Mes parents étaient croyants, confie-t-elle en passant la main sur les bancs. Ils parlaient tout le temps de Dieu. De Sa force, de Sa miséricorde et de Sa lumière. Ils affirmaient qu’Il était partout, en toute chose. (Elle s’arrête devant l’autel.) Ils étaient tellement crédules.

— Et toi ?

Addie lève les yeux vers les vitraux. Sans soleil pour les éclairer, leurs images sont réduites à des formes. Elle avait envie de croire. Elle tendait l’oreille dans l’espoir d’entendre Sa voix, de sentir Sa présence comme elle sentait les rayons du soleil sur ses épaules ou les épis de blé sous ses mains. Comme elle sentait la présence des anciens dieux qu’Estelle préférait. Mais, dans ce froid édifice de pierre, elle n’a jamais rien ressenti.

— Je n’ai jamais compris pourquoi je devrais croire à quelque chose que je ne peux ni sentir, ni entendre, ni voir.

— Ça s’appelle la foi, lance Luc, un sourcil haussé.

— Parole de diable dans la maison de Dieu, ironise Addie en lui lançant un coup d’œil.

Un éclair jaune traverse le vert des yeux du ténébreux.

— Une maison reste une maison, réplique-t-il, contrarié. Cet endroit appartient à la fois à tout le monde et à personne. Tu me considères donc comme le diable ? Dans les bois, tu n’en étais pas si sûre.

— Peut-être que tu as fait de moi une croyante.

Luc incline la tête en arrière, un sourire malicieux aux lèvres.

— Tu crois que si je suis réel, alors ton dieu aussi. Il serait lumière quand je ne serais qu’ombre, le jour et moi la nuit, n’est-ce pas ? Et selon toi, si c’était lui que tu avais prié et pas moi, il se serait montré bon et miséricordieux envers toi.

Elle s’est en effet posé la question une centaine de fois, mais pour rien au monde elle ne l’avouera.

Luc se penche en avant. Sa main quitte le banc.

— Il est trop tard pour le découvrir. Dans mon cas, poursuit-il en se levant, eh bien… « diable » n’est qu’un mot nouveau pour désigner une notion très

ancienne. Pour ce qui est de « Dieu », s'il suffit d'avoir le sens du drame et quelques dorures…

Il claque des doigts et, soudain, les boutons de son manteau, les boucles de ses chaussures et les coutures de son gilet ne sont plus noirs, mais dorés. Des étoiles aux reflets vermeils dans une nuit sans lune.

Malicieux, il efface le filigrane comme de la poussière. Addie le regarde fondre et, quand elle relève les yeux, Luc est là, à quelques centimètres de son visage.

— La différence entre nous deux, Adeline, chuchote-t-il en lui caressant le menton, c'est que moi, je répondrai toujours.

Happée par le vert étincelant de ses yeux et son sourire carnassier, elle frissonne malgré elle en sentant sur sa peau ce contact familier.

— Du reste, ajoute-t-il en s'écartant, tous les dieux ont un prix. Je ne suis pas le seul à faire commerce des âmes.

De sa main tendue, paume vers le haut, jaillit un cône de lumière.

— Ton dieu laisse les âmes se flétrir sur des étagères, tandis que moi, je les arrose.

La lumière se déforme et s'enroule sur elle-même.

— Ton dieu promet. Moi, je paie comptant.

La lueur s'avive tout à coup avant de se concentrer en une forme solide.

Addie s'est toujours demandé à quoi ressemblait une âme. C'est un mot si imposant. Comme « dieu », « temps » ou « espace ». Quand elle a essayé de le visualiser, elle s'est imaginé des éclairs, des rayons de soleil entre des grains de poussière ou des tempêtes aux contours humains, d'un blanc étalé et infini.

La vérité est tellement plus modeste. La lumière dans la main de Luc s'est transformée en bille transparente d'où émane une faible lueur.

— C'est tout ?

Malgré tout, Addie ne peut détacher ses yeux de l'orbe fragile. Elle sent sa main attirée vers lui, mais Luc le retire hors de sa portée.

— Ne te fie pas à son apparence, prévient-il en faisant tourner la perle lumineuse entre ses doigts. Quand tu me regardes, tu vois un homme, alors que

tu sais que ma nature est tout autre. Cette forme n'est qu'un leurre destiné au spectateur.

La lumière se tord et se transforme, l'orbe s'aplanissant en un disque, puis un anneau. Celui d'Addie. Le bois de frêne brille sous ses yeux et son cœur se comprime à sa vue, à l'idée de le tenir, d'en sentir la surface lisse entre ses doigts. Elle serre les poings pour s'empêcher de tendre à nouveau la main.

— À quoi est-ce qu'elle ressemble, en vrai ?

— Je peux te montrer, susurre-t-il en laissant la lumière se poser dans sa paume. Tu n'as qu'un mot à dire et je te montrerai ton âme. Rends-toi et, c'est promis, la dernière chose que tu verras sera la vérité.

Voilà qu'il recommence. D'abord la version sel, puis la version miel, histoire de dissimuler le poison.

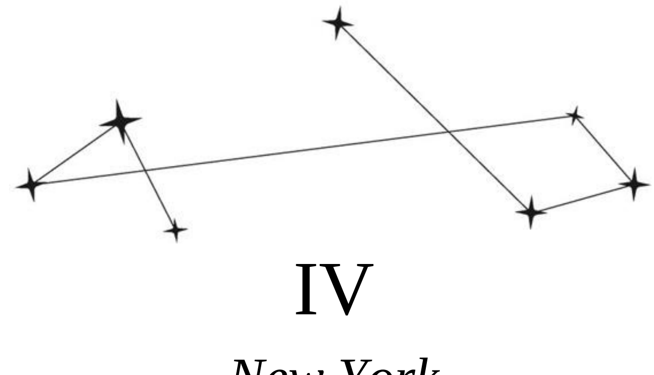
Addie contemple la bague. Elle laisse son regard s'y attarder une dernière fois, puis se contraint à se tourner vers le ténébreux.

— Tu sais quoi ? Je préfère rester en vie et garder le mystère intact.

Luc pince les lèvres. De colère ou d'amusement, elle l'ignore.

— Comme tu voudras, ma chère, réplique-t-il avant d'éteindre la lumière entre ses doigts.

1. Ce passage et les suivants sont extraits de *La Tempête* de William Shakespeare, traduit par Pierre Leyris. (N.d.T.)



IV

New York
23 mars 2014

Confortablement assise dans un fauteuil en cuir de *The Last Word*, bercée par le doux ronronnement du chat perché sur l’étagère, Addie regarde les clients s’incliner vers Henry comme une fleur tend ses pétales vers le soleil.

Une fois mis dans la confidence, vous en voyez partout la preuve : on vous parle d’« éléphant rose » et voilà que, tout à coup, vous en apercevez dans des vitrines et sur des T-shirts, parmi les jouets en peluche et sur des panneaux d’affichage. Vous vous demandez alors comment ils vous avaient échappé jusque-là.

Même chose pour Henry et le pacte qu’il a scellé. Là, un homme rit à tout ce qu’il dit. Ici, une femme, rayonnante, lui adresse de grands sourires. Là encore, une adolescente en émoi saisit la moindre occasion de lui toucher l’épaule ou le bras.

Malgré tout, Addie n’est pas jalouse. Elle a trop vécu, trop perdu. Ses rares possessions étaient soit empruntées soit volées, jamais vraiment à elle pour très longtemps. Elle a donc appris à partager. Pourtant, chaque fois que Henry la regarde, Addie sent monter en elle une délicieuse bouffée de chaleur, comme une brusque apparition du soleil entre deux nuages.

Un recueil de poèmes posé sur ses genoux, elle replie ses jambes sous elle. Elle a troqué ses vêtements éclaboussés de peinture contre un jean noir et un

sweat trop grand tous les deux piqués dans une friperie du quartier pendant que Henry travaillait. En revanche, elle a gardé les bottes : les petites taches jaunes et bleues qui les parent sont un souvenir matériel qui lui rappelle leur soirée, comme le ferait une photo.

— Prête ?

Elle constate que l'écriteau de la boutique a déjà été retourné du côté « fermé ». Henry, lui, patiente debout près de la porte, sa veste posée sur son bras. Il lui tend la main et l'aide à s'extraire du fauteuil de cuir qui, explique-t-il, a le don d'engloutir les gens. Puis les voilà qui quittent le magasin et gravissent les quatre marches qui mènent à la rue.

— Où on va ? demande Addie.

Il est encore tôt et Henry vibre d'une énergie débordante qui semble culminer à l'heure du crépuscule. Le coucher du soleil témoigne d'une nouvelle journée écoulée, la lumière disparaissant au rythme du temps.

— Tu connais l'Ice Cream Factory ?

— Rien que le nom me tente.

Le visage de Henry se décompose.

— Tu y es déjà allée.

— Mais j'adorerais y retourner.

— J'ai envie de te faire découvrir quelque chose de nouveau, rétorque-t-il, dépité. Il y a bien un endroit où tu n'es jamais allée ?

Après un temps de réflexion, Addie hausse les épaules.

— Probablement. Mais je ne l'ai pas encore trouvé.

Elle voulait sa réponse drôle, légère, mais Henry fronce les sourcils. Plongé dans ses pensées, il promène un regard absent autour de lui.

— D'accord… déclare-t-il en lui attrapant la main. Suis-moi.

Une heure plus tard, les voilà à Grand Central.

— Désolée de te l'apprendre, dit Addie en observant la gare animée, mais je suis déjà venue ici. Comme tout le monde.

— Viens avec moi, réplique Henry, un sourire plein de malice aux lèvres.

Elle le suit dans l'escalier mécanique qui descend vers le niveau inférieur de la gare. Main dans la main, ils se faufilent à travers le flot ininterrompu des

voyageurs jusqu’à une aire de restauration bondée. Henry s’arrête net à un croisement de voûtes carrelées. Des couloirs partent dans toutes les directions. Il attire Addie vers un des piliers soutenant les voûtes et la fait pivoter vers le mur.

— Ne bouge pas, ordonne-t-il avant de commencer à s’éloigner.

— Où est-ce que tu vas ? demande-t-elle en se retournant déjà pour le suivre.

Henry revient sur ses pas pour la replacer face au mur.

— Reste ici. Ne bouge pas. Écoute.

Addie approche l’oreille du mur en céramique mais n’entend rien hormis les bruits de pas, le vacarme de la foule qui sort des bureaux. Elle jette alors un coup d’œil par-dessus son épaule.

— Henry, je ne…

Mais Henry n’est déjà plus là. Il traverse la galerie au pas de course pour rejoindre l’autre côté de l’arche, une dizaine de mètres plus loin. Une fois là-bas, il lui lance un dernier regard avant d’enfouir son visage dans le coin, comme un gamin compte jusqu’à dix lors d’une partie de cache-cache.

Même si elle se sent ridicule, elle se penche vers le mur et attend, l’oreille tendue, lorsque soudain, elle sursaute en entendant la voix de Henry :

— Addie…

Incroyable ! Son timbre est doux, mais ses paroles distinctes, comme s’il se tenait juste à côté d’elle.

— Comment c’est possible ? demande-t-elle à l’arche.

Elle perçoit un sourire dans sa voix tandis qu’il explique :

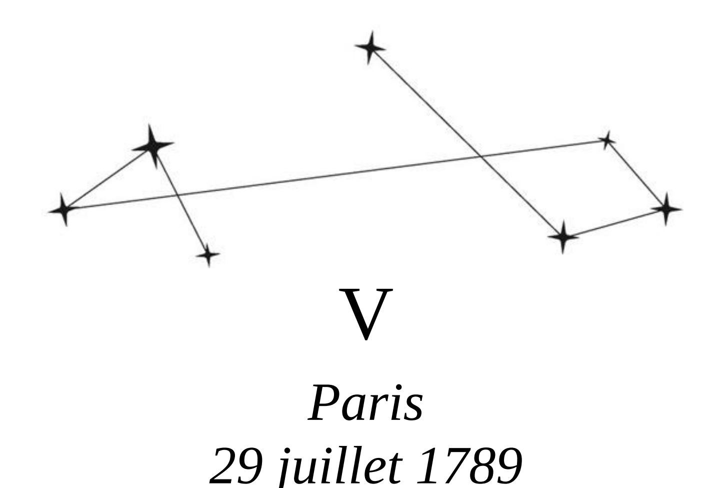
— Le son suit la courbe de la voûte. Ce phénomène se produit quand les murs sont inclinés selon un certain angle. Ça s’appelle une galerie des murmures.

Addie est émerveillée. Au bout de trois cents ans, il lui reste encore tant à apprendre.

— Parle-moi, lui parvient la voix transmise par la voûte.

— Pour dire quoi ? murmure-t-elle au mur.

— Pourquoi tu ne me raconterais pas une histoire ? lui souffle Henry à l’oreille.



V

Paris
29 juillet 1789

Paris brûle.

L’air empeste la poudre à canon et l’odeur âcre de la fumée. La ville n’a jamais été totalement silencieuse mais, depuis deux semaines, elle est plongée dans un bruit perpétuel. Tirs de mousquet et de canon, soldats qui aboient des ordres et cette réplique portée de bouche en bouche : « *Vive la France ! Vive la France ! Vive la France* * *!* »

Deux semaines après la prise de la Bastille, la ville semble résolue à se scinder en deux. Et pourtant, elle doit continuer d’avancer, de survivre, et tous ses habitants n’ont plus qu’à trouver un moyen de surmonter la tourmente.

Addie, pour sa part, a choisi de se déplacer la nuit. Un sabre accroché à la hanche et un tricorne baissé sur le front, elle se fraie un chemin dans le noir. Elle a volé ses vêtements à un homme abattu dans la rue, avant de récupérer sur un autre cadavre un gilet pour cacher la tache de sang et le tissu déchiré. Nécessité fait loi et il est trop dangereux pour une femme seule de voyager. Il est encore plus déconseillé de se faire passer pour un noble – mieux vaut se fondre dans la masse par d’autres moyens.

Un courant à la fois triomphant et enivrant a déferlé sur la ville. Avec le temps, Addie apprendra à sentir les changements dans l’air, à repérer la frontière

entre ardeur et violence. Ce soir, la rébellion est encore récente, l’énergie inattendue et indiscernable.

En tant que ville, Paris est devenu un labyrinthe. La soudaine érection de barrières et de barricades transforme le moindre chemin en une série d’impasses. Addie n’est donc pas surprise de tomber au détour d’une rue sur un tas de caisses et de débris enflammés.

Jurant dans sa barbe, elle s’apprête à faire demi-tour quand elle entend une cavalcade de bottes derrière elle, suivie d’un coup de feu. La balle vole au-dessus de sa tête pour atteindre la barricade.

Elle se retourne pour découvrir une demi-douzaine d’hommes qui lui barrent le passage, vêtus de la tenue bigarrée des insurgés. Leurs mousquets et leurs sabres brillent faiblement dans la lumière crépusculaire. Addie se félicite d’avoir volé les habits d’un roturier.

Elle se racle la gorge et prend soin de prendre une voix grave et rauque pour crier :

— *Vive la France * !*

Les hommes répètent l’acclamation mais, à son grand désarroi, ne reculent pas. Au contraire : ils continuent de s’avancer vers elle, les mains posées sur leurs armes. À la lueur du brasier, elle distingue leurs yeux rendus vitreux par le vin et l’énergie sans nom de la nuit.

— Qu’est-ce que tu fais là ? demande un des insurgés.

— On a peut-être affaire à un espion, ajoute un autre. Un soldat qui parade en tenue civile après avoir détroussé le corps d’un patriote, ça s’est déjà vu.

— Je ne veux pas d’ennuis, clame Addie. Je me suis perdue, c’est tout. Laissez-moi passer et je disparaîtrai.

— Avant de revenir avec une dizaine d’autres, marmonne le deuxième homme.

— Je ne suis ni un espion, ni un soldat, ni un cadavre, réplique-t-elle. Je cherchais juste…

— À saboter quelque chose, intervient un troisième.

— Ou à piller nos boutiques, suggère un autre.

Ils ne crient plus. Inutile : ils se sont assez approchés pour parler sans hausser le ton, tout en la repoussant contre la barricade en feu. Si seulement elle pouvait leur échapper, quitter leur champ de vision et leur mémoire… Mais elle n'a nulle part où s'enfuir. Les rues latérales sont toutes barrées et derrière elle, les caisses brûlent.

— Si tu es un allié, prouve-le.

— Pose ton épée.

— Ôte ton chapeau et montre-nous ton visage.

La gorge serrée, Addie enlève son tricorne en espérant que l'obscurité suffira à dissimuler la féminité de ses traits. Au même moment, la barricade crépite dans son dos et une poutre s'enflamme. Le feu devient alors plus vif et la lumière assez forte pour qu'ils la voient clairement. Elle le devine au changement de leur expression.

— Laissez-moi passer, répète-t-elle tandis que sa main glisse vers le sabre à sa hanche.

Elle sait le manier, mais elle sait aussi qu'ils sont cinq. Si elle dégaine, elle n'aura d'autre choix que de les affronter. La promesse de survie n'est qu'une maigre récompense face à ce qu'elle risque d'endurer.

Ils la cernent et elle tire son sabre.

— Reculez ! rugit-elle.

À sa grande surprise, les hommes s'arrêtent net. Leurs pas s'immobilisent et une ombre s'abat sur leurs visages soudain figés. Les mains quittent les armes, les têtes ballottent sur les épaules et la nuit se fait calme, hormis le crépitement des caisses en feu et une voix qui s'élève comme une brise dans le dos d'Addie.

— Les êtres humains sont si mal équipés pour la paix.

Son sabre toujours brandi, Addie se retourne pour découvrir la silhouette noire de Luc qui se découpe sur le brasier. Il ne recule pas devant l'arme, au contraire : il lève le bras pour passer la main sur l'acier avec la grâce d'un amant effleurant la peau, d'un musicien caressant un instrument. Elle s'attend presque à entendre la lame chanter sous ses doigts.

— Tu as le don de t'attirer des ennuis, mon Adeline, poursuit le ténébreux, dont le regard vert vif dérive vers les insurgés inertes. Heureusement que j'étais

dans le coin !

— Tu es la nuit personnifiée, le parodie-t-elle. Être partout n’est-il pas dans ta nature ?

— Tu as bonne mémoire, réplique-t-il en esquissant un sourire avant de refermer ses doigts sur la lame, qui commence à rouiller. Ne t’en lasses-tu jamais ?

— Pas du tout, rétorque-t-elle d’un ton sec. C’est un don. Songe un peu à tout ce qu’il me reste à apprendre. Or je dispose d’un t…

Elle est interrompue par une salve de coups de feu au loin, suivie de la riposte d’un canon, aussi assourdissante qu’un grondement de tonnerre. Luc fronce les sourcils de dégoût. Addie s’amuse de le voir ainsi troublé. Lorsque le fracas d’une nouvelle détonation retentit, le ténébreux empoigne Addie par le poignet.

— Viens ! Je ne m’entends plus penser.

Tournant aussitôt les talons, il l’entraîne à sa suite. Mais au lieu d’avancer droit devant lui, il fait un pas sur le côté, dans l’ombre épaisse du mur le plus proche. Addie freine des quatre fers, s’attendant à heurter la pierre, mais le mur s’ouvre et le monde se dérobe sur-le-champ. Elle n’a pas le temps de prendre une inspiration ou la fuite : Paris a disparu, tout comme Luc.

Addie se retrouve plongée dans l’obscurité la plus totale. Non pas funèbre, mais faite de vide et de silence. Il y a de la violence dans ce néant noir et impénétrable. C’est le battement d’ailes d’oiseaux contre sa peau. Le souffle du vent dans ses cheveux. Un millier de voix qui chuchotent à son oreille. C’est la peur, la chute, une sensation féroce et délirante. Lorsqu’elle songe enfin à hurler, l’obscurité s’est retirée, la nuit reformée et Luc est reparu à ses côtés.

Chancelante, Addie s’appuie contre une porte. Elle se sent nauséeuse, épuisée, dévastée.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demande-t-elle.

Luc ne répond pas. Il se tient à plusieurs mètres d’elle, les mains posées sur le parapet d’un pont, le regard rivé sur un fleuve qui n’est pas la Seine.

Il n’y a plus de barricades en feu. Plus de coups de canon. Plus d’hommes qui l’attendent, l’arme à la main. Juste une rivière inconnue qui coule sous un

pont inconnu et des bâtiments inconnus qui se dressent sur des rives inconnues, leurs toits couverts de tuiles rouges.

— Voilà qui est mieux, déclare Luc en rajustant ses manchettes.

Chose curieuse, pendant cette traversée du néant, il a changé de tenue, le col plus haut et le tissu d'une soie plus légère, tandis qu'Addie porte la même tunique inadaptée, récupérée dans une rue de Paris.

Un couple passe, bras dessus bras dessous. Elle ne saisit rien d'autre que les inflexions d'une langue étrangère.

— Où est-ce qu'on est ? demande-t-elle.

Luc lui jette un regard à la dérobée et répond quelques mots dans ce même flot chantant avant de traduire en français :

— Nous sommes à Florence.

Florence… Addie a déjà entendu ce nom, mais elle ne sait pas grand-chose de cette ville, hormis le fait qu'elle ne se trouve pas en France, mais dans le grand-duché de Toscane.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Comment est-ce que tu as… Non, peu importe. Ramène-moi à Paris.

— Pour quelqu'un qui n'a en réserve rien d'autre que du temps, tu es toujours pressée, Adeline, réplique-t-il, perplexe, avant de s'éloigner d'un pas tranquille.

Addie n'a pas d'autre choix que de le suivre. Elle s'imprègne de la singularité de cette nouvelle ville. Florence est toute en formes étranges et arêtes vives, dômes et flèches, murs de pierre blanche et toits de tuile cuivrée. C'est un lieu peint dans une palette différente, une mélodie jouée dans une autre tonalité. Le cœur d'Addie s'emballe devant tant de beauté. Luc, lui, sourit devant son ravissement.

— Tu préfères les rues en feu de Paris ?

— Je pensais que tu aimais la guerre.

— Ça, ce n'est pas une guerre. Rien qu'une petite révolte, rétorque-t-il d'un ton sec.

Elle le suit dans une cour ouverte, sur une place parsemée de bancs de pierre. L'air est chargé du parfum des fleurs d'été. Il marche devant, tel un

gentilhomme qui profite de la fraîcheur de la nuit, et ne ralentit qu'à la vue d'un autre homme, une bouteille de vin coincée sous le bras. Il courbe les doigts et voilà l'inconnu qui modifie son trajet pour venir comme un chien à ses pieds. Luc passe aussitôt dans cette autre langue – le florentin, comme elle l'apprendra plus tard – qu'Addie ne comprend pas encore. Sans la parler, elle repère pourtant dans la voix du ténébreux des accents de séduction et décèle sans mal cet éclat diaphane qui prend forme dans l'air autour d'eux. Elle reconnaît aussi l'expression rêveuse dans les yeux du Toscan, qui lui remet sa bouteille, un sourire placide plaqué sur le visage, avant de s'éloigner d'un pas nonchalant.

Luc se laisse tomber sur un banc et sort deux verres de nulle part. Addie ne s'assied pas. Elle reste debout et le regarde déboucher la bouteille, puis servir le vin.

— Pourquoi suis-je censé aimer la guerre ? demande-t-il.

C'est la toute première fois, pense-t-elle, *qu'il pose une question qui ne cache pas une provocation, une exigence ou un subterfuge.*

— N'es-tu pas le dieu du chaos ?

— Je suis un dieu d'espoir, Adeline, répond-il, l'air aigri. Les guerres me fournissent en clients.

Il lui tend un verre. Comme elle ne le prend pas, il porte un toast en solitaire.

— Aux longues vies !

Addie ne peut s'empêcher de le regarder avec de grands yeux médusés.

— Il y a des soirs où tu prends un malin plaisir à me torturer dans l'espoir que je cède et d'autres fois où tu sembles résolu à m'épargner toute souffrance. Il faudrait te décider…

Une ombre traverse le visage de Luc.

— Ce n'est pas dans ton intérêt, ma chère, crois-moi.

Un petit frisson lui remonte le long de l'échine, tandis qu'il porte le verre à ses lèvres avant de poursuivre, les yeux brillants de malice :

— Ne prends pas ça pour de la bonté, Adeline. Surtout pas. Je tiens à être celui qui te brisera.

Elle contemple la place bordée d'arbres qu'éclairent des lanternes, le clair de lune reflété par les toits de tuile rouge.

— Eh bien, tu vas devoir faire mieux que…

Elle s’interrompt en reportant son attention sur le banc de pierre.

— Et merde ! marmonne-t-elle face au siège vide.

Bien entendu, Luc a disparu.



VI

New York
6 avril 2014

— Et il t'a abandonnée là comme ça ? s'offusque Henry, consterné.

Addie fait tourner une frite entre ses doigts avant de répliquer :

— Il y a pire endroit où être abandonnée.

Assis à une table haute dans un soi-disant pub – à supposer que les pubs existent en dehors de la Grande-Bretagne –, ils mangent un *fish and chips* vinaigré accompagné d'une pinte de bière tiède.

En passant devant leur table, le serveur adresse un clin d'œil à Henry. Deux jeunes filles qui se dirigent vers les toilettes ralentissent au moment d'entrer dans l'orbite du libraire et le fixent de longues minutes à l'aller comme au retour.

Un flot de paroles leur parvient d'une table voisine. Addie reconnaît le staccato lourd et rapide de l'allemand. Ses lèvres s'étirent en un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Henry.

Elle se penche pour lui répondre.

— Le couple là-bas, indique-t-elle d'un mouvement de tête. Ils se disputent. Apparemment, il a couché avec sa secrétaire, son assistante et sa prof de Pilates. Sa femme était au courant pour les deux premières, mais elle est furieuse pour la troisième parce qu'ils font tous les deux du Pilates dans le même club.

Henry dévisage Addie, émerveillé.

— Tu connais combien de langues ?

— Quelques-unes… élude-t-elle. (Comme il a l'air curieux, elle les compte sur ses doigts.) Le français, bien sûr, et l'anglais. Le grec et le latin. L'allemand, l'italien, l'espagnol, le tchèque et un peu de portugais, mais je ne le maîtrise pas très bien.

— Tu aurais fait une espionne incroyable.

— Je l'ai peut-être été, réplique-t-elle, malicieuse.

Une fois leurs assiettes vides, Addie balaie la salle du regard et voit le serveur s'éclipser dans la cuisine.

— Viens, dit-elle en attrapant la main de Henry.

— On n'a pas payé, fait-il remarquer, surpris.

— Ça, je sais… rétorque-t-elle avant de sauter de son tabouret. Mais si on part maintenant, il pensera juste qu'il a oublié de débarrasser la table. Il ne se souviendra pas de nous.

C'est le problème avec une existence comme celle d'Addie. Elle vit depuis si longtemps sans racines qu'elle ne sait plus comment les faire pousser. Elle a tellement l'habitude de perdre les choses qu'elle ne sait plus comment les retenir, comment se faire une place dans un monde à sa mesure.

— Non, c'est toi qu'il aura oubliée, la corrige Henry. Mais il se souviendra de moi. Je ne suis pas invisible, Addie. Bien au contraire.

Invisible… Ce mot est aussi acéré qu'une lame.

— Moi non plus, je ne suis pas invisible, riposte-t-elle.

— Tu m'as compris. Je ne peux pas aller et venir où je veux quand je veux. Et quand bien même, ajoute-t-il en sortant son portefeuille, ce serait immoral.

Cette dernière phrase la frappe de plein fouet. La revoilà à Paris, pliée en deux par la faim. Puis chez la marquise, où elle dîne dans des vêtements volés, l'estomac noué au moment où Luc lui fait remarquer qu'un domestique paiera pour chaque carré de chocolat avalé.

— D'accord, concède-t-elle, le visage brûlant de honte, en tirant de sa poche une poignée de billets de vingt dollars pour en lâcher deux sur la table. C'est mieux ?

Mais Henry ne semble toujours pas satisfait.

— D'où tu sors cet argent ?

Elle ne compte pas lui avouer avoir quitté une boutique de marque pour entrer chez un prêteur sur gages, les articles passant d'une main à l'autre. En vérité, tout ce qu'elle possède – hormis lui, quoique… –, elle l'a volé. Mais Addie ne tient pas à s'en expliquer. Elle redoute le jugement sur son visage et de se dire que ses reproches sont peut-être justifiés.

— Tu veux vraiment savoir ? demande-t-elle.

Henry répond un « oui » tellement volontaire qu'elle en devient écarlate.

— Tu crois que cette vie me plaît ? assène Addie, les dents serrées. Sans travail, sans relations, sans pouvoir m'attacher à rien ni personne ? Tu crois que j'aime ça, la solitude ?

— Tu n'es pas seule, rétorque Henry, peiné. Je suis là.

— Je sais, mais tu ne devrais pas avoir à tout faire, à tout risquer pour moi.

— Ça ne me dérange pas…

— Moi, si ! s'exclame-t-elle d'un ton brusque, déconcertée par sa propre colère. Je suis une femme, pas un animal de compagnie, Henry, et je n'ai pas besoin qu'on me regarde de haut ni qu'on me couve. Je fais ce que j'ai à faire et ce n'est pas toujours facile ni juste, mais je n'ai pas le choix. Tant pis si tu désapprouves. Voilà qui je suis, voilà comment je fonctionne.

— Toi, peut-être. Mais, moi, ce n'est pas ma façon de voir les choses, réplique Henry.

Addie recule comme si elle avait reçu un coup. Soudain, le pub lui paraît trop bruyant, trop bondé. Elle n'en peut plus de rester plantée là, alors elle quitte la salle, bouillonnante de rage.

Quand elle se retrouve dans l'air nocturne, elle se sent mal. Le monde bascule avant de se redresser. Au bout de quelques pas, sa colère s'apaise, remplacée par un sentiment de lassitude teintée de tristesse.

Elle ne comprend pas comment la soirée a dérapé. Elle ne comprend pas non plus la nature de ce poids dans sa poitrine. Mais si. C'est de la peur. La peur d'avoir tout gâché, d'avoir détruit tout ce dont elle a jamais rêvé. La peur que ce soit assez fragile pour se désintégrer.

Elle entend les pas de Henry se rapprocher. Il marche un mètre derrière elle, en silence. Un silence inédit. Le silence d'après la tempête, quand les dégâts

restent à évaluer. Addie essuie une larme qui roule sur sa joue.

— Je l'ai détruite ?

— Quoi donc ? demande-t-il.

— Notre relation.

— Addie…

Une main sur son épaule, il la contraint à s'arrêter. Elle se retourne et s'attend à voir les traits de Henry marqués par la colère, mais ils sont d'un calme plat.

— Ce n'était qu'une dispute, pas la fin du monde. Et encore moins la fin de notre relation.

Voilà trois cents ans qu'elle en rêvait. Elle a toujours pensé que ce serait facile. Tout le contraire de Luc.

— Je ne sais pas comment être en couple, chuchote-t-elle. Je ne sais même pas comment être normale.

— Tu es une fille incroyable, réplique Henry, un sourire en coin. Forte, brillante et entêtée. Mais tu ne seras jamais normale.

Bras dessus bras dessous, ils cheminent dans la nuit froide.

— Tu es retournée à Paris ? s'enquiert-il.

C'est un rameau d'olivier, une passerelle dont elle lui est reconnaissante.

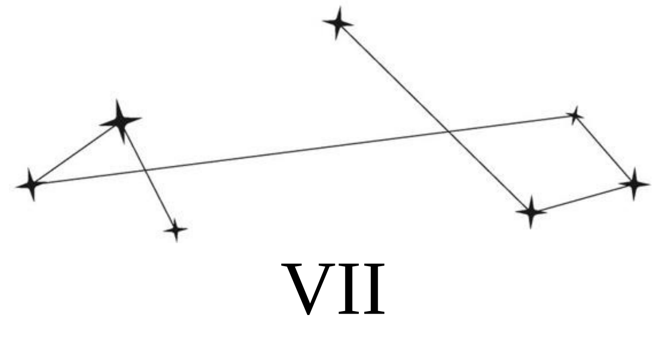
— Un jour, répond-elle.

Sans son obstination naïve à rejoindre cette ville et sans l'aide de Luc, il lui a fallu bien longtemps pour y retourner. Et elle a pris son temps, elle doit bien l'avouer. En cherchant à l'abandonner seule à Florence, Luc a brisé une sorte de sceau. Il l'a libérée de force, en quelque sorte.

Jusque-là, Addie n'avait jamais envisagé de quitter la France. Avec le recul, c'est absurde, mais le monde lui semblait à l'époque tellement petit. Tout à coup, il est devenu immense.

Peut-être comptait-il la plonger dans le chaos. Peut-être estimait-il qu'elle prenait trop ses aises. Peut-être voulait-il qu'elle l'appelle à nouveau, qu'elle le supplie de revenir. Peut-être, peut-être, peut-être…

Trop tard pour le savoir.



VII

Venise
29 juillet 1806

Addie se réveille avec la lumière du jour, entre des draps de soie.

Tout son corps courbaturé, la tête cotonneuse, comme après un excès de soleil ou de sommeil.

Il fait une chaleur infernale à Venise, plus encore qu'à Paris. La fenêtre est ouverte, mais ni la douce brise ni les draps légers ne suffisent à dissiper cette chaleur étouffante. Redoutant déjà les températures de la mi-journée, elle s'arrache du sommeil pour découvrir Matteo perché au pied du lit.

À la lumière du jour, il est toujours aussi beau, hâlé et bien bâti. Mais plus que ses traits séduisants, c'est le calme inattendu de ce moment qui l'émeut.

Les matins sont souvent synonymes d'excuses bafouillées et de gêne dues à l'oubli. Ils sont parfois douloureux et toujours embarrassants. Mais Matteo semble totalement imperturbable.

Il ne se souvient pas d'elle – comment pourrait-il en être autrement ? Et pourtant, la présence de cette inconnue dans son lit ne paraît ni le surprendre ni le déranger. Toute son attention est concentrée sur le carnet à dessin posé en équilibre sur son genou, le fusain glissant avec grâce sur le papier. Au moment où le regard de Matteo passe du carnet à Addie, puis d'Addie au carnet, elle comprend qu'il la dessine.

Elle n'esquisse aucun geste pour se couvrir, pour attraper la chemise jetée sur la chaise ou le fin peignoir au pied du lit. Voilà bien longtemps qu'Addie n'est plus pudique. Elle a même fini par apprécier le fait d'être contemplée. Est-ce dû à l'abandon naturel qui vient avec le temps, à la constance de son apparence ou à la certitude rassurante que ses admirateurs ne se souviendront pas d'elle ? Être oubliée procure un sentiment de liberté.

Matteo, pour sa part, continue de dessiner, le geste rapide et fluide.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle d'une voix douce.

— Pardon… répond-il en détachant son regard du parchemin. Ta position… Il fallait absolument que je la saisisse.

Curieuse, Addie fait mine de se lever, mais il gémit en guise de protestation.

— Attends un peu.

Elle rassemble toute son énergie pour rester là, immobile sur le lit, les mains emmêlées dans les draps, jusqu'à ce qu'il repose son œuvre avec un soupir. Dans ses yeux brille cette lueur de satisfaction propre aux artistes.

— Je peux voir ? demande-t-elle dans l'italien mélodieux qu'elle a appris.

— Ce n'est qu'une ébauche, précise-t-il en lui tendant le carnet.

Addie examine le dessin. Les traits sont fluides mais approximatifs, comme une rapide étude réalisée d'une main experte. Son visage est à peine esquissé, presque abstrait dans le jeu d'ombre et de lumière.

C'est elle et ce n'est pas elle. C'est son image déformée par le filtre d'un artiste. Malgré tout, elle se reconnaît. De la courbe de sa joue à la forme de ses épaules, les cheveux ébouriffés par le sommeil et ces petits points disséminés sur son visage. Sept taches de rousseur disposées comme des étoiles.

Effleurant le fusain jusqu'au bas de la page, où ses jambes se fondent dans les draps du lit, elle sent le charbon s'étaler sous ses doigts. Lorsqu'elle retire sa main, son pouce est taché, mais le dessin intact. Elle n'a pas laissé de trace. Et pourtant, si. Addie elle-même s'est imprimée dans l'esprit de Matteo qui, à son tour, l'a imprimée sur la page.

— Tu aimes ? demande-t-il.

— Oui… murmure Addie.

Elle se retient d'arracher d'un coup sec la page du carnet pour emporter l'esquisse. Elle aimerait tellement la posséder, la conserver, pour pouvoir contempler l'image comme Narcisse son reflet dans l'eau. Sauf que si elle le prend maintenant, le parchemin trouvera le moyen de disparaître plus tard. Ou alors il lui appartiendra, mais à elle seule, donc ce sera comme s'il était perdu, oublié pour le reste de l'humanité.

En revanche, si Matteo garde le portrait, il oubliera sa source d'inspiration mais pas le croquis lui-même. Peut-être qu'une fois Addie partie, il regardera l'esquisse en s'interrogeant sur cette jeune femme étendue dans les draps. Et même s'il considère l'ébauche comme le fruit d'une soirée d'ivresse ou d'un rêve fiévreux, le portrait d'Addie sera toujours là, fusain sur parchemin, palimpseste sous l'œuvre achevée. Il sera réel, tout comme elle.

Addie examine donc le dessin en remerciant le prisme de sa mémoire. Après l'avoir rendu à l'artiste, elle se lève et ramasse ses vêtements.

— C'était bien ? demande Matteo. Je t'avoue que je ne me souviens de rien.

— Pareil pour moi, ment-elle.

— Dans ce cas, réplique-t-il avec un sourire canaille, on a dû passer un très bon moment !

Lorsqu'il embrasse son épaule nue, le cœur d'Addie se met à battre plus vite et son corps se réchauffe au souvenir de leur nuit. Si elle est devenue une inconnue pour lui, Matteo éprouve la passion naturelle d'un artiste épris de son nouveau modèle. Il serait assez simple pour elle de rester, de recommencer, de profiter de sa compagnie un jour de plus. Mais ses pensées sont toujours tournées vers le croquis, la signification de ces traits et leur portée.

— Il faut que je parte, annonce-t-elle avant lui voler un dernier baiser. Essaie de ne pas m'oublier.

Avec un rire léger et désinvolte, il l'attire à lui pour laisser des empreintes au fusain sur sa peau.

— Comment le pourrais-je ?

+ + +

Ce soir-là, le coucher de soleil transforme les canaux en or.

Perchée sur un pont, Addie essuie les restes de fusain sur son pouce et repense au dessin de Matteo – l’interprétation d’un artiste, comme un écho de la vérité. Elle se remémore la phrase que Luc a prononcée après l’avoir chassée du salon de Mme Geoffrin, il y a une éternité :

« Les idées sont bien plus tenaces que les souvenirs. »

Ce n’était sans doute qu’une pique de sa part, mais Addie aurait déjà dû considérer ces mots comme un indice, une clé. Si les souvenirs sont figés, les pensées, elles, sont plus libres. Elles étendent leurs racines, se propagent et s’enchevêtrent pour finir par s’affranchir de leur source et mener leur vie propre. Elles sont malignes, entêtées et peut-être – oui, peut-être – accessibles.

Car deux rues plus loin, dans ce petit studio à l’étage, se trouve un artiste qui a dessiné le portrait d’Addie sur une page de son carnet. Les yeux fermés, la tête inclinée en arrière, elle sourit. L’espoir grandit dans sa poitrine – une fissure est apparue dans les murs de cette malédiction inébranlable. Elle croyait en avoir examiné tous les recoins, mais voilà qu’elle a découvert une porte. Et cette porte ouvre sur une pièce inconnue.

Dans son dos, elle sent l’air changer. Il se charge du vif parfum des arbres, une odeur aussi inconcevable qu’inattendue dans la touffeur vénitienne. Addie rouvre les yeux.

— Bonsoir, Luc.

— Bonsoir, Adeline.

Elle se tourne vers lui, vers cet homme à qui elle a donné vie, ce ténébreux, ce démon vivant. Comme à son habitude, il lui demande si elle en a assez, si elle s’est enfin lassée, si elle va lui céder.

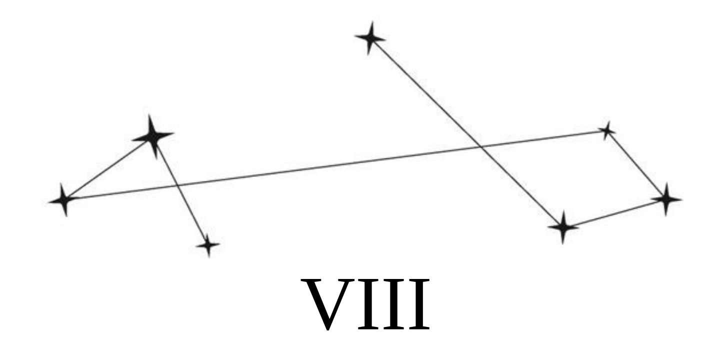
— Pas ce soir, répond-elle d’un ton joyeux.

En repassant le doigt sur son pouce, elle sent encore le gras du fusain et envisage de raconter à Luc sa toute récente révélation, histoire de savourer sa surprise.

J’ai découvert un moyen de laisser une empreinte derrière moi, songe-t-elle à lui dire. *Tu pensais réussir à m’effacer de ce monde, mais tu n’en as pas le pouvoir. Je suis encore là. Je serai toujours là.*

Ces mots – ce triomphe – ont la douceur du sucre sur sa langue. Mais elle perçoit une nuance menaçante dans le regard de Luc. Le connaissant, il trouverait un moyen de retourner sa découverte contre elle, de lui voler cette maigre consolation sans lui laisser le temps de s'en servir.

Alors elle garde le silence.



VIII

New York
25 avril 2014

Une vague d'applaudissements éclate d'un bout à l'autre de la pelouse.

Par cette splendide journée de printemps, une des premières où la chaleur s'attarde au coucher du soleil, les voilà assis sur une couverture en lisière de Prospect Park, tandis que les artistes se succèdent sur une scène éphémère installée en face d'eux.

— Tu te souviens vraiment de tout ? Je n'arrive pas à y croire, dit Henry entre deux prestations.

— C'est comme vivre avec une impression permanente de déjà-vu, sauf que tu sais exactement où tu as déjà vu, entendu ou éprouvé le truc en question. Tu te rappelles chaque instant, chaque lieu, et ils s'empilent les uns sur les autres comme les pages d'un livre aussi compliqué qu'interminable.

— Ça me rendrait dingue, s'afflige Henry.

— Oh, ça m'est arrivé de perdre les pédales, confie-t-elle d'un ton insouciant. Mais quand on vit assez longtemps, même la folie finit par s'arrêter.

Le nouveau chanteur est… mauvais. Sa voix d'adolescent hésite entre le grognement et le hurlement. Addie saisit à peine les paroles, encore moins la mélodie. Malgré tout, sur la pelouse bondée, les spectateurs débordent d'enthousiasme, moins pour l'artiste que pour l'occasion qui leur est offerte de brandir leurs cartes ornées d'un chiffre.

C’est la version Brooklyn d’une scène ouverte : un concert caritatif où certains paient pour jouer, d’autres pour les juger.

— *Je trouve ça un peu cruel*, a-t-elle fait remarquer quand Henry lui a tendu les cartes.

— *C’est pour la bonne cause*, a-t-il expliqué en grimaçant au son des fausses notes d’un saxophone.

La chanson s’achève sous des applaudissements épars. La pelouse est une mer de 2 et de 3. Henry, lui, brandit un 9.

— Tu ne peux pas tous leur donner neuf ou dix, lance Addie.

— J’ai pitié, se défend-il avec un haussement d’épaules. Il faut du courage pour monter sur scène. Et toi ?

— Aucune idée, répond-elle, les yeux baissés sur ses propres cartes.

— Tu m’as bien dit que tu étais dénicheuse de talents ?

— Parce que c’était plus simple que de me présenter comme un fantôme de trois cent vingt-trois ans dont le seul et unique passe-temps est d’inspirer les artistes.

Henry tend la main pour lui caresser la joue.

— Tu n’es pas un fantôme.

La chanson suivante commence et se termine. Quelques rares applaudissements tombent comme des gouttes de pluie sur la pelouse. Henry lui attribue un 7. Addie, un 3. Il la regarde, atterré.

— Quoi ? demande-t-elle. Ce n’était pas très bon.

— Parce qu’il faut noter le talent ? Zut alors !

Addie éclate de rire. Il y a une pause entre les prestations en raison d’un désaccord sur l’ordre de passage. Pendant que les enceintes diffusent de la musique enregistrée, ils s’allongent sur l’herbe. La tête posée sur le ventre de Henry, Addie perçoit la légère houle de sa respiration.

S’ensuit un autre type de silence, plus rare cette fois. Le calme naturel des espaces familiers, des lieux remplis par une présence à deux. Un carnet repose sur la couverture. Pas le bleu, déjà terminé. Celui-ci est vert émeraude, comme les yeux de Luc quand il fanfaronne. Un stylo marque la page où Henry s’est arrêté.

Chaque jour, Addie lui raconte des histoires. Devant un petit-déjeuner composé d’œufs et de café, elle lui a narré le chemin tortueux jusqu’au Mans. Un matin à la librairie, pendant qu’ils déballaient des nouveautés, elle s’est remémoré sa première année à Paris. Emmêlée dans les draps la nuit dernière, elle lui a parlé de Rémy. Henry lui a demandé la vérité, sa vérité à elle, alors elle la lui confie. Par bribes, des fragments glissés comme des marque-pages au milieu de l’agitation de leurs journées.

Henry est un éclair mis en bouteille – plein d’énergie, survolté, incapable de rester en place plus de cinq minutes. Dès que se présente une accalmie, un moment de tranquillité, il attrape un stylo et le carnet en cours. Même si Addie se réjouit de voir les mots – ses propres mots – couchés sur le papier, elle se moque de l’urgence avec laquelle il les écrit.

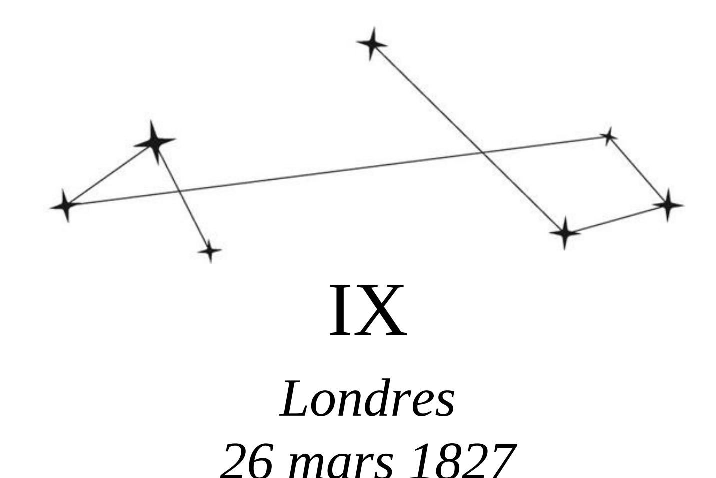
— On a le temps, lui rappelle-t-elle en lui caressant les cheveux.

Elle s’étire, les yeux levés vers la lumière déclinante dans un ciel strié de bleu et de violet. Il fait presque nuit. Un toit ne servirait à rien si le ténébreux dardait son regard sur elle, mais elle se sent malgré tout vulnérable, allongée là sous les étoiles.

Ils ont de la chance, vraiment. Mais le problème avec la chance, c’est qu’elle finit toujours par tourner.

Est-ce le tapotement nerveux des doigts de Henry sur le carnet ? Le ciel sans lune ? Ou le côté effrayant du bonheur ?

Quoi qu’il en soit, lorsque le groupe suivant monte sur scène et que la musique commence, Addie est incapable de détacher son regard de l’obscurité.



IX

Londres
26 mars 1827

Elle pourrait passer sa vie à la National Gallery.

D'ailleurs, elle y a passé une saison, flânant de salle en salle pour se délecter des peintures et des portraits, des sculptures et des tapisseries. Une vie passée au milieu d'amis, comme des échos de sa vie.

D'un hall de marbre à l'autre, elle compte toutes les œuvres qu'elle a inspirées, toutes les traces laissées par d'autres mains mais guidées par les siennes. Au dernier décompte, elles étaient au nombre de six dans cette collection particulière. Six piliers qui la soutiennent. Six voix qui la transportent. Six miroirs qui renvoient dans le monde des fragments d'elle.

Parmi ces œuvres achevées, aucune trace du croquis de Matteo, mais elle en distingue les premiers traits dans son chef-d'œuvre, *La Muse*. Elle les retrouve également dans la sculpture d'un visage posé sur une main et le portrait d'une jeune femme au milieu de philosophes et de poètes.

Addie est un fantôme, un voile de tulle étendu sur l'œuvre. Mais elle est bel et bien là. Vivante.

Un gardien l'informe que le musée va bientôt fermer. Elle le remercie avant de poursuivre sa visite. Elle pourrait rester, certes, mais ces halls immenses ne sont pas aussi douillets que l'appartement de Kensington, perle rare laissée sans surveillance pendant les mois d'hiver.

Addie s'arrête face à son œuvre préférée, le portrait d'une jeune fille devant une glace. Le modèle tourne le dos à l'artiste et est reproduit – comme la pièce – dans les moindres détails, bien que son reflet soit réduit à des traînées. Son visage ne se devine qu'aux mouchetures argentées du miroir. Pourtant, de près, n'importe qui distinguerait la poignée de taches de rousseur disposées telles des étoiles dans un ciel gris informe.

— Bien joué, lance une voix derrière elle.

Il y a tout juste une seconde, Addie était seule dans la galerie. Plus maintenant.

Elle jette un coup d'œil sur sa gauche. Luc est en train de regarder le tableau, la tête inclinée, comme s'il appréciait le travail du peintre. L'espace d'un instant, Addie a l'impression d'être une vitrine aux portes grandes ouvertes. Elle n'est pas un ressort enroulé, une horloge remontée – leur anniversaire n'aura pas lieu avant plusieurs mois.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-elle.

Ravi de sa surprise, il pince les lèvres.

— Je suis partout.

Addie n'a jamais songé qu'il pouvait venir à sa guise, en dehors de la date anniversaire de leur pacte. Que ses visites, tout comme leur absence, étaient toujours calculées.

— Tu as été bien occupée, on dirait… ajoute-t-il en étudiant le portrait.

En effet. Elle s'est éparpillée, parsemée sur une centaine d'œuvres d'art comme des miettes de pain. Il va avoir du mal à toutes les effacer. Et pourtant, elle perçoit une lueur sombre dans son regard, une humeur dont elle se méfie. Il fait courir son doigt le long du cadre.

— Détruis-le et j'en créerai un millier d'autres ! le prévient-elle.

— Quelle importance ? réplique-t-il en laissant retomber sa main. Cette toile ne compte pas plus que toi, Adeline.

Aujourd'hui encore, ces mots lui écorchent la peau aussi sûrement qu'une lame.

— Prends tes échos et fais comme si c'était une voix.

Elle a l’habitude des humeurs massacrantes de Luc, de ses accès de colère, aussi vifs et brefs que l’éclair. Mais, ce soir, son ton est empreint d’une violence particulière. Il a un côté tranchant. Ce n’est certainement pas sa ruse à elle qui le contrarie, cet aperçu d’elle glissé entre les couches de peinture. Non… Cette humeur sombre existait déjà en lui. Une ombre dans son sillage.

Voilà un peu plus d’un demi-siècle qu’elle l’a frappé, à Villon, et qu’il a riposté en la réduisant à un cadavre ratatiné sur le sol de la maison d’Estelle. Plutôt que de reculer à la vue de ses crocs, elle préfère mordre à l’hameçon.

— Tu l’as dit toi-même, Luc : les idées sont plus tenaces que les souvenirs. Et moi, je peux me montrer tenace. Je peux être aussi entêtée que les mauvaises herbes. Jamais tu ne me déracineras. D’ailleurs, au fond, ça te fait plaisir. C’est même pour cette raison que tu es venu. Et parce que tu souffres comme moi de la solitude.

Les yeux de Luc brillent d’un gris-vert orageux.

— Ne sois pas ridicule, raille-t-il avec mépris. Tout le monde connaît l’existence des dieux.

— Mais rares sont ceux qui s’en souviennent. Combien de mortels t’ont rencontré plus de deux fois, la première pour conclure un pacte avec toi et la seconde pour en payer le prix ? Combien ont fait partie de ta vie aussi longtemps que moi ? C’est peut-être dans ce but que tu m’as maudite, ajoute-t-elle, un sourire triomphant aux lèvres. Pour avoir de la compagnie. Pour que quelqu’un se souvienne de toi, enfin.

Il se jette aussitôt sur elle pour la plaquer contre le mur.

— Je t’ai maudite parce que tu t’es conduite comme une idiote.

Addie éclate de rire.

— Tu sais quoi ? Petite, quand j’imaginais les anciens dieux, je vous voyais comme de grandioses immortels, bien au-dessus des préoccupations mesquines de vos adorateurs. Je vous croyais meilleurs que nous. Mais non. Tu es tout aussi capricieux et avide que ces femmes et ces hommes que tu méprises.

Il a beau resserrer sa prise sur son bras, Addie ne tremble pas, ne se recroqueville pas. Elle se contente de soutenir son regard.

— Nous ne sommes pas si différents, n’est-ce pas ?

La colère de Luc se fait plus dure, plus froide, le vert de ses yeux virant au noir.

— Tu prétends me connaître, hein ? Voyons ça…

Il fait glisser sa main de l'épaule au poignet d'Addie, qui comprend aussitôt ses intentions. Trop tard.

Voilà près de quarante ans que le ténébreux ne l'a pas entraînée dans l'obscurité, mais elle n'a pas oublié cette sensation, cette peur primale, ce fol espoir, cette dangereuse liberté offerte par des portes qui s'ouvrent sur la nuit, la nuit infinie…

En un clin d'œil, c'est terminé.

Addie se tient à quatre pattes sur un parquet, tremblant de tous ses membres après cet étrange voyage. Dans la pièce se trouve un lit défait. Les rideaux sont grands ouverts. Le sol, jonché de partitions de musique. Un air vicié flotte dans la chambre.

— Quel gâchis… murmure Luc.

Addie se relève en chancelant.

— Où est-ce qu'on est ?

— Tu m'as pris pour un mortel esseulé. Un être humain déprimé en quête de compagnie. Or je ne suis ni l'un ni l'autre.

Elle perçoit un mouvement de l'autre côté de la pièce. Ils ne sont donc pas seuls. Assis sur un tabouret de piano, le spectre d'un homme, cheveux blancs et regard fou, tourne le dos au clavier.

— Pas tout de suite… implore-t-il en allemand, une liasse de partitions serrée contre son torse. Non, pas tout de suite. Il me faut plus de temps.

Il parle d'une voix étrange, trop puissante, comme s'il n'entendait pas ses propres paroles. Luc répond sur un ton à la fois dur et lisse, tel un léger grelot, un timbre fait pour être ressenti plus qu'entendu.

— Le problème avec le temps, c'est qu'on n'en a jamais assez. Parfois, c'est une décennie entière qui nous manque, parfois juste quelques minutes, mais la vie se termine toujours trop tôt.

— Je vous en prie, gémit l'homme, maintenant agenouillé devant l'obscurité.

Addie en a des frissons : elle sait que ses supplications sont vaines.

— Laissez-moi conclure un autre pacte !

Luc force l'homme à se relever.

— Le temps des pactes est révolu, Herr Beethoven. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Je refuse ! répond l'homme en secouant la tête.

Addie ne distingue pas les yeux de Luc, mais elle sent son humeur changer. L'air ondoie dans la pièce comme un coup de vent avant de se faire plus violent.

— Cède ton âme, ordonne Luc. Ou je te la prendrai de force.

— Non ! s'écrie l'homme devenu hystérique. Hors d'ici, démon ! Hors d'ici ou…

Ce sont les derniers mots que le compositeur prononcera. Luc se déploie. Littéralement. Ses cheveux noirs se décollent de son visage pour se dresser en l'air telles des algues. Sa peau ondule, puis se fend. Ce qui en sort n'est pas un homme, mais un monstre. Un dieu. C'est la nuit en personne et autre chose encore, une chose qu'Addie n'a jamais vue et n'ose pas regarder. Une chose plus ancienne que l'obscurité.

— Rends-toi.

La voix n'est plus une voix, désormais, mais un mélange de branches cassantes et de vent estival, le faible grondement d'un loup, le brusque éboulement de pierres sous une chaussure.

— À l'aide ! continue d'implorer l'homme, en vain.

Même s'il y a quelqu'un derrière la porte, il n'entendra rien.

— À l'aide ! répète-t-il, mais c'est inutile.

Le monstre plonge la main dans sa poitrine. Le visage blême, l'homme chancelle tandis que les ténèbres viennent cueillir son âme tel un fruit. Au moment où Addie l'entend se détacher avec un bruit déchirant, elle voit le vieil Allemand trébucher et tomber à terre. Les yeux de la jeune fille restent rivés sur l'éclat de lumière, instable, irrégulier, dans la main de l'ombre. Mais elle n'a pas le temps d'examiner les rubans de couleurs qui ondulent à sa surface ni de s'émerveiller des images lovées à l'intérieur : le ténébreux referme déjà ses doigts sur l'âme, qui crépite comme un éclair avant de disparaître.

Le compositeur gît désormais contre le tabouret de piano, la tête inclinée en arrière, le regard vide. Luc, comme Addie l'apprendra, s'efforce toujours de ne pas laisser d'empreinte. À la découverte du corps, on évoquera diverses causes : maladie, crise cardiaque, folie, suicide, overdose, accident. Quoi qu'il en soit, ce soir, aucun doute n'est possible : l'homme assis par terre est mort.

Le ténébreux se tourne soudain vers Addie. Dans cette fumée tourbillonnante, plus aucune trace de Luc : pas de regard vert ni de sourire taquin. Rien qu'un vide menaçant, une ombre pleine de crocs.

Voilà longtemps qu'Addie n'avait pas éprouvé de véritable peur. La tristesse, elle connaît. La solitude et le chagrin aussi. La peur appartient à ceux qui ont beaucoup à perdre. Et pourtant… face aux ténèbres, Addie a peur.

Elle contraint ses jambes à ne pas flancher, s'efforce de tenir sa position et y parvient alors que l'ombre fait un premier pas, puis un second. Au troisième, Addie recule, loin des ténèbres agitées, loin de la nuit monstrueuse, pour finir par se retrouver dos au mur.

Mais l'ombre continue d'avancer. Elle se consolide à chaque pas, ses contours se faisant plus nets jusqu'à ressembler moins à une tempête qu'à de la fumée dans une bouteille de verre. Le visage prend forme, les ombres se transforment en boucles noires et les yeux – qui ont réapparu – s'éclairent comme une pierre chauffée à blanc par le soleil. Pour finir, la gueule caverneuse se mue en une bouche en arc de Cupidon, les lèvres courbées en un sourire sournois.

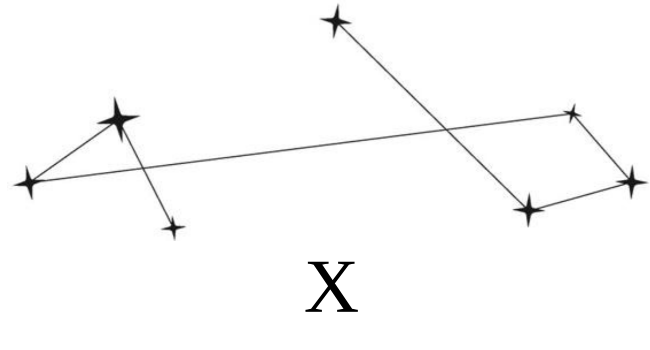
Luc a repris l'apparence d'un être de chair et d'os. Il se tient si près d'Addie qu'elle sent l'air froid de la nuit jaillir de lui telle une brise. Cette fois, quand il ouvre la bouche, elle reconnaît sa voix.

— Alors, ma chère… déclare-t-il en levant une main vers sa joue. Penses-tu toujours que nous nous ressemblons ?

Elle n'a pas le temps de répondre.

Il la pousse très légèrement et le mur s'ouvre derrière elle. Est-ce qu'elle tombe ? Est-ce que les ombres la tirent vers le bas ? Tout ce qu'elle sait, c'est que Luc a disparu, tout comme la chambre du compositeur allemand. L'instant d'après, l'obscurité a tout envahi. Addie atterrit à l'air libre, sur une berge pavée.

La nuit est pleine de rires et de lumières qui scintillent sur l’eau. Elle entend la voix mélodieuse d’un homme qui chante au bord de la Tamise.



X

New York
15 mai 2014

C'est Addie qui a l'idée de ramener le chat à la maison.

Sans doute qu'elle a toujours rêvé d'avoir un animal de compagnie. Ou alors elle se dit que le félin doit se sentir seul la nuit. Ou peut-être qu'elle pense que ça fera du bien à Henry.

Elle ne sait pas. Peu importe. Quoi qu'il en soit, un jour, alors que le libraire ferme la bouquinerie, elle sort sur le perron avec un roman sous un bras, le vieux chat tigré sous l'autre et basta.

Ils ramènent Grimoire chez Henry, lui montrent la porte bleue et gravissent les esacliers jusqu'à l'appartement étroit dans lequel ils logent. Contrairement à ce que le propriétaire des lieux redoutait, le vieux chat ne se transforme pas en poussière une fois extrait de la boutique. Il se contente de parcourir le logement d'un pas hésitant avant de s'appuyer contre une pile d'ouvrages de philosophie et le voilà chez lui.

Tout comme Addie.

Blottie dans le canapé contre le félin, elle entend le clic du Polaroid et son flash. Elle se demande si ça va marcher, si Henry a réussi à la prendre en photo comme il a pu écrire son nom.

Pourtant, même le texte dans les carnets ne lui appartient pas totalement. C'est son histoire à elle, mais écrite par Henry, sa vie à travers leurs mots à tous

les deux.

Évidemment, quand le cliché sort de l'appareil, ce n'est pas une photo d'elle – enfin, pas tout à fait. La jeune femme au milieu du cadre a bien des cheveux châtains ondulés et un chemisier blanc, mais pas de visage. Celui-ci semble échapper à l'objectif, comme s'il le fuyait.

Elle avait beau s'y attendre, son cœur se serre.

— Étrange… dit Henry en faisant tourner l'appareil entre ses mains. Je peux recommencer ?

Elle comprend son insistance. Quand l'impossible est si évident, le cerveau a du mal à gérer, car les faits dépassent l'entendement. Alors on retente sa chance, encore et encore, habité à chaque tentative par la conviction que, cette fois, ça va marcher. Jusqu'à en devenir fou, Addie le sait bien.

Mais elle se prête au jeu. Henry fait un deuxième essai, puis un troisième… L'appareil se bloque, recrache une photo vierge, puis un cliché sous-exposé, surexposé et, pour finir, flou. Addie a les yeux remplis d'éclairs blancs.

Elle le laisse tester différents angles, différentes luminosités, jusqu'à ce qu'une vingtaine de photos jonchent le sol. Elle est à la fois présente et absente, réelle et spectrale.

Henry doit voir son visage se décomposer un peu plus à chaque flash, la tristesse naître sur ses traits, parce qu'il finit par se contraindre à reposer l'appareil.

Le regard fixé sur les images, Addie pense à ce tableau vu à Londres. Elle se remémore la voix de Luc :

« Quelle importance ? »

« Cette toile ne compte pas plus que toi, Adeline. »

Elle ramasse leur dernière tentative et examine la silhouette de la jeune femme prise au piège dans le cadre. Ses traits flous la rendent méconnaissable. Les yeux fermés, elle se rappelle qu'il existe bien des manières de laisser une trace. Les images mentent.

Elle sent soudain le corps solide de l'appareil photo entre ses mains. Elle s'apprête à lui dire que ça ne marchera pas, qu'elle ne peut pas prendre de photos, mais Henry se tient derrière elle, les doigts glissés sous les siens. Il lève

le viseur devant l’œil d’Addie et la laisse guider ses mains comme elle l’a fait avec la peinture sur le mur de verre. Le cœur battant la chamade, elle vise les instantanés qui jonchent le sol, ses pieds nus au bas du cadre.

Pleine d’espoir, elle retient sa respiration.

Un clic. Un flash.

Contre toute attente, le cliché sort. Net.

+ + +

Une vie en plans fixes.

Des instants tels des Polaroids, des tableaux, des fleurs pressées entre les pages d’un livre. Parfaitement préservés.

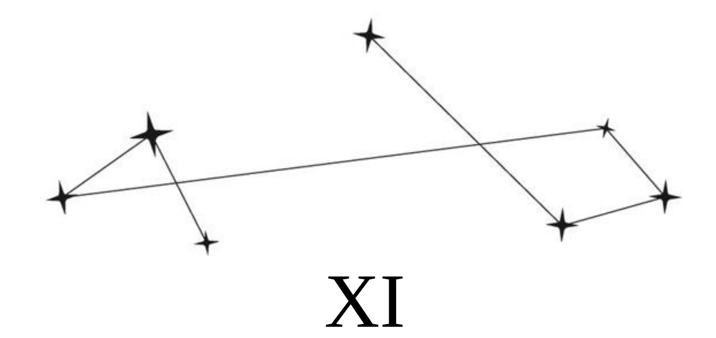
Tous les trois, qui font la sieste au soleil.

Addie, qui caresse les cheveux de Henry tout en lui racontant des histoires qu’il écrit sans répit.

Henry, qui la pousse vers le lit, leurs doigts entrelacés, leur souffle saccadé, le nom d’Addie résonnant dans ses cheveux.

Dans la cuisine toute en longueur, les bras de Henry glissés sous les siens, les mains d’Addie par-dessus les siennes pour mélanger de la béchamel ou pétrir une pâte à pain. Une fois la miche enfournée, il pose ses doigts enfarinés sur le visage d’Addie et laisse des traces partout. Pendant qu’un parfum de pain chaud envahit la pièce, ils ravagent la cuisine.

Le lendemain matin, on dirait que des fantômes ont dansé dans l’appartement. Henry et Addie font comme si c’était l’œuvre de deux personnes et non d’une seule.



XI

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1854

Villon n'était pas censé changer.

Dans son enfance, il restait toujours terriblement figé, comme l'air d'été avant l'orage. Un village taillé dans la pierre. Et pourtant, Luc a dit… Quoi déjà ?

« Même les rochers finissent par s'éroder pour disparaître. »

Villon ne s'est pas érodé. Il a plutôt bougé, grandi. De nouvelles racines se sont déployées tandis que d'autres ont été coupées. Les bois ont été contraints de reculer : les arbres à la lisière ont tous été abattus pour nourrir les feux de cheminée ou faire de la place aux champs et aux cultures. Le village compte aussi plus de murs qu'auparavant, plus de bâtiments, de routes.

En traversant le village, les cheveux glissés sous une charlotte richement ornée, Addie repère un nom, un visage, le fantôme du fantôme d'une famille qu'elle connaissait jadis. Mais le Villon de sa jeunesse a fini par se dissiper et elle se demande si la mémoire fonctionne ainsi, par un lent effacement des détails.

Pour la première fois de sa vie, elle ne reconnaît pas toutes les routes. Pour la première fois de sa vie, elle n'est pas certaine de retrouver son chemin.

Au détour d'un virage, elle s'attend à tomber sur une maison, mais en découvre deux, séparées par un muret de pierre. Elle tourne à gauche : le champ

a été remplacé par une écurie entourée d'une clôture. Elle finit par retrouver la route qui mène chez elle et retient son souffle en descendant le chemin. À la vue du vieil if, toujours courbé et noueux, elle a un pincement au cœur.

Derrière l'arbre, l'endroit a changé. Les vieux os se sont parés de vêtements neufs.

L'atelier de son père a été rasé. Seule trace de la remise : une ombre sur le sol, comblée depuis longtemps par les mauvaises herbes, mais d'une teinte légèrement différente. Préparée au calme moribond des lieux abandonnés, Addie est confrontée à l'activité, aux voix et aux rires.

Sa maison d'enfance abrite désormais un des nouveaux habitants de ce village en pleine expansion. Une famille, avec une mère plus souriante, un père austère et deux garçons aux cheveux de paille qui courent dans le jardin. Le plus âgé poursuit un chien qui s'est enfui avec une chaussette. Le plus jeune, lui, grimpe sur le vieil if. Ses pieds nus utilisent les mêmes nœuds et les mêmes creux qu'Addie dans sa jeunesse, quand elle gardait sous le bras son carnet à dessin. Elle devait avoir son âge… peut-être quelques années de plus.

Les yeux fermés, elle essaie de se remémorer la scène, mais l'image lui glisse entre les doigts. Celle-ci fait partie de ces anciens souvenirs que le prisme de sa malédiction n'a pas piégés. De ces années antérieures, perdues au profit de sa nouvelle vie. Elle n'a pas fermé les yeux longtemps, mais quand elle les rouvre, l'arbre a été déserté. Le garçon a disparu.

— Bonjour ! lance une voix dans son dos.

Le plus jeune des enfants lui offre un visage avenant.

— Bonjour, répond Addie.

— Vous êtes perdue ?

Bonne question. Quelle réponse s'approche le plus de la vérité ?

— Je suis un fantôme.

Les paupières écarquillées de surprise, le petit garçon, ravi, lui demande une preuve. Elle lui dit alors de fermer les yeux et, dès qu'il obéit, elle s'éclipse.

+ + +

Dans le cimetière, l'arbre qu'Addie a transplanté s'est enraciné.

Dressé au-dessus de la tombe d’Estelle, il plonge ses vieux os dans l’ombre. Émerveillée de voir que l’arbrisseau s’est transformé en un chêne au tronc large, Addie passe la main sur l’écorce. Racines et branches s’échappent de tous côtés. Il s’est écoulé près de cent ans depuis sa plantation – une période autrefois trop longue pour être appréhendée et désormais trop difficile à mesurer. Jusqu’ici, elle comptait le temps en secondes et en saisons, en vagues de froid et en dégels, en émeutes et en accalmies. Elle a vu des bâtiments tomber, d’autres s’ériger, des villes brûler et se reconstruire, le passé mêlé au présent dans un flux éphémère et régulier.

Mais cet arbre, lui, est tangible. Les années sont gravées dans le bois et l’écorce, les racines et la terre. Adossée à la tombe de la vieille femme, Addie repose ses os plus que centenaires dans l’ombre mouchetée en narrant à Estelle les récents événements. Elle lui raconte l’Angleterre, l’Espagne et l’Italie, Matteo et la galerie, Luc, les œuvres d’art qu’elle a inspirées et les transformations du monde. Même si elle ne reçoit aucune réponse hormis le bruissement des feuilles, elle sait ce que dirait la vieille femme.

Tout change, petite idiote. Ainsi va le monde. Rien n’est immuable.

Sauf moi, pense Addie, mais Estelle lui répond d’une voix aussi sèche que du petit bois.

Même toi.

Les conseils de la vieille femme lui ont manqué, même si désormais elle doit les imaginer. Usée par les années, sa voix est devenue cassante, ternie, à l’image des souvenirs de sa première vie.

Mais ici, tout lui revient.

Le soleil a déjà traversé le ciel quand Addie se lève pour se rendre à la lisière du village, à l’orée des bois, à l’endroit que la vieille femme appelait jadis son foyer. Le temps a également repris ce lieu. Le jardin, autrefois embroussaillé, a été englouti par l’avancée de la forêt et la nature a gagné la guerre contre la cabane, effondrée. Des arbrisseaux poussent au cœur de ses fondations. Le bois a pourri, les pierres ont glissé, le toit a disparu. La vigne et les mauvaises herbes en détruisent petit à petit les restes.

Lors de sa prochaine visite, il n’y aura plus aucune trace de la cabane : ses ruines auront été avalées par la forêt. Mais, pour l’instant, il reste encore le squelette, peu à peu enterré par la mousse.

À mi-chemin, Addie se rend compte que la cabane n’est pas totalement déserte. Elle perçoit un infime mouvement dans le tas de bois et examine les environs, s’attendant à tomber sur un lapin, peut-être un jeune cerf. Au lieu de quoi elle découvre un garçon qui joue au milieu des ruines, escalade les vestiges des murs de pierre et frappe les mauvaises herbes avec une badine trouvée dans les bois.

Elle le reconnaît. C’est le garçon plus âgé, qu’elle a vu un peu plus tôt poursuivre un chien dans son jardin. À neuf ou dix ans, il est assez méfiant pour froncer les sourcils à la vue d’Addie. Il brandit sa badine comme une épée et demande :

— Vous êtes qui ?

Cette fois, elle ne se contente pas d’être un fantôme.

— Je suis une sorcière.

Pourquoi cette réponse ? Peut-être pour s’amuser. Peut-être parce que face à une réalité indicible, la fiction s’impose. Ou peut-être parce que Estelle prononcerait ces mots si elle était encore de ce monde.

Une ombre traverse alors le visage de l’enfant.

— Ça n’existe pas, les sorcières.

Mais sa voix tremble légèrement. Quand Addie s’avance, des branches sèches craquent sous ses chaussures. Le garçon commence à reculer.

— C’est sur mes os que tu joues, l’avertit-elle. Tu ferais mieux de redescendre avant de tomber.

De surprise, il trébuche et manque de glisser sur un carré de mousse.

— À moins que tu ne préfères rester, continue-t-elle. On pourrait rajouter les tiens.

Une fois sur la terre ferme, le garçon s’enfuit en courant. Addie le regarde partir. À ses oreilles retentit le croassement d’Estelle.

Elle ne s’en veut pas d’avoir effrayé l’enfant : il ne s’en souviendra pas. Mais, le lendemain, il reviendra et elle l’observera, cachée à la lisière des bois. Il

commencera à escalader les ruines avant d’hésiter, un soupçon de nervosité dans ses gestes. Lorsqu’il reculera, elle se demandera s’il pense aux sorcières et aux os à moitié enfouis, si cette idée a poussé dans son esprit comme une mauvaise herbe.

Pour le moment, Addie est toute seule et ne songe qu’à Estelle. Elle passe les mains sur un mur à demi effondré et envisage de rester, de devenir la sorcière près des bois, le fruit d’un rêve. Elle s’imagine rebâtir la maison de la vieille femme et s’agenouille même pour empiler quelques pierres. À la quatrième, la pile s’écroule. Les pierres retombent dans l’herbe, pile à l’endroit où elle les avait ramassées.

L’encre s’efface. La plaie cicatrise. La maison, elle, se déconstruit.

Une nuée d’oiseaux s’envolent des arbres en croassant. Non sans pousser un petit soupir, Addie se tourne vers le bois. Il fait jour pour peut-être une heure encore. Les yeux rivés sur la forêt, elle sent les ténèbres qui l’observent. Elle se fraie un chemin entre les pierres à demi enterrées et pénètre dans l’ombre des bois. Un frisson lui remonte le long de l’échine. C’est comme traverser un voile.

Elle se faufile entre les troncs des arbres. Autrefois, elle aurait eu peur de s’égarer. À présent, le chemin est gravé dans sa mémoire. Elle ne pourrait pas se perdre même si elle le voulait.

L’air est plus froid, la nuit plus proche sous la canopée. Aujourd’hui, elle saisit comment elle a perdu la notion du temps, ce jour-là. Comment la frontière entre crépuscule et obscurité s’est faite si floue. Et elle se pose la question : aurait-elle convoqué les anciennes divinités si elle avait su quelle heure il était ? Aurait-elle prié en sachant quel dieu lui répondrait ?

Elle ne cherche pas la réponse. C’est inutile.

Elle ignore depuis combien de temps il est là, dans son dos, s’il l’a suivie quelque temps en silence. Mais elle sait à quel moment les branches se mettent à craquer derrière elle.

— C’est un bien étrange pèlerinage que tu fais là.

— N’est-ce pas ? s’amuse Addie.

Elle se retourne pour découvrir Luc adossé à un arbre.

Elle l’a déjà revu depuis le soir où il a fauché l’âme de Beethoven. Mais cette scène ne s’efface pas de son esprit. Il tenait à ce qu’elle y assiste, qu’elle le regarde et prenne conscience de l’ampleur de son pouvoir. Sauf qu’il a commis une imprudence. Il a en quelque sorte dévoilé son jeu au moment où les enchères atteignaient des sommets.

Je te connais, songe-t-elle tandis qu’il se décolle de l’arbre. *Maintenant que j’ai vu ton vrai visage, tu ne peux plus m’effrayer*.

Il s’avance dans une flaque de lumière.

— Pourquoi revenir ici ? demande-t-il.

— Appelle ça de la nostalgie, répond Addie avec un haussement d’épaules.

— De la faiblesse, plutôt, rétorque-t-il, le menton levé. Tu tournes en rond alors que tu pourrais tracer de nouvelles routes.

Addie fronce les sourcils.

— Comment veux-tu que je trace la moindre route si je ne peux même pas empiler des pierres ? Libère-moi et tu verras comment je m’en sors.

Il soupire avant de se fondre dans le noir. Le voilà maintenant derrière elle. Sa voix souffle comme une brise dans ses cheveux.

— Adeline, Adeline… gronde-t-il.

Si elle se retourne, il disparaîtra, alors elle ne bouge pas et garde les yeux rivés sur la forêt. Quand il fait glisser ses mains sur sa peau, elle ne bronche pas. Quand il passe le bras autour de ses épaules, elle ne réagit pas. De près, il sent le chêne, les feuilles d’arbre, les prés inondés de pluie.

— N’es-tu pas fatiguée ? murmure-t-il.

À ces mots, elle tressaille. Elle s’était préparée à ses attaques, à ses piques, mais pas à cette question, pas à ce ton presque aimable. Cent quarante ans… Près d’un siècle et demi à vivre comme un écho, un fantôme. Bien sûr qu’elle est fatiguée.

— N’as-tu pas envie de te reposer, ma chère ?

Les mots glissent telle de la gaze sur sa peau.

— Je pourrais t’enterrer ici, à côté d’Estelle. Planter un arbre et le faire pousser au-dessus de tes os.

Addie ferme les yeux. Bien sûr qu'elle voudrait se reposer. Elle ne sent peut-être pas les années l'affaiblir, son corps s'user avec l'âge, mais la lassitude est un élément physique, comme de la pourriture à l'intérieur de son âme. Il est des jours où elle redoute la perspective d'une nouvelle année, d'une nouvelle décennie, d'un nouveau siècle. Il est des nuits où elle n'arrive pas à dormir, où elle reste éveillée et rêve de mourir.

Puis elle aperçoit l'aube orange et rose reflétée sur les nuages ou bien elle entend la complainte d'un violon solitaire, la musique et la mélodie. Alors elle se rappelle la beauté du monde. Et cette beauté, elle ne veut pas passer à côté.

Addie se retourne dans le cercle formé par les bras de Luc et observe son visage.

Est-ce dû à la lente tombée de la nuit ou à la nature même des bois ? Elle le trouve changé. Ces dernières années, il lui apparaissait vêtu de velours et de dentelle, apprêté à la mode la plus récente. Elle l'a aussi vu incarner la nuit en personne, un abîme déchaîné et violent. Cette fois, il n'est ni l'un ni l'autre. Cette fois, il est le ténébreux qu'elle a rencontré le premier soir. Un amant fait de magie bestiale.

Sa peau est couleur de lune, ses yeux couleur de mousse et ses contours se fondent dans l'ombre. Indomptable.

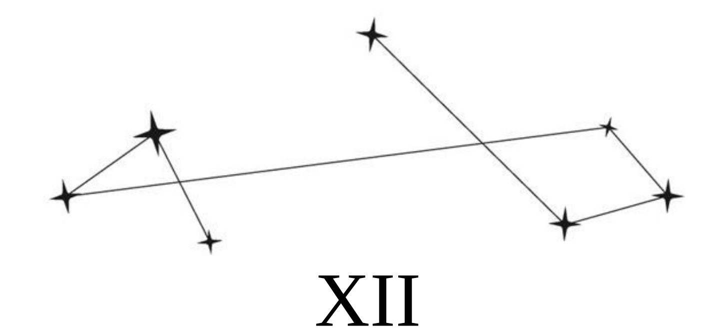
Mais elle aussi.

— Fatiguée ? répond-elle, un sourire aux lèvres. Je viens tout juste de me réveiller.

Elle se prépare à affronter la colère de cette ombre sauvage, l'éclat de ses dents pointues. Mais il n'y a aucune trace de jaune dans ses yeux. Au contraire, ils brillent d'une nouvelle nuance de vert, très profonde. Elle mettra des années à saisir le sens de cette couleur, à comprendre que ce qu'elle reflète, c'est de l'amusement.

Ce soir, elle n'a droit qu'à cet aperçu.

— Même les rochers… murmure-t-il, ses lèvres contre l'oreille d'Addie, avant de disparaître.



XII

New York
13 juin 2014

Une fille et un garçon marchent bras dessus bras dessous.

Les voilà qui se dirigent vers la *Knitting Factory* et, comme souvent dans le quartier de Williamsburg, ce n'est pas ce qu'on croit. Car ce n'est ni une usine textile ni une boutique d'artisanat, mais une salle de concert à la limite nord de Brooklyn.

C'est l'anniversaire de Henry. Un peu plus tôt, il lui a demandé sa date de naissance. Quand elle lui a répondu le 10 mars, il a eu l'air déçu.

— Désolé de l'avoir raté.

— L'avantage des anniversaires, plaisante-t-elle, appuyée contre lui, c'est qu'ils ont lieu tous les ans.

Ils ont ri tous les deux, mais la voix de Henry lui est apparue sourde, empreinte d'une tristesse qu'elle a prise pour de la distraction.

Les amis du libraire se sont installés près de la scène. Leur table est jonchée de petits paquets.

— Notre cher enfant de l'été, au sens littéral, lance Bea en lui ébouriffant les cheveux.

Leur attention se porte sur l'inconnue à ses côtés.

— Salut, tous les deux ! Je vous présente Addie.

— Enfin ! s'exclame Bea. On avait hâte de te rencontrer.

C’est loin d’être la première fois qu’ils la voient, bien entendu. Voilà des semaines qu’ils demandent à faire la connaissance de la nouvelle copine de Henry. Ils ne cessent de se plaindre qu’il la garde cachée, mais Addie a bu des bières avec eux au *Merchant*, a participé à des soirées ciné chez Bea, les a croisés dans des galeries et dans des parcs. Chaque fois, l’étudiante confie avoir une forte impression de déjà-vu avant d’embrayer sur le mouvement artistique qui lui correspondrait le mieux et chaque fois, Robbie boude, malgré tous les efforts d’Addie pour l’amadouer.

Apparemment, Henry en souffre plus qu’elle. Il doit croire qu’elle s’est faite à cette idée, mais comment le pourrait-elle ? Ce cycle éternel de « bonjour, qui est-ce, ravi de te rencontrer, bonjour… » l’use à la manière de la pierre qui s’érode au contact de l’eau. Les dégâts sont lents, mais inévitables. Seulement, elle a appris à vivre avec.

— Tu sais quoi ? commente Bea en la dévisageant. Tu me rappelles quelqu’un.

Lorsque Robbie se lève de table pour aller chercher une nouvelle tournée, Addie sent sa gorge se serrer à la perspective d’une remise à zéro des compteurs. Elle va devoir tout recommencer… Henry intervient en posant une main sur le bras du comédien.

— Je m’en occupe.

— Ah non, pas question de laisser payer le héros du jour ! proteste Bea.

Balayant son objection de la main, il se fraie un chemin dans la foule de plus en plus nombreuse. Addie se retrouve seule avec les amis du libraire.

— C’est vraiment cool de vous rencontrer, déclare-t-elle. Henry me parle tout le temps de vous.

Robbie braque sur elle un regard méfiant. Une fois de plus, elle sent un mur se dresser entre eux. Mais elle connaît bien son caractère, à présent. Elle sait comment s’y prendre.

— Tu es comédien, non ? J’adorerais te voir sur scène. Henry dit que tu es incroyable.

— Hmm, pourquoi pas… marmonne-t-il en grattant l’étiquette de sa bière.

Mais elle distingue sur son visage l’ombre d’un sourire. Bea déclare :

— Henry a l’air heureux. Sur un petit nuage, même.

— Je le suis, répond l’intéressé avant de poser les bières sur la table.

— À tes vingt-neuf ans ! lance l’étudiante en levant son verre.

Ils débattent ensuite des avantages liés à cet âge et s’accordent à dire que c’est une année assez inutile, en termes d’anniversaire, puisqu’elle précède la fameuse trentaine. Bea saisit Henry par le col de sa chemise.

— Dans un an, tu seras officiellement un adulte.

— Je croyais que c’était à mes dix-huit ans.

— Ne sois pas ridicule. À dix-huit ans, on peut voter. À vingt et un ans, boire de l’alcool. Mais c’est à trente ans qu’on est en âge de prendre des décisions.

— À trente ans, on est plus proche de la crise de la quarantaine que de celle de la vingtaine, raille Robbie.

En s’allumant, le micro émet un léger grésillement. Un homme monte sur scène pour annoncer une première partie exceptionnelle.

— C’est une étoile montante. Vous avez forcément dû en entendre parler. Sinon, ça ne saurait tarder. Faites du bruit pour Toby Marsh !

Le cœur d’Addie s’emballe. La foule pousse des cris et des acclamations, Robbie un sifflement. Toby monte sur scène. Il reste ce beau garçon rougissant, mais c’est le menton levé qu’il salue l’assemblée, un sourire fier aux lèvres, assumé. Il a franchi la distance entre les premiers traits hésitants d’un croquis et le dessin achevé.

Il s’assied au piano et commence à jouer. Les premières notes éveillent chez Addie une bouffée de nostalgie. Puis il se met à chanter :

Je suis amoureux d’une fille que je n’ai jamais rencontrée.

Le temps se rembobine. La revoilà dans le salon de Toby, perchée sur le tabouret de piano, une tasse de thé fumant sur le rebord de la fenêtre pendant que ses doigts distraits choisissent les notes.

Même si j’ai l’impression de la voir chaque soir…

Elle paresse dans son lit. De ses grandes mains, il joue la mélodie sur sa peau. À ce souvenir, le rouge lui monte aux joues tandis qu’il continue de chanter :

Et j’ai si peur, si peur de l’oublier, même si ce n’est qu’en rêve que je l’ai rencontrée.

Les paroles ne sont pas d’elle. Il les a trouvées tout seul. Sa voix se fait plus claire, plus forte, son ton plus affirmé. Il avait besoin de la bonne chanson, celle qui pousserait le public à l’écouter.

Les yeux fermés, Addie sent passé et présent s’emmêler dans son cerveau. Toutes ces soirées à l’*Alloway*, à le regarder jouer. Toutes les fois où il l’a repérée assise au bar et lui a souri. Toutes ces premières fois qui n’étaient pas des premières fois pour elle. Le palimpseste déteint à travers le papier.

Toby lève les yeux du piano. Dans une salle aussi grande, impossible qu’il la voie et pourtant, elle est sûre que leurs regards se croisent. La pièce bascule légèrement. Est-ce dû aux bières qu’elle a bues trop vite ou au vertige du souvenir ? Sitôt la chanson remplacée par une chaleureuse vague d’applaudissements, elle se lève et se dirige vers la sortie.

— Addie, attends ! s’écrie Henry.

Elle ne peut pas. Elle a beau savoir ce qu’implique son départ, savoir que Bea et Robbie l’oublieront et qu’elle devra recommencer à zéro, tout comme lui, en cet instant précis, elle s’en moque.

Elle n’arrive plus à respirer. La porte s’ouvre en grand et la nuit l’envahit. Addie suffoque. Elle force l’air à entrer dans ses poumons.

Entendre sa propre musique devrait lui faire plaisir. Elle devrait se sentir bien. Après tout, elle est souvent allée voir les œuvres qu’elle avait inspirées.

Mais c’étaient des pièces sorties de leur contexte. Des oiseaux sculptés sur des socles de marbre et des tableaux protégés par des cordons de sécurité. Des encadrés didactiques collés sur des murs chaulés et des vitrines qui séparent le présent du passé.

Brisez la vitre et c’est une autre histoire.

Voilà sa mère sur le seuil de leur foyer, flétrie jusqu’au bout des doigts.

Voilà Rémy dans le salon parisien.

Voilà Sam qui lui demande de rester, comme à chacune de leurs rencontres.

Voilà Toby Marsh qui interprète leur chanson.

Addie ne connaît qu'une seule façon de poursuivre : aller de l'avant. Ils sont Orphée et elle, Eurydice. Chaque fois qu'ils se retournent, elle est fichue.

— Addie ? lance Henry derrière elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis désolée, dit-elle en essuyant ses larmes.

La réponse à sa question serait soit trop courte, soit trop longue.

— Je ne peux pas retourner là-bas, ajoute-t-elle. Pas tout de suite.

Henry a dû la voir blêmir pendant le spectacle, car il demande :

— Tu le connais ? Ce Toby Marsh ?

Elle ne lui a pas raconté cet épisode – ils n'en sont pas encore là.

— Je l'ai connu, oui, répond-elle.

Ce qui n'est pas tout à fait vrai. À l'entendre, on croirait une histoire issue du passé. Or ce passé, Addie en est privée. Henry a sans doute flairé le mensonge, car il fronce les sourcils avant de se passer une main dans les cheveux.

— Tu as encore des sentiments pour lui ?

Elle aimerait bien être honnête et lui avouer que oui, évidemment. Elle ne peut jamais vraiment tourner la page, dire adieu. Sa vie n'admet pas les points d'exclamation, ni les points tout court. Juste les points de suspension. Tout le monde a le droit de recommencer à zéro, sur une page vierge. Or ses pages à elle sont couvertes de texte. On parle de raviver d'anciennes flammes. Ce n'est pas un grand feu, certes, mais Addie a des bougies plein les bras. Comment pourrait-elle les poser, les éteindre ? Elle manque d'air depuis si longtemps.

Mais ce n'est pas de l'amour. Ses sentiments ne sont pas de l'amour.

— Non… répond-elle. C'est juste que sa présence ce soir m'a… prise de court. Désolée…

Henry lui demande si elle veut rentrer à la maison. Addie ignore s'il compte l'accompagner ou la laisser partir seule. Comme elle préfère ne pas savoir, elle fait « non » de la tête et ils retournent à l'intérieur du bar. L'éclairage a changé, la scène est vide et de la house music envahit l'espace en attendant la tête d'affiche. Bea et Robbie bavardent, penchés l'un vers l'autre comme à leur arrivée. Addie fait de son mieux pour sourire au moment de regagner la table.

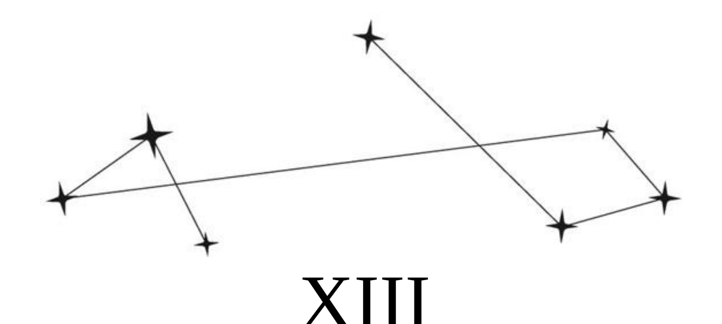
— Te revoilà ! s'exclame le comédien en apercevant Henry.

— Où est-ce que tu avais disparu ? demande Bea, avant de se tourner vers Addie. Et qui a-t-on là ?

— Les amis, répond-il en prenant son invitée par la taille, je vous présente Addie.

Alors que Robbie l'inspecte de la tête aux pieds, Bea se contente d'un grand sourire.

— Enfin ! On avait hâte de te rencontrer…



XIII

En route vers Berlin
29 juillet 1872

Les verres tintent légèrement sur la table tandis que le train parcourt la campagne allemande. Assise dans le wagon-restaurant, Addie boit son café en regardant par la fenêtre, émerveillée par la vitesse à laquelle défile le monde.

Les hommes sont vraiment capables de choses extraordinaires. D’actes de cruauté et de guerre, certes, mais aussi d’art et d’inventions. Elle se fera la réflexion à maintes reprises au fil des ans, chaque fois que des bombes seront lâchées, des bâtiments rasés, que la terreur consumera des pays entiers. Quand les premières images seront gravées sur pellicule, que des avions s’envoleront dans les airs et que les films passeront du noir et blanc à la couleur. Elle est émerveillée. Elle le sera toujours.

Perdue dans ses pensées, elle n’entend pas le contrôleur approcher. Il pose doucement la main sur son épaule.

— Votre billet, s’il vous plaît, *Fräulein*.

— Bien sûr, répond Addie.

Elle inspecte la table, puis fait mine de fouiller dans son sac à main.

— Je suis désolée, s’excuse-t-elle en se levant. J’ai dû le laisser dans ma cabine.

Ils ont déjà réalisé ce petit numéro, mais c’est la première fois que le contrôleur décide de la suivre jusqu’à un compartiment qu’elle n’occupe pas,

pour chercher un billet qu’elle n’a jamais acheté.

Addie accélère le pas dans l’espoir de mettre au moins une porte entre eux. En vain – le contrôleur est sur ses talons. Alors elle ralentit et finit par s’arrêter devant une porte menant à une cabine qui n’est bien sûr pas la sienne, mais qu’elle espère inoccupée.

Raté.

Au moment où elle tend la main vers la poignée, cette dernière lui échappe et la porte s’ouvre sur un compartiment à l’éclairage tamisé. Dans l’encadrement se tient un homme élégant, des boucles noires comme dessinées à l’encre sur ses tempes.

À sa vue, elle pousse un soupir de soulagement.

— Herr Wald, déclame le contrôleur en se redressant, comme s’il s’adressait à un duc plutôt qu’au ténébreux.

— Te voilà, Adeline ! dit Luc d’une voix aussi souple et onctueuse que le miel, ses yeux verts passant de la jeune femme au contrôleur à ses côtés. Mon épouse a le don de s’enfuir.

Puis, un sourire narquois aux lèvres, il ajoute :

— Que me vaut ton retour ?

Addie esquisse à son tour un sourire sirupeux.

— J’ai oublié mon billet, mon amour.

Luc sort un bout de papier de la poche de son manteau avant d’attirer Addie à lui.

— Quelle tête de linotte ! glousse-t-il.

Elle se hérisse, mais réussit à garder son sang-froid. Le contrôleur inspecte le papier avant de leur souhaiter une agréable soirée. Dès qu’il a le dos tourné, Addie s’écarte de Luc.

— Voyons, mon Adeline. Ce n’est pas une façon de traiter son époux, susurre-t-il avec un claquement de langue réprobateur.

— Je ne t’appartiens pas. Et je n’avais pas besoin de ton aide.

— Bien sûr que non, réplique-t-il d’un ton sec. Allons, ne nous disputons pas dans le couloir.

Luc fait mine de l'attirer dans le compartiment mais, au lieu d'entrer dans l'environnement familier de la cabine, Addie se retrouve dans les ténèbres vastes et profondes. À ce faux pas, cette soudaine chute, sa gorge se serre. Le train s'évapore, le monde disparaît et les revoilà tous les deux dans le néant, l'espace vide. Jamais elle ne saura vraiment ce qu'est cet abîme. Jamais elle n'arrivera à en saisir la nature exacte. Car elle vient de comprendre : cet abîme, c'est lui. Son essence, la nuit sauvage et immense, les ténèbres pleines de promesses, de violence, de peur et de liberté.

Quand la nuit reprend forme autour d'eux, ils ne sont plus dans le train allemand, mais dans une rue centrale d'une ville qui s'avère être – elle ne le sait pas encore – Munich.

Elle devrait être furieuse de cet enlèvement, de ce brusque changement de programme, mais elle ne peut étouffer la curiosité qui grandit en elle dans le sillage de son égarement. L'irruption de la nouveauté. Le parfum de l'aventure.

Son cœur s'emballe, mais elle décide de cacher à Luc son émerveillement.

Il doit malgré tout le remarquer car ses yeux brillent d'une lueur de ravissement, un trait d'un vert plus sombre.

Ils se trouvent à l'entrée d'un opéra, au pied d'un fronton à colonnes. Addie a quitté sa tenue de voyage pour une robe bien plus raffinée. Elle se demande si cette robe est réelle – si l'on peut dire – ou juste une illusion faite d'ombre et de fumée. Luc se tient à ses côtés, une écharpe grise autour du cou, ses yeux émeraude dansant sous un haut-de-forme en soie.

Partout, du mouvement. Hommes et femmes gravissent les marches du bâtiment, bras dessus bras dessous, pour assister au spectacle. Elle apprend qu'il s'agit de *Tristan et Isolde* de Wagner, même si ça ne signifie encore rien pour elle. Elle ignore que cette œuvre signe l'apogée de la carrière du compositeur allemand, que cet opéra est devenu son chef-d'œuvre. Addie en respire la promesse comme un parfum sucré dans l'air. Les voilà qui traversent un hall de colonnes en marbre et d'arches peintes pour pénétrer dans une salle toute de velours et d'or.

Une main posée au creux de ses reins, Luc la guide jusqu'au premier rang d'un balcon, une loge assez basse dotée d'une vue parfaite sur la scène. Le cœur

battant d’excitation, Addie se remémore Florence.

« Ne prends pas ça pour de la bonté, Adeline. Surtout pas. Je tiens à être celui qui te brisera. »

Pourtant, lorsqu’ils prennent place, elle ne voit ni malice dans ses yeux ni cruauté dans son sourire. Rien d’autre que le plaisir indolent d’un chat étendu au soleil. Deux coupes de champagne apparaissent, pleines à ras bord. Il lui en tend une.

— Joyeux anniversaire ! s’exclame-t-il au moment où les lumières s’éteignent et le rideau se lève.

Le spectacle commence par de la musique. La tension croissante d’une symphonie. Telles des vagues, les notes traversent la salle pour se briser contre les murs. Comme une tempête secoue un bateau, mais à l’envers.

C’est à ce moment-là qu’arrive Tristan. Puis Isolde. Leurs voix portent bien au-delà de la scène.

Bien sûr, Addie a déjà assisté à des comédies musicales, à des symphonies et des pièces de théâtre. Elle a déjà entendu des timbres si purs qu’elle en a eu les larmes aux yeux. Mais jamais rien de comparable.

Leur façon de chanter. L’étendue de leurs émotions. La passion désespérée de leurs gestes. La force brute de leur joie, de leur peine. Elle voudrait pouvoir capturer cette sensation pour l’emporter avec elle.

Il s’écoulera des années avant qu’elle n’entende un enregistrement de cet opéra. Elle montera alors le volume jusqu’à en avoir mal aux oreilles pour s’envelopper de la mélodie, même si ce ne sera jamais pareil.

À un moment, Addie détache son regard de la scène et de ses chanteurs pour découvrir que Luc l’observe, elle. Elle retrouve dans ses yeux cette étrange nuance de vert qui ne reflète ni la séduction, ni le désaccord, ni la cruauté, mais le ravissement.

Plus tard, elle se dira que c’est le premier soir où il ne lui a pas demandé d’abdiquer. La première fois qu’il ne lui a pas parlé de son âme.

Pour l’instant, elle ne pense qu’à la musique, à l’opéra, à l’histoire. Son attention est ramenée vers la scène par l’angoisse d’une note, l’étreinte

passionnée des amants, les regards qu'ils échangent. Penchée en avant, Addie se nourrit de musique jusqu'à en être saturée.

Lorsque le rideau tombe sur la fin du premier acte, elle se lève et applaudit à tout rompre. Luc éclate d'un rire aussi doux que de la soie tandis qu'elle se rassied.

— Le spectacle te plaît, on dirait.

Impossible de mentir, même pour le contrarier.

— C'est magnifique.

— Devine lesquelles m'appartiennent, la défie-t-il, sans se départir de son sourire.

Elle reste un moment interdite avant de saisir. Sa bonne humeur disparaît aussitôt.

— Tu es venu récupérer leurs âmes ? demande-t-elle, soulagée de voir Luc secouer la tête.

— Non, pas ce soir. Mais bientôt.

— Je ne comprends pas, avoue Addie, perdue. Pourquoi mettre fin à leur vie alors qu'ils sont au sommet de leur carrière ?

Il lui jette un regard avant de répondre :

— Ils ont conclu un pacte. Ils en connaissaient le prix.

— Pourquoi vouloir échanger une vie entière de talent contre quelques années de gloire ?

Luc s'assombrit.

— Parce que le temps est cruel envers tout le monde, et plus encore envers les artistes. La vue faiblit, les voix s'étiolent, le talent s'estompe. (D'un doigt, il joue avec une mèche des cheveux d'Addie.) Le bonheur est bref et l'histoire pérenne. Au bout du compte, tout le monde souhaite qu'on se souvienne de lui.

Ses paroles, comme une lame, laissent une entaille vive et profonde.

Addie repousse la main de Luc et se retourne vers la scène, où commence le deuxième acte.

+ + +

C'est un long opéra qui se termine trop vite.

Les heures se sont envolées en quelques instants. Addie aimerait pouvoir rester blottie dans ce fauteuil et reprendre à zéro, se glisser entre les amants et leur tragédie, se perdre dans la beauté des voix.

Elle réfléchit : et si tout ce qu'elle a jamais aimé, elle l'avait aimé à cause d'eux – à cause de lui ?

Luc se lève et lui offre son bras. Elle ne le prend pas. Tandis qu'ils marchent côte à côte dans la nuit munichoise, Addie se sent toujours exaltée au souvenir de l'opéra. Les chants résonnent en elle tel un carillon. Tout comme cette question de Luc : *« Lesquelles m'appartiennent ? »*

Addie dévisage l'élégante silhouette à ses côtés.

— Quel est le pacte le plus étrange que tu aies jamais conclu ?

Il réfléchit un instant, puis répond :

— Jeanne d'Arc… Une âme en échange d'une épée bénie afin de ne pas être vaincue.

— Mais elle l'a été, fait remarquer Addie, sans vraiment comprendre.

— Pas au combat, réplique Luc, tout fier de lui. La sémantique peut sembler dérisoire, Adeline, mais le pouvoir d'un pacte réside dans sa formulation. Elle a demandé la protection d'un dieu lorsqu'elle tenait cette épée entre ses mains. Elle n'a pas exigé la capacité d'être protégée pour toujours.

Incrédule, Addie secoue la tête.

— Je refuse de croire que Jeanne d'Arc a conclu un pacte avec le diable.

Soudain, le visage de Luc se fend pour découvrir ses dents pointues.

— Je lui ai peut-être laissé croire que j'étais un peu plus… angélique ? Au fond, je crois qu'elle avait compris. Il n'y a pas de grandeur sans sacrifice. Et celui ou celle à qui on offre ce sacrifice importe moins que la raison qui pousse à le faire. Elle a fini par devenir ce qu'elle voulait être.

— Une martyre ?

— Une légende.

— Mais les artistes ? Songe un peu à tout ce qu'ils auraient pu accomplir. Leur perte ne te fait donc rien ?

Le visage de Luc se rembrunit. Addie se rappelle alors son humeur le soir de sa visite à la National Gallery et ses premières paroles dans la chambre de

Beethoven :

« Quel gâchis… »

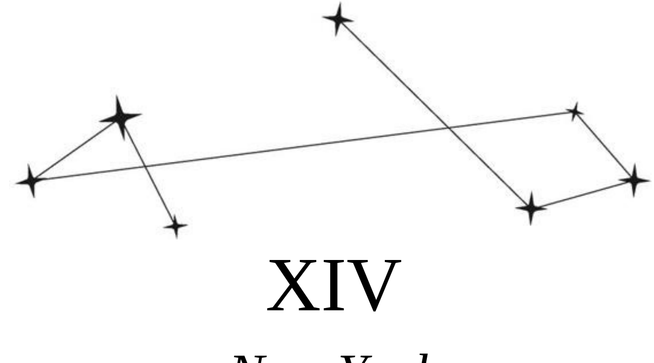
— Bien sûr que si, répond-il. Mais tout art digne de ce nom a un coût. Tu devrais le savoir. Après tout, nous sommes tous les deux des mécènes, chacun à sa façon.

— Je n'ai rien à voir avec toi ! réplique-t-elle, pas si convaincue. Je suis une muse. Toi, un voleur.

Il hausse les épaules.

— C'est donnant donnant, conclut-il simplement.

À la nuit tombée, après le départ de Luc, au moment où elle erre dans la ville, l'opéra se poursuit encore, parfaitement préservé dans le prisme de sa mémoire. Addie ne peut s'empêcher de se demander dans le silence de son esprit si l'âme de ces chanteurs était un prix honnête pour une représentation aussi exquise.



XIV

New York
4 juillet 2014

Les lumières explosent au-dessus de la ville.

Ils se sont réunis sur le toit de l'immeuble de Robbie, avec une vingtaine d'autres invités, pour regarder le feu d'artifice colorer l'horizon de Manhattan de rose, de vert et d'or.

Addie et Henry se tiennent côte à côte, mais il fait trop chaud pour se toucher. Les lunettes du libraire ne cessent de s'embuer et il semble moins intéressé par le contenu de sa bière que par la fraîcheur de la canette sur son cou.

La brise légère apporte autant de soulagement qu'un sèche-cheveux. Tout le monde pousse à tue-tête des exclamations, des « oh » et des « ah » qui commentent soit le feu d'artifice, soit le faible courant d'air.

Au centre du toit se trouve une pataugeoire entourée de chaises longues. Ils sont quelques-uns à se tremper les pieds dans l'eau tiède.

À la fin du spectacle pyrotechnique, Addie cherche Henry qui s'est éloigné. Il est d'humeur étrange depuis le matin. Sans doute à cause de cette chaleur accablante qui écrase tout. La librairie étant fermée en ce jour de fête nationale, ils ont passé l'essentiel de la journée allongés sur le canapé devant un ventilateur portatif. Grimoire jouait avec un glaçon pendant qu'ils regardaient la télévision. La chaleur suffisait à tempérer l'énergie d'habitude débordante de Henry.

Addie était trop fatiguée pour lui raconter des histoires. Lui, trop fatigué pour les noter.

La porte du toit s'ouvre brusquement. Robbie apparaît, les bras chargés de glaces à l'eau à moitié fondues, comme s'il avait dévalisé un camion. Les invités poussent des cris et des acclamations pendant qu'il fait le tour du toit pour distribuer les friandises.

La douzième fois sera la bonne, pense Addie au moment où il lui tend un bâtonnet aux fruits. Même s'il ne se souvient pas d'elle, Robbie en a sûrement assez appris grâce à Henry. Ou alors il a reconnu tous les autres et tiré la conclusion qui s'impose. Quoi qu'il en soit, les paramètres ont changé. Sans perdre une seconde, Addie affiche un grand sourire.

— Mon Dieu, tu dois être Robbie ! s'exclame-t-elle en se jetant à son cou. Henry m'a tellement parlé de toi.

Robbie se dégage avant de marmonner :

— Ah oui ?

— Tu es le comédien. Il m'a dit que tu étais incroyable ! Que tu allais bientôt percer à Broadway.

Les joues rosies, il baisse les yeux.

— J'adorerais te voir sur scène, ajoute-t-elle. Tu joues dans quoi, en ce moment ?

Il hésite, mais elle le sent à deux doigts de céder, en proie à un dilemme : la fuir ou partager la grande nouvelle.

— On monte une version de *Faust*, répond-il. Tu sais, l'histoire de cet homme qui conclut un pacte avec le diable…

Addie mord dans sa glace. Le froid envoie une onde de choc dans ses dents qui suffit à dissimuler sa grimace. Robbie poursuit :

— Mais le décor ressemblera plutôt à celui de *Labyrinthe*. Une espèce de Méphistophélès en mode roi des Gobelins, précise-t-il en se désignant. C'est une version vraiment cool. Les costumes sont extraordinaires. Enfin bref, les représentations ne commenceront qu'en septembre.

— Ça a l'air fantastique. J'ai hâte de voir ça.

Robbie sourit presque.

— Je pense que ça va cartonner.

— À Faust ! lance-t-elle en levant sa glace.

— Et au diable ! répond Robbie.

Addie trempe ses mains collantes dans la pataugeoire avant de partir chercher Henry. Elle finit par le trouver seul dans un coin à l'abri des lumières, le regard fixé droit devant lui, au-dessus des toits.

— Je crois que j'ai enfin réussi à dérider Robbie, confie-t-elle en s'essuyant les mains sur son short.

— Hmm ? fait-il, l'esprit absent.

Une goutte de sueur coule sur sa joue. Les yeux fermés, il apprécie la fraîcheur de la brise estivale qui se lève et se balance d'avant en arrière sur ses pieds. Addie l'éloigne du bord.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Son regard enténébré se fait tout à coup hagard, perdu.

— Rien, répond-il à voix basse. Je réfléchis, c'est tout.

Addie a vécu assez longtemps pour deviner quand on lui cache quelque chose. Le mensonge a son propre langage, comme les saisons, les gestes ou la teinte des yeux de Luc.

Elle sait donc que Henry lui ment. Ou, au moins, qu'il ne lui dit pas la vérité. *C'est peut-être un de ses orages*, pense-t-elle. *Ou la chaleur estivale.*

Sauf que non. Plus tard, en apprenant la vérité, elle regrettera de ne pas avoir demandé, de ne pas avoir insisté, de ne pas avoir su. Plus tard… mais, ce soir, il l'attire contre lui. Ce soir, il l'embrasse, avec fougue et avidité, comme s'il pouvait lui faire oublier ce qu'elle a vu.

Addie le laisse faire.

+ + +

De retour à l'appartement, il fait trop chaud pour réfléchir ou même dormir. Alors ils remplissent la baignoire d'eau froide, éteignent les lumières et grimpent dans le bain. Brutal et bienvenu, le soulagement les fait frissonner.

Ils restent allongés là, dans le noir, leurs jambes entrelacées sous l'eau. Les doigts de Henry jouent une mélodie sur le genou d'Addie.

— Quand on s'est rencontrés, pourquoi tu ne m'as pas donné ton vrai nom ? demande-t-il.

Addie lève les yeux vers le plafond carrelé et revoit Isabelle assise à table, le regard vide. Elle revoit aussi Rémy au café, l'air absent, incapable d'entendre ses paroles. Elle fait courir ses doigts dans l'eau et répond :

— Je ne pensais pas y arriver. Quand j'essaie de dire la vérité aux autres, leurs visages se figent. Quand j'essaie de prononcer mon nom, il reste coincé dans ma gorge. Sauf avec toi, précise-t-elle en souriant.

— Mais pourquoi ? Si tu finis par être oubliée, qu'importe si tu dis la vérité ?

Addie ferme les yeux. C'est une bonne question, qu'elle s'est posée à de nombreuses reprises.

— Je crois qu'il a voulu m'effacer. Faire en sorte que je me sente invisible, qu'on ne puisse pas m'entendre et que je finisse par ne plus me considérer comme appartenant à la réalité. On ne prend vraiment conscience de l'importance de son nom qu'une fois qu'il a disparu. Avant toi, il était le seul à pouvoir le prononcer.

La voix tournoie telle de la fumée dans sa tête :

« Oh, Adeline ! »

« Adeline, Adeline… »

« Mon Adeline… »

— Quel enfoiré ! s'exclame Henry.

Elle glousse au souvenir des nuits où elle a lancé au ciel des injures bien pires encore.

— Quand est-ce que tu l'as vu pour la dernière fois ? demande-t-il.

Addie vacille. L'espace d'un instant, elle se retrouve dans un lit, les jambes emmêlées dans des draps de soie noire, dans la chaleur suffocante de La Nouvelle-Orléans. Enroulé autour de ses membres, Luc est un poids froid sur elle. Il lui mordille l'épaule en murmurant contre sa peau :

« Rends-toi. »

Paralysée, Addie ravale ce souvenir comme de la bile dans sa gorge.

— Il y a un peu plus de trente ans, répond-elle.

Comme si elle ne comptait pas les jours. Comme si la date anniversaire n’approchait pas à grands pas.

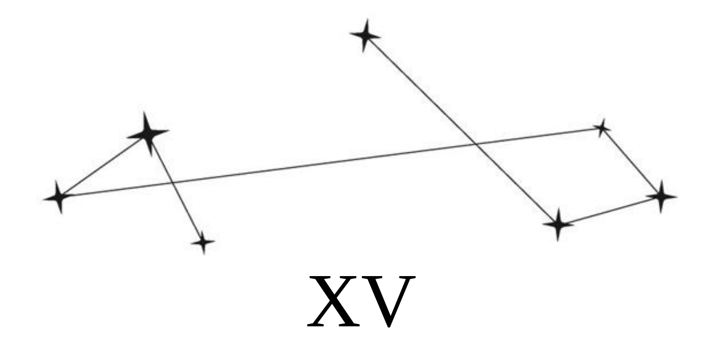
Elle jette un coup d’œil au tas de vêtements sur le sol de la salle de bain, à la bosse formée par la bague de bois dans la poche de son short.

— On s’est brouillés, ajoute-t-elle.

C’est la version la plus succincte de la vérité. Henry lui adresse un regard plein de curiosité, mais il s’abstient de demander ce qui s’est passé.

Elle lui en est reconnaissante. Son histoire suit une trame précise. Elle lui racontera cet épisode le moment venu.

Pour l’instant, Addie ouvre le robinet de la douche et l’eau tombe sur eux telle une pluie régulière et apaisante. Le silence est parfait. Naturel et agréable. Ils restent assis face à face sous le jet d’eau glacé. Les yeux fermés, la tête appuyée contre le bord de la baignoire, Addie écoute cet orage improvisé.



XV

Les Cotswolds, Angleterre
31 décembre 1899

Il neige.

Pas une patine de gel ou quelques flocons égarés, mais un déluge blanc. Pelotonnée devant la fenêtre du petit cottage, un livre ouvert sur les genoux, Addie regarde le ciel tomber. Un feu brûle dans la cheminée.

Elle a vécu tant de réveillons du Nouvel An, tous différents. Perchée sur les toits de Londres avec des bouteilles de champagne et torche à la main dans les ruelles pavées d'Édimbourg. Elle a dansé dans les salons de réception de Paris et regardé le ciel d'Amsterdam blêmir sous les feux d'artifice. Elle a embrassé des inconnus et chanté les louanges d'amis qu'elle ne rencontrerait jamais. Elle est partie avec fracas et sous les murmures.

Ce soir, elle se contente de rester assise à regarder le monde blanchir derrière la vitre, ses courbes et ses lignes effacées par la neige.

La maison ne lui appartient pas, bien entendu. Pas au sens strict du terme. Elle l'a trouvée à peu près intacte, abandonnée ou tout simplement oubliée. Les meubles étaient fatigués, les placards presque vides. Elle a eu une saison entière pour se l'approprier, pour ramasser du bois dans le bosquet de l'autre côté du pré, s'occuper du jardin en friche et voler ce qu'elle ne pouvait pas faire pousser. C'est un endroit parfait où reposer ses vieux os.

Dehors, la tempête s'est arrêtée. Le sol est d'un blanc glacé, aussi propre et lisse qu'une feuille de papier. Est-ce la neige qui incite Addie à se lever ? Une cape serrée autour des épaules, elle se précipite dehors. Ses bottes s'enfoncent aussitôt dans une poudreuse aussi légère qu'une pellicule de sucre au goût d'hiver.

Quand elle avait cinq ou six ans, il a neigé à Villon. Spectacle rare. Une couche blanche de plusieurs centimètres d'épaisseur recouvrait tout le paysage. En quelques heures, elle a été dévastée par les chevaux et les charrettes, les villageois qui allaient et venaient d'un pas lourd. Mais Addie a déniché une petite étendue immaculée. Elle s'est précipitée dedans pour y poser les empreintes de ses pas. Elle a passé ses mains nues sur la couverture gelée, laissé des traces de doigts dans son sillage et gâché de ses gestes le moindre centimètre de toile vierge.

Une fois lassée, elle a regardé le champ désormais couvert de traces et regretté d'en avoir terminé. Le lendemain, la glace s'est brisée avant de fondre. C'est la dernière fois qu'elle a joué dans la neige. Jusqu'à maintenant.

Maintenant, elle écrase sous ses pieds la neige immaculée qui se reforme derrière elle. Maintenant, elle passe les doigts dans les petits monticules qui se lissent après son passage. Maintenant, elle joue dans le pré sans pour autant laisser d'empreintes derrière elle.

Le monde demeure inchangé et, pour une fois, elle s'en réjouit. Elle pirouette et virevolte dans une danse solitaire, ravie de la magie de ce bonheur élémentaire, avant de poser le pied dans un trou plus profond qu'elle ne croyait.

Elle perd l'équilibre et s'écroule dans un nuage de blanc. Elle pousse un cri de surprise en sentant la neige se faufiler dans sa capuche, le froid s'infiltrer dans son cou. Il s'est remis à neiger, plus doucement cette fois. Et elle regarde les flocons tomber comme des étoiles. Plongé dans une sorte de silence ouaté, le monde s'assourdit. Sans l'humidité glacée qui pénètre ses vêtements, elle pourrait rester ici pour toujours. À défaut, elle décide d'y rester pour le moment.

Elle s'enfonce dans la neige et la laisse réduire son champ de vision jusqu'à ne plus distinguer qu'un cadre autour du ciel ouvert. La nuit est froide, claire, étoilée. Addie a de nouveau dix ans. Étendue dans l'herbe haute derrière l'atelier

de son père, elle rêve qu'elle se trouve n'importe où, mais pas chez elle. Curieux, ces moyens détournés pour transformer un rêve en réalité.

Les yeux plongés dans les profondeurs de la nuit, elle ne pense pas à la liberté, mais à lui. Et le voilà qui surgit. Nimbé de noir, il se dresse au-dessus d'elle. Addie se dit qu'elle a peut-être sombré dans la folie. Ce ne serait pas la première fois.

— Deux cents ans, dit Luc en s'agenouillant à côté d'elle, et tu te conduis encore comme une enfant.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je pourrais te retourner la question.

Elle prend la main qu'il lui tend et se laisse extirper de son trou. Ensemble, ils regagnent la petite maison. Seules les empreintes de Luc noircissent la neige.

À l'intérieur du foyer, le feu s'est éteint. Addie attrape la lanterne en grognant dans l'espoir qu'elle suffise à ranimer les braises.

Luc, pour sa part, se contente d'un regard vers les vestiges fumants et d'un claquement de doigts distrait. Les flammes jaillissent alors dans l'âtre en une explosion de chaleur, projetant des ombres alentour.

Avec quelle aisance il se déplace dans le monde, songe-t-elle. *Et combien il me complique l'existence.*

Luc parcourt des yeux le petit cottage, foyer de sa vie empruntée.

— Mon Adeline… Toi et ton désir de devenir comme Estelle.

— Je ne t'appartiens pas, proteste-t-elle, même si ces mots ont perdu leur venin.

— Le monde entier est à ta disposition et tu passes ton temps à jouer le rôle de la sorcière dans la nature, de la vieille chouette qui prie les anciens dieux.

— Je ne t'ai pas appelé. Pourtant, tu es venu.

Elle le regarde dans son manteau de laine au col relevé et son écharpe en cachemire. C'est la première fois qu'elle voit Luc dans des habits d'hiver. Cette saison lui sied aussi bien que l'été. La peau claire de ses joues est devenue blanche comme le marbre, ses boucles noires de la couleur d'un ciel sans lune. Ses yeux verts, aussi froids et brillants que des étoiles. À le voir ainsi, devant le

feu, elle aimerait pouvoir le dessiner. Après tout ce temps, ses doigts rêvent encore de tenir un fusain.

— J'ai vu un éléphant. À Paris, précise-t-il en passant une main sur le manteau de la cheminée.

C'est ce qu'elle lui a confié des années plus tôt. Une réplique franchement inattendue, pleine de non-dits.

J'ai vu un éléphant et j'ai pensé à toi. J'étais à Paris et pas toi.

— Et tu as pensé à moi, hasarde-t-elle.

C'est plus une question qu'une affirmation, mais il s'abstient de répondre et se contente de balayer la pièce du regard.

— Quelle triste façon de terminer une année ! On peut faire mieux que ça. Suis-moi.

Elle a beau être curieuse – comme toujours –, cette fois, elle ne cède pas.

— Non.

Il lève son menton fier et fronce les sourcils.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je suis heureuse ici, répond Addie. Et je sais que tu ne m'y ramèneras pas.

Comme le feu dans la cheminée, le sourire de Luc faiblit. Elle se dit qu'il n'insistera pas, que lorsqu'elle se retournera, il aura disparu, avalé par l'obscurité.

Mais il reste là, telle une ombre dans sa maison empruntée. Il s'installe dans un deuxième fauteuil et fait surgir du néant deux verres de vin. Ils restent assis devant le feu comme des amis ou, à tout le moins, comme des ennemis qui font la trêve. Il lui parle du Paris de cette fin de décennie – de cette fin de siècle. Des écrivains qui poussent comme des champignons, d'art, de musique et de beauté. Il a toujours su comment la tenter. Il évoque un âge d'or, une ère de lumière.

— Tu adorerais.

— Je n'en doute pas.

Addie se rendra à Paris au printemps. Elle visitera l'Exposition universelle et admirera la tour Eiffel, cette sculpture de fer dressée dans le ciel. Elle traversera des bâtiments de verre et des installations éphémères. Tout le monde discutera

du tournant du siècle, comme s'il existait une ligne tracée dans le sable entre présent et passé. Comme si le temps ne formait pas qu'une seule et même entité.

L'histoire est une création à posteriori. Mais, pour l'instant, elle se contente d'écouter Luc et c'est bien assez.

Elle ne se rappelle pas s'être assoupie. À son réveil, il est tôt. La maison est déserte, le feu réduit à des braises. On a posé une couverture sur ses épaules et, de l'autre côté de la fenêtre, le monde est redevenu blanc.

Luc était-il vraiment là ? se demandera Addie.

SIXIÈME PARTIE

NE FAIS PAS COMME SI C'ÉTAIT DE L'AMOUR



Titre de l’œuvre : « Dream Girl »

Artiste(s) : Toby Marsh

Date : 2014

Matière : Partition

Provenance : Prêt de la famille Pershing

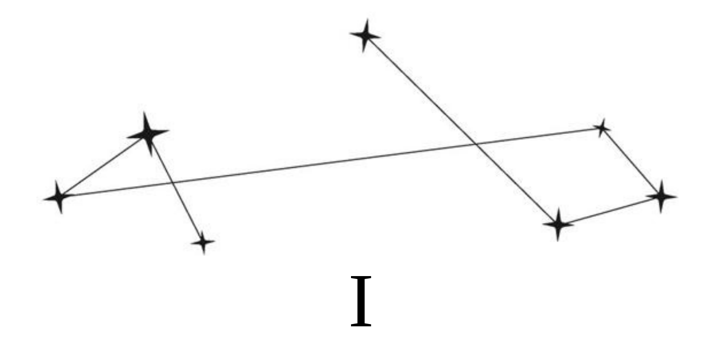
Description : Cette partition originale, signée du chanteur-compositeur Toby Marsh, est une des premières transcriptions de la chanson « Dream Girl ». Elle a été vendue aux enchères dans le cadre du gala annuel Music Notes destiné à financer les programmes artistiques des écoles publiques de New York. Bien qu’une partie des paroles diffèrent de la version finale, les vers les plus célèbres – « J’ai si peur, si peur de l’oublier / Même si ce n’est qu’en rêve que je l’ai rencontrée » – sont clairement lisibles au centre de la page.

Contexte : « Dream Girl » est largement considérée comme la chanson qui a lancé la carrière de Marsh. Le musicien n’a fait qu’accroître la mythologie autour de ce débat en affirmant que

cette chanson lui est venue au cours de plusieurs rêves. « Je me réveillais avec des mesures dans la tête, a-t-il déclaré dans une interview au magazine *Paper* en 2016. Je trouvais des paroles griffonnées sur des blocs-notes et des reçus, mais je ne me rappelais pas les avoir écrites. C'était comme marcher en dormant. Ou, plutôt, composer en dormant. Tout ça n'était qu'un rêve. »

Marsh nie toute consommation de drogue à cette époque.

Valeur estimée : 15 000 $



I

Villon-sur-Sarthe
29 juillet 1914

À Villon, il pleut des cordes.

La Sarthe gonfle dans son lit et la pluie transforme les sentiers en rivières boueuses. Elle inonde les maisons, remplit ses oreilles du bruit régulier de l'eau qui ruisselle. Addie ferme les yeux et les années s'évanouissent. Elle a de nouveau dix ans, quinze ans, vingt ans. Pieds nus, les jupons mouillés et les cheveux volants, elle parcourt à toute allure la campagne lavée par la pluie.

Quand elle rouvre les yeux, deux cents ans se sont écoulés. Le petit village de Villon a changé, elle ne peut pas le nier. Elle a de plus en plus de mal à le reconnaître. Il lui est devenu étranger. Çà et là, elle distingue encore des vestiges de sa jeunesse, mais ses souvenirs sont élimés, les années précédant son pacte vouées à s'éroder jusqu'à disparaître.

Il reste toutefois des traces du Villon de son enfance : la portion de route qui traverse le village, la petite église au centre, le muret du cimetière, épargné par le lent processus de transformation.

Addie contemple l'orage depuis le seuil de la chapelle. Elle s'est munie d'un parapluie, mais une violente rafale en a retourné les baleines. Elle ferait mieux d'attendre que la pluie cesse, car elle ne possède que cette robe. Alors qu'elle se tient là, une main tendue pour recueillir l'eau qui tombe, elle pense à Estelle qui adorait rester sous l'orage, les bras écartés comme pour l'accueillir.

Addie abandonne son abri pour se diriger vers le portail du cimetière. Elle se retrouve trempée en quelques instants, mais la pluie est chaude et elle-même n'est pas en sucre, au fond. Après avoir dépassé quelques tombes récentes et beaucoup d'anciennes sépultures, elle dépose une rose sauvage sur les pierres tombales de ses parents avant de rejoindre celle d'Estelle.

Toutes ces années, la vieille femme lui a manqué. Elle regrette son réconfort, ses conseils, sa forte poigne et son rire bien à elle, sa foi en Addie quand elle était encore Adeline, encore ici, encore un être humain parmi d'autres. Elle a beau s'y accrocher, la voix d'Estelle s'est pratiquement évaporée avec le temps. Ce cimetière est le seul endroit où elle l'entend encore, où elle sent sa présence dans les vieilles pierres, la terre envahie par les mauvaises herbes et l'arbre abîmé au-dessus de sa tête.

Sauf que le chêne n'est plus là. La tombe fatiguée s'affaisse dans sa parcelle, la pierre moisie est fissurée. Et le bel arbre, avec ses longues branches et ses racines profondes, a disparu. Ne reste plus qu'une souche irrégulière.

Addie pousse un cri de surprise et tombe à genoux. Elle effleure de la main le bois mort et fendu. Non ! Non, pas ça ! Elle qui a déjà tant pleuré, tant perdu, la voilà, pour la première fois depuis des années, frappée par un désespoir si vif qu'elle n'a plus de souffle, plus de force, plus de volonté. Un abîme de douleur s'ouvre en elle, aussi profond qu'un puits.

À quoi bon planter des graines ? Pourquoi s'en occuper ? Pourquoi les faire pousser ? Puisque tout finit par se désagréger. Par mourir.

Elle n'est plus qu'un fantôme solitaire qui tient une veillée pour des choses oubliées. Les yeux fermés, elle essaie de faire apparaître Estelle, de faire résonner sa voix pour que la vieille femme lui dise que tout ira bien, que ce n'est que du bois. Mais la voix a disparu, noyée sous la tempête qui fait rage.

Au crépuscule, Addie n'a pas toujours pas bougé. La pluie s'est transformée en bruine, marquée par le goutte-à-goutte régulier de l'eau sur la pierre. Elle ne sent même plus ses vêtements trempés. Elle ne sent d'ailleurs plus grand-chose – sauf ce changement dans l'air, qui annonce l'arrivée de l'ombre dans son dos.

— Je suis désolé, déclare le ténébreux.

C’est la première fois qu’elle entend sa voix soyeuse prononcer ces mots – et la seule fois qu’ils lui paraîtront sincères.

— C’est toi, le responsable ? chuchote-t-elle sans lever les yeux.

À sa grande surprise, Luc s’agenouille à côté d’elle sur la terre détrempée. Ses habits à lui ne semblent pas mouillés.

— Tu ne peux pas m’imputer chaque perte que tu subis, répond-il.

Elle n’a pas conscience de frissonner. C’est au moment où il passe un bras autour de ses épaules qu’elle sent ses membres trembler contre le corps ferme du ténébreux.

— Je sais que je peux me montrer cruel, poursuit-il. Mais la nature l’est parfois davantage.

Elle distingue clairement à présent la ligne carbonisée au centre de la souche, témoin d’un foudroiement aussi rapide que fatal. Mais ça n’apaise pas sa douleur.

Elle ne supporte plus de regarder les vestiges du chêne. Elle ne supporte plus de rester là.

— Viens, dit-il en relevant Addie.

Elle ne sait pas où ils vont. Peu importe, tant que c’est ailleurs. Addie tourne le dos à la souche détruite, à la pierre tombale érodée.

Même les rochers, pense-t-elle en suivant Luc hors du cimetière, loin du village et de son passé.

Elle ne reviendra plus jamais.

+ + +

Paris, bien sûr, a changé davantage encore.

Au fil des ans, la capitale a été polie jusqu’à briller, avec ses bâtiments de pierre blanche surmontés de toits anthracite, ses hautes fenêtres, ses balcons de fer forgé et ses larges avenues bordées de nombreux fleuristes et de cafés aux auvents rouges.

Ils sont assis dans un patio pendant que sa robe sèche dans la brise estivale, une bouteille de porto ouverte sur la table. Addie boit goulûment pour tenter d’oublier l’image du chêne foudroyé, mais elle sait que l’alcool, même en grande

quantité, ne pourra pas l'effacer de sa mémoire. Ce qui ne l'empêche pas d'essayer.

Quelque part au bord de la Seine, un violoniste se met à jouer. À travers les notes aiguës, Addie entend le vrombissement d'un moteur de voiture et le claquement persistant des sabots d'un cheval. L'étrange mélodie de Paris.

— Joyeux anniversaire, ma chère Adeline ! lance Luc en levant son verre.

Elle le regarde et ouvre la bouche pour sortir sa réponse habituelle avant de se raviser. Si elle lui appartient, l'inverse doit être vrai aussi.

— Joyeux anniversaire, mon cher Luc ! répond-elle, histoire de voir sa réaction.

Elle est récompensée par un haussement de sourcil, un sourire en coin et une nouvelle nuance de vert dans ses yeux – celle de la surprise. Puis, la tête baissée, Luc fait tourner le verre de porto entre ses doigts.

— Un jour, tu m'as affirmé que nous étions semblables, toi et moi, commence-t-il, presque pour lui-même. Tous les deux… solitaires. Je t'en ai voulu d'avoir dit ça. Mais, en un sens, tu avais raison.

Après une pause, il poursuit d'une voix lente :

— Je dois admettre qu'avoir de la compagnie présente certains avantages.

Jamais il ne lui a paru plus humain.

— Je te manque quand tu n'es pas ici ? demande Addie.

Même dans la pénombre, les iris verts du ténébreux brillent comme des émeraudes.

— Je suis ici, avec toi, plus souvent que tu ne le penses.

— Parce que, bien entendu, tu vas et tu viens à ta guise, alors que moi, je suis condamnée à attendre…

— Tu m'attends ? s'enquiert-il, les yeux assombris de plaisir à cette idée.

Addie fait mine de regarder ailleurs à son tour.

— Tu l'as dit toi-même. On a tous besoin de compagnie.

— Et si tu pouvais me rendre visite comme je te rends visite ?

Le cœur d'Addie se met à battre plus vite.

Comme elle a gardé la tête baissée, elle le voit rouler sur la table. Un frêle anneau, sculpté dans du bois de frêne clair. C'est une bague. Sa propre bague. Le

présent qu’elle a offert au dieu cette nuit-là. Le présent qu’il a rejeté et transformé en fumée. L’image convoquée dans cette église en Normandie.

S’il s’agit d’une illusion, alors elle est parfaite. Ici, l’entaille apparue quand le ciseau de son père s’est enfoncé un tout petit peu trop loin. Là, la courbe rendue aussi lisse qu’un galet par des années de tourment.

Elle est réelle. Forcément. Et pourtant…

— Tu l’as détruite.

— Je l’ai prise, corrige Luc en la regardant par-dessus son verre. Ce n’est pas pareil.

— Tu avais dit qu’elle ne valait rien ! insiste-t-elle, soudain en proie à la colère.

— J’ai dit qu’une simple bague ne saurait me satisfaire. Mais je n’abîme pas un bel objet sans raison valable. Elle m’a appartenu un moment, mais elle a toujours été à toi.

— Que dois-je faire ? demande Addie, émerveillée par la bague.

— Tu sais comment appeler les dieux.

La voix d’Estelle, aussi faible qu’une brise :

« Tu dois faire preuve d’humilité. »

— Passe la bague à ton doigt et je viendrai, explique Luc, adossé à sa chaise, ses boucles de jais légèrement agitées par le vent nocturne. Et voilà… Désormais, nous sommes quittes.

— On ne sera jamais quittes, lance-t-elle en retournant l’anneau entre son index et son pouce.

Elle ne s’en servira pas. C’est un défi. Un jeu, déguisé en cadeau. Pas tant une guerre qu’un pari. Un bras de fer. Enfiler la bague, appeler Luc, reviendrait à céder, à admettre la défaite, à se rendre.

Elle glisse donc le talisman dans la poche de ses jupons et contraint ses doigts à le lâcher.

C’est à ce moment-là qu’elle prend enfin conscience de la tension dans l’air. Cette énergie, elle l’a déjà sentie, mais elle n’arrive pas à la resituer, jusqu’à ce que Luc annonce :

— Une guerre va éclater.

Elle n’était pas au courant. L’air franchement outré, il lui raconte l’assassinat de l’archiduc.

— Je déteste la guerre, confie-t-il d’un ton grave.

— Je pensais que tu aimais les conflits.

— Ils nourrissent l’art. Mais la guerre transforme les cyniques en croyants, en flagorneurs prêts à tout pour leur salut. Du jour au lendemain, tout le monde se met à s’accrocher à son âme comme une matrone à ses plus belles perles, se lamente Luc. Rendez-moi la Belle Époque !

— Si j’avais su que les dieux étaient nostalgiques…

Il termine son verre et se lève.

— Tu devrais partir avant que la guerre ne soit déclarée.

Addie éclate de rire. On dirait qu’il se fait du souci pour elle. La bague pèse soudain plus lourd dans sa poche.

— Je peux t’emmener, propose-t-il, la main tendue.

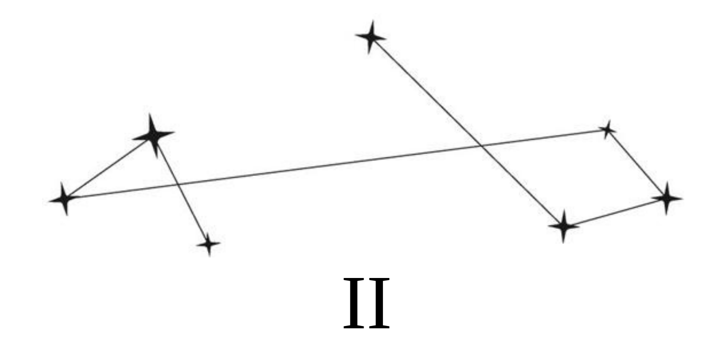
Elle aurait dû accepter. Dire oui. Elle aurait dû se laisser entraîner de nouveau à travers ce néant sinistre. Elle aurait ainsi évité la traversée d’un océan, une semaine horrible à se cacher dans la cale d’un navire, la beauté des flots ternie par une navigation infinie. Mais elle a appris à camper sur ses positions.

— Tu es toujours aussi ridiculement opiniâtre, ma chère, déplore-t-il.

Elle caresse un moment l’idée de rester mais, une fois Luc parti, elle se remémore l’ombre dans son regard et son ton lugubre au moment d’évoquer le conflit à venir. C’est mauvais signe, quand même les dieux et les démons redoutent un affrontement.

Une semaine plus tard, Addie se décide enfin à embarquer sur un navire à destination de New York.

À son arrivée, le monde est déjà en guerre.



II

New York
29 juillet 2014

C'est un jour comme un autre.

Voilà ce que se dit Addie.

C'est un mardi comme un autre… sauf que non.

Voilà trois cents ans qu'elle aurait dû être mariée – un avenir offert contre son gré. Trois cents ans qu'elle s'est agenouillée dans les bois pour invoquer les ténèbres et qu'elle a tout perdu, sauf sa liberté. Trois cents ans…

Il devrait y avoir un orage, une éclipse. Un événement exceptionnel pour marquer cet anniversaire. Pourtant, l'aube est parfaite, le ciel d'un bleu immaculé.

Le lit est vide à côté d'elle, mais elle entend les pas légers de Henry qui s'affaire dans la cuisine. Elle a dû s'agripper aux couvertures au cours de la nuit parce qu'elle a mal aux doigts et au centre de la paume gauche.

À la seconde où elle ouvre la main, la bague de bois tombe sur le matelas. Addie la pousse hors du lit comme si c'était une araignée, un mauvais présage, et l'écoute atterrir par terre, rebondir, puis rouler sur le parquet de la petite chambre jusqu'à rencontrer un obstacle. Addie relève les genoux pour y poser la tête. Concentrée sur sa respiration, elle se persuade que ce n'est qu'une bague et qu'aujourd'hui est un jour comme un autre. Mais elle sent un nœud lui serrer la

poitrine, une sourde angoisse qui lui conseille de partir, de s'éloigner le plus possible de Henry au cas où Luc viendrait.

Il ne viendra pas, se dit-elle.

Ça fait tellement longtemps, se répète-t-elle.

Mais elle ne veut pas prendre le risque.

On frappe à la porte ouverte de la chambre. Addie lève les yeux et voit, entre les mains de Henry, une assiette avec un beignet et trois bougies plantées dedans. Elle éclate aussitôt de rire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est pas tous les jours que ta copine a trois cents ans !

— Ce n'est pas mon anniversaire.

— Peut-être, mais je ne savais pas vraiment comment le formuler.

Tout à coup, la voix s'élève telle une volute de fumée dans sa tête :

« Joyeux anniversaire, mon amour ! »

— Fais un vœu, demande Henry.

Addie, troublée, souffle les bougies.

— J'ai pris ma journée, annonce-t-il en se laissant tomber sur le lit à côté d'elle. Bea s'occupe de la librairie, alors je me suis dit qu'on pourrait prendre le train pour… (Il s'interrompt devant son expression.) Quoi ?

Plus forte que la faim, la peur lui tenaille l'estomac.

— Je ne crois pas qu'on devrait rester ensemble. Pas aujourd'hui.

— Ah… fait-il, le visage décomposé.

Addie pose doucement la main sur la joue de Henry.

— C'est un jour comme un autre, ment-elle.

— Tu as raison. C'est juste une journée. Mais combien en a-t-il déjà gâché ? Garde-la pour toi, cette fois. Pour nous, se corrige-t-il en l'embrassant.

Si Luc les trouve ensemble, à coup sûr, il gâchera plus que la journée.

— Allez… insiste Henry. Je te ramènerai bien avant minuit. Tu ne te transformeras pas en citrouille. D'ailleurs, si tu veux qu'on passe la nuit séparés, je comprends. Tu t'inquiéteras de lui à la nuit tombée, mais on a des heures devant nous. Tu mérites de passer une bonne journée qui te laissera de bons souvenirs.

Il a raison. Elle le mérite. Dans sa poitrine, la peur reflue un peu.

— D’accord ! cède-t-elle et le visage de Henry s’illumine aussitôt. À quoi tu penses ?

Il disparaît dans la salle de bain pour réapparaître en short de bain jaune, une serviette calée sur l’épaule. Puis il lui lance un bikini bleu et blanc.

— En route !

+ + +

Rockaway Beach est une mer de serviettes colorées et de drapeaux plantés dans le sable.

Les rires s’élèvent par vagues, les enfants construisent des châteaux de sable pendant que les adultes se prélassent sous un soleil éblouissant. Henry étend leurs serviettes sur une étroite portion laissée disponible et les cale avec leurs chaussures. Puis Addie lui attrape la main et ils descendent la plage en courant pour immerger dans l’eau leurs plantes de pieds brûlées par le sable.

Addie pousse un cri de surprise au contact bienvenu des vagues, fraîches malgré la chaleur estivale. Elle patauge jusqu’à ce que l’océan lui enserre la taille. Henry plonge à côté d’elle avant de remonter à la surface, l’eau gouttant de ses lunettes. Il l’attire à lui pour sucer le sel sur ses doigts. Elle lui écarte les mèches de cheveux devant ses yeux. Ils restent un moment enlacés au milieu des vagues.

— Alors… lance-t-il. On n’est pas mieux ici ?

Bien sûr que si ! Oui, on y est bien.

Ils nagent jusqu’à avoir mal aux jambes et aux bras et la peau fripée. Puis ils regagnent leurs serviettes et s’y étendent pour sécher au soleil, mais il fait trop chaud. D’autant que les odeurs appétissantes venant des échoppes situées sur la promenade les incitent à bouger.

Après avoir rassemblé ses affaires, Henry commence à remonter la plage. Addie se lève pour le suivre et secoue sa serviette.

En tombe alors la bague de bois. L’anneau se détache sur le ton clair du sable comme une goutte de pluie sur le trottoir. Un rappel.

Addie s'accroupit et le recouvre d'une poignée de sable avant de courir après Henry.

Dans un des bars qui donnent sur la plage, ils commandent des tacos ainsi qu'un pichet de margarita glacée dont ils savourent le mélange sucré-salé. Pendant que Henry essuie l'eau sur ses lunettes, Addie contemple l'océan. Elle sent le passé se replier sur le présent comme une vague.

Déjà vu. Déjà entendu. Déjà vécu *.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Henry.

— Hmm ? fait-elle en lui jetant un coup d'œil.

— Tu as l'air perdue dans tes souvenirs.

Addie se tourne à nouveau vers l'Atlantique et fixe l'étendue infinie de la plage. Ses souvenirs se déroulent au fil de l'horizon. À table, elle lui parle de tous les littoraux qu'elle a vus et lui raconte la fois où elle a traversé la Manche en ferry, les falaises blanches de Douvres dressées dans le brouillard. Une autre fois, elle a longé la côte espagnole, voyageuse clandestine dans la cale d'un bateau volé. Lors de la traversée de l'Atlantique vers les États-Unis, tous les passagers sont tombés malades et elle a dû feindre la nausée pour ne pas être prise pour une sorcière…

Quand elle en a assez de parler, le pichet est terminé. Ils se prélassent entre l'ombre de la buvette et la caresse froide des vagues, ne restant sur le sable que le temps de sécher.

La journée passe trop vite, comme toutes les bonnes journées.

Lorsqu'il est temps de partir, ils se dirigent vers le métro et s'écroulent sur la banquette, ivres de soleil et de sommeil. La rame démarre.

Henry sort un livre. Addie a les yeux qui piquent alors elle s'appuie contre lui, profitant de son parfum, mélange de soleil et de papier. Malgré le siège en plastique et l'air vicié, elle ne s'est jamais sentie aussi bien. La tête posée sur son épaule, elle se blottit contre Henry.

C'est alors qu'il lui chuchote trois petits mots :

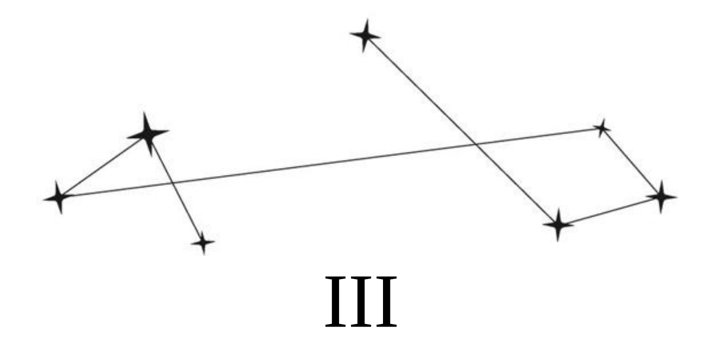
— Je t'aime.

Addie se demande si cette douce sensation est de l'amour. Si l'amour est censé être aussi tendre, aussi bienveillant. Quelle est la différence entre ardeur et

chaleur ? Entre passion et satisfaction ?

— Je t’aime aussi, répond-elle.

Elle a envie que ce soit vrai.



III

Chicago, Illinois
29 juillet 1928

Il y a un ange au-dessus du bar.

Un vitrail, éclairé par-derrière, avec un seul personnage, calice levé et main tendue, comme s'il appelait à la prière. Sauf qu'on n'est pas dans une église.

Ces derniers temps, les bars clandestins poussent telles des mauvaises herbes entre les pierres de la Prohibition. Celui-ci n'a pas d'autre nom que ce vitrail et le nombre « XII » inscrit au-dessus de sa porte – à la fois midi et minuit –, les rideaux de velours, les méridiennes qui s'étendent comme des dormeurs sur le parquet et les loups remis aux clients à l'entrée.

À l'instar des autres adresses, ce lieu n'est qu'une rumeur, un secret transmis de bouche en bouche dans l'ivresse. Addie l'adore. Il y règne une ferveur folle.

Elle danse – tantôt seule, tantôt avec des inconnus –, plongée dans le jazz qui rebondit contre les murs et envahit la salle bondée. Elle danse jusqu'à ce que les plumes de son masque lui collent aux joues. Addie attend d'être toute rouge et hors d'haleine pour quitter la piste et se laisser tomber dans un fauteuil de cuir.

Il est près de minuit et ses doigts glissent comme les aiguilles d'une horloge vers sa gorge, où la bague pend à un cordon d'argent. La jeune femme sent la chaleur de l'anneau de bois contre sa peau. Elle le garde toujours à portée de main.

Un jour, le cordon s’est cassé et elle a cru avoir perdu son amulette. Elle l’a finalement récupérée dans la poche de son chemisier. Une autre fois, elle l’a laissée sur le rebord d’une fenêtre et l’a retrouvée quelques heures plus tard accrochée à son cou. C’est la seule chose qu’elle ne perd pas.

Elle joue avec, par habitude, comme on entortille une mèche de cheveux autour d’un doigt. Elle effleure le bord de l’anneau de son ongle et le fait tourner en veillant à ne jamais le laisser glisser autour de ses phalanges.

Cent fois elle a pensé à le mettre à son doigt : dans des moments de solitude, d’ennui ou quand elle voyait quelque chose de beau et pensait à lui. Mais elle est trop opiniâtre et lui, trop fier. Addie est résolue à remporter cette manche.

Voilà quatorze ans qu’elle résiste à la tentation d’enfiler la bague. Et quatorze ans qu’il n’est pas venu. Elle avait donc raison : c’est un jeu. Une sorte de gage, un symbole plus discret de sa reddition.

Quatorze ans… Seule et un peu ivre, elle se demande si c’est ce soir qu’elle cédera. Ce serait une chute, mais pas si grave. Peut-être… Peut-être…

Pour s’occuper les mains, elle prend la décision de boire un autre verre. Elle va au bar commander un gin-fizz, mais l’homme au masque blanc qui se tient derrière le comptoir lui tend à la place une coupe de champagne. Un unique pétale de rose cristallisé flotte parmi les bulles. En réponse à sa question, le barman désigne d’un signe de tête une ombre dans un box de velours. Son loup évoque des branches, les feuilles formant un cadre parfait pour ses yeux parfaits.

Addie sourit à sa vue. Elle mentirait en affirmant n’avoir ressenti que du soulagement. Comme un fardeau déposé. Un souffle libéré.

— J’ai gagné, déclare-t-elle, toute heureuse, une fois installée dans le box.

Même s’il a cédé le premier, il a les yeux brillants de triomphe.

— Comment ça ?

— Je ne t’ai pas appelé et pourtant, tu es venu.

Il lève le menton en signe de dédain.

— Parce que tu imagines que je suis là pour toi.

— Suis-je bête, réplique-t-elle sur le même ton calme et modéré. Il y a tellement d’êtres humains exaspérants à qui soutirer leur âme.

Un sourire sarcastique étire les lèvres parfaites du ténébreux.

— Je te promets, Adeline, qu'il y en a peu d'aussi exaspérants que toi.

— Peu ? raille-t-elle. Je vais devoir redoubler d'efforts.

Il lève son verre et l'incline vers le bar.

— Toujours est-il que c'est toi qui es venue à moi. Ce lieu m'appartient.

Addie regarde autour d'elle et, soudain, l'évidence lui saute aux yeux. Elle voit partout des indices.

Elle s'aperçoit que l'ange au-dessus du comptoir n'a pas d'ailes, que les boucles qui encadrent son visage sont noires et que le cercle qu'elle prenait pour une auréole pourrait aussi bien être la lune.

Elle se demande alors ce qui l'a attirée ici la toute première fois. Si Luc et elle sont comme des aimants. S'ils se tournent autour depuis si longtemps qu'ils partagent à présent la même orbite.

Ce genre de bar deviendra pour lui une passion. Il les plantera dans une dizaine de villes, les cultivera comme des jardins et les fera pousser à foison.

« Aussi nombreux que les églises et deux fois plus populaires », dira-t-il.

Bien après l'époque de la Prohibition, ils continueront de fleurir, satisfaisant de nombreuses aspirations. Elle se demandera alors si c'est l'énergie de ces lieux qui anime le ténébreux ou s'ils constituent pour lui un vivier d'âmes. Un endroit où se placer, se poster, promettre. Et, en un sens, un lieu où prier, même s'il s'agit d'un culte particulier.

— Tu vois, remarque Luc, c'est peut-être moi qui ai gagné.

— C'est une coïncidence, réplique Addie en secouant la tête. Je ne t'ai pas appelé.

Il sourit, le regard baissé sur la bague au cou de la jeune femme.

— Je connais ton cœur. Je l'ai senti vaciller.

— Mais je n'ai pas cédé.

— Non… souffle-t-il. Mais j'en avais assez d'attendre.

— Dans ce cas, c'est moi qui t'ai manqué, conclut-elle, un sourire aux lèvres.

Un éclair traverse les yeux verts du ténébreux. Une infime lueur.

— La vie est longue et les êtres humains sont tellement ennuyeux. Tu es de meilleure compagnie.

— Tu oublies que moi aussi, je suis humaine.

— Adeline… dit-il avec un semblant de pitié dans la voix. Tu ne l'es plus depuis le soir de notre rencontre et tu ne le seras jamais plus.

À ces mots, une vague de chaleur monte aux joues d'Addie. Non plus une sensation agréable, mais de la colère.

— Tu te déplaces parmi eux comme un fantôme parce que tu n'es plus leur semblable, poursuit-il, son front incliné vers le sien. Tu ne peux plus vivre comme eux ni aimer comme eux. Tu n'as plus ta place parmi eux.

Il laisse ses lèvres planer au-dessus de celles de la jeune femme, sa voix réduite à une simple brise.

— Tu m'appartiens.

Un son tel un grondement de tonnerre s'échappe du fond de la gorge du ténébreux.

— Ta place est à mes côtés.

Dans ses yeux, Addie découvre une nouvelle nuance de vert. Elle en connaît la signification. Cette couleur trahit son trouble – il ne sait plus sur quel pied danser. Sa poitrine se soulève et s'abaisse comme chez n'importe quel être fait de chair et de sang. Voilà un endroit où elle pourrait planter sa lame.

— Je préfère encore être un fantôme.

Pour la première fois, le ténébreux tressaille, recule telle une ombre face à la lumière. Ses yeux pâlissent de colère. Il est redevenu le dieu qu'elle connaît, le monstre qu'elle a appris à affronter.

— Comme tu voudras, souffle Luc.

Elle attend qu'il se fonde dans le noir. Elle se prépare à être soudain emportée par le vide, avalée, puis recrachée à l'autre bout du monde.

Mais Luc ne disparaît pas. Addie non plus.

— Vas-y, dans ce cas, lance-t-il en désignant le bar de la tête. Va les rejoindre.

Elle aurait préféré qu'il la chasse. Addie se lève, même si elle n'a plus envie de boire, ni de danser, ni d'aucune compagnie.

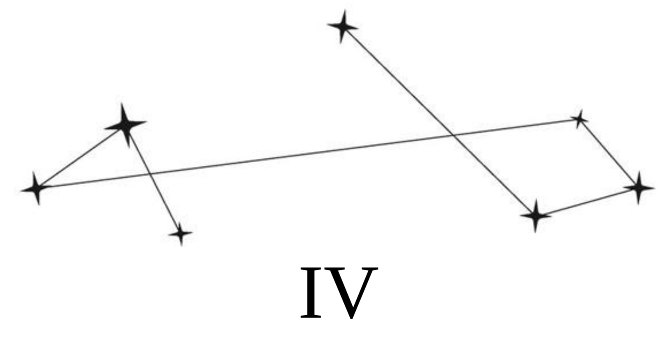
C'est comme quitter la lumière du soleil. L'air humide se fait froid contre sa peau. Luc reste assis dans son box de velours tandis qu'elle poursuit sans

conviction sa soirée. Pour la première fois, elle prend conscience de l’espace qui la sépare des mortels et craint qu’il n’ait raison.

C’est elle qui finit par partir.

Le lendemain, l’entrée du bar est condamnée et Luc a disparu. En une soirée, de nouvelles lignes ont été tracées, les pions disposés et la bataille a commencé.

La prochaine fois qu’elle le verra, la guerre aura éclaté.



IV

New York
29 juillet 2014

Le métro de la ligne A réveille Addie en sursaut.

Elle ouvre les yeux juste au moment où les lumières du plafond clignotent, puis s'éteignent, plongeant le wagon dans l'obscurité. Un torrent de panique déferle dans sa poitrine à la vue du monde assombri derrière les vitres, mais Henry lui serre la main.

— Ce n'est qu'une coupure de courant, lui explique-t-il.

Les lumières se rallument aussitôt et le métro redémarre tranquillement. En entendant la voix dans le haut-parleur, Addie se rend compte qu'ils sont de retour à Brooklyn, dans le dernier passage souterrain. Lorsqu'ils ressortent, le soleil brille toujours dans le ciel.

Abattus par la chaleur, ils se traînent jusqu'à l'immeuble de Henry et prennent une douche pour se débarrasser du sel et du sable avant de s'écrouler sur les draps. Leurs cheveux mouillés apportent un peu de fraîcheur. Grimoire se roule en boule à leurs pieds, tandis que Henry attire Addie contre lui. Le lit est froid, son corps chaud. Même si ce n'est pas de l'amour, c'est bien assez.

— Cinq minutes, marmonne-t-il dans ses cheveux.

— Cinq minutes, répond-elle en se blottissant contre lui, entre supplication et promesse.

Dehors, le soleil s'attarde au-dessus des immeubles.

Ils ont encore le temps.

+ + +

Addie se réveille dans le noir.

Quand elle a fermé les yeux, le soleil était encore haut. À présent, la chambre est remplie d'ombres, le ciel d'un indigo profond derrière la vitre.

Henry dort toujours, mais la pièce est trop calme, trop immobile. Submergée d'effroi, Addie se redresse.

Sans prononcer son nom ni même le penser, elle se lève et sort dans le couloir sombre en retenant sa respiration. Elle scrute le salon, prête à le découvrir assis sur le canapé, ses longs bras étendus sur le dossier rembourré.

« Adeline. »

Mais il n'est pas là. Bien sûr qu'il n'est pas là. Trente ans déjà. Il ne viendra pas. Et Addie en a vraiment assez de l'attendre.

À son retour dans la chambre, elle trouve Henry réveillé, ses boucles noires ébouriffées. Il cherche ses lunettes sous les oreillers.

— Je suis désolé… J'aurais dû mettre une alarme. (Il ouvre la fermeture Éclair d'un sac pour y fourrer des vêtements de rechange.) Je peux aller dormir chez Bea. Je vais…

— Ne pars pas, le coupe Addie en lui attrapant la main.

— Tu es sûre ? demande Henry, hésitant.

Elle n'est sûre de rien, mais elle a passé une si bonne journée qu'elle ne veut pas gâcher sa soirée. Elle ne veut pas la lui céder. Il lui a déjà assez pris.

Comme il n'y a rien à manger dans l'appartement, ils s'habillent pour se rendre au *Merchant* d'un pas décontracté. Le fait de s'être réveillés après la tombée de la nuit, ajouté aux effets d'une longue exposition au soleil, les plonge dans une ambiance onirique. C'est la fin parfaite d'une journée parfaite.

Ils annoncent à la serveuse qu'ils fêtent un événement. Quand elle leur demande si c'est un anniversaire ou des fiançailles, Addie lève sa bière et répond :

— Un anniversaire de rencontre.

— Félicitations ! Combien d'années ?

— Trois cents.

Henry s’étrangle avec sa boisson tandis que la serveuse, croyant à une plaisanterie, éclate de rire. Addie se contente de sourire.

S’élèvent alors les premières notes d’une chanson. Le volume est assez fort pour couvrir le bruit ambiant. Addie contraint Henry à se lever.

— Danse avec moi !

Il essaie de lui expliquer que ce n’est pas son genre, mais elle l’a vu, au *Fourth Rail*, se déchaîner. Il argue que cette fois, c’est différent. Bien sûr que non : à chaque époque sa danse. Après avoir vu exécuter la valse et le quadrille, le fox-trot et le jive, ainsi qu’une dizaine d’autres danses, elle est certaine qu’il maîtrise au moins une d’entre elles.

Alors elle l’entraîne entre les tables. Henry ne savait même pas que le *Merchant* avait une piste de danse, mais elle existe bel et bien et ils sont les seuls à s’y aventurer. Addie lui montre comment lever la main et imiter ses mouvements en miroir. Comment mener, comment la faire tourner. Où poser les mains et comment sentir le rythme dans ses hanches. Pendant un moment, tout est parfait, facile et naturel.

Ils retournent au comptoir d’un pas titubant, hilares, pour commander un autre verre.

— Deux bières, demande Henry.

Le barman acquiesce, s’éloigne, puis revient une minute plus tard avec leurs verres. Un seul des deux est une bière. Dans l’autre, du champagne – un pétale de rose cristallisé flotte au milieu des bulles.

Addie sent le monde basculer, les ténèbres se resserrer autour d’elle. Sous la coupe se trouve un petit mot, en français, dans une écriture penchée fort élégante :

« Pour mon Adeline »

— S’il vous plaît ! Ce n’est pas ce qu’on a commandé, proteste Henry.

Le barman désigne l’extrémité du comptoir.

— C’est offert par ce monsieur… commence-t-il avant de s’interrompre. Ça alors ! Il était juste là.

Le cœur d’Addie bondit dans sa poitrine. Elle empoigne la main de Henry.

— Il faut que tu partes.

— Quoi ? Attends…

Pas de temps à perdre. Elle le tire vers la porte.

— Addie…

Luc ne doit pas les voir ensemble. Il ne doit pas savoir qu'ils ont trouvé…

— Addie !

Elle finit par se retourner. Soudain, le monde s'effondre sous ses pieds. Le bar est parfaitement immobile. Mais pas désert. Il fourmille encore de clients. Seulement, aucun d'eux ne bouge.

Ils se sont tous arrêtés au milieu d'un pas, d'une phrase ou d'une gorgée. Pas vraiment figés, plutôt immobilisés de force. Des pantins, tenus par des ficelles. Pas d'autre bruit dans le bar que la musique, désormais en sourdine, la respiration irrégulière de Henry et les battements de cœur d'Addie.

Une voix s'élève alors dans la pénombre :

— Bonsoir, Adeline…

Le monde entier se réduit désormais au léger frottement de pas sur le parquet. Tout le monde retient son souffle tandis que la silhouette sort de l'ombre.

Comme elle, il n'a pas changé. Après trente ans, il a les mêmes boucles de jais, les mêmes yeux émeraude, le même sourire faussement timide sur ses lèvres en arc de Cupidon. Il porte une chemise noire à col boutonné, les manches retroussées jusqu'aux coudes, une veste de costume jetée sur une épaule, son autre main à moitié glissée dans la poche de son pantalon. L'aisance incarnée.

— Tu as l'air en pleine forme, mon amour.

Au son de sa voix, Addie sent comme d'habitude les battements de son cœur s'apaiser. C'est une délivrance sans soulagement, car elle l'attendait, oui, mais le souffle coupé par une crainte mêlée d'espoir. À présent, elle peut enfin respirer normalement.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Luc a le culot de paraître offensé.

— C'est notre anniversaire. Tu ne l'as sûrement pas oublié.

— Ça fait trente ans.

— À qui la faute ?

— À toi seul.

Un sourire étire le coin de ses lèvres. Son regard vert glisse vers Henry.

— J'imagine que je devrais me sentir flatté par la ressemblance…

Addie ne mord pas à l'hameçon.

— Il n'a rien à voir avec tout ça. Fais-le partir et il oubliera.

— Allons, allons… réplique Luc, dont le sourire s'est effacé. Tu ne crois quand même pas que c'est aussi facile ?

Il décrit un lent cercle autour d'eux tel un tigre autour de sa proie.

— Comme si je ne gardais pas la trace de tous mes pactes. Henry Strauss voulait à tout prix être désiré. Il a vendu son âme juste pour être aimé. Vous formez un beau couple !

— Alors laisse-nous en profiter !

— Tu crois vraiment que j'ai l'intention de vous séparer ? s'étonne Luc en haussant un sourcil. Pas du tout. Le temps s'en chargera bien assez vite. (Il se tourne vers Henry.) Tic-tac. Dis-moi, tu comptes toujours ta vie en nombre de jours ou tu as basculé sur les heures ? À moins que ça ne te complique la tâche ?

Addie les regarde tour à tour. Elle voit les yeux de Luc briller d'un vert triomphant et le visage de Henry perdre toutes ses couleurs. Elle ne comprend pas.

— Oh, Adeline !

Ce nom la ramène à la réalité.

— Les vies humaines sont tellement brèves. Tu n'es pas d'accord ? Certaines plus encore que d'autres. Profitez bien du temps qu'il vous reste. Et sache que c'était son choix.

Sur ces mots, Luc pivote sur ses talons et disparaît dans le noir. Dans son sillage, le bar se remet en mouvement. La musique déferle dans la salle tandis qu'Addie fixe les ombres du regard pour s'assurer que personne ne s'y cache.

« Les vies humaines sont tellement brèves. »

Elle se tourne vers Henry, maintenant affalé sur une chaise.

« Certaines plus encore que d'autres. »

Il a la tête inclinée, une main serrée sur son poignet à l'endroit de la montre. Elle s'y trouve à nouveau. Addie est pourtant sûre qu'il ne l'a pas mise avant de sortir, qu'il ne la portait pas. Mais la revoilà, aussi brillante qu'une menotte en métal.

« C'était son choix. »

— Henry… souffle-t-elle en s'agenouillant devant lui.

— Je voulais te le dire, murmure-t-il.

Addie tire le bijou vers elle et étudie son cadran. Henry et elle sont ensemble depuis quatre mois et, dans ce laps de temps, l'aiguille est passée petit à petit du six au dix. En quatre mois, elle a avancé de quatre heures vers minuit. Addie a toujours présumé que l'aiguille referait un tour.

« Toute une vie », a-t-il affirmé.

Elle savait bien que c'était un mensonge. Forcément. Luc n'accorderait jamais autant de temps à un autre être humain – pas après elle.

Elle le savait. Au plus profond de son être, elle en était sûre. Mais elle se disait qu'il avait peut-être vendu son âme contre cinquante ans, ou trente, ou même dix – ça lui aurait suffi.

Mais il n'y a que douze heures sur une montre, douze mois dans une année. Impossible qu'il ait été aussi bête. Impossible !

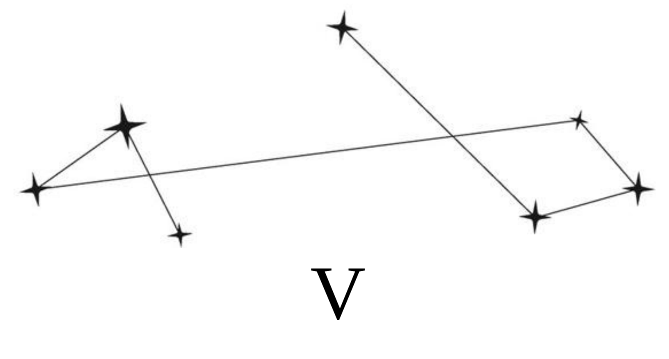
— Henry, combien de temps as-tu demandé ?

— Addie… implore-t-il.

Pour la première fois, ce nom sonne faux à ses oreilles. Il est fissuré, en train de se briser.

— Combien de temps ? insiste-t-elle.

Il garde le silence un long moment avant de lui avouer la vérité.



V

New York
4 septembre 2013

Un garçon en a assez de son cœur brisé.

Il en a assez des tempêtes qui se déchaînent sous son crâne.

Alors il boit jusqu'à ne plus sentir les pièces tenter de s'assembler dans sa poitrine, jusqu'à ne plus entendre le tonnerre gronder dans sa tête. Il boit tandis que ses amis lui assurent que tout ira bien. Il boit encore quand ils lui affirment que ça va passer. Il boit jusqu'à ce que la bouteille soit vide et les contours du monde, estompés. Comme sa douleur n'est toujours pas apaisée, il s'en va et ils le laissent partir.

À un moment donné, sur le chemin du retour, il se met à pleuvoir. À un moment donné, son téléphone sonne, mais il ne répond pas. À un moment donné, la bouteille lui échappe et il se coupe la main. À un moment donné, il se retrouve au pied de son immeuble, s'effondre sur le seuil et presse ses paumes contre ses yeux en se disant que c'est un orage comme un autre.

Sauf que, cette fois, la tempête ne se calme pas. Cette fois, il ne distingue ni éclaircie ni lumière à l'horizon et le tonnerre dans sa tête roule comme jamais. Alors il avale deux ou trois comprimés donnés par sa sœur, ces petits parapluies roses, mais ils ne font pas le poids face à l'orage. Donc il complète avec ses cachets à lui.

Adossé aux marches ruisselantes de pluie, les yeux levés vers la lisière entre le toit et le ciel, il se demande – et ce n’est pas la première fois – combien de marches il faut monter pour y parvenir.

Quand décide-t-il de sauter ? Peut-être jamais. Peut-être qu’il décide d’entrer dans l’immeuble, de monter l’escalier et, une fois devant chez lui, de suivre le couloir. Peut-être qu’arrivé à la dernière porte, il décide de sortir sur le toit et qu’à un moment donné, sous la pluie torrentielle, il n’a plus envie de décider.

Il n’a plus qu’à marcher tout droit sur cette portion de bitume plat. Quelques marches le séparent du bord du toit. Les comprimés font effet, soulageant la douleur pour l’abandonner dans un état de calme ouaté qui, curieusement, est pire encore. Ses yeux se ferment. Ses membres s’alourdissent.

C’est juste un orage, se dit-il, mais il est las de chercher un abri. C’est juste un orage, mais il y en a toujours un autre qui attend dans son sillage. C’est juste un orage, juste un orage, juste…

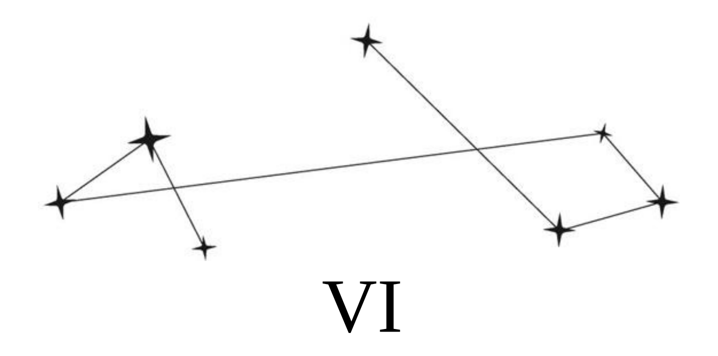
Mais, ce soir, il est trop puissant et Henry ne fait pas le poids. Alors il traverse le toit, ne ralentit que lorsqu’il contemple enfin l’abîme, ne s’arrête qu’à l’instant où le bout de ses chaussures effleure le vide.

C’est là que l’inconnu le trouve. C’est là que le ténébreux lui fait une offre. Pas pour toute une vie, mais pour une seule année.

Il sera facile d’y repenser par la suite et de se demander comment il a pu faire ça, comment il a pu céder autant pour si peu. Mais, à ce moment-là, alors que ses pieds frôlaient la nuit, il aurait vendu son âme pour rien. Il aurait échangé le reste de sa vie actuelle contre une seule journée – ou même une heure, une minute, une seconde – de paix. Pour atténuer la douleur dans sa poitrine. Pour apaiser l’orage dans sa tête.

Il n’en peut plus de blesser et d’être blessé. Voilà pourquoi, quand l’inconnu tend la main à Henry et lui propose de l’éloigner du bord, il n’hésite pas un seul instant.

Il accepte, tout simplement.



VI

New York
29 juillet 2014

Tout devient clair.

Henry lui-même devient clair.

Un garçon qui ne tenait jamais en place, ne perdait jamais de temps, ne remettait jamais rien à plus tard. Un garçon qui note le moindre de ses mots pour qu'il reste à Addie quelque chose quand il ne sera plus là. Un garçon qui ne veut pas perdre un seul jour parce qu'il ne lui en reste plus beaucoup.

Un garçon dont elle est en train de tomber amoureuse.

Un garçon qui va bientôt disparaître.

— Comment ? demande-t-elle. Comment as-tu pu céder autant pour si peu ?

Henry lève vers elle un regard vide.

— À ce moment-là, j'aurais donné mon âme pour moins encore.

Un an qui, auparavant, lui semblait pourtant une éternité. À présent, ce n'est plus rien.

Voilà l'année bientôt terminée et tout ce qu'Addie voit, c'est le sourire sur les lèvres de Luc, la couleur triomphante de ses yeux verts. Henry et elle n'ont pas été bien malins et ils n'ont pas bénéficié d'un coup de chance. Ils ne lui ont pas échappé. Il était au courant – comment en aurait-il pu être autrement ? – et il les a laissés faire. Il l'a laissée tomber amoureuse.

— Addie, je t'en prie… implore Henry.

Mais elle s’est déjà levée et traverse le bar.

Il essaie de lui attraper la main.

Trop tard.

Elle est déjà hors de portée, déjà partie.

+ + +

Trois cents ans…

Elle a survécu trois cents ans. Combien de fois le sol a-t-il cédé sous ses pieds, combien de fois a-t-elle perdu son souffle, perdu l’équilibre ? Combien de fois le monde l’a-t-il laissée désemparée, brisée, désespérée ?

Devant la maison de ses parents, le soir du pacte. Sur les quais parisiens, où elle a appris la valeur d’un corps. Quand Rémy lui a glissé trois pièces dans la main. Trempée jusqu’aux os, devant la souche du chêne d’Estelle.

Sauf qu’à cet instant précis, Addie n’est ni désemparée, ni brisée, ni désespérée. Elle est en proie à une fureur inextinguible.

Lorsqu’elle plonge la main dans sa poche, la bague est là, évidemment. Comme toujours. Addie glisse l’anneau à son doigt et des grains de sable s’échappent de la surface lisse du bois. Voilà trente ans qu’elle ne l’a pas porté, mais il s’enfile sans effort.

Elle sent se lever une brise fraîche dans son dos et se retourne, s’attendant à trouver Luc. Mais la rue paraît déserte – ni ombres, ni promesses, ni dieux.

Elle fait tourner la bague autour de sa phalange.

Rien…

— Montre-toi ! hurle-t-elle en pleine rue.

Les têtes se tournent vers elle, mais Addie s’en moque. Ils l’oublieront bien assez vite et, même si elle n’était pas un fantôme, on est à New York, ville indifférente aux gesticulations d’un inconnu dans la rue.

— Merde ! jure-t-elle.

Elle arrache la bague à son doigt, la jette sur la chaussée et l’entend rebondir avant de rouler. Puis plus rien. Le lampadaire le plus proche clignote et une voix surgit de l’obscurité.

— Après toutes ces années, tu as encore un sacré caractère.

Elle sent qu'on lui effleure le cou. Un fin cordon d'argent brillant comme la rosée, identique à celui qui s'est cassé il y a si longtemps, scintille à présent sur sa poitrine.

— Je t'ai manqué ? demande Luc en lui caressant la peau du bout des doigts.

Elle se retourne pour le repousser, mais ses mains passent à travers son corps. Il réapparaît derrière elle. À sa deuxième tentative, il est aussi solide et inébranlable qu'un rocher.

— Rends-lui sa liberté, ordonne-t-elle d'un ton sec.

Elle essaie de lui frapper le torse, mais son poing heurte à peine le devant de la chemise de Luc avant qu'il ne lui attrape le poignet.

— Qui es-tu pour me donner des ordres, Adeline ?

Elle tente de se libérer, mais il la maintient fermement.

— Tu sais, poursuit-il d'un ton presque désinvolte, il fut un temps où tu rampais, pressée contre le sol humide de la forêt, en me suppliant d'intervenir.

— Tu veux que je te supplie ? Très bien. Rends-lui sa liberté, s'il te plaît. Je t'en supplie.

Il s'avance, la contraignant à reculer.

— Henry a conclu un pacte.

— Il ne savait pas…

— Ils savent toujours. C'est juste qu'ils ne veulent pas en assumer le coût. L'âme est ce qu'il y a de plus facile à échanger. Mais le temps, personne ne s'en soucie.

— S'il te plaît, Luc.

Ses yeux verts étincellent non de malice ou de triomphe, mais de pouvoir. Il a conscience de maîtriser la situation.

— Pour quelle raison ? demande-t-il. En quel honneur ?

Addie songe à une dizaine de réponses, mais elle cherche les mots appropriés, ceux qui pourraient apaiser le ténébreux. Elle n'a pas le temps de se décider : Luc tend la main et lui soulève le menton. Elle s'attend à ce qu'il sorte ses bonnes vieilles répliques, la raille ou lui réclame son âme, mais il ne fait rien de tout ça.

— Passe la nuit avec moi. Demain. Fêtons notre anniversaire comme il se doit. Accorde-moi cette faveur et j'envisagerai de libérer M. Strauss de ses obligations. Si toutefois, ajoute-t-il avec un rictus, tu arrives à me convaincre.

C'est un mensonge – quoi d'autre sinon ? C'est un piège, mais Addie n'a pas le choix.

— J'accepte.

Le ténébreux sourit avant de se dissoudre autour d'elle.

Addie reste plantée sur le trottoir, seule, jusqu'à ce que les battements de son cœur ralentissent.

À son retour au *Merchant*, Henry a disparu.

+ + +

Elle le retrouve chez lui, assis dans le noir.

Il est perché au bord du lit, encore tout emmêlé dans les draps après leur sieste de l'après-midi, le regard rivé devant lui, au loin, comme l'autre soir sur le toit, après le feu d'artifice.

Addie prend alors conscience qu'elle va le perdre, comme tous les autres. Sera-t-elle en mesure de le supporter ? Pas cette fois. Elle a déjà bien assez perdu.

— Je te demande pardon, chuchote-t-il à son approche. Je suis vraiment désolé.

Elle passe les doigts dans ses cheveux.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? demande-t-elle.

Henry garde un instant le silence.

— Comment marche-t-on jusqu'au bout du monde ? soupire-t-il. Je voulais m'accrocher à chaque pas.

Il laisse passer un silence.

— Quand j'étais à la fac, on a découvert un cancer à mon oncle. En phase terminale. Les médecins lui ont donné quelques mois à vivre. Il l'a annoncé à tous ses proches et tu sais ce qu'ils ont fait ? Ils n'ont pas su prendre sur eux. Ils étaient tellement noyés dans leur propre chagrin qu'ils l'ont pleuré avant sa mort. Comment oublier le fait que quelqu'un se meurt ? On perd ses repères.

L’ordinaire est remplacé par quelque chose de mauvais, de pourri. Je te demande pardon, Addie. Je ne voulais pas voir changer ton regard sur moi.

Elle grimpe sur le lit et l’attire contre elle.

— Pardon, répète-t-il d’une voix douce et régulière, comme une prière.

Ils restent allongés face à face, les doigts entrelacés.

— Pardon.

Addie se force à demander :

— Combien de temps est-ce qu’il te reste ?

Henry se fige.

— Un mois.

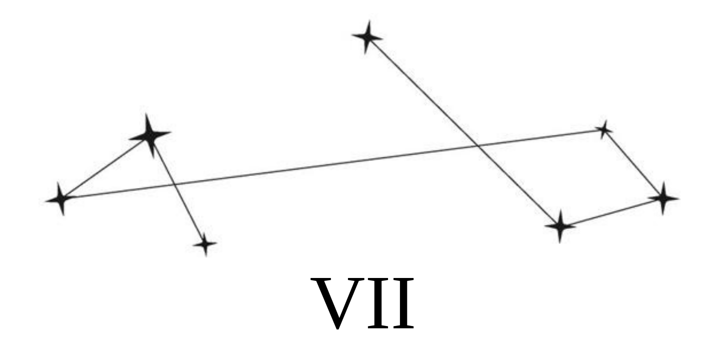
Un coup de poing.

— Un peu plus, se corrige-t-il. Trente-six jours.

— Il est minuit passé, chuchote Addie.

— Alors trente-cinq, soupire Henry.

Elle s’accroche à lui. Il s’accroche à elle. Ils restent collés jusqu’à en étouffer, comme si quelqu’un allait vouloir les séparer, comme si l’autre allait s’échapper pour disparaître.



VII

Zone occupée
23 novembre 1944

Son dos heurte le mur de pierre.

La porte de la cellule se referme en grinçant sur ses gonds. Les soldats allemands rient de l’autre côté des barreaux tandis qu’Addie s’effondre par terre en crachant du sang.

Blottis dans un coin de la cellule, l’échine courbée, un petit groupe de prisonniers chuchotent. Au moins ne semblent-ils pas se soucier qu’elle soit une femme. Les Allemands, eux, s’en sont aperçus. Même s’ils l’ont attrapée en pantalon et manteau, même si elle avait les cheveux attachés, elle a vu, à leurs grimaces et leur regard lubrique, qu’ils avaient deviné son sexe. Quand elle leur a annoncé dans une dizaine de langues différentes ce qu’elle ferait s’ils approchaient, ils ont éclaté de rire et se sont contentés de la frapper jusqu’à ce qu’elle perde connaissance.

Debout ! ordonne-t-elle à son corps las.

Debout ! ordonne-t-elle à ses os épuisés.

Addie se contraint à se relever, puis se dirige d’un pas chancelant vers l’entrée de la cellule. Elle entoure de ses mains l’acier gelé et tire dessus jusqu’à en faire hurler ses muscles. Les barreaux grincent, mais ne bougent pas. Elle triture ensuite les boulons jusqu’à en faire saigner ses doigts. Un soldat fait

claquer sa main contre les barreaux et menace de se servir du cadavre d'Addie comme de petit bois.

Quelle idiote ! Elle s'en veut d'avoir cru pouvoir en réchapper. D'avoir pensé qu'être oubliable était la même chose qu'être invisible, que sa malédiction la protégerait jusqu'ici.

Elle aurait mieux fait de rester à Boston, où elle n'avait rien d'autre à craindre que le rationnement et le froid de l'hiver. Elle n'aurait jamais dû revenir. Elle a fait preuve d'une arrogance stupide et bornée liée au fait que, lors de la dernière guerre, elle s'était enfuie de l'autre côté de l'Atlantique plutôt que d'affronter le danger auprès des siens. Parce que malgré tout, la France reste sa patrie, son chez-elle.

À un moment, elle s'est dit qu'elle pourrait aider. Pas de façon officielle, bien sûr, mais les secrets n'appartiennent à personne. Ils peuvent être connus et échangés par n'importe qui, même un fantôme. Son seul objectif, c'était de ne pas se faire attraper.

Trois ans passés à livrer des secrets dans la zone occupée. Trois ans… pour échouer ici, dans une prison près d'Orléans.

Qu'importe s'ils oublient ses traits. Qu'importe : ces crétins de soldats se fichent bien de qui est qui. Ici, tous les visages sont étrangers, inconnus et anonymes. Si elle ne sort pas de cette prison, elle va disparaître.

Addie s'affaisse contre le mur gelé, resserre les pans de son manteau en loques et ferme les yeux. Elle ne prie pas vraiment, mais elle pense à lui. Si seulement c'était l'été – une nuit de juillet où il pourrait venir la trouver par lui-même.

Les soldats l'ont fouillée sans ménagement. Ils lui ont pris tout ce qu'elle pourrait utiliser pour les blesser ou s'évader. Ils ont aussi emporté la bague, cassé le cordon de cuir et jeté l'anneau de bois.

Pourtant, lorsqu'elle le cherche dans ses haillons, il est encore là, égaré dans sa poche comme une pièce de monnaie. Elle s'estime heureuse de ne pas pouvoir le perdre. Heureuse au point de l'approcher de son doigt.

L'espace d'un instant, elle hésite – trente ans qu'elle a cette bague, avec ses contreparties. Trente ans et elle ne s'en est pas encore servie.

Au point où elle en est, même la satisfaction hautaine de Luc vaudrait mieux que l'éternité dans une cellule de prison, voire pire.

S'il vient.

Ces mots la font frémir. Une peur dont elle ne parvient pas à se débarrasser. L'épisode de Chicago remonte comme de la bile dans sa gorge : la colère dans sa poitrine, le venin dans les yeux de Luc.

« Je préfère encore être un fantôme. »

Elle avait tort. Elle ne veut pas être ce genre de fantôme.

Alors, pour la première fois depuis des siècles, Addie prie. L'anneau de bois glissé à son doigt, elle retient son souffle dans l'attente d'un courant de magie, d'un coup de vent.

Mais rien ne se produit. Rien de rien, si bien qu'elle se demande si, après tout ce temps, ce n'était pas une autre de ses ruses, une façon de raviver l'espoir en elle avant de le détruire.

Elle s'apprête à lancer des jurons, mais voilà qu'elle sent une brise traverser le cachot – une brise non pas fraîche, mais chaude et imbibée du lointain parfum de l'été.

Ses compagnons de cellule se taisent tout à coup. Avachis dans leur coin, éveillés mais inertes, ils ont les yeux dans le vide, comme absorbés par une idée. À l'extérieur, les bottes des soldats cessent de résonner sur les pierres et les voix allemandes chutent tel un caillou dans un puits. Le monde plonge dans un calme étrange et improbable.

Seul bruit encore audible, le tapotement quasi rythmique de doigts sur les barreaux.

Elle ne l'a pas vu depuis Chicago.

— Oh, Adeline… lance-t-il en faisant glisser sa main sur les barreaux gelés. Regarde un peu dans quel état tu es !

— L'immortalité engendre une grande tolérance au risque, répond-elle avec un petit rire amer.

— Il existe pourtant bien pire que la mort, réplique-t-il, comme si elle l'ignorait.

Les sourcils froncés de dédain, il observe la prison.

— Ah, ces guerres… marmonne-t-il.

— Rassure-moi : tu ne les encourages pas ?

— Même moi, j'ai des limites, déclare Luc, l'air presque offensé.

— Je me rappelle pourtant t'avoir entendu te vanter des succès de Napoléon.

Il hausse les épaules et rétorque :

— L'ambition est une chose, le mal en est une autre. Je dresserais volontiers la liste de mes précédents exploits mais, pour l'instant, ta vie est en jeu. Comment comptes-tu sortir d'ici ? demande-t-il, accoudé aux barreaux.

Elle sait ce qu'il attend d'elle. Il veut qu'elle le supplie. Comme si mettre la bague à son doigt ne suffisait pas. Comme s'il n'avait pas déjà remporté ce jeu, cette manche. Addie a l'estomac noué, les côtes douloureusement meurtries et tellement soif qu'elle pourrait boire ses propres larmes. Mais elle ne peut se résoudre à céder.

— Oh, tu me connais, répond-elle avec un sourire las. Je trouve toujours une solution.

— Comme tu voudras, soupire Luc avant de s'en aller.

C'en est trop. Elle ne supporte pas l'idée qu'il la laisse ici, seule.

— Attends ! s'écrie-t-elle d'un ton désespéré.

Elle s'appuie sur les barreaux et découvre que le verrou est défait. La porte de la cellule s'ouvre sous son poids.

Luc regarde alors par-dessus son épaule, une esquisse de sourire aux lèvres, et se tourne vers elle juste assez pour lui tendre la main.

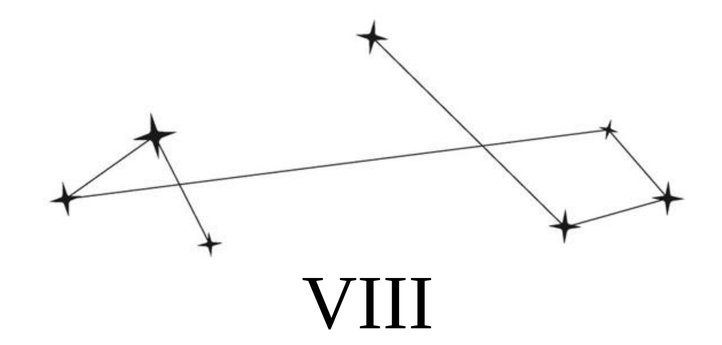
D'un pas titubant, elle sort de la cellule et bascule dans la liberté, dans ses bras. L'étreinte est fugace. Elle sent sa chaleur, son corps ferme qui la serre dans le noir. Elle jurerait qu'il est réel, qu'il est un être de chair et d'os et qu'il est fait pour elle.

Puis le monde s'ouvre avec un craquement et l'abîme les engloutit tous les deux.

La prison cède la place au néant, à la noirceur, à la redoutable obscurité. Quand cette dernière se fend, Addie est de retour à Boston, à l'heure où le soleil commence à se coucher. Elle pourrait embrasser le sol tellement elle est soulagée. Les jambes tremblantes, elle resserre son manteau autour d'elle et se

laisse tomber sur le trottoir, l'anneau de bois toujours à son doigt. Elle l'a appelé et il est venu. Elle a demandé et il a répondu. Elle sait qu'il s'en servira plus tard contre elle mais, pour l'instant, peu lui importe. Addie ne veut pas être seule.

Elle s'apprête à le remercier, mais il a déjà disparu.



VIII

New York
30 juillet 2014

Henry la suit dans l'appartement pendant qu'elle se prépare.

— Pourquoi as-tu accepté ? demande-t-il.

Parce qu'elle connaît le ténébreux mieux que quiconque. Elle connaît sa mentalité, sinon son cœur.

— Parce que je ne veux pas te perdre, répond Addie en s'attachant les cheveux.

— C'est trop tard, réplique Henry, l'air épuisé, vidé.

Mais il n'est pas trop tard. Pas encore.

Dans sa poche, Addie sent l'anneau qui l'attend, comme toujours, elle sent aussi le bois chaud à force d'être pressé contre son corps. Elle l'en tire, mais Henry lui attrape la main.

— Ne fais pas ça, supplie-t-il.

— Tu veux mourir ? lâche-t-elle.

Il a un léger mouvement de recul devant la violence de sa réaction.

— Non… Mais j'ai fait un choix, Addie.

— Tu as surtout fait une erreur.

— Non, j'ai conclu un pacte. Et je suis désolé. Désolé de ne pas avoir demandé plus de temps. Désolé de ne pas t'avoir dit la vérité. Mais c'est comme ça.

— Tu t’es peut-être fait à cette idée, Henry, rétorque Addie en secouant la tête. Mais pas moi.

— Ça ne marchera pas, soupire-t-il. Tu ne pourras pas le raisonner.

Addie se libère de sa poigne.

— Je suis prête à essayer, insiste-t-elle avant de glisser la bague à son doigt.

Son geste ne fait pas surgir un torrent d’obscurité. Juste le silence, un calme vide, puis… un coup frappé à la porte.

Elle est soulagée qu’il ne se soit pas imposé. Mais Henry se tient sur le chemin, les bras écartés dans la petite entrée. Le regard implorant, il ne bouge pas. Addie pose ses doigts sur ses joues.

— Fais-moi confiance.

Quelque chose se brise alors en lui. Il laisse tomber une main pour lui céder le passage. Elle l’embrasse et va ouvrir la porte au ténébreux.

— Bonsoir, Adeline…

La présence de Luc sur le palier devrait paraître incongrue, mais il semble toujours à sa place.

Légèrement atténuées, les lumières du couloir entourent d’un halo jaune ses boucles noires et soulignent les éclats dorés de ses yeux.

Tout de noir vêtu, il porte un pantalon ajusté et une chemise à col boutonné dont les manches sont retroussées jusqu’aux coudes, une broche d’émeraude épinglée à sa cravate de soie.

Il fait bien trop chaud pour une tenue pareille, mais Luc ne paraît pas s’en soucier. La chaleur, comme la pluie, comme le monde entier, ne semble pas avoir d’emprise sur lui.

Il ne lui dit pas qu’elle est belle. Non, il ne dit rien. Il se contente de tourner les talons, certain qu’elle va le suivre.

Alors qu’elle sort dans le couloir, Luc jette un regard à Henry avant de lui lancer un clin d’œil.

À ce moment-là, Addie aurait dû s’arrêter net. Elle aurait dû faire demi-tour, laisser Henry la ramener à l’intérieur. Ils auraient dû fermer la porte à clé pour empêcher les ténèbres d’entrer.

Mais ils ne l’ont pas fait. Ils ne le font pas.

Addie jette un dernier regard à Henry, qui s'attarde dans l'embrasure, le visage assombri par un voile de tristesse. Elle le supplie mentalement de fermer la porte, mais il ne bouge pas. Elle n'a pas d'autre choix que de s'éloigner pour suivre Luc, sous les yeux de Henry.

Arrivé en bas, le ténébreux lui tient la porte de l'immeuble, mais Addie hésite. Elle fixe le seuil. L'obscurité serpente et scintille dans l'espace qui les sépare de la rue.

Elle ne se fie pas aux ombres, car elle ne voit pas où elles mènent. Plus que tout, elle redoute que Luc l'abandonne dans un pays lointain si jamais la soirée tourne mal.

— Je voudrais poser mes conditions, déclare-t-elle.

— Tiens donc.

— Je ne quitterai pas la ville. Et je ne passerai pas par là, ajoute-t-elle en désignant l'entrée.

— Par la porte ?

— Par l'abîme.

— Tu ne me fais pas confiance ? demande Luc, étonné.

— Je ne t'ai jamais fait confiance, alors à quoi bon commencer ?

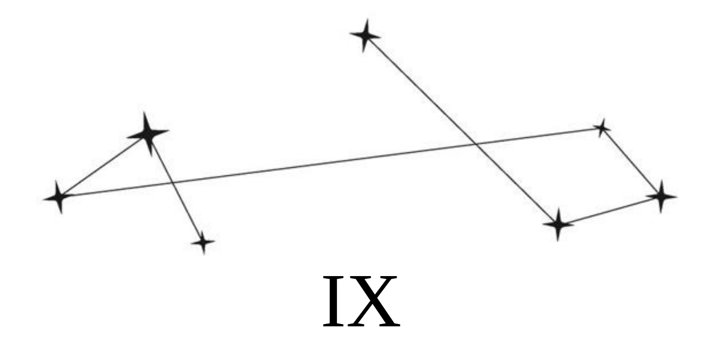
Il éclate d'un rire à peine audible avant de héler une voiture. Quelques secondes plus tard, une élégante berline noire s'arrête au bord du trottoir. Luc tend la main pour aider Addie à monter. Elle ne la prend pas.

Il n'indique pas d'adresse au chauffeur. Ce dernier n'en demande pas non plus. Quand Addie s'enquiert de leur destination, Luc ne répond pas. Peu après, ils traversent le pont de Manhattan.

Le silence entre eux devrait être gênant. Comme une conversation embarrassée entre deux ex séparés depuis trop longtemps, mais pas encore assez pour s'être tout pardonné. Qu'est-ce que trente ans face à trois siècles ?

Mais ce silence est stratégique. C'est le silence d'une partie d'échecs en cours.

Et, cette fois, Addie est résolue à l'emporter.



IX

Los Angeles, Californie
7 avril 1952

— Mon Dieu, ce que tu es belle ! s'exclame Max en levant son verre.

Les yeux baissés sur son martini, Addie rougit.

Ce matin-là, ils se sont rencontrés devant le *Wilshire*. Elle avait encore les plis des draps de Max imprimés sur les joues. Elle s'attardait sur le trottoir dans cette robe lie-de-vin qu'il adore. Lorsqu'il est sorti pour sa promenade matinale, il s'est arrêté pour lui demander la permission de l'accompagner un bout de chemin, où qu'elle aille. À leur arrivée devant un joli bâtiment choisi au hasard, il lui a dit au revoir avec un baisemain. Mais il n'est pas parti. Elle non plus. Ils ont passé toute la journée ensemble, à flâner d'un salon de thé à un parc, puis à un musée d'art, inventant des excuses pour ne pas se séparer.

Elle lui a confié que c'était sa meilleure journée d'anniversaire depuis des années et il l'a dévisagée, horrifié, choqué à l'idée qu'une fille comme elle puisse se retrouver seule un jour pareil. Les voici donc en train de boire des martinis au *Roosevelt*.

(Ce n'est pas son anniversaire, bien sûr. Elle ignore pourquoi elle a dit ça. Peut-être pour voir sa réaction. Peut-être parce qu'elle en a sa claque de revivre en boucle la même soirée.)

— Ça t'est déjà arrivé d'avoir l'impression de connaître une personne depuis toujours alors que tu viens de la rencontrer ? s'enquiert-il.

Addie sourit. Il se répète, mais il est toujours sincère. Elle tripote le cordon d’argent à son cou, la bague de bois glissée dans le décolleté de sa robe. Un tic dont elle n’arrive pas à se débarrasser.

Un serveur apparaît à ses côtés avec une bouteille de champagne.

— En quel honneur ? demande-t-elle.

— Pour l’anniversaire de mademoiselle, en cette soirée particulière, répond Max d’un ton joyeux. Et pour le chanceux qui a le privilège de lui tenir compagnie.

Elle admire les minuscules bulles qui montent dans la flûte et sait, avant même la première gorgée, qu’il ne s’est pas moqué d’elle. C’est un vieux champagne hors de prix. Elle sait aussi que Max peut facilement se permettre ce luxe.

Il est sculpteur – Addie a toujours eu un faible pour les beaux-arts –, talentueux et loin d’être fauché. Contrairement à tant d’artistes qu’elle a rencontrés, il vient d’un milieu aisé et la situation financière de sa famille est assez solide pour résister aux guerres et aux années de vaches maigres qui y succèdent.

Au moment où il s’apprête à prendre une nouvelle gorgée de son verre, une ombre se dessine sur la table. Le serveur, sans doute. Max lève les yeux et fronce légèrement les sourcils.

— Je peux vous aider ?

Addie entend alors cette voix soyeuse et vaporeuse.

— C’est possible.

Et voilà Luc, vêtu d’un élégant costume noir. Il est beau. Comme toujours.

— Bonjour, ma chère.

— Vous vous connaissez ? demande Max, encore plus perplexe.

— Non, répond-elle.

— Oui, répond Luc d’une voix qui couvre la sienne.

Addie enrage.

— C’est un vieil ami, précise-t-elle d’un ton amer. Mais…

— Mais nous ne nous sommes pas vus depuis un moment, la coupe-t-il de nouveau. Alors, si vous le voulez bien…

Max se hérisse.

— Vous ne manquez pas de culot !

— Partez !

Un seul mot, mais l’air ondoie sous sa force. Les deux syllabes s’enroulent comme de la gaze autour du sculpteur. Le visage de Max ne montre plus aucune trace de résistance. Son agacement s’efface. Les yeux vitreux, il se lève de table et s’éloigne sans même se retourner.

— Merde ! jure-t-elle en s’affaissant dans son siège. Pourquoi faut-il toujours que tu te comportes comme une ordure ?

Luc s’assied dans le fauteuil libre et soulève la bouteille de champagne pour les resservir.

— Ton anniversaire est en mars.

— À mon âge, on le célèbre quand on veut.

— Depuis combien de temps es-tu avec lui ?

— Deux mois. Ce n’est pas si mal, ajoute-t-elle en buvant une gorgée de champagne. Tous les jours, il tombe amoureux.

— Pour t’oublier le lendemain.

Ces mots la blessent, mais pas autant qu’avant.

— Au moins, il me tient compagnie.

— Je pourrais m’en charger, répond-il en l’observant de ces yeux émeraude qui ont l’air d’apprécier la vue. Si tu acceptais.

Elle sent ses joues s’enflammer. Il ne peut pas savoir qu’il lui a manqué. Qu’elle a pensé à lui comme elle pensait autrefois à son inconnu la nuit, seule dans son lit. Qu’elle a pensé à lui à chaque fois qu’elle jouait avec la bague pendue à son cou – et le reste du temps aussi.

— Bon… lance-t-elle après avoir terminé son verre. Puisque tu as fait fuir Max, à ton tour de combler le vide.

Le vert des yeux de Luc devient tout à coup plus vif.

— Viens, dit-il en la tirant de son fauteuil. Il est encore tôt et j’ai bien mieux à te proposer.

+ + +

Le *Cicada Club* pétille de vie.

Avec ses lustres art déco qui se détachent sur un plafond aux reflets dorés. Avec son escalier tendu d'un tapis rouge froissé qui mène à l'étage. Avec ses tables aux nappes de lin et sa piste de danse surmontée d'une scène pour les musiciens.

À leur arrivée, une fanfare achève sa prestation, le son cuivré des trompettes et des saxophones se déversant dans le club. Le lieu a beau être bondé, Luc l'entraîne dans la foule jusqu'à une table libre au premier rang. La meilleure de la salle.

Une fois assis, un serveur apparaît aussitôt, deux martinis en équilibre sur son plateau. Au souvenir de ce premier dîner partagé chez la marquise, il y a de cela plusieurs siècles, ce repas déjà prêt avant même qu'elle ait dit « oui », Addie se demande si Luc a tout organisé à l'avance ou si le monde se plie juste en permanence à sa volonté.

La foule applaudit à tout rompre l'artiste qui monte sur scène. Un homme mince au visage blême et aux fins sourcils arqués sous un Borsalino gris.

Luc le fixe avec la fierté d'un propriétaire.

— Comment s'appelle-t-il ? s'enquiert Addie.

— Sinatra, répond-il.

L'orchestre se met alors à jouer et l'homme, à chanter. Une mélodie de crooner, lisse et douce, emplit la pièce. Addie écoute, fascinée. Hommes et femmes commencent à se diriger vers la piste de danse. La jeune fille se lève à son tour, une main tendue.

— On danse ?

Luc la regarde sans bouger.

— Max aurait accepté, lui.

Elle s'attendait à un refus, mais Luc se lève et lui prend la main pour l'entraîner sur la piste.

Elle s'imaginait un partenaire raide, crispé. Bien au contraire ! Il se déplace avec la grâce fluide du vent qui souffle dans les champs de blé, des tempêtes qui traversent les ciels d'été.

Elle essaie en vain de se rappeler un moment où ils ont été aussi proches. Jusqu'à présent, ils ont toujours gardé leurs distances. Aujourd'hui, cet espace entre eux s'évanouit.

Le corps de Luc s'enroule autour de celui d'Addie comme une couverture, comme une brise, comme la nuit en personne. Sauf que ce soir, il ne ressemble pas à une créature d'ombre et de fumée. Ce soir, le contact de ses bras est solide. Sa voix glisse dans ses cheveux.

— Même si tes partenaires se souvenaient de toi, je serais toujours celui qui te connaît le mieux, déclare le ténébreux.

— Et moi, je te connais ? réplique-t-elle en scrutant son visage.

— Tu es la seule à me connaître, répond-il, la tête penchée au-dessus de la sienne.

Leurs corps se pressent l'un contre l'autre pour s'emboîter parfaitement. L'épaule de Luc épouse sa joue. Ses mains moulent sa taille. Sa voix comble les espaces vides en elle.

— J'ai envie de toi. J'ai toujours eu envie de toi.

Luc la dévore de ses yeux verts assombris par le désir. Addie s'efforce de résister.

— Pour toi, je ne suis qu'une récompense, au même titre qu'un bon repas ou un verre de vin millésimé. Un bien à consommer, rien de plus.

Il baisse la tête et pose les lèvres sur sa clavicule.

— Quand bien même…

Il lui embrasse maintenant la gorge. Elle dissimule un frisson.

— Est-il si pénible… (Ses lèvres lui caressent la mâchoire.) D'être savourée ? (Son souffle lui effleure l'oreille.) D'être appréciée ?

Il laisse planer sa bouche au-dessus de celle d'Addie. Ses lèvres sont faites pour accueillir les siennes.

Elle ne saura jamais vraiment qui a commencé – est-ce lui qui l'a embrassée ou le contraire ? Qui a amorcé le geste et qui l'a achevé ? Dans tous les cas, l'espace qui les séparait auparavant a disparu. Évidemment, elle avait déjà songé à embrasser Luc, d'abord quand il n'était que le fruit de son imagination, puis lorsqu'il a pris vie. À chaque fois, il prenait sa bouche comme une récompense.

Après tout, c’était déjà le sens de leur premier baiser, quand il a scellé leur pacte en faisant couler le sang de ses lèvres. Elle n’aurait jamais imaginé un autre type de baiser.

Mais voilà qu’il l’embrasse comme s’il goûtait un poison. Avec prudence, curiosité, de manière presque craintive.

Il attend qu’elle lui retourne son baiser pour redoubler d’ardeur en faisant glisser ses dents sur la lèvre d’Addie, son corps lourd et chaud pressé contre le sien.

Il a le goût de l’air nocturne chargé des orages d’été. Le goût des effluves lointains d’une fumée de bois, d’un feu mourant dans la pénombre. Le goût de la forêt et, chose curieuse, le goût de son foyer.

Puis l’abîme vient entourer Addie et les enveloppe tous les deux. Le *Cicada Club* disparaît, la musique et la mélodie du crooner englouties par le vide pressant, le vent violent. Leurs cœurs battent à tout rompre. Addie tombe dans une chute infinie. Un seul pas en arrière et ses pieds trouvent le sol de marbre d’une chambre d’hôtel. Luc est là, qui la pousse en avant, et elle est là, qui l’attire contre le mur le plus proche.

Il l’entoure de ses bras pour former autour d’elle une vaste cage ouverte. Elle pourrait s’évader si elle le voulait. Mais ce n’est pas ce qu’elle souhaite.

Il l’embrasse à nouveau et, cette fois, ce n’est pas un poison qu’il goûte. Cette fois, il n’y a ni prudence ni distance. Ce baiser soudain, violent et enflammé lui vole son souffle et ses pensées pour la laisser affamée. L’espace d’un instant, Addie sent l’abîme infini sur le point de l’engloutir, même si le sol est toujours sous ses pieds.

Des baisers, elle en a échangé. Mais jamais personne ne l’embrassera comme lui. Ce n’est pas une question de technique. La bouche de Luc n’est pas mieux adaptée que celle d’un autre à cette tâche. Non, la différence réside dans sa façon à lui de l’utiliser.

C’est toute la différence entre croquer dans une pêche hors saison et la première bouchée d’un fruit mûri au soleil. La différence entre une vision en noir et blanc et une vie tout en couleurs.

Cette première fois, c’est une sorte de combat. Aucun d’eux ne baisse la garde et chacun guette l’éclat meurtrier d’une épée cachée.

Lorsqu’ils entrent enfin en collision, c’est avec toute la force de corps trop longtemps séparés. Ils se livrent bataille sur les draps du lit.

Le lendemain matin, la pièce entière témoigne de leur conflit.

— C’est la première fois depuis longtemps que je n’ai pas envie de partir, confie-t-il.

Elle regarde les premières lueurs de l’aube poindre par la fenêtre.

— Alors ne pars pas.

— Il le faut. Je suis une créature des ténèbres.

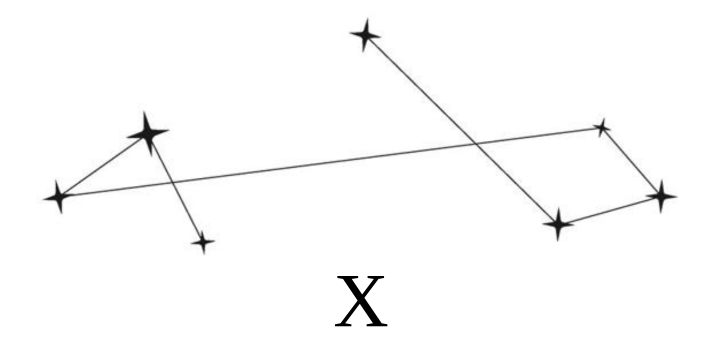
— Tu vas disparaître avec le soleil ? demande-t-elle, la tête posée sur une main.

— Non, je vais juste me rendre là où il fait nuit.

Addie se lève et s’approche de la fenêtre pour fermer les rideaux, replongeant la chambre dans le noir absolu.

— Et voilà, conclut-elle en revenant à tâtons vers le lit. Maintenant, il fait nuit.

Luc éclate d’un rire tendre et magnifique avant de l’attirer à lui.



X

Partout, Nulle part
1952-1968

Ce n’est que du sexe. Du moins, au début.

Luc est un fantasme à évacuer. Addie, une nouveauté à savourer.

Elle s’attendait à ce qu’ils se consument en une seule nuit, qu’ils brûlent toute l’énergie accumulée pendant ces années passées à se tourner autour.

Mais, six mois plus tard, il vient la retrouver. Surgi de nulle part, il refait irruption dans sa vie. Elle trouve étrange de le voir au milieu des teintes rouge et or de l’automne, parmi ces feuilles aux couleurs changeantes, son écharpe anthracite lâchement nouée autour du cou.

Il s’écoule plusieurs semaines avant sa visite suivante. Puis seulement quelques jours. Tant de nuits solitaires, d’heures passées à l’attendre, le détester, l’espérer. Et le voilà enfin.

Malgré tout, Addie se lance de petits défis entre chaque visite : elle ne s’attardera pas dans ses bras. Elle ne s’endormira pas à ses côtés. Elle ne sentira rien d’autre que ses lèvres sur sa peau, ses mains entrelacées dans les siennes et le poids de son corps contre elle. De petits défis qu’elle ne relève pas.

Ce n’est que du sexe. Avant de devenir autre chose.

— Dîne avec moi, suggère Luc alors que l’hiver laisse place au printemps.

— Danse avec moi, propose-t-il au début d’une nouvelle année.

— Reste avec moi, insiste-t-il enfin au tournant d’une décennie.

Une nuit, Addie est réveillée par la légère pression des doigts de Luc qui dessine des motifs sur sa peau. Elle est frappée par son regard. Ou, plus exactement, par le fait qu’il la reconnaît.

C’est la première fois qu’elle se réveille aux côtés de quelqu’un qui ne l’a pas oubliée. La première fois qu’elle entend son nom au sortir du sommeil. La première fois qu’elle ne se sent pas seule.

Elle éprouve alors comme une déchirure en elle. Addie ne le déteste plus. Et ce depuis longtemps.

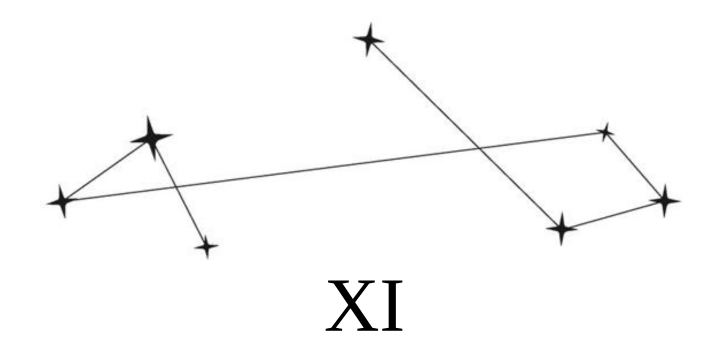
Quand a eu lieu ce changement ? A-t-il été déclenché par un événement ou s’agit-il, comme Luc l’avait prévu, de cette fameuse érosion des rochers ?

Dans tous les cas, elle est fatiguée et c’est auprès de lui qu’elle veut se reposer. Curieusement, elle est heureuse.

Mais ce n’est pas de l’amour.

Dès qu’elle en doute, Addie colle son oreille au torse nu de Luc et guette un battement, un souffle de vie. Mais elle n’entend que le silence de l’été, la rumeur des bois dans la nuit. Il n’est qu’un mensonge, son visage et son corps ne sont qu’un déguisement.

Il n’est pas un homme fait de chair et d’os et ce n’est pas de l’amour.



XI

New York
30 juillet 2014

La ville défile derrière la fenêtre, mais Addie ne tourne pas la tête pour admirer les gratte-ciel de Manhattan qui se dressent de tous côtés. À la place, elle examine le reflet de Luc dans la vitre teintée, la forme de sa mâchoire, la courbe de ses sourcils, des traits qu'elle a elle-même tracés il y a tant d'années. Elle l'observe comme on observe un loup à la lisière des bois, pour voir ce qu'il va faire.

Il est le premier à briser le silence, le premier à déplacer un pion.

— Tu te souviens de l'opéra à Munich ?

— Je me souviens de tout, Luc.

— Cette façon dont tu regardais les chanteurs sur la scène, comme si tu n'avais jamais assisté à un spectacle.

— Je n'avais jamais vu d'opéra.

— Tes yeux émerveillés par la nouveauté. J'ai compris à ce moment-là que je ne gagnerais jamais.

Elle aimerait se délecter de ses paroles comme d'une gorgée de bon vin mais, dans sa bouche, le nectar se transforme en piquette. Elle ne lui fait pas confiance.

La voiture s'arrête devant *Le Coucou*, superbe restaurant français dans le sud de SoHo, aux murs extérieurs couverts de vigne. Elle y a dégusté deux de ses

meilleurs repas à New York et se demande si Luc sait combien elle aime ce lieu ou s’il partage simplement ses goûts.

De nouveau, il lui tend la main. De nouveau, elle la refuse.

Un couple qui cherche à entrer dans le restaurant trouve porte close. Il s’éloigne en se plaignant du système de réservation. Pourtant, quand Luc saisit la poignée, le battant s’ouvre sans difficulté.

À l’intérieur, d’énormes lustres pendent aux hauts plafonds et les immenses baies vitrées brillent d’un éclat noir. Cette caverne paraît assez grande pour accueillir une centaine de clients mais, ce soir, elle est déserte, à part deux chefs visibles dans la cuisine ouverte, deux serveurs et le maître d’hôtel, qui s’incline à l’arrivée de Luc.

— Monsieur Dubois, le salue-t-il d’une voix rêveuse. Mademoiselle.

Il les conduit à leur table. Une rose rouge orne chaque assiette. Le maître d’hôtel tire la chaise d’Addie. Luc attend qu’elle ait pris place pour faire de même. L’homme débouche une bouteille de merlot et les sert.

— À ta santé, Adeline ! dit Luc en levant son verre.

Il n’y a pas de menu. Aucune commande à passer. Les plats se contentent d’arriver : foie gras aux cerises et terrine de lapin, puis flétan au beurre blanc, pain frais et plateau de fromages. Comme il fallait s’y attendre, le repas est délicieux.

Pendant tout leur dîner, le maître d’hôtel et les serveurs restent contre le mur, les yeux vides, le visage impassible. Addie a toujours détesté cet aspect du pouvoir de Luc et la désinvolture avec laquelle il l’exerce.

Elle désigne les pantins avec son verre.

— Renvoie-les.

Il s’exécute. Un geste silencieux et ils disparaissent. Addie et Luc se retrouvent seuls dans le restaurant désert.

— Tu serais capable de me faire ça ? demande-t-elle après le départ des serveurs.

— Non, je ne pourrais pas, répond Luc en secouant la tête.

Parce qu’il tient trop à elle ?

— Je n'ai aucun pouvoir sur les âmes promises, précise-t-il. Leur volonté reste hors de ma portée.

Maigre consolation, pense-t-elle, *mais c'est toujours ça de pris.*

Les yeux baissés, Luc fait tourner son verre à pied entre ses doigts et Addie voit apparaître le reflet des leurs ébats entre les draps de soie. Elle voit ses doigts dans les cheveux du ténébreux, dont les mains jouent sur sa peau comme une mélodie.

— Dis-moi, Adeline… Je t'ai manqué ?

Bien sûr qu'il lui a manqué.

Elle peut se répéter, comme elle le lui a affirmé, qu'elle se languissait surtout de son regard, de sa constante attention, de l'ivresse de sa présence. Mais ce n'est pas tout. Il lui a manqué comme le soleil manque en hiver, même si on redoute sa brûlure. Le timbre de sa voix, le pouvoir de ses caresses, le piquant de leurs conversations, la façon dont ils s'assemblent, voilà ce qui lui a manqué.

Il est son centre de gravité. Il est trois cents ans d'histoire. Il est l'unique constante dans sa vie, le seul qui se souviendra toujours d'elle.

Luc est l'homme dont elle rêvait dans sa jeunesse, puis celui qu'elle a détesté plus que tout et, enfin, celui qu'elle a aimé. Il lui a manqué chaque nuit où ils étaient séparés. Il n'était pas digne de sa douleur, car il l'avait provoquée. C'était sa faute si personne ne se souvenait d'elle, si elle perdait sans cesse. Mais elle s'abstient de lui en parler : ça ne changerait rien et il lui reste une chose à conserver, un fragment de son histoire qu'elle peut encore sauver. Henry…

Alors Addie met en œuvre sa stratégie. Elle tend le bras par-dessus la table pour prendre la main de Luc et lui avoue la vérité.

— Oui, tu m'as manqué.

À ces mots, ses yeux verts scintillent. Il effleure la bague au doigt d'Addie et caresse les spirales dans le bois.

— Combien de fois as-tu failli la porter ? demande-t-il. Tu pensais souvent à moi ?

Il cherche certainement à l'appâter. Mais sa voix se réduit ensuite à un murmure, un infime roulement de tonnerre dans l'air.

— Parce que moi, je n'ai pas cessé de penser à toi.

— Tu n’es pas venu.

— Tu ne m’as pas appelé.

— Dis-moi, Luc… commence-t-elle, les yeux baissés sur leurs mains enlacées. Rien de ce qu’on a vécu n’était vrai, n’est-ce pas ?

— La question est plutôt : l’était-ce à tes yeux ? Puisque mon amour ne compte pas, pour toi.

— Tu n’es pas capable d’amour.

Il se renfrogne et ses yeux lancent des éclairs émeraude.

— Simplement parce que je ne suis pas un homme de chair et de sang ? Parce que je ne finis pas par me flétrir et mourir ?

— Non… réplique-t-elle en retirant sa main. Non, tu n’es pas capable d’amour parce que jamais tu n’as tenu à quelqu’un plus qu’à toi-même. Si tu m’aimais, tu m’aurais déjà libérée.

— N’importe quoi ! s’exclame Luc avec un geste de dédain. C’est parce que je t’aime que je m’y refuse. L’amour est avide et égoïste.

— Tu confonds amour et possession.

— Il y a une différence ? ironise-t-il en haussant les épaules. J’ai bien vu ce que les êtres humains faisaient aux choses qu’ils aiment.

— Les hommes ne sont pas des choses. Et tu ne les comprendras jamais.

— Mais, toi, je te comprends, Adeline. Je te connais mieux que n’importe qui au monde.

— Parce que tu ne laisses jamais personne m’approcher, réplique-t-elle avant de prendre une profonde inspiration. Je sais que tu ne m’épargneras pas, Luc. Peut-être que tu as raison. Peut-être qu’on est faits l’un pour l’autre. Mais si tu m’aimes, épargne Henry. Si tu m’aimes, libère-le.

Un éclair de colère traverse ses yeux.

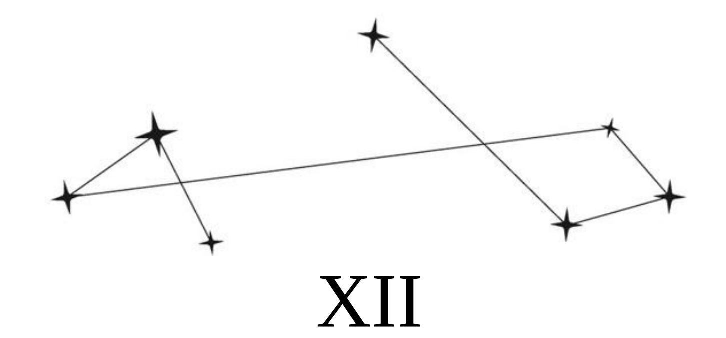
— C’est notre soirée, Adeline. Ne la gâche pas en parlant d’un autre.

— Mais tu as dit…

— Viens, la coupe-t-il en reculant sa chaise. Cet endroit ne me plaît plus.

Le serveur vient de déposer une tarte aux poires sur la table, mais les paroles de Luc la réduisent en cendres. Addie s’émerveille, comme toujours, des sautes d’humeur du dieu.

— Luc… commence-t-elle.
Mais il s’est déjà levé en jetant sa serviette sur le dessert gâché.



XII

La Nouvelle-Orléans, Louisiane
29 juillet 1970

— Je t’aime.

Il prononce ces mots à La Nouvelle-Orléans, alors qu’ils sont en train de dîner dans un bar caché du Vieux Carré.

Addie secoue la tête, stupéfaite que ces paroles ne soient pas réduites en cendres dans sa bouche.

— Ne fais pas comme si c’était de l’amour.

— Très bien, s’agace Luc. Alors donne-moi une définition de l’amour. Vas-y, j’attends. Dis-moi que ton cœur ne s’emballe pas au son de ma voix, qu’il ne bondit pas quand tu vois ton nom sur mes lèvres.

— C’est mon nom qui le fait bondir, pas tes lèvres.

Le coin de la bouche du ténébreux s’étire et ses yeux reprennent leur nuance émeraude. Celle du plaisir.

— Autrefois, peut-être. Mais plus maintenant.

Malheureusement, il n’a pas tort.

Il pose devant elle une boîte. Une boîte noire toute simple, assez petite pour tenir dans la paume d’Addie. Pour le moment, elle n’y touche pas.

— Qu’est-ce que c’est ? demande-t-elle.

— Un cadeau.

Elle ne le prend toujours pas.

— Enfin, Adeline… soupire Luc en prenant le coffret dans ses mains. Ça ne va pas te mordre.

Il l’ouvre avant de le poser sous ses yeux. À l’intérieur se trouve une simple clé en laiton. Addie lui demande à quoi elle donne accès.

— À ton chez-toi, répond-il.

Addie se raidit. Elle n’a pas eu de chez-elle depuis Villon. En réalité, elle n’a jamais eu d’endroit à elle. La reconnaissance le dispute alors à la colère – après tout, c’est lui qui est responsable de cet état de fait.

— Ne te moque pas de moi, Luc.

— Je suis très sérieux.

Il lui prend la main pour la conduire à travers le Vieux Carré jusqu’aux dernières maisons de Bourbon Street et s’arrête devant une façade jaune avec un balcon et des fenêtres aussi hautes que des portes. Addie glisse la clé dans la serrure et l’entend tourner lourdement. Si cette maison appartenait à Luc, la porte s’ouvrirait toute seule. Soudain, la clé en laiton lui paraît réelle et solide. Enfin un trésor à garder…

Le battant s’ouvre sur une maison aux hauts plafonds et au plancher de bois, avec des meubles, des placards et des espaces à remplir. Lorsque Addie sort sur le balcon, l’agitation du Vieux Carré monte à sa rencontre dans l’air moite. Le jazz se répand dans les rues en strates de mélodies chaotiques, un fracas de notes changeantes et vibrantes.

— C’est à toi, déclare Luc. C’est chez toi.

Au plus profond d’Addie résonne l’habituelle mise en garde. Mais, ces temps-ci, c’est une balise de plus en plus petite, un phare vu de trop loin pour être efficace.

Luc l’attire contre lui. Addie remarque à nouveau qu’ils s’emboîtent parfaitement. Comme s’il était fait pour elle. Ce qui, bien sûr, est le cas. Ce corps, ce visage, ces traits sont conçus pour la mettre à l’aise.

— Sortons, suggère-t-il.

Addie voudrait rester, étrenner la maison, mais Luc répond qu’elle aura le temps. Qu’elle aura toujours le temps. Pour une fois, l’idée d’éternité cesse de l’inquiéter. Pour une fois, les jours et les nuits ne traînent pas : ils vont trop vite.

Quoi qu'il en soit, cette histoire ne durera pas. C'est impossible. Rien ne dure jamais. Mais, en attendant que la roue tourne, elle est heureuse.

Ils parcourent le Vieux Carré bras dessus bras dessous. Luc allume une cigarette. Quand elle lui fait remarquer que c'est mauvais pour la santé, il éclate d'un rire silencieux. La fumée s'échappe de ses lèvres.

Addie ralentit le pas devant un magasin. À cette heure, il est fermé, mais elle distingue sur un mannequin en vitrine une veste de cuir noire ornée de boucles argentées. Luc suit son regard, son reflet scintillant derrière elle.

— On est en été, lui rappelle-t-il.

— Plus pour longtemps.

Luc fait glisser ses mains sur les épaules d'Addie, qui sent alors le cuir lisse lui caresser la peau. En vitrine, le mannequin n'a plus rien sur le dos. Elle essaie d'oublier toutes ces années passées sans manteau à souffrir du froid, toutes les fois où elle a dû se cacher, se battre et voler. Mais elle n'y arrive pas.

À quelques rues de la maison jaune, Luc lui lâche le bras.

— J'ai du travail. Tu n'as qu'à rentrer à la maison.

À la maison… Ces mots résonnent dans sa poitrine tandis qu'il s'éloigne. Mais elle ne bouge pas.

Cachée dans l'ombre, elle regarde Luc tourner au coin de la rue, traverser, puis s'approcher d'un magasin avec une paume luminescente peinte sur la porte.

Sur le trottoir, une vieille femme ferme la boutique, penchée sur un trousseau de clés, un grand sac suspendu au creux du coude. Elle doit l'entendre arriver, car elle murmure quelque chose dans le noir. Il est question de fermeture, d'un autre jour. Puis elle se retourne pour faire face à son interlocuteur.

Dans le reflet de la vitrine, Addie voit Luc tel qu'il doit apparaître à la femme. Sous ses boucles noires, son visage s'est fait plus maigre, plus anguleux et presque féroce, avec des yeux caves et des membres trop fins pour être humains.

— Un pacte est un pacte, déclare-t-il, les mots flottant dans l'air. Et le moment est venu.

Addie pense que la femme va le supplier ou s'enfuir. Mais elle pose son sac par terre et lève le menton.

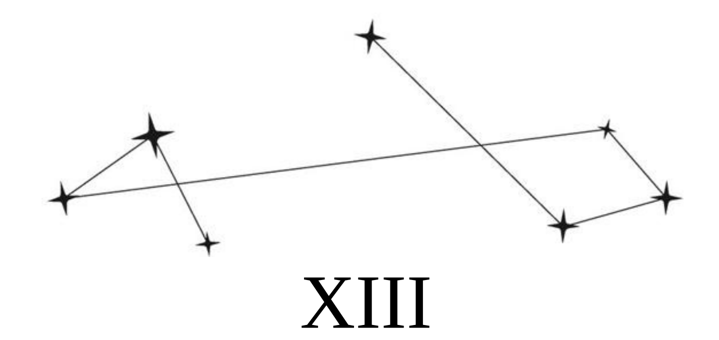
— Un pacte est un pacte. Et je suis fatiguée.

Addie en est encore plus profondément choquée. Parce qu'elle comprend la réaction de la vieille femme. Parce qu'elle aussi est fatiguée.

Sous ses yeux, les ténèbres se décomposent. Voilà plus de cent ans qu'Addie n'a pas vu le vrai visage du dieu, cette nuit tourbillonnante armée de crocs. Sauf que cette fois, il n'y a ni arrachement, ni déchirement, ni horreur. Le ténébreux ne fait que s'enrouler autour de la vieille femme comme une tornade pour bloquer la lumière.

Addie n'assiste pas à la suite. Elle regagne la maison jaune sur Bourbon Street, où elle se sert un verre de vin blanc bien frais. Il fait une chaleur torride. Les portes du balcon, grandes ouvertes, laissent entrer la nuit estivale. Penchée sur la balustrade de fer, Addie l'entend arriver, non pas dans la rue en contrebas, comme un courtisan, mais dans la pièce derrière elle.

Lorsqu'il passe les bras autour de ses épaules, Addie se remémore la manière dont il tenait la vieille femme, replié autour d'elle pour l'engloutir tout entière.



XIII

New York
30 juillet 2014

L'humeur de Luc s'égaie un peu en chemin.

La nuit est douce, la lune réduite à un fin croissant dans le ciel. La tête penchée en arrière, il respire à pleins poumons comme si l'atmosphère n'était pas saturée de chaleur estivale, semblable à l'air confiné d'une salle bondée.

— Tu es en ville depuis longtemps ? demande-t-elle.

— Je vais et je viens, répond-il.

Comme elle a appris à lire entre les lignes, elle devine qu'il est à New York depuis presque aussi longtemps qu'elle. Il doit rôder telle une ombre dans son dos.

Elle ignore où ils vont et, pour la première fois, elle se demande s'il a une destination précise en tête ou s'il cherche à les mener le plus loin possible du désastre de leur dîner.

Tandis qu'ils se dirigent vers le nord de la ville, elle sent le temps les envelopper. Est-ce la magie de Luc ou sa propre mémoire qui agit ? À chaque carrefour, elle l'abandonne au bord de la Seine. Il l'éloigne de la mer. Elle le suit dans les rues de Florence. Ils avancent côte à côte à Boston, puis enlacés sur Bourbon Street.

Ils sont ici, ensemble, à New York. Elle se demande alors ce qui se serait passé s'il n'avait pas prononcé ce mot. S'il n'avait pas révélé ses cartes. S'il

n’avait pas tout gâché.

— On a toute la nuit devant nous, déclare-t-il en se tournant vers elle, le regard à nouveau brillant. Où veux-tu aller ?

À la maison, pense-t-elle, en se gardant de l’avouer.

Elle lève les yeux vers les gratte-ciel qui les entourent.

— Lequel offre la meilleure vue ? demande-t-elle.

Au bout d’un instant, Luc sourit de toutes ses dents et répond :

— Suis-moi.

+ + +

Au fil des ans, Addie a découvert nombre des secrets de la ville.

Mais pas celui-là.

Il ne se cache pas sous terre, mais sur un toit : au quatre-vingt-troisième étage, desservi par deux ascenseurs. Le premier, ordinaire, ne monte que jusqu’au quatre-vingtième. Le second, réplique exacte de *La Porte de l’Enfer* de Rodin, avec ses corps qui se tordent et griffent pour s’échapper, permet d’atteindre le sommet.

À condition de posséder une clé.

Luc sort la carte noire de sa poche de chemise et la glisse dans une bouche béante située sur le cadre de l’ascenseur.

— C’est une de tes propriétés ? demande-t-elle alors que les portes s’ouvrent en coulissant.

— Rien ne m’appartient vraiment, répond-il, évasif, avant d’entrer dans la cabine.

Ils montent de trois petits étages. Quand l’ascenseur s’immobilise, les portes s’ouvrent sur une vue imprenable de la ville.

Le nom du bar serpente en lettres noires à leurs pieds.

The Low Road, « Les Bas-fonds ».

Addie lève les yeux au ciel.

— Quoi, *Perdition* était déjà pris ?

— *Perdition*, c’est une autre sorte de club, rétorque Luc, les yeux pétillants de malice.

Les sols sont en bronze, les rambardes en verre et le plafond, ouvert sur le ciel. Des invités fourmillent sur des canapés de cuir, les pieds plongés dans de petits bassins, ou s'attardent sur les balcons qui entourent le toit pour admirer la ville.

— Monsieur Green, le salue l'hôtesse. Ravie de vous revoir !

— Merci, Renee… répond-il avec douceur. Je vous présente Adeline. Donnez-lui tout ce qu'elle désire.

L'hôtesse se met à la dévisager. Addie n'y voit nulle trace de contrainte ou d'envoûtement – rien d'autre que la sollicitude d'une employée très compétente. Au moment où Addie commande la boisson la plus chère, Renee sourit à Luc.

— Je vois que vous avez enfin trouvé votre égale.

— En effet, approuve-t-il.

Une main posée au creux de ses reins, il guide Addie, qui se faufile à pas pressés au milieu de la foule en mouvement jusqu'à la rambarde de verre surplombant Manhattan. Impossible de voir les étoiles, mais New York dessine loin devant sa propre galaxie lumineuse.

Ici, au moins, Addie peut respirer. Ah ! Cette gaieté naturelle autour d'elle. Le joyeux bruit de fond de ceux qui s'amusent, bien plus agréable que le calme étouffé d'un restaurant désert ou le silence cloisonné d'une voiture. Et ce ciel à perte de vue. Tout autour d'eux, la beauté de la ville et le bonheur de n'être pas seuls.

Renee revient avec une bouteille de champagne couverte d'une pellicule de poussière.

— Dom Pérignon 1959, annonce-t-elle en tendant la bouteille pour que Luc vérifie. De votre caisse privée, monsieur Green.

Il approuve d'un geste de la main. La serveuse débouche la bouteille et verse le champagne dans deux flûtes. Les bulles, microscopiques, montent dans le verre comme des éclats de diamant. Addie boit une gorgée et savoure le pétillement sur sa langue.

La clientèle regorge de ces visages qu'on reconnaît sans savoir vraiment où on les a déjà vus. Tandis que Luc lui désigne ces sénateurs, acteurs, auteurs et

critiques, Addie se demande si l'un d'eux a vendu son âme… ou s'apprête à le faire.

Elle regarde son verre, où les bulles continuent de monter doucement à la surface. Quand elle parle, la voix noyée sous les bavardages de la foule, ses mots sont à peine plus qu'un murmure. Mais elle sait qu'il l'entend, qu'il l'écoute.

— Libère-le, Luc.

— Adeline… gronde-t-il, les lèvres légèrement pincées.

— Tu as promis de m'écouter.

— D'accord, concède-t-il en s'adossant à la balustrade, les bras écartés. Dis-moi tout. Qu'est-ce qu'il t'apporte, ton nouvel amant ?

Henry est gentil et attentionné, voudrait-elle répondre. *Il est intelligent, vif d'esprit, tendre et chaleureux. Il est tout ce que tu n'es pas.*

Mais Addie sait qu'elle doit se montrer prudente.

— Ce que je vois en lui ? Moi-même. Pas telle que je suis aujourd'hui, mais telle que j'étais le soir où tu es venu à mon secours.

— Henry Strauss voulait mourir, se renfrogne Luc. Toi, tu voulais vivre. Aucun rapport.

— Ce n'est pas si simple.

— Ah non ?

Addie secoue la tête.

— Tu ne vois que les failles, les défauts, les faiblesses à exploiter. Mais les êtres humains sont un sac de nœuds, Luc. C'est ce qui est merveilleux chez eux. Ils vivent, ils aiment, ils font des erreurs et, surtout, ils sont extrêmement sensibles. Peut-être… peut-être que je ne suis plus humaine.

Au moment où elle les prononce, ces mots lui brûlent la gorge, car elle sait que c'est la vérité. Pour le meilleur et pour le pire.

— Mais je me souviens, poursuit-elle. Je me rappelle comment c'était. Henry est…

— Perdu.

— Il se cherche, riposte-t-elle. Et il trouvera sa voie si tu le laisses faire.

— Si je l'avais laissé faire, il aurait sauté d'un toit.

— Tu n'en sais rien. Et tu ne le sauras jamais, parce que tu es intervenu.

— Je fais commerce des âmes, Adeline, pas des deuxièmes chances.

— Libère-le, je t'en supplie. Si tu refuses de me rendre la mienne, alors donne-moi la sienne à la place.

Avec un soupir, Luc montre la clientèle.

— Choisis quelqu'un.

— Quoi ?

Il tourne le visage d'Addie vers la foule.

— Choisis une âme pour remplacer la sienne. Choisis un inconnu à condamner, lance-t-il d'une voix sourde et autoritaire avant de prendre un ton doucereux. Il y a toujours un coût. Un prix à payer. Henry Strauss a troqué son âme. Serais-tu prête à vendre celle d'un autre pour la récupérer ?

Addie fixe le toit bondé, les silhouettes familières et les inconnus. Des jeunes et des plus vieux, en groupe ou en solo. Y a-t-il parmi eux des innocents ? Y a-t-il parmi eux des criminels ?

Addie aura-t-elle le courage… jusqu'à ce que sa main se lève pour désigner un homme dans la foule. Le cœur lourd, elle attend que Luc la lâche pour s'avancer et réclamer son dû.

Mais il ne bouge pas. Il se contente d'éclater de rire.

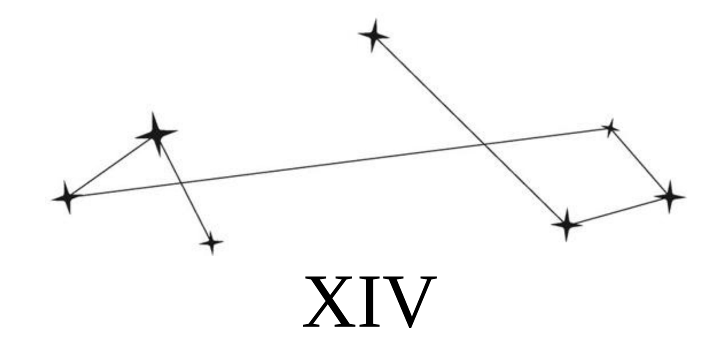
— Tu as changé plus que tu ne le penses, mon Adeline, dit-il en lui embrassant les cheveux.

Prise de vertige et de nausée, elle se tourne vers lui.

— Fini de jouer, déclare-t-elle.

— D'accord, approuve-t-il juste avant de l'attirer dans le néant.

Le toit disparaît et le vide surgit autour d'elle, engloutissant tout sauf le ciel sans étoiles dans un noir infini et violent. Un instant plus tard, l'abîme se retire et le monde plonge dans le silence. La ville s'est envolée. Addie se retrouve seule dans les bois.



XIV

La Nouvelle-Orléans, Louisiane

1er mai 1984

Voici comment l'histoire se termine.

L'air sent déjà l'été. Sur le rebord de la fenêtre, quelques bougies se consument. Leur lumière vacillante projette des ombres étirées sur le lit. Au plus sombre de la nuit qui s'étend par la fenêtre ouverte, Luc tient Addie dans ses bras. Le ténébreux s'enroule autour d'elle tel un drap.

Et ici, pense-t-elle, elle est chez elle, à l'abri.

Et voilà, peut-être, ce qu'est l'amour.

Le pire de tout, c'est qu'elle a fini par oublier quelque chose. En l'occurrence, la seule chose dont elle devait se souvenir – l'homme dans le lit n'est pas un homme. Cette vie n'est pas une vie. S'il y a des jeux et des batailles, au bout du compte, tout se résume à une guerre.

Elle sent une caresse sur sa joue – comme un croc qui effleurerait sa peau.

— Mon Adeline… murmure le ténébreux.

— Je ne suis pas à toi, réplique-t-elle.

Luc se contente de sourire.

— Pourtant, tu es là avec moi. Ta place est à mes côtés.

« Tu m'appartiens. »

— Tu m'aimes ? demande-t-elle.

— Tu sais bien que oui, répond-il en lui caressant les hanches.

— Alors laisse-moi partir.

— Je ne te retiens pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprend-elle en se hissant sur un bras. Libère-moi.

Il recule, juste assez pour croiser son regard.

— Je ne peux pas rompre le pacte. (Il baisse la tête et ses boucles noires caressent la joue d'Addie.) Cela dit, chuchote-t-il contre son cou, je pourrais peut-être le modifier.

Le cœur d'Addie tambourine dans sa poitrine.

— Changer les conditions.

Les paroles de Luc effleurent sa peau. Addie retient son souffle.

— Je peux les améliorer, murmure-t-il. Tu n'as qu'une chose à faire : rends-toi.

Deux mots, une douche froide. Le rideau qui tombe sur une pièce de théâtre : après les beaux décors et la mise en scène, les comédiens disparaissent tous derrière le tissu d'ombre.

« Rends-toi. »

Un ordre chuchoté dans le noir. Une menace adressée à un être brisé. Une exigence répétée en boucle depuis des années… jusqu'à ce qu'il ait arrêté. Quand a-t-il cessé de le lui demander ? Au moment où il a changé de méthode, bien sûr. Quand son attitude envers elle s'est adoucie.

Quelle petite idiote ! Quelle idiote d'avoir cru à un gage de paix alors qu'il lui déclarait la guerre !

« Rends-toi. »

— Qu'y a-t-il ? s'enquiert Luc, feignant la perplexité.

Elle lui renvoie ses paroles au visage.

— Me rendre ? s'emporte-t-elle.

— Façon de parler…

Mais il lui a appris le pouvoir des mots. Les mots sont des clés. Les siens forment une ruse perfide et tortueuse, une malédiction.

— C'est dans l'ordre des choses, poursuit-il. Afin de modifier notre pacte.

Mais Addie se retire, se dégage, se libère.

— Et je suis censée te faire confiance, à toi ? Abdiquer dans l'espoir que tu tiendras parole ?

Tant d'années, tant de formulations différentes pour une même question :

« Tu renonces ? »

— Tu me prends pour qui ? rugit-elle, le visage brûlant de colère. Quelle patience tu as ! En même temps, tu as toujours adoré la chasse.

Les yeux du dieu se réduisent à deux fentes dans le noir.

— Adeline…

Bouillonnante de rage, elle s'est levée.

— Je t'interdis de prononcer mon nom ! Je savais que tu étais un monstre, Luc. J'en ai souvent eu la preuve. Pourtant, je croyais encore… curieusement… après tout ce temps… Sauf que, bien sûr, ce n'était pas de l'amour, hein ? Même pas de l'affection. Ce n'était encore qu'un jeu pour toi.

L'espace d'un instant, elle se demande si elle s'est trompée. L'espace d'un instant, Luc a l'air désemparé, blessé. Était-il sincère quand il…

Mais c'est déjà terminé.

La peine disparaît de son visage qui plonge dans l'ombre comme le soleil obstrué par un nuage. Un sourire sans joie se dessine sur les lèvres du ténébreux.

— Tu peux le dire ! Et un petit jeu sacrément ennuyeux, en plus…

Même si elle l'a cherchée, la vérité s'abat sur elle, dévastatrice. Avant, Addie avait bien quelques fêlures mais, cette fois, elle se brise en mille morceaux.

— Tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir tenté une autre stratégie.

— Je t'en veux pour tout !

Luc se lève. Les ténèbres le drapent d'un voile de soie.

— Je t'ai tout donné.

— Mais tu n'étais pas sincère !

Elle ne pleurera pas. Elle ne lui fera pas ce plaisir. Plus jamais elle ne lui cédera un seul pouce de terrain.

Voilà comment la lutte commence. Ou, plutôt, voilà comment elle se termine.

Après tout, la plupart des combats ne se préparent pas en l'espace de quelques secondes. Ils s'étalent sur des jours, voire des semaines, chaque camp rassemblant du petit bois pour attiser les flammes.

Mais celui-là se préparait depuis des siècles. Il est aussi ancien et inévitable que la Terre qui tourne sur son axe, les ères qui succèdent les unes aux autres, la collision d'une jeune fille avec les ténèbres.

Addie aurait dû se douter qu'il était inéluctable – peut-être même l'avait-elle deviné.

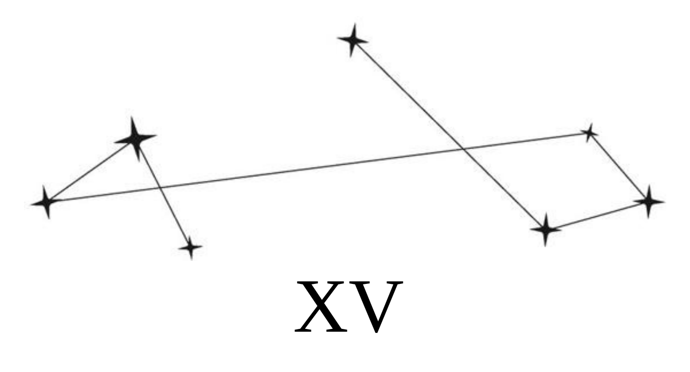
Encore aujourd'hui, elle ne sait pas comment l'incendie s'est déclenché. Les bougies qu'elle a balayées de la table d'un revers de la main ? La lampe qu'elle a arrachée du mur ? Les lumières que Luc a brisées ? Ou un dernier acte de cruauté ?

Elle n'est pas en mesure de détruire quoi que ce soit, elle le sait. Et pourtant, elle l'a fait. Ils l'ont fait tous les deux. Peut-être l'a-t-il laissée allumer le feu. Peut-être s'est-il juste contenté d'observer la montée des flammes. Quelle importance, après tout ?

Sur les pavés de Bourbon Street, Addie regarde la maison brûler. Le temps que les pompiers arrivent, il n'y a plus rien à sauver. Sa maison n'est plus qu'un tas de cendres. Encore une vie partie en fumée.

Addie n'a plus rien, pas même la clé dans sa poche. Elle s'y trouvait bien mais, quand la jeune femme a cherché à la saisir, celle-ci avait disparu. Sa main glisse alors vers la bague de bois accrochée à son cou.

Elle l'arrache et la jette dans les ruines fumantes de ce qui fut son foyer le temps d'un battement de cœur avant de s'éloigner.



XV

New York
30 juillet 2014

Addie est entourée d'arbres, du parfum mousseux de l'été dans les bois.

La peur s'insinue en elle, alimentée par la terrible certitude que Luc a enfreint les deux règles qu'elle avait énoncées : il l'a entraînée dans le néant et l'a arrachée à New York pour l'abandonner loin, très loin de chez elle.

Une fois ses yeux acclimatés à l'obscurité, elle se retourne pour découvrir la cime des gratte-ciel par-dessus les arbres. Elle doit se trouver à Central Park. Quel soulagement !

Mais voilà que la voix de Luc glisse dans le noir.

— Adeline, Adeline…

Est-ce un écho ou juste sa voix, soulagée des contraintes d'être de chair et d'os, comme un mortel ?

— Tu avais promis ! s'indigne-t-elle.

— Vraiment ?

Luc, tout de fumée et d'obscurité, sort de la pénombre comme il l'avait fait la première nuit. Un orage enfermé dans un corps.

« Suis-je le diable ou les ténèbres ? lui avait-il demandé. *Suis-je un monstre ou un dieu ? »*

Il ne porte plus son élégant costume noir mais, comme la première fois, un pantalon et une tunique au col ouvert. Ses cheveux noirs forment des boucles sur

ses tempes. Ce rêve devenu réalité il y a des années.

Sauf qu'un détail a changé. Ses yeux ne reflètent plus le triomphe. Ils ont perdu leur éclat, pâli au point de sembler gris. Même si elle n'a jamais vu cette teinte auparavant, Addie devine qu'elle trahit la tristesse.

— Je vais exaucer ton souhait, déclare-t-il. À une seule condition.

— Laquelle ?

Luc lui tend la main.

— Danse avec moi.

Sa voix est un curieux mélange de désir et de chagrin. Elle se dit que c'est peut-être la fin. La fin de cette histoire, la fin de leur relation. La fin de la partie. Une guerre sans vainqueur.

Alors elle accepte de danser. Tant pis s'il n'y a pas de musique.

Au moment où elle lui prend la main, elle entend pourtant résonner dans sa tête une mélodie douce et apaisante. Pas tant une chanson que le bruissement des bois l'été, le souffle régulier du vent dans les champs. Quand Luc l'attire contre lui, elle distingue le son d'un violon, discret et mélancolique, sur les quais de Seine. Le dieu mêle ses doigts aux siens et elle perçoit le murmure subtil du bord de mer. Le grandiose opéra de Munich. La tête appuyée contre son épaule, Addie entend la pluie tomber à Villon, la fanfare résonner dans un bar de Los Angeles et les inflexions d'un saxophone sur Bourbon Street par la fenêtre ouverte.

La danse s'arrête. La musique s'éteint. Une larme roule sur la joue d'Addie.

— Il te suffisait de me libérer, dit-elle.

— Je ne pouvais pas, soupire Luc en relevant la tête.

— Parce qu'on a conclu un pacte.

— Parce que tu m'appartiens.

Addie se dégage de son étreinte.

— Je ne t'ai jamais appartenu, Luc. Pas dans les bois cette nuit-là, pas plus quand tu as partagé mon lit. Ce n'était qu'un jeu, tu l'as dit toi-même.

— J'ai menti. (Ses mots sont une lame.) Tu m'aimais. Et je t'aimais, moi aussi.

— Pourtant, tu as attendu que je trouve quelqu'un d'autre pour venir me chercher.

Elle se retourne vers lui et s’attend à découvrir des yeux jaunes de jalousie. Mais ils ont pris la teinte verte des mauvaises herbes, une arrogance qui se reflète dans l’expression de son visage, le léger haussement d’un sourcil, le coin des lèvres étiré.

— Voyons, Adeline ! Tu crois vraiment que vous vous êtes trouvés ?

Addie a tout à coup la sensation de trébucher, de basculer dans le vide.

— Tu crois vraiment que je permettrais ça ?

Le sol se dérobe sous ses pieds.

— Qu’avec tous les pactes que je conclus, une chose pareille m’échapperait ?

Addie ferme les yeux et se retrouve allongée aux côtés de Henry, leurs doigts entrelacés dans l’herbe, à contempler le ciel étoilé en riant à l’idée que Luc ait enfin commis une erreur.

— Vous avez dû vous croire bien malins, poursuit-il. Des amants maudits, réunis par le destin. Tu crois vraiment que vous vous êtes rencontrés par hasard ? Alors que vous êtes tous les deux liés à moi ? Alors que vous avez tous les deux échangé votre âme contre quelque chose que seul autrui peut vous apporter ? La vérité est bien plus simple : j’ai mis Henry sur ton chemin. Je te l’ai offert sur un plateau d’argent, emballé dans un joli papier cadeau.

— Pourquoi ? demande-t-elle, la gorge serrée. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour toi. Tu étais tellement rongée par ce besoin d’amour qu’il t’aveuglait. Alors, je te l’ai accordé. Je t’ai donné Henry, pour que tu constates que l’amour ne méritait pas l’espace que tu lui réservais. Cet espace où tu m’empêchais d’entrer.

— Sauf que Henry, lui, le méritait. Et il le mérite encore aujourd’hui.

Luc tend la main pour lui caresser la joue.

— Ce ne sera plus le cas quand il aura disparu.

Addie s’écarte loin de ses paroles, de son contact.

— C’est cruel, Luc. Même pour toi.

— Tu as tout faux, s’emporte-t-il. La cruauté, ce serait une décennie en échange d’une seule année. La cruauté, ce serait de te laisser passer une vie entière avec lui pour souffrir plus encore de sa perte.

— Je ferais quand même ce choix ! (Elle secoue la tête.) Tu n'as jamais eu l'intention de le laisser en vie, n'est-ce pas ?

— Un pacte est un pacte, Adeline, répond Luc. Il faut le respecter.

— Tout ça pour me tourmenter…

— Non, tu te trompes, la coupe-t-il d'un ton sec. Pour te montrer. Pour t'expliquer. Tu as beau les mettre sur un piédestal, les êtres humains sont éphémères et insipides, à l'image de leur amour, aussi superficiel que passager. Tu as soif de leur amour, mais tu n'es plus humaine, Adeline. Depuis des siècles. Tu n'as plus ta place parmi eux. Ta place est à mes côtés.

Addie recule. Sa colère se transforme en glace.

— La leçon doit être dure à avaler, dit-elle. Un de tes désirs ne se voit pas satisfait, ce doit être rare…

Il ricane.

— Un de mes… désirs ? Mais ça, c'est bon pour les enfants. S'il ne s'agissait que de ça, je me serais débarrassé de toi depuis longtemps. Je t'aurais oubliée voilà des siècles, ajoute-t-il avec amertume, presque avec mépris. Non, Adeline, il ne s'agit pas de désir, j'ai besoin de toi. Et ça, c'est bien différent. C'est un mélange de souffrance et de patience, tu m'entends ? J'ai besoin de toi, comme toi de moi. Je t'aime, comme tu m'aimes.

Elle devine de la douleur dans sa voix et peut-être est-ce pour cette raison qu'elle ne peut s'empêcher de remuer le couteau dans la plaie. Il a bien fait de lui apprendre à repérer les failles dans une armure.

— Tout le problème est là, Luc. Je ne suis pas amoureuse de toi, au contraire.

Elle a prononcé ces mots à voix basse, avec fermeté, mais, dans la pénombre, ils sonnent comme le grondement de tonnerre. Les arbres bruissent, les ombres s'épaississent et les yeux de Luc brûlent d'une nuance inédite. Une couleur vénéneuse. Pour la première fois depuis des siècles, Addie a peur.

— Est-il si important à tes yeux ? demande-t-il d'une voix aussi sèche et dure qu'un galet. Dans ce cas, va-t'en. Profite bien du temps qu'il te reste avec ce mortel que tu aimes tant. Enterre-le, pleure-le et plante un arbre au-dessus de

sa tombe. (Les contours du ténébreux commencent à se fondre dans le noir.) Moi, je serai toujours là. Et toi aussi.

Luc se retourne et disparaît. Addie tombe à genoux dans l'herbe. Elle reste là jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Elle finit par faire l'effort de se relever avant de se diriger vers le métro dans le brouillard du matin.

Les paroles de Luc tournent en boucle dans sa tête :

« Tu n'es plus humaine, Adeline. »

« Tu crois vraiment que vous vous êtes trouvés ? »

« Vous avez dû vous croire bien malins. »

« Profite bien du temps qu'il te reste avec ce mortel que tu aimes tant. »

« Moi, je serai toujours là. Et toi aussi. »

Quand elle arrive à Brooklyn, le soleil se lève. Elle s'arrête pour acheter le petit-déjeuner – elle veut se faire pardonner d'avoir passé la nuit dehors. C'est alors qu'elle aperçoit les journaux empilés contre le kiosque. Avec la date en haut : « 6 août 2014 ».

Elle a quitté l'appartement le 30 juillet.

« Profite bien du temps qu'il te reste avec ce mortel que tu aimes tant », lui a dit Luc.

Mais, ce temps, il le lui a volé. Pas juste une nuit, mais une semaine entière. Sept jours précieux, effacés de sa vie… et de celle de Henry.

Addie se met à courir, se rue dans l'immeuble, grimpe l'escalier quatre à quatre et vide son sac à main sur le sol, mais la clé a disparu. Alors elle tambourine à la porte, submergée par la terreur que le monde ait changé, que Luc n'ait pas remanié uniquement le temps, mais davantage, voire tout.

Le verrou glisse et la porte s'ouvre sur Henry, débraillé, épuisé. Elle devine, à l'expression dans ses yeux, qu'il ne s'attendait pas à son retour. À mesure que les matinées sans elle s'enchaînaient, il a pensé qu'elle était partie.

Addie se jette dans ses bras.

— Je suis désolée.

Elle ne s'excuse pas seulement pour cette semaine volée, mais pour le pacte, la malédiction, sa culpabilité.

— Tellement désolée… répète-t-elle en boucle.

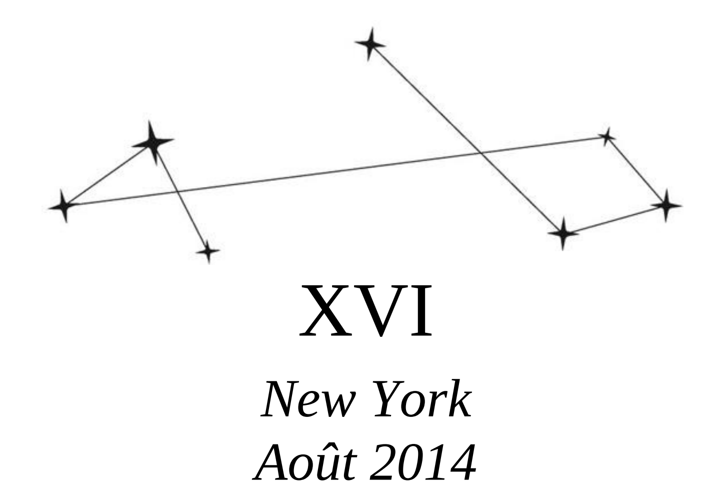
Henry ne crie pas, ne s’emporte pas, ne répond même pas : « Je te l’avais bien dit. » Il se contente de la serrer contre lui.

— C’est bon… Promets-moi juste de rester.

Il ne pose pas de questions, mais elle sait qu’il lui demande, la supplie même, de renoncer, de cesser de lutter, de cesser d’essayer de changer leurs destins, pour simplement rester avec lui jusqu’à la fin.

Addie ne supporte pas l’idée d’abandonner, de céder, de ne pas se battre jusqu’au bout.

Mais Henry est en train de se briser, à cause d’elle, alors elle finit par accepter.



XVI

New York
Août 2014

Chose curieuse, jamais Henry ne s'est senti aussi heureux.

Paradoxal, pas vrai ?

Mais le fait de savoir lui procure une étrange liberté, un réconfort. La fin se précipite à sa rencontre et pourtant, il n'a pas l'impression de basculer vers elle.

Il sait qu'il devrait avoir peur. Chaque jour, il se prépare à ressentir cette terreur obsédante. Il attend l'arrivée des nuages d'orage, l'inévitable panique qui montera dans sa poitrine et le déchirera.

Mais, pour la première fois depuis des mois, voire des années, aussi loin que remontent ses souvenirs, il n'a pas peur. Il se fait du souci pour ses amis, bien sûr, ainsi que pour le chat et la librairie. Mais ce frémissement inquiet recouvre un calme inattendu, une forme de stabilité et l'incroyable soulagement d'avoir rencontré Addie, de l'avoir découverte, aimée et de l'avoir ici, à ses côtés.

Il est heureux. Il est prêt. Il n'a pas peur.

C'est ce qu'il se répète en boucle.

Il n'a pas peur.

✦ ✦ ✦

Ils décident d'aller dans le nord de l'État.

Pour sortir de la ville et s'éloigner de cette épouvantable chaleur estivale. Pour voir les étoiles.

Henry loue une voiture et ils roulent vers le nord. Après avoir remonté la moitié de l'Hudson, il se rend compte qu'Addie n'a jamais rencontré sa famille. Puis il se rappelle, le cœur lourd, qu'il n'est pas censé retourner chez ses parents avant Rosh Hashana et qu'à cette date, il ne sera plus là. S'il ne prend pas la prochaine sortie, il n'aura plus jamais l'occasion de leur dire adieu.

C'est alors que les nuages commencent à arriver. La peur tente de s'insinuer dans sa poitrine – quoi leur dire ? Et à quoi est-ce que ça va servir ?

Il a raté la sortie. Trop tard. Il peut de nouveau respirer. Addie désigne alors un panneau indiquant la vente de fruits frais. Ils quittent l'autoroute pour acheter des pêches sur un étal et des sandwiches au marché, avant de rouler une heure de plus vers le nord jusqu'à un parc régional. Le soleil est brûlant, mais l'ombre est fraîche sous les arbres. Ils passent la journée sur les chemins boisés. À la tombée de la nuit, ils pique-niquent installés sur le toit de la voiture avant de s'étendre au milieu des herbes folles, sous les étoiles. Elles sont si nombreuses qu'elles éclairent la nuit.

Il est toujours heureux. Parce qu'il respire.

Ils n'ont pas de tente. Tant pis. Il fait trop chaud pour s'abriter, de toute façon. Allongés sur une couverture, ils contemplent le spectre de la Voie lactée. Henry repense à l'Artifact sur la High Line, la mise en scène du ciel, combien les étoiles lui paraissaient proches alors et combien elles lui semblent lointaines à présent.

— Si tu pouvais revenir en arrière, tu le conclurais quand même, ce pacte ? demande-t-il.

Addie répond « oui ».

Elle a connu une vie difficile et solitaire, explique-t-elle, mais exceptionnelle. Elle a traversé des guerres, pris part aux combats, assisté à des révolutions et des renaissances. Elle a laissé sa marque sur un millier d'œuvres d'art, comme une empreinte de pouce au fond d'un bol d'argile. Elle a vu des merveilles, sombré dans la folie, dansé sur des congères et tremblé de froid sur

les quais de Seine. Tant de fois elle est tombée amoureuse du ténébreux. Une seule fois d'un être humain.

Et elle est épuisée. Vraiment épuisée.

Mais une chose est sûre : elle a vécu.

— Rien n'est tout noir ou tout blanc, déclare-t-elle. La vie est bien plus compliquée que ça.

Et là, dans la pénombre, il lui demande si le jeu en valait la chandelle. Si les instants de joie valaient les périodes de peine. Si les moments de beauté valaient les années de souffrance.

Elle tourne la tête, le regarde et répond :

— Toujours.

Ils s'endorment sous les étoiles. À leur réveil, le lendemain matin, la chaleur s'est dissipée, l'air est frais et les premiers signes d'une nouvelle saison, la première qu'il ne verra pas, apparaissent au loin.

Malgré tout, se répète-t-il, il n'a pas peur.

+ + +

Puis les semaines deviennent des jours.

Il a des adieux à faire.

Un soir, il retrouve Bea et Robbie au *Merchant*. Par souci de discrétion, Addie boit un soda à l'autre bout du bar. Il a envie et même besoin qu'elle soit là, ancre silencieuse dans la tempête. Mais ils savent tous les deux que si elle était assise à table avec lui, Bea et Robbie oublieraient peut-être cette soirée. Or il a besoin qu'ils s'en souviennent.

Les premiers temps, tout se déroule de manière merveilleusement normale.

Bea évoque son dernier projet de thèse. Apparemment, la neuvième fois est la bonne, car il a été approuvé. Robbie, de son côté, annonce la première de son spectacle la semaine prochaine. Henry ne lui avoue pas qu'il a assisté en douce à la répétition générale de la veille. Avec Addie, ils se sont enfoncés dans leurs sièges au dernier rang pour qu'il puisse admirer Robbie sur scène. Il était brillant, magnifique, à l'aise, trônant sur son fauteuil avec classe, à la David Bowie, un sourire diabolique aux lèvres et rayonnant d'une magie bien à lui.

Quand vient son tour, Henry ment. Il leur annonce qu'il va s'absenter. Qu'il part dans le nord de l'État, chez ses parents. Non, ce n'est pas encore Rosh Hashana, mais il a des cousins qui viennent les voir et sa mère a insisté. Juste pour le week-end.

Il demande à Bea si elle pourra gérer la librairie.

Et à Robbie s'il pourra nourrir le chat.

Ils acceptent sans problème, car ils ne savent pas que ce sont des adieux. Henry paie l'addition, Robbie plaisante et Bea se plaint de ses étudiants. Puis le libraire leur assure qu'il les appellera à son retour.

Lorsqu'il se lève, Bea l'embrasse sur la joue. Au moment où il le serre dans ses bras, Robbie lui dit qu'il n'a pas intérêt à rater sa pièce. Henry promet que non. Puis ils s'en vont. Ils sont déjà partis.

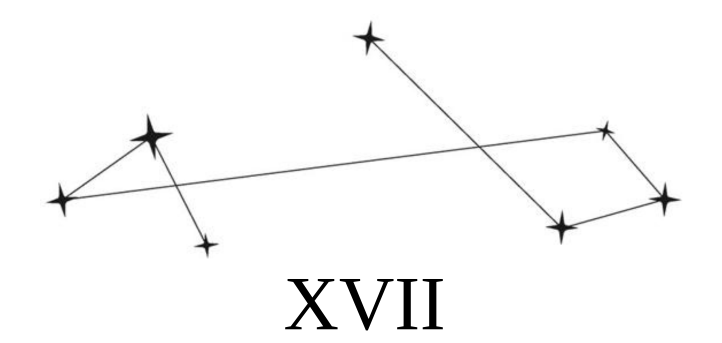
Voilà, décide-t-il, à quoi devrait ressembler un « au revoir ». Pas à un point final, mais à des points de suspension, une phrase inachevée jusqu'au prochain paragraphe. Une porte laissée ouverte. Une plongée dans le sommeil.

Il se dit qu'il n'a pas peur. Il se dit que tout va bien, qu'il va bien.

À la seconde où il commence à douter, la main d'Addie se pose sur son bras dans un geste doux et ferme à la fois. Il est temps de rentrer. Une fois au lit, ils se blottissent l'un contre l'autre pour se protéger de la tempête.

Au milieu de la nuit, il sent Addie se lever, puis parcourir le couloir à pas feutrés. Il est tard. Il ne s'en soucie pas. Il se retourne et se rendort. Quand il se réveille à nouveau, il fait encore nuit. Elle s'est recouchée à côté de lui.

Sur la table de chevet, l'aiguille de la montre se rapproche encore un peu plus de minuit.



XVII

New York
4 septembre 2014

C'est une journée si ordinaire.

Ils restent au lit, blottis ensemble dans le nid des draps, tête contre tête, leurs mains caressant les bras, les joues de l'autre, leurs doigts mémorisant chaque centimètre carré de peau. Il chuchote son prénom en boucle, comme si elle pouvait conserver ce son, le mettre en bouteille pour le réutiliser quand il ne sera plus là.

Addie, Addie, Addie.

Malgré tout, Henry est heureux.

Du moins, il essaie de s'en convaincre. Il se dit qu'il est prêt, qu'il n'a pas peur. Il se dit aussi que s'ils restent ici, dans le lit, la tête sous les draps, cette journée ne se terminera pas. Que s'il retient son souffle, il pourra empêcher les secondes de s'écouler, retenir les minutes entre leurs doigts entrelacés.

Il supplie Addie en silence et elle semble le sentir, car elle n'esquisse aucun geste pour se lever. Elle se contente de rester au lit à lui raconter des histoires.

Pas d'anniversaires – ils sont à court de 29 juillet –, mais de septembre et de mai, de jours paisibles dont personne d'autre ne se souviendrait. Elle lui parle des piscines des Fées sur l'île de Skye, des aurores boréales en Islande, d'un lac si limpide qu'elle voyait le fond dix mètres plus bas, au Portugal – ou était-ce en Espagne ?

Ce sont les seules histoires qu’il n’écrira jamais.

Il n’en a pas le courage. Il ne peut se résoudre à se redresser, à lâcher les mains d’Addie pour sortir du lit et attraper le carnet sur l’étagère – ils sont au nombre de six, à présent, le dernier à moitié rempli. Henry prend alors conscience qu’il restera dans cet état, avec ses pages blanches comme un mur, son écriture serrée. L’épilogue raté d’une histoire en cours. Son cœur esquisse un léger bond, un infime soubresaut de panique, mais il ne peut pas lâcher prise, sinon il se déchirera. Le frisson passager se transformera en coup de froid avec claquement de dents. Il ne peut pas se laisser aller, pas tout de suite. Pas tout de suite…

Alors Addie raconte et il l’écoute. Il laisse les histoires glisser comme des doigts dans ses cheveux. Chaque fois que la panique tente de remonter à la surface, il la repousse et se répète que tout va bien. Mais il ne bouge pas, ne se lève pas. Impossible. Sinon, le charme sera rompu, le temps accélérera sa course et cette journée touchera trop vite à sa fin.

C’est idiot, il le sait, un curieux sursaut de superstition, mais la peur est maintenant là, réelle. Or le lit est un endroit sûr, Addie un pilier. Il est si heureux de sa présence, si reconnaissant pour chaque instant passé avec elle depuis leur rencontre.

Dans l’après-midi, il se met à avoir faim. Très faim. Il ne devrait pas. C’est une sensation futile, incongrue, superflue. Mais cette faim, féroce et fulgurante, marque le début du compte à rebours.

Il ne peut plus tenir le temps à distance. Celui-ci file, à présent. Il s’enfuit.

Addie le regarde comme si elle pouvait lire dans ses pensées, comme si elle voyait l’orage menacer, alors qu’elle-même est un rayon de soleil, un ciel immaculé.

Elle le tire hors du lit et l’entraîne dans la cuisine, où elle prépare une omelette. Assis sur un tabouret, Henry l’écoute raconter la première fois qu’elle a pris l’avion, entendu une chanson à la radio, vu un film.

Ces plaisirs qu’il ne connaîtra plus sont le dernier cadeau qu’elle peut lui offrir. Et son écoute attentive est le dernier cadeau que Henry peut offrir à Addie.

Il rêve de retourner au lit lové entre Addie et Grimoire, mais ils savent tous deux qu'ils ne peuvent plus reculer. Maintenant qu'il s'est levé, Henry ne supporte pas de rester immobile. Il bouillonne d'une énergie pressante, d'une vigueur impatiente.

Il n'a pas assez de temps devant lui et il sait, bien sûr, qu'il n'en aura jamais assez. Que tout s'arrête toujours trop tôt, une seconde avant qu'on ne soit prêt. Que la vie, c'est toujours une minute de moins que le temps qu'on aurait voulu avoir.

Alors, une fois habillés, ils sortent se dégourdir les jambes, faire des tours de pâtés de maisons tandis que la panique commence à s'imposer. À la manière d'une main appuyée sur une vitre fendue, d'une pression renouvelée sur des fissures qui s'étendent. Mais Addie est là et leurs doigts, entremêlés.

— Tu sais comment on vit trois cents ans ? finit-elle par lancer.

Quand il lui demande comment, elle sourit.

— Comme on vit un an. Une seconde à la fois.

Ses jambes finissent par se fatiguer. Son agitation, elle, s'estompe – elle ne disparaît pas, mais elle diminue jusqu'à atteindre un niveau raisonnable. Ils se rendent alors au *Merchant*, où ils commandent des plats qu'ils ne mangent pas et des bières qu'ils ne boivent pas, car Henry ne supporte pas l'idée de noyer ses dernières heures même s'il redoute de les affronter sobre.

L'orage se lève sous son crâne, le ciel se trouble à l'horizon, mais il ne lutte pas. Il laisse venir.

C'est en voyant la pluie tomber qu'il s'en rend compte : l'orage est réel.

La tête inclinée en arrière, il sent les gouttes dévaler ses joues et se rappelle leur soirée au *Fourth Rail*, quand le déluge leur a coupé le souffle à la sortie du bar. Il revoit cette scène-là avant de repenser au toit.

C'est un signe.

Il se sent si éloigné du Henry qui a grimpé là-haut il y a un an – ou peut-être qu'il en est plus proche qu'il ne le croit. Ce n'est qu'une question de marches, finalement, depuis la rue jusqu'au bord du toit.

Mais il donnerait tout pour redescendre. Bon sang, il donnerait tout pour vivre ne serait-ce qu'une journée de plus.

La lumière décline, le soleil a disparu et il ne le reverra jamais plus. Une peur aussi sournoise que subite vient le terrasser, comme une rafale renverse une scène trop figée. Il essaie de résister – pas tout de suite, pas tout de suite, pas tout de suite – et Addie lui serre la main pour qu'il ne s'envole pas.

— Reste avec moi, lui dit-elle.

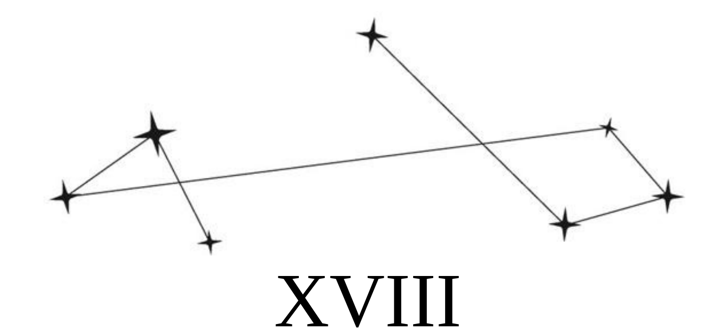
— Je suis là, réplique-t-il.

Ses doigts se serrent sur ceux d'Addie. Il n'a pas à demander, elle n'a pas à répondre. Il y a entre eux un accord tacite : elle restera à ses côtés jusqu'au bout. Cette fois, il ne sera pas seul.

Il va bien.

Tout va bien.

Tout ira bien.



XVIII

New York
4 septembre 2014

C'est presque l'heure et ils sont sur le toit.

Ce même toit d'où il a failli sauter un an plus tôt, celui où il a conclu un pacte avec le diable. La boucle est bouclée. Il ne sait pas où la scène est censée se dérouler, s'il est censé être là, mais il trouve que c'est une bonne idée.

Il tient la main d'Addie dans la sienne et ça aussi, c'est une bonne idée. Une borne d'amarrage contre l'orage qui se lève.

Il reste encore un tout petit peu de temps. L'aiguille de la montre est à une fraction de fraction de millimètre de minuit. Il entend alors la voix de Bea dans sa tête :

Ça te ressemble bien d'arriver en avance à ta propre mort.

Henry sourit malgré lui et regrette de ne pas en avoir dit plus à ses deux amis, mais il se méfiait. Après tout, il leur a fait ses adieux, même s'ils ne le comprendront qu'après sa disparition. Il le regrette, pour eux, pour le chagrin qu'il va leur infliger. Au moins, chacun pourra consoler l'autre.

La main d'Addie se contracte dans la sienne.

C'est presque l'heure et il se demande comment on perd son âme. Est-ce que ce sera rapide et violent comme une crise cardiaque ou aussi paisible que de s'endormir ? Il y a tant de manières de mourir. Et dans son cas ? Le ténébreux va-t-il apparaître, plonger une main dans sa poitrine et sortir son âme d'entre ses

côtes comme dans un tour de magie ? Une force invisible le contraindra-t-elle à aller jusqu'au bout, cette fois ? À gagner le bord du toit et basculer dans le vide ? Le retrouvera-t-on dans la rue en contrebas, comme s'il avait sauté, ou bien là-haut, sur le toit ?

Il ne sait pas. Il n'a pas besoin de savoir.

Il est prêt. Il n'est pas prêt.

Il n'était déjà pas prêt l'année dernière, lorsque l'inconnu lui a tendu la main. Il ne l'est pas plus aujourd'hui. Personne n'est jamais prêt, pas le moment venu, pas quand le diable vient réclamer son dû.

Un morceau de musique sort par la fenêtre ouverte d'un voisin. Henry détache ses pensées de la mort et du bord du toit pour se concentrer sur la jeune femme dont il tient la main, celle qui lui demande de danser avec elle.

Il l'attire contre lui. Elle sent l'été, le printemps, son chez-lui.

— Je suis là, déclare-t-elle.

Addie a promis de rester avec lui jusqu'à la fin.

La fin… La fin… La fin…

Ces mots résonnent dans sa tête comme la sonnerie d'une horloge, mais ce n'est pas encore l'heure. Il lui reste du temps, même s'il défile trop vite.

On vous apprend, enfant, que vous ne pouvez éprouver qu'un sentiment à la fois – colère, solitude, satisfaction. Henry n'a jamais compris pourquoi. En ce moment, il éprouve une dizaine de sentiments en même temps. Il se sent perdu, effrayé et reconnaissant, désolé, heureux et terrorisé. Mais seul, ça, non.

Il recommence à pleuvoir. L'air humide diffuse le parfum métallique des orages en ville. Henry s'en moque. Il se dit que la symétrie a du bon.

Ils dansent en rond sur le toit. À pas lents.

Dernièrement, il n'a pas bien dormi. C'est donc les jambes lourdes et l'esprit au ralenti qu'il sent les minutes accélérer. Il aimerait que la musique soit plus forte, le ciel plus clair. Il aimerait plus de temps.

Personne n'est jamais vraiment prêt à mourir. Même quand on pense le vouloir. Personne n'est prêt. Henry n'est pas prêt. Mais c'est l'heure. Oui, c'est l'heure.

Addie lui dit quelque chose, mais l'aiguille de la montre ne bouge plus. Le bijou pend désormais à son poignet, léger. Le moment est venu. Il se sent glisser, sent les contours de son esprit s'adoucir, la nuit s'alourdir. À tout instant, l'inconnu va surgir de l'obscurité.

Addie tourne son visage vers le sien. Elle lui parle. Il ne veut pas l'écouter – il craint qu'elle ne murmure des adieux. Il veut s'accrocher à ce moment, le faire durer, le figer, transformer le film en un plan fixe. Que la fin advienne, mais pas le ténébreux, pas le néant, juste un instant éternel. Un souvenir piégé dans l'ambre, dans le verre, dans le temps.

Mais Addie continue de parler.

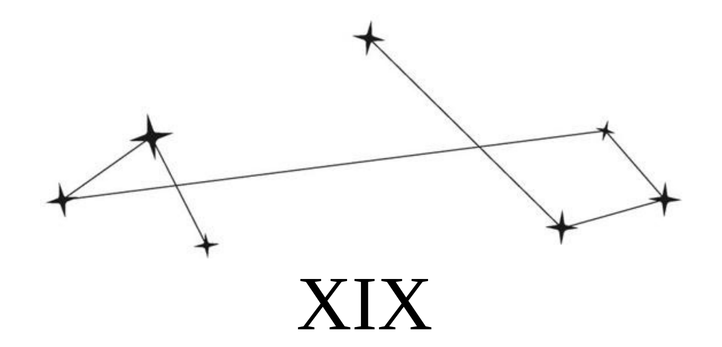
— Tu m'as promis d'écouter. Tu m'as promis de tout noter.

Il ne comprend pas. Les carnets sont sur l'étagère. Il a déjà écrit l'histoire d'Addie – dans ses moindres détails.

— C'est ce que j'ai fait.

Elle secoue la tête.

— Tu n'as pas encore entendu la fin, Henry.



XIX

New York
1er septembre 2014
(Trois nuits avant la fin)

Certaines décisions se prennent en un instant.

D'autres réclament plus de temps.

Après des années passées à rêvasser, une jeune fille conclut un pacte avec le diable. En un claquement de doigts, elle tombe amoureuse d'un garçon et résout de le libérer.

Addie ne sait pas vraiment quand elle a pris cette décision. Peut-être le sait-elle depuis la nuit où Luc est revenu dans leurs vies. Ou depuis le soir où Henry a écrit son nom. Ou depuis qu'il a prononcé ces mots :

« Je me souviens de toi. »

Elle n'en est pas sûre, mais peu importe. L'essentiel, c'est que trois nuits avant la fin, Addie se faufile hors du lit. Henry se retourne dans son sommeil. Il se réveille assez pour l'entendre parcourir le couloir à pas feutrés, mais pas suffisamment pour l'entendre enfiler ses chaussures et sortir dans le noir.

Il est près de 2 heures du matin – soit très tard, soit très tôt. Même Brooklyn s'est transformé en murmure. Elle se dirige vers le *Merchant*, à deux rues de chez Henry. Une heure avant la fermeture, la foule s'est réduite à quelques buveurs patentés.

Addie s’assied au comptoir et commande un shot de tequila. Elle n’a jamais aimé les alcools forts, mais elle vide son verre d’un trait et sent la chaleur se répandre dans sa poitrine. Puis elle glisse la main dans sa poche en quête de la bague.

Ses doigts se referment sur l’anneau de bois. Elle le sort et le pose en équilibre, à la verticale, sur le comptoir. Elle le fait tourner comme une pièce de monnaie, sauf qu’il n’y a pas de pile ou face, pas de oui ou non, pas d’autre choix que celui qu’elle a déjà fait. Elle décide de le passer à son doigt dès qu’il s’arrêtera de tourner. Quand il s’arrêtera… Mais juste au moment où il commence à osciller et basculer, une main s’abat sur l’anneau pour le plaquer sur le comptoir.

Une main lisse et forte, aux doigts longs, comme elle les dessinait autrefois.

— Ne devrais-tu pas être avec lui ?

Aucun humour dans les yeux de Luc. Il a le regard sombre et impassible.

— Il dort, répond-elle. Moi, je n’y arrive pas.

Luc a retiré sa main. Addie contemple l’anneau sur le comptoir.

— Adeline… dit-il en lui caressant les cheveux. Ce sera douloureux, puis ça passera. Comme tout le reste.

— Sauf nous, murmure-t-elle avant d’exprimer à voix haute ce qu’elle pense tout bas. Je suis contente que ça n’ait duré qu’un an.

— Comment étaient ces derniers jours avec ce mortel que tu aimes tant ? demande Luc en s’asseyant sur le tabouret à côté d’elle. Était-il à la hauteur de tes rêves ?

— Non… répond-elle.

C’est la vérité. Leur histoire a été compliquée. Difficile. À la fois merveilleuse, étrange, effrayante et fragile – au point d’en être douloureuse. Chaque instant en valait la peine. Mais elle ne s’épanche pas. Elle laisse ce « non » planer dans l’air, alourdi par la présomption de Luc dont les yeux se colorent d’un vert hautain.

— Mais Henry ne mérite pas de mourir pour prouver que tu avais raison, ajoute-t-elle.

L’arrogance vacille et se teinte de colère.

— Un pacte est un pacte. On ne peut pas le rompre.

— Pourtant, tu m’as dit un jour qu’on pouvait le modifier, en revoir les conditions. Tu étais sincère ? Ou ta proposition faisait partie de ton stratagème pour me faire abdiquer ?

— Il n’y avait pas de stratagème, Adeline, répond Luc, dont la mine s’assombrit. En revanche, si tu crois que je vais changer les conditions de son…

— Je ne parle pas du pacte de Henry, le coupe Addie en secouant la tête, mais du mien. (Elle a beau s’être entraînée à prononcer ces mots, ils sonnent étrangement à ses oreilles.) Je n’implore pas ta clémence – je sais que tu n’es pas charitable. Alors je te propose un marché. Laisse Henry partir. Laisse-le vivre. Fais en sorte qu’il se souvienne de moi et…

— Tu céderais ton âme ?

Elle perçoit une ombre dans son regard, une hésitation dans sa voix, plus proche de l’inquiétude que du désir. Elle sait que cette fois, elle le tient.

— Non… répond-elle. Mais seulement parce que tu n’en veux pas. (Sans lui laisser le temps de protester, elle continue sur sa lancée.) C’est moi que tu veux.

Luc garde le silence, mais ses yeux sont brillants, sa curiosité piquée au vif.

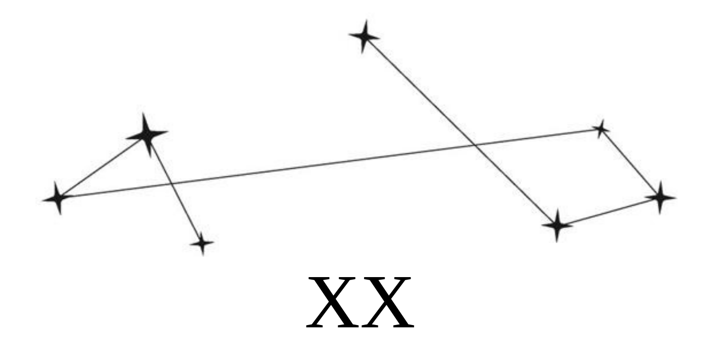
— Tu avais raison, continue Addie. Je ne suis pas humaine. Plus maintenant. Et j’en ai assez de perdre. Assez de pleurer tout ce que j’essaie d’aimer. (La main tendue, elle lui caresse la joue.) Je ne vais pas te perdre et tu ne vas pas me perdre non plus. (Elle le regarde droit dans les yeux.) Alors oui : accepte ma demande et je serai à toi, aussi longtemps que tu voudras de moi à tes côtés.

Il semble retenir son souffle, mais c’est elle qui n’arrive plus à respirer. Le monde penche, vacille et menace de s’écrouler. Enfin, Luc sourit, ses yeux émeraude étincelants de victoire.

— J’accepte.

Elle se laisse aller, soulagée, la tête appuyée contre son torse. Il pose alors les doigts sous son menton pour lever son visage vers le sien et l’embrasse comme la nuit de leur rencontre. Un baiser à la fois rapide, fougueux et avide. Addie sent les dents du ténébreux glisser sur sa lèvre inférieure et le goût du cuivre sur sa langue.

Le pacte est scellé.



XX

New York
4 septembre 2014

— Non ! proteste Henry, la voix à moitié assourdie par l’orage.

La pluie tombe vite et dru sur le toit. Sur eux. La montre s’est arrêtée, l’aiguille levée en signe de reddition. Mais il est toujours là.

— Tu ne peux pas faire ça, poursuit-il, effondré. Je ne te laisserai pas faire.

Addie lui jette un regard compatissant car, bien sûr, il ne peut pas l’en empêcher. Personne n’en a jamais été capable.

Estelle disait qu’elle avait la tête dure comme la pierre. Or même les rochers finissent par s’éroder et disparaître. Mais pas elle.

— Tu ne peux pas faire ça, répète-t-il.

— C’est déjà fait, réplique-t-elle.

Pris de vertige et de nausée, Henry sent le sol vaciller sous ses pieds.

— Pourquoi ? demande-t-il. Pourquoi avoir proposé un pacte pareil ?

— Considère ça comme un remerciement. Pour m’avoir vue. Pour m’avoir permis d’être vue, d’être aimée. Aujourd’hui, tu as droit à une seconde chance. Mais il faut que tu te montres aux autres tel que tu es. Il faut que tu trouves des gens capables de te voir pour ce que tu es vraiment.

Quel gâchis, quel immense gâchis…

— Tu ne l’aimes pas.

Un sourire triste traverse le visage d’Addie.

— J’ai eu ma part d’amour.

Le moment est venu, sans doute, car la vision de Henry se trouble et s’assombrit sur les côtés.

— Écoute-moi, dit-elle d’une voix pressante. Si parfois la vie paraît très longue, en réalité elle passe très vite. (Addie a les yeux embués de larmes, mais un sourire aux lèvres.) Tu as intérêt à vivre une belle vie, Henry Strauss.

Elle commence à se dégager, mais il la retient.

— Non…

Elle lui caresse les cheveux.

— Tu m’as donné énormément, Henry, soupire-t-elle, son front appuyé contre le sien. Mais j’ai une dernière chose à te demander. Je voudrais que tu te souviennes de moi.

Il sent qu’elle lui échappe. Les ténèbres s’imposent à lui, masquant l’horizon, le toit et la jeune femme blottie contre lui.

— Promets-le-moi, l’implore-t-elle.

Le visage d’Addie commence à devenir flou. L’effleurement de ses lèvres, des boucles brunes autour d’un visage en forme de cœur, deux grands yeux et sept taches de rousseur qui ressemblent à des étoiles.

— Promets-le-moi, chuchote-t-elle.

Il lève les mains pour la retenir contre lui et lui faire cette promesse mais, le temps que ses bras se referment sur elle, Addie a disparu.

Quant à Henry, il tombe.

SEPTIÈME PARTIE

JE ME SOUVIENS DE TOI



Titre de l'œuvre : *La Jeune Fille qui s'est échappée*

Artiste(s) : Inconnu

Date : 2014

Matière : Polaroid

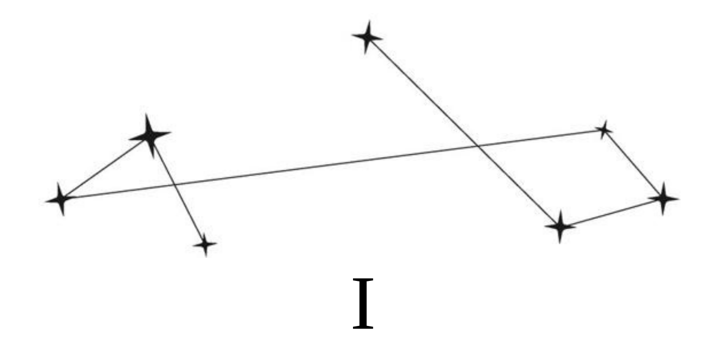
Provenance : Prêt des archives personnelles de Henry Strauss

Description : Collection de six photographies représentant une jeune fille en mouvement, ses traits effacés, dissimulés, sinon indiscernables. Le dernier cliché est différent. Il comprend un salon, le bord d'une table, une pile de livres et seulement deux pieds visibles dans le bas du cadre.

Contexte : Le modèle de ces photos demeure l'objet de nombreuses spéculations, étant donné la nature de la relation entre l'auteur et la source. Le flash a effacé tous les détails significatifs, mais c'est le médium qui rend ces œuvres remarquables. Dans la photographie standard, une longue exposition permettrait d'obtenir l'effet de mouvement désiré, mais la vitesse d'obturation fixe du Polaroid rend l'illusion du mouvement d'autant plus impressionnante.

Valeur estimée : Non disponible à la vente

Toutes ces œuvres sont actuellement exposées au Museum of Modern Art de New York dans le cadre de l'exposition À la recherche de la vraie Addie Larue*, conçue par Beatrice Caldwell, docteure de l'université Columbia.*



I

New York
5 septembre 2014

Voici comment l’histoire se termine.

Un garçon se réveille seul dans son lit.

La lumière du soleil filtre par l’espace entre les rideaux et, dehors, les immeubles luisent après le passage de la pluie.

Il se sent apathique, la tête lourde, encore prisonnier du sommeil. Il a beau savoir qu’il rêvait, il est incapable de se rappeler les détails de son rêve. Peut-être était-ce un cauchemar ? Le fait est qu’il se sent nettement soulagé.

Grimoire, impatient, contemple de ses yeux écarquillés le tas formé par la couette.

À l’angle de la lumière qui frappe sa fenêtre et aux bruits de circulation dans la rue, le garçon devine qu’il est tard. Il ne comptait pas dormir aussi longtemps.

La jeune fille qu’il aime se réveille toujours la première. Ses mouvements sous les draps, le poids de son regard, la douce caresse de ses doigts sur sa peau suffisent d’ordinaire à le tirer du sommeil. La seule fois où il s’est réveillé avant elle, il a eu l’étrange plaisir de la voir plongée dans le sommeil, couchée en chien de fusil, le visage enfoui dans l’oreiller.

C’était un matin de pluie. Le jour venait de se lever, mais le monde était gris. Aujourd’hui, le soleil brille tellement qu’il ne sait pas comment ils ont pu dormir si tard.

Il se retourne pour la réveiller. Mais l'autre côté du lit est déserté. Il tend la main là où elle devrait se trouver et ne rencontre que des draps froids et vides.

— Addie ? s'écrie-t-il en se levant.

Il parcourt l'appartement, vérifie la cuisine, la salle de bain et l'escalier de secours, même s'il sait, au fond de lui, qu'elle n'est pas là.

— Addie ?

Alors, bien sûr, il se souvient. Pas du rêve – il n'a pas rêvé –, mais de la nuit passée. La dernière de sa vie.

L'odeur du béton humide sur le toit, le dernier cliquetis de la montre lorsque l'aiguille a atteint le douze, le sourire d'Addie quand elle l'a regardé dans les yeux et lui a fait promettre de se souvenir d'elle.

Aujourd'hui, il est là et elle a disparu. Il ne reste plus aucune trace d'elle, sauf ce qu'il garde en tête et… les carnets !

Il traverse la chambre jusqu'à l'étroite étagère où il les conserve : bleu, vert, rouge, argenté, noir et blanc. Les six carnets sont toujours là. Lorsqu'il les prend pour les étaler sur le lit, un Polaroid s'en échappe.

C'est celui qu'il a pris d'Addie ce jour-là, le visage flou, le dos tourné à l'objectif, un fantôme prisonnier du cadre. Il la fixe un long moment, convaincu que, s'il se concentre assez, l'image deviendra nette. Mais rien n'y fait – il ne distingue toujours rien d'autre que des formes, des ombres. Un seul détail s'en détache : les sept taches de rousseur, si vagues qu'il ne sait pas s'il les voit vraiment ou si c'est sa mémoire qui les remet à leur place.

Il pose la photo de côté pour attraper le premier carnet. Puis il se fige, persuadé qu'au moment de l'ouvrir, il trouvera les pages blanches, l'encre effacée comme toutes les autres empreintes qu'elle a tenté de laisser sur le monde.

Il faut qu'il vérifie. Alors, c'est ce qu'il fait. Et elles sont bien là. Des pages et des pages couvertes de son écriture penchée, protégées de la malédiction par le fait que les mots ont été notés de sa main à lui, même si l'histoire était celle d'Addie.

Elle voudrait être un arbre.

Roger n'est pas un mauvais bougre.

Elle veut simplement vivre avant de mourir.

Elle mettra des années à apprendre le langage de ces yeux.

Elle parvient à se hisser hors du tas en s'appuyant sur la colline osseuse formée par le dos d'un cadavre.

Voilà comment sa première fois aurait dû se passer.

Elle sent qu'il lui glisse trois pièces dans la main.

« Âme » est un mot si imposant. La vérité est tellement plus modeste.

Elle ne tarde pas à trouver la tombe de son père.

Il prend le carnet suivant.

Paris brûle.

Les ténèbres se décomposent.

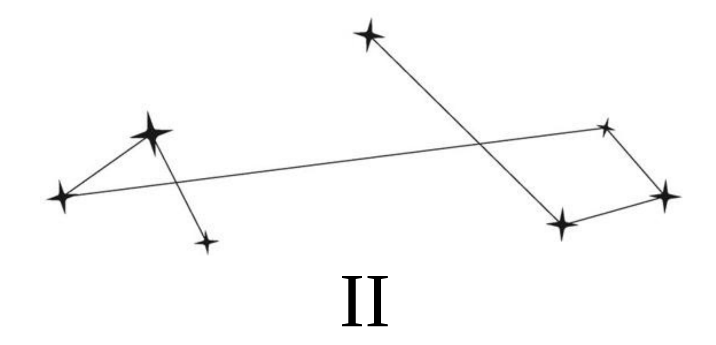
Puis celui d'après.

Il y a un ange au-dessus du bar.

Henry reste des heures assis par terre, adossé contre le lit, à tourner chaque page de chaque carnet, à lire toutes ces histoires qu'Addie a partagées. Quand il a terminé, il ferme les yeux et enfouit sa tête entre ses bras au milieu des carnets ouverts.

La jeune fille qu'il aimait a disparu, mais lui est toujours là.

Et il se souvient de tout.



II

Brooklyn, New York
13 mars 2015

— Henry Samuel Strauss, c'est n'importe quoi !

Bea claque la dernière page sur le comptoir et fait sursauter le chat, qui s'était assoupi sur une pile de livres.

— Tu ne peux pas en rester là, poursuit-elle.

Elle serre le reste du manuscrit contre sa poitrine, comme pour le protéger de Henry. La page de titre lui fait de l'œil.

La Vie invisible d'Addie Larue.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Elle est vraiment partie avec Luc ?

— Je suppose… répond Henry avec un haussement d'épaules.

— Tu supposes ?

En vérité, il n'en sait rien. Il a passé les six derniers mois à essayer de compiler les récits notés dans les carnets pour en faire un manuscrit. Chaque soir, les mains fourbues et la tête embrumée à force de fixer son écran d'ordinateur, il s'écroulait dans son lit – qui ne porte plus l'odeur d'Addie – en se demandant comment cette histoire se terminait. Si elle se termine.

Il a écrit une dizaine de fins différentes, certaines où elle était heureuse et d'autres non, certaines où Luc et elle étaient éperdument amoureux et d'autres où il s'accrochait à elle comme un dragon à son trésor, mais toutes ces fins viennent de lui, pas d'elle. Ce sont ses propres histoires, pas celle d'Addie. Tout

ce qu'il a écrit après ces dernières secondes partagées, après ce dernier baiser, relève de la fiction. Au moins, il aura essayé.

Le reste de l'histoire est réel – même si personne ne le saura jamais. Il ignore ce qui est arrivé à Addie, où elle est partie, comment elle va, mais il peut toujours espérer. Il espère donc qu'elle est heureuse, qu'elle déborde encore d'une joie rebelle et d'une confiance tenace, qu'elle n'a pas fait tout ça pour juste lui. Il espère qu'un jour, il la reverra.

— Tu vas vraiment la jouer Actors Studio ? demande sa meilleure amie.

Henry relève les yeux. Il aimerait lui dire que tout est vrai. Qu'elle a rencontré Addie, comme il l'a écrit, et qu'elle lui a sorti la même phrase à chaque fois. Il voudrait lui dire qu'elles auraient pu être amies. Qu'elles l'ont même été, dans le genre « la première nuit du reste de notre vie », seule option à laquelle Addie avait droit.

Mais comme son amie ne le croirait pas, il fait passer le tout pour de la fiction.

— Tu as aimé ? demande-t-il.

Le visage de Bea se fend d'un sourire. Le brouillard a disparu de ses yeux et Henry n'a jamais été aussi ravi d'entendre la vérité.

— C'est du bon travail, Henry. C'est vraiment très bon, même. Mais n'oublie pas de me citer dans les remerciements, ajoute-t-elle en tapotant le manuscrit.

— Quoi ?

— Ma thèse. Tu te souviens ? Je voulais traiter de cette fille représentée dans les œuvres d'art. « Le fantôme prisonnier du cadre. » C'est elle, non ?

Bien évidemment.

À la fois soulagé et triste de l'avoir terminé, Henry passe la main sur le manuscrit. Il aurait aimé pouvoir vivre un peu plus longtemps avec son histoire, avec elle.

Il se réjouit en tout cas de l'avoir écrit. Parce qu'en vérité, il commence déjà à oublier.

Non pas qu'il soit victime de la malédiction d'Addie. Elle n'est pas sortie de sa mémoire. Mais les détails commencent à s'estomper, tout simplement. Ils se

dissipent peu à peu, à mesure que l'esprit perd son emprise sur le passé pour laisser place à l'avenir. C'est le lot de tout et de tout le monde.

Sauf qu'il ne veut pas lâcher prise. Il fait tout son possible pour ne pas que ça arrive.

La nuit, étendu dans son lit, les yeux fermés, il cherche à faire apparaître le visage d'Addie. La courbe précise de ses lèvres, la teinte si particulière de ses cheveux, la façon dont la lampe de chevet éclairait sa pommette gauche, sa tempe et son menton. L'écho de son rire tard le soir, sa voix à l'orée du sommeil.

Même si ces détails ne sont pas aussi importants que ceux notés dans le livre, il ne supporte pas de les oublier aussi vite.

La foi, c'est un peu comme la pesanteur. Quand assez de personnes croient en quelque chose, alors ça devient solide, réel, comme le sol sous vos pieds. Si vous êtes le seul à vous accrocher à une idée, à un souvenir, à une personne, il est difficile de l'empêcher de s'envoler.

— Je savais que tu deviendrais écrivain, reprend Bea. Tu avais tout pour, tu vivais juste dans le déni.

— Je ne suis pas écrivain, proteste-t-il d'un ton distrait.

— Dis-le à ton livre. Tu vas le faire publier, hein ? Obligé. Il est trop bien.

— Ah… Oui, répond-il, pensif. Je vais essayer.

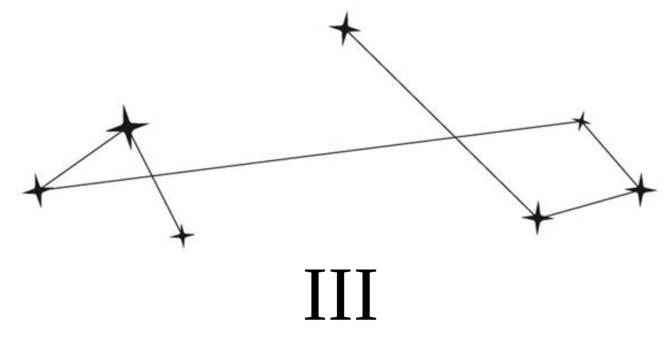
C'est ce qu'il va faire. Il va prendre un agent et le livre sera mis aux enchères. À la fin, il vendra son œuvre à une condition – qu'un seul nom figure sur la couverture, et pas le sien –, condition qui sera acceptée. On croira sans doute à une brillante stratégie marketing, mais son cœur s'emballera à l'idée que d'autres lisent ces mots – pas les siens, ceux d'Addie – et que son nom passe de bouche en bouche, de l'esprit à la mémoire.

Addie, Addie, Addie.

L'avance suffira à rembourser son prêt étudiant et à le laisser respirer un petit moment, le temps d'inventer la suite de sa vie. Il ne sait pas encore quoi faire mais, pour une fois, il n'a pas peur.

Le monde est vaste et il n'en a parcouru qu'une toute petite partie. Il veut voyager, prendre des photos, écouter les histoires des autres et, peut-être, créer la

sienne. Après tout, la vie semble parfois très longue, mais il sait qu’elle va passer en un clin d’œil. Or il ne veut pas en perdre une seule seconde.



III

Londres
3 février 2016

La librairie ne va pas tarder à fermer.

En cette saison, la nuit tombe tôt et de la neige est prévue, phénomène rare à Londres. Les employés s'affairent à démonter d'anciennes vitrines pour en monter de nouvelles. Ils s'efforcent de terminer leur travail avant que la brume ne se transforme en givre.

Elle s'attarde dans les rayons en caressant du pouce la bague à son cou, tandis que deux employées réapprovisionnent une étagère du rayon « Nouvelles fictions ».

— Alors, tu l'as lu ? demande l'une.

— Ce week-end, répond l'autre.

— Quand je pense que l'auteur a voulu rester anonyme. C'est sûrement un coup de pub.

— Je ne sais pas. J'aime bien l'idée. On a l'impression que c'est vraiment arrivé, comme si c'était Henry qui racontait l'histoire d'Addie.

— Plus romantique, tu meurs ! glousse la première.

— Excusez-moi… intervient un vieil homme. Est-ce que je pourrais avoir un exemplaire d'*Addie Larue* ?

Un frisson lui remonte le long de l'échine. L'homme a prononcé son nom avec une telle aisance. Combien il est étrange de l'entendre dans la bouche de

quelqu'un d'autre.

Elle attend qu'ils s'éloignent tous les trois vers la caisse pour s'approcher enfin de la vitrine où sont exposés les livres. Le titre n'occupe pas seulement une table, mais une étagère entière. Trente exemplaires, tournés vers l'extérieur, le motif se répétant le long du mur. La couverture est simple, presque intégralement dédiée au titre, assez long et large pour remplir la jaquette. Il est écrit en cursives, comme les notes dans les carnets près du lit, dans une version plus lisible de l'écriture de Henry :

La Vie invisible d'Addie Larue.

Elle passe un doigt sur le nom et sent les lettres en relief tourner et se courber, comme si elle les avait écrites elle-même.

Les vendeuses ont raison. Il n'y a pas de nom d'auteur ni de photo au dos. Aucun signe de Henry Strauss hormis le fait, extraordinaire, que le livre soit entre ses mains, l'histoire devenue réalité.

Elle tourne la page de couverture et lit la dédicace sous le titre.

Je me souviens de toi.

Dans sa mémoire, elle revoit Henry le premier jour dans la librairie, accoudé au comptoir, lorsqu'il a levé les yeux pour la regarder, les sourcils froncés derrière ses lunettes.

« Je me souviens de toi. »

Elle le revoit à l'Artifact, dans les miroirs, puis au milieu du champ d'étoiles. Elle voit les doigts de Henry tracer son nom sur le mur de verre. Elle le voit regarder par-dessus son Polaroid, murmurer contre le mur à Grand Central et la tête penchée sur un carnet, ses boucles noires lui tombant devant les yeux. Elle le revoit allongé dans le lit à ses côtés, dans l'herbe au nord de l'État et sur la plage, leurs doigts entrelacés comme les maillons d'une chaîne.

Elle sent la chaleur de ses bras lorsqu'il l'attirait contre lui sous les couvertures, son parfum frais et la douceur dans sa voix quand elle lui demandait : *« N'oublie pas »* et qu'il lui répondait : *« Jamais. »*

Malgré ses larmes, Addie sourit en le revoyant sur le toit la dernière nuit.

Tant de fois, elle a dit bonjour, mais c'est la première et unique fois qu'elle a dû dire adieu. Ce baiser était comme une ponctuation tant attendue. Pas le tiret

d’une réplique interrompue ou les points de suspension d’une fuite discrète, mais un point final, une parenthèse fermée, une fin.

Une fin… Le problème d’une vie au présent et seulement au présent, c’est qu’elle devient une phrase sans fin. Henry a été une pause idéale dans son histoire, l’occasion de reprendre son souffle. Était-ce de l’amour ou un simple sursis ? La satisfaction peut-elle rivaliser avec la passion ? La chaleur sera-t-elle un jour aussi forte que l’ardeur ?

En tout cas, Henry était un cadeau. Pas un jeu, ni une guerre, ni un bras de fer. Juste un cadeau. Le temps et la mémoire, tels les amants d’une fable.

Elle feuillette les chapitres du livre, de son propre livre, et s’émerveille de voir son nom sur chaque page. Sa vie attend d’être lue. Elle est devenue plus importante que sa propre personne. Plus importante que tout, êtres humains, dieux ou choses sans nom. Une histoire est une idée, aussi tenace qu’une mauvaise herbe. Où qu’elle soit plantée, elle se met à pousser.

Addie entame sa lecture. Elle en est au récit de son premier hiver à Paris quand elle sent l’air changer de sens et qu’elle entend son nom, comme un baiser sur sa nuque.

— Bonsoir, Adeline…

Luc est là. Il replie les bras autour de ses épaules et elle s’adosse à son torse. Ils s’emboîtent si bien. Comme toujours. Encore aujourd’hui, elle se demande si c’est grâce à la nature de ce dieu fait d’ombre et de fumée, qui s’étend pour remplir l’espace qu’on lui accorde. Il observe le livre, avec ce nom barrant la couverture.

— Bien joué, murmure-t-il à son oreille.

Il n’a pas l’air fâché.

— Ils peuvent bien avoir ton histoire, ajoute-t-il. Tant que je t’ai, toi.

Elle se tourne pour le regarder. Luc est vraiment beau quand il jubile.

Bien entendu, il ne devrait pas. L’arrogance est un trait de caractère peu séduisant, mais il s’en drape comme d’un costume sur mesure. Il resplendit de la lumière de sa propre création. Il a tellement l’habitude d’avoir raison, de maîtriser la situation.

Ses yeux arborent un vert triomphant.

Addie a eu trois cents ans pour apprendre la couleur de ses humeurs. Elle connaît à présent le sens de chaque nuance. Elle devine son état d'esprit, ses désirs et ses pensées rien qu'en examinant ses yeux.

Curieusement, dans ce laps de temps, il n'a jamais appris à lire les siennes.

Peut-être ne voyait-il que ce à quoi il s'attendait : la colère d'une femme et ses besoins, ses peurs, ses espoirs et ses désirs – les émotions élémentaires.

Mais il n'a jamais appris à lire sa ruse et son intelligence, la subtilité de ses actions et le rythme élaboré de son langage.

Elle le regarde et pense à tout ce qu'il pourrait lire dans ses yeux à elle. Qu'il a commis une énorme erreur. Que le diable se cache dans les détails – or il a négligé un détail essentiel.

Que la sémantique peut sembler dérisoire, mais que c'est Luc en personne qui lui a appris un jour que les mots étaient des clés. Si bien que lorsqu'elle a énoncé les conditions de son nouveau pacte, qu'elle a échangé son âme contre sa compagnie, elle n'a pas dit « pour toujours », mais « aussi longtemps que tu voudras de moi à tes côtés ».

Ce n'est pas la même chose.

Si ses yeux pouvaient parler, ils éclateraient de rire. Ils diraient qu'il est capricieux et que, bien avant d'aimer Addie, il la détestait parce qu'elle le rendait fou. Avec sa mémoire infaillible, elle est devenue une experte des machinations du dieu, une spécialiste de sa cruauté. Elle a eu trois cents ans pour l'étudier et elle fera du regret de Luc son chef-d'œuvre.

Peut-être lui faudra-t-il vingt ans de plus ou même une décennie. Mais il est incapable d'aimer et elle va le prouver. Elle va le détruire, détruire son fantasme d'eux. Elle lui brisera le cœur et il finira par la détester à nouveau. Elle le poussera à la folie, à la fuite.

Alors, il la chassera.

Alors, elle sera libre.

Enfin.

Addie rêve de dire la vérité à Luc, histoire de voir dans ses yeux la couleur de la défaite. Le vert de l'abdication.

Mais s'il lui a appris une chose, c'est bien la patience.

Addie ne révèle donc rien de ce nouveau jeu, de ces nouvelles règles, de cette nouvelle bataille qu'elle vient de commencer. Elle se contente de reposer le livre sur l'étagère, un sourire aux lèvres.

Puis elle suit l'ombre jusque dans les ténèbres.

Remerciements

Tous ceux qui me suivent en ligne savent que j'entretiens un rapport douloureux avec les histoires.

Ou, plutôt, avec leur création. Je soutiens la bête jusqu'à avoir les bras qui tremblent et mal à la tête, car je sais que si je lâche prise avant qu'elle ne soit prête, elle volera en éclats. Il me faudra alors la ramasser et j'en perdrai quelques morceaux en cours de route.

Pendant que je soutenais l'histoire d'Addie, beaucoup de gens m'ont soutenue, moi.

Sans eux, ce livre n'existerait pas.

Voici venu le moment de les remercier.

(Je déteste les remerciements.)

(Ou, plutôt, je déteste les Remerciements. J'ai une très mauvaise mémoire. Tous ces livres ont dû y percer des trous, si bien que maintenant, dès qu'il s'agit de remercier celles et ceux qui m'ont aidée à en écrire un nouveau, je suis tétanisée, certaine d'en oublier.)

(Je sais que je vais en oublier.)

(J'en oublie toujours.)

(C'est sans doute pour ça que j'écris, pour essayer de saisir les idées avant qu'elles ne s'échappent et qu'elles ne me laissent à fixer le vide, à me demander pourquoi je suis entrée dans cette pièce, ou pourquoi j'ai ouvert cet onglet de navigateur, ou encore ce que je cherchais dans le réfrigérateur.)

(Ce qui est plutôt drôle, quand on pense au thème de ce livre.)

(Ce livre, qui a vécu si longtemps dans ma tête et y a pris tant de place, est en partie responsable de mes oublis.)

Voici donc une liste non exhaustive.

Ce livre est pour mon père, qui, tout en parcourant les rues de notre quartier d'East Nashville, m'a écoutée raconter l'idée qui germait dans mon esprit.

Pour ma mère, qui m'a suivie à chaque tournant de cette route sinueuse pour m'indiquer la direction.

Pour ma sœur, Jenna, qui savait précisément quand je devais écrire et quand je devais faire une pause pour déguster un cocktail sophistiqué.

Pour mon agent, Holly, qui m'a traînée à travers tant de marais de feu sans jamais me laisser me brûler, me noyer ou me faire dévorer par des RTI.

Pour mon éditrice, Miriam, qui m'a accompagnée tout au long de ce chemin filandreux et tortueux.

Pour mon attachée de presse, Kristin, qui est devenue mon chevalier, ma championne et mon amie.

Pour Lucille, Sarah, Eileen et le reste de l'incroyable équipe de Tor, qui ont cru en cette histoire quand elle n'était encore qu'une idée et m'ont encouragée dès la première version. Ils ont ensuite défendu le livre en me donnant l'impression, à chaque étape, que si je lâchais prise, ils seraient là pour me rattraper.

Pour mes amis – je n'ai pas besoin de les nommer – qui m'ont guidée dans les ténèbres et m'ont aidée à trouver les bons mots (et le bon poulet rôti).

Pour A1 Mare et Red Kite, qui ont mis à ma disposition un endroit où réfléchir et écrire, ainsi qu'une énorme théière.

Pour Danielle, Ilda, Britt et Dan, pour votre passion et les pizzas que vous glissiez sous ma porte.

Pour tous les libraires qui m'ont gardée si longtemps en rayon.

Enfin, pour tous les lecteurs qui m'ont confié leur impatience tout en me promettant qu'ils attendraient.

ISBN : 978-2-37102-305-5

LUMEN

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.